Hamlet le Franc

Ce serait UN CRIME



Elle était la plus jeune
et la plus magnifique pornstar.

Elle m'aimait.



Elle a été assassinée à 20 ans
par la plus haineuse des engeances
une engeance qui tous les jours
vous sourit à la TV.

Hamlet le Franc

Ce serait un crime

Avertissement

Cette œuvre expose des personnages dont l'existence, les comportements et même les dires et opinions sont totalement imaginaires, n'existent pas, n'ont jamais existé et ne sont qu'à peine concevables.

Toute ressemblance avec quoi que ce soit ayant respiré, senti, aimé, souffert, pensé, déliré, et autres activités humaines ordinaires, sur cette planète, serait purement fortuite.

« *I am a pornstar* », dit-elle
« *It would be a crime* », dis-je

« Je suis une *pornstar* », dit-elle
« Ce serait un crime », dis-je

Vénus, Moloch

Coup de foudre

Derrière moi, sa voix qui s'approchait. Douce et légère, l'onde d'une source au printemps. J'étais assis à une table bleue marine, dans un coin de la place du petit village grec. Je ne remarquai pas réellement sa voix ; elle se fondait dans l'espace de la place, dans la splendeur bleue, blanche et chaude de cette radieuse simplicité.

Elle frôla ma table, comme un souffle, cette légèreté, cette grâce qu'elle avait, volant sur ses pieds nus. Et elle alla s'asseoir à une table, face à moi, un peu sur ma droite. Avec elle, et les deux êtres flous qui l'accompagnaient, nous étions seuls sur cette place.

Elle était d'une stupéfiante beauté.

Nos regards se croisèrent, se mélangèrent, fusionnèrent, et nous fûmes ravis dans l'extase.

Coup de foudre.

C'est une expérience brutale et rare, qui ne ressemble vraiment à aucune autre. Pour la décrire, on ne peut utiliser qu'un langage approximatif, parce que les mots manquent ; c'est vrai d'ailleurs de toutes les expériences existentielles profondes, mais le « coup de foudre » est une expérience extrême, qui semble surgir d'un coup de nulle part ; peu à voir, donc, avec les expériences amoureuses ordinaires, faites d'approches et de rencontres, sur lesquelles s'étalent les romanciers. Il n'y a même pas de mot spécifique ; nous avons « coup de foudre » en français, et « *love at first sight* » en anglais, ce sont des images, des évocations de l'univers d'un poète, hors des phénomènes ordinaires. Aussi, les rares « coups de foudre » du cinéma sont presque toujours ratés, alors même que cet art sait évoquer, parfois très bien, une multitude de sentiments complexes. Sans doute, le coup de foudre étant une expérience extrême, que la plupart ne peuvent qu'imaginer, ne peut se mimer, et peut-être même pas se décrire. Mes pauvres mots sont tout ce que je peux offrir pour tenter de vous faire percevoir l'infini. « Le Tao que l'on dit n'est pas le Tao », ainsi commence le Tao Te King, pour qui le Verbe n’est pas la chair du monde.

Ravissement, extase, fusion. Foudre de l'extase, contemplation de la suprême beauté de notre être. Hors du temps, et intensément présents, l'un par l'autre, l'un pour l'autre.

C'est une réalité absolue, absolument pure, un état de l'être d'une pure innocence. C'est l'expérience de la vraie transcendance, une transcendance présente, sensible, ici et maintenant, sans artifices et chimères divines, l'expérience de l'amour absolu, de la fusion des êtres.

C'est la rencontre de deux corps jumeaux et de deux âmes jumelles, mâle et femelle, tellement semblables et proches que leur rencontre provoque une exaltation, comme une grande vague, une onde puissante qui emporte tout.

Tristan et Isolde, Yseult la blonde, mythe celtique et germanique... les mondes d'où nous venons célébraient le mystère de la loi de l'attraction, comment le semblable attire le semblable, pour exalter et générer en eux la beauté. Toute cette connaissance, toute cette beauté massacrés et avilis, dans notre âge de ténèbres où règne la terreur des suppôts du Dieu jaloux, forçant les êtres à prétendre aimer la différence et ses abîmes de jalousie et de haine.

Nous étions dans cet état d'intense béatitude, comme quelque chose que vous avez sans doute ressenti un jour, ce sentiment de fusion, d'oubli de l'être, et de totale présence aussi, quoique, on ne puisse pas dire ou nommer qui nous sommes, dans cette présence. Et le miracle, c'est cet autre, dont nos yeux ne peuvent se détacher, comme un reflet brillant de notre propre être, devenu soudain transfiguré, rayonnant. Il n'y a aucune peur, aucun doute, aucune question, aucun stratagème. Cela est, tout simplement. Notre être de lumière ressuscite de la gangue dans laquelle il a été enfermé. Nous sommes un, et c'est tout.

Cela ne peut se comparer à aucune autre expérience, à part l'orgasme qui fusionne les corps et dans lequel vous vous abandonnez ensemble aux immenses vibrations de la déesse Nature, pour voyager dans l'éternel flux de la vie. L'orgasme ultime n'est pas, non plus, une expérience ordinaire, il y faut des dons, surtout une sensitivité et un accord profond qui permettent de jouer cette partition à l'unisson. Et aussi un corps intact, non mutilé. Mais il y a quelque chose de plus irréel dans le coup de foudre. C'est que le grand orgasme extatique s'obtient après une recherche, plus ou moins longue, de cet accord, des êtres doués de la ferveur érotique peuvent y parvenir

assez vite, mais la plupart des couples n'y parviennent jamais. Le coup de foudre, par contre, est une illumination, il participe du divin, je suis dieu, tu es déesse, et nous ne sommes qu'un. Le divin, c'est cet état, de non-séparation, qui est infiniment plus magnifique que la divinité révérée dans les églises.

Nous sommes divins. Nous le sommes quand nous reconnaissons être uniques, et que l'amour que l'on éprouve est unique. Pas de partage, pas de compromis, pas de différence. Elle, moi, uniques, parfaits, le monde ressuscité.

> *« Ich hab es Einmal gesehn, das Einzige, das meine Seele suchte, und die Vollendung, die wir über die Sterne hinauf entfernen, die wir hinausschieben bis ans Ende der Zeit, die hab ich gegenwärtig gefühlt. Es war da, das Höchste, in diesem Kreise der Menschennatur und der Dinge war es da! »*

> « En ce temps-là, je l'ai vu, l'Unique, ce que cherchait mon âme, et la Perfection, que nous reléguons bien au-delà des étoiles, que nous reportons à la fin du temps, je l'ai sentie, présente. C'était là, le Sublime, au sein de la nature des hommes et des choses, c'était là ! »

« Sein Name ist Schönheit. »

« Son nom est Beauté. »

« Wußtet ihr, was ihr wolltet? Noch weiß ich es nicht, doch ahn ich es, der neuen Gottheit neues Reich, und eil ihm zu und ergreife die andern und führe sie mit mir, wie der Strom die Ströme in den Ozean. »

« Le saviez-vous, ce que vous vouliez ? Je ne le sais pas encore, mais je le pressens, le nouveau royaume de la nouvelle divinité, je cours vers lui et saisis les autres et les entraine avec moi, comme dans l'océan la vague entraine les vagues. »

Friedrich Hölderlin, *Hyperion* (ma traduction)

La grâce illumine le corps des jeunes filles, des jeunes hommes, s'envolant sous le soleil grec. Elle est nôtre, elle est notre part de divin. Et le Dieu des églises, le Yahweh jaloux et cupide, nous l'a volée, pour nous la revendre à prix d'usure, la dispensant à ses esclaves selon son bon plaisir. Débarrassés de ce Dieu et de ses suppôts, criminels, escrocs et esclavagistes, vous n'êtes pas seulement libres, mais la divinité s'éveille en vous. Votre être s'éveille, et cet être est d'une beauté que vous ne pouvez imaginer.

Les deux types disparurent presque immédiatement ; nous étions rivés l'un à l'autre, les yeux dans les yeux, dans ce monde particulier qui n'était qu'à nous. Je saisis mon sac de plongée, et d'un bond j'étais à sa table.

Et cela commença le plus simplement du monde – il n'y avait pas à commenter ou s'extasier sur cette rencontre, qui était comme miraculeuse, puisque ce miracle, nous étions en train de le vivre, tous les deux.

« *Hi, I am Jean – I am French – but here, Greeks call me Ianni. And you?* » : « Je m'appelle Jean – je suis Français – mais ici, les Grecs m'appellent Ianni. Et toi ? »

« *You dont know me?* » : « Tu ne sais pas qui je suis ? », dit-elle.

« *No, why?* » : « Non, pourquoi ? » – c'était une drôle de question.

« *You never have seen me?* » : » Tu ne m'as jamais vue ? », demande-t-elle, comme surprise,

« *If I had seen you, I would never have forgotten it,* » : « Si je t'avais vue, je ne l'aurais jamais oublié, » dis-je.

Ça la fit rire ; ce n'était pas une flatterie, en plus d'être elle, elle était extraordinairement belle.

Mais c'était étrange, cette question, elle s'attendait à être reconnue ; j'étais pourtant assez familier des milieux à la mode et de la scène parisienne, je sortais beaucoup, j'aimais la beauté d'un amour profond, et pour moi, comme pour les Grecs antiques, la beauté était un signe d'élection par les dieux ; je connaissais assez bien tout ce qui s'affiche, sur les écrans, les scènes, les magazines, mais elle, je ne l'avais jamais même aperçue.

Elle sembla hésiter sur son nom, puis elle me dit:

« *I am Shauna.* » : « Je m’appelle Shauna. »

« *How old are you, Shauna?* » : « Tu as quel âge, Shauna ? » - elle semblait si jeune, c'était troublant,

« *I am nineteen.* » : » j'ai dix-neuf ans. »

« *Ooh, I am thirty-five, it's almost the double,* » : « oh, j'ai trente-cinq ans, c'est presque le double, » c'était totalement inattendu, j'étais amoureux d'une adolescente, une Vénus Aphrodite éblouissante.

« *It does not matter*, » : « ça n'a pas d'importance, » dit-elle, comme pour me rassurer.

« *Where are you from?* » : « D’où es-tu ?» c'est la question qu'on pose toujours, dans ces endroits hors du temps, où les gens viennent de tout l'Occident, pour se

rappeler que c'est là qu'ils sont nés, il y a très longtemps, nus et intouchés, dans la mer, le soleil et la beauté.

« *I am an American.* » : « Je suis américaine. »

« *Where from, in America?* » : « Où, en Amérique ? »

« *I am from Minnesota.* » : « Je suis du Minnesota. »

« *Shall be nice, there.* » : « Ça doit être bien, là-bas. » J'imaginais les plaines et les forêts du Middle West, une vie pleine de nature et d'espaces infinis, comme je l'avais lue dans les romans de Fenimore Cooper.

« *Yes,* » : « Oui, » dit-elle.

« *But now, I live in California.* » : « Mais maintenant, je vis en Californie. »

« *Shall be nice too* » : « Ça doit être bien, aussi » – la Californie, ses plages du Pacifique, les hippies, Big Sur...

« *I am from France – North of France* » : « Je suis du Nord de la France » – j'étais bien du Nord, et nous avions beaucoup en commun, le même corps souple, la même peau claire, douce et fine, les mêmes taches de rousseur, la même fossette au menton, et ses yeux bleu gris marine étaient un peu ceux de ma mère, alors que les miens sont verts avec une pointe de jaune. Elle était un peu plus nordique, longue et fine, et j'étais un peu plus celte, tendant

vers le roux, avec de larges épaules. Elle était aérienne, longue, douce, elfique, quand j'étais terrien, solide, large d'épaules, enraciné dans la nature. Semblables, nous étions aussi différents ; par je ne sais quelle alchimie, au-delà des apparences, notre accord vibrait, irrésistiblement.

Peut-être étions nous Jumeaux, séparés à l'origine du monde dans la fracture de l'Œuf Primordial, attirés l'un vers l'autre par un immense Aimant, aimant, l'un dans l'autre, l'un pour l'autre.

C'est un fait étrange que des jumeaux, vrais ou faux, ou même des frères et sœurs, séparés à la naissance et très éloignés les uns des autres, se retrouvent par hasard, dit-on, et tombent immédiatement amoureux l'un de l'autre. Les fils invisibles qui relient les êtres les amènent dans les mêmes lieux, au même moment. Les humains modernes ne connaissent presque plus rien à ces choses, perdus qu'ils sont dans des mondes où la propagande corrompt tout.

> « Et les anges, que peuvent-ils donc faire, sinon s'aimer ? »

J'ai toujours cru que cette phrase venait de Rilke, mais je ne la retrouve nulle part, ni dans les *Sonnets à*

Orphée, ni dans les *Elégies de Duino*. Il se peut que je l'aie inventée, mais dans ce cas je l'ai inventée comme étant de Rilke.

Mais nous n'étions ni jumeaux, ni anges ; nous nous attirions comme des polarités inverses, elle était immensément féminine, une déesse de l'amour, et mon apparence évoquait la force virile ; on me voyait souvent comme un « bel animal », ce que je ne trouvais pas flatteur ; et sans doute, nos ancêtres n'étaient-ils ni des jumeaux, ni des anges, mais les dieux antiques ; elle était Aphrodite, et j'étais sans doute proche de ses amants, dont Arès, mais plus probablement, nous étions les enfants des antiques dieux nordiques, Odin, le guerrier poète, qui eut la vision des Runes, et Freyja, la blonde déesse de l'amour.

En fait, même les anciens dieux nordiques représentaient très mal ce que nous étions en train de vivre ; j'essaie de grappiller dans les initiations, les mythes et les poètes, pour trouver quelque chose comme un sens commun, mais nous étions alors dans un espace hors du langage ; il faudrait aller chercher dans le monde oublié des enchanteurs, bien au-delà des anges et des dieux ; Tris-

tan et Yseult ne sont pas des dieux, mais bien des humains, et pourtant ce qu'ils vivent, par le philtre magique, transcende tout ce qui est des anges et des dieux.

Puis elle me demanda : « *What do you do?* » : « Qu'est-ce que tu fais ? »

« *I work in an university for money – a lot of free time* » : « Je travaille dans une université pour de l'argent – beaucoup de temps libre », dis-je avec un grand sourire.

Il est vrai que le temps libre était ce qui m'importait le plus. J'avais été, enfant, une espèce de surdoué. Le système des concours de l'instruction publique en vigueur en France m'avait permis de gravir, très jeune, les échelons de ce qu'on appelait dans l'antiquité le « *cursus honorum* », m'extirpant du milieu sordide d'une ville industrielle puante pour me faire parvenir aux meilleures universités. On m'avait taillé sur mesure un destin, quelque part du côté de la planète des demi-dieux de la politique, maîtres des destinées des pauvres gens. Mais je n'avais pas réellement d'ambition ; je luttais pour ma survie, pour échapper au spectre d'une vie misérable, et le fait d'être le premier de la classe n'était pour moi que de peu d'importance ; dans mon quotidien, j'étais un

voyou, je devais voler les livres de mathématiques qui m'étaient indispensables et que je ne trouvais pas dans les bibliothèques, et ce n'était pour moi qu'une lutte pour sortir de l'enfer. Aussi, arrivé au moment de choisir une « carrière », je choisis l'université, d'abord parce qu'on peut y trouver dans la masse quelques gens intelligents, ensuite parce que j'ai la passion de la connaissance, et enfin et surtout, parce cela me permettait de ne travailler que six heures par semaine, et d'avoir quatre mois de vacances. J'étais devenu une petite vedette dans la formation de haut niveau où j'étais inscrit, et on se pressait pour me faire porter les armes d'un parti dans l'arène politique. Mais tout cela m'emmerdait profondément. Et les malheureux ne se doutaient sûrement pas que le premier de la classe, quand il sortait de son costume, fonctionnait au haschich et au LSD. Tout mon brillant parcours n'était pour moi qu'un moyen d'échapper à l'esclavage, et de mon point de vue être introduit dans le monde des maîtres et contremaîtres n'était pas beaucoup plus reluisant que de rester dans celui des esclaves. C'est comme un instinct, je ne le « sentais » pas. Je ne voulais pour moi qu'une chose, et une seule, mais j'y tenais absolument : être libre. Libre. Connaissez-vous ce sentiment, cette ivresse, la liberté, cet état qui est votre vraie nature ?

« *But I do many things – I am a writer, and a bit of a poet.* » : « Je suis un écrivain, et un peu un poète. »

Je révère tellement cette fonction étrange, la poésie, le don de l'Apollon de Delphes et de l'Odin du Nord, cette lueur des dieux dans la langue, que je n'osai pas, longtemps, me considérer poète, car il faut assumer en soi le divin pour l'être.

« *I painted, too, and now, I am a photographer, too.* » : « Je peignais, aussi, et maintenant, je suis aussi un photographe. »

« *You do pictures?* » : « Tu fais des photos ? » dit-elle – manifestement ça l'intéressait.

« *Yes – I like to photography people, how they look, how they feel... I do mainly black & white pictures. But what I like the most, it is studio pictures, when done by a master... I love very much Avedon. He has a real talent to show the people's soul. I admire that. Do you know him?* » : « Oui, j'aime photographier les gens, leur aspect, ce qu'ils ressentent... Je fais surtout des photos noir et blanc. Mais ce que je préfère, ce sont les photos de studio, faites par un maître... J'aime beaucoup Avedon. Il a un vrai talent pour montrer l'âme des gens. J'admire ça. Tu le connais ? »

« *No,* » : « Non, » dit-elle.

Bien sûr je pensais à la photographier. Cette lumière qui émanait d'elle.

« *And you? You are a student?* » : « Et toi ? Tu es étudiante ? »

« *No, I get a job,* » : « Non, j'ai un travail, » dit-elle.

« *I will go to Copenhagen for fifteen days, I have a job there – I will take you with me – I will get a seat in the plane for you.* » : « Je dois aller quinze jours à Copenhague pour travailler – je vais t'emmener – je vais te trouver une place d'avion, » dit-elle d'un ton un peu rêveur.

« *Copenhagen? What will I do in Copenhagen?* » : « Copenhague ? Qu'est-ce que je vais faire à Copenhague ? »

« *Be with me,* » : « Être avec moi, » dit-elle avec son plus beau sourire, parce que le monde entier était prêt à la suivre.

C'était inattendu, d'être soudain arraché à ma petite île, ma bicoque de paysan en pleine nature, cet état hors du monde où je me plaisais, pour me retrouver dans une

ville du Nord, que j'imaginais froide et ennuyeuse. J'évitais l'enfer urbain autant qu'il m'était possible.

« *Oh, but you tell me that you will work... what will I do? Wait for you? I can wait for you here, fifteen days... it is not very long. I get a house here, and I need to water my roses – if I don't they will die – fifteen days, it's ok, I may wait – we will speak about it later.* »

« Oh, mais tu me dis que tu vas travailler... qu'est-ce que je vais faire ? T'attendre ? Je peux t'attendre ici, quinze jours... j'ai une maison ici, et je dois arroser mes roses – si je ne le fais pas elles vont mourir – quinze jours, c'est ok, je peux attendre... on en reparlera plus tard. »

J'étais extrêmement surpris, qu'elle décide ainsi de ce que j'allais faire, comme si il était évident que j'allais juste devenir un élément ajouté dans un scénario écrit d'avance. Elle avait déjà planifié notre avenir, et notre avenir était : la suivre dans son parcours, dont j'ignorais tout.

« *What is your job?* » : » C'est quoi ton travail ? »

« *It's a job, it's for money,* » : » C'est un travail, c'est pour de l'argent, » dit-elle, sans rien préciser.

Puis, au lieu de répondre, elle commença à me soumettre à un interrogatoire, auquel je ne m'attendais pas du tout.

« *Are you jealous?* » : » Es-tu jaloux ? », me demanda-t-elle.

C'était une drôle de question. La jalousie est un vilain défaut, aussi personne, normalement, n'avoue être jaloux, sauf éventuellement, sans l’avoir voulu.

« *Yes – very jealous. I am sorry, but I am not an ordinary guy*. » : « Oui, très jaloux. Je suis désolé, mais je ne suis pas un type ordinaire. »

Je n'étais pas « politiquement correct ». J'abhorrais cette « liberté sexuelle » obligatoire, cette goinfrerie absurde, qui n'est que l'accomplissement du plus sordide des nihilismes. Il y a longtemps que j'étais revenu des mirages du « il faut que tout le monde il fait l'amour avec tout le monde » que propageait Julian Beck, à la trompeuse époque de mes vingt ans, quand les rejetons dépossédés d'une race autrefois franche criaient dans les rues « nous sommes tous des Juifs allemands ».

« *When I love someone, I share everything. My body, my soul belong to the one I love, and nobody else. No other woman has the right to touch me.* »

« Quand j'aime quelqu'un, je partage tout. Mon corps, mon âme sont à celle que j'aime, et à personne d'autre. Aucune autre femme n'a le droit de me toucher. »

Les divers psys, jamais en reste de classifications, caractérisaient mon couple de « fusionnel ». Ça ne m'a jamais beaucoup impressionné, quoi de plus beau et désirable que la fusion ? Mais pour eux, la sainte « ouverture à l'autre », le plus « différent » possible, tenait lieu de Bible, et j'étais promis à la damnation des hérétiques.

Elle ne répondait pas. Elle écoutait, attentivement, toujours souriante, parce que nous étions toujours dans ce même état extatique, qui était indifférent à nos paroles. Et, comme elle ne disait rien, je continuai à parler. Si j'avais eu à ma disposition, comme à l'ordinaire, mes ressources intellectuelles, je me serais demandé pourquoi elle me posait cette question à propos de la jalousie. Pourquoi donc demander ça, quand nous venions juste de nous découvrir ? Jamais on ne m'avait posé une telle question. Mais la conversation avait pris un tour particulier, elle posait les questions, et je répondais du mieux que je pouvais. Je ne lui avais posé qu'une question, sur son « job », mais elle n'avait pas répondu. Cela aurait dû m'alerter. Au lieu de répondre, elle me posait des questions. Mais j'étais dans un état de grâce, et aucune de mes

ressources n'était éveillée. Dans les conversations ordinaires, on se met en scène, on joue de l'autre et de soi comme d'espèces d'instruments ; on mobilise toutes ses ressources, souvent pour parvenir à une espèce d'accord, ou au moins pour réaliser quelque chose. D'habitude, j'adorais jouer ; mais là, j'étais dans un espace d'une totale innocence, où j'étais nu ; il n'y avait pas d'accord à rechercher, et je ne jouais pas.

Il y avait cette vibration, cette puissante résonance, comme une énorme vague qui nous emmenait ; cette vague était l'accord entre nos deux vibrations, également intenses. Shauna avait pleinement conscience de cette aura qu'elle avait, qu'elle appelait une « radiance », et dont elle voyait les effets sur tous ceux qui l'approchaient. La radiance, l'aura, sont les attributs des êtres ouverts à l'esprit ; la radiance appartient au monde de l'ouvert, au monde vibrant que peu d'humains sont capables de percevoir ; et c'est étonnant que cela se trouve sous la plume d'une jeune fille de dix-neuf ans, qui a probablement toujours su qu'elle avait une aura particulière, et un destin particulier dans ce monde.

> « *Radiance showed the light of conception - a beacon of love - the sweetest confection. Golden curls added*

sparkle to the deepest blue eyes - fair skinned touched with freckles, she seemed made of china. »

« La radiance montrait la lumière de la conception – une icône de l'amour – la plus douce des confections. Des boucles blondes donnaient de l'éclat aux yeux du bleu le plus profond – peau claire parsemée de taches de rousseur, elle semblait faite de porcelaine. »

En fait, je ne peux pas décrire ce qui était en train de se passer dans les termes ordinaires de la description de la psyché occidentale. Beaucoup de peuples pensent que nous avons plusieurs âmes, correspondant à divers niveaux de conscience, et c'était bien comme si, à ce moment, nous étions simultanément sur deux plans de conscience, l'un de notre être profond, extatique, les yeux dans les yeux, vibrant intensément, et l'autre de notre être limité, calculateur, enserré dans ses divers liens, ses peurs, ses espérances.

« Tous les humains ont deux esprits. L'un est entièrement notre, et il est comme une petite voix qui nous apporte toujours ordre, droiture et but dans la vie. L'autre esprit est une installation étrangère. Il nous apporte conflit, affirmation de soi, doutes, et désespoir, »

dit le sorcier yaqui Don Juan Matus, à son disciple Carlos Castaneda, dans *The Active Side of Infinity*.

> « Vous m’avez parlé encore et encore de nos deux esprits, » dis-je, « mais mon esprit ne peut pas enregistrer ce que vous dites. Pourquoi ? »

> « Tu sauras cela en son temps, » dit-il. « Pour l’instant, cela suffira que je te répète ce que je t’ai dit à propos de nos deux esprits. L'un est notre vrai esprit, le produit de toutes nos expériences de vie, celui qui parle rarement parce qu'il a été vaincu et relégué dans l'obscurité. L'autre, celui qu'on utilise tous les jours pour tout ce qu'on fait, est une *installation étrangère*. »

Nous n'avons plus, en Occident, depuis longtemps, les sorciers, leur tradition fut reprise par les poètes, dieux et hommes, Apollon, Odin, Dionysos, Orphée, et eux aussi seront détruits par la haine judéo-chrétienne ; au cœur de la race allemande, après un long sommeil, dans la rencontre de ses plus beaux enfants, Friedrich Hölderlin et Susette Gontard, se réveillera le souffle divin,

> *« Sein Name ist Schönheit. »*

> « Son Nom est Beauté. »

La poésie sublime d'Hölderlin, ce chant de l'extase amoureuse, ultime magnificence de la Nature, et expression vibrante de vie de notre vrai esprit, comme fascinée par la splendeur de sa découverte, restera aveugle à l'installation étrangère ; elle ne verra dans l'arrachement de Susette et sa mort que la marque implacable d'un destin, tel qu'il est décrit par Sophocle, qu'Hölderlin a traduit. Pourtant l'immonde cause de cette séparation contre-nature était bien un système où prospérait le banquier usurier de Francfort Jakob Friedrich Gontard, à une époque où d'autres usuriers de Francfort, les Rothschild, s'apprêtaient à s'approprier frauduleusement le monde avec la monnaie de singe créée dans leurs banques ; la magnifique Susette, objet de grand prix, avait été épousée et appropriée par cette riche ordure pour apurer les dettes de son père ; mais cela, alors comme maintenant, était trop monstrueux pour être seulement entr'aperçu. L'univers dont rêvait Hölderlin, la Grèce antique, source de notre sentiment de la beauté, était un univers où le crime barbare de l'esclavage pour dettes avait été aboli, et où les financiers ne faisaient pas la loi, comme dans notre univers prédateur qui se prétend illuminé par les droits de l'homme. Hölderlin s'enfoncera dans la solitude et une

espèce de folie, sans jamais accéder aux sombres pouvoirs de la révolte. Plus tard, la douloureuse conscience de la présence de cette installation étrangère, de cette impossibilité de l'être, irriguera la sombre poésie de Rilke :

« Mit allen Augen sieht die Kreatur
das Offene. Nur unsre Augen sind
wie umgekehrt und ganz um sie gestellt
als Fallen, rings um ihren freien Ausgang. »

« De tous ses yeux la créature voit l'ouvert.
Seuls nos yeux sont comme retournés
et autour d'eux sont mis comme des pièges
barrant d'un cercle leur libre voie. »

Rainer-Maria Rilke (ma traduction)

Et c'était vrai qu'aucun mot, d'aucun langage, ne pouvait dire ce que nous étions en train de vivre. Il y avait cette présence, lumineuse, vibrante, comme une musique qui emplit l'espace des amants, qui n'a besoin de rien d'autre qu'elle-même pour être, et c'était ce que le sorcier appelle notre « vrai esprit », Hölderlin la « beauté » ou Rilke « l'ouvert », l'univers de cette grâce

qu’elle avait, et il y avait également, complètement déconnecté, l’univers des mots, des projets, des inquiétudes, des désirs et des plans sur la comète, qui est l’installation étrangère. Quand on fait l’amour, on se dépouille peu à peu, au moins pour un temps, de l’installation étrangère, qui ne nous reprend qu’au réveil ; mais là, j’étais dans la situation inconnue d’être deux êtres à la fois. Sans doute, elle craignait quelque chose, pour poser autant de questions ; j’étais bien incapable, à cette époque, d’y voir le signe d’une puissante installation étrangère. Qu’est-ce que ça pouvait bien faire, que je sois ou non jaloux ?

Comme elle ne disait rien, pensant peut-être à ce que je lui avais dit à propos de mon intolérance radicale, je lui racontai une longue histoire de jalousie et de mort, avec ce que j'en savais à l'époque, c'est à dire fort peu. J'avais été lié, d'assez loin, au suicide du réalisateur d'un film primé à Cannes. Shauna ne connaissait ni ce réalisateur, ni le prix de Cannes, d'où je conclus qu'elle ne connaissait rien au cinéma. Je me sentais vaguement coupable de sa mort, à cause d'une conversation avec lui, à la Closerie des Lilas, où il m'avait demandé mon avis sur un choix qu'il avait, passer l'été en Grèce ou en Californie. C'était un choix que j'avais dû faire moi-même, quelques

années auparavant, et j'avais choisi la Grèce, la nature contre l'artifice. Ce choix qu'il me demandait était extrêmement embarrassant, et même un peu pervers. Ce réalisateur avait eu le mauvais goût de se croire amoureux de ma femme, avec qui il avait fantasmé de se marier ; et elle, bêtement attirée par la star maudite du cinéma français, s'était jetée dans une relation avec lui, qui avait, évidemment, rapidement mal tourné. Et la belle traîtresse, avec qui j'étais moi-même incapable de rompre le lien, était rentrée toute penaude panser ses plaies au bercail. Mais ils me firent l'honneur de m'attribuer la responsabilité de l'échec de leur relation ; quoique je ne sois pas beaucoup intervenu, le réalisateur était tracassé par mon existence ; en réalité, en mettant des mots sur cette étrangeté des années plus tard, il était jaloux de moi, tout en ayant séduit ma femme. C'est que, à demi caché dans mon univers propre, j'avais gardé, ou retrouvé, quelque chose qu'il avait perdu, et qu'il ne pouvait éviter de savoir avoir perdu, quelque chose comme l'innocence originelle. J'avais toujours, par une espèce d'instinct, évité l'exposition publique, la célébrité, même si cela me tracassait parfois ; j'y voyais comme une contrainte, et pire, l'obligation de mentir. Or, le cinéma est le comble de l'ex-

position publique, et c'était particulièrement le cas du cinéma qu'il pratiquait, qu'on peut, comme la pornographie, assimiler à une sorte de viol. Il était un héros du « cinéma-vérité », un style qui fut l'objet d'une mode passagère, dans la foulée de la petite révolution culturelle de Mai 68 ; la caméra délivrée de tous les tabous allait révéler la « vérité » qu'elle irait traquer jusque dans les fonds de culotte. Pour réaliser cette œuvre révolutionnaire, notre réalisateur enregistrait, espionnait ses relations les plus intimes, et restituait le tout *verbatim* sur l'écran ; le soir même de la projection à Cannes, m'a-t-on révélé sous le sceau du secret, sa maîtresse qui ne supportait pas d'être ainsi exposée se suicida. Par une espèce de « loi du silence » tacite, le milieu du cinéma, qui ne pouvait pas se cacher le lien entre ce suicide et son art, étouffa l'information. Bref, ce choix qu'il me demandait, à moi, entre la Californie et la Grèce, était extrêmement étrange. Je flairais comme un piège dans cette question, et en fait je ne savais pas vraiment si j'avais envie de l'aider, ou l'inverse. Qu'il mette ainsi son destin entre mes mains était, pour le moins, embarrassant. Avec le recul, sachant qui il était, la Californie était l'endroit où il devait aller, parce que, même s'il était un héros du « cinéma-vérité », et cherchait assidûment une « vérité », ou un

« réel » que je trouvais très simplement dans la lumière grecque, il n'en était pas moins un cinéaste, un maître de l'artifice. Mais je ne me sentais pas l'âme d'une Pythie, à l'époque ; aujourd'hui, je tire les cartes du Tarot, et je ne suis pas responsable des réponses qu'il donne ; le Tarot décrit l’avenir, et cet avenir est inévitable ; cela évite de devoir s'impliquer dans des conseils. Aussi, me repliant sur le terrain que je connais le mieux, moi-même, je lui racontai que quelques années auparavant, j'avais eu exactement le même choix à faire, et que j'avais choisi la Grèce. Et il alla sur une île, beaucoup plus au Nord que celle où j'étais. Ma femme ne l'y rejoignit pas, et il fit une étrange tentative de suicide, sans doute fortement alcoolisé, en se jetant ou tombant du premier étage d'un hôtel, ce qui lui valut quelques fractures de la jambe. Ma femme rongée par la culpabilité vola au secours de l’artiste en perdition, que son infirmité passagère rendait encore plus odieux, la chute d'après la chute s'accéléra, et il finit par se suicider. Tout ce que j'avais fait, c'était donc donner, plus ou moins, cet avis d'aller en Grèce. Pourtant, cela suffisait pour que je me sente coupable, et coupable d'avoir été jaloux. A l'époque, d'après ma reconstruction des évènements sous le signe de la culpabilité chrétienne, ma jalousie avait provoqué la mort d'un Grand Prix de

Cannes. C'est ce que je racontai plus ou moins bien à Shauna. C’était mêlé, aussi, d’un autre sentiment qui ne m’honorait pas, la noire satisfaction d’avoir éliminé un rival célèbre – que, par ailleurs, j’aimais bien, même si j’avais toujours plus ou moins repoussé ses offres d’amitié. Dans ce que je disais à Shauna, je l’avais en quelque sorte tué par jalousie ; c’était grossièrement exagéré, et il se mêlait à cela des sentiments troubles et indistincts, vantardise d’avoir vaincu, et culpabilité de l’avoir fait. Et il y avait, dans cette histoire, sans que je puisse le savoir, comme une prémonition de ce qui arriverait à Shauna ; elle était actrice et star de cinéma, et elle aussi mourrait de cet art où règnent l’artifice et la prédation, fleurons de l’installation étrangère.

J’étais bien empêtré dans la jalousie, et je ne pouvais pas savoir, à cette époque, que certains mots, dont « jalousie », mais aussi » amour », « haine », et d’autres de même puissance, ont été tellement trafiqués par l’installation étrangère qu’ils sont devenus des pièges, prêts à libérer des cohortes de monstres. La jalousie est importante dans le dispositif qui enchaîne les peuples soumis au dieu de la Bible, Yahweh, parce que ce dieu se proclame jaloux ; ce Dieu exclusif et féroce manifeste sa gloire et sa bonté en interdisant à ses fils et ses filles de

« se prostituer » à d'autres dieux, sous peine des pires vengeances. La férocité du Dieu Jaloux, transmise à son Peuple Élu, s'inverse chez celui qui se dit le Fils du même Dieu ; son nouveau Commandement terroriste, « Aime ton prochain comme toi-même », promet les flammes de l'enfer au jaloux, qui ressent une différence radicale et un conflit entre lui et son prochain ; ce qui était « prostitution » pour le Dieu Jaloux devient « amour du prochain » pour le Fils du même Dieu. Ce pourquoi, pour le zélote de Yahweh ou d'Allah, toutes les chrétiennes, qui croient bien faire, sont des putes, et traitées comme telles ; ce pourquoi le contact entre les populations de culture chrétienne et les autres ne devrait pas être toléré, et encore moins encouragé.

La jalousie féroce de Yahweh et l'amour du prochain du Christ sont deux pathologies de sens contraire, deux installations étrangères qui ont gravement altéré un instinct fondamental, celui de protéger son groupe de l'intrusion étrangère, et particulièrement celle d'autres ethnies ou races, susceptibles de perturber gravement notre évolution. Dans la philosophie grecque antique, il n'est pas de meilleure voie que celle de la nature, et la philosophie taoïste ne dit pas autre chose. Dans l'état de nature, ou de notre « vrai esprit », les liens qui enchaînent les

amants et les couples sont sacrés, si le terme « sacré » peut s'appliquer ici, et toute intrusion est un viol ou un crime. Dans l'état de l'installation étrangère, celui du Dieu jaloux, c'est la violence et le crime qui obtiennent ce qui ne peut être obtenu naturellement par l'élan amoureux ; c'est ainsi que le Dieu jaloux terrorise « son » peuple élu, que ses « élus » terrorisent les innocents, que Seth le dieu du Mal égyptien, jaloux de son frère Osiris, l'assassine, et qu'Othello le Maure assassine la blonde Desdémone. Le jaloux est celui qui, ne pouvant être vraiment aimé, emploie des moyens ignobles pour parvenir à ses fins, et l'être qui incarne le mieux cela aujourd'hui, Seth ayant disparu, est le Dieu jaloux de la Bible. Je n'étais certainement pas jaloux dans ce sens-là, parce que le ravisseur de ma femme m'était plutôt sympathique, et multipliait les offres d'amitié à mon égard. Et je n'avais pas la moindre raison d'être « jaloux » de Shauna, parce que j'étais totalement sûr de son amour, alors que les « amis » de Shauna avaient toutes les raisons de l'être, et montreraient effectivement qu'ils l'étaient, tout en prétendant le contraire. Ce que j'avais par contre était l'instinct de protéger ma compagne, instinct dont l'expression est interdite au chrétien par le

spectre de la « jalousie » ; si cet instinct avait pu s'exprimer librement, si j'avais compris à cette époque les pièges terribles de cette question, je me serais déchaîné contre ceux auxquels elle pensait en me la posant, sûrement suivi en cela par mes amis grecs, qui étaient des gens simples ; mais il n'était pas question de cela, il n'était question que de savoir si j'étais « jaloux ».

Poser cette question, c'était poser une question sur l'amour ; il s'agissait de savoir si l'amour était compatible avec la vie ordinaire, celle de l'installation étrangère, ce qu'il n'est jamais ; la question ne devrait pas être, si nous n'étions pas « retournés », comment l'amour peut s'intégrer à notre vie ordinaire, mais comment notre vie ordinaire peut s'adapter à l'amour. L'amour est une expression de notre être profond, tout comme la vie ordinaire est une expression de l'esprit étranger. L'être profond ne connait pas ce qu'on appelle la jalousie, qui est du monde de l'esprit étranger ; par contre, il ne supporte pas les intrusions de l'étranger dans son domaine.

Shauna m'écoutait, sans rien dire. Elle continua à me questionner :

« *Did you see porn movies?* » : « As-tu vu des films porno ? »

« *Porn movies? What do you mean?* » : » Porn movies ? Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« *Porn, pornographic movies.* » : « Porno, films pornographiques. »

« *Oh, yes; yes.* » : « Oh, oui ; oui. »

C'était vraiment une étrange question à poser à quelqu'un qu'on aime, mais cette déesse resplendissante était irrésistible, et je n'avais aucune intention de lui résister ; je répondis illico sans me poser de questions.

« *I have seen two – "History of the Blue Movie", a documentary, and "Behind the Green Door", that everybody spoke about.* »

« J'en ai vu deux, "History of the Blue Movie", un documentaire, et "Derrière la porte verte", dont tout le monde parlait. »

C'étaient deux films du début du porno, avant les salles spécialisées, au début des années soixante-dix, et toute la crème du monde des arts et de la pensée se devait d'avoir vu quelques pornos. Ils avaient presque dix ans, nous étions en quatre-vingt-deux.

« *And did you like them?* » : « Et tu as aimé ? »

« *Oh, not at all. They are very ugly. I remember "Behind the Green Door", there is a black man, a very ugly one, and he has a very big cock, very flaccid, that he can't get erected, and it looks like a donkey cock, he needs to hold this big black donkey cock in his hands, and the female is there on all fours, waiting that the stupid donkey puts it into her... totally disgusting.* »

« Oh, pas du tout. Ils sont très laids. Je me rappelle "Derrière la Porte Verte", il y a un Noir, très laid, qui a une grosse bite, très molle, qu'il ne peut pas faire bander, sa bite ressemble à une bite d'âne, il doit tenir sa grosse bite d'âne dans ses mains, et la femme est là à quatre pattes, attendant que l'imbécile d'âne la lui mette... totalement dégoûtant. »

« *Oh yes, he is ...* » : « Oh oui, c'est... » elle me dit un nom que je n'avais jamais entendu, mais je ne savais pas très bien si c'était un mot d'anglais que je ne connaissais pas.

« *I never do it with Blacks* » : « Je ne le fais jamais avec des noirs, » ajouta-t-elle, comme pour protester.

Cette remarque me fit rire. C'était vraiment inattendu.

« *Sure, I never thought you were doing it with Blacks, I could not even imagine that, it's impossible.* » : « C'est sûr, je n'ai jamais pensé que tu le faisais avec des Noirs, je ne peux même pas l'imaginer, c'est impossible. »

J'ajoutai pour être juste, en continuant sur le thème racial : « *But in the other movie, there was a scene between two young white people, and they looked like loving each other – so it was a nice scene – it is not porn itself that is bad, it is the people who do it, who are nice or disgusting.* » : « Mais dans l'autre film, il y avait une scène entre deux jeunes blancs, qui semblaient s'aimer – c'était une jolie scène – ce n'est pas le porno qui est mauvais, c'est les gens, qui sont beaux ou dégoûtants. »

Le mot « pornographie » ne m'évoquait pas grand-chose, mais je lui racontai une vieille histoire, qui m'était arrivée quand j'avais peut-être dix-huit ans. Un type me contacta dans le bar où j'allais habituellement, et me proposa de faire des photos porno. Je suppose que, alors que je me sentais comme une espèce d'étranger dans ce monde, j'étais aussi étrangement beau, et, le temps ayant passé, je crois aujourd'hui que l'offre émanait d'une mystérieuse jeune femme, très sûre de ses charmes, qui m'avait pris en auto-stop dans sa décapotable flambant

rouge et m'avait posé pas mal de questions indiscrètes sur ma vie amoureuse.

« *You should have done it – it would be easier for us.* » : « Tu aurais dû le faire – ce serait plus facile pour nous. »

« *Easier for us? Why? I should have done it?* » : « Plus facile pour nous ? Pourquoi ? J'aurais dû le faire ? » J'étais vraiment stupéfait de ce qu'elle me disait là. « *But this guy was a pervert, I can't stand perverts.* » : « Mais ce type était un pervers, je ne supporte pas les pervers. »

Dans n'importe quelle autre situation, si quelqu'un m'avait dit une chose pareille, que j'aurais dû faire du porno, tous les signaux d'alerte se seraient déclenchés – pourquoi me dire ça, etc. Mais dans l'état de grâce où nous nous trouvions, il n'y avait pas de signaux d'alerte. Comme dans cette expression, « tout baigne », l'existence du mal avait été conjurée, et tout était forcément bien.

Et elle continua sur le même thème, qui manifestement la préoccupait beaucoup.

« *Do you think that the people who do porn are perverts? Or that they do it for money?* » : « Tu crois que les

gens qui font du porno sont des pervers ? Ou qu'ils le font pour de l'argent ? »

« *Oh, I am quite sure that women do it for money, cause they can't get pleasure in doing it. But the guys are perverts, I am sure of it, they don't do it only for money*. » : « Oh, je suis sûr que les femmes le font pour de l'argent, parce qu'elles ne peuvent pas avoir de plaisir en faisant ça. Mais les mecs sont des pervers, j'en suis sûr, ils ne le font pas que pour de l'argent. »

Elle approuva, silencieusement. Puis, elle commença à parler d'êtres mystérieux, qui n'avaient rien à faire entre elle et moi, qu'elle appelait ses « amis ».

« *My friends joke about me, cause I don't like big dicks* » : « Mes amis se moquent de moi, parce que je n'aime pas les grosses queues. »

Ca semblait l'ennuyer, qu'on se moque d'elle. Je m'empressai de lui dire que ses amis étaient des idiots.

« *Women don't like big dicks. Big dicks hurt them. And, often, big dicks can't get fully erect, so the men don't get much pleasure too, and all they are able of is a kind of masturbation. Your friends don't know anything of women. Women need cocks that fit their vagina, and these cocks are from people like them. Sex is like a dance,*

you need a partner that fits you. I have a quite average cock myself, and it works very well with the women who are like me. » : « Les femmes n'aiment pas les grosses queues. Les grosses queues leur font mal. Et souvent, elles ne peuvent pas être en érection complète, et les types n'ont pas beaucoup de plaisir, tout ce qu'ils peuvent faire est une espèce de masturbation. Tes amis ne connaissent rien aux femmes. Les femmes ont besoin de queues qui sont adaptées à leur vagin, de gens qui sont comme elles. Le sexe, c'est comme la danse, il faut un partenaire adapté. J'ai une queue tout à fait normale, et ça fonctionne très bien avec les femmes qui sont comme moi. »

Ca me faisait rire, cette histoire de grosses queues.

Comme je n'aime pas beaucoup « la ramener », je m'étais abstenu d'entrer dans des détails, disons, techniques. En fait, au-delà du phénomène de l'érection, qui doit être au maximum de la rigidité, la taille elle-même joue un rôle. D'abord parce que pour parvenir à un orgasme complet, qui est l'activation simultanée d'un réflexe extrêmement rapide, d'au moins dix mouvements de piston par seconde, dans un état de perte de conscience, une taille modérée semble préférable, chez les deux partenaires, pour de simples raisons mécaniques ;

il est plus facile d’obtenir de grandes vitesses, qui sont ici essentielles, avec de petits objets agiles qu’avec de gros, forcément plus encombrants. Comme chacun sait, les vibromasseurs fonctionnent à des vitesses élevées, sans doute proches de celle de l’orgasme naturel, que bien peu de mâles sont capables d’approcher, même en rêve, et, bon, c’est un fait connu que beaucoup de femmes jouissent plus avec leur vibromasseur qu’avec leur partenaire. Ensuite, l’activation du plaisir total chez la femme nécessite qu’elle ressente le choc du sexe du mâle à la fois dans le fond de son vagin et contre son clitoris, le tout à un rythme effréné, et une taille modérée, là aussi, facilite les choses ; un gros sexe ne peut pénétrer complètement, et certainement pas très rapidement. Les anciens Grecs, qu’on ne peut soupçonner de répression sexuelle judéo-chrétienne, l’avaient bien compris, et pour eux un gros sexe était tout simplement un handicap, sans parler des considérations esthétiques.

Si j'avais vu, à cette époque, plusieurs films pornographiques, j'aurais pu remarquer que des « grosses queues », incapables d'une érection rigide, sont nécessaires pour la plupart des « positions » diverses et variées prétendument « érotiques ». Une érection rigide oblige les corps à être dans le même plan, comme dans la

position décriée par les pervers du « missionnaire », qu'elle soit pratiquée debout ou couché ; et tout écart est gênant, voire peut devenir douloureux pour le mâle. La plupart des positions du célèbre Kama-Sutra ne peuvent être accomplies que par des mâles qui bandent mou ; ce qui éclaire d'un jour curieux l'érotisme indien tellement prisé des érotomanes.

C'était surréaliste, cette conversation. Jamais, dans mes rencontres amoureuses, il n'avait été question de la pornographie, ou de la taille des pénis. J'aurais certainement fui n'importe quelle fille qui aurait voulu me régaler de sujets d'aussi basse cuisine. Mais dans le choc et le ravissement de cette rencontre, tous mes repères avaient disparu. J'étais fasciné, non seulement par sa beauté, mais par la tendresse presque enfantine, l'innocence qui émanaient d'elle. Je sentais confusément que si elle posait ces questions, c'était parce qu'elle avait besoin d'être rassurée. Je ne savais trop pourquoi, quelque chose la tracassait, et j'essayai de lui dire que tout va bien, parce qu'à ce moment, je ne pouvais pas imaginer que quelque chose n'aille pas bien.

« They come on my face » : « Ils viennent sur ma figure, » ajouta-t-elle.

« *Come on your face?? I don't understand. What does that mean?* » : « Venir sur ta figure ? Je ne comprends pas. Qu'est-ce que ça veut dire ? »

« *They come. Cum. Ejaculate, sperm.* » : « Ils viennent, ils éjaculent, du sperme. »

« *On your face??* » : « Sur ta figure ?? »

« *Yes.* » : « Oui. »

Elle me regardait, elle souriait moins, mais elle flottait toujours dans une atmosphère éthérée, d'une immense légèreté. J'étais stupéfait, tant par la découverte de ces infâmes perversions, que par la douceur et la légèreté avec lesquelles elle me racontait ses petits soucis.

Je balbutiai, totalement estomaqué : « *They are sick... they are completely sick...* » : « Ils sont malades... ils sont complètement malades... » » *You have weird friends. How can they be your friends?* » : « Tu as des amis bizarres. Comment peuvent-ils être tes amis ? »

Elle ne répondit pas. Elle était quelque part dans un monde étrange, et pourtant si proche de moi. Je n'avais presque aucune attache, je pouvais changer ma vie à l'instant, avec elle, et créer quelque chose de neuf, sublimer notre beauté, comme nous pouvions le faire, là, tout

de suite. Ses amis n'étaient pour moi qu'un déchet dont il fallait se débarrasser, une chose du passé dont je ne comprenais même pas qu'on en parle.

Je restai silencieux un moment, puis :

« *I don't understand,* » : « Je ne comprends pas, » dis-je.

C'était une phrase que j'allais répéter et me répéter, elle ne me quitterait plus pendant longtemps.

« *I feel like I did a test,* » : « J'ai l'impression d'avoir répondu à un test, » dis-je. « *Did I succeed?* » : « Est-ce que j'ai réussi ? », dis-je en plaisantant à moitié.

« *Yes,* » : « Oui, » répondit-elle, très sérieusement.

J'avais toujours réussi mes examens. Mais là, je ne savais pas pourquoi je devais en passer un, et ça me mettait dans une situation assez inconfortable. Est-ce que je risquais d'être rejeté comme non-conforme ? Ça n'avait pas de sens, ses yeux brillants, son sourire éclatant disaient qu'elle m'aimait autant que je l'aimais, au-delà de toute raison, à la folie.

« I never thought that I would fall in love with a so young girl » : « Je n'aurais jamais cru tomber amoureux d'une fille si jeune, » dis-je.

Comme je ne trouvais pas de raison à son questionnement, je mettais ça sur le compte de son inexpérience.

« *But I love you, there is no question about that.* » : « Mais je t'aime, il n'y a aucun doute. » – je ne voulais pas qu'elle s'inquiète, mon amour était d'emblée inconditionnel. Je craignais qu'elle s'imagine rejetée, comme dans un miroir, et c'était comme si déjà, étrangement, sans raison apparente, il y avait une menace sur notre relation.

« *It does not matter* » : « Ça n'a pas d'importance », dit-elle, sans doute pour me rassurer.

« *I have a lot of money...* » : « J'ai beaucoup d'argent... » ajouta-t-elle, rêveusement, comme si elle avait besoin de prendre de la valeur à mes yeux.

« *Oh, very good, it's good to have money* » : « Oh, très bien, c'est bien d'avoir de l'argent. » C'était vraiment le cadet de mes soucis, l'argent.

Elle semblait avoir de l'argent, en effet. Elle était habillée très simplement, une espèce de bustier sans bretelles coupé juste au-dessus de ses petits seins, un short sans jambes confortable, dans les tons bleu profond, légèrement violacé, qui correspondaient à ses yeux, et une petite chaîne en or, au poignet droit. Et des pieds nus.

Elle était parfaitement bien élevée, dotée d'une grâce toute naturelle, et semblait issue d'une excellente famille, d'un monde protégé. Je n'imaginai pas un instant que ce soit son « job » qui, à dix-neuf ans, lui ait rempli les poches d'argent.

« *Do you want to drink something?* » : « Tu veux boire quelque chose ? », dit-elle.

« *Oh no, thanks.* » : « Oh non, merci. »

« *Please, I like to buy you something.* » : « S'il te plait, je voudrais te payer quelque chose. »

« *Oh, ok, I will have a beer, then.* » : « Oh, ok, une bière, alors. »

Elle se leva, gracieuse comme une elfe, pour aller voir Dimitri, le tenancier du café, et elle revint, tout sourire, avec la bière. Je n'avais jamais vu Dimitri sourire, mais lui parlant, son visage s'illumina.

« *Thank you,* » : « Merci, » dis-je.

Ce n'était pas la première fois qu'une fille voulait me faire des cadeaux, voire tout simplement me donner de l'argent ; j'avais toujours refusé. Je tenais à garder mes relations dans la plus parfaite nudité, autant qu'il était possible. Une fois même, en Irlande, une très jolie fille,

très désirable, me fit asseoir à sa table, et me demanda combien d’argent je voulais pour faire l’amour avec elle ; comme, abasourdi, je n’arrivais pas à me résoudre à proposer un prix, je « ruinai sa fantaisie », et notre relation s’arrêta là. Mais elle, c'était différent. Si ça lui faisait plaisir d'avoir l'impression de m'entretenir, ou que je dépendais d'elle, pourquoi pas. D'elle, je pouvais accepter n'importe quoi.

Mais, quelle étrange femme elle était. Quand je n'étais pas accouplé, il y avait peu à dire de mes amours de rencontre ; après un petit temps d'observation mutuelle nous passions aux choses sérieuses : l'exploration de nos corps et de nos sensibilités. C'est à peine si, parfois, nous nous disions nos noms. Souvent, nous ne disions presque rien, parce que les mots peuvent détruire la magie de l'instant. Et, avec Shauna, je me trouvais pris, sans pouvoir protester, dans un univers de mots – et de mots incompréhensibles. Bien plus tard, je l'imaginerai comme la Sphinx – mais, piètre Œdipe, j'étais fasciné par l'énigme.

La seule approximation de l'insaisissable Shauna que je connaissais, était les modèles – celles qui font les couvertures de Vogue et les défilés de mode. A l'époque, je fréquentais assidûment une boîte « à la mode », les

Bains-Douches, y exhibant ma personne décalée, qui évitait soigneusement de suivre une mode quelconque, à part celle de se bourrer le pif de cocaïne. Constamment sous cocaïne, mais jamais défoncé, je me faisais remarquer par une totale inaccessibilité. Contrôle, contrôle. Aucune fille ne passait la rampe, et bien sûr, ça les enrageait. Ce n'était pas délibéré de ma part, j'étais juste « cool » (froid) dans un monde « cool ». Sentiments, sensations étaient sous anesthésie, et nous nous mouvions tous, en représentation, dans le monde d'un spectacle « cool ». Dans la compétition « cool » des grands fauves exhibant leur charme et leurs belles griffes, figuraient souvent de très belles filles, mannequins, comédiennes, mais l'émotion n'était pas à la mode. Curieusement, de manière très anachronique, ce petit monde « branché » évoquait pour moi le monde étincelant, calculateur et froid des *Liaisons Dangereuses ;* mais plus encore que le monde libertin du XVIIIe, le monde « branché » de la fin du XXe était surtout vide, d'un vide en quelque sorte fascinant, et dont beaucoup des habitués avaient parfaitement conscience ; c'était même un sujet d'amusement. Et dans tout cela on ne voyait presque jamais paraître ce que Shauna avait d'emblée reçu des dieux, une grâce totalement naturelle.

Shauna. Mon amour, cet être étrange. Si proche, si lointaine.

« *You are so beautiful. You could have been a model.* » : « Tu es tellement magnifique – tu aurais pu être un modèle. » « *But they ask for perfect teeth – it's stupid, but they ask for perfect teeth.* » : « Mais ils veulent des dents parfaites – c'est idiot, mais ils veulent des dents parfaites. »

Je ne sais quel montreur de foire a décidé de la règle des dents parfaites. Cette étrange coutume rappelle l'examen des dents par les acheteurs d'esclaves. Peut-être après tout, le trafic de la beauté est-il lié à l'ancienne traite des femmes, et on y retrouve les mêmes sinistres trafiquants.

« *I know* (Je sais), » dit-elle. Elle avait essayé, donc, et malgré son immense beauté elle avait été rejetée pour non-conformité du paradis artificiel des « modèles ».

Ça ne m'apprenait pas grand-chose de plus sur elle. Mais ça lui rappela soudain quelque chose.

« *Please, find some cocain for me. Does not matter the price, I get money.* » : « S'il te plait, trouve moi de la cocaïne – peu importe le prix, j'ai de l'argent. »

La dernière chose à laquelle j'aurais pensé à ce moment, c'est de prendre de la cocaïne.

Il parait que l'on retrouve dans la cocaïne les mêmes composants euphorisants et énergisants que ceux produits naturellement par l'état amoureux. Peut-être avait-elle lié, dans son esprit, la cocaïne à l'amour, et c'était vraiment étrange qu'elle me demande de la cocaïne plutôt que la chose réelle.

« *Cocain, why? You don't need cocain here; I use cocain in town, going to night-clubs, but here it's a healthy place, we don't need cocain to feel good*. »

« Cocaïne, pourquoi ? Tu n'as pas besoin de cocaïne ici ; je prends de la cocaïne en ville, en allant dans les night-clubs, mais c'est un endroit sain, ici, nous n'avons pas besoin de cocaïne pour nous sentir bien. »

« *Please, if I don't take cocain, I will get fat. »* : « S'il te plait, si je ne prends pas de cocaïne, je vais grossir. »

Ça me fit rire. La cocaïne pour ne pas grossir, c'était vraiment une idée d'une totale candeur. Qui pouvait l'avoir persuadée de ça ? Une vie saine, proche de la nature, créait naturellement un corps sain. Dans mon île de paysans et de pêcheurs, seuls les commerçants grossissaient. Elle n'avait sans doute jamais vu une statue de ces

merveilleux dieux et déesses grecs, dont elle aurait pu être.

Sans doute j'aurais pu, à ce moment, m'inquiéter un peu plus, et lui demander d'où lui venaient ces idées étranges, mais je ne devinai pas, sur le coup, qu'elle avait été entrainée dans cette habitude par une conjuration de monstres, parce que je n'avais aucune idée de la possibilité de l'existence de cette conjuration. Et, donc, je ne sentis pas le danger.

« *You will not need cocain with me, I swear it – anyway, I never have seen cocain on this island – except from one of my friends, who was a dealer.* » : « Tu n'auras pas besoin de cocaïne avec moi, je te le jure – et de toutes façons, je n'ai jamais vu personne vendre de cocaïne ici, sauf un de mes amis, qui était un dealer. »

Chercher de la cocaïne pour elle ? C'était la première chose qu'elle me demandait. C'était insensé. Nous avions un monde à partager, et elle me demandait de cette drogue du plaisir narcissique, la drogue du contrôle et de l'illusion de puissance. Et elle semblait penser que j'étais à sa disposition ; elle allait m'emmener à Copenhague, et maintenant j'allais faire ses courses. J'aurais pu lui demander ce qu'elle comptait faire, sans moi, pendant que

je lui chercherais sa coke, mais j'étais trop interloqué pour lui poser les bonnes questions.

C'était vraiment comme si elle me cherchait une place dans son monde, alors que nous avions un monde à construire, tous les deux, ensemble. Et le fait que j'aie moi aussi un monde, beaucoup moins spectaculaire, mais beaucoup plus riche de vrais bonheurs que le sien, ne semblait même pas l'effleurer.

« *I need it for my job, too.* » : « J'en ai besoin pour mon travail, aussi. »

« *Your job? What is your job?* » : « Ton travail ? C'est quoi, ton travail ? »

Elle attendit un moment pour me dévoiler les arcanes. Puis, avec un grand sourire, et très satisfaite d'elle-même, elle me dit :

« *I am a pornstar.* » : « Je suis une *pornstar*. »

« *Pornstar* » ? Je la regardai, attentivement, cherchant à comprendre ce mot inconnu. Je ne lui demandai pas de m'expliquer, mais je pris ça comme un jeu, une devinette. Je n'imaginais pas que, comme les devinettes de la Sphinx, ce jeu pouvait être mortel, et je n'étais pas, alors, un devin.

Elle avait dit ça très fièrement, comme baignée dans les regards admiratifs de la foule. Elle était une star. Cela se voyait, se sentait, par exemple dans la manière dont les deux types qui l'accompagnaient s'étaient immédiatement éclipsés.

« *Let me guess... pornstar... "star", for sure you are a star, no doubt about it.* » : « Laisse moi deviner... *pornstar...* "star", c'est sûr que tu es une star, il n'y a aucun doute. »

Elle souriait, resplendissante. J'étais amoureux d'une étoile, mais je n'étais pas impressionné. J'étais différent. Je connaissais bien mon pouvoir, qui était les clés de la jouissance, la fusion électrique des corps et des âmes, l'entrée dans l'univers infini où les êtres ne sont plus séparés. Je n'étais pas une star, et même tout à l'inverse, j'avais très tôt senti la nécessité de rester dans l'ombre. J'étais en quelque sorte, mais sans le savoir, un occultiste. J'avais ressenti confusément l'existence de forces hostiles, qu’il valait mieux ne pas fréquenter ; je mettais cela sur le compte d'une paranoïa que j'aurais développée sans en savoir les causes, et ce n'est que bien plus tard que je comprendrais que ces forces criminelles existent réellement.

« *But porn... porn, I don't see... pornography?* » : « Mais *porn... porn*, je ne vois pas... pornographie ? »

Elle ne soufflait mot, attendant, me regardant, ses yeux bleu marine, intensément comme toujours.

« *Pornography... No... You are so young, so beautiful... it's impossible... it would be a crime... » :* « Pornographie... tu es si jeune, si magnifique... c'est impossible... ce serait un crime. »

Soudain son sourire s'effaça, et ses yeux s'emplirent de larmes. Elle se leva brusquement, et se mit à courir dans la direction d'où elle était venue. J'étais stupéfait.

« *What wrong did I say?* » : « Qu'est-ce que j'ai dit de mal ? », dis-je quand elle commençait à partir.

« *Nothing,* » : « Rien, » répondit-elle.

Et elle disparut.

L'obscurcissement de la lumière

Je ne pensai pas à la suivre. Je la regardai disparaître, interloqué. J'étais sûr qu'elle reviendrait très vite, au bout de dix minutes au plus. Je n'avais même pas la curiosité de savoir où elle allait.

C'était la fin de matinée, l'heure à laquelle je passais par le village pour prendre un café, avaler deux œufs sur le plat baignant dans l'huile et un bout de bacon, plus du pain, avant de descendre dans la crique de sable, et passer l'après-midi à plonger en apnée, me coulant sans jamais m'en lasser au sein de l'eau primordiale.

Je restai donc là, sur la place, avec mon sac de plongée, attendant qu'elle revienne. Et me demandant, interminablement, pourquoi ses yeux s'étaient emplis de larmes, et pourquoi elle était partie. J'étais dans la plus extrême des confusions, et presque dans un état de choc. Ma pensée tournait en boucle, répétant : « Je ne comprends pas » à l'infini. Il n'y avait rien que je puisse saisir. Qu'y avait-il de si mystérieux et incompréhensible, dans son « job », qui la faisait fuir en pleurant ?

Il fallait que je la voie, que je lui parle, qu'elle me dise. Mais elle ne revenait pas.

J'attendis longtemps, une éternité, bien plus que les dix minutes que j'imaginais, et mon état de ravissement se dégradait peu à peu, se transformant en panique.

Tout ce temps, j'essayai, au moins, de comprendre, ce qui s'était passé, pourquoi elle ne revenait pas. Mais j'étais comme un aveugle, perdu dans un lieu inconnu, sans repère, et incapable de saisir quoi que ce soit.

C'est une situation terrible d'avoir toujours été voyant et de se retrouver soudain aveugle, justement à un moment de votre vie où tout se joue. La réalité, tout simplement, m'échappait. Pas la réalité ordinaire, qui n'avait pas changé, mais la réalité du monde que je partageais avec Shauna, et qui était la seule réalité qui m'importait.

J'ai beaucoup réfléchi à cet aveuglement, un aveuglement limité à une part très précise de mes perceptions, comme une zone aveugle, l'impossibilité de voir des faits, des choses qui ne faisaient pas partie de mon monde. C'est que nos perceptions sont construites, elles ont été « retournées ». Différentes espèces d'animaux voient ou sentent le monde de mille manières différentes, en couleurs ou en noir et blanc, par l'odorat, l'ouïe, la perception des vibrations, des champs magnétiques, ou autres, selon leurs besoins. Les humains, au-delà de ce qui est

dans leur nature, comme la perception de la beauté, de la douceur, de l'agression, du plaisir et de la douleur, des formes, des mouvements, etc., apprennent dans l'enfance tout ce qu'ils doivent percevoir pour pouvoir fonctionner dans leur monde ; ils construisent un modèle mental de tout ce qui peut être dans les êtres et les choses qui les entourent, et ce qui n'est pas dans ce modèle n'est plus perçu, et n'est pas perceptible.

« Was draußen ist, wir wissens aus des Tiers
Antlitz allein; denn schon das frühe Kind
wenden wir um und zwingens, daß es rückwärts
Gestaltung sehe, nicht das Offne, das
im Tiergesicht so tief ist. Frei von Tod. »

« Ce qui est dehors, nous le percevons seulement
dans le visage de l'animal ; car le très jeune enfant,
nous le retournons et le forçons, à voir à l’envers
la construction, non l'ouvert,
qui dans la vision animale est si profond.
Et jamais ne meurt. »
Rainer Maria Rilke (ma traduction)

Ce que je ne pouvais percevoir, c'était un crime tellement monstrueux qu'il en était inconcevable.

Je comprendrai aussi, bien plus tard, que cette zone aveugle est celle qui permet aux criminels d'accroître tranquillement l'empire de leurs crimes, sachant que les êtres élevés dans une relative innocence ne pourraient jamais les déceler, voire même les imaginer. Les races criminelles, à l'inverse, apprennent très tôt à leurs rejetons que le monde est mauvais, et à en tirer parti contre les innocents qui n'arrivent pas à concevoir l'existence d'êtres si différents d'eux-mêmes. Et, comme l'aveuglement des innocents est la terre promise des criminels, ils font d'incessants efforts pour accroître son empire.

Aujourd'hui, même des perceptions aussi fondamentales que celles de la race ou du sexe sont attaquées par les criminels, pour promouvoir un monde « *color-blind* » et « *gender-blind* », un monde duquel toute perception naturelle sera bannie. Parce que la « discrimination », c'est une question de perception. Abolir les « discriminations », c'est imposer un monde d'aveugles. Et dans ce monde, vous ne pouvez aller que là où l’on vous dit d’aller. La différence entre moi, tel que je suis aujourd’hui, et les innocents soumis à l'emprise grandissante de la mafia criminelle, c'est que j'ai été confronté

brutalement à l'aveuglement et au crime, alors que le public innocent y est confronté progressivement, de telle manière qu'il ne puisse pas réagir à son aveuglement.

« Ce serait un crime », c'est toute l'histoire. Ce « serait », parce que ce n'est pas possible. Nous ne voyons pas le crime où il est, mais là où les criminels nous disent qu'il est. Parce que, aujourd'hui, les criminels ont accaparé d'énormes quantités d'argent, de pouvoir, Hollywood et tous les médias.

Je restai ainsi des heures, de plus en plus désespéré, et plongé dans un monde de plus en plus confus, dans lequel je ne savais plus très bien qui j'étais. J'avais parfois attendu, souvent les femmes ont quelques petites affaires à régler, d'une manière ou d'une autre, avant de vous rejoindre – il suffit de leur indiquer où et quand. Je ne suis pas un séducteur, je reconnais, simplement, un accord qui s'est dit sans mots, et l'indication du temps et du lieu est juste l'indication de l'espace où la pièce pourra se jouer. Je dis simplement – je serai là ou là, et c'est suffisant. Mais là, j'attendais des heures, une femme que j'aimais totalement, une femme dont je savais qu'elle était mon seul amour pour l'éternité, et qui m'avait quitté en pleurant.

Au bout de quelques heures, de plus en plus inquiet, je commençai à parcourir les ruelles du village, dans l'espoir de la voir. Je n'avais aucune idée de l'endroit où elle était. Tout mon être vacillait. Je me sentais devenir fou.

Ce que j'appelle devenir fou ne correspond sans doute pas à la définition de la vraie folie, que je n'ai jamais expérimentée. Et on ne peut pas parler, pour ce qui est de l'âme, de ce qu'on n'a pas expérimenté. C'était une rupture dans la continuité de mes sensations, mes pensées, mes actions. Mes actions n'étaient que rarement calculées, elles se déroulaient dans un espace simple, où la pensée, les paroles, les actes, s'écoulaient librement. Il n'y avait pas de rupture, sinon les prises de drogue qui, même le puissant LSD, étaient des ruptures transitoires, entre parenthèses. On pourrait dire que j'étais taoïste, ou que j'étais en quelque sorte innocent. C'était cela, l'harmonie, cette sensation d'être à ma place, dans ce monde, et d'y connaître les gestes, les mots, les attitudes, par lesquels moi, et mes proches, sommes « bien ». C'est ce que les taoïstes appellent d'un nom étrange, *wu wei*, le « non-agir », ou la « non-volonté », qui est l'harmonie avec le Tao. Bref, depuis que, enfant, j'avais pu constater, en maintes occasions, l'immense méchanceté, et le malheur dans lequel s'enferrent certains adultes, je m'étais

créé un espace différent, un espace fait de bonheurs simples et de jouissances protégées. J'avais sans doute fui ce que certains appellent *la* réalité, qui n'est que *leur* réalité, à laquelle je préférais largement la mienne.

J'étais tout à coup plongé dans un monde d'immense trouble, où je ne comprenais rien ; ma pensée tournait en boucle, cherchant à comprendre, à se rattacher à quelque élément compréhensible. Comment Shauna pouvait-elle avoir, ainsi, disparu ? Quel évènement, totalement inconnu, effrayant et monstrueux, se passait-il, là, sans que je sache le moins du monde quoi faire ? C'était, pour moi, la folie. Un espace chaotique, où tout sens avait soudain disparu.

Sur l'île, la plupart des touristes logeaient chez l'habitant, voire dormaient à la belle étoile, ou dans des bergeries abandonnées. Il y avait juste un petit hôtel, sur le chemin de pierres plates aux bords blanchis à la chaux qui montait au village. Je n'ai pas pour habitude de courir après les gens ou de les relancer ; je ne connais rien de plus détestable que ces gens qui tentent de vous séduire ou de vous persuader de quelque chose. Mais dans mon état de trouble extrême, je décidai d'aller quand même m'enquérir auprès de l'hôtel, pour savoir si une très belle fille nordique y séjournait. Cependant, arrivant devant

l'hôtel, quelque chose m'arrêta. Il y avait un bruit de dispute violente, des cris dans cet hôtel. Je n'avais pas pour ma part connu de dispute violente avec quiconque depuis très longtemps, j'avais développé un art particulier, un calme absolu qui arrêtait net toutes les velléités d'agression. Je ne cachais pas mes désirs et opinions pour autant, mais le monde de la violence m'était devenu totalement étranger. Et, de plus, tout comme le mot « *pornstar* », la violence n'était pas « raccord » avec Shauna ; elle ne pouvait que fuir un tel univers, d'où je déduisis, sans entrer dans l'hôtel, qu'elle ne pouvait pas y être.

C'était une énorme erreur ; tout ce qui était valide dans ma vie, avant ma rencontre avec Shauna, ne le serait plus après. Et ne reviendrait, sous une forme transformée, que bien plus tard. Il manquait un élément essentiel à mes perceptions, un élément dont j'ignorais totalement l'existence.

Quand arriva le soir, je tournai en rond, allant dans tous les clubs, bars, et autres, du village. Et je revenais à la place, craignant qu'elle soit revenue pendant mon absence. Je devenais complètement cinglé. Où diable pouvait-elle bien être ? Que faisait-elle ? Je ne comprenais

plus qui elle était, qui j'étais, qui nous étions. J'étais totalement largué.

J'étais dans un état de panique totale.

Finalement, la nuit venue, et tout espoir de la voir disparu, je descendis du village, vers la vallée et ma maison. Il n'est pas facile de décrire mon état, à ce moment. C'était l'impression de se trouver dans un espace soudain sans repères, dans lequel plus rien n'avait de sens. Toute la construction de mon univers, un univers sensible et intuitif, empli de la radiance des êtres, était anéantie par ce seul fait : l'absence de Shauna. J'étais seul, dans un univers vide, et vide de sens.

Je ne sais si n'importe qui, dans la même situation, aurait paniqué comme moi. Parce que, après tout, je pouvais aller me coucher tranquillement, étant à peu près certain que, d'une manière ou autre, elle allait revenir. Mais une circonstance particulière de ma vie, assez horrible pour que je l'enferme très longtemps dans l'amnésie, allait amplifier considérablement la panique de l'attente et de l'absence. Et allait jouer un rôle très important dans le cours des évènements.

Je n'ai jamais su attendre. Quand je suis forcé d'attendre, quoi que ce soit, très rapidement je dois faire

quelque chose, n'importe quoi, pour briser cette attente, ce qui évidemment peut entraîner de petites ou grandes catastrophes. C'est une des bizarreries de mon comportement, et ce n'est que récemment que sa cause est réapparue à la surface de ma mémoire. J'avais bien le souvenir que mon cher père, cet excellent chrétien, empli de l'amour de Dieu et des étrangers, et de haine pour lui-même et ses proches, me torturait quand ma chère mère, excellente chrétienne, s'absentait et lui laissait ses enfants pour aller répandre la Parole de Dieu chez les brebis égarées. Mais j'avais oublié le scénario exact. Pour éviter de laisser des traces qui auraient alerté ma béate mère, même perchée au haut de sa dévotion, ce sadique avait inventé un supplice « maison ». Il s'agissait de me mettre dans un escalier froid et sombre, debout, les mains sur la tête, avec l'interdiction absolue de bouger, sous peine de sévices encore pires. Je tournais le dos à la porte ouverte, et le plaisir du pervers était de venir vérifier en catimini si j'avais bougé, espérant me surprendre, puis, quand tous mes muscles hurlaient de fatigue, et ma tête explosait dans l'effort de tenter de ne pas bouger, quand je craquais, au bord de l’évanouissement, il pouvait alors, suprême plaisir, m'humilier de ma « faiblesse », se régaler de la rage impuissante et des pleurs que j'avais du mal à

étouffer, et me faire sentir le poids de sa bonté et sa magnanimité, à ne pas écraser un ver de terre comme moi. Le tout agrémenté d'une promesse de me tuer si je disais un seul mot à ma mère. Voilà pourquoi toute attente provoque une panique chez moi ; cela, Shauna ne pouvait évidemment pas le savoir. Mais on retrouve là, dans cette histoire, à la fois présent et caché, le grand tireur des ficelles de la haine et de la terreur, Yahweh, le dieu juif imposé aux chrétiens, jaloux et cruel, dont mes parents n'étaient que des instruments dociles parmi des millions.

J'aurais voulu dormir. Je savais bien que j'avais besoin de forces, que la situation exigeait que je dispose de toutes mes capacités. Mais je n'y arrivais pas. J'étais obsédé par cette insupportable absence, et par le moment de notre séparation. Elle avait pleuré. C'était forcément lié à moi, mais je ne savais pas comment. Comme le disent ceux qui croient à un Dieu infiniment bon, et croient qu'ils sont forcément coupables de l'origine du mal, sans savoir ni pourquoi ni comment : « Mais qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu ? » Il fallait une cause à l'horreur, et je ne pouvais la connaître ; j'étais très loin, à ce moment, de pouvoir même deviner son existence, et il me faudrait par la suite des années pour reconnaître sa face hideuse. Je

ne pouvais que la retourner contre moi, ainsi qu'on me l'avait appris à coups de baffes bien méritées.

Donc je ne dormais pas. La privation de sommeil est utilisée par les tourmenteurs modernes comme un moyen efficace de « casser » les personnalités et les défenses, rendre les gens incapables de résister. Que de plus en plus de gens, dans nos sociétés baignées de médias, ne puissent plus dormir, n'est pas dû à un malaise qui leur serait propre, mais au fait qu'ils sont, sans le savoir, et sans savoir comment, tourmentés par des tourmenteurs invisibles, qui leur perfusent en permanence, dans les médias, par les lois, qu'ils ne sont pas suffisamment antiracistes, démocrates, riches, efficaces, tolérants aux pervers sexuels et à toutes les formes de différence, modernes, et même « libérés ». Il y a une cause à ces tourments, et cette cause est incarnée dans des humains bien réels.

Mais j'étais loin de pouvoir réfléchir correctement. Tout au contraire, la torture amplifiait à chaque instant cette sensation terrible, d'un monde insaisissable, dans lequel tournait en boucle, infiniment, la même question : pourquoi ? Rien, dans ce que j'avais appris, dans ce que je connaissais, ne permettait d'avoir le moindre indice sur cette question. Comment pouvait-elle ne pas revenir,

même un instant, si elle avait un problème ? Ça n'avait aucun sens. Je n'étais même pas sûr de la revoir. J'étais terrifié par cette idée.

Dans mon illusion, nous vivions dans un monde « libre », puisque c'est ainsi que ce monde se définissait. Nous avions été « libérés » en 1945, et j'étais donc né avec la « Libération ». Le mal et l'esclavage avaient été détruits avec l'empire totalitaire nazi, source de tous les maux, haine incommensurable et absolue, et nous respirions tous joyeusement l'air de la « Liberté », sous la direction éclairée et bienveillante du grand peuple « libérateur », les Américains. Donc, si Shauna, magnifique enfant de la libre Amérique, ne revenait pas, c'était forcément de sa propre volonté. Je l'avais fait pleurer, et elle ne revenait donc pas. Elle ne reviendrait peut-être jamais.

Je ne pouvais imaginer un seul instant que tout ce que j'avais appris de l'Amérique libératrice, de la distribution hollywoodienne des rôles des bons et des méchants, n'était qu'illusions et machinations. Et même, comme je le comprendrai bien plus tard, des machinations criminelles.

Il ne restait qu'un chat à fouetter : moi-même.

Je n'étais qu'un européen ordinaire, tout comme l'était Shauna. Nous étions beaux et sensibles, mais nous avions été gavés des mêmes mensonges que tous nos pareils. Et, malgré toute ma culture acquise dans les bibliothèques et les encyclopédies, le moindre indice qui m'aurait permis de voir la réalité autrement était resté dissimulé. Les textes qui auraient pu m'éclairer étaient tout simplement inaccessibles, et seuls des petits groupes clandestins, que je ne connaissais pas, les diffusaient.

J'étais donc totalement « flippé » comme on disait chez les hippies. On est flippé quand on a perdu les rênes, quand il semble que le monde prend des dimensions inconnues, ingérables, dans lesquelles vous êtes totalement incapable d'un comportement intelligent. Ça arrivait à un tas de monde, de flipper, surtout quand des imprudents prenaient du LSD sans avoir la moindre technique mentale. Je n'avais jamais flippé sous LSD. Je savais très bien me contrôler. J'avais appris cette force-là. Et, tant qu'il ne s'agissait que de moi, je maitrisais les chemins de l'extase. Je les connaissais dans le sexe, aussi – l'un amène sans doute l'autre. Et là, dans cette nuit sans sommeil, laissé seul, avec un amour qui avait disparu sans raison, je flippais comme une bête, dans un monde que je ne comprenais plus.

Pendant cette nuit, je tirai plusieurs fois le Yi King (ou *I Ching*, en anglais), l'antique Livre des Transformations chinois. C'est une habitude que j'avais depuis longtemps, dans les moments de doute. Le Yi King est un livre qui sert à la divination. Plus précisément, il décrit la situation actuelle, et prévoit sa transformation. C'est l'un des plus anciens livres du monde. Contrairement aux soi-disant livres sacrés emplis d'histoires mirobolantes, d'imprécations et de menaces, genre la Bible, le Yi King, comme un médecin de l'âme, « prend le pouls du monde » ; la divination n'a pas pour but de vous faire croire en un Dieu Tout Puissant, tout au contraire, elle vous fait voir le monde réel, celui que les hommes aveuglés ne savent plus voir. Et, pour ma part, je ne l'ai jamais pris en défaut. Cette nuit où je me débattais dans un vide effrayant, je tirai à répétition le pire signe du livre, un signe que je n'avais jamais tiré : *Ming Yi*, l'obscurcissement de la lumière (l'intelligence blessée).

> « Le soleil s'est abîmé sous la terre et est obscurci. Le nom de l'hexagramme signifie littéralement : "la lumière blessée", et les lignes de l'hexagramme font référence à des blessures. Un homme ténébreux est en position d'autorité, et blesse l'homme sage et avisé »

> « La lumière s'est enfoncée dans la terre : image de l'obscurcissement de la lumière. C'est ainsi que l'homme noble vit avec la grande multitude : il voile son éclat et pourtant demeure lumineux » et aussi : « On se trouve dans le voisinage du chef de l'obscurité et l'on découvre ainsi ses pensées les plus secrètes. On se rend compte par là qu'il n'y a plus d'amélioration à espérer et l'on est en mesure de quitter le lieu du malheur avant que celui-ci n'éclate. »

Alors que je venais de découvrir la radieuse lumière de Shauna, le Yi King me disait que la situation était désespérément obscure.

Le lendemain, après une nuit sans sommeil, épuisé par l'obsession, je retournai au village. Je ne pris même pas mon sac de plongée, ce qui ne m'était pas arrivé depuis des années. Et j'allai sur la place du village, à l'endroit où elle m'avait quitté, attendant, attendant, attendant encore, ne sachant que faire d'autre. Mon état mental était à peu près celui d'un rat de laboratoire, enfermé dans un labyrinthe où tout endroit où il peut aller le transperce d'une décharge électrique.

L'attente était, en elle-même, un supplice. On ressent sans doute la même chose, dans un désert, quand on

n'est pas sûr de trouver de l'eau. Peut-être le Bouddha a-t-il vécu une expérience semblable, et bâti là-dessus sa doctrine de l'évitement du désir. Effectivement le désir nous mène aux sommets de l'extase, mais quand des forces mauvaises le contrarient, il devient un supplice. Mais je n'étais pas du tout, à ce moment, dans l'état d'esprit d'une méditation, j'étais entièrement livré à mon obsession. Ma vie n'avait plus aucun sens sans Elle, mon amour. Et cette fatigue, aussi, qui me taraudait ; je ne pourrais dormir que quand elle serait près de moi.

Enfin, après une attente infinie, suivant une attente infinie, elle surgit, en courant, de la ruelle par laquelle, la veille, elle était partie. L'extase revint instantanément. Je me levai d'un bond, la serrai dans mes bras, et nos lèvres se mêlèrent, simplement, comme si nos corps n'avaient jamais été séparés. Et nous restâmes ainsi, enlacés, un long moment. Nous nous écartâmes, et je la regardai. Elle, l'unique.

« *I know what you want,* » *:* « Je sais ce que tu veux, » dit-elle.

« *What?* » : « Quoi ? »

J'étais extrêmement surpris, qu'est-ce que ça voulait dire ?

Elle alla s'asseoir. Je la suivis.

« *I felt it, you had a hard on.* » : « J'ai senti que tu bandais. »

« *Sure,* » : « Bien sûr, » dis-je. « *What do you mean?* » : « Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Elle ne répondit pas.

Qu’est-ce qu’elle voulait dire ? De quel monde ça sortait ?

« *Do you mean that I just want to fuck you?* » : « Tu veux dire que je veux juste te baiser ? »

J'étais atterré. Je ne m'attendais pas du tout à une telle remarque.

« *I want to live with you, share with you, I love you – who do you think I am?* » : « Je veux vivre avec toi, partager avec toi, je t'aime – qui crois-tu que je suis ? »

Elle sembla un instant interloquée, comme si ce que je lui disais provenait d'un espace qui lui était inconnu.

« *Excuse me,* » : « Excuse-moi, » dit-elle.

« *To have a hard on is just natural, I love you, I feel your body and I have a hard on... it is just natural – you*

don't feel anything? » : « Avoir une érection est juste naturel, je t'aime, je sens ton corps et j'ai une érection... c'est juste naturel... tu ne ressens rien ? »

J'étais de plus en plus stupéfait.

« *Yes, I do,* » : « Si, » dit-elle, mais presque avec réticence.

« *You don't need to look for cocain – we found some,* » : « Tu n'as pas besoin de chercher de la cocaïne – on en a trouvé, » dit-elle, abruptement.

Je n'avais aucune idée de l'endroit où ils avaient pu trouver de la cocaïne – aujourd'hui je sais que c'est Jean-Pierre, le respectable « dentiste » français de l'île, en vacances six mois par an, qui leur a fourni. Mais surtout, elle en avait sûrement pris – et dans l'extase retrouvée de sa présence, je ne notai pas les signes du monde « cool » dans lequel elle s'était replongée. Elle était différente de la veille, mais je ne le percevais pas clairement. Si je l'avais compris, sentant le danger, je lui aurais sans doute dit qu'on ne pouvait pas parler dans ces conditions. L'emprise de ses « amis », à travers la coke, était invisible, mais bien présente.

Son « *I know what you want* », qui s'adressait à moi comme si j'étais un client de sa boutique, montrait bien

qu'elle venait d'un monde cool, sans émotions, un monde de pouvoir et de calculs froids. Elle venait d'y passer vingt-quatre heures, des heures qu'elle aurait dû passer avec moi, des heures irremplaçables, qui auraient un poids terrible dans notre histoire.

Les êtres vivants communiquent de bien d'autres manières que la parole, et de bien plus profondes. Il y a un monde de sensations, d'émotions, d'images, de rêves que nous partageons, et cela, au-delà même de la barrière des espèces. Certains appellent ce monde le monde des « formes ». On l'appelait parfois le monde des « âmes ». Notre rencontre, la veille, ce coup de foudre, était une rencontre de deux êtres beaux, intelligents et sensibles, mais cela ne dit rien de l'infinie sensation extatique qu'elle a déclenché. C'est que nous baignons dans un océan de forces puissantes et profondes, qui vont bien au-delà de notre espace et de notre temps. Et les mots ne servent à rien à ces courants, qu'à les déformer ou les brimer.

Je ne sais si cela est arrivé à d'autres, ou s'ils l'ont remarqué, mais j'ai parfois vu des femmes s'arrêter dans leur marche, se retourner et venir vers moi quand je suis dans un endroit public comme un café, alors même qu'elles ne pouvaient, physiquement, m'avoir vu ; mais

elles m'avaient « senti ». Et une fois je me suis trouvé inexplicablement attiré vers un café où se trouvait une femme, alors que j'étais de l'autre côté d'une large rue ; et je n'avais pas vu cette femme. Quand j'entrai dans le café, elle me tournait le dos, mais je la remarquai, elle semblait belle. Elle sentit, elle aussi, très vite ma présence, se retourna et alla vers moi. On dit que les femmes ont une mystérieuse « intuition ». Et si c'était une sensibilité particulière à des phénomènes que les mâles perçoivent moins ? La pensée orientale est très claire à ce sujet ; pour elle le Tao ne peut être dit, et plus, le dire le fait disparaître. Et que dit, à l'inverse, le prologue de l'évangile de Jean, dans la tradition judaïque : « Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu. ». Ce dieu est un mensonge et une tyrannie. Chaque jour, l'empire de ses mensonges nous tue un peu plus.

Mais si j'étais encore dans une espèce de ravissement, elle avait pris de la cocaïne, ou plutôt, elle avait été prise par la cocaïne donnée par ses amis, dans le but de la rendre esclave. La cocaïne a bien d'autres effets que de faire maigrir, elle est un anesthésique et neutralise les émotions, développant chez ses adeptes une illusion de plaisir, d'inaccessibilité et de contrôle ; les chamanes, qui

ne sont pas coupés du monde des âmes, disent fort justement que les substances sont des esprits, et que ces esprits puissants cherchent à contrôler les humains qui les utilisent sans discernement.

« We have to speak, » : « Il faut que nous parlions, » dit-elle.

« *O.K.,* » dis-je, » *what about?* » : « de quoi ? »

« *Us,* » : « Nous, » dit-elle. « *Do you have money?* » : « As-tu de l'argent ? »

De l'argent ? Qu'est-ce que « nous » avions à voir avec l'argent ? C'était totalement inattendu.

« *Yes, I get enough money to live, I have a great life, without a lot of money – I get the nature, the sea, the sun, a nice place, and most important, freedom... I have more money than I need, life is cheap here. Why?* »

« Oui, j'ai assez d'argent pour vivre, je vis très bien, sans beaucoup d'argent – j'ai la nature, la mer, le soleil, et surtout, la liberté... J'ai plus d'argent que nécessaire, la vie est bon marché ici. Pourquoi ? »

« *We need a lot of money*. » : « Nous avons besoin de beaucoup d'argent, » dit-elle.

« *Why?* » : « Pourquoi ? » demandai-je, surpris.

« *For me to be allowed to come with you,* » : « Pour que j'aie la permission de venir avec toi, » dit-elle.

« *To come with me?* » *:* « Venir avec moi ? » « *Money to come with me?* » : « De l'argent pour venir avec moi ? » J'étais de plus en plus stupéfait. « *I don't understand, why?* » : « Je ne comprends pas, pourquoi ? »

« *It's my friends,* » : « C'est mes amis, » dit-elle. « *They want money to allow me to come with you.* » : « Ils veulent de l'argent pour me permettre de partir avec toi. »

Il fallait qu'elle répète, ça avait du mal à m'entrer dans la tête.

« *How much money do they want?* » : « Combien veulent-ils ? », demandai-je, toujours interloqué.

« *A lot,* » : « Beaucoup, » dit-elle, sans préciser.

Je me trouvais encore une fois réduit à néant, parce que je n'avais pas l'argent nécessaire pour qu'elle « vienne avec moi ». Jamais je n'aurais pu imaginer une chose pareille ; c'était aussi comme si, toute la vie que j'avais construite, tout l'être que j'étais, et qui était amoureux d'elle, n'était rien, inutile, impuissant, comme si sa seule fonction utile était de disposer d'argent. C'était une

impression terrible, et c'était la seconde fois que décidément, je n'étais pas, dans ce qu'elle disait, la bonne personne, « *the right man in the right place* ». Hier, je n'avais pas accepté de me vendre dans du porno, aujourd'hui je n'avais pas assez d'argent.

« *But why do they ask for money?* » : « Mais pourquoi ils réclament de l'argent ? », dis-je.

« *I signed many contracts.* » : « J'ai signé plusieurs contrats. »

« *So what? Let's go to a judge, that's it.* » : « Et alors ? On va voir un juge, et c'est tout. »

« *We can't go to a judge. They will kill us.* » : « Nous ne pouvons pas aller chez un juge. Ils vont nous tuer. » » *He told me: I want to see him, only with the money in his hand.* » : « Il m'a dit : Je veux le voir, seulement avec l'argent dans sa main. »

Nous tuer ? Pour de l'argent ?

« *They shout on me because I don't want to do my job.* » : « Ils me crient dessus parce que je ne veux pas faire mon travail. »

« *So what?* » : « Et alors ? », dis-je, » *You don't want to do your job, you don't do it. Nobody can force you to*

do something you don't want. » : « Tu ne veux pas faire ton travail, tu ne le fais pas. Personne ne peut te forcer à faire quelque chose que tu ne veux pas faire. »

« *I want to do my job only with you, but they refuse,* » : « Je veux faire mon boulot avec toi, mais ils ne veulent pas, » dit-elle.

« *Do your job with me??* » : « Faire ton boulot avec moi ?? » » *How can I do a job I never did?* » *:* « Comment je pourrais faire un travail que je n'ai jamais fait ? »

« *You did it many times – You are good at it - I know it.* » : « Tu l'as fait souvent – tu es bon pour ça - je le sais. »

J'étais encore interloqué – « *OK, you know it better than me – I don't know what this job is.* » : « OK, tu le sais mieux que moi – je ne sais pas ce qu'est ce boulot. » « *But why do your friends don't want me?* » : « Mais pourquoi tes amis ne veulent-ils pas de moi ? »

« *You are not a professional,* » : « Tu n'es pas un professionnel, » dit-elle.

« *Sure not – I am not a professional.* » : « C'est sûr – je ne suis pas un professionnel. »

« *But you could do it*. » : « Mais tu pourrais le faire. »

« *So what's the problem?* » : « C'est quoi le problème, alors ? »

« *You are not circumcised.* » : « Tu n'es pas circoncis »

Là je faillis en tomber à la renverse.

« *How do they know that?? And why to be circumcised to do a job??* » : « Comment le savent-ils ?? Et pourquoi faut-il être circoncis pour faire un travail ?? »

« *It's that job.* » : « C'est ce travail. »

Je cherchai à comprendre. Ça me prit un bon moment pour trouver une raison d'être circoncis pour faire son « job ».

« *Are they Jews?* » : « Ils sont Juifs ? »

« *Yes,* » : « Oui, » murmura-t-elle.

« *I have nothing against Jews,* » : « Je n'ai rien contre les Juifs, » dis-je.

C'était la phrase fétiche, le mantra, que chacun répète, sans même s'en rendre compte, tout comme « Il n'y a qu'un Dieu et Mohammed est son Prophète », ou autre phrases du genre. C'est une phrase qui nous prémunit

contre la tentation du Mal. Suite à une intense propagande traumatisante, infligée dès l'enfance, tout « antisémitisme », c'est-à-dire toute perception du Mal chez les Juifs, vous range automatiquement du côté des mythiques Nazis, tueurs de six millions d'innocents, symboles du Mal absolu. Une horreur sacrée a été construite autour de la personne des Juifs, et toute contestation est un blasphème, un terrible péché qui attire les foudres de l'Enfer et de la vindicte publique. Ce n'est que beaucoup, beaucoup plus tard, hélas, que je comprendrai que cette horreur sacrée est la plus magique des couvertures pour une bande d'horribles criminels.

L'heure n'était pas à se défendre contre les « amis » juifs, et encore moins à les attaquer. C'était moi qui étais encore en faute. Je n'avais pas voulu faire de porno, je n'avais pas énormément d'argent, et en plus, je n'étais pas circoncis, ni Juif. L'accumulation de mes tares devenait phénoménale.

Mais quand même, je n'acceptais pas ce nouveau coup. Il y avait quand même une chose que je savais, d'expérience, et pour avoir connu quasi clandestinement de jeunes Juives, c'est que la circoncision est une catastrophe pour la sexualité. Qu'elle soit aussi une catastrophe psychique était hors de mes perceptions à

l'époque, mais en ce qui concerne la sexualité, il n'était pas possible de me leurrer.

« *I am sorry, but circumcised people are awful lovers. They hurt women, most of the time, because they don't get any sensitivity. I had a German friend, who lived with a Jew – a very rich guy – and always complained that she was hurt during sex. And worse, her Jewish female psychoanalyst was telling her that it's normal for a woman to suffer during sex, and that all women simulate pleasure. How stupid!* »

« Je suis désolé, mais les circoncis sont des amants horribles. Ils blessent les femmes, parce qu'ils n'ont pas de sensibilité. J'ai eu une amie allemande qui vivait avec un Juif – un type très riche – et qui se plaignait toujours d'avoir mal pendant les rapports sexuels. Et le pire, sa psychanalyste juive lui disait que c'était normal, et que toutes les femmes simulent le plaisir. Quelle connerie ! »

Et encore :

« *A Jewish doctor in a hospital once tried to persuade me to be circumcised, but I refused and told him that it was very satisfying as it was. He was furious, and all the nurses around pissed laughing.* »

« Un docteur juif dans un hôpital essaya une fois de me persuader de me faire circoncire, mais je lui répondis que ça marchait très bien comme ça. Il était furieux, et toutes les infirmières étaient mortes de rire. »

Le docteur qui voulait me circoncire d'autorité avait décrété que je « bandais courbe », et que c'était selon lui un défaut ; je l'avais consulté parce que j'avais eu une petite déchirure sur le frein, et une espèce de petite verrue, nommée « crête de coq », s'était développée sur la déchirure, et me gênait, esthétiquement parlant. J'avais suscité l'irritation du docteur quand il m'avait demandé comment j'avais attrapé ça, et que je lui avais candidement raconté la petite histoire : que j'avais baisé plusieurs fois avec une Juive, qui n'avait pas le moindre orgasme, que ça m'avait énervé, que je m'étais bêtement acharné pour la faire jouir, ce qui avait finalement occasionné la petite déchirure, et j'avais conclu qu'on ne m'y reprendrait plus ; cette fille, en réalité, n'aimait que se faire enculer, par son amant habituel, un Juif. Le docteur enragé, dont je n'avais pas cherché à savoir s'il était ou non juif, n'y voyant aucune espèce d'importance, voulait absolument me faire porter le poids de la faute, et ne connaissait qu'un moyen de me guérir, me trancher le prépuce.

Cela m'amusait, sur le moment. Je ne savais pas que j'avais échappé au docteur, mais que nous n'échapperions pas si facilement aux « amis » de Shauna. En fait, nous touchions là le cœur de la haine, l'inextinguible haine du mutilé pour la personne entière, mais cette haine n'était pas quelque chose que j'étais autorisé à voir.

Nous n'en étions pas là. Nous avions juste un petit problème avec ses « amis ». Ils voulaient qu'elle fasse un « travail », elle voulait bien le faire, mais seulement avec moi, et ils ne voulaient pas. Ça ne semblait pas la fin du monde.

« *Just leave them, come in my house, fuck them.* » : « Tu n'as qu'à les quitter, viens chez moi, dans ma maison, qu'ils aillent se faire foutre. »

« *I can't, they will kill us if I go.* » : « Je ne peux pas, ils vont nous tuer si je pars. »

« *Kill us? Here? It's impossible.* » : « Nous tuer ? Ici ? C'est impossible. » « *They will not even find us – they will not find my house.* » : « Ils ne vont même pas nous trouver – ils ne vont pas trouver ma maison. »

« *They will find us.* » : « Ils vont nous trouver. »

« *How can they know that?* » : « Comment peuvent-ils savoir ça ? »

Elle ne répondit pas. Ses « amis » semblaient vraiment disposer d'un pouvoir hors du commun.

Je n'y croyais évidemment pas. Comment pourraient-ils nous tuer, sur une petite île, sans qu'immédiatement tous mes amis grecs soient au courant ?

« *It does not make sense,* » : « Ça n'a pas de sens, » dis-je. « *It's impossible. The Greeks know everything that happens here – nobody can kill us.* » : « C'est impossible – les Grecs savent tout ce qui se passe ici. Personne ne peut nous tuer. »

« *I am too afraid,* » : « J'ai trop peur, » dit-elle.

Elle souriait, en disant cela. Nous étions toujours dans le ravissement de notre présence. Nous étions simultanément dans deux mondes, il y avait un monde de mots, dans lequel elle disait avoir peur, et un monde sans mots, où la peur n'existait pas. Quand on sent la peur, l'émotion créée par une menace, on peut réagir à cette menace, que ce soit par la fuite ou par l'agression. Mais là, nous ne sentions rien de ce genre. Je savais juste, avec certitude, qu'il était impossible de nous tuer sur mon île. Mais elle ne semblait pas vouloir m'entendre. Sa

croyance dans la capacité de ses « amis » à nous tuer était totale. Je ne pouvais pas lutter contre cela, et c'était une impression assez effrayante. L'inquiétude, l'incompréhension, la torture de la nuit se muaient en une espèce de désespoir, comme si une menace, sourde, imprécise, faisait tenir nos vies à un fil.

J'essayai quand même de la raisonner. Et aussi, de reprendre pied dans la réalité ordinaire, celle où on ne tue pas les gens parce qu'ils ne veulent pas faire un job.

« *But do they need you for that job?* » : « Mais est-ce qu'ils ont besoin de toi pour ce job ? »

« *Yes,* » : « Oui, » répondit-elle.

« *So, they can't kill you, if they need you.* » : « Donc, ils ne peuvent pas te tuer, s'ils ont besoin de toi. »

« *I am too afraid,* » : « J'ai trop peur, » dit-elle encore.

C'était une peur qui défiait la raison. C'était incontrôlable, il n'y avait aucune prise. L'obscurité, blessant l'intelligence, s'épaississait encore.

Il n'y a que deux réactions naturelles à la peur, la perception d'une menace, et ce sont l'agression et la fuite. Il y a une autre réaction possible, que je connaissais bien,

qui s'apprend par une technique mentale : calmer la peur, et l'empêcher de déclencher un cycle de violence ou de panique. Je ne pouvais évidemment pas apprendre cela à Shauna en quelques minutes. Je devais donc m'adapter, soit combattre, soit fuir. Comme chacun sait, la meilleure défense, c'est l'attaque. Je ne l'envisageai même pas. Après la brève époque où je m'étais surpris à lancer des pavés contre des C.R.S. qui ne m'avaient rien fait, avec un succès qui m'a étonné, mais que j'ai presque immédiatement regretté, je n'avais plus jamais attaqué personne. Il ne restait donc qu'une solution, la fuite. Aujourd'hui la rage m'emplit tous les jours, et je rêve, dans mon demi-sommeil, de transformer ses « amis » en déchets pour les porcs. Mais je ne disposais pas à l'époque de cette arme donnée par leur dieu à eux seuls, la haine.

Je ne pensai donc qu'à des mesures défensives, ou d'esquive. Ça ne me plaisait pas tellement, je n'aimais pas fuir, et je ne les proposai qu'à contrecœur, à défaut d'autre solution immédiate.

« *Ok, we can go to another island. I will leave my house. I know many islands here, they are a lot, they will never find us, I swear it.* » : « Ok, nous pouvons aller sur

une autre île. Je vais quitter ma maison. Je connais beaucoup d'îles ici, il y en a plein, ils ne nous trouveront jamais, je le jure. »

« *If I go, they said that they will kill all my family, my parents, my brothers and sisters.* » : « Si je pars, ils disent qu'ils vont tuer toute ma famille, mes parents, mes frères et sœurs. »

« *How do you believe that? It's impossible, a whole family, there is a police.* » : « Comment tu peux croire ça ? C'est impossible, toute une famille, il y a la police. »

« *They pay the police*, » : « Ils paient la police, » dit-elle.

« *They pay the police?* » : « Ils paient la police ? » Là, ma stupéfaction augmenta encore d'un cran. « *But who are your friends? How can they pay the police?* » : « Mais qui sont-ils ? Comment peuvent-ils payer la police ? »

Elle ne répondit pas. Nous étions au cœur de la question. C'était le point sensible, et c'était le point interdit, celui que j'avais involontairement touché en disant, la veille, que « ce serait un crime ». Je savais qu'ils étaient Juifs, mais je ne pouvais concevoir les Juifs comme criminels. Personne ne peut parler des criminels juifs, parce

que quand les Allemands libérés de l'emprise juive accusaient les Juifs d'être un groupe criminel, le chœur des médias anglo-américains et occidentaux, contrôlé par les Juifs, a toujours prétendu que les « nazis » étaient les criminels, et finalement, voir les Juifs comme des criminels est devenu un crime. Sous la terreur bolchevique, qu'on appelle parfois avec quelque raison « judéo-bolchevique », le simple « antisémitisme » était un crime, qui vous valait une balle dans la nuque, par un tueur de la Tcheka, dont presque tous les dirigeants, et la plus grande part des tueurs, étaient Juifs. Sous la terreur américaine de « *In God We Trust* », les néo-tchékistes des médias et de la politique sont parvenus au même résultat, sans tirer une seule balle.

« *They are the CIA?* » : « Ils sont de la CIA ? », demandai-je. Comme je ne pouvais imaginer qu'elle soit liée à des criminels, et comme je pouvais encore moins imaginer que ses « amis » juifs soient des criminels, c'était la seule possibilité qui me restait.

« *No,* » : « Non, » dit-elle.

« *But who are they? I get crazy.* » : « Mais qui sont-ils ? Je deviens fou. »

Elle ne répondit pas. Sans doute le mot était-il trop difficile à dire, « criminel ». Ou, peut-être, ne voyait-elle rien d'autre que des « amis ». Il s'agissait, après tout, d'honorables businessmen juifs de l'industrie du sexe, bénéficiant du Premier Amendement sur la liberté d'expression, ainsi que l'avait décrété une Cour Suprême corrompue, qui faisaient leur métier, promouvoir une « liberté sexuelle » frelatée et le « droit à la différence » pour les perversions les plus infâmes. Et comme j'étais incapable de faire coïncider les « Juifs » tels qu'on les présente à Hollywood, innocentes victimes du plus effroyable crime contre l'humanité, avec « vermine criminelle », j'avais trouvé la CIA, comme seule approche d'un pouvoir occulte, capable de payer la police et de massacrer des familles entières, pour raison d'Etat sans doute, parce qu'il faut bien imaginer une raison. En fait, j'apprendrai bien plus tard que des liens étroits existent entre le crime juif, les réseaux de drogue, pornographie et prostitution, et la CIA ; et bien sûr le monde corrompu des politiciens.

Elle aurait pu m'expliquer – ou au moins, essayer. Mais en fait, elle semblait suivre aussi, sans s'en rendre compte, la règle de l'omerta. Elle ne m'éclaira pas sur « qui ils sont ». Cela aurait pu tout changer. Je n'avais

pas compris le sens de « *pornstar* », et maintenant, je ne comprenais pas qui étaient ses « amis ». J'étais dans un état de confusion complète. Et, la veille, au lieu de tenter de m'expliquer, elle était partie en pleurant. Je ne comprenais rien à ce fichu « job », rien qui puisse coller à la ravissante tête blonde, lumineuse, angélique, presque enfantine, que j'avais devant moi. Il aurait fallu que je puisse me représenter un monde d'horribles monstres, au-delà de ce que mes pires cauchemars pouvaient imaginer. Ce monde, pour moi, n'existait pas, ne pouvait pas exister. Et, s'il existait, j'en aurais entendu parler. Et, sans doute, elle ne voulait pas, elle non plus, réaliser l'existence de ce monde. Elle ne voulait surtout pas en parler ; comme dans les superstitions, ne pas parler de quelque chose, c'est faire en sorte que ça n'existe pas. Elle aurait dû protester, se débattre, se rebeller. Mais pas du tout. Elle était calme. Souriante. Contrôle, contrôle, la cocaïne. Tout allait bien. Le problème, ce n'était sans doute pas ses amis, c'était moi.

Ça ne tournait pas rond, pourtant.

« *How can they be your "friends", if they say that they will kill us or your family? They are your enemies, not your friends. I don't understand.* » : « Comment peuvent-ils être tes amis, s'ils disent qu'ils vont te tuer,

ou tuer ta famille ? Ce sont des ennemis, pas des amis. Je ne comprends pas. » – cela devenait une phrase répétitive, « je ne comprends pas » ; plus nous parlions, et moins je comprenais.

« *They take care of me,* » : « Ils s'occupent de moi, » dit-elle.

Qu'est-ce que je devais comprendre ? Que je ne pouvais pas m'occuper d'elle ? Qu'elle avait besoin d'eux ? Je me sentais anéanti. Qu'est-ce que je pouvais bien faire ?

Je ne sais plus très bien ce que j'ai dit, à ce moment, après un moment de silence et de stupéfaction, où je ne voyais qu'un vide vertigineux, avec ma pensée qui tournait à blanc, incapable de trouver une sortie. Vous savez, cet état, dans lequel vous pensez, et même très activement, mais vous ne produisez qu'un silence. C'est le seul moment qui est resté obscur dans ma mémoire ; il y a beaucoup d'instants que j'ai eu du mal à retrouver précisément, mais celui-là résiste particulièrement.

Je crois que je lui ai dit :

« *You don't want to leave them, then?* » : « alors, tu ne veux pas les quitter ? »

Et elle m'aurait répondu : « *I can't.* » : « Je ne peux pas. »

ou alors « *I am too afraid.* » : « J'ai trop peur. »

Mais je n'ai peut-être rien dit, aussi. Ou une fois de plus, « *I don't understand* » (je ne comprends pas). Des gens qui menacent de la tuer si elle vient avec moi, ou qui menacent de tuer sa famille, des gens qui peuvent vous retrouver partout, qui paient la police, et qui « s'occupent d'elle », qu'est-ce qu'on peut faire dans ce cas ?

C'était l'impasse totale.

Je songerai mille et mille fois, beaucoup plus tard, à cet instant où nous sentions peser sur nous le poids écrasant des chaînes d'Adonaï El Shaddaï, le Seigneur Tout Puissant, le Dieu tyrannique et cruel des premiers chapitres de la Bible. J'y songerai avec une rage grandissante : c'est qu'il n'y a d'autre solution, pris dans les filets de tels monstres, que de les détruire. Mais j'étais immensément loin, à ce moment, de cette conscience. Le monde à peu près harmonieux dans lequel je vivais, mon propre être, l'amour et l'affection que je ressentais facilement, l'environnement d'une nature sublime et bien vivante, tout cela ne laissait pas de place à la haine ; je méconnaissais ce sentiment, qui pour moi était comme exotique.

« *What shall we do? Suicide? I will do anything with you, even die, I don't care.* » : « Que pouvons nous faire ? Nous suicider ? Je veux bien faire n'importe quoi avec toi, même mourir, ça m'est égal. »

« *No,* » : « Non, » dit-elle.

« *But what can we do?* » : « Mais que pouvons-nous faire ? »

« *I don't know.* » : « Je ne sais pas. »

Des années plus tard, j'entendrai un enregistrement dans lequel elle évoquait ses souvenirs et disait : « *I was not feeling bad ; I was stuck.* » : « Je ne me sentais pas mal – j'étais coincée » – c'était exactement ça.

Et soudain, émergeant de toute cette confusion, une idée.

« *OK. You can't come with me, because your friends kill us. We can't go to another island, because your friends kill your family. But I can go with you to your place, even if they don't want to see me – I don't care of them. I need to sleep.* » : « OK. Tu ne peux pas venir avec moi, parce que tes amis nous tuent. On ne peut pas partir, parce qu'ils tuent ta famille. Mais je peux aller chez

toi, même s'ils ne veulent pas me voir – je m'en fiche d'eux. J'ai besoin de dormir. »

Je pensais que, au moins, dormir un peu pourrait éclairer la situation.

Apparemment, l'idée lui plut, et elle fit un grand sourire.

Je me fis une représentation de mon arrivée, avec elle, au milieu de ses « amis ». J'étais tout à fait certain qu'ils seraient incapables de faire quoi que ce soit, en tous cas tout de suite, sur l'île. Je pouvais déjà visualiser notre victoire sur l'adversité. Qui n'a pas rêvé d'être un héros ?

Et une voix me dit, comme une voix « off » au cinéma : « Tu ne dois pas être un héros ».

Cette voix s'imposait, c'était un ordre qui ne se discute pas. Je ne songeai même pas à me rebeller. Nous avons été dressés à obéir aveuglément à une voix qu'on appelle parfois la voix de la conscience, parfois celle du destin, et parfois la voix du Ciel ; c'est là le socle de ce qu'on appelle « éducation » ; cette voix est un « impératif catégorique » selon la sinistre expression du philosophe Kant, qui s'en fait le thuriféraire agenouillé. Aussi libres que nous croyions être, cette voix peut quelque jour nous rappeler à l'ordre, et, comme il arrive, dit-on, que certains

oiseaux hypnotisés par un serpent tombent de leur branche, nous tombons instantanément. C'est en nous, et ce n'est pas de nous, c'est une voix étrangère.

Je me suis longtemps torturé les méninges pour savoir ce qu'était cette voix, et, le temps passant, cette voix semblait être celle du destin. Sans elle, tous les évènements qui l'ont suivi auraient été très différents. Mais le destin a-t-il une voix ? Il peut en avoir une, mais pas sous cette forme. Il s'exprime par les paroles énigmatiques qui jaillissent de la Pythie en transe, par les étranges cartes du Tarot, par des visions, et plein d'artifices divers, mais jamais clairement. Si ce genre de « voix » peut passer pour des voix du destin, ou des commandements du ciel, c'est parce que, très probablement, nous sommes les instruments d'un système de commandement qui forge notre destin d'une manière implacable. De toute façon, mon destin de chrétien, ou d'ex-chrétien, même devenu soi-disant « athée » ou « laïc », est forcément d'être une victime, plus spécifiquement une victime des sacrificateurs juifs, ou de l'Autre que je dois aimer comme moi-même, et cette voix était un rappel à l'ordre.

Cette voix ne s'est manifestée pour moi qu'à un moment critique, alors que j'étais enchanté par la présence

enivrante de Shauna, sans pourtant pouvoir effacer complètement de ma conscience l'espèce de terreur confuse des vingt-quatre heures que je venais de passer. J'étais au paradis, mais j'avais cette conscience de pouvoir à tout instant être happé par l'enfer. C'est sans doute à de tels moments que la force étrangère qui nous habite se révèle sans fard, alors qu'elle agit ordinairement en nous laissant imaginer que nos pensées et nos actes ne dépendent que de notre volonté propre ; une « volonté » propre dont l'existence indépendante, excusez-moi, reste à prouver.

J'ai eu, dans d'autres circonstances, le douteux privilège d'entendre une voix me parler très clairement ; elle me disait : » Je vais t'étrangler », et l'être de cette voix joignait le geste à la parole ; c'était dans un demi-sommeil, entre chien et loup, et je m'éveillai terrorisé. Je n'ai eu aucun mal à identifier cet être, fort reconnaissable ; il s'agissait de Dieu le Père, Dieu Tout-Puissant, Dieu jaloux, le dieu à barbe blanche qui semble sorti tout droit de la Bible. Mon père, dans une crise soudaine de sa paranoïa ordinaire, s'était un jour jeté sur moi, alors que j'avais environ quinze ans ; j'avais commencé à sortir en toute occasion, me faisant amis et amies loin de chez moi, fuyant l'ambiance familiale, et cela enrageait sa jalousie ;

il m'avait jeté sur un divan et commencé à m'étrangler. Je compris immédiatement qu'il avait besoin d'une résistance pour pouvoir jouir de l'impression d'une puissance dont il était en réalité dépourvu, aussi je « fis le mort », me dissociant dans un état de paralysie ; j'éprouvais un réel sentiment de terreur absolue. C'est la seule fois où la haine de mon père, ou la haine de Dieu, à mon égard, s'est dévoilée sans fard ; habituellement, elle s'exprimait sous une kyrielle de justifications « morales ».

Je croyais, ayant facilement identifié cette voix, être capable de les identifier toutes ; c'était évidemment une erreur, parce que l'espace du rêve révèle ce que cache l'espace de la conscience, et quand j'étais avec Shauna, j'étais dans un état inverse, plus qu'éveillé, en état d'alerte maximale, et incapable de dormir. C'était, dévoilé, l'espace de cette émanation maléfique que nous appelons notre conscience, l'espace où règne l'esprit étranger. Dans le rêve, cet être menaçait de m'étrangler, et dans l'éveil, il me donnait des ordres, auxquels j'obéissais comme un animal sous la trique. J'étais incapable de voir qu'il s'agissait du même être ; peu de gens sont prêts à admettre qu'ils sont soumis par un ennemi intérieur, qu'ils appellent leur conscience. C'est que cet ennemi se fait passer pour ce que nous avons, en nous, de meilleur.

Il est pourtant bien clair que ceux que les médias appellent des « grandes consciences » ne profèrent que des impératifs qui nous plongent de plus en plus dans la merde.

Comme tous les jeunes garçons, je m’étais nourri des fantaisies mythologiques dans lesquelles le vaillant Héros combat un Dragon pour sauver la Princesse qu’il aime ; bien sûr je ne voulais qu’une chose, être un héros ; l’héroïsme est l’une des expressions du jaillissement incessant de la vie, et il n’a nul besoin d’être appris et enseigné. Je me suis vu un jour dans une boule de cristal, et il était question de voir mon passé ; c'était par jeu et curiosité, mais la vision m'a stupéfait : j'étais un guerrier, torse nu, muni d'une longue épée à deux mains, un Siegfried, perdu dans une espèce de fjord de pierre noire, comme basaltique ; je combattais un Dragon, à peu près de ma taille, mais je ne parvenais jamais à le tuer. C’était bien après l’époque où j’avais rencontré Shauna, et c’est sans doute pourquoi la situation semblait bloquée pour l’éternité. C’est que ce « Tu ne dois pas être un héros », ce commandement d’interdiction si semblable à ceux qu’érige le Dieu Tout-Puissant contre son troupeau, était d’une violence inouïe, une violence contre la vie, une violence contre le devenir.

On dira que ce commandement ne figure, dans les textes sacrés, nulle part ; mais il est contenu, caché, dans le commandement d'humilité qui s'impose à la superbe bête fauve franque devenue misérablement chrétienne ; Hölderlin, celui qui avait ressenti en lui-même, dans l'amour, le chant de sa propre divinité, signera tous ses derniers poèmes, solitaire et reclus, d'un terrible : « avec humilité, Scardanelli », ayant perdu jusqu'à son propre nom.

Que n'ai-je entendu sur le terrible péché capital de ma race, le péché d'orgueil ! Que de moyens déployés pour le casser, pour me casser ! Vermisseau tu dois être, et vermisseau tu seras, sous la trique du dieu de l'Amour Universel.

J'ai eu beaucoup de mal à repérer explicitement l'origine de cet interdit de l'héroïsme, parce que c'est une valeur tellement naturelle et fondamentale que même une religion aussi aberrante que le christianisme la récupère à son profit ; les « martyrs » sont des héros, même si ce sont des héros autodestructeurs, et l'éducation du petit chrétien lui montre des héros et des saints en permanence.

Le « héros » est essentiel dans la culture indo-européenne, on le voit bien dans la première œuvre de la littérature hellénique, l'Iliade d'Homère. L'héroïsme est toujours lié aux relations entre les êtres, à l'amour, que ce soit celui d'Hélène pour Pâris ou celui d'Achille pour Patrocle. C'est beaucoup plus net dans les légendes celtiques et germaniques, toutes celles dont Wagner a fait d'immenses opéras. Et, dans mon histoire, l'amour et l'héroïsme sont intimement mêlés. L'attaque contre l'héroïsme était aussi une attaque contre cette autre exaltation de l'être qu'est l'amour. Et en réalité, bien avant de rencontrer Shauna, j'avais été fortement déstabilisé par une attaque qui émanait directement, non plus des curés, mais de la maison-mère, la Juiverie.

Alors que j'avais plus ou moins vingt ans, et que la lecture du *Zarathoustra* de Nietzsche me mettait dans un état extatique, peut-être du même genre que celui qu'éprouvent certains curés quand ils lisent la Bible, ou des musulmans leur Coran, j'avais aussi lu *Eros et Civilisation* de Marcuse, qui deviendrait l'un des papes des mouvements contestataires de la fin des années 60 ; sans éprouver le même enthousiasme, lié à ma nature profonde, que je ressentais en lisant Nietzsche, je me laissai convaincre par la densité de l'argumentation, son côté

novateur et l’appât de la « libération sexuelle » dans un monde enclos dans des règles strictes ; Marcuse fournissait un socle théorique, une justification, aux débordements anarchiques de ma libido, je devins donc « freudo-marxiste », tout en restant nietzschéen, sans bien comprendre que c’était totalement incompatible. Voilà la vision de l’homme nouveau « libéré » qu’exprime Marcuse :

> « Cette image de l’homme était la négation déterminée du surhomme de Nietzsche : un homme suffisamment intelligent et sain pour se passer de tous les héros et de toutes les vertus héroïques, un homme sans l’impulsion de vivre dangereusement, de relever les défis ; un homme avec la conscience positive de faire de la vie une fin en soi, de vivre dans la joie une vie sans peur. « Sexualité poymorphe » est le terme que j’utilisai pour indiquer que la nouvelle direction du progrès dépendrait uniquement de l’occasion d’activer des besoins organiques, biologiques, réprimés ou arrêtés : faire du corps humain un instrument de plaisir plutôt que de travail. » *Eros et civilisation*, préface politique, 1966

Marcuse était l’un des maîtres à penser de l’espèce de « révolution des mœurs » de 68, et j’étais allé béatement

avaler son enseignement quand il était venu un ou deux ans plus tard donner une conférence à la Fac où j'avais un job ; j'avais été très surpris et décontenancé quand il m'avait lancé, à moi qui étais l'un de ses fervents admirateurs perdu au milieu de l'assemblée, un regard parfaitement glacé ; je me demandai en quoi mon apparence méritait son inimitié, et ce n'est que bien plus tard que je commençai à comprendre cet incident bizarre.

Ce que le grand Marcuse n'aimait pas chez moi, c'était mon être même ; je devais ressembler aux « nazis » qu'il avait contribué à détruire de fond en comble, en tant qu'agent de la « dénazification », après que les armées des « démocraties libérales » et des « démocraties populaires » les aient vaincus, et son animosité envers moi était tout simplement une haine raciale de circoncis, qui bien sûr n'apparait nulle part en pleine lumière dans ses livres emplis de promesses de « libération ».

Il m'a fallu très longtemps pour comprendre comment et pourquoi la « libération sexuelle » et la « révolution des mœurs » étaient férocement antagoniques de la vision héroïque et poétique du « surhomme » de Nietzsche, même si cet antagonisme, et même cette

haine, sont explicitement présents dans le texte de Marcuse. J'ai sans doute plus ou moins pensé que c'était juste une erreur, et que je pourrais la corriger.

En réalité le projet de « faire du corps un instrument de plaisir », comme si ce corps était un objet quelconque que l'on manipule selon son caprice, est, en soi, profondément inhumain ; il n'y est pas question de notre propre nature. Nous sommes supposés avoir pour seul horizon « intelligent et sain » la recherche du plaisir, et ce plaisir est celui du grand pervers narcissique qu'était Freud, le plaisir refoulé de la « sexualité polymorphe ». La sexualité « polymorphe » est sans forme propre, sans objet fixe, et finalement destructrice ; Freud et Marcuse ramènent le plaisir à une espèce de fonction autonome confrontée à la « répression », une fonction encore plus basique et indifférenciée que celle de l'alimentation, pour laquelle tout le monde ou presque admet qu'il est essentiel de savoir distinguer le bon du mauvais. La vie me prouvera que la réalité est radicalement inverse : rien ne dépend autant que le plaisir de la qualité de la relation, et cette qualité elle-même dépend de la qualité propre des êtres qui y sont engagés. Le plaisir est exclusif, inégalitaire et « fasciste » ; et même, la conquête du plaisir

nécessite une bonne part d'héroïsme romantique, la volonté proprement héroïque de se jeter à corps perdu dans une aventure. Il n'y aurait pas de grande littérature, ou même pas d'art, sans cette dimension. Et, peut-être même, pas de civilisation.

Mon freudo-marxisme « révolutionnaire », tel que je peux le voir aujourd'hui, était une adhésion à la destruction des qualités spécifiques de ma race, et même des qualités spécifiques de toute race, voire de tout ce qui vit ; même si je rechignai assez vite à me considérer comme un « Juif allemand », l'idée empoisonnée selon laquelle toute supériorité est liée à une « répression » et une « sublimation », alors même que les inégalités sont le socle fondamental de la nature et de son évolution, restera très longtemps imprégnée en moi ; quand je rencontrai Shauna, j'avais depuis peu fini d'écrire un livre, déjà beaucoup trop « fasciste » pour l'époque, mais qui n'avait pas totalement rompu avec cette idée.

Ma génération, celle du « *Peace and Love* », a été la première à subir la propagande judaïque globale, qui se présentait comme « libération » de la propagande chrétienne et traditionnelle, mais en activait les principes fondamentaux avec d'autres moyens plus séduisants ; la « libération » ouvrit la porte à l'invasion par les peuples

de races inférieures devenues magiquement égales, ce qui fit exploser la violence d'une guerre raciale latente, et permit une flambée de la répression telle qu'on condamne lourdement les dissidents ; quant à la « libération sexuelle », elle s'épanouit dans les merveilles de l'esclavage sexuel et de la pornographie.

Par avance, ce Nietzsche dont Marcuse insinue qu'il n'est ni « intelligent » ni « sain » avait caractérisé d'un seul mot, qui résume tout, cette tendance au rabaissement et à la dégradation des humains, si caractéristique de l'époque « post-moderne », festive, libérée et multiculturelle, il l'avait appelée le « nihilisme ».

La voix de cet être malfaisant que nous appelons notre conscience morale se confond avec celle du destin, car le destin des hommes et des peuples peut aisément être déduit des impératifs qui leur sont fixés par cette conscience. Dans la lutte mortelle entre les êtres dotés d'une conscience judaïque, qui s'imaginent « peuple élu », voire seul peuple réellement digne d'être appelé « humain », et les êtres dotés d'une conscience chrétienne réprimant sauvagement toute velléité d'orgueil ou de fierté raciale ou individuelle, les jeux sont faits d'avance, dettes, pillages, asservissement, viols et assassinats sont le lot des humbles privés de toute défense. Mon destin,

qui se nouait dans l'intervention de ma conscience, était aussi le destin funeste de ma race, et tout cela était parfaitement réglé comme papier à musique, et d'une musique fort grinçante, que nous avions appris à chanter depuis des siècles.

Nous avons cependant l'étrange capacité de « connaître la musique », quand par divers moyens nous court-circuitons la damnée conscience ; c'est ce que nous faisons quand ce que nous appelons le hasard chaotique dirige nos mains, dans les arts sulfureux de la divination, interdits et pour cause par le Dieu Omniscient qui ordonne de brûler les magiciens. Nous pouvons apercevoir, à l'aide d'artifices, les sombres chemins où nous mènent nos consciences, à notre insu, avec la même fatalité intangible que celle qui régit le cours des astres dans le ciel. Quand j'avais une vingtaine d'années, et la responsabilité de la « communauté » vaguement « hippie » où je vivais, dans une grande maison de banlieue, un Marocain assez âgé s'invita chez nous et me fit un grand tirage de Tarot ; il disait être venu pour moi, ce qui me semblait totalement invraisemblable parce qu'il n'avait aucune raison apparente de me connaître, et me rendit assez suspicieux. Il m'avait bien dit que je vivrais un crash important vers mes trente-cinq ans, ce que j'avais pris à la légère ;

trente-cinq ans, c'était dans une éternité. Phénomènes étrange, la ligne de vie de ma main droite était clairement brisée dans une région correspondant aussi aux trente-cinq ans, et une fois l'épreuve passée, elle se remit peu à peu, jusqu'à redevenir normale. Tout au fond de notre être, silencieux, atterré, notre être profond, qui n'est jamais séparé du monde, sait sans doute tout cela.

J'ai toujours su, aussi, que j'allais écrire. A l'époque où la plupart de mes camarades ne rêvaient qu'à jouer au foot, je ne rêvais que d'une chose, une machine à écrire, cet outil magique qui permettait de garder un double, voire un triple, de ce qu'on écrivait. Mais je me lassais très vite de romancer et écrire des fadaises, il me fallait quelque chose à écrire, et cela se conjugua parfaitement avec les extases et les abîmes de mon destin. Tout se lie dans les divers airs de cet opéra lyrique qu'est notre vie. J'ai fait mon miel de l'amertume de ma souffrance.

Notre expérience, aussi terrible soit-elle, est un livre bourré de connaissances qui, quand on sait les saisir, sont des enseignements. C'est le défi de la Sphinx : comprends-moi. Mon destin était de souffrir mille morts, d'oublier qui j'étais, de ressusciter bien plus tard, plein de douleur puis de rage, et d'écrire. Ce destin suivait, ri-

goureusement, le rituel d'une initiation solitaire et sauvage. Pas totalement solitaire cependant, puisque Shauna et moi, même séparés, l'avons suivi ensemble.

Je ne parlai pas à Shauna de la voix qui me barrait la route du héros. Pourtant, je partageai à peu près tout avec elle, en tous cas il n'y avait aucune barrière à ce que je pouvais lui dire. Mais, répéter ce que j'avais entendu, je n'y songeai même pas. La conscience, cette si haute expression des vertus morales, ne prospère que dans l'ombre, le secret, et d'impitoyables examens. A partir de ce moment, je me mis en porte-à-faux : ne pas répéter ce qui venait de me traverser la tête, et qui était important, c'était sortir du chemin d'une sincérité totale. Et c'était comme si je m'interdisais de répéter ce que m'avait dit une tierce personne, que je ne pouvais même pas songer à trahir. C'était un intérêt étranger, qui venait troubler le cours de notre relation. Tout comme le mouton sur le chemin du sacrifice, je suivais aveuglément les directives du bon pasteur.

« *But if I go to your place, they will kill me,* » : « Mais si je vais chez toi, ils vont me tuer, » dis-je.

Et voilà que j'avais l'air d'un lâche. Je ressentis un énorme malaise en disant cela, un malaise d'intensité

égale à l'enthousiasme que j'avais éprouvé en trouvant une solution à notre problème.

Elle acquiesça, gravement, mais sans commenter. Elle ne pouvait pas dire, après tout ce qu'elle m'avait raconté, qu'elle croyait que, après tout, ils n'étaient pas si dangereux que ça. Et elle avait été élevée dans la soumission catholique, tout comme moi ; le sursaut d'enthousiasme créé par mon idée de l'accompagner chez elle, malgré les menaces des pornocrates judéo-mafieux, pouvait retomber chez elle aussi vite que chez moi. En plus d'être lâche, je me sentais menteur ; j'avais dit que je n'avais pas peur de la mort, ce qui était tout à fait vrai ; mais maintenant, je reculais en alléguant ma peur de la mort. Et il y avait aussi, cette étrange conscience que j'avais de l'existence d'un destin, que je devais accomplir, et ce destin était d'écrire ; je n'avais pas le droit de mourir avant d'avoir accompli cette œuvre. Cela, j'aurais peut-être pu l'expliquer à Shauna, mais je n'en avais pas réellement conscience, et puis, peut-être, j'aurais craint de passer pour un illuminé. Si j'avais pu faire un choix conscient, d'ailleurs, à ce moment, j'aurais sans aucun doute choisi Shauna contre mon destin. Cela ne pouvait pas, donc, être conscient. En quelque sorte, mon destin m'a forcé la main.

Nous sommes menés par d'étranges voies, qui semblent parfois aussi implacables que le cours des astres. Dans l'interprétation des mouvements des planètes par rapport au « ciel de naissance », ce qu'on appelle des « transits », on peut voir parfaitement, à la période de l'automne 82, l'indication d'un « coup de foudre », un évènement qui n'arrive pas à tous les coins de rue, aussi bien pour Shauna que pour moi. Non seulement nous avons un destin, mais ces destins sont conjugués, dans une mécanique qui peut sembler trop gigantesque, et trop infiniment complexe, pour être possible. Pourtant, elle existe. Et cette mécanique semble lier, aussi bien les mouvements des astres, que les mouvements de notre pensée, le mouvement de nos êtres.

« ma già volgeva il mio disio e 'l velle,

sì come rota ch'igualmente è mossa,

l'amor che move il sole e l'altre stelle. »

« mais déjà commandait aux rouages dociles

de mon désir, de mon vouloir, l'amour

qui meut et le soleil et les autres étoiles. »

Dante Alighieri, Comedia (ma traduction)

Dante aurait eu un « coup de foudre » pour Béatrice à l’âge de neuf ans, coup de foudre dont rien n’indique que la jolie gamine l’ait partagé. Peut-être, après tout ; si tout cela n’était que dans la tête du petit Dante, il ferait à coup sûr partie de la tribu des grands exaltés, proches du fanatisme ; c’est à peine si, de toute sa vie, il a échangé plus que des regards et quelques mots avec sa Béatrice adorée. Nous sommes à la fin du Moyen-Âge, en Italie du Nord, et la Renaissance s’annonce. Comment Dante peut-il, à partir d’une expérience presque nulle, élaborer une poésie mystique qui érige l’amour en principe qui « meut le soleil et les autres étoiles » ? C’est là l’un des mystères du christianisme. En effet, Dante, à la fin d’un long périple par les cercles du purgatoire et de l’enfer chrétiens, où toutes sortes de péchés sont durement punis, retrouve sa sainte Béatrice au paradis, enfin libéré des tentations de la chair dans l’amour infini de Béatrice et du Christ. L’amour est un principe, une croyance, et finalement, le moins on l’expérimente, le mieux pour le garder pur.

Il y a cette réalité de l'amour, que les semblables s'attirent, et exaltent leurs êtres, et c'est le moteur de l'évolution. Mais pour autant, l'amour contrôle-t-il le monde ? C'est la croyance de la plupart des humains, qu'en définitive, une puissance bienveillante, quel que

soit son nom, est à l'origine de nos vies et de nos destins. C'est la croyance orthodoxe ; elle aide, certainement, à supporter la vie, à se dire que « tout n'est pas si mauvais » ; et c'est grâce à cette croyance que, la plupart du temps, le plus grand mal demeure indétectable, parce qu'on ne le croit pas possible.

Pourtant, la loi de l’attraction, cette loi sur laquelle se fonde l’évolution du monde, est violemment attaquée par des idéologies et religions prêchant l’égalisation, et la stagnation qui en est la conséquence inévitable. Stagnation du point de vue de l’évolution, mais pas du point de vue de la redistribution du pouvoir et des richesses, qui se trouvent accumulés dans les mains d’escrocs et de criminels, ce qui n’arrange rien, bien au contraire. Depuis le Moyen-Âge, nous avons cessé de croire aux principes, et nous croyons en l’expérience, notre expérience. Nous sommes devenus humanistes à la Renaissance.

« Doubt thou the stars are fire;
Doubt that the sun doth move;
Doubt truth to be a liar;
But never doubt I love. »

« Doute que les étoiles sont de feu ;
Doute que le soleil se meuve ;

Doute du vrai et du faux ;
Mais ne doute jamais que j'aime. »

Shakespeare, *Hamlet* (ma traduction)

C'est l'homme qui aime, et c'est son expérience ; c'est par mon expérience que je comprends le monde ; ce n'est plus un principe abstrait qui meut le soleil et les autres étoiles. Cette réponse en écho à Dante date de la toute fin du XVI[e] siècle, la fin de la Renaissance ; c'est à ce moment que naissait Oliver Cromwell, qui cinquante ans plus tard instaurerait un régime de terreur puritaine fondé sur la croyance fanatique dans ce livre barbare qu'est la Bible ; et aujourd'hui encore, les héritiers des puritains américains jurent sur ce livre maudit. Les principes ont recommencé à faire la chasse aux sentiments ; la révolte de la Renaissance se réfugiera dans le romantisme allemand, et même si, aujourd'hui, nous sommes tenus de croire que nous avons retrouvé toute la vision humaniste contre celle des principes, en réalité rien n'est moins sûr.

Pour comprendre ce qui s'est passé, il faut retourner aux sources de la psyché occidentale, en Grèce classique. Dans ce creuset où ont été fondues nos âmes, la même grâce éclate dans le corps des hommes et des dieux ; les

dieux sont humains, et les humains divins. La grâce n'est pas l'attribut d'un être invisible, elle est incarnée dans les corps, elle est le charisme, *χαρισμα*, un attribut de l'être. C'est cette grâce qui attire irrésistiblement les êtres, elle est le fondement de l'amour, elle est le fondement de toute vie comme le fondement de tout lien positif. Nous sommes là évidemment à des années-lumière d'une vision horrifiante de l'homme qui serait mû par son « intérêt », et principalement celui de dépouiller ses congénères, vision qui n'exalte que les caractères les plus bas qu'il soit possible d'imaginer. Cette vision terminale de l'homme comme espèce de vautour se goinfrant autant qu'il est possible n'a pu s'opérer que par la destruction organisée de la grâce originelle, et cela a commencé avec le christianisme, qui a fait de cette grâce une exclusivité divine, dont les hommes devaient quémander le Dieu de bien vouloir leur en accorder une miette ; le terme « eucharistie » veut dire « action de grâce », action dans laquelle une parcelle de la grâce du dieu plein de bonté entre dans le fidèle dépouillé de tout, qui doit évidemment dire « merci » ; avoir « merci », c'est avoir pitié, et nous sommes bien pitoyables face à ce dieu. C'est exactement la même relation que l'homme autrefois libre et in-

dépendant a envers son usurier, le dépouillement et l'asservissement sont les mêmes. Depuis l'établissement du judéo-christianisme, la guerre d'éradication de la grâce naturelle, du charisme, de la beauté, de la race, de l'attraction naturelle et de l'amour, avec des temps forts et des temps d'apaisement, n'a jamais cessé. Il est difficile de croire que l'Amour est au centre du monde quand les êtres les plus vicieux accaparent pouvoir et richesse, et quand la beauté peine à échapper aux filets des pornographes. Derrière ce que les journalistes ou pseudo-penseurs appellent des « phénomènes de société » se cache une lutte d'une extrême férocité, qui est tout simplement une lutte contre l'ordre naturel, voire contre la vie elle-même. Le Talmud judaïque est extrêmement clair, il préconise d'éliminer les meilleurs des jeunes « gentils », les non-Juifs, parce qu'ils pourraient porter ombrage à la dictature du Peuple Élu ; les judéo-bolchéviques ont commencé à réaliser ce programme avec ferveur au début de la Révolution communiste ; c'est une tradition qui s'est perpétuée dans les rangs trotskistes, bien qu'on ne la pratique plus beaucoup ; au temps de ma jeunesse, un traître à la cause me raconta qu'il était question de m'éliminer, parce que mon simple charisme qui n'était embrigadé dans aucune idéologie faisait de moi un dangereux

contre-révolutionnaire. C’est une guerre invisible, à bas bruit, mais qui ne cesse jamais, au cœur de notre monde.

Avec Shauna, l'intensité de nos sentiments opérait une rupture nette entre ce que nous ressentions et ce que nous disions. Nous qui vivions une histoire d'amour, nous n'avions pas du tout l'impression d'un monde unifié. Au contraire, le monde des mots, le monde des références construites, s'opposait complètement au monde de l'extase amoureuse. Les tentatives maladroites que nous faisions pour réconcilier ces deux mondes, pour inscrire notre amour dans l'espace des choses dites, l'espace des visions du passé et de l'avenir, échouaient lamentablement, les unes après les autres. C'est très tentant, alors, de bâtir une conception du monde dans laquelle le vrai monde, celui des sensations pures, celui de l'amour aussi, qui attire les êtres les uns vers les autres, s'oppose au monde des mots, plus ou moins mensongers, en tous cas décalés, monde qui est aussi celui des contrats, des obligations, des limitations, et globalement, de l'enfermement et de l'esclavage. On peut aussi considérer nos esprits comme des territoires occupés, dans lesquels les occupants sont les éducateurs, propagandistes et divers manipulateurs de cervelles. Dans cette conception, le Dieu Yahweh est, comme le disent les gnostiques, le

Démiurge, un dieu mauvais qui contrôle le monde par l’intermédiaire de ses suppôts. Mais existent toujours les dieux antiques, ceux de l'amour et de la beauté, les dieux grecs, les dieux européens, continuant, même persécutés, à réguler le monde par l'Éros. Seuls des beaux parleurs, menteurs ou escrocs ont pu affirmer, la main sur le cœur, qu’au commencement était le Verbe, et que celui-ci avait été consigné dans un seul livre sacré, par ailleurs infesté de crimes, la Bible. Se placer, soi et sa logorrhée, au centre du monde, tout comme la terre plate autour de laquelle tournent le soleil et tout l’univers, est une inflation paranoïaque, une *hybris* que même les plus simples des sauvages, toujours sensibles aux rumeurs de la Nature, ne commettent pas. Les dieux européens chantent, ils sont poètes, ils savent les mille liens entre la Nature et l’homme, et les règles qui créent l’harmonie.

Les suppôts du Dieu Unique, le Dieu du Verbe qui est censé proférer l'unique Parole Sacrée, peuple élu et nébuleuse des complices, ont un but, éliminer tout ce qui n'est pas dans le Seigneur, et une méthode, éliminer toute vision du monde dissidente. Et cette élimination de la dissidence passe par la construction d'un monde artificiel, un Nouvel Ordre Mondial qui est représenté par une pyramide immobile de la terreur. Le symbole solaire

interdit du svastika, que l’on trouve aussi bien chez les grecs que chez les divers hindouistes, les bouddhistes, les Navajos, est au contraire un symbole du mouvement, c’est le soleil qui tourne dans l’impermanence des choses. Les gnostiques appelaient les émissaires du Dieu Tyran, les entités qui contrôlent cette planète les Archons : gens de pouvoir, Empereurs et Papes, Grands Maitres et dignitaires divers du Peuple Élu et du peuple de Dieu sont les suppôts des Archons. Les suppôts des Archons s'attaquent principalement aux esprits, et la richesse matérielle qu’ils ont également extorquée est le moyen de maintenir les peuples dans l’ignorance et la soumission. Des milliers d'années avant que Nietzsche ait l'idée de « transmuter toutes les valeurs », les Archons commencèrent cette œuvre de transmutation qui nous ravage aujourd'hui. Leur première et ultime cible fut évidemment l'amour, l'amour réel, ce point de contact entre le divin et la matière, qu'ils s'acharnent à remplacer par l'amour imposé pour le Tyran, *In God We Trust*. Pour cela aucune méthode ne sera suffisamment cruelle, y compris l'ignoble mutilation des nourrissons à l'âge de huit jours, appelée circoncision. Ensuite l’œuvre de transmutation s'attaquera à tous les aspects de la vie ; la Grâce n'appar-

tient plus aux hommes, mais au Dieu qui la distribue tyranniquement, le Pape vend des remises de peine nommées indulgences, l'amour du prochain, comble du mensonge, se fonde sur la haine des proches, de soi, de sa famille, ses enfants, sa propre race ; les criminels deviennent des héros, et les héros des criminels.

Et c'est là que je comprends le sens de cette injonction : « Tu ne dois pas être un héros ». Une amie proche de ce milieu du crime organisé qu'est la haute Juiverie m'a dit que probablement, j'aurais été tué, ainsi que Shauna. Je n’ai aucun moyen de le vérifier bien sûr. Peut-être savais-je, au plus profond de ma conscience, me rappelant obscurément d’anciens sévices subis, que l’affaire était sérieuse, et que la mort rôdait vraiment ? Cela importait assez peu, en fait, j’aurais voulu vivre avec Shauna à n’importe quel prix. Mais il y avait autre chose dans la balance : cette conscience qui ne m’a jamais totalement quitté, que je devais écrire quelque chose, que j’étais en quelque sorte « né pour ça », ce que je ne pouvais faire si j’étais tué. Ce que je ne savais pas à l’époque, c’était que, par une opération dans laquelle excellent les maîtres fourbes, maîtres des médias, le héros aurait été transformé en criminel, et des torrents de boue auraient été déversés sur Shauna et moi, inversant complètement le

récit des évènements, pour réaffirmer avec éclat l'innocence supérieure de la Juiverie et la malignité atavique des gentils. Il suffit de voir la transmutation en misérable créature qu'ils ont opéré sur Shauna, par la suite, ou la transmutation de l'héroïque peuple allemand, écrasé sous les bombes incendiaires, en peuple de criminels, et surtout la transmutation de son leader populaire charismatique, objet d'un véritable culte, Adolf Hitler, en génie du Mal ; transmutation tellement violente qu'aujourd'hui les Allemands y croient plus que quiconque. Les maîtres fourbes ont aujourd'hui des moyens immenses pour transmuter jusqu'à un peuple entier de héros en criminels, il leur était facile de trouver cent témoins que nous nous serions suicidés, ou que nous serions morts d'overdose.

Une espèce d'inconscient, lié à l'inconscient collectif de Jung, sait-il confusément tout cela ? Ou, est-ce l'effet des tirages de Yi King, qui multipliaient les signaux d'alerte ? Le sentiment terrible que j'avais, ce n'était pas du tout la peur, c'était « je ne comprends pas ». C'était ce qui me manquait absolument, l'arme de la compréhension, sans laquelle aucune action n'a de sens. Cette compréhension à laquelle je n'avais qu'un accès limité, et mon impression était de n'en avoir absolument aucun,

existait cependant, dispersée dans les signes du temps, sans que je puisse la saisir – et comme j'y ai accès consciemment aujourd’hui, je pourrais dire que, dans un instant crucial, ma conscience d'aujourd'hui a fait une brèche dans ma conscience d'hier. C’est que tous les signes que je vois aujourd’hui, la fourberie, la méchanceté, la prédation sans frein, la haine, étaient aussi présents alors, mais la transmutation féroce de mes perceptions les avaient rendus invisibles. Les mêmes signes que ceux d’aujourd’hui existaient au XVIIe siècle, quand Shakespeare décrivait l’usurier Shylock dans *Le Marchand de Venise ;* ce qu’il voyait était tout aussi réel que ce qu’il racontait à la manière tragique qui convient au théâtre dans toutes ses autres œuvres, mais depuis lors cette vision a été interdite sous peine des pires vengeances. Mais il n’empêche que, même sous le régime de la pire terreur, il subsiste en nous une entité qui peut, plus ou moins, « voir » ; je ne l’appellerai pas l’inconscient, ce terme ayant été gravement dévoyé par Freud, je l’appellerais plutôt l’être profond, un être qui émergeait des profondeurs dans ma rencontre avec Shauna.

C'est que, en présence de Shauna, j'étais dans un état proche de la transe. L'extase amoureuse, qu'elle soit celle de l'orgasme ou celle d'un coup de foudre, nous ouvre à

des espaces plus ouverts, espaces synchrones et délivrés des terreurs et haines éprouvées par les êtres séparés. Appeler cet espace une conscience supérieure est impropre, cela implique une hiérarchie dont il n'est nul besoin. En réalité il s'agit d'accéder à ce qu'on peut appeler l'espace partagé, l'espace de la synchronicité et de l'harmonie. Cet espace, c'est celui de notre « vraie nature » ou celui du Tao, ou celui de notre « vrai esprit », ou celui de l'ouvert, celui aussi des initiations de l'ancienne Grèce, qui relient la nature, les hommes et les dieux. Dans cet espace qui relie tout ce qui vit, et où il est possible de percevoir les émissions, non seulement de ses semblables, mais aussi d'autres espèces, nous nous sommes habitués à condenser l'ensemble d'une forme en un « esprit », l'esprit de la plante, l'esprit de l'animal, l'esprit du clan ou de la tribu. Dans les alchimies de ma pensée fondant et refondant les matières intellectuelles pour en extraire l'explication ultime, j'avais extrait l'idée que quelque chose comme la « parole » d'un esprit, l'esprit de ma race, conscient de toutes les violences qu'il a subi au cours du dernier siècle, m'aurait « parlé » dans cet état de transe pour m'empêcher de me confronter aux « amis » de Shauna, sachant que toute victoire contre ces êtres ne pouvait qu'être suivie par la pire des vengeances,

et pour me mettre sur le chemin difficile de la recherche de la réalité ; mais ce n'était pas une très bonne idée. Il est vrai que l'esprit de ma race est en cause dans cette histoire, tout comme l'est l'esprit ennemi de la race juive, mais ces esprits font partie de l'être profond, et cet être ne parle pas, il s'exprime par d'autres moyens ; quand il s'exprime en mots, comme l'Apollon de Delphes à travers la Pythie, ce sont des mots incohérents qui nécessitent l'interprétation de sages. Avec Shauna, alors même que nos êtres vibraient à l'unisson, tous les mots, agents de l'esprit étranger, nous séparaient.

« *I don't know what to do – I will do anything you want – just tell me what to do,* » : « Je ferai tout ce que tu voudras – dis moi juste quoi faire, » dis-je.

Mais elle répondit encore « *I don't know.* » : « Je ne sais pas. »

On resta un moment, la main dans la main, comme figés, comme si nous ne pourrions jamais bouger de cet endroit.

« *We can't stay here like that, we shall find a solution,* » : « Nous ne pouvons pas rester comme ça, nous devons trouver une solution, » dis-je enfin.

Il y avait, toujours, ce vide vertigineux, duquel aucune pensée, aucun sentiment n'arrivait à émerger.

Et j'étais tellement fatigué par ma nuit, vide elle aussi, dont j'étais sorti épuisé, inquiet, déraciné, ne comprenant rien à ce qui m'arrivait. Et cette conversation qui ne me remettait pas sur pied, bien au contraire. Quand j'avais revu Shauna, le bonheur qui nous avait inondé m'avait fait oublier la calamité de cette nuit, mais derrière le ravissement, il y avait de sombres menaces, et elles réveillaient ma fatigue, qui prenait le devant de la scène.

« I need to sleep a bit, I need it to find a solution. » : « J'ai besoin de dormir, j'en ai besoin pour trouver une solution. »

Souvent, les êtres de mes rêves me parlent, ou me suggèrent, et j'avais bien besoin, à ce moment, de n'importe quelle suggestion – les rêves, contrairement à la pensée, ne sont jamais vides. Et j'étais vraiment prêt à prendre n'importe quelle suggestion, pourvu qu'il y en ait une.

Et il fallait bouger, sortir de cet enfermement.

« Please let's go to the beach, I will sleep one hour there. » : « S'il te plait, allons à la plage, je vais dormir une heure. »

« *I can't.* » : « Je ne peux pas. »

« *You can't give me an hour?* » : « Tu ne peux pas me donner une heure ? »

« *I am too afraid.* » : « J'ai trop peur. »

« *Afraid of what? Nothing may happen to us on the beach.* » : « Peur de quoi ? Rien ne peut nous arriver sur la plage. »

Elle ne répondit pas. Elle ne semblait pourtant pas terrorisée, elle baignait dans l'euphorie de la coke, et cette peur qu'elle avait semblait toute imaginaire.

« *You can't come with me, we can't go to another island, you can't even spend an hour with me... You tell me no, no, no... Who am I for you?* » : « Tu ne peux pas venir avec moi, nous ne pouvons pas partir sur une autre ile, tu ne peux même pas passer une heure avec moi... tu me réponds non, non, non... Je suis qui, pour toi ? »

J'avais l'impression d'être anéanti, de disparaître – elle était tout pour moi, elle était mon double, ma vie, et je ne savais comment la toucher. Je me sentais, presque physiquement, m'effondrer.

Elle ne répondait pas.

« *You don't love me,* » : « Tu ne m'aimes pas, » dis-je enfin.

C'était une parole terrible. Je ne sais même pas comment j'ai pu la dire. Ce n'était pas un reproche, c'était juste que j'essayais de redonner du sens à une situation qui m'échappait complètement.

Elle ne répondit pas. Elle souriait, cependant. L'effet magique de notre présence était toujours là. Mais c'était comme si notre amour était d'un autre espace, dans un ailleurs, une autre réalité, et ne pouvait s'ancrer dans la réalité ordinaire. Et malgré tous mes efforts, le poids de la réalité de ce monde, enchainé dans une tyrannie criminelle, pesait sur nos corps esclaves. Je ne connaissais pas ce monde, qui était pourtant le monde où je vivais. Comme dit Céline, « on est puceau de l'horreur, comme on l'est de la volupté ». Je connaissais bien la volupté, qui m'était facile ; j'avais presque tout à apprendre de l'horreur.

Pour l'instant je cherchais désespérément le moyen d'ancrer notre rencontre, brève et fulgurante, dans la réalité. Le monde d'harmonie, de beauté et d'amour, dans lequel nous baignions tout naturellement, n'arrivait pas

à s'incarner dans ce qui apparaissait comme l'horrible réalité du monde ordinaire. Nous étions, simultanément, dans deux espaces, l'un était celui de notre rencontre, où nos corps et nos âmes vibraient à l'unisson, et l'autre était celui de nos histoires, de nos liens, de nos chaînes. Elle était là, avec moi, présente, son être et son âme, et pourtant je la sentais enfermée dans une tombe d'or, faite à son image. « Le corps est le tombeau de l'âme », disaient les sectateurs d'Orphée. Pourtant, ce corps est un réceptacle sacré, c'est par lui qu'on parvient à l'extase, c'est en lui que s'éprouve l'harmonie. Ce ne sont pas nos corps eux-mêmes qui nous limitent, c'est ce réflexe conditionné qu'on appelle la terreur, fondé sur le réflexe naturel de survie, qui est manipulé par des êtres ignobles. Nous ne pouvons pas supprimer totalement, en nous, le réflexe de survie qui est lié au vivant, nous pouvons éliminer les êtres ignobles qui le transforment en terreur, le manipulent et l'exploitent.

On resta là un long, long moment, sans rien dire, la main dans la main, les yeux dans les yeux. Le Paradis était là, et en même temps, il était impossible. C'était une sensation à la fois merveilleuse et terrible. Et je ne comprenais pas quel démon pouvait bien nous enchaîner, à ce moment. On ne peut pas combattre un ennemi qu'on

ne connait pas, insaisissable. Je devais comprendre, et pour cela, il fallait aborder le territoire interdit, celui de son « job », dont mon évocation maladroite, la veille, l'avait fait fuir en pleurant. Après une nuit sans sommeil, j'étais fragile, inquiet, et j'étais terrorisé à l'idée que ça puisse recommencer.

Mais il fallait sortir de l'impasse, à tout prix.

« *We can't stay like that forever – we must do something,* » : « On ne peut pas rester comme ça tout le temps, il faut faire quelque chose, » dis-je. » *What can we do to be together? We can't be together because you don't want to do your job?* » : « Qu'est-ce qu'on peut faire pour être ensemble ? On ne peut pas être ensemble parce que tu ne veux pas faire ton job ? »

« *Yes,* » *:* « Oui, » dit-elle.

« *What's this job ? I don't understand.* » : « C'est quoi ce job ? Je ne comprends pas. »

« *I told you,* » : « Je te l'ai dit, » dit-elle, l'air plutôt ennuyée.

« *Yes, but I don't understand.* » : « Oui, mais je ne comprends pas. »

J'essayai de trouver, dans ce que je connaissais, ce qu'il pouvait y avoir de plus terrible, et qui aurait pu coller à la situation. Pour ça, je me référais à ce que je croyais connaître du monde que je ne connaissais pas, par des films, ou des romans.

« *Are you a call-girl? »* : « Tu es une call-girl ? »

Il y a quelques films d'Hollywood mettant en scène des call-girls, qui sont toujours des héroïnes de la Libre Amérique, des Esther de celluloïd luttant contre l'oppression fasciste, et ça aurait pu faire un habit, pas très joli, mais acceptable, à Shauna.

« *No, »* : « Non, » répondit-elle, laconiquement.

Elle n'avait pas un grand effort à faire pour me dire que c'était assez proche, ou au moins qu'il y avait un point commun, et un point extrêmement important pour notre relation. Mais elle ne dit rien. Elle voulait sans doute maintenir cette fiction à laquelle elle tenait, une fiction à laquelle on l'avait fait croire : « *I am a model, I am not a prostitute, »* : « Je suis une modèle, je ne suis pas une prostituée, » ce qu'elle dit en protestant dans un de ses premiers films, quand elle se fait violer, et doit feindre d'y prendre plaisir, devant la caméra. C'était

adopter aveuglément l'une des arnaques les plus évidentes de la soi-disant « industrie » pornographique, qu'elle n'aurait « rien à voir » avec la prostitution ; en réalité on y trouve la même mafia judaïque qui amasse des fortunes par la prostitution et la traite des blanches, le trafic de drogue, et autres, le tout soutenu par un réseau criminel pratiquant aussi bien le chantage que le meurtre et la corruption. Le label « Hollywood », censé tout embellir, n'y change évidemment rien ; et en réalité, la pornographie d'Hollywood n'est en rien moins criminelle parce qu'elle a ce label, c'est même au contraire tout Hollywood qui est, en réalité, une vaste entreprise pornographique et criminelle, transmutant les criminels en héros, et les violeurs en amants.

En réalité, être une « *pornstar* » est sans doute pire qu'être une call-girl, parce que les appétits voraces des vampires mafieux sont encore plus extrêmes dans la pornographie. Sans compter que l'exposition publique, la célébrité obligent à maintenir une façade de fille « libérée », heureuse de faire le plus beau métier du monde, dans lequel on jouit à tout-va, avec n'importe quel dégoûtant bâtard circoncis.

Dès que je n'avais pas admis que « *pornstar* » est un job merveilleux, ramenant son illusion mirifique au niveau des autres activités mafieuses, prostitution, drogue, corruption, tromperie et crime, qui règnent entre autres à Hollywood, elle aurait dû comprendre qu'il ne pouvait y avoir de compromis. C'était une terrible erreur de retourner vers eux, sans un mot d'explication. Elle allait, vainement, chercher un compromis ; mais on ne discute pas avec des vampires, ils vous vident de votre sang ou vous les brûlez, c'est eux ou vous. En détruisant, sans le savoir, l'illusion de la « *pornstar* », j'avais fait voler en éclats sa « zone de confort », comme disent les Américains, une toute petite zone réservée à la « star » qu'elle était. Elle ne pouvait pas comprendre que malgré son immense beauté et son extrême gentillesse, elle était une « ressource » comme les autres, juste plus luxueuse, et qui rapportait des montagnes de dollars.

« *I don't understand...* » : « Je ne comprends pas... », dis-je, encore.

Je craignais par-dessus tout sa réaction de la veille, qu'elle pleure et parte en courant ; ça, je ne pourrais pas le supporter encore une fois. « *OK, don't tell me, I don't want to make you cry again.* » : « OK, ne me dis pas, je ne veux pas te faire pleurer. »

C'était le point central, pourtant. Si j'avais un peu insisté, ou si elle avait eu le courage de me dire en quoi consistait réellement son mystérieux « job », tout pouvait encore basculer. Mais cette question était taboue, et ni elle ni moi n'avait vraiment envie de s'y risquer. Elle m'avait dit fièrement qui elle était, une « star », mais elle ne voulait pas entrer dans la réalité de ce qu'elle faisait pour être cette « star ». Et je n'avais pas du tout envie de la contraindre. Instinctivement, nous ressentions la peur du tabou, la terreur des choses trop horribles pour être révélées. Sans le savoir, nous touchions le cœur de l'oppression, parce que l'oppression n'est pas seulement due à la terreur et la haine, qui ne sont que des moyens ; l'oppression se fonde, au quotidien, sur le tabou qui rend invisible et intouchable la réalité de l'oppression et du crime. L'oppression est ce qui a chassé du Paradis, et ce que garde l'Ange avec son épée de feu, pour toujours, c'est le tabou de la connaissance du Bien et du Mal. C'est dans ce monde aveuglé que nous vivons tous, depuis qu'un esprit mauvais, forgé par les imprécateurs des plaines de Canaan, s'est emparé de nos âmes.

Et c'est ce démon-là, cet ange de terreur, que nous ne pouvions affronter.

« *Denn das Schöne ist nichts*

als des Schrecklichen Anfang, den wir noch grade ertragen,

und wir bewundern es so, weil es gelassen verschmäht,

uns zu zerstören. Ein jeder Engel ist schrecklich. »

« Car le Beau n’est rien d'autre

que le seuil du Terrible,

ce que nous pouvons supporter à peine

et nous nous émerveillons

qu’il dédaigne de nous détruire.

Tout Ange est terrible. »

Rainer-Maria Rilke

Ceux qui ont vécu de tels instants, je ne sais s'ils sont très nombreux, savent qu'il suffirait, à ces moments-là, de quelques mots, d'un pas qui semble minuscule dans la direction de la vérité et la réalité. Mais ces mots sont imprononçables, ce pas est impossible à faire. Quand on comprend cela, et à ce moment j'en étais évidemment très loin, on comprend la malédiction terrible que le dieu mauvais de la Bible, Adonaï El Shaddai, le Baal-Moloch,

Seigneur Dieu Tout Puissant, Tyran des Tyrans, a lancé contre l'humanité. L'interdiction de la connaissance du Bien et du Mal, la condamnation à vivre sous le joug de l'empire d'une éternelle ignorance, d'un éternel mensonge.

Après tout, ce n'était qu'un « job ». Je ne pouvais pas comprendre qu'on puisse menacer de nous tuer, et même de tuer toute une famille, pour une simple histoire de « job » fait ou pas. C'était irréel. Toute cette histoire semblait absurde. C'est ce qui se passe quand on ne peut voir la réalité : on ne voit plus que l'absurde, l'incompréhensible, la face molle de la terreur.

« *Are you sure that if you do your job, we can be together?* » : « Tu es sûre que si tu fais ton job, nous pouvons être ensemble ? »

« *Yes,* » : « Oui, » dit-elle.

« *OK, then do it, if there is no other solution.* » : « Alors, fais-le, s'il n'y a pas d'autre solution. »

Elle se leva d'un bond.

« *You said it!* » : « Tu l'as dit ! », lança-t-elle.

Et, au lieu de rester avec moi, comme je l'attendais, elle partit en courant.

« *No, don't do it!* » : « Non, ne le fais pas ! », criai-je, atterré et paralysé.

Elle ne voulut pas entendre.

Elle disparaissait déjà. Je ne savais pas quand elle reviendrait. Je ne lui avais même pas demandé, ou fait promettre, de ne plus jamais partir en courant, comme la veille. Cette fois elle ne pleurait pas, mais j'étais totalement effondré. Je ne songeai même pas à la suivre. Apparemment, mon erreur l'arrangeait. Comme la veille, quand je n'avais pas compris « *pornstar* », toute la faute retombait sur moi, et comme la veille, je ne comprenais rien à ma faute. La perspective d'une journée horrible, et d'une nuit cauchemardesque, sans sommeil, s'ouvrait encore devant moi, terrible, insupportable, inévitable.

L'Empire du Faux

Quand j'avançai dans cette journée, puis dans la nuit, la fatigue, inexorablement, s'accumulait ; elle devenait obsédante. Je ne cherchai plus Shauna, comme la veille ; je m'étais résigné à passer une journée et une nuit entières à me morfondre, de plus en plus épuisé, cherchant sans répit, dans cet enfer, une sortie qui n'existait pas.

Le sommeil était une autre porte de sortie, que je cherchais vainement. L'impossibilité de dormir est une terrible torture. Pour me torturer et me détruire psychiquement, il n'était pas besoin d'installer des haut-parleurs crachant sans répit une musique violente, comme le font les tortionnaires inspirés par la Bible ; il suffisait de me séparer de Shauna, ce qui était me séparer de ma vie. Il y avait de multiples coïncidences entre ma situation et celle des rebelles torturés dans les geôles des adorateurs de la Bible, mais je ne le découvrirai que bien plus tard. Moi, Shauna, c'était tout mon horizon, c'était un horizon infini, et les plaies globales de ce monde étaient loin de mes perspectives. Et le rebelle torturé a au moins la chance de savoir qui sont ses tortionnaires, et peut espé-

rer, pour le futur, une vengeance ; mais je n'avais au contraire rien contre quoi me battre, sinon une menace de mort abstraite, dont je ne connaissais pas la cause, et un « job » que je ne comprenais pas. Il y avait un trou béant, un gouffre, dans ce que je percevais du monde, et j'étais totalement incapable de le voir. J'étais proprement anéanti ; tout ce que je croyais connaître du monde était réduit à néant. La haine sans limite du circoncis, acquise dans l'océan de douleur du premier âge de la vie, s'était abattue sur moi, me livrant à la terreur d'un monde sans repère, comme la morsure du vampire détruit la vie de celui qu'elle infecte. Le monde est un, et une même horreur, si elle est suffisamment puissante, y a de multiples échos d’apparence différentes ; cela est également vrai pour les actions du pur bonheur et de la liberté, qui ont leurs propres échos. C'est ainsi que l'on peut comprendre le but des horreurs commises par les kabbalistes et les sectes exhibant des crânes humains, où s'initient les présidents des USA, et bien d'autres ; ces horreurs ont un pouvoir sur le monde.

Le sommeil m'aurait réparé, et j'en avais un cruel besoin ; dans cette situation critique, mes forces, mon jugement se délitaient, inexorablement. Je me sentais foncer droit vers une catastrophe, et sans pouvoir rien faire pour

l'arrêter, ou même la freiner. Cela augmentait d'autant mon malaise, qui prenait des proportions insoutenables.

Vers la fin de la matinée, je montai péniblement au village, à l'heure où je l'avais rencontrée, les deux premiers jours. Mon état commençait à s'approcher du délire. Une machine folle s'était installée dans ma tête, ressassant encore et toujours les mêmes questions, qui restaient toujours sans réponse. Je voulais la voir, mais je n'étais même plus sûr de vouloir la voir dans l'état où j'étais. Comparé à celui que j'étais deux jours plus tôt, au moment de notre merveilleuse rencontre, je me sentais déchu. C'était comme si la vie elle-même m'avait rejeté. J'étais pourtant un de ses hérauts, je faisais partie des êtres fortement vivants de cette planète, mais la vie, ce sentiment exaltant d'être une partie pleine et entière d'un monde vivant, m'avait abandonné comme Shauna m'avait abandonné. Ce n'était sûrement pas ce qu'elle voulait, ni même ce qu'elle en percevait, mais c'était ce qu'elle avait fait, par deux fois. Maintenant j'espérais son retour, et je le redoutais. Chaque rencontre, et chaque abandon, avait créé une situation pire que la précédente.

Mais elle ne vint pas. J'attendis quelques heures, et toujours rien. La place était presque désespérément vide. Le monde était presque désespérément vide.

Je n'en pouvais plus d'attendre et de la chercher. Je décidai d'essayer de vivre normalement, de retrouver un peu de ma quiétude et de mon bonheur de vivre, et d'aller à la petite plage nudiste pour faire un peu de plongée et tenter de me relaxer.

Elle était là. Ou elle semblait être là. Elle était nue, tenant une pose accroupie dans l'eau bleue étale, et elle était tout simplement divine, elle était Vénus Aphrodite émergeant des flots. Elle prenait des poses, comme pour un photographe invisible, et un petit groupe de gens la regardait, dans un silence total, comme sous l'effet d'un charme. Elle était totalement absente, et souriait aux anges, déesse d'un monde où n'existait qu'elle. Je m'arrêtai à quelques mètres d'elle, complètement stupéfait à la fois par sa beauté et par son absence. Elle ne me voyait pas, je n'existais tout simplement pas. Sur la plage, il y avait les deux types avec lesquels elle était quand je l'avais rencontrée, quand elle était présente, ouverte au monde, à la vie et à moi. Deux petites merdes sans intérêt. Ils plaisantaient, ils étaient dans leur monde, eux aussi. Et Shauna, manifestement perdue dans la coke au point d'avoir perdu tout contact avec la réalité, semblait les supporter parfaitement. Il y avait, entre elle et moi, comme une barrière invisible, mais infranchissable.

Je pensai un instant m'installer sur la plage, et aller plonger quand même, seul et à quelques pas de la femme que j'aimais, et qui ne me voyait pas, mais le courage me manqua ; c'était trop insupportable. Devant ce spectacle donné par Shauna, tout ce qui me restait de sentiment de la réalité s'effondrait. Je ne sais comment décrire la tornade qui me dévasta quand j'étais devant elle, sachant ce que nous partagions si peu de temps auparavant, et la voyant resplendissante dans un autre monde, où elle semblait très bien, et où je n'étais pas. J'étais tout simplement anéanti. Réduit à néant. Nul, nada. Même si j'avais essayé de l'appeler, lui parler, la sortir de son monde, elle n'aurait sans doute pas entendu. Je n'essayai même pas.

Au lieu de me baigner, j'allai à l'espèce de bar de la plage, une antique caravane arrivée là probablement par bateau, posée sur un bout de terre caillouteuse un peu au-dessus de la plage. Il y avait quelques boissons fraîches, et un peu d'ombre ; je m'installai sur une planche de vieux bois, et pris une bouteille de bière, regardant toujours Shauna, fasciné par la beauté du spectacle, et dévasté par lui. Je restai un assez long moment, peut-être en espérant vaguement qu'elle finirait par me voir, que le cauchemar cesserait ; mais cela n'arriva pas.

Le grand spectacle hollywoodien déployait ses splendeurs sur la petite plage, et l'Empire du Faux était là pour rester.

C'en était fini de mes projets de repos et de tranquillité. Ma bière finie, je me décidai à remonter au village, encore plus atterré que je ne l'avais jamais été. Cette plage, où je voulais l'emmener la veille pour dormir un peu, était un havre de paix, de bonheur, où des gens souvent très beaux se prélassaient, nus et tranquilles. « *Beautiful people* », le petit clan, entre marginalité et jet-set, de ceux qui continuaient de croire à l'idéal paradisiaque du « *Peace and Love* », et avaient les moyens, physiques et psychiques, de le vivre. Une espèce de communauté informelle, dans laquelle pourtant tous se reconnaissaient, formant comme une alliance qui repoussait en douceur les étrangers. Une petite société idéale, en fait, quoique sans lois, sans charte, sans statut, et même, sans que quiconque, même moi, ait conscience qu'elle existait. C'était aussi ce petit monde, part de ma vie, dans lequel je voulais faire entrer Shauna ; plus même, la rencontrant, il était évident pour moi qu'elle ne pouvait qu'en faire partie ; et je la voyais, s'exhibant sur cette plage, ma plage, définitivement étrangère, comme si elle appartenait à une autre planète.

Je retournai rapidement dans ma petite maison de la vallée, pour y poser mon lourd sac de plongée, puis je remontai dare-dare. Au village, je m'attablai lourdement sur la petite place, l'esprit sinistré, et je recommençai à attendre, tout en pensant que cette attente était peut-être inutile. Pour moi qui ai toujours détesté attendre, j'avais l'impression d'être tombé au dernier degré de la déchéance. Je me demandai si l'étrangère qu'était devenue Shauna allait se transmuter à nouveau en la sublime fille que j'avais encore connue la veille, tellement proche, tellement vivante, toute en émotions subtiles et passionnées. Je me raccrochai à cette idée qu'il ne pouvait rien exister de supérieur à notre coup de foudre, mais même cette certitude-là était maintenant ébranlée. Et il n'apparaissait pas du tout que Shauna agissait sous la pression d'une menace de mort ; elle manifestait au contraire tous les signes d'un suprême bien-être, dans la contemplation narcissique d'elle-même. Je n'avais jamais pris de cocaïne à haute dose, une consommation régulière de petites doses me suffisait amplement, car ce produit est très puissant. Si je l'avais fait, j'aurais sans doute compris que c'était une prise importante de drogue qui l'avait mise dans cet état, parce qu'on ne peut reconnaître que les états qu'on a connus. Malgré ma fréquentation assidue

de la vie nocturne « branchée » de la capitale, je n'avais jamais vu quelqu'un dans un tel état, de totale extase et de totale absence, et j'en étais absolument stupéfait, ne sachant à quoi l'attribuer. J'apprendrai bien plus tard que pour pouvoir faire son « job », elle avait besoin de quantités de cocaïne exceptionnelles, son ticket d'entrée dans l'Empire du Faux.

Pendant que je me morfondais, seul à ma table, une vieille amie, Ursula, une Allemande, apparut soudain. Elle avait une petite boutique dans le village, dans laquelle elle vendait des robes faites d'un voile très léger, teinté de couleurs fraîches et simples, et quelques accessoires comme des bandeaux tressés avec des tissus de différentes couleurs. L'effet était sensationnel sur les jolies filles, mais pas forcément flatteur pour les autres, ce qui fait qu'elle ne vendait pas grand-chose. Et voilà qu'elle se précipite sur moi.

« *I have seen you yesterday with "this girl", »* : « Je t'ai vu hier avec "cette fille", » dit-elle, d'un ton où elle mit tout ce qu'elle pouvait de la fierté germanique.

« *Yes?* » - je ne l'avais pas vue passer, absorbé que j'étais par Shauna.

« *She came to my shop, with this band of horrible guys. She is very cute, but, beware, don't let you be seduced by her, she is the worse. She was doing obscene gestures in the changing room, and they were all laughing. Absolutely awful. And showing their big packs of money. Disgusting, vulgar people. I don't want these people in my shop. Pouah!!! Disgusting!!!* » : « Elle est venue dans ma boutique, avec cette bande de types horribles. Elle est très jolie, mais fais attention, ne te laisse pas séduire par elle, elle est la pire de tous. Elle faisait des gestes obscènes dans la cabine d'essayage, et ils riaient tous. Absolument horrible. Et ils exhibaient leurs paquets d'argent. Des gens vulgaires et dégoûtants. Je ne veux pas de ces gens dans ma boutique. Pouah !!! Dégoûtant !!! »

Je restai coi, prenant ce nouveau coup sans broncher.

« *You shall not see her again. Not someone like you. Forget her, she is a very bad person.* » : « Tu ne dois pas la revoir. Pas quelqu'un comme toi. Oublie là, c'est une très mauvaise personne. »

« *I love her,* » : « Je l’aime, » dis-je, et c'était tout ce que j'étais capable de répondre, parce que c'était la seule vérité.

« Oh my God, how is that possible? You? It will be a catastrophe, » : « Oh mon Dieu, comment est-ce possible ? Toi ? C'est une catastrophe, » dit-elle, atterrée.

Et elle aussi, partit en courant, comme si j'avais la peste. Elle ne devait plus jamais me parler.

On ne peut pas dire que la description par Ursula de qui était Shauna, sans moi, c'est-à-dire à peu près tout le temps, était faite pour me rassurer. C'est comme si, d'heure en heure, la catastrophe ne faisait que s'amplifier, et comme si tout retour en arrière, vers le paradis originel de notre rencontre, devenait de plus en plus impossible. C'est dans cet état d'esprit, aiguisé par deux pleines nuits sans une minute de sommeil, que je continuai à attendre Shauna, à défaut de savoir faire quoi que ce soit d'autre.

Dans un état qui ressemblait de plus en plus à une espèce de coma, je me sentais devenir un zombie, un être que j'avais même de la peine à reconnaître, et dont les réactions seraient imprévisibles.

Et enfin, la princesse tant attendue arriva, resplendissante, fraîche et pimpante comme toujours. Et elle avait commis le dernier crime contre nous, elle avait amené dans notre place, le lieu de nos rencontres, l'un de ses

« amis », une espèce d'immonde morveux malingre et mal façonné, l'un de ses deux « amis » avec qui elle était le jour de notre rencontre, et aussi sur la plage. Cette petite merde se faisait appeler Tom Byron, il était doublement monstrueux, par le retard de croissance qui le faisait ressembler à un adolescent, et par l'énorme queue qui lui pendouillait entre les jambes. Au lieu d'être exhibé dans les foires, il était devenu acteur, dans un genre particulier qui affectionne les monstres.

Alors que la veille, quand nous nous étions retrouvés, nous nous étions précipités l'un vers l'autre, cette fois-ci, absolument rien ne se passa. Elle s'arrêta près de ma table, et elle continua de parler avec son « ami ». Et cette petite ordure perverse, jouissant de la situation, faisait durer la conversation, qu'elle ne semblait pas décidée à rompre brutalement. Et cela durait, durait. C'était de plus en plus insupportable, c'était à crier. Et elle qui semblait ne rien voir, ne rien comprendre, ne rien sentir. Elle ne manifestait aucune émotion, sauf une espèce de légèreté bienveillante. Je comprendrai bien plus tard qu'en fait, elle s'employait gentiment à rassurer la petite ordure, détruisant dans cette œuvre de charité le seul vrai amour qu'elle éprouverait jamais. Le Dieu pervers des

chrétiens pourrait se vanter d'avoir supplicié une nouvelle victime au nom du « Bien ».

Dans ma détresse et mon désarroi, les solutions pour me sortir au plus vite de cette impasse se bousculaient dans ma tête. Ma première réaction, une fois la stupéfaction de la voir accompagnée passée, fut la plus naturelle, la colère et même la rage. J'avais un impérieux désir d'attraper la petite loque perverse, et de la jeter aussi loin que possible. Mais je savais que je n'étais pas en état de me contrôler, et les résultats pouvaient être catastrophiques. D'autant que Shauna, assumant apparemment le rôle d'ambassadrice de la paix et l'amitié entre les peuples, allait sans doute trouver que je n'étais pas « cool », comme elle l'était au plus haut point, et pouvait fort bien se mettre à défendre le petit être fragile « qui n'a rien fait de mal ». Ce n'était pas une option. Si je ne pouvais pas agresser, il me restait la fuite. Je pouvais m'évader dans le sommeil, m'écrouler sur la table, ou tout du moins essayer. Quoique cette solution soit assez neutre et indolore, elle m'apparaissait cependant comme une lâcheté. Je me devais de trouver autre chose. Je pensai alors partir, peut-être en courant, comme elle l'avait fait, en bousculant au passage l'intrus qui me barrait un peu la route, petit bénéfice. C'était sans doute la meilleure solution,

pour provoquer en elle une réaction salutaire, mais pourtant je ne la choisis pas. J'avais trop peur de lui faire mal, et qu'elle croie que je ne l'aimais pas. Ce qu'elle m'avait fait, je ne pouvais lui faire à mon tour, parce que j'imaginais que cela aurait les mêmes effets destructeurs sur elle que ceux que j’avais subi. Notre propre expérience est toujours le modèle de ce que nous imaginons être l'expérience des autres, c'est ce qui rend les personnes bonnes aveugles au Mal, et les personnes mauvaises aveugles au Bien. Tout comme elle n'avait pas la moindre conscience du mal qu'elle m'avait fait, elle n'aurait sans doute pas souffert comme moi si elle m'avait vu partir. Mais j'étais loin, à ce moment-là, de savoir réfléchir sur ce mode. Je m'évertuai donc à trouver une autre solution, pour sortir d'une situation affreuse qui me semblait durer une éternité.

Je ressentais deux urgences : essayer d'effacer cette rencontre ratée, pour revoir Shauna dans de meilleures conditions, comme nous l'avions fait jusqu'à présent, et évidemment, dormir. Je pensai à la plage ; c'est là que je l'avais vue la dernière fois, totalement absente, c'est là qu'elle avait refusé d'aller pour que je puisse me reposer, et éventuellement affronter ses amis, et c'était un endroit magique, un endroit de nudité, de rêve et d'amour. Et

comme je l'avais vue prendre des poses, je pensai naturellement à la photographie. J'avais bâti un scénario : je rentrais, je dormais, et j'allai la rejoindre, tout frais tout neuf, peut-être pour prendre aussi quelques photos, et le monde redeviendrait ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être.

Je me levai donc pesamment, ankylosé par le poids de la fatigue, et j'interrompis la conversation.

« *I will see you tomorrow, early in the morning, at the beach. The light is beautiful, we will make pictures.* » : « Je vais te voir demain, tôt le matin, à la plage. La lumière est magnifique, on fera des photos. » – ma voix n'était pas ma voix habituelle, et cela me surprit – il y avait une pointe de colère, et je ne lui demandai même pas son avis, c'était un ordre.

« *Oh yes, so we can make money!* » *:* « Oh oui, comme ça on pourra faire de l'argent ! », répondit-elle.

« *Money? I don't care of money! I'll give you the money!* » : « De l'argent ? Je me tape de l'argent ! Je te donnerai cet argent ! » et cette fois, je me sentais vraiment en colère. L'argent, toujours l'argent ! Il fallait de l'argent pour que je sois avec elle et qu'ils ne tuent pas sa

famille, maintenant j'allais la voir, et la seule chose à laquelle elle pensait était l'argent. Je n'avais jamais laissé l'argent dominer ma vie, et voilà que cette saloperie s'y réintroduisait, et pas de la meilleure manière. Il y avait quelque chose, dans l'argent, qui me déplaisait souverainement ; même s'il m'avait un peu fasciné, adolescent démuni, je n'avais pas tardé à comprendre, d'expérience, que dès que cet étrange objet s'interposait dans une relation, un parfum de corruption et de cupidité commençait à flotter dans l'air. L'argent était le signe de la liberté, comme le dit Dostoïevski, mais pourquoi donc fallait-il acheter sa liberté, sinon parce que nous sommes des esclaves ? La liberté se prend, elle se conquiert, elle ne s'achète pas.

Je ne pouvais pas comprendre, à cette époque, les principes de la machine infernale qui avait mené Shauna à la situation dans laquelle elle était, et que j'avais pour ma part réussi à éviter. Pourtant, ces principes sont l'une des plus anciennes connaissances de l'humanité civilisée. Les anciens égyptiens avaient déjà repéré que « la cupidité est la racine de tous les maux », la force hostile qui détruit la Maât, le principe d'harmonie et de réciprocité ; la cupidité et la jalousie, qui en est proche, sont les marques de Seth, le dieu criminel, menteur, nomade et

pillard. Seth le nomade et éleveur, amateur de sang, tue son frère le Pharaon, maître des cultures et représentant de l'harmonie ; Seth est exilé au désert, tout comme le peuple de nomades hébreux qui a pillé l'Égypte pendant un siècle. Les chrétiens puis les musulmans reprendront les idées égyptiennes ; et dans la Grèce antique, comme dans tous les peuples indo-européens, chacun s'essaie à être « le meilleur », avoir la plus belle âme, et l'amour de ses concitoyens. Il en va tout autrement des peuplades de pillards nomades, comme les anciens Hébreux, ou comme les Huns dont l'une des descendances serait les Juifs européens ashkénazes, les anciens Khazars convertis au judaïsme, selon un mythe qu'a répandu la Juiverie. Ces peuples vont maintenir, au cœur de l'Europe, leur tradition de pillage infini ; longtemps tenus en bride, voire expulsés, les révolutions « égalitaristes » et « libérales » vont leur permettre de se déchaîner. Ils parviendront au faîte de la puissance dès qu'il pourront, par divers crimes, corruptions et intrigues, mettre la main sur le monopole de la monnaie, quand des banques privées juives, comme la *Federal Reserve Bank*, pourront prêter, contre intérêt, aux États et aux particuliers leur propre argent, et même en créer à volonté, inondant d'argent

leurs compères juifs, au détriment des gentils ; et très rapidement, tous les médias, et les politiciens, seront leurs esclaves. Ainsi que toute la population des gentils, vivant dès lors dans une illusion de « liberté ». La pression mise sur les gentils est terrible : « Nul ne peut acheter ou vendre s'il ne porte la marque de la Bête ». J'étais issu d'un pays de vieille culture, dans lequel, dans ma jeunesse, les enfants qui en avaient les capacités pouvaient accéder gratuitement à des études de qualité, et y accédaient par examens ; j'avais pu ainsi, sans gêne autre que celle de la pauvreté, accéder à peu près aux sommets, jusqu'à ce que je décide, tout à fait librement, que cela ne m'intéressait pas. Shauna, au contraire, était née dans la « libre » Amérique, où la liberté se paie au prix fort ; dans ce monde, vous n'avez d'autre choix, si vous êtes doué et voulez rayonner sur le monde, que d'en passer par les esclavagistes juifs, marchands de drogues et d'illusions, qui ont accaparé, pour ne pas dire pillé, à peu près tout ce qui est important. Je ne pouvais comprendre Shauna ; pour elle, l'argent était la rançon de l'esclavage, et donc signe de liberté, et pour moi, il était le signe même de l'esclavage, et surtout, de l'absence de communication, et plus encore d'amour. Quand votre vie dépend de bouts de papier ou de métal, c'est que votre vie vous a été volée. Je

n'avais, par ailleurs, aucune alternative à lui proposer ; il n'y en a qu'une, celle des révolutionnaires du dix-huitième siècle, qui est « la pointe des baïonnettes », mais, confronté à un monde qui m'était incompréhensible, j'étais loin de pouvoir la formuler. Et même, de pouvoir donner un visage à l'ennemi. Cet ennemi était pour moi, à cette époque, dans un espace imaginaire ; « *It would be a crime* », ce serait un crime, mais tellement monstrueux qu'on ne pouvait penser que de tels criminels existent.

Je partis sans me retourner.

Je n'avais pas fait cent pas que je me mis à regretter mon accès de colère, et que l'envie de l'avoir près de moi me reprit. Je fis demi-tour, mais elle n'était plus sur la place.

Je retournai donc chez moi, pour, enfin, dormir. Que je croyais. Tout semblait à peu près fixé, je n'étais plus dans un flou total comme les jours précédents, j'avais un rendez-vous pour le lendemain ; je n'avais plus qu'à dormir, la revoir, et la vie se remplirait à nouveau de tendresse et d'éclats de rire. Tout cela était très simple. Sauf que, le monde simple et heureux dans lequel j'avais vécu, et que je croyais être le monde ordinaire, un monde de respect, d'affection, de considération pour celui que

j'étais, un monde dans lequel j'étais aimé, et aimais facilement en retour, ce monde avait soudain disparu, et mes petites tentatives de le retrouver n'étaient pas adaptées à l'immensité de la catastrophe. Il eût fallu mobiliser mes amis, faire parler le fer et le sang, pour mettre au clair cette affaire, comme c'est encore à faire aujourd'hui. Mais l'idée de la violence ne m'effleurait qu'à peine, et c'était toujours pour que je la rejette immédiatement. Ce « serait » un crime, mais c'était impossible à envisager, notre monde n'est pas criminel, en tous cas pas officiellement.

Mais la tension ne se dénouait pas. M'endormir en rêvant d'un lendemain magique, sur la plage, avec Shauna retrouvée, ressuscitée, je n'y arrivais pas. Le cauchemar continuait. J'entamai, dans la terreur et le désespoir, ma troisième nuit sans sommeil.

La nuit grecque, dans la vallée, était toujours aussi profondément calme, et les millions d'étoiles resplendissaient comme toujours. Dans cette immensité où palpitait l'évolution de la vie, j'avais l'impression qu'il y avait un être qui avait été écarté du cours normal des choses, et que c'était moi.

Au milieu de la nuit, n'arrivant pas à dormir, je me dis que je pourrais me traîner jusqu'à la plage, c'est à dire remonter jusqu'au village, puis redescendre jusqu'à la plage. Peut-être que je pourrais dormir là-bas, et surtout, je serais sûr d'être là, pour le rendez-vous. Parce que, dans mon état d'épuisement, je doutais de pouvoir marcher jusque-là. J'avais l'habitude de marcher la nuit, dans les petits chemins de mule, et comme les mules, j'avais appris à mettre mes pas, d'instinct, entre les pierres, c'était comme un sens que j'avais appris, sans bien savoir comment. Cela fonctionnait moins bien quand j'étais un peu saoul, ce qui ne m'arrivait que très rarement. Je redoutais de devoir marcher, groggy, titubant de fatigue, tous mes muscles douloureux, en pleine nuit, dans ces conditions. Cette marche m'apparaissait comme un autre cauchemar, que je n'avais pas le courage d'affronter. Et puis, il y avait la question de mes verres de contact. Je ne pouvais pas les mettre en pleine nuit, et j'étais donc réduit à utiliser mes lunettes de myope. Or, je n'étais pas du tout habitué à marcher dans des chemins de pierre avec mes lunettes ; et même, habitué aux verres de contact, la vision déformée des lunettes me gênait énormément. C'était un handicap supplémentaire qui,

ajouté à l'épuisement, m'interdisait de me mettre en route.

Quand l'aube arriva enfin, je me levai, m'habillai et pris mon vieil appareil photo, équipé d'un 85 mm, ma focale favorite. Je ne m'imaginais pas, dans mon état, prendre des photos, ni faire quoi que ce soit. Mais j'avais parlé de photo, donc je prenais mon appareil. Et je réussis à mettre mes verres de contact sans encombre. Je regardai alors la route que je devais prendre ; ma maison était perchée sur une petite colline et je voyais le chemin se dérouler devant moi. Je vacillais, j'étais sonné, un énorme bourdon, ces cloches massives à la tonalité grave, résonnait dans ma tête. Et en regardant ce chemin, déjà vibrant de la lumière du matin, soudain les digues de la réalité se rompirent. Je fus envahi par un rêve, c'était elle, je la rencontrais, resplendissante, amoureuse, comme lors de notre première rencontre. Elle était là, présente, et je l'hallucinais. La réalité et la fiction se mêlaient, et j'étais en train, enfin, de m'endormir debout. L'ange du sommeil me touchait de sa grâce, et cet ange, c'était elle.

Toute cette urgence que j'avais de la rejoindre, coûte que coûte, s'effondra. C'était aussi cette urgence qui me maintenait éveillé, contre toutes les fonctions ordinaires de la vie ou même de la survie. Et, comme je la rejoignais

dans le rêve, je n'eus plus qu'une envie, dormir. Dans un sursaut de conscience, je pensai qu'elle allait m'attendre, que je devais y aller coûte que coûte, mais à ce moment, le désir de rêver l'emportait de très loin sur la torture de se cramponner à la réalité. Je me dis aussi, pour me rassurer, qu'après tout, elle était partie plusieurs fois, m'abandonnant, et que ça pouvait bien être son tour. J'avais sans doute épuisé les limites de ce que je pouvais supporter pour elle. Et puis, quand je l'avais vue la veille, prenant des poses sur la plage, comme fascinée par sa propre beauté, elle semblait pouvoir très bien se passer de moi. La vision que j'avais eu d'elle sur la plage, la perspective d'aller la photographier, et mon rêve se mêlaient, indistincts comme une seule réalité, la réalité. Elle devenait pour moi ce qu'elle serait pour des millions d'humains, un rêve.

J'enlevai péniblement mes verres de contact, dans un état de demi-conscience, fis quelques pas vers mon lit et m'évanouis dans le sommeil.

Encore, la haine, Adonaï Moloch

Je ne dormis que quelques heures, mais je me réveillai frais, dispos, et bourré d'optimisme. J'étais enfin prêt à revoir Shauna, et je débordais de bonheur anticipé. L'incident de mon absence ce matin n'était pas grand-chose, comparé à tout ce que nous avions vécu, en tous cas de mon point de vue, depuis trois jours. C'était en tous cas aisément explicable, c'était une espèce d'accident où la part de ma volonté était presque inexistante. *No problemo*, donc, comme on le dit à tout bout de champ dans un monde où tout est problème.

C'était la fin de la matinée, j'allai à la plage sans grand espoir de la trouver, et elle n'y était pas. Retourné au village, j'allai dans la direction où je l'avais vue partir, les deux premiers jours. Et, je la vis, remonter le chemin pavé de larges dalles qui va du port au village. Elle courait, cette fois encore. Mais je restai pétrifié. Elle avait totalement changé. Ses cheveux blonds, qui d'ordinaire flottaient gracieusement sur ses épaules, étaient frisottés dans une espèce de boule qui la faisait vaguement ressembler à la chanteuse juive mélo Barbara Streisand. Elle était outrancièrement maquillée, ce qui la vieillissait et

l'enlaidissait énormément. Et surtout, son visage exprimait une intense colère, une violente tension interne que je ne lui avais jamais vue, que je n'aurais pu imaginer. Ses yeux étaient presque fixes, et leur bleu sombre flamboyait dans la noirceur de l'eyeliner ; elle passa en trombe à côté de moi, et ne me regarda même pas. J'étais pétrifié. Alors qu'elle s'éloignait, courant toujours, j'essayai de l'appeler, mais c'est à peine si un son sortit de ma bouche. J'étais trop stupéfait, aussi, pour la suivre ; et son attitude ne m'y invitait pas du tout. Je restai donc coi, comme un idiot, une fois encore totalement désemparé.

Le coup était rude. L'image de sa nouvelle figure s'était superposée à celle de nos rencontres, et l'avenir semblait plus sombre que jamais. Que je sois maintenant reposé n'avait pas tout arrangé, très loin de là. Alors que je lui avais dit, l'avant-veille, dans un moment de désespoir passager, « tu ne m'aimes pas », mais comme sans le croire, comme une parole qui avait surgi brusquement d'un doute qui s'était installé au plus profond, dans des régions invisibles, au cours de la première nuit où je gisais, seul et désemparé, dans l'obscurcissement de la lumière, maintenant ce doute s'installait, insidieux, même si je le repoussais avec une sorte de terreur.

Je ne sais plus très bien ce que j'ai fait de cette journée. Sans doute, j'ai passé un temps infini à ruminer, attablé sur la place, peut-être avec un café grec. Ma pensée tournant, inlassablement, dans une boucle sans fin. Pourquoi ? Que se passe-t-il ? Où est-elle ? Que fait-elle ? Que pense-t-elle ?

En même temps, une étrange alchimie commençait à opérer en moi. L'histoire de ma vie avait forcément ses hauts et ses bas, mais à chaque moment critique, je n'avais connu que le succès, et même, haut la main. Et c'était devenu particulièrement vrai dans ce qui m'intéressait vraiment, à part la connaissance intelligente, et qui était la connaissance de l'autre, l'amour, l'extase. Les expériences vous marquent et vous transforment, et le bonheur d'aimer que je connaissais, qui avait trouvé son écho dans Shauna, était devenu comme une qualité sensible de mon être. S'il y avait eu, là aussi, des hauts et des bas, ma capacité amoureuse, au sens large, s'était accrue au fil du temps, et je m'étais peu à peu transformé. Et les échos de cette transformation, chez les autres, principalement les femmes, étaient très positifs, la renforçant encore et encore. La catastrophe de l'absence de Shauna, trois jours et trois nuits, et l'absence de sommeil, avaient fini par faire du sommeil et du rêve la priorité absolue,

une nécessité de simple survie. Et là, tout en essayant de comprendre comment et pourquoi Shauna avait pu ainsi se transformer radicalement, j'étais reposé, en bien meilleur état que la veille, et j'envisageai qu'elle ne m'aime pas. Ces deux faits, que je me sente mieux, et qu'elle ne m'aime pas, commençaient à se mixer, se lier dans cette étrange alchimie. Mon amour pour elle, pourtant naturellement lié aux éclats magiques du coup de foudre, se liait aussi à trois jours d'inquiétude, de stress, et finalement de terrible souffrance. Le lien, si simple et si naturel, entre l'amour, le bonheur, et le bien-être, se relâchait peu à peu, au profit d'une autre attitude possible, la quiétude du renoncement. Imperceptiblement, j'étais entraîné sur la voie bouddhique, qui prétend que tout attachement est une douleur. C'était pourtant une voie que j'avais évitée, lui préférant largement celle de l'amour des femmes. Mais parfois, dans le cours d'une vie, des évènements totalement improbables ont la propriété de vous bouleverser totalement. C'est quand l'aile de l'ange de votre destin, votre ange, vous frôle. Un tel ange est terrible, et il n'est autre que vous-même, dans cet autre espace invisible où vous existez sans le savoir.

Tout cela me donnait l'impression de flotter. Après cette pesanteur terrible du manque de sommeil, dans lequel j'avais l'impression de peser une tonne, une impression de relatif détachement, de déracinement aussi, s'était infiltrée en moi, relâchant le lien violent de ma passion pour Shauna. Comme elle était passée à côté de moi sans même me regarder, j'étais obligé de distendre le lien, comme il était exclu que je la force d'aucune manière. C'était une règle constante dans mes relations, surtout amoureuses : ne jamais forcer, et même ne jamais persuader. C'était surtout une règle absolue dans l'amour, et surtout dans l'amour physique ; les femmes sont extrêmement sensibles à tous les aspects de contrainte, y compris ceux qui peuvent paraître infimes ou sans conséquences, pour un amant non averti ; et pour partager un instant merveilleux, il vaut mieux libérer les corps, plutôt que de les contraindre. Les tarés impuissants qui se croient de vrais hommes quand ils s'imaginent « contrôler » ne sont que des gardiens de prison.

Je n'avais pas grand-chose d'autre à faire, que d'errer en espérant la rencontrer. Et qu'elle n'ait plus cette figure terrible, que je puisse enfin la retrouver.

Je descendais, songeur, le chemin dallé qui descend au port, quand un type m'interpella. Il était planté sur le

chemin, dans un espace plat et assez large, et c'était le genre de type que j'évitais soigneusement, parce que j'éprouve pour eux une profonde aversion, et même du dégoût. Il portait une espèce de chemise hawaïenne bariolée, une grosse chaîne en or autour du cou, avait une masse de cheveux gris et bouclés, et un vague air vicieux ; je l'avais instantanément mis dans la catégorie répugnante des pervers ; à première vue, il était pour moi une vieille pédale.

« *If you go down this way, I'll kill you.* » : « Si tu descends ce chemin, je vais te tuer. »

Je m'arrêtai, interloqué.

« *Are you crazy? Why would you kill me?* » : « Tu es cinglé ? Pourquoi tu me tuerais?). »

Je n'avais absolument pas peur de cette chose, j'étais juste stupéfait.

Il sentit qu'il n'avait pas obtenu l'effet qu'il escomptait, et il chercha à affermir sa prise.

« *Are you looking for Colleen?* » : « Tu cherches Colleen? »

« *No, I don't know any Colleen.* » : « Non, je ne connais pas de Colleen. »

Je repartais, pour m'éloigner au plus vite de cet individu, et sans tenir compte de sa menace démente, mais il m'apostropha à nouveau.

« *The girl you are looking for, the girl you love,* » : « La fille que tu cherches, la fille que tu aimes, » dit-il.

Là, je stoppai net. Il m'avait touché, évidemment.

« *Where is she?* » : « Où est-elle? », répliquai-je instantanément, c'était la seule question qui m'importait. Je me fichais bien de ses menaces de mort.

« *She is gone,* » : « Elle est partie, » lança-t-il.

Là, il me toucha en plein cœur.

Je suis de race aryenne et franque, nous ne connaissons pas le mensonge. Et, au contraire de certaines races perverses, nous ne sommes pas entraînés à pratiquer et déceler la fraude. Certains d'entre nous se sont laissé séduire par l'ennemi, mais dans notre conscience profonde, le mal est toujours représenté par le traître, le pervers et le menteur, le jaloux, Loki, Ganelon, qui détruisent autant qu'ils peuvent le royaume de la franchise et de l'amour. Je ne songeai même pas à douter de ce que cet être infâme venait de me dire : elle était partie.

J'ai dû me décomposer instantanément, et il sentit son avantage.

C'était tout à fait crédible pour moi qu'elle soit partie, quoique je ne l'aie jamais envisagé. Notre dernière rencontre, où elle m'avait évité, avec cet horrible maquillage, et cet air de fureur sur sa délicieuse frimousse, laissait envisager son départ, loin de moi, comme possible. C'était une terrifiante catastrophe ; je sentis, comme le disent les anciens Celtes, le ciel me tomber sur la tête. Le chemin de ma vie, sur lequel je galopais avec tant de bonheur, n'était soudain plus qu'un immense abîme. Toute mon énergie vitale, orientée depuis notre première séparation vers un seul but, la retrouver, s'effondra, et je restai pantelant, comme atteint d'une sorte de vertige.

Un instant, je songeai à attaquer le pervers pour lui extorquer, par la force, les clés qui me permettraient de retrouver Shauna. Chose que je n'avais faite de ma vie, je m'imaginais assez mal torturant quelqu'un, même un être aussi dégoûtant que celui que j'avais en face de moi, pour lui extorquer des renseignements. Il fallait vraiment que je sois poussé aux extrêmes limites. Et si Shauna était partie de sa propre volonté, c'était évidemment inutile.

Sentant mon désarroi, il enfonça le clou, pour bien me faire endosser la responsabilité de ce départ :

« *Why did not you go to your date, this morning?* » : « Pourquoi n'es-tu pas allé à ton rendez-vous, ce matin ? »

« *I was exhausted, I fell asleep,* » : « J'étais épuisé, je me suis endormi, » dis-je.

La haine qui brillait dans ses prunelles sombres augmenta d'un cran.

« *How can you do that? Do you know who she is? Do you know how much are worth her pictures?* » : « Comment as-tu pu faire ça ? Sais-tu qui elle est ? Tu sais combien valent ses photos? »

Non, je ne savais pas qui elle était. Je ne savais rien de tout ça.

« *Who is she?* » : « Qui est-elle? », demandai-je.

Évidemment, il ne répondit pas à cette question.

« *She even paid to do the movie here, to be with you... all the crew, the cameras... It did cost a lot,* » : « Elle a même payé pour faire le film ici, pour être avec toi... toute l'équipe, les caméras... Ça a coûté un paquet, » dit-il l'air

rêveur. Le fric, ça le rendait sentimental. Mais je ne comprenais rien à ce qu'il voulait dire.

J'essayai une fois de plus de coller une description à peu près sensée à la réalité invraisemblable à laquelle j'étais confronté depuis trois jours :

« *Who is she? Is she the daughter of a mafia boss?* » : « Qui est-elle ? Elle est la fille d'un boss de la mafia ? »

C'était la seule explication que je trouvais de l'espèce de « protection » dont elle était l'objet. Ça n'avait pas de sens, d'ailleurs, parce qu'ils menaçaient de tuer sa famille, mais j'en étais réduit à des conjectures de plus en plus incohérentes, des descriptions partielles, qui toutes manquaient leur but, la réalité que recouvrait le mot « *pornstar* ». Étrangement, cette idée d'elle comme fille d'un boss de la mafia sera reprise dans un film, « *Summer Camp Girls* », où elle jouera le rôle principal d'une riche héritière d'un boss de la mafia, mafia soi-disant « italienne » bien sûr, et pas judaïque, comme dans toutes les productions propagandistes d'Hollywood, et son partenaire dans le film, un Juif basané, frisé, graisseux et libidineux du nom de Hershel Cohen, camouflé en Hershel « Savage », joue le rôle d'un petit mafieux, évidemment catholique, italien, qui gagne les faveurs du

papa mafieux catholique, prêt à l’exécuter, en faisant un signe de croix. Comble de l'humour sinistre, les Cohen étaient les prêtres et sacrificateurs de Yahweh, et également les prêtres de Baal-Moloch, ceux qui exécutaient les holocaustes sanglants et qui brûlaient les premiers-nés en offrande au Seigneur Tout-Puissant...

Fraude d'identité, » faux drapeau » classique à Hollywood. Ce sont toujours des acteurs juifs qui jouent les rôles de violeurs et de sadiques, à quelques rares exceptions près. Parce qu'il est difficile de trouver des acteurs aryens qui prennent plaisir à jouer ces rôles, ou même qui soient tout simplement capables de les jouer. Mieux, dans les films mettant en scène les « crimes nazis », tous les acteurs tortionnaires sadiques sont Juifs, alors que leurs victimes, supposées juives, sont d'alléchantes jeunes aryennes ; enlevez les faux uniformes, et vous avez un film réaliste. Le comble dans l'arnaque « antinazie » étant atteint dans les tortures rituelles d'enfants, dans lesquelles les tortionnaires, en cagoule, ont selon les quelques victimes qui ont pu témoigner un « accent allemand » et prétendent être « nazis » ; or il n'y a pas de « nazis » aux U.S.A., en tous cas dans les cercles du pou-

voir; par contre l'accent *yiddish* des Juifs, version dégradée de l'allemand, abonde, écoutez donc le très officiel « *dear Henry* » (cher Henry) Kissinger.

Si vous êtes d'humeur ludique, vous pouvez jouer à parier que chaque fois que dans un film d'Hollywood, une série télé, un discours de politicien ou de « grande conscience », on parle de crimes imputés aux « nazis », c'est en réalité de crimes juifs qu'il s'agit. C'est la technique de l'inversion ; simple, et efficace.

Arnaque hollywoodienne, comme d'habitude. Peut-être l'être immonde que j'avais en face de moi, dont je connais aujourd'hui le nom et la fonction, Bobby Hollander, de son vrai nom Ira Allen Sachs, fringant « businessman » judéo-mafieux faisant fructifier dans la pornographie une toute petite part des extorsions de l'usure, des rackets, du trafic des esclaves et des Blanches, a-t-il trouvé que l'idée conviendrait parfaitement à l'imaginaire des petits Blancs ignorants, telle que je venais de la lui offrir sur un plateau. Et ferait rire ses congénères, toujours prêts à apprécier une bonne arnaque. La célèbre *chutzpah* juive, toute une culture fondée sur la fraude et la malévolence.

Mais pour l'instant, j'étais à mille lieues de pouvoir faire tous ces liens. Dans ma vision du monde, constituée au cours de deux mille ans de religion, de tortures, de lavages de cerveau et de propagandes, il n'y avait qu'une sorte de Juif, fruit de l'excellent Peuple Élu, innocent parmi les innocents, et persécuté sans raison.

« *You are a poor idiot. She loves you. She would have done everything you want.* » : « Tu es un pauvre idiot. Elle t'aime. Elle aurait fait tout ce que tu veux. »

Elle aurait fait tout ce que je voulais ? Ça n'avait aucun sens pour moi. Tout ce que je lui demandais, c'est d'être là, avec moi, et ça, elle ne l'avait pas fait. Évidemment, l'être immonde qui me parlait avait d'autres idées en tête, sans doute dans le catalogue de ses perversions, sodomie, bondage, torture, ou autres délices des fils de Moloch ; et surtout, le Graal du maquereau, la transmutation des femmes en esclaves sexuelles. Mais cela me fit un autre choc, cette phrase. Jamais je n'ai eu de « demandes » particulières, jamais je n'avais « voulu » quoi que ce soit, l'amour suit son cours, simplement, et sans arrière-pensées. Cette phrase semblait venir d'une autre planète, et certainement d'une planète où il n'y a pas d'amour. Et je n'avais aucun moyen de savoir ce qu'elle signifiait, c'était une autre énigme, que je ne pouvais absolument pas

comprendre. Cette phrase, dont je n'avais pas le contexte, ignorant tout de la psyché incompréhensible de l'être immonde, ajouta encore à ma confusion.

« *Do you know that she already tried to commit suicide? If she suicides, it will be your fault. You are bad for her. You don't deserve her.* » : « Est-ce que tu sais qu'elle a déjà tenté de se suicider ? Si elle se suicide, ce sera de ta faute. Tu es mauvais pour elle. Tu ne la mérites pas. »

C'était le coup de grâce. Appuyé sur toute la puissance de son or, de sa haine, et de trois mille ans de crimes et de fraudes, l'immonde fils de Moloch venait de décréter son verdict sur notre amour. Surtout sur moi, qui ne la « méritais » pas. C'était stupéfiant. Évidemment la question de savoir si je la « méritais », ou si elle me « méritait », n'avait jamais existé – nous nous étions trouvés, et nous étions simplement « faits l'un pour l'autre », comme le dit une expression simple et sensée. Il n'entrait aucun sordide calcul de boutiquier, ou pire, d'usurier, dans notre relation. Il n'y avait qu'une extatique attraction naturelle, et cela est bien au-delà de tout calcul. Mon monde, et celui de l'être immonde, divergeaient totalement ; je ne pouvais voir et comprendre son monde, comme il ne pouvait voir et comprendre le mien. Dans ce « choc des civilisations », très différent de celui que les

criminels juifs ayant commis le « onze septembre » imposent au monde, et tout à fait réel celui-là, mais auquel il est interdit de penser, il fallait qu'un des mondes disparaisse ; et pour l'instant, c'était le mien qui volait en éclats. Répétition de l'éradication sous les bombes au phosphore du monde européen, trente ans plus tôt. Ce n'est que partie remise ; il faut qu'un de ces mondes disparaisse, et ce sera l'immonde. Sans la conscience de cette séparation, et de cette lutte mortelle des mondes, ma vision du monde n'était que chaos, et j'étais perdu dans une totale confusion qui ne faisait que s'accroître presque à chaque instant.

Savez-vous quelle est l'origine du mot « monde », en ancien français ? « monde » signifie « pur », et « gens du monde » signifie « gens de race pure ». La vingt-et-unième carte du Tarot, « Le Monde », dernière carte et réalisation ultime, représente une jeune fille nue, comme dansante... Vénus Aphrodite, beauté et liberté. Et l'immonde, le Diable de la carte quinze, le mélangé, mélange hermaphrodite d'homme et de femme, mélange d'homme et de bêtes, pieds de bouc et cornes de cerf, puissant et riche, règne sur ses adorateurs enchaînés, faits à son image.

« If you try to find her, I'll get you killed by mafia. » : « Si tu essaies de la retrouver, je te ferai tuer par la mafia. »

Et il accompagna cette menace de son regard le plus noir.

Ce regard empli de la plus extrême des haines est censé inspirer la terreur, c'est le « mauvais œil » qui terrorise les populations des alentours de la Méditerranée. On peut le voir, parfois, s'afficher dans les médias, chaque fois que des personnalités juives ou leurs complices sont d'humeur criminelle, et c'est très spécifique. C'était peut-être l'une des sources de la terreur irraisonnée de Shauna. On n'en parle pas, parce que ce n'est pas un fait politique ; pourtant, tout indique que l'utilisation très spécifique de ce regard marque l'appartenance à la part la plus vile et la plus criminelle de l'humanité. Mais personne ne veut le voir, parce qu'il est dangereux de le remarquer ; ce serait comme attirer sur soi l'attention du prédateur. Les peuples européens connaissent la colère, ils peuvent se « mettre en pétard » ; tout le monde connait les célèbres discours d'Adolf Hitler dans lesquels il est manifestement très en colère ; la colère est un sentiment simple, l'homme en colère exprime toujours pour-

quoi il est en colère, et contre qui. Le Grec Aristote, à l’inverse du christianisme, loue les vertus de la colère : « La colère est nécessaire ; on ne triomphe de rien sans elle, si elle ne remplit l'âme, si elle n'échauffe le cœur ; elle doit donc nous servir, non comme chef, mais comme soldat. » Mais la haine est très différente. Vous ne savez jamais précisément pourquoi un Juif, ou un autre adepte de la haine, vous hait. Vous ne comprenez pas, parce qu’il n’y a pas, dans votre esprit, de raison. C’est que vous êtes haï pour ce que vous êtes, un *goy*, un gentil, et d’autant plus si vous êtes beau, intelligent et charmant. C’est toujours, en réalité, une « haine raciale », étendue à l’ensemble de l’humanité libre et incirconcise. Tout ce dont la Juiverie accuse le monde sans relâche, elle l’a elle-même inventé et utilisé pendant des millénaires.

Je restai là, flottant, désorienté une fois de plus. « Je ne comprends pas », me disais-je, à l'infini, me le répétant encore et encore, le mixant à toute autre pensée qui pouvait surgir. Fallait-il attaquer cet être, qui sans doute avait le privilège d’être l’ « ami » de Shauna ? J'étais privé de mon but, la retrouver, n'ayant aucun indice qui me permette de la chercher ; j'étais seul, dans un vide immense. En remontant le chemin, toujours poursuivi par ce regard plein de haine, je fus encore tenté de l'attaquer,

foncer sur cet être pour le détruire. Je commençai même à me préparer, me saturant d'oxygène, comme en plongée, en prévision de l'effort des coups que j'allais porter. Dans l'état où j'étais, l'attaquer m'aurait fait un bien immense, m'aurait libéré d'une part de cette charge qui pesait sur moi, m'aurait défoulé, sans doute. Mais finalement, je renonçai. Il y avait trop de zones d'ombre, et je ne savais pas bien ce que cela pouvait m'apporter. Surtout, quand il m'avait dit : « Si tu cherches à la revoir, je te ferai tuer par la mafia », j'avais immédiatement pensé : « C'est elle qui reviendra », et cela, j'en acquis immédiatement une sorte de certitude. Il y avait, de mon côté, cette carte cachée, qu'il ne pouvait pas voir, parce qu'il ne connaissait rien à l'amour. Il valait mieux endormir la méfiance du monstre en lui donnant l'illusion d'une victoire complète.

Je remontai au village ; j'avais l'impression que ma tête bourdonnait. Puis je crus qu'il m'avait empêché de descendre parce qu'elle prenait un bateau ; je descendis donc au port, par un autre chemin, mais le port était vide, et il n'y avait pas de bateau. J'aurais pu, au moins, demander s'il y avait eu un bateau, un peu plus tôt ; je n'avais pas entendu la sirène qui signalait leur arrivée et leur départ. Mais je ne le fis pas. C'était simple, pourtant ;

mais en même temps, j'étais comme tétanisé ; et j'étais incapable d'entrer dans une boutique pour demander s'il y avait eu un bateau ; je n'aurais pas même été capable de trouver les mots.

En remontant vers le village par le chemin dallé, j'entendis une fille pleurer, un pleur vraiment déchirant, dans le petit hôtel au bord du chemin. Je pensai, mais sans en être certain, que ça pouvait être Shauna. J'essayai d'appeler, « Shauna », mais seul un filet de voix sortit de ma bouche. Toute ma force m'avait déserté. Le vampire m'avait vidé de toute énergie.

Je remontai, de plus en plus accablé. Une tempête assourdissante s'était déchaînée dans ma tête. Le fils de Moloch m'avait plongé dans son monde, la Géhenne, ce monde horrible et sans espoir, ce monde d'êtres nés coupables tourmentés par un Juge partial et féroce. Bien sûr, en tant que chrétien, j'avais déjà eu un aperçu impressionnant de ce cauchemar sacré qui se fait passer pour religion d'amour, et j'avais été contraint à regarder, à l'école, vers mes dix ans, « Nuit et Brouillard », l'insoutenable horreur de la version judaïque du cauchemar, la mise en scène, avec des documents uniformément truqués, de l’holocauste ou *Shoah*, version moderne et technologique des immondes sacrifices des premiers-nés au

feu du Seigneur Tout Puissant, le dieu Adonaï-Moloch. L'horreur absolue des sacrifices d'enfants premiers-nés jetés au feu hante depuis ce temps la conscience judaïque, même si le dieu Moloch a été supplanté par son héritier, le dieu Yahweh, dont les prêtres ont remplacé le sacrifice du feu par la circoncision du huitième jour, et le paiement d'une « rançon » aux prêtres pour toute naissance d'un premier-né, qu'il soit de femme ou d'animal. Cette horreur était totalement inconnue des peuples européens ; elle sera importée et imposée, à travers le christianisme et l'enfer empli de flammes, le Seigneur Tout Puissant et Satan ; cependant seule la sinistre démence judaïque a pu inventer un enfer sur terre brûlant six millions d'innocents, avec quelques dizaines de fours crématoires à charbon, quand il en aurait fallu des centaines.

Holocauste, c'est le nom des sacrifices de masse au dieu de terreur, avide de sang, le Seigneur Tout Puissant Yahweh, fils de Moloch, qui parfois les réclame, et menace quand ses fidèles n'ont pas exterminé jusqu'au dernier femmes et enfants, que certains voudraient garder vivants pour en profiter comme esclaves. C'est une autre horreur indicible que d'avoir accusé des Européens, et parmi les meilleurs, les Allemands, d'avoir commis un « holocauste » contre le peuple qui les a inventés et les a

toujours commis ; cette accusation est tellement grotesque qu'elle pourrait faire rire, si la réalité n'était pas aussi horrible ; c'est qu'en réalité, les criminels ne se transmutent jamais en innocentes victimes, et les Européens et Allemands en particulier ont bien été les victimes d'un vrai holocauste, suivant en partie le « plan Morgenthau » d’une éradication totale de la race allemande, élaboré par le banquier juif Morgenthau, conseiller de Franklin Delano Roosevelt, lui-même petit-fils d’un trafiquant d'opium juif enrichi dans le pillage de la Chine. L'histoire ne bascule jamais, les criminels sont toujours des criminels, et les innocents des innocents ; et ce sont toujours les mêmes.

Je croyais m'être sorti du cauchemar holocaustique sans trop de dégâts, mais il était toujours là, caché dans ma mémoire, et apparemment oublié. J'avais bien eu des épisodes d'angoisse et de culpabilité, mon petit théâtre kafkaïen, mais dans l'ensemble, l'attrait du plaisir et du bonheur, le goût profond de la vie, et ma capacité à me lancer sans frein dans l'extase, l'avaient largement emporté. J'étais de la génération *Peace and Love* aussi, j'avais vingt et un ans en 68, et à cette époque mon esprit s’était ouvert grâce au LSD depuis déjà deux ans ; je

n’étais pas loin d’Anvers et Amsterdam, les points d’entrée en Europe de la révolution psychédélique. Je me croyais immunisé contre le cauchemar. Jamais je n'aurais pu imaginer un événement aussi invraisemblable, que je sois follement et définitivement amoureux d'une *pornstar*, presque une enfant, trompée et enchaînée par des *big bosses* de l'empire criminel juif.

Le cauchemar de la Géhenne s'était emparé de moi. D'un coup, tous les progrès que j'avais faits, sur le chemin de la vie et de la liberté, se trouvaient réduits à néant ; je redevenais ce que la pression de la religion et de la propagande avaient voulu que je sois, un être rongé par la soi-disant faute originelle, rongé par la culpabilité, paralysé par la terreur. Tout, dans ce qu'on appelle notre éducation, nous apprend à offrir gracieusement notre sang, sans résister, à la divinité vampirique, Seigneur Tout-Puissant, Dieu « le Père » des chrétiens, Yahweh né de Moloch, et ses suppôts sur terre, le peuple élu, le peuple vampirique, les Juifs. Cet immonde sacrifice de soi est paré de toutes les vertus de la sainteté. Et qu'on ne croie pas que l'éducation soi-disant laïque et républicaine, qui est en réalité judéo-maçonnique, donc plus proche encore du vampirisme que le catholicisme ne l'a jamais été, ait amélioré les choses, bien au contraire ; les sacrifices

exigés de la population vampirisée n'ont plus de limites, et sont maintenant exigés au nom de la « liberté » et de l' « égalité » ; au nom de ces principes dont l'abstraction confine à l'absurde, il est interdit de s'opposer au mélange forcé des races, aux exigences de toute sortes de pervers, aux pillages du bien public par des êtres hostiles, et à l'envahissement de la corruption, de la haine et de la violence ; belle « liberté » que voilà ! Un révolutionnaire et « libéral » français, le « divin » marquis de Sade, avait imaginé ce merveilleux monde de la Liberté, qui est celui d'une prédation vampirique infinie, dans son pamphlet *Français, encore un effort si vous voulez être républicains*.

Je me croyais préservé, mais je ne l'étais pas vraiment. Comme bien d'autres, je n'avais pas eu grand mal à me débarrasser de l'oppression chrétienne, parce que tout m'y invitait, et cette libération-là n'avait plus grand chose d'héroïque. Je croyais, comme à peu près tout le monde, le dogme selon lequel la Révolution Française avait apporté la liberté, et la « libération » par les Américains nous avait libéré d'une étrange et incompréhensible barbarie, pire que toute autre, surgie de nulle part, la « barbarie nazie » qui aurait saisi sans raison l'un des peuples les plus civilisés de la planète. J'étais un être

libre dans un monde libre, plus libre que beaucoup d'autres, sans doute, mais pas fondamentalement différent. Dans mes fantaisies, je pensais que la liberté dont je jouissais pouvait peu à peu s'étendre, se diffuser sans contrainte, afin que le monde devienne de jour en jour plus vivable et plus harmonieux. Cela ne se produisait pas, cependant ; je n'en connaissais pas vraiment la cause. La liberté, la jouissance me semblaient à portée de main, pour qui voulait s'en emparer ; les seuls obstacles, pensai-je, étaient intérieurs, et chacun pouvait tracer son chemin vers l'amélioration de sa vie. Il y avait cependant quelques éléments étrangement discordants dans la chanson libérale, comme la quasi-impossibilité de trouver un quelconque document sur la période nationale-socialiste, sinon les tombereaux d'histoires, plus ou moins romancées et imaginaires, écrites, filmées, relatives au pseudo holocauste des Juifs, et aussi l'impossibilité de trouver les œuvres « antisémites » de l'un de mes auteurs favoris, Céline. Cela m'intriguait ; les recherches que j'avais fait, y compris à la vénérable Bibliothèque Nationale, censée contenir toute la mémoire, sinon du monde, au moins française, n'avaient jamais donné le moindre résultat. Cela occasionnait un petit sentiment d'étrangeté, dans un monde qui se disait libre, mais sans plus.

Après tout, il y avait sans doute des « raisons » qui m'échappaient.

C'est que ma liberté était, de fait, marginale ; j'étais marginal, mais je ne savais pas exactement de quoi. Il y avait des choses que je ne supportais pas, d'instinct, dans ce système ; c'est pourquoi, alors que j'étais l'étudiant le plus jeune et le plus brillant de ma promotion, j'avais décidé d'interrompre le cursus magique qui vous fait passer de l'École Nationale d'Administration aux plus hautes fonctions, sur un vague sentiment de « faux » ; j'étais aux premières loges pour savoir que les futurs politiciens et hauts fonctionnaires ne sont que des perroquets, entraînés à répéter inlassablement des « solutions » miraculeuses imposées par d'autres, et qui n'ont en réalité pas le moindre fondement, quand elles ne sont pas tout simplement aberrantes – mais pas dénuées d'intérêt pour les manipulateurs, ceux dont, à l'époque, j'ignorais tout. J'étais marginal, donc, et je le savais, mais même si parfois je me disais vaguement révolutionnaire ou anarchiste, je n'avais pas réellement d'autre but que d'appliquer mieux les principes de 1789, dont je croyais comme tout le monde qu'ils avaient émané du Peuple Souverain. Au cours des aventures de Mai 68, je m'étais laissé en-

thousiasmer par Julian Beck, une espèce d'oiseau christique, famélique et déplumé qui prophétisait, les yeux dans les étoiles, « Il faut que tout le monde il fait l'amour avec tout le monde ». L'avenir radieux du lupanar collectif où s'abolissent les différences me semblait la meilleure approximation possible du paradis sur terre. J'eus une réelle surprise quand, au beau milieu d'une espèce de simili-orgie insérée dans une pièce de théâtre, prometteusement nommée *Paradise Now*, où il s'agissait de caresser et être caressé par tous, je fus brusquement rappelé à l'ordre par un membre de la troupe de Beck, le Living Theatre : je m'étais mis à embrasser longuement une belle fille qui m'avait approché, et nous faisions scandale : le « il faut » que tout le monde il fait l'amour avec tout le monde était vraiment un « il faut » ; aucune exclusive n'était tolérée ; et comme dans le monde de Sade, la promiscuité avec tous, sans exclusive, était obligatoire.

Le chemin de la vraie liberté était en réalité complètement barré, et c'est ce que j'expérimenterais, sans rien y comprendre, dans ma rencontre avec Shauna, puis avec Hollander-Sachs, l'immonde. Comme un bon petit chien de Pavlov, j'avais été constamment imprégné de l'idée que le « fascisme » ou le « totalitarisme » sont les enne-

mis mortels de la liberté et de la vie, et que les Juifs, innocentes victimes du fascisme, sont les alliés naturels de la liberté. C'est pourquoi toute attaque, voire même toute contestation, des Juifs, était se ranger du côté des fascistes, des oppresseurs, des salauds. Le système est parfaitement rodé, tant que l'on ne touche pas aux prédations des vampires, qu'elles soient les prédations financières ou les prédations, plus directes, en chair humaine, de jeunes filles et de jeunes gens. Alors la face hideuse et criminelle de la « liberté » se montre un instant en pleine lumière, face de Gorgone terrible et insoutenable.

La révélation de la face cachée de notre monde a un nom, c'est Apocalypse, le mot grec signifiant « révélation ». Ce que je vivais était l'effondrement de mon monde, le triomphe de Moloch le Seigneur Tout-Puissant réincarné en Yahweh, Dieu d'Israël, et de ses suppôts camouflés en zélotes des fumeux « droits de l'homme ». J'étais très loin de la révélation à ce moment. J'étais un peu comme les russes blancs et orthodoxes à l'époque de la révolution bolchevique, qui croyant en Dieu, croyaient à l'existence d'une justice immanente, à un monde fondé tant bien que mal sur de justes rétributions, et étaient tétanisés par le déferlement de haine des bandes d'assassins de la pègre cosmopolite qui, bien que très inférieurs

en nombre, en firent périr méthodiquement des millions. C'est cette haine presque surnaturelle qui émane du vampire, qui tétanise ses victimes. Et la victime tétanisée cherche en vain, dans les ressources de son expérience et du monde qu'il vit et qu'il connait, « pourquoi ? », et « qu'est-ce que j'ai fait ? ». Comme le disait Céline, qui a failli finir « épuré » en passant au tourniquet judéo-bolchevique, dans une de ses œuvres longtemps introuvables, *L'école des cadavres* : « Israël, geôlier, bluffeur, gaffeur, tyran périlleux, frelon, nous en veut d'une de ces haines pas concevables, pas imaginables. C'est comme de certains oiseaux, on n'entend jamais leurs appels parce qu'ils sifflent beaucoup trop haut, trop aigu, trop strident pour nos oreilles, ça nous surpasse l'auditif. Le Juif, c'est pareil dans un sens, il brûle de beaucoup trop de haine pour notre entendement, ça nous fatigue, rien que d'y penser. Lui pas ».

Il est impossible de résister au plaisir d'une citation de Céline, cependant il fait de la spécificité de la haine juive une question de hauteur dans une espèce d'échelle, comme celle des sons. C'est une erreur, je crois, cette haine se distingue surtout par son caractère indistinct, global, elle s'adresse au monde entier des non-Juifs, et elle ne peut se voir parce que nous ne percevons que ce

qui a des causes visibles, or elle n’a pas de cause réelle, du moins qu’on puisse percevoir ; cette cause est interne à la Juiverie, invisible aux yeux des humains ordinaires ou normaux. « Le Juif », mais on devrait plutôt dire la Juiverie, nous déteste pour ce que nous sommes, à cause de ce qu’il est lui-même, que nous ne savons pas voir.

« Pourquoi ?», « Qu'est-ce que j'ai fait ?» et « Qu'est-ce que j'aurais dû faire ? » sont les questions qui me hantèrent sans répit, dès que l'immonde m'eut dit que Shauna était partie. Loin de concevoir que la solution, la seule, résidait dans la violence et la guerre, je retournai cette violence contre moi, pauvre chrétien, victime désignée, soumis aux affres de la culpabilité. C'était ma faute, forcément, quelque part. Pas plus que je n'arrivais à voir Shauna comme esclave de grand luxe dans la filiale pornographique du business hollywoodien, je n'arrivais à voir la pression globale qui s’exerçait contre nous, dont l’immonde Hollander n’était qu’un agent plus voyant que les autres. Après tout, nous vivions dans un monde de liberté, n'est-ce pas, et je n'arrivais pas à envisager l'ignoble contrainte mortelle qui s'exerçait sur Shauna, ni même ne parvenais à discerner celle qui s'exerçait sur moi. Je n'étais absolument pas prêt à reformuler le monde, à trouver les mots qui décriraient exactement la

réalité. J'étais dans un monde indéchiffrable, et, porté en cela par des millénaires d'examens de conscience et de contrôle des cervelles par les autorités ecclésiastiques, puis psychanalytiques, puis « politiquement correctes », je croyais que ce qui était indéchiffrable, la source du problème, c'était moi-même.

Après de longues souffrances et réflexions errantes, si le désespoir ne vous a pas entièrement détruit, vous commencez à comprendre que la plupart de vos pensées et réflexions ne vous appartiennent pas, mais qu'elles vous ont été imposées par les puissances qui se chargent de vous modeler, et que ces puissances ne vous veulent aucun bien. Au contraire, elles se chargent de vous transformer en esclave, un esclave qui ne se révolte que contre des fantômes parce qu'il vit dans l'illusion de la liberté. Et pire même, un esclave qui attaquera tous ceux dont ses maîtres lui disent qu'ils menacent son illusoire liberté. L'origine de vos maux n'est jamais en vous-même, sauf peut-être pour ceux qui ont des désordres génétiques, elle est dans ce qu'on a fait de vous, et surtout, elle est dans ceux qui, par divers moyens, de la propagande à la coercition, vous ont transformé en ce que vous paraissez être. Bien sûr, il y a de terribles interdits qui empêchent cette compréhension, qui est dangereuse pour les

manipulateurs, parce que la conséquence de cette compréhension, c'est que l'on passe de la soumission à la révolte, puis la guerre. Et comme c'est une guerre pour nos âmes et notre vie, c'est une guerre totale.

J'étais très loin de cette conscience, évidemment. Et aussi très loin de penser que Shauna était immergée dans le même bain que moi : un concentré de culpabilité causé par une faute originelle sortie de nulle part, augmentée d'une culpabilité pour le supplice du Christ, qui aurait (mal) racheté nos péchés, augmenté d'une culpabilité pour le martyre de l'innocent Peuple Élu, victime d'une incompréhensible « haine » aryenne, surgie de nulle part, sans avant, ni après. Il n'est pas facile de se défaire d'une telle somme d'horreurs, et quand on croit l'avoir fait, on l'a très rarement fait totalement. Je l'imaginais différente, parce qu'avec moi, elle était différente, elle était elle-même, telle que la nature l'avait faite, libre, heureuse et belle. Et c'était ma première impression d'elle, une impression fulgurante qui ne s'effacerait jamais. Je ne pouvais pas l'imaginer piégée dans la même trappe que moi, et surtout entourée d'une bande de criminels juifs qui « s'occupaient d'elle » à leur façon.

En réalité, l'état dans lequel je plongeai était bien au-delà de la culpabilité, et de la conscience. C'était un affreux état de choc, proche de l'hébétude. Une seule pensée me vrillait la tête : « Elle est partie ». Elle est partie, elle est partie, elle est partie... C'est à peine si j'arrivais à formuler un « pourquoi », à chercher une cause que, pendant qu'elle me parlait, je n'avais pas comprise. La recherche d'une cause, et d'une solution, j'y avais échoué pendant qu'elle était là, et j'étais maintenant confronté à une seule réalité, une réalité terrible, son absence. Il y avait, extrêmement ténu, cet espoir qu'elle revienne, dans quinze jours. Mais pour l'instant, j'étais horrifié et tétanisé. La morsure du vampire, l'infection de la haine de Yahweh né de Moloch, avait commencé à ronger mon âme, me transformant en esclave, terrorisé et impuissant.

Je restai prostré sur la place du village, attablé, presque incapable de bouger. Je pensais, contre toute raison, qu'elle allait peut-être réapparaître. Je n'étais plus capable de faire quoi que ce soit, qu'attendre, en étant à peu près certain qu'elle n'apparaîtrait pas. Je n'étais plus rien, j'étais un chien couché sur la tombe de son maître, et que rien ne peut faire bouger. C'était atroce. Le ciel m'était vraiment tombé sur la tête. J'étais

un mort-vivant, mon âme avait été dépecée par le Dieu Jaloux.

J'arrivai pourtant à dormir, sans difficulté. Je n'avais plus de but, plus de recherche, rien. Un vide total, sur lequel flottait encore un maigre espoir, qu'elle revienne dans quinze jours.

Le lendemain je repris ma faction sans objet sur la place. J'étais dans un cauchemar qui ne cessait pas un seul instant. Je n'avais aucun moyen de comprendre que ce cauchemar ne m'appartenait pas, qu'il était dû à une cause étrangère, l'infection par les vampires, par la masse considérable de leurs pressions qui s'affermissaient chaque jour. Comme celle de presque tous mes infortunés frères de race, ma structure cognitive, comme disent les ordures qui s'intitulent « ingénieurs sociaux », avait été gravement altérée. Je ne savais même plus reconnaître un ennemi, et a fortiori encore moins un Juif, l'engeance la plus protégée, quand je l'avais juste devant moi. Il y avait bien quelque chose qui « ne tournait pas rond » chez moi, un très grave désordre, un cauchemar latent, mais ce désordre ne m'appartenait pas, ce désordre était un implant, ma tête était un territoire occupé, le cauchemar était un violent conflit entre ma vraie

nature, ma nature originelle, vivante, aimante, combattante, et l'implant vampirique de Yahweh né de Moloch qui m'imposait sa vision de la réalité, où il est le Seigneur prédateur, et où je ne suis qu'un pauvre hère enchaîné par la culpabilité. Je n'étais pas tout à fait un zombi, le zombi a renoncé, vidé de toute nature, pour n'être qu'un esclave. Le cauchemar était le signe que quelque chose était encore fortement vivant en moi, protestait et souffrait ; mais j'étais loin de pouvoir apercevoir le côté positif de la situation.

Dans le cours de ce cauchemar, où je ne voyais et n'entendais qu'à peine le monde extérieur, un type vint brusquement à ma table, comme surgi de nulle part. C'était un type assez jeune, qui n'avait rien de particulier à première vue, habillé normalement d'un jean et d'une chemise.

« *I got pity of you both. Come, I know a hidden place where from you can see the movie shooting*. » : « J'ai eu pitié de vous deux. Viens, je connais un endroit caché d'où on peut voir le tournage du film. »

« *I am not interested in movies,* » : « Les films ne m'intéressent pas, » lui dis-je.

« *The movie, the girl you love,* » : « Le film, la fille que tu aimes, » me dit-il.

« *The girl I love? She is gone.* » : « La fille que j'aime ? Elle est partie. »

« *She stars in the movie – I will show you.* » : « Elle est la vedette du film – je vais te faire voir. »

« *She is gone – why don't she comes to see me?* » : « Elle est partie – pourquoi elle ne vient pas me voir ? »

J'étais enfermé dans mon cauchemar, et sourd à toute autre chose. Manifestement ça le découragea.

« *I regret to have come – as you wish, you will die an idiot* » : « Je regrette d'être venu – comme tu veux, tu mourras idiot » et il commença à s'en aller. Me réveillant un peu de mon état de prostration, je bougeai un peu pour le suivre. « *Don't follow me!* » : « Ne me suis pas ! », dit-il. Il ne fallait pas grand-chose pour m'arrêter, et je retournai immédiatement dans mon état d'attente cauchemardesque.

À part ce petit incident, cet état ne cessa pas, pas un seul instant, pendant des jours et des jours. Je m'accrochai à une seule chose, quelle revienne, dans quinze

jours. Qu'elle revienne, dans quinze jours. Quelle revienne, dans quinze jours. Plutôt que de rester prostré sur la place, je me remis à m'occuper, m'entretenir physiquement ; mais même en plongeant, dans cet état de relaxation et de concentration que doit atteindre un bon plongeur, la machine infernale déchaînée dans ma tête ne cessait pas d'exploser.

Quand les quinze jours furent passés, je me levai le matin avec un peu d'espoir, qui me faisait revivre. Mais elle n'arrivait pas.

Chaque jour qui passait, le faible espoir qui me faisait survivre s'amenuisait. Peu à peu, au cours de mes nuits hantées, une idée commença à germer en moi : je ne pouvais continuer à vivre comme cela, et j'allais certainement mourir. Je devais reprendre le contrôle de ma vie, de ma pensée, et pour cela, je devais l'oublier.

J'avais eu, dans mon adolescence, une petite expérience de la méditation, des techniques de contrôle de l'esprit divulguées dans le yoga. J'étais même parvenu, sans trop de peine, à ce que dans le yoga on appelle « samadhi », le contrôle total, l'absence de pensée, l'être et le non-être, qui est effectivement un état tout à fait délicieux. Je savais arrêter mes pensées, ce qui passe souvent

pour une union avec la divinité, mais qui est sans doute un retour à notre « vraie nature », la nature originelle, qui n'est pas séparée du monde. C'est un sentiment analogue qu'on éprouve dans l'orgasme extatique, la pure fusion, quoique dans l'orgasme le sentiment soit incomparablement plus puissant. Ces états extatiques, qui embellissent la vie, vous rendent plus sensibles aux beautés du monde, plus conscients aussi de ses laideurs, ne sont pourtant pas transposables dans la vie ordinaire ; ils restent des moments isolés dans l'expérience globale, et même si on désire vivre toute sa vie dans cet état, ce n'est pas, à ma connaissance, possible. La doctrine zen, qu'on peut grossièrement résumer comme « agir dans le non-agir », prétend avoir trouvé une solution, mais je ne suis pas franchement convaincu. Bref, à défaut de vivre dans une extase permanente, je savais au moins comment contrôler mon esprit, en cas de besoin.

Les techniques de contrôle de la pensée que je connais, inspirées du yoga, n'ont qu'un seul but : arrêter la pensée. Il en existe peut-être d'autres, qui auraient amené un résultat différent, mais je ne les connais pas. On peut imaginer par exemple une technique qui, tout en conservant le souvenir, le rendrait moins douloureux,

inoffensif. Je ne connaissais qu'une technique : l'effacement.

Sans le savoir, je m'appliquai deux transformations mentales très courantes : l'une, naturelle, est l'amnésie post-traumatique, l'autre, artificielle, est le lavage de cerveau. Très probablement, il y a quelque chose d'inné dans ces procédures ; en situation d'urgence, confrontée à un stress potentiellement mortel, l'âme disjoncte. Ce n'est pas qu'elle efface réellement une part du passé, elle installe autour de ce passé comme un cordon sanitaire, empêchant d'y accéder. La technologie du lavage de cerveau ne s'appuie pas sur autre chose : à la base, un trauma, et éventuellement un trauma répété, va isoler une partie de la mémoire ; et éventuellement, certains signaux permettront de réactiver la mémoire interdite. Les premiers travaux du psychopathe Freud portèrent sur les traumatismes, et l'un des sujets à la mode en psychiatrie, après la première guerre mondiale, était les amnésies post-traumatiques. Il n'est pas nécessaire d'être un génie pour comprendre que si on peut prétendre, faussement mais qu'importe, dénouer des traumatismes par l'analyse, l'amnésie ayant été renommée « refoulement », on peut aussi, inversement, et cette fois efficacement, par l'em-

ploi de traumatismes, créer les dites amnésies pour « remodeler » les victimes des expérimentateurs. C'est la base de ce qu'on appelle le « *mind control* » : traumatiser, amnésier, remodeler. C'est ce qui sera fait, en grand, contre les malheureux Allemands vaincus par les vampires, victimes sans défense de hordes de propagandistes juifs déchaînés, dotés d'énormes moyens de coercition et de terreur, qui s'emploieront à cette œuvre de lavage de cerveau collective appelée « dénazification ». Et ensuite, les mêmes vampires, forts de leur expérience, se jetteront en masse sur les âmes des Américains, qu'il s'agira de purger de tout sentiment naturel, et surtout de tout sentiment amoureux, pour les faire entrer dans la psychopathologie collective où le vampire règne sans partage.

Bref, je m'appliquai à moi-même ma propre mixture d'amnésie post-traumatique et de lavage de cerveau. Je ne sais si cela a été un jour décrit dans des comptes rendus de psychologie, ni si cette pratique a un nom savant. Peut-être est-elle tout à fait singulière, quoique, a priori, j'en doute. Le but de l'opération, en tous cas, est clair : assurer la survie en isolant une partie trop dangereuse.

Était-ce une bonne décision ? C'était une décision terrible, de m'amputer consciemment d'une part essentielle

de mon passé, amputation qui ferait que pendant longtemps, je ne serai plus que l'ombre de moi-même. Après coup, très longtemps après, je comprendrai que la conscience de ce qui s'était passé m'amènerait fatalement à la conscience de la criminalité des vampires juifs, et que cette conscience taboue était punie de mort, ainsi que Shauna devrait en faire, plus tard, la terrible expérience.

Je commençai donc mes exercices d'arrêt de la pensée. Je fis des progrès assez rapides ; au bout de quelques jours, le passé tout proche ne me hantait plus que la moitié du temps ; le reste du temps, je pouvais jouir d'une relative paix, pas une réelle béatitude, mais un soulagement.

Pendant que j'étais en train de nager et plonger en apnée, comme tous les jours, conjuguant le contrôle de mon souffle avec le nouveau contrôle que je prenais de mon âme, un incident très étrange me déstabilisa une nouvelle fois. Nageant en surface, j'entendis le bruit aigu d'un hors-bord qui s'approchait, très vite. Jetant un œil, je le vis encore assez loin, qui fonçait droit sur moi. Je ne pensai pas un instant qu'il pouvait ne pas m'avoir vu. Je pris une inspiration rapide, et je plongeai. Le rugissement du moteur déchaîné, l'écume de l'hélice, tout cela passa au-dessus de ma tête, alors que j’attendais, tapi

dans la profondeur. Je pouvais garder mon souffle un bon moment, et j’avais instantanément, par réflexe, pris la bonne décision. Si, par réflexe, j'avais immédiatement compris que c'était un danger mortel, et que j'étais la cible d'une attaque, cela ne correspondait pas à ma vision du monde, et dès que je sortis la tête hors de l'eau, sain et sauf, et cette fois légèrement terrorisé, je me mis à re-qualifier l'incident. Le seul hors-bord de l'île appartenait à un dentiste français, dont j'ignorais totalement qu'il était un mafieux juif, et dont la petite maison était assez proche de la plage où l'on pouvait se baigner nu. Je le connaissais très peu, alors que je connaissais à peu près tout le monde, ne serait-ce que par quelques salutations affectueuses, sur cette île. Qu'il veuille me tuer me paraissait totalement invraisemblable ; cela ne pouvait être qu'un accident, sans doute, il avait été distrait. Un processus assez familier, et que je pensais oublié, commença à s'installer en moi, un processus que j'appelais « ma paranoïa », suivant la sinistre habitude du chrétien à se flageller pour toutes les turpitudes du monde, en remplaçant, modernité oblige, le péché par du « désordre mental ». Ceux qui perçoivent les crimes de la Juiverie sont toujours qualifiés de « dangereux paranoïaques », version moderne des hérétiques ; le contrôle mental de

masse par les propagandistes, ingénieurs ou psychologues sociaux, et par les divers « psys », a remplacé les tortures de l'Inquisition. Comme il était absolument interdit de penser ou même imaginer que le dentiste ait voulu me tuer, percevoir un instant, par réflexe, qu'on ait voulu me tuer, perception qui m'avait sûrement sauvé la vie, ne pouvait être dû qu'à « ma paranoïa ». Chacun sait, dans notre merveilleux monde libre et fraternel, que de tels criminels de sang-froid n'existent pas, depuis que nous vivons dans le paradis de la Liberté grâce à l'éradication du Mal national-socialiste. Aussi, la faute se retournait contre moi, dans « ma paranoïa » ; tout cela n'était qu'illusions de ma part, créées par mon cerveau malade, pensai-je. Mon appareil cognitif, comme celui de tous mes contemporains, avait été profondément manipulé, pour me persuader que l'événement que je venais de vivre est impossible, ou dû au hasard, ou accidentel. La simple conjecture que ce ne soit ni un hasard, ni un accident, était forcément de la « paranoïa ». C'était en réalité un « crime de la pensée » du monde d'Orwell, mais redéfini par les manipulateurs des opérations psychologiques, non plus comme « crime », trop voyant, mais comme « désordre mental », « préjugé » ou « paranoïa », accusations tellement insondables et arbitraires

qu'il est beaucoup plus difficile de s'en débarrasser que d'un simple « crime ». La propagande insiste toujours sur la « paranoïa » des dissidents, rebelles et révolutionnaires, ceux qui voient clair, parce qu'il est important que leurs paroles et actes soient dénués de toute cause ; voir le vrai crime est voir l'interdit, et voir l'interdit, c'est voir quelque chose qui n'est pas censé exister, et si vous voyez des choses qui ne sont pas censées exister, c'est que vous êtes paranoïaque.

Ceux qui sont accusés de « paranoïa » sont les incroyants, les antisémites qui ne croient pas qu'un « préjugé » absurde et sans fondement pousse un peuple civilisé à en exterminer un autre, les conspirationnistes qui ne croient pas que des tours d'acier renforcé s'effondrent sous leur propre poids, les négationnistes qui ne croient pas que des hangars aux portes de bois vitrées s'ouvrant vers l'intérieur soient des chambres à gaz, tous ces incroyants qui ont diversement échappé au règne de la terreur ; ils sont en fait les seuls à avoir échappé partiellement à la paranoïa ; il n'y a pas plus paranoïaque qu'un Juif qui croit à la Shoah, et qui est persuadé que ça peut recommencer d'un jour à l'autre ; les malheureux Européens qui ont subi l'intoxication de la propagande shoatique sans savoir s'en défendre le sont à peine moins.

C’était le même processus aux beaux temps de l’Inquisition, ceux qui étaient accusés de « commercer avec le Diable » étaient ceux qui y croyaient le moins ; les autres, ceux qui vivaient dans la terreur permanente de l’Enfer, étaient de bons « enfants de Dieu », tels que l’Église les voulait.

La paranoïa est un processus mental créé par un crime réel, et une souffrance réelle, dont il est interdit de reconnaître la cause, sous peine de sévices encore pires. La cause réelle étant inaccessible, la terreur, et parfois la haine et la violence, sont retournées vers d’autres objets, la plupart du temps désignés par une forme ou une autre de ce qu’on appelle aujourd’hui l’ingénierie sociale ou la propagande, des cibles données par l’idéologie ou la religion. Ce sont généralement des sévices et terreurs infantiles, oubliés, qui servent de base à ce processus. Mieux encore, la cause réelle de la terreur est souvent sacralisée, l’intensité du sentiment de terreur se muant en un sentiment de révérence ou d’adoration. C’est l’origine de cultes dont l’un des plus terribles est celui de Moloch, suivi dans l’horreur par celui de son successeur, Yahweh, puis par ceux du Christ et d’Allah.

En réalité, toute l’humanité ayant subi les cultes de Moloch, Yahweh, Christ, Allah, est paranoïaque ; je ne

peux juger des autres cultures que je ne connais pas de l'intérieur. Le sacrifice au feu d'enfants vivants, tribut dû au dieu Moloch, ayant en principe disparu, la pire horreur est aujourd'hui la circoncision infantile du huitième jour, tribut du dieu Yahweh. La figure du rabbin *mohel*, le trancheur de pénis de nourrissons, le réel monstre sadique, et celle du dieu, sont sacrées, et le Mal réside chez les infâmes « gentils ». Tous les Juifs sont paranoïaques, à divers degrés, mais souvent sévèrement. Ils seraient paranoïaques parce qu'ils auraient subi la « Shoah » dont ils nous rebattent les oreilles pour nous convaincre de notre malignité, mais en réalité leurs cerveaux malades ont inventé le savon en graisse humaine, les chambres à gaz, les tortures raffinées, on en remplirait un volume, parce qu'ils sont de dangereux paranoïaques. Ils étaient paranoïaques bien avant d'avoir inventé la Shoah, le paranoïaque juif Kafka aurait parait-il eu la prémonition de la Shoah avant qu'elle n'arrive ; en réalité la Shoah est une extension dans l'imaginaire paranoïaque juif de l'univers de Kafka. La paranoïa disparait, chez les gentils, quand ils comprennent l'origine réelle du Mal : la Juiverie et les religions sacrificielles sanglantes qu'elle a engendré. Ce sont les dissidents qui ont compris

cela que la Juiverie paranoïaque enferme dans des prisons, goulags ou hôpitaux psychiatriques, comme Céline, Soljenitsyne et Ezra Pound, et quand un peuple comprend et se révolte, elle l'extermine.

Une peur sourde et diffuse commença à s'emparer de moi. L'angoisse paranoïaque est terrible, parce qu'elle n'a pas d'objet, ou plus exactement parce qu'elle a effacé l'objet réel, cause de la terreur, qui est tabou, interdit et invisible ; le paranoïaque cherche désespérément une cause à la terreur qu'il ressent, et peut l'attribuer à n'importe quoi : » on » se moque de lui, « on » veut lui faire mal ; il peut aussi l'attribuer à des proches, des gens qu'il connait ; et très souvent, suivant les schémas prêts à l'emploi des films d'Hollywood et des « ingénieurs sociaux », l'angoisse paranoïaque sera redirigée contre des « fascistes » et « nazis » qui de toutes façons ont été exterminés, et n'ont jamais existé sous cette forme terrifiante que dans l'esprit des faiseurs de boucs émissaires. Le bouc émissaire, l'exutoire de la terreur, ne la fait pas cesser, parce qu'il est insaisissable, invisible, n'est pas « certain », et la terreur reste enclose dans la malheureuse victime de la paranoïa, tant qu'elle n'a pas reconnu

et conjuré l’objet réel de son trouble, l’objet tabou à propos duquel s’applique le célèbre « circulez, y’a rien à voir ».

Il y avait très longtemps que je n'avais plus connu ce type d'angoisse, pour la seule raison que depuis assez longtemps, ma vie se déroulait à peu près harmonieusement, sans accroc majeur. J'avais eu une dernière crise dans ce pays profondément violent, le Maroc, alors que j'avais une vision saine, mais que la fille dont j'étais amoureux se refusait obstinément à voir l'agression, et même la haine, dont nous étions l'objet de la part de Marocains, mettant tout cela au compte de la « différence » ; et comme elle refusait de partager ma vision, elle m'avait replongé dans le doute, l'auto-déchirement et la paranoïa. Cela avait été la dernière fois. Je décidai d'éviter à l'avenir certains types de gens et de lieux, et c'était une bonne décision. Mais c'était une fausse solution, parce que je n'avais pas été capable de comprendre ce qui m'arrivait, qui était le choc violent entre la vie, qui surgissait en moi fortement, et l'univers cognitif délétère et menteur qui m'était imposé, et auquel j'adhérais encore, sans que j'en aie conscience, et sans que je sache le combattre. Que cette angoisse oubliée ressurgisse à ce moment, c'était franchement indésirable.

Je n'avais pas, jusque-là, prêté beaucoup d'attention aux menaces de mort de l'immonde individu que j'avais eu en face moi, quand j'ai cru que Shauna était partie. Elles me semblaient très abstraites. Mais l'incident du hors-bord avait changé tout cela. Et Shauna qui ne revenait pas. Pour la première fois, et de manière inattendue, je ne me sentais plus totalement en sécurité sur « mon » île. C'était un sentiment extrêmement perturbant. Aussi, une idée nouvelle commença à germer, très rapidement, en moi : partir.

Jamais je n'aurais pu imaginer éprouver un tel sentiment, dans cet endroit où j'avais toujours eu un immense plaisir à être, même si par ailleurs ma vie, comme toute vie, avait ses hauts et ses bas. Cette attaque inattendue de la bonne vieille paranoïa avait des effets très profonds ; et il devenait comme une urgence de m'en débarrasser, de l'oublier comme j'oublierais Shauna. Et pour cela, il fallait que je change de lieu, que toutes les traces s'effacent.

J'ai beaucoup de mal à me remémorer ces instants, et à les décrire. Non pas que le souvenir soit inaccessible, au contraire il est disponible, et même, comme il a été très longtemps occulté dans l'amnésie, il est présent intact, dans toute sa fraîcheur originelle, contrairement à

la plupart des souvenirs qui sont souvent plus ou moins remodelés au cours du temps. Ce qui est difficile, c'est de se replonger dans l'état où j'étais à ce moment, un état proprement catastrophique, un état d'apocalypse. Je me dis, très sérieusement, que j'étais en train de mourir à cet instant, et que je ne pouvais mener, ensuite, qu'une vie de mort-vivant.

Trois semaines étaient passées, et mon espoir de la revoir n'était plus que minuscule. Et, tout au long de ces trois semaines, j'étais affligé d'une espèce d'infection, celle d'un esprit étranger qui prenait de plus en plus possession de mon être.

À ce moment, j'étais encore très loin de pouvoir saisir la cause du mal, et sans cause définie, il ne peut y avoir de combat. Je n'avais à ma disposition que les causes définies par des escrocs occultant soigneusement l'origine judaïque des horreurs de l'esclavage économique et psychologique, maître Marx et maître Freud, zélés serviteurs de Moloch Adonaï El Shaddaï, le dieu des premiers chapitres de la Bible, l'un définissant l'origine du mal comme une mystérieuse propriété matérielle et inéluctable d'une exploitation inhérente au « système capitaliste », l'autre le définissant comme une propriété éternelle d'un « inconscient » foncièrement malveillant, tapi au fond de la

psyché « humaine », alors que tous les patients dont il relate les cas sont des membres de la famille juive circoncise, perverse et incestueuse, sauf le malheureux « homme aux loups » dont il aggravera l’état. J'avais fait mes travaux universitaires sur ces deux compères, et je m'étais fait honnir pour avoir repéré quelques-unes de leurs contradictions et illogismes internes, sans pourtant être capable d'élaborer une véritable théorie moi-même ; c’était juste un travail de logicien, dont tout le monde se tape ; le lecteur veut des croyances, même frelatées, et des croyances qui ne le dérangent pas trop. Qui, mieux qu’un Juif, peut inventer des croyances dites « libératrices » qui ne dérangent pas des peuples soumis depuis des siècles à une religion qui a la Bible pour livre sacré, et qui les maintiennent dans le confort relatif de l’esclavage, tout en jetant en enfer les vraies révolutions ? Je comprends bien, aujourd'hui, ce que disent les sorciers amérindiens, que nos esprits sont des territoires occupés, et pas par des puissances bienveillantes ; éducation, propagande nous transforment en robots, programmés pour répondre de manière uniforme à des instructions, même si le cœur de l'être, le centre de la vie, de l'amour, ne peut être totalement colonisé.

Les sorciers amérindiens ont développé leurs techniques de libération de l'esprit étranger, ou de la résurgence de l'être profond, mais parlent peu du phénomène inverse, de la colonisation des esprits, qui peut continuer à l'âge adulte, et qui a quelques analogies avec la morsure du vampire, mille fois répétée. Les humains qui sont les porteurs de ces infections les transmettent, guidés par des intérêts qu'ils croient être les leurs, mais sont ceux de l'infection. C'est comme l'infection par le virus de la rage ; quiconque est mordu ne fait plus que suivre les injonctions du virus : mordre à tout prix, afin que le virus s'étende. J'avais été infecté, après Shauna, par l'un des pires vecteurs de la pire infection.

Il importe peu de savoir qui je suis, qui étaient mes parents, mes frères et sœurs, l'histoire familiale et tutti quanti, objets favoris du dépeçage analytique. Une éducation chrétienne et républicaine, et leurs monceaux d'automatismes appris, forment pour à peu près tout le monde le terrain favorable pour toutes les futures infections, y compris les pires. Comme dans les infections des corps, le meilleur terrain pour le développement de l'infection est celui où les défenses naturelles contre les agressions des éléments étrangers ont été détruites. Aussi, pendant tout ce temps de solitude et d'angoisse,

sans Shauna, je devins le spectateur de plus en plus terrifié du développement de l'infection, en moi, dans ma propre tête. C'est que cette infection, c'était très clair, était mortelle ; c'était ma mort, ma disparition qu'elle voulait.

Elle avait la partie belle ; en effet ce qui résiste à l'infection, ce qui toujours y résiste, avec plus ou moins de force, c'est ce sentiment profond de la vie, l'expérience rafraichissante de l’amour. Et, depuis ma rencontre éblouissante avec Shauna, cette rencontre qui devait exalter nos êtres, ça n'avait été que coup sur coup, attaques de plus en plus virulentes et haineuses, ce qui ébranlait toujours un peu plus les racines mêmes de nos êtres. La résistance, qui était extrêmement forte au début, commençait à s'éroder sérieusement, et l'infection gagnait.

Il y avait eu les menaces de mort, et toutes les phrases horribles de l'être immonde ; qu'elle était partie, sans me parler, et apparemment de son plein gré ; qu'elle pouvait se suicider, et que j'en étais bien sûr responsable, que je ne la méritais pas, bref que j'étais, moi, le vecteur du malheur, et que tout était très bien sans moi ; et puis, bien sûr, la tentative d'assassinat contre moi, tentative dont je

n'arrivais pas à croire la réalité, mais qui faisait peser une menace invisible.

Je n'avais aucun élément pour combattre l'infection ; n'importe quel élément, aussi minuscule soit-il, qui m'aurait permis de me rattacher à Shauna m'aurait comblé d'espoir et de vie ; mais il n'y avait rien, absolument rien, elle avait totalement disparu, corps, âme, et signes. D'elle, je n'avais compris que des choses très vagues ; elle était « star », mais d'un monde dont je n'imaginais même pas l'existence. Elle était sans doute à Copenhague ; mais mes chances de l'y retrouver étaient nulles.

Un matin, je commençai à faire mon sac et vider ma petite maison. J'étais dans un état d'apathie totale ; et, alors que ce départ était la perte ou la fin de ma vie, j'éprouvais comme un soulagement à enfin, faire quelque chose, autre chose qu'attendre. Comme dans ma décision d'oublier Shauna, j'avais l'impression aussi de reprendre un contrôle sur ma vie, de faire cesser un peu cette dépendance terrible qui m'enfermait. C'était un acte de désespoir, et aussi un acte d'indépendance. La vie m'avait trahi, et j'allais essayer de vivre sans elle. Absurde, n'est-ce pas ? Et pourtant, c'est la situation ordinaire du zombi, de celui qui a renoncé à vivre pour pouvoir « fonction-

ner ». Je me préparais à fonctionner, privé de la conscience de moi-même. Ce rituel du départ de mon île, que j'accomplissais toujours avec un peu de nostalgie, était devenu, cette fois, un rituel macabre.

Il y avait encore une toute petite chance pour qu'elle soit très en retard, et qu'elle arrive après mon départ. Je pensais lui laisser un mot, avec mon téléphone, au café où nous nous étions rencontrés. Et je remontai vers le village, avec mon sac.

Arrivé au café, il était vide. Le cafetier, Dimitri, était sorti, ce qui arrivait, mais rarement pour longtemps. Je décidai d'attendre, pensant lui donner mon adresse, avec la consigne de ne la donner qu'à Shauna, et personne d'autre. Depuis l'incident du hors-bord, je m'étais mis à prendre très au sérieux l'affirmation de Shauna, que ses « amis » pouvaient nous retrouver partout sur cette planète, et je ne voulais pas leur donner l'occasion de me trouver.

Mais Dimitri n'arrivait pas, et je restai seul, attablé, sur la place vide. Et mon inquiétude grandissait. C'était relativement facile de partir en gardant un petit espoir, aussi infime soit-il, un numéro de téléphone donné à un

ami. Je pouvais laisser un papier avec mon nom et le numéro sur le comptoir. Mais je craignais que le papier tombe entre d'autres mains ; peut-être que je soupçonnais vaguement le dentiste Jean-Pierre, l'homme au hors-bord, de faire partie du complot. Je pouvais, aussi, retourner chez moi, dans la vallée, défaire mon sac et attendre quelques jours de plus. Je pensai que si par hasard elle venait, très en retard, et ne me trouvait pas, et n'avait pas d'adresse non plus, ce serait pour elle un coup terrible.

Finalement, sur cette place de village, avec mon barda, je n'avais plus que deux choix, sous la forme de deux chemins, l'un qui redescendait vers la vallée et ma maison, l'autre qui descendait vers le port. Je visualisais nettement les deux options, et à mesure que l'heure du bateau approchait, ma tête se trouva prise dans un maelström de pensées contradictoires.

Partir, rester ? C'est comme si ma vie se jouait sur un coup de dés. « *Alea Jacta Est* ». Le Yi King était toujours d'humeur aussi sombre : « quitter le lieu du malheur avant que celui-ci n'éclate ». L'option de rester était très tentante, elle maintenait un espoir de vie ; mais en même

temps, si je laissais finalement une adresse, je n'arriverais pas à l'oublier complètement, il y aurait toujours un espoir de la revoir, et je ne serais jamais libéré.

Et puis, j'avais commencé un processus. Instinctivement, j'ai toujours détesté reculer, et encore plus retourner en arrière. Bien sûr, il y avait cet accident imprévu, l'absence de Dimitri ; mais finalement, dans ma pensée en mal de repères, livrée depuis trois semaines à un flux d'évènements incompréhensibles et incontrôlables, cela apparaissait comme une espèce de signe du destin, que je devais partir sans laisser de traces.

Évidemment, même à travers mes tentatives de l'oublier, tout mon être n'aspirait qu'à une seule chose : la revoir, et retrouver l'espace enchanté que nous avions créé, l'un par l'autre, l'un dans l'autre. La douleur de l'arrachement continuait à hurler tout au fond de moi. En même temps, la douleur était telle qu'elle avait peu à peu érodé l'espoir. Entre le destin dont les signes s'ouvraient devant moi, secondé par un Yi King dont les signes ne changeaient pas, et la révolte contre cette violence faite à ma nature, voire à la nature elle-même, je ne pouvais réellement trancher. Plusieurs fois, je pris mon sac et fis quelques pas en direction de la vallée, ma maison sur l'île, et plusieurs fois, un doute m'arrêta, et je retournai

m'asseoir. L'heure du bateau approchait. Je savais que si je prenais le chemin du port, je ne remonterais pas. Ma détresse, et ma folie, augmentaient à chaque instant.

À propos de destin, un peu comme, dit-on, les gens qui sont près de mourir, le film de ma vie commença à se dérouler dans ma tête. Cette enfance dure, chrétienne, laborieuse et pauvre, marquée d'incessants sacrifices, et pendant laquelle je comptais rageusement les années qu’il me restait à passer dans cet enfer avant de pouvoir m’enfuir grâce à mes résultats scolaires. Cette conscience, très vite relayée par des « autorités », attentives à la soumission des brebis, que j'avais un « potentiel », et que je n'avais pas le droit de gâcher les dons que le Ciel, la Société ou le hasard m'avait si généreusement octroyés. Cette conscience, plus tard, quand je parcourais comme un météore tous les « cursus », sans oublier d'être aussi peintre et écrivain, voire un peu musicien, et voyageur dans les espaces de la psyché, que rien n'était hors de ma portée. Cette idée que je poursuivrais assidûment, qu'une seule chose m'intéressait réellement, l’amour.

C'est que je me sentais, réellement, en train de mourir. Ma vie n'avait plus aucun intérêt, plus aucune saveur, et entre mourir vraiment et mourir psychiquement pour

vivre une vie de mort-vivant, mourir vraiment me semblait une solution plus désirable. Raisonnablement, et instinctivement, vivre de cette manière était la pire des solutions.

C'est alors qu'une pensée s'imposa à moi, et cette pensée ne pouvait venir de moi, en tous cas du moi que je connaissais. Elle provenait de la même entité qui m'avait dit que je ne devais pas être un héros, et à laquelle j'avais obéi sans discussion. Il est tentant de considérer cette entité comme extérieure, je crois cependant qu'elle est une part de moi-même, une part occulte, que je n'ai pas produite, mais dont je serais, dans mon existence terrestre, un produit, l'expression dans ce monde. D’une manière imagée, je serais, comme tous les êtres, l’expression transitoire locale d’un immense substrat qui nous est généralement imperceptible, mais dont on peut parfois saisir certaines expressions ou directions. Cela peut amener à des discussions infinies, et j'arrête là sur ce sujet. Cette voix me replaça dans un destin, et, en quelque sorte, cette voix était celle de la Pythie, celle qui dit en paroles obscures ce qu’elle entend du chant et de la lyre d’Apollon, des immenses et subtiles vibrations du monde auxquelles nous sommes liés. Celle que les Juifs et les chrétiens ont détruite, pour imposer dans la terreur un futur

uniforme de haine, de destruction et de paradis réservé aux élus. Ma Pythie me dit : « Pars, oublie, tu comprendras plus tard ».

J’avais depuis longtemps, quasiment depuis toujours, la certitude que je devrais, un jour, faire une œuvre littéraire, et c’était aussi quelque chose que les gens que je connaissais attendaient de moi, comme si c’était inscrit quelque part, parce que je n’avais pas l’intention de devenir écrivain, et même, alors que j’avais écrit quelques pages bien allumées qui avaient retenu l’attention d’un grand éditeur, j’avais refusé assez grossièrement l’aventure d’être édité, sans autre prétexte que ça m’emmerdait de devoir retravailler un peu la présentation. C’était une de mes lubies de considérer qu’étant installé dans le rôle forcément un peu prestigieux de l’écrivain, on ne pouvait plus vraiment être l’ouvrier, voire l’esclave, de son œuvre ; l’œuvre devenait un moyen, et non plus un but. Cette conscience étrange de l’œuvre à venir, peut-être en gestation sans que je le sache, a pu jouer un rôle dans le « tu comprendras plus tard », mais comment pouvais-je savoir qu’un jour, je sortirais de l’amnésie que j’étais en train d’installer pour contenir l’incinération de mon âme ? Cette phrase est-elle devenue vraie par hasard, ou

y a-t-il une préscience du futur, aussi sûre que la gestation se termine un jour par une naissance ?

J'ai cru, aveuglément, en cette voix. Elle ne m'avait pas précisé la durée de mon amnésie, et si je l'avais connue, j'aurais sans doute renâclé. Près de vingt-cinq ans. Le temps de construire Internet, et le World Wide Web, opérations indispensables, auxquelles je consacrerai une bonne part de mon temps, tout en essayant de survivre dans un monde qui m'était devenu étranger. C'est par l'Internet que l'étau de la fausse réalité imposée par les vampires haineux d'Hollywood, de Wall Street, de la City de Londres et autres serait desserré, et que je pourrais retrouver la mémoire.

Je pris mon sac, et descendis au bateau.

À chaque étape de ce parcours vers ma tombe, ce lieu d'oubli, je renâclai. Quand je descendis du bateau à Athènes, retrouvant l'horreur grouillante des villes modernes, je fus très tenté de retourner sur mon île. Quand je descendis de l'avion pour rentrer dans Paris, je fus tenté de reprendre un billet dans l'autre sens. Une fois rentré, je songeai à demander à un ami grec de téléphoner à Dimitri, pour savoir s'il avait des nouvelles. Ce que

je faisais me semblait de la pure folie. Pourtant, finalement, je laissai la tombe se refermer sur moi, et j'effaçai totalement de ma mémoire tout le mois pendant lequel j'avais rencontré, puis attendu et attendu, Shauna.

La terreur ordinaire

La Géhenne étrangère

Shauna et moi allions disparaître, quoique de manière très différente. Elle, propulsée jusqu'aux sommets de la starification, puis fréquentant les sommets du pouvoir, à grands renforts de cocaïne pour « être bien », disparaîtrait rapidement, assassinée. Tout comme Marilyn, son modèle incontournable, mais en deux ans seulement. Moi, j'allais sombrer, imperceptiblement, dans une zone grise, cachée, obscure, de totale médiocrité, soumis aux monstres et harpies qui déchirent la vie des gens ordinaires, attendant, sans le savoir, l'heure de mon réveil. Disparaître, pour revenir. Et, devenir le chantre de Shauna disparue, que ma voix devienne nos voix, par-delà le temps.

« Éclatement, rupture

> Ce signe montre une époque où les hommes inférieurs avancent et s'apprêtent à évincer les quelques hommes forts et supérieurs. Dans ces circonstances,

> qui sont dues au temps, il n'est pas favorable pour l'homme supérieur d'entreprendre quoi que ce soit. Il faut se soumettre au mauvais temps et rester tranquille. »

C’est ainsi que l’oracle voyait ma situation, qui n’était pas que la mienne, qui était celle du monde, vue de ma position dans ce monde. Ce qui s’est peu à peu révélé, le monde étant plongé dans un chaos grandissant où seule survit la haine. Mais, cela était-il valable pour toute la période ? Et, question idiote évidemment, mais que l'esprit révolté par la souffrance ne peut s'empêcher de poser, cela aurait-il pu se passer autrement ?

Sommes-nous les pilotes de notre navire, les maîtres de la *κυβερνητική*, la cybernétique, sommes-nous au contraire contrôlés entièrement par des puissances extérieures et étrangères qui nous gouvernent inexorablement, ou l’ « initiative individuelle » a-t-elle une petite place dans un monde où toutes les grandes lignes de force seraient contrôlées ? Ou encore, sommes-nous mus par deux systèmes puissants et contradictoires, l’un, le plus puissant mais le plus caché, étant notre être profond, celui qui est régi par l’instinct et par la loi de l’attraction des semblables, responsable de notre devenir,

l’autre étant l’être étranger, celui de notre violente éducation, qui nous impose d’être les sujets soumis d’un modèle cybernétique de haut niveau, religieux, politique, social, qui tend à faire de nous ses esclaves ? Le temps est guidé par des forces sur lesquelles notre contrôle est illusoire. Bien sûr la souffrance que nous éprouvons demeure toujours aussi inacceptable, et de la savoir inévitable n'y change rien. Elle est sans doute aussi, hélas, nécessaire, car c'est elle qui alimente le courant salvateur de la révolte et de la libération, et c'est de cela qu'il est question aujourd'hui, quand la conscience s'éveille lentement un peu partout.

Ce sont des choses connues ou à peu près connues depuis très longtemps dans quelques milieux ésotériques, ceux qui sont à l’écoute du monde, comme la secte des Pythagoriciens. À ne pas confondre avec le fatras de beaucoup de soi-disant « occultistes » inspirés par la Kabbale juive, dont l’obsession est d’influencer et contraindre le monde, et qui sont des suppôts de l’esprit étranger dans ses pires manifestations. C'est que le Dieu Tyran prétend être l'alpha et l'oméga, et contrôler une histoire qui l'amènera, avec son Peuple, vers son triomphe total. Cette prétention insensée amènera non son triomphe, mais sa ruine ultime et définitive, et les

signes de l'effondrement se multiplient aujourd'hui. Le Tyran a réussi, en grande partie, à nous couper de cette inscription dans le temps, qui est pourtant l'un des piliers, avec l'amour, de notre identité humaine et de notre évolution. Mais notre but dans la vie n'est certainement pas d'œuvrer en esclaves au triomphe de l'Empire tyrannique. Viendra le temps où le Tyran, le Yahweh-Moloch, Seigneur des Holocaustes, sera renversé à jamais, et où ses innombrables crimes seront dévoilés et expiés.

Beaucoup n'admettent pas que leurs décisions, qui leur sont si chères, ne soient pas au centre de l'univers. Pourtant, certains humains sont capables de naviguer dans le cours du temps, voir le futur, et un futur qui se réalise. À mon tout petit niveau dans ce domaine, mes tirages de Tarot ne se trompent pas, et comme j'ai été formé aux sciences exactes, et même passionné par beaucoup d'entre elles, ces incursions dans le temps qu'on attribue lâchement à un « hasard » qui n'existe pas ont toujours été pour moi la plus grande des énigmes. Je me souviens bien d'expériences très troublantes, dans lesquelles, sur un sujet donné, des personnes différentes, dans des lieux différents, ou à différents moments, tiraient exactement les mêmes cartes dans le même ordre ;

il n'est pas besoin d'être un expert en théorie des probabilités pour savoir que la probabilité d'occurrence d'un tel phénomène selon les lois du hasard est quasiment nulle. Mais alors, pourquoi se fatiguer à vivre ce qui se produira de toute façon ? Si notre initiative est quasiment nulle, pourquoi jouer un jeu dont le résultat est connu d'avance ? Nous avons seulement la possibilité de devenir conscients du processus, pas celle de le transformer, aussi révoltant que ce soit pour notre arrogance d'êtres supérieurs. C'est peut-être la seule finalité : que nous devenions conscients de notre être, que nous apprenions en regardant le livre de notre vie. Beaucoup de gens qui ont frôlé la mort racontent qu'ils ont « vu » leur vie défiler, comme si la somme de leurs expériences était ce qu'ils devaient emporter, le condensé d'une leçon. Pour la plupart des gens, on ne peut voir et comprendre le chemin parcouru qu'en étant suffisamment âgé, et c'est mon cas. Si je peux résumer toute l'aventure d'une vie, après avoir été sérieusement et gravement endoctriné pendant l'enfance, j'ai passé toute ma vie à cohabiter avec cet endoctrinement, l'adoptant et le défiant tour à tour, et cela parfois en même temps, jusqu'à ce que, finalement, il explose, et c'est très récent. Et cela ne pouvait se faire qu'en passant par des horreurs telles que la séparation avec

Shauna, son élimination, et autres horreurs connexes. Le prix de cette connaissance est absolument hors de prix. Comme dit Céline, jamais en retard d'une petite observation, l'air de rien, sortie de dessous les fagots : « Rien n'est gratuit en ce bas monde. Tout s'expie, le bien comme le mal, se paie tôt ou tard. Le bien c'est beaucoup plus cher forcément. » Quand je le cite de mémoire, je le transcris en « Tout se paie dans cette vie, le bien comme le mal. Le bien c'est plus cher, forcément. » Je préfère ma formule, j'espère que Céline ne m'en voudra pas.

Dans ma vision, ma vie est un combat, permanent mais invisible, entre l'esprit étranger, celui qui nous est imposé, et ce que le sorcier indien appelle notre « vrai esprit », mais que Hölderlin appellerait plus simplement l' « être », suivi par le philosophe Heidegger, et c'est très notable parce qu'il est rare que, à notre époque où une bonne part de l'humanité se contemple elle-même sous la forme d'une espèce de machine animée par les appétits les plus sordides, les philosophes se nourrissent aux mots des poètes. Je vois le même combat, la même lutte impitoyable, dans ma vision de l'évolution du monde, et dans cette vision ce sont les êtres les plus bas, suppôts de l'esprit étranger dans ses pires aspects, qui gouvernent actuellement le monde.

Dans l'un des récits plus ou moins mythiques de la création du Yi King, le Livre des Transformations, celui-ci aurait été composé par un duc de Tchou, à une époque où les « hommes inférieurs » détenaient le pouvoir et l'avaient emprisonné. Le Yi King ne s'embarrasse pas de définitions complexes, le monde humain est pour lui divisé entre hommes supérieurs et inférieurs, comme entre créatif et réceptif, mâle et femelle. L'inférieur n'est pas mauvais en soi, il est mauvais quand il est à une place supérieure, auquel cas il ne peut se maintenir à cette place que par la tyrannie et l'oppression, et devient « obscur ». On ne fait pas plus sommaire, mais ce système de description du monde fonctionne très bien à l'usage. Pour le Yi King, l'histoire est une succession continue de périodes d'ordre, d'harmonie et de progrès, où dominent les hommes supérieurs, et de chaos, de violence et de stagnation, où dominent les hommes inférieurs. Et les théories ou religions égalitaristes et réductionnistes, ou pires les discriminations positives, loin d'apporter l'harmonie, élèvent des gens inférieurs que cette élévation rend mauvais, et créent le chaos, la confusion et la violence, ce qu'on peut constater chaque jour de notre époque.

Les « hommes supérieurs » suivent la voie de la Nature, ce qu'on appelle aussi la Voie ou le Tao, ou une morale naturelle, sans grandes fioritures, telle que l'a définie Confucius. Ce lien avec la Nature et ses lois immuables est ce qui rapproche la pensée chinoise de la pensée grecque ou européenne, et la distingue radicalement du judéo-christianisme, cette plaie béante au flanc de l'Europe comme au flanc de son soi-disant Sauveur.

Quoique le christianisme ait été promu au rang de religion impériale unique et totalitaire, et que des « Christ en majesté » impériaux aient été exhibés dans les églises, c'était un marché de dupes et la vraie nature du judéo-christianisme, religion des êtres inférieurs, allait forcément réapparaître. Tout, dans cette religion, glorifie ce qui est le plus bas ; cela commence avec le judaïsme, qui a pour dieu Yahweh un dieu jaloux et haineux, or le jaloux est forcément un être inférieur, comme le dieu criminel Seth jaloux de son frère le pharaon Osiris ; cela empire avec le christianisme, qui glorifie les « pauvres d'esprit », et autres charmantes créatures exaltant leur supériorité « aux yeux de Dieu ». Munis d'une telle religion universelle, les inférieurs purent accomplir d'immenses ravages, et ce n'est pas terminé. Forcément, ils

haïssent la Nature, et tout ce qu'elle a pu créer de bien supérieur à eux.

Notre civilisation européenne avait pourtant vécu un instant unique, un instant de grâce, dans la concoction magique qui a créé l'esprit grec, particulièrement à Athènes. Cette concoction a commencé par la restriction drastique des droits des usuriers, et la garantie pour tous les gens du peuple de conserver leur liberté, leurs terres et leurs biens familiaux, ce que l'on ferait bien de considérer à notre époque rétrograde, corrompue et mensongère pour établir l'embryon d'une vraie démocratie. C'est que la cupidité et la prédation gloutonne sont les pires ennemis de la liberté. Ensuite est venu ce mélange subtil d'éthique et de liberté qui est la fragrance particulière d'une Cité pleine de vie, où les distinctions naturelles entre les êtres n'empêchent pas l'égalité politique et la solidarité des liens du sang, voire même les renforcent, chacun œuvrant selon ses capacités à l'œuvre commune. L'homme, son corps, sa beauté, son art, est la « mesure de toutes choses ». C'est en l'homme que réside cette magie particulière à laquelle l'européen a donné un nom particulier, la grâce, qui jaillit de la Nature et s'exprime plus ou moins dans les êtres. Dieux, déesses, héros grecs, tous sont animés par cette grâce qui les rend si singuliers.

Dans mes moments d'exaltation, j'imagine parfois que l'on pourrait faire une histoire de la civilisation européenne qui serait celle de la grâce, née en Grèce vers le Ve siècle avant notre ère, arrachée aux hommes pour être prostituée au Dieu des Juifs et des chrétiens en 325 de notre ère, au Concile de Nicée, réapparaissant au XIVe siècle lors de ce qu'on appelle à juste titre la Renaissance, puis déchirée entre deux factions réactionnaires rivales, celle du catholicisme et de l'Inquisition qui croyait que la grâce était proposée par Dieu à tous les hommes pour les sauver de l'enfer, et celle des adorateurs de la Bible, puritains alliés aux Juifs, croyant que Dieu donnait inconditionnellement sa grâce à certains hommes ou peuples « élus », dont ils faisaient évidemment partie, les autres n'étant que des êtres inférieurs dont le seul avenir était de disparaître ou de servir les « élus ». Les diverses révolutions puritaine, franc-maçonne ou communiste, avec leur volonté niveleuse, contribueront plus encore au nouvel enfouissement de la grâce dans les ténèbres, celle-ci ne survivant que dans les mouvements marginaux dits « romantiques », surtout en Allemagne, au cœur de l'Europe. Dans ma vision très décalée du monde, la question de la grâce est une question, entre autres, éminemment

politique. Elle ne se décrète pas, mais certains régimes la laissent éclore, d'autres l'écrasent.

À propos de cet écrasement, je ne vais pas une fois de plus évoquer l'infâme écrasement de toute forme de grâce par le régime judéo-bolchévique, Soljenitsyne qui en a été l'une des innombrables victimes l'a fait mieux que quiconque. Je vais parler de ma propre vie, et, pour une fois, pas de Shauna. Un jour, sur mon île grecque, j'ai ressenti une forte attirance immédiate pour une très jolie fille, blonde, halée, pas très grande, mais très sensuelle, le type hollandais. A la question habituelle : « *Where are you from?* » : « D'où es-tu ?» que l'on pose toujours dans ces endroits, sans que d'ailleurs je sache bien pourquoi ce serait si important, elle m'avait répondu : « *South Africa* », Afrique du Sud. C'était l'époque des conflits de l'apartheid, et, comme presque tous les autres nigauds gavés de propagande, j'étais persuadé que la séparation des races était le mal absolu, une injure à la paix et l'amitié entre les peuples. On nous faisait aussi le coup des « martyrs », qui avait si bien marché tant de fois depuis le passé, au moins depuis les martyrs chrétiens bouffés tout crus par les lions pour amuser les fascistes romains. Immédiatement, l'automate s'enclencha : « *You torture the blacks, there.* » : « Vous torturez les noirs, là-bas. »

Elle essaya vainement de m'expliquer que ce n'était pas si simple, que ce n'était pas la réalité, mais le fossé politique artificiel était tellement énorme que l'attirance naturelle ne pouvait pas le combler. C'était affreux, je me sentis totalement déchiré quand elle partit, très vite. J'avais accompli un immense péché contre la nature, contre cette belle fille, contre moi-même, au profit d'une espèce de morale supérieure encensée par la propagande. Quelques décades plus tard, l'apartheid étant aboli, et des représentants de la majorité noire étant au pouvoir, on pouvait admirer les dégâts : le pays périclitait à vue d'œil, le crime, viols, meurtres, y atteignait des sommets, la majorité populaire noire dont les revenus avaient été divisés par deux se déchirait pour les restes, et une soi-disant « élite » noire corrompue se gavait sans aucune mesure. L'apartheid était, et de très loin, un bien meilleur régime. Et pour une raison excessivement simple : il y a une inégalité naturelle des races, et elle est maximale entre Européens et Africains sub-sahariens ; un régime qui respecte, d'une manière ou d'une autre, la nature, est un régime où ceux que le Yi King appelle les « homme supérieurs » sont aux commandes, et cela bénéficie à tous, alors qu'un régime où les « inférieurs » sont aux commandes ne bénéficie à personne, sauf à la

minorité des accapareurs et prédateurs dont le pouvoir ne tient qu'aux illusions que diffusent ces escrocs. Et le sort fatal de l'Afrique du Sud est en voie d'extension dans tout l'Occident. Si j'avais, à l'époque de ma belle Sud-Africaine, su suivre la voie de la nature, ou le « chemin qui a un cœur » selon l'expression du sorcier indien, je ne serais pas aujourd'hui furieux d'avoir été ainsi utilisé comme un « idiot utile » dans la destruction, à la fois, de ma race, du bien commun et du bien tout court. Le monde des choses telles qu'elles sont, et telles qu'elles ont été constamment améliorées dans le grand chaudron de la vie et de l'évolution, est fondé sur des valeurs d'une déroutante simplicité, mais on ne peut le voir qu'au prix de grandes souffrances, parce que le voir est interdit.

La voie de la nature, ou le « chemin qui a un cœur », c'est celle de l'innocence, ou mieux que l'innocence, la voie de la grâce. Le mot « innocence » est entaché d'une faute originelle, il est une négation : ne pas commettre de mal, et se réfère au monde de la « faute », celle dont le Dieu tyrannique et criminel des Juifs accable les humains. La grâce est en-dehors du monde infernal du Dieu-Tyran, elle sera arrachée aux dieux et aux hommes par le christianisme, par les prédications de cet être hybride et cosmopolite, juif, de culture grecque et citoyen

romain, Saint Paul, qui en fera l'attribut exclusif de son Dieu de terreur et d' «amour ». Notre grâce est simple, elle est innocente, et sa connaissance du monde est innée ; nous sommes, dans notre être profond, la suprême valeur du monde.

Quand cette grâce se manifeste sous la forme du charisme, cette qualité particulière de l'être, les suppôts du dieu de terreur, affolés, l'appellent « diabolique » ou « monstrueux » ; c'est pour eux le comble du Mal, parce que le charisme réveille les qualités profondes des êtres, et met en danger l'échafaudage des mensonges, de la prédation et de la terreur.

Le récit de ma plongée dans la médiocrité et la souffrance n'a peut-être pas grand intérêt en soi, mais il servira à démonter la terrible mécanique de l'esclavage psychique, qui n'est en rien dû à un soi-disant « inconscient » personnel, mais en tout à une pression constante des outils de manipulation, de terreur et de propagande.

A en croire le sorcier don Juan qui instruisait Carlos Castaneda, nous n'avons que peu accès à notre « vrai esprit », qui a été vaincu et gît dans les abimes de la conscience, et notre conscience ordinaire est une « installation étrangère ». Cependant, certains, comme le sorcier

lui-même, parviennent à ressusciter, et faire triompher, leur vrai esprit. Cette expression, « vrai esprit », est assez impropre, j'utilise les moyens du bord, qui sont limités ; on pourrait dire autrement que le sorcier autorise, en lui-même, son esprit authentique et naturel à combattre l'esprit étranger ; il s'agit d'une sorte d'alliance, une position qui est prise ; ce n'est pas à proprement parler un acte de la volonté. Pour moi, j'avais sans doute évolué très positivement, dans le sens de la mise à l'écart de l'installation étrangère, jusqu'à ma rencontre avec Shauna. La chute n'en sera que plus brutale et plus terrible, quand nos vrais esprits, indissolublement liés, seront séparés de force par une « installation étrangère » de la pire espèce, celle de gangsters juifs, à l'avidité et la haine infinies. Je devais alors me constituer une vie entièrement factice, dans laquelle mon vrai esprit deviendrait ce qu'il est pour la plupart des gens, un « inconscient » que je m'emploierai avec acharnement à empêcher de ressurgir. Cet inconscient-là, je ne l'avais pas avant ces évènements, et il ne provenait pas de mon enfance ou de mon « complexe d'Œdipe » ou autres idioties en trompe l'œil, il provenait d'un trauma terrible infligé alors que j'avais trente-cinq ans, même si ma douloureuse « éducation » chrétienne-marxiste avait bien préparé le terrain. J'avais bien, avant,

quelques problèmes comportementaux, comme l'incapacité d'attendre due aux tortures de mon cher papa, mais ce n'était rien, comparé à ce qui m'attendait quand je reléguerais mon vrai esprit dans les souterrains, pour vivre en esclave de l'installation étrangère. Et ce n'est évidemment pas les grands pontifiants de la psychanalyse que je consulterai, Juifs évidemment, qui m'aideraient en quoi que ce soit ; ils ne font qu'accroître la pression de l'esclavage pour vous faire « accepter la castration » comme ils le disent tout bonnement, puisque c'est le principe de ce qu'ils appellent la « réalité ».

Pour tout dire, privé de ce lien essentiel qui est le lien à la nature et la vie, qui est aussi le lien avec le vrai esprit, qui est fusionné avec elles, je me mis à déconner complètement. J'étais apparemment le même, mon corps était intact, l'intelligence n'était pas touchée, mais ma vie n'avait plus de sens. Je ne le savais pas consciemment ; au contraire je cherchais inlassablement à comprendre pourquoi je faisais telle ou telle connerie, pourquoi je semblais en quelque sorte acharné à ma propre perte. Je comprends mieux aujourd'hui ces phénomènes, qu'on attribue généralement à une sorte de négativité de l'inconscient, ou à la culpabilité, ou choses du même genre ; en réalité, aussi surprenant que ça paraisse, c'est

peut-être une forme d'expression désespérée de notre vrai esprit, de notre pulsion vitale, qui, cherchant à détruire l'installation étrangère, n'hésite pas à détruire l'être physique qui la porte. Notre « vrai esprit » est rebelle, et parfois il crie ; c'est ce qu'on voit dans ce qu'on appelle les possessions sataniques, quand le vrai esprit soumis à trop de pressions se manifeste avec ses attributs, comme la clairvoyance ; et, excédé, il peut vouloir détruire le corps esclave dans lequel il est enfermé.

Et, quand je serai parvenu au fond de l'abîme, alors, celle qui était ma vie, et que j'avais perdue, Shauna, me réapparaitrait.

Ce qui est frappant, après coup, dans mes années de descente aux enfers, ce n'est pas tant ce que j'ai vécu, que la défense de mon nouveau « moi » factice contre toute tentative de le mettre en lumière. Pour moi, c'était un article de dogme, je n'avais pas changé, jamais, et j'avais toujours été le même. Mes amis, et surtout les femmes qui m'aimaient, qui continuaient à être nombreuses, essayaient vainement de comprendre et de m'aider ; mais s'ils insistaient trop, je me mettais en colère ; non, j'allais bien, très bien même.

Je suis aujourd'hui horrifié par l'être que j'étais devenu, certaines choses que j'ai faites pendant toutes ces années. J'avais entièrement adopté les valeurs de l'esprit étranger, et comme tous les nouveaux convertis, surtout ceux qui étaient primitivement hostiles, je devins tout simplement fanatique. C'est que le nouveau converti doit lutter contre la tentation de retourner à son ancien état, et donc fournir des gages terribles à la puissance qui le possède. Ma conversion n'était pas passée par des rituels, ou une profonde conviction, ou une persuasion ; sa seule source était la terreur. C'est la terreur, invisible, qui transmute et convertit la chair en or négociable, l'amour en pouvoir et en haine. La terreur a mille visages ; bien sûr j'avais été menacé d'être assassiné, mais la source de la terreur n'était pas là. La source, c'était ce moment, tout au début de notre relation, où Shauna était partie en pleurant, et l'attente terrifiante qui avait suivi ; ce qui provoque la terreur n'est pas forcément un être visible et menaçant, cela peut être toute attaque, incompréhensible, aveuglément destructrice, contre les racines même de votre vie, et contre votre esprit authentique. Toutes ces terreurs se cristallisent pour vous soumettre ; dans mon rêve, c'était bien Dieu « le Père », le Yahweh-Moloch, qui m'avait attaqué, me réveillant dans la terreur ;

et toutes ces terreurs se fondent en une seule, toutes ces conversions sont en réalité la même, quand les êtres soumis s'agenouillent ou se prosternent, se mettent à plat ventre sur leur tapis de prière, ou font gicler le sang des premiers-nés et des prépuces. La conversion, comme la terreur, sont multiformes, et se parent de splendides atours, mais leur réalité est hideuse.

Au vu des apparences, ceux qui se disent « athées », ou au moins libérés des rituels religieux, se croient plus libres que ceux qui continuent à s'humilier devant le Dieu. Cela est sans doute vrai, pour ceux qui renoncent au Tyran pour retrouver leur vraie nature. Mais ceux qui sont libérés des rituels sont aussi libérés de règles qui limitent les dégâts de leurs actions, aussi les pires fanatiques, les pires suppôts de l'esprit étranger, les criminels les plus impitoyables sont souvent aussi des athées ; leur servitude et leur dévotion à l'argent, et leur goût profond du crime, libérateur de toute barrière, sont les principes de guerres effroyables qu'ils mènent contre l'humanité, au nom de leur « liberté » et du droit de se gorger impunément du sang de millions d'êtres incapables de se défendre.

En réalité, l'installation étrangère se défend toujours avec la plus extrême violence ; ce qui explique que les installations les plus étrangères, les plus hostiles à la vie et à l'amour, et les plus inhumaines, les religions du « Livre » du dieu de terreur Yahweh-Moloch, soient également les plus fanatiques. La circoncision du huitième jour, qui a inauguré chez les Juifs l'expansion de la haine, opère une coupure irrémédiable et absolue qui fait de tous les circoncis des êtres soumis à l'installation la plus étrangère qui soit, et prêts à la défendre au prix de l'incinération du monde entier. Il n'y a pas de haine dans la nature, celle-ci appartient à l'installation étrangère. C'est pourquoi elle n'est pas compréhensible par ceux qui suivent la voie de la nature et de l'évolution.

C'est une démarche simple, mais assez éclairante, de toujours considérer, dans les humains, ce qui appartient au monde de leur esprit authentique, et ce qui appartient à l'esprit étranger. Cette démarche est un peu analogue à la recherche du vrai et du faux, voire du bien et du mal, mais elle ne se fonde pas sur le royaume des « Idées » qui se prouveraient par elles-mêmes, elle se fonde sur la vie, notre nature, et notre évolution.

Si je peux caractériser d'un mot la fille qui s'introduirait dans ma vie après Shauna, je dirais qu'elle m'était totalement étrangère. C'était une vagabonde qui allait de squat en squat, du lit d'un junkie au lit d'un dealer, d'une seringue à une autre. Elle était étrangère à tout, et surtout à elle-même, elle survivait, étrangère partout, dans un monde de violence et de haine. Elle n'avait rien de commun avec moi, et nous n'avions rien à faire ensemble ; elle était parfaite pour renforcer en moi l'esprit étranger, et pour que j'oublie totalement où, quand, comment, j'avais perdu mon esprit profond. D'autant que, rapidement, sa jalousie et haine augmenteraient le niveau de ses exigences, et occuperaient une part de plus en plus envahissante de mon esprit. Son addiction de « junkie » à l'héroïne en faisait une parfaite esclave de l'esprit étranger ; en effet, la Juiverie est maîtresse du trafic d'opium et d'héroïne, ce qui s'est montré de la manière la plus sordide et la plus éclatante quand « Lord » Rothschild et son compère le futur « Lord » Sassoon mobilisèrent les forces de l'Empire britannique, et celles de nombreux brigands américains, dont un ancêtre des Roosevelt et le fondateur de « Skulls and Bones », la société secrète qui contrôle l'élite américaine, dans l'infâme « guerre de l'opium ».

Évidemment tous mes amis seront scandalisés, ne comprenant pas que je sois passé de la fréquentation des plus belles filles à celle de cette droguée, qui exhibait un air d'innocence, était encore mignonne, mais quand même pas mal abîmée. J'étais le seul à ne pas voir l'évidence. L'esprit étranger avait presque totalement pris le contrôle de mon être, et me présentait sa vision de la réalité, vision construite de telle manière qu'elle semble avoir pour fonction principale de nous interdire l'accès à la vraie réalité. En acceptant de partir et d'effacer Shauna de ma mémoire, j'avais accompli une opération extrêmement dangereuse, et il était extrêmement improbable que je puisse retrouver la réalité un jour.

Cette fille frappa à ma porte, peut-être une dizaine de jours après que j'aie quitté Shauna, que je n'arrivais pas à oublier complètement. Je l'avais vaguement rencontrée sur mon île, elle était venue je ne sais comment à une petite fête que j'avais organisée dans ma bicoque, et à l'époque elle avait surtout sympathisé avec ma femme. Elle avait mon adresse, et cherchait un lieu pour dormir. Et elle passa de son lit au mien. Elle trimballait une épouvantable odeur d'éther, odeur que je déteste entre toutes, ayant été endormi avec ce produit pour une opération quand j'étais enfant. J’avais été sérieusement blessé dans

un jeu où mon cher papa manifestait son esprit ludique, précisément à la jambe qui chez lui était infirme. Jamais, dans un état normal, je n'aurais laissé cette fille même s'approcher de moi. Je n'eus pourtant aucun problème sérieux pour lui faire l'amour, et je me mis à utiliser le sexe comme elle utilisait l'héroïne, non pas pour aller vers plus de beauté, mais pour oublier la souffrance. Je suppose que, pour la première fois de ma vie, j'entrai dans ce qu'on appelle une relation perverse ; c'était l'ordinaire de beaucoup de mes contemporains, et même en nombre grandissant, la pression de l'esprit étranger se faisant sentir dans tous les domaines ; mais pour moi, je n'avais toujours considéré tout cela qu'avec dégoût, en faisant peu d'efforts pour le comprendre. J'avais alors du mal à comprendre des auteurs comme Freud, ou Georges Bataille, ou bien d'autres à la mode dans la dite intelligentsia parisienne, qui se délectent des rapports entre l'amour, le sexe, la perversion et la mort. J'avais été protégé de tout cela par ma vitalité ; mais là, j'étais tombé dans un abîme. Et le sexe, l'amour, était devenu un abîme, un acte sans autre but que d'éviter la souffrance d'être soi-même.

Que j'aie pu tolérer des odeurs d'éther, et passer outre, est un signe certain d'une prise de contrôle par

l'esprit étranger. En effet, toutes les défenses et attirances naturelles, et même une grande partie des plaisirs et douleurs naturels, s'effondrent pour laisser place à un pilotage par l'esprit étranger ; c'est ainsi que les populations européennes sont privées de toute défense contre l'invasion de populations du Sud affectées du plus grand retard évolutif de l’espèce, et que beaucoup de filles européennes ne savent même plus reconnaître les raffinements et les beautés de leur propre race. Mais la perte des défenses et attirances naturelles peut être manipulée par l'esprit étranger de différentes manières, selon ses objectifs particuliers ; ainsi le dieu des Juifs leur interdit toute attirance envers leurs voisins, qui sont pourtant naturellement proches d'eux, considérant tous les voisins, qu'on ne saurait distinguer naturellement, comme « impurs » et « abominables » ; inversement les chrétiens, soumis à un esprit « fils » et « consubstantiel » du même dieu des Juifs, sont forcés de s'accoupler avec des êtres totalement étrangers, qui ne leur apportent que destruction.

Il y a de nombreux degrés dans l'emprise de l'esprit étranger, et même si j'ai vécu au moins deux états très différents, je n'ai pas connu les états extrêmes, sinon très sporadiquement. Dans mon premier état, celui où j'étais

quand j'ai rencontré Shauna, je m'estimais « normal », parce que la vie, mon être réel, s'étaient frayé un chemin en moi, mais pas suffisamment pour évacuer totalement l'esprit étranger, dont je n'avais qu'une idée très vague, m'imaginant, comme tout le monde, d'un seul bloc. Si l'esprit étranger n'avait pas eu cette emprise sur moi, et plus encore sur Shauna, le cours de notre vie aurait été très différent. Dans le second état, effondré et séparé, l'esprit étranger avait pris possession de mon être. Mais pas totalement, cependant. Il y a des gradations dans cette possession, et la dernière est atteinte dans le fanatisme, cet état inhumain qui horrifiait à juste titre Voltaire et les philosophes des Lumières. Voltaire n'avait pas manqué de remarquer que le peuple d'Israël est le peuple le plus fanatique qui soit. Comme le tonne Yahweh-Moloch à son troupeau de circoncis terrorisés, dégoulinants du sang des sacrifices : « Vous êtes à Moi ». Le fanatisme est un état de possession totale par l'esprit étranger ; la possession par l’Esprit Saint ou autre divinité n’est pas différente de la possession diabolique, à ceci près que la possession divine est la possession d’un esclave, et la possession démoniaque la possession d’un rebelle. Et, si on considère l'histoire globale des peuples d'Occident, on ne peut pas dire qu'elle ait évolué harmonieusement dans le

sens d'une libération. S'il y a eu effectivement une « Renaissance », qui porte bien son nom, puis une époque des « Lumières », le vingtième siècle, et le début du vingt-et-unième, ont été le théâtre d'horribles hécatombes menées, directement ou dans l'ombre, par les fanatiques juifs, champions de la terreur, d'abord au nom du « prolétariat », puis au nom de la « démocratie », mais peu importe l'étiquette ; et cet immonde fanatisme s'est étendu aux populations musulmanes, qui s'étaient assoupies en oubliant qu'Allah est un autre visage de Yahweh-Moloch. C'est que nous n'avons jamais su combattre l'esprit étranger, et aujourd'hui il se venge de la manière la plus horrible de sa perte d'influence d'après la Renaissance, enragé qu'il est par les sursauts de révolte des peuples européens. Nous n'avons jamais eu conscience de la réalité du problème, du lieu de la guerre qui est nos esprits, et ce n'est pas l'amusante ironie voltairienne qui pouvait s'opposer efficacement aux ravages de l'aveuglement et du fanatisme, surtout quand ils prétendent que l'aveuglement et le fanatisme, c'est les autres.

Un poète français, Gérard de Nerval, avait une conscience très aigue de cette guerre, dont il sera une victime. Il était pythagoricien, sensible à l’harmonie et la beauté

de la nature, dont la Grèce antique reste la championne, vaincue mais immortelle.

« Eh quoi ! tout est sensible !
Pythagore

Homme, libre penseur ! Te crois-tu seul pensant
Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?
Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant :
Chaque fleur est une âme à la Nature éclose ;
Un mystère d'amour dans le métal repose ;
" Tout est sensible ! " Et tout sur ton être est puissant. »

Ce monde vaincu, notre vrai esprit, celui qui chante dans la nature...

« La connais-tu, Dafné, cette ancienne romance,
Au pied du sycomore, ou sous les lauriers blancs,
Sous l'olivier, le myrte, ou les saules tremblants,
Cette chanson d'amour qui toujours recommence ?...

Reconnais-tu le Temple au péristyle immense,
Et les citrons amers où s'imprimaient tes dents,
Et la grotte, fatale aux hôtes imprudents,

Où du dragon vaincu dort l'antique semence ?...

Ils reviendront, ces dieux que tu pleures toujours !
Le temps va ramener l'ordre des anciens jours ;
La terre a tressailli d'un souffle prophétique... »

Sans doute il reviendra, mais ses ennemis sont puissants...

« Tu demandes pourquoi j'ai tant de rage au cœur
Et sur un col flexible une tête indomptée ;
C'est que je suis issu de la race d'Antée,
Je retourne les dards contre le dieu vainqueur.

Oui, je suis de ceux-là qu'inspire le Vengeur,
Il m'a marqué le front de sa lèvre irritée,
Sous la pâleur d'Abel, hélas! ensanglantée,
J'ai parfois de Caïn l'implacable rougeur !

Jéhovah! le dernier, vaincu par ton génie,
Qui, du fond des enfers, criait : " O tyrannie ! "
C'est mon aïeul Bélus ou mon père Dagon...

Ils m'ont plongé trois fois dans les eaux du Cocyte,
Et, protégeant tout seul ma mère Amalécyte,
Je ressème à ses pieds les dents du vieux dragon. »

Amalek, et les Amalécytes, sont les objets de la plus féroce haine du dieu tyran Yahweh, et de son peuple qui aujourd'hui encore appelle « Amalécytes » ceux qu'il veut massacrer. Gérard de Nerval sera retrouvé pendu, en pleine rue, son chapeau sur la tête ; on dira qu'il s'agissait d'un « suicide ».

L'Ouvert, l'invisible

À l'époque des vacances de Pâques, pendant lesquelles je m'arrangeais pour partir près d'un mois, j'allais toujours sur mon île. Desséchée en été, elle était verte à ce moment, l'air était encore frais, des fleurs surgissaient partout, et de petits ruisseaux froufroutaient. Et Pâques, c'était aussi la fête de la Résurrection, la principale fête de l'Église orthodoxe, à l'équinoxe de printemps, conforme aux antiques traditions méditerranéennes que les peuples du Nord n'ont jamais réellement adoptées. Il n'y avait quasiment pas de touristes ou d'étrangers, et l'île était à cette époque un véritable enchantement.

J'avais emmené ma nouvelle compagne, Catherine, cette fille avec laquelle je n'avais aucune affinité ; elle était simplement la première qui s'était présenté, quand j'étais dans un état de totale désintégration, et comme un chien errant qui prend pour maître le premier qui veut l'adopter, quel qu'il soit, et lui reste fidèle, j'étais resté attaché à elle. Quand vous avez été coupé de votre vraie nature, généralement par une forme ou une autre de terreur, vous apprenez à aimer et révérer l'esprit étranger qui vous contrôle, et à fuir, voire haïr, votre vraie nature,

dont le souvenir est lié à la terreur. « *Ein Jeder Engel ist schrecklich* » : « Un tel ange est terrible ». De même, vous n'éprouvez plus l'attirance naturelle pour les êtres semblables à vous, et vous ne pouvez plus supporter que des êtres qui vous sont étrangers, que vous devriez normalement éviter ou haïr. Cette attitude est fortement renforcée dans le christianisme, où l'on vous apprend à « aimer Dieu » et « aimer votre prochain » à coups de baffes. Étant doté d'une vitalité assez forte, et muni de mon franc-parler, j'avais réussi, plus ou moins, enfant, à résister à cette pression, dont je sentais confusément l'artifice. Je me souviens bien d'un incident, prémonitoire de la débâcle de l'Occident et son enchaînement dans l'empire du faux, quand il fallait s'extasier sur un bébé métisse, fruit des amours d'une jeune chrétienne emplie d'amour du prochain avec un nègre de passage, bébé qui avait été nommé et baptisé Christelle, ça ne s'invente pas. A cette époque, il n'y avait que très peu d'Africains en France, et encore moins de métisses. Après un rapide regard, je déclarai tout de go : « Elle est moche », et peut-être même : « On dirait une guenon ». Scandale. Je n'avais éprouvé qu'une seule sensation, une répulsion viscérale devant cet être noir, au front bas, et crépu ; j'avais aussi eu, longtemps, une figurine dans ma petite

collection d'animaux en plastique, censée représenter un gorille, mais très anthropoïde, quasiment humain, et cette Christelle lui ressemblait. Mais l'assemblée des bonnes familles chrétiennes, mêlant allègrement amour de dieu et amour de l'autre, se répandait en actions de grâces pour l'arrivée d'un tel miracle, cette image du paradis chrétien ou communiste, où le loup cajole l'agneau, et où le Noir engrosse la Blanche. Mon cher père, cet excellent sadique chrétien et gauchiste, en rajouterait une couche, bien plus tard, quand il verrait ma fille, une gamine lumineuse, blonde et dorée, avec de très beaux yeux bleu marine, en disant qu'il préférait « les petits Africains ». Et c'est ainsi que périssent les civilisations qui sont enchainées dans l'empire du faux. Et avec ma nouvelle compagne, écrasé par la terreur judaïque, j'étais moi aussi devenu un dévot de l'empire.

Quand j'arrivai sur la place du village, Dimitri se précipita sur moi ; c'est comme s'il guettait mon arrivée. Je fus très surpris, parce qu'il ne m'avait jamais prêté beaucoup d'attention ; peut-être était-ce de la fierté, peut-être de la jalousie, parce que j'avais noué au cours des ans une forte amitié avec son père, Andreas, propriétaire du principal café traditionnel du village et de la maison que je louais. Ce vieux Grec, ainsi que tous ses nombreux amis,

était d'une profonde gentillesse, et il laissait parfois éclater sur son visage un sourire d'enfant. Dimitri semblait, à l'inverse, presque toujours sombre et revêche. Mais cette fois, il était animé d'un ardent désir de communiquer avec moi, ce qui m'interloqua. Et, dans la surprise, j'eus un peu de mal à reprendre mes esprits.

Il avait dans la main un petit bout de papier, qu'il me donna. Sur le papier étaient écrits un nom que je ne connaissais pas, « Colleen Applegate », et un numéro de téléphone. Ils étaient écrits avec une encre « bleu des mers du sud », qui était mon encre favorite quand j'étais adolescent, d'une jolie écriture ronde, très féminine. Mais je n'avais aucune idée de qui était « Colleen Applegate ».

« Γιαννη, θα πρέπει να τηλεφωνήσεις σ’αντον τον αριθμό! » : « Ianni, il faut que tu téléphones à ce numéro ! »

« Ποιος είναι; » : « Qui est-ce ? » demandai-je.

« Το κορίτσι που αγαπάς, Γιαννη. » : « La fille que tu aimes, Ianni. »

Je me sentis confus. La fille que j'aime ? Il n'y avait pas, vraiment, de fille que j'aime. Il y avait bien Catherine, avec qui j'étais à ce moment. Mais ça ne pouvait être

pouvait être elle. J'esquissai quand même un regard dans sa direction, suivant le mouvement de ma pensée.

« Γιαννη, αυτό το κορίτσι δεν αξίζει τίποτα. » : « Pas elle, Ianni, cette fille ne vaut rien »

Ce n'était pas une bonne réflexion de sa part, parce que cela activa immédiatement le système de défense de l'esprit étranger qui s'était emparé de moi. Selon cet esprit, j'étais parfaitement normal, tel que j'avais toujours été, il n'y avait aucune zone d'ombre dans ma vie, et ma relation à Catherine était donc, elle aussi, parfaitement normale. La remettre en question, c'était ouvrir la voie à la mise en lumière de la zone d'ombre, et cela, il fallait l'éviter à tout prix. Dimitri ne pouvait, à ce moment, dans les premiers instants de mon retour, comprendre que je n'étais plus le même ; rien ne le laissait voir. J'étais en fait comme l'un de ces personnages de science-fiction, apparemment humains, mais possédés par un esprit extra-terrestre. À ceci près que l'esprit étranger qui me possédait avait bien été concocté par des humains, dans de sombres temples dégouttant de sang de Babylone et de Canaan.

Le seul lien que j'avais encore avec cette période qui avait été effacée de ma mémoire était cette phrase : « Je

ne comprends pas ». Ce bout de papier, avec sa jolie écriture raffinée à l'encre bleu des mers du sud, était pour moi, à Pâques, l'équinoxe de printemps, aussi incompréhensible que l'était Shauna, l'oubliée, en septembre, lors de l'équinoxe d'automne. C'était à peu près comme un message trouvé dans une bouteille jetée à la mer. Et je redis, comme alors, « Je ne comprends pas ».

J'essayai pourtant de comprendre, faisant l'inventaire de ma mémoire. Après que ma femme m'ait quitté, et avant Shauna, j'avais bien fricoté avec quelques jolies touristes, rencontrées au hasard des discothèques à ciel ouvert de l'île. La séparation m'avait légèrement déprimé, mais n'avait en rien affecté mes capacités amoureuses, et celles qui m'appréciaient assez pour me suivre jusqu'à ma maison perdue, une fois passées par mon lit et des extases qu'elles ne soupçonnaient même pas, devenaient folles amoureuses de moi. J'avais cette capacité qui fait les excellents amants, qui n'a rien d'un « truc », la capacité d'être totalement présent dans l'acte d'amour, sans la moindre arrière-pensée, peut-être même sans pensée du tout, ce qui rapproche l'acte d'amour de la méditation, qui requiert des capacités analogues. Pour les filles qui découvraient à la fois le plaisir et leur moi profond, c'était une révélation, et la découverte de l'amour.

Mais la séparation m'avait rendu odieux. Je me souviens en particulier d'une splendide Australienne, qui pour une fois n'était pas blonde, mais châtain-roux, avec des cheveux légèrement bouclés et de très beaux yeux bleu-vert ; elle avait juste un défaut, une ancienne trace de brûlure, datant dans doute de l'enfance, juste au-dessus des seins. Elle était surtout extrêmement « sexy », elle inspirait irrésistiblement le désir. Je ne me souviens plus de son nom, je lui ai pourtant sûrement demandé. Après notre nuit et un matin dans le petit jardin des délices qu'était ma maison, elle était partie retrouver sa copine ; elles ont souvent une copine pour voyager. Le soir, elle revint vers le village pour me retrouver, et elle se jeta vers moi : « *My Love!* » (Mon amour !), et c'était ce qu'il ne fallait pas dire. Cela me glaça instantanément, c'était me rappeler ma femme avec qui j'avais partagé des années d'amour, et qui avait finalement trahi, pour un illusionniste prétendument rebelle, un cinéaste primé à Cannes. Quand elle commençait à m'embrasser, je la repoussai gentiment, lui disant : « *I make love only one time with the same girl.* » (Je ne fais l'amour qu'une fois avec une fille) ».

J'avais créé une terrible catastrophe, en toute inconscience. Elle fondit en larmes, et partit en courant. C'était

dans un des cafés de la place, et Kosta, le cafetier, qui était un ami, me dit, avec un air de profonde désolation : « Είναι κακὀ, Γιαννη, αυτὀ είναι πολὐ κακὀ. » : « C'est mal, Ianni, c'est très mal. » Je crois qu'il ne me parla plus jamais. De fait, je fus stupéfait de ce que j'avais fait, parce que je ne l'avais absolument pas prémédité ; au contraire, j'étais venu dans le village en pensant l'y retrouver. Et j'aimais beaucoup cette fille, bien sûr, elle était parfaitement adorable, nous avions passé une nuit idyllique. Reprenant mes esprits, après quand même quelque temps dû au choc de ce que je venais de faire, j'essayai de la retrouver ; bien sûr sans résultat. Je ne sais toujours pas vraiment, aujourd'hui, « quelle mouche m'a piqué », à ce moment ; dire que cela est dû à la séparation avec ma femme est commode, mais peut-être insuffisant. Est-ce que cette séparation suffit à expliquer ce comportement ? Peu de temps après, je rencontrerai Shauna, et là, il ne serait pas du tout question de la rejeter. Est-ce que, une fois de plus, l'inimaginable, une prescience de ma rencontre avec Shauna, m'a fait agir ainsi ? Est-ce que la mouche qui m'a piqué, c'était celle de mon propre destin, et, sans doute, celle de mon moi profond, me disant : « Ce n'est pas Elle » ? *« Wußtet ihr, was ihr wolltet? »* : « Le saviez-vous, ce que vous vouliez ? »

Ce n'était sûrement pas l'Australienne qui m'avait laissé un mot. Ça ne pouvait être qu'Elle, Shauna, mais son souvenir m'était interdit. Et c'était une fois de plus, un mystère incompréhensible.

« Ήρθε μια μέρα αφότου έφυγες, Γιαννη, και δεν ειχες αφησει τον αριθμό του τηλεφώνου. » : « Elle est venue un jour après que tu sois parti, Ianni, et tu n'as pas laissé de numéro de téléphone. »

« Ήθελε να δει το σπίτι σου, και εμείς του το δειξαμε. » : « Elle a voulu voir ta maison, et nous lui avons montré. »

Et il me montra la tache d'une goutte tombée sur le papier.

« Κλαίει, Γιαννη, κλαίει πολύ. » : « Elle pleure, Ianni, elle pleure beaucoup. »

Voir ma maison, ça ne pouvait pas être l'Australienne, elle la connaissait.

« Τηλέφωνησε τώρα Γιαννη. » : « Va téléphoner maintenant, Ianni. » - il fallait aller à la Poste, les téléphones étaient rares.

Je répondis que j'allais d'abord aller dans ma maison, pour poser mes affaires, et que je téléphonerais ensuite.

Dimitri parut déçu, comme s'il y avait urgence, mais il s'en contenta.

Une fois posé chez moi, je n'eus plus très envie de remonter au village, pour téléphoner à une fille que je ne connaissais pas. Je ne comprenais pas l'insistance de Dimitri, mais je m'étais habitué à évacuer, sans examen, les évènements que « je ne comprends pas ». C'est aussi l'un des symptômes de la domination totale de l'esprit étranger, quand la croyance, la « foi » du chrétien, ou la foi dans les « informations » diffusées par les grands médias possédés ou contrôlés par la Juiverie, est tellement forte qu'elle traite comme négligeables tous les incidents qui pourraient la remettre en cause.

Le lendemain, au village, Dimitri se précipita encore sur moi : « Γιαννη, την κάλεσες; » : « Ianni, tu as téléphoné ? » Je répondis que non, je n'y étais pas allé. « πρέπει να τηλεφωνήσετε, Γιαννη, αναμένει! » : « Tu dois téléphoner, Ianni, elle attend ! » Manquait plus que ça, je me sentais comme forcé à téléphoner à quelqu'un que je ne connaissais pas ; et sans que je sache bien pourquoi, ce coup de téléphone, qui ne m'impliquait pas, m'apparut comme vaguement menaçant, comme tout ce qui était frappé au coin du « Je ne comprends pas ». « Ελάτε αμέσως, παρε το τηλέφωνό μου, Γιαννη, δεν δα

πληρώσεις. » : « Viens tout de suite, prends mon téléphone, Ianni, tu ne paies pas. » Le café avait l'un des rares téléphones privés du village, et dans sa tentative de me comprendre, Dimitri avait pensé que c'était le prix de la communication qui m'arrêtait. « Αλλά δεν γνωρίζω αυτό το κορίτσι, » : « Mais je ne connais pas cette fille, » dis-je. Son insistance, à l'inverse sans doute de ce qu'il attendait, accroissait ma résistance. « Αλλά την αγαπάς, Γιαννη, το έχω δει! » : « Mais tu l'aimes, Ianni, je l'ai vu ! » et une larme perça dans ses yeux, à ma grande surprise, parce qu'il était vraiment le prototype du mâle grec, viril et fier. « Είσαι τρελός, Γιαννη, » : « Tu es fou, Ianni, » dit-il enfin, d'un ton de suprême désolation.

Jamais personne, sur l'île, ne m'avait dit que j'étais fou. Les relations dans ces petites communautés villageoises sont fondées sur un grand respect mutuel, qui n'exclut pas l'humour ou les taquineries entre vieux amis, et les mots pèsent leur poids. « Fou », ce n'est pas une plaisanterie, comme ils aiment s'en adresser les uns les autres ; un « fou », c'est un étranger. Cela me choqua très profondément. « Je ne comprends pas » dis-je. Il y avait, entre le monde et moi, comme une barrière infranchissable, que tous voyaient, mais pas moi. Soumis à l'esprit étranger, vivant avec une femme qui m'était étrangère, et

dans une société de plus en plus étrangère et multiculturelle, où l'ancienne complicité des communautés fait place à la méfiance et la haine, j'étais perdu dans un monde hostile, et je trouvais cela normal.

Quand je revins sur l'île en été, toujours avec Catherine, qui remplissait de plus en plus le rôle d'un gardien tyrannique, attentive à tout ce qui pourrait me permettre de retrouver mon ancienne vie et ma mémoire, certains de mes très anciens amis essayèrent de me sauver. En particulier, Bérangère ; Bérangère était la fille d'amis très proches, je l'avais connue quand elle avait quatorze ou quinze ans ; elle était une adolescente radieuse, belle, et d'une extrême intelligence ; il y avait entre nous une grande synchronicité, cet accord spontané entre les êtres, qui excluait en partie la dimension érotique de l'amour, mais en était très proche. J'étais, selon une expression toute faite, « sensible à son charme », et elle l'était encore plus au mien, parce que je jouissais d'une liberté et d'une maîtrise de ma vie qu'elle ne connaissait pas encore. En termes convenus, on peut dire qu'elle était amoureuse de moi, et je l'étais sans doute un peu d'elle, sans songer à m'en cacher. Ou, autrement dit, nous avions une relation privilégiée, ou une « affinité élective » comme le dit le jeune Goethe. Cette année-là, Bérangère devait avoir, je

pense, dix-sept ans. Elle avait beaucoup changé, elle s'habillait « sexy », sortait dans les boîtes de nuit, la chrysalide avait mué en petit papillon. S'il n'y avait eu ni Shauna, ni sa terrible conséquence, Catherine, j'aurais commencé une histoire d'amour avec Bérangère, et cette histoire aurait probablement duré. Mais le destin en avait décidé autrement ; Catherine, jalouse jusqu'à la haine, avait peu à peu installé comme un barbelé entre moi et celles qui pouvaient m'aimer ; je craignais sa violence, et, sans en avoir conscience, je vivais dans un régime de terreur. Un soir, peu avant qu'elle parte de l'île, Bérangère me prit à parti, dans le café où nous nous trouvions. Cela me surprit, nous ne nous étions quasiment pas parlé depuis son arrivée. « Il faut que je te parle, » dit-elle. « Ah, de quoi ? » demandai-je, surpris. « Tout le monde se demande ce que tu fais avec cette fille. Tout le monde est désolé pour toi, ça attriste plein de gens qui t'aiment beaucoup. » Je restai coi, ne sachant que dire ; et tout ce que j'éprouvai, c'était de la colère, qu'on puisse ainsi me juger, moi, alors que je ne voulais pas savoir que je puisse avoir changé. « Et on dit qu'il y a aussi une autre fille, une fille très belle, et que tu ne veux pas la voir, ce sont les Grecs qui disent ça. » « C'est quoi ces histoires, dis-je, franchement en colère cette fois, qu'est-ce que tu

racontes ? » « C'est ce que tout le monde dit, tu es le seul à ne pas le savoir, c'est pour ça que j'essaie de te le dire, j'essaie de t'aider. » Cela m'exaspéra. Elle ne savait pas qu'elle attaquait de front ma nouvelle version du monde, et que je ne pouvais pas supporter que cette version soit remise en cause. Je répliquai donc de la manière crapuleuse qu'utilisent toujours les fanatiques, quand ils ne veulent pas voir une évidence : l'attaque *ad hominen*. « Je ne crois pas ce que tu dis – tu dis tout ça parce que tu es amoureuse de moi. » C'était violent, et d'une extrême méchanceté, d'autant que, même si elle était très équilibrée, elle n'avait quand même que dix-sept ans.

L'esprit étranger, qui est fondamentalement menteur, se défend toujours de la même manière, et c'est une manière violente. Dieu menteur, dieu de terreur. Et si sa manière est si violente, c'est parce que ce qu'il cache est toujours une forme de crime. Cet esprit avait commis un terrible crime contre moi et Shauna, et dans la foulée, il en commettrait bien d'autres, mais loin de me défendre contre lui, je le défendais contre les critiques, comme j'aurais défendu une part essentielle de mon être. Tout en l'ignorant totalement. Pour l'avoir vécu, d'une manière très particulière, je n'ai aucune difficulté à croire les té-

moignages de gens, des jeunes filles en général, qui disent avoir été soumis à du « *mind-control* », des pratiques de dissociation de la personnalité, et de contrôle des personnalités dissociées, fondées sur la terreur et des traumas répétés, le tout pour leur faire commettre des actes que leur vraie nature rejetterait avec horreur. Pratiques ignobles, dont la paternité est, comme d'habitude, attribuée aux nationaux-socialistes, mais qui proviennent en réalité, comme d'habitude, des plus anciens professionnels de la terreur et du mensonge, la Juiverie, sous les oripeaux cette fois de la « psychologie sociale », des « ingénieurs sociaux » et de la CIA. Ce qu'il y avait de particulier dans ma transformation, c'est qu'elle n'avait pas été élaborée secrètement, elle était soudaine, et publique, remarquable par tous. J'étais un peu comme ces traumatisés de la guerre 14-18, victimes d'amnésie, de dissociation et de divers types de névroses, dont l'étude a été à l'origine de la théorie psychanalytique des « traumatismes infantiles », puis des expériences de *mind control*. Et c'était la même Juiverie qui m'avait mis dans cet état, pratiquait psychanalyse, censée libérer des traumas, et *mind control*, qui en installait, le tout suivant la bonne vieille arnaque du pompier incendiaire ; tout est toujours

lié dans le vaste mouvement des consciences et des civilisations ; aucun événement, aucun être n'est singulier.

La petite Bérangère m'avait perturbé, elle avait lancé un pavé dans la mare. Contrarié, je rentrai chez moi pour retrouver Catherine, et là, toujours habitué à la franchise et au partage, je lui racontai ce qui se disait sur moi, et elle, au village. Ce faisant, je déclenchai une tempête. L'immense potentiel de haine de Catherine, la fugueuse droguée, échappée à seize ans d'un père violeur et sadique et d'une mère geignarde et impuissante, se concentra sur Bérangère, la jeune fille en plein épanouissement, charmante, équilibrée et aimée de tous. La haine concoctée dans les tortures et mutilations des familles ou de l'histoire se redirige facilement dans le canal de la jalousie, où elle trouve comme son débouché naturel. Tout ce qui est beau, naturel, aimable et supérieur, devient l'objet de la haine destructrice de Caliban, l'être noir et torturé. Catherine se mit à lancer des imprécations contre Bérangère, cette « petite salope », puis elle se mit à griffonner une page de dessins orduriers assortis de commentaires insultants, censés représenter celle qui venait d'être promue sa pire ennemie. Puis, elle me somma de lui dire où habitait Bérangère, pour aller déposer chez

elle les horribles dessins. Horrifié moi-même, je commençai par refuser catégoriquement. Sur ce, elle commença à me menacer. De quoi, je ne me souviens pas bien. Peut-être de tout casser, peut-être de me quitter, mais cela ne suffit probablement pas. Je crois qu'elle me menaça de s'en prendre physiquement à Bérangère, et de la défigurer. Elle était sûrement assez cinglée pour le faire, au moins en partie. Je me voyais mal suivant Catherine partout, pour l'empêcher d'accomplir des gestes irréparables. Et sans être même certain d'y arriver. Quand sa haine explosait, cette fille plutôt fluette se transformait en véritable bombe, une machine à détruire, et on pouvait sentir que rien ne l'arrêterait. C'était terrifiant. Elle se vantait d'avoir une fois réussi à mettre en fuite trois types, trois dealers avec qui elle avait un petit problème. Cela paraît invraisemblable, mais je le crois volontiers. Dans cet état, elle n'aurait pas hésité à risquer sa propre vie dans sa rage à arracher les yeux de quelqu'un. Et elle avait, aussi, une force au-delà du commun, presque surnaturelle, sans doute la même que celle qu'on constate dans les possessions dites « sataniques ». Les guerriers nordiques étaient sans doute capables de susciter en eux, volontairement, un état semblable, dans les situations de combat, et l'avaient nommé « *berserk* ». Au

contact de Catherine, je l'ai finalement moi-même éprouvé, et c'est un état qui est, à sa manière, une espèce d'extase, dont on imagine facilement qu'il vous emmène tout droit au Walhalla ; c'est un état qui joint à une force élémentaire, animale, une extrême lucidité, et aussi, cette impression décisive dans le combat, que le temps se ralentit, et que vos adversaires, encore sous l'emprise de la réflexion ou de la terreur, sont lents et hésitants. Un physiologiste dirait sans doute que cela est provoqué par un flot d'adrénaline très au-delà de l'ordinaire. C'était la première fois que je voyais Catherine dans cet état, ou s'en approchant, et c'était réellement effrayant. Dans ces situations, il n'y a pas d'autre solution que le recours à la violence, et c'était une répétition de ce qui m'était arrivé avec la mafia judaïque, les Hollander et compagnie. Quoique, en comparaison, bien que le niveau de leurs menaces soit extrêmement élevé, il aurait été bien plus facile de réduire à merci la bande de ces lopettes judaïques vicieuses, mais lâches, que d'affronter Catherine.

La mort dans l'âme, me sentant comme englué dans la pire noirceur, j'accompagnai donc Catherine pour qu'elle puisse glisser son torchon sous la porte de Bérangère.

Le soir, un type nommé Daniel, qui ressemblait à un gros poupon vaguement roux qui se goinfrait de trop de sucreries, et qui disait « aimer les enfants » avec un œil gourmand, nous prit à part, Catherine et moi, sur une petite place déserte. Bérangère était partie, avait pris le bateau avec sa famille, et il les avait accompagnés au port. Elle pleurait beaucoup, dit-il. Ça me désolait, bien sûr, et ça ne pouvait que réjouir Catherine. Puis il se mit à commenter sur le torchon de Catherine. Il commença à entrer dans un délire selon lequel ça ne pouvait qu'être l'œuvre d'un psychotique, et que ce psychotique ne pouvait être une femme, selon ses immenses connaissances à lui, Daniel, dans le domaine de la psychopathologie. Donc, c'était moi le coupable. Rien n'y faisait. Catherine avait beau ricaner en se vantant d'avoir produit la chose, non, ça ne pouvait être que l'œuvre d'un homme, moi en l'occurrence. C'était, en fait, mon sang qu'il voulait, et tout cela était motivé par l'immonde jalousie, parce que cet abruti pervers polymorphe à la Freud était sans doute un pitoyable amoureux de Bérangère. Et le poupin commença à devenir agressif, il prétendait me casser la figure. « Occupe-toi de tes fesses », lui dis-je pour tenter de m'en débarrasser. Je voyais les yeux de Catherine figés

dans une inquiétante fixité, elle commençait à se balancer légèrement d'une jambe sur l'autre, comme un chat qui va bondir sur une souris, avec un vague sourire, elle flairait la proie sur laquelle elle allait pouvoir se déchainer, au premier mouvement de sa part. L'idiot, qui ne voyait rien, commença à prendre une espèce de pose grotesque, genre « karaté », et déclara superbement, pour m'effrayer et faire valoir ses droits suprêmes sur ma misérable personne : « Je suis Juif, je suis du Bétar ». Le Bétar est une organisation paramilitaire juive, toujours protégée par les gouvernements occupés, qui a pour caractéristique de toujours attaquer à cinq contre un, et de ne pas hésiter à mener des expéditions punitives contre des femmes et des vieillards « antisémites ». Mais le résultat de sa rodomontade fut très différent de ce qu'il attendait. Je n'allais évidemment pas tomber à genoux pour le supplier de me pardonner, ce qui risquait d'arriver était plutôt que je doive retenir Catherine de lui arracher les yeux, et sans certitude d'y parvenir. Ça faisait au moins dix bonnes minutes que j'essayais d'expliquer, et d'une certaine manière, de me justifier. J'en avais plus qu'assez, d'avoir cet abruti qui prétendait me juger. Il y eut un assez long moment d'attente, comme si le terme

« Juif » se frayait péniblement un chemin dans ma mémoire. J'avais en face de moi un Juif, le membre de la race élue et persécutée, etc. Mais le réflexe conditionné par une exposition constante à la propagande, shoatique et autre, ne fonctionnait plus parfaitement. « Juif » évoquait aussi autre chose, je ne savais vraiment quoi, ma mémoire étant verrouillée, mais en tous cas quelque chose de sombre, et de mauvais. Je ne supportais plus qu'un de ces salauds prétende me culpabiliser, comme ils l'avaient tant fait. Et ma réponse finit par émerger sur mes lèvres, totalement inattendue : « Sale Juif », dis-je. Disant cela, brisant l'interdit, je ressentis soudain à la fois un frisson de stress, et un immense sentiment de libération, comme un poids soulevé de ma poitrine. Du coup, le matamore belliciste, que cela aurait dû enrager, se décomposa immédiatement. Ses joues roses pâlirent, et ses bras tombèrent, ballants, le long de son corps. Tout à coup, toutes les élaborations de la propagande, sur lesquelles se fondent le pouvoir et la sécurité du moindre Juif, qu'il le veuille et le sache ou non, étaient réduites à néant, pour ne laisser à nu qu'un « sale Juif ». D'un mot, j'avais détruit l'esprit de terreur, et rejeté la culpabilité.

Il balbutia quelque chose comme « nazi, *shoah* », comme si ça pouvait avoir encore un quelconque effet.

« N'importe qui deviendrait nazi à cause de connards comme toi », dis-je pour l'achever. Et le matamore, grand chevalier du Bien et du Droit, dépouillé de ses oripeaux trafiqués, laissa échapper une larme, contemplant sa ruine évidente.

Plus tard, l'état de grâce une fois parti, la culpabilité reviendrait en force. Une hirondelle ne fait pas le printemps, dit-on. Ce surgissement de « sale Juif » avait eu lieu à un moment de tension extrême ; il y avait l'agression de Bérangère, la violence de Catherine, tous évènements qui ne se seraient jamais produits sans la séparation terroriste de Shauna, et qui étaient donc tous, au final, dus aux criminels pornographes juifs, et au-delà, l'ensemble des ordures, ethniques ou non, qui les soutiennent de près ou de loin. Je n'en avais aucunement conscience, ayant tout oublié ; pourtant cela se fraya sans doute un chemin dans mon esprit, émergeant de ma mémoire. Et plus tard, je reviendrai peu à peu à l'ordinaire, croyant que mon antisémitisme passager, cette insolente violation du tabou, aurait les pires conséquences. Mais, évidemment, rien ne se passa.

Quand j'ai vu, assez récemment, des photos du Dany Cohn-Bendit de l'époque, j'y ai vu un peu plus qu'une vague ressemblance avec ce Daniel, mais à vrai dire je ne

me suis jamais renseigné sur son identité, qui ne m'intéressait pas particulièrement. Il faisait partie, ainsi que quelques dizaines d'autres, du groupe des Français « réguliers » de l'île, et personne ne se préoccupait beaucoup de ce qui se passait dans le monde lointain hors de l'île, à près d'une journée de bateau. J'ai une anecdote qui montre bien la malévolence feutrée du personnage, anecdote sans grand intérêt s'il ne s'agit que d'un Juif ordinaire, mais évidemment plus intéressante s'il s'agit bien du Dany héros des médias qui encore aujourd'hui pérore et condamne tout ce qui bouge au cœur de l'Europe. Un soir de vent, sur le chemin des boîtes de nuit, je m'étais pris une poussière dans l'œil ; comme je portais des verres de contact, je devais dans ce cas-là retirer la lentille, l'humidifier – un peu de salive faisait l'affaire – et la remettre toute propre. Je l'avais fait des dizaines de fois, c'était juste une routine. C'était une opération que je faisais très attentivement, parce que je n'avais pas de lentilles de rechange, je ne pouvais risquer de les perdre. Trop chères, à cette époque. Daniel était avec moi, je ne sais de quoi nous parlions, je n'ai à peu près aucun souvenir de ce qu'il racontait, sauf qu'il s'insurgeait contre moi quand je disais que je ne supportais pas les musulmans et les considérais comme une menace, alors qu'il

défendait ces « pauvres immigrés » contre mon inhumanité. Quand je retirai ma lentille pour faire mon opération habituelle, il me souffla « tu vas la perdre ! » alors qu'elle était juste en équilibre sur le bout de mon index, cela cassa ma concentration, me fit sursauter, et, évidemment, je la perdis. Impossible de la retrouver dans le noir. « Je l'avais bien dit ! », claironnait-il, tout content de sa préscience. J'étais furieux. « Tu aurais pu la fermer ! » Alors il déploya tout son art talmudique pour en rajouter une couche ; j'étais bien sûr le seul responsable de la perte de ma lentille, et de plus je faisais de lui, l'innocent Daniel, son bouc émissaire. J'avais forcément tous les torts, et en râlant contre lui, j'aggravais mon cas. Comme on disait par chez moi quand j'étais petit, je l'aurais bouffé. Mais bon, j'étais encore, sans le savoir, sous la coupe du christianisme qui pardonne les offenses, et j'oubliai ma fureur. Je ne savais pas qu'il était juif, et d'ailleurs à cette époque, je n'avais jamais lié quelques bizarreries de comportement au judaïsme. Je passai le reste de mon séjour à demi-borgne avec une seule lentille, me promettant, un peu tard, de ne jamais rester seul avec cet individu.

Deux ans plus tard, un autre événement faillit me remettre en mémoire ma rencontre avec Shauna, et cette

fois encore, en relation avec le monde juif, qui était décidément le verrou m'empêchant de reprendre conscience ; de fait, je ne pouvais pas reprendre conscience sans devenir automatiquement antisémite, ce qui, dans le monde occidental occupé, est un crime contre l'humanité.

Catherine, qui sentait, avec raison, que personne ne l’aimait sur l'île, sinon quelques junkies, avait décidé qu'il fallait la quitter. Elle avait été odieuse ; elle avait même, un jour, volé de vieux amis. Englué dans cette relation perverse, et soumis à une terreur insidieuse et constante, que je n'étais pas réellement capable de percevoir, je finis par accepter de quitter mon île, au lieu de la quitter, elle. C'était pour moi une terrible catastrophe, j'adorais cette vie plus que tout, même si Catherine avait fortement contribué à la détériorer. Mais il semblait que je devais continuer sur le chemin de ma descente aux enfers.

J'avais réussi à me procurer quelques accessoires rares sur l'île, et surtout un long tuyau d'arrosage qui m'évitait de devoir prendre l'eau de la citerne dans un seau pour arroser mes plantes, ce qui était relativement fastidieux. Je ne pensai pas le laisser dans la maison, d'autant que si un touriste imbécile en faisait un mauvais

usage, il pourrait vider la citerne en peu de temps. Ne sachant trop qu'en faire, bizarrement, je pensai au Français qui avait une maison sur une plage de l'île, Jean-Pierre, le « dentiste ». C'était celui qui avait tenté de me tuer avec son hors-bord alors que j'étais en plongée, et était en partie responsable de mon départ, mais tout cela faisait partie de la zone interdite par l'amnésie. Il y avait comme une espèce de curiosité qui me poussait vers sa maison, comme si il y avait là un mystère que je devais tenter de voir. Par une étrange résurgence de la mémoire, sa figure s'imposa à moi alors que je comptais quitter l'île, et je décidai de lui apporter mon tuyau.

L'accueil fut plutôt frais, voire carrément hostile, sans que j'en comprenne la cause. Il ne voulait pas de mon tuyau, dit-il. Je savais l'individu grossier, mais au lieu de me faire fuir, cela m'intrigua. J'essayai, en discutant, de comprendre les raisons de son animosité, vu que « je ne lui avais rien fait ». Quand il comprit que, en fait, il n'avait rien à craindre de moi, son ton changea. Finalement, je n'étais peut-être pas un ennemi, mais un complice, puisque dans le monde mafieux, et le monde du peuple élu d'Israël ennemi du monde entier, c'est soit l'un, soit l'autre, sans position neutre. Avisant Catherine, qui se tenait modestement tranquille, il se mit à explorer,

l’œil soudain brillant de convoitise, le chemin de la complicité mafieuse : « Un petit câlin, peut-être ? » Cela, bien sûr, me stupéfia. Que je ne sois pas un ennemi ne signifiait pas que j'étais prêt à partouzer avec lui, et peut-être la femme assez sombre qui était là, en retrait, et n'avait pas dit un seul mot, même pour nous saluer. Je lui dis que non, ce n'était pas une chose que je faisais, ce n'était pas du tout ma manière de concevoir la vie, le sexe et l'amour.

Cela l'enragea immédiatement. Sortant de ses gonds, il commença à me cracher à la gueule un discours stupéfiant : « Ce n'est pas comme la fille que tu aimais, elle faisait ce qu'on lui demande, elle avait été bien entraînée. »

Entraînée ? De quoi, de qui parlait-il ?

« Quoi ? », dis-je.

Il continua, l’œil brillant de haine, une histoire sur cette fille que j'aimais.

« La fille que tu aimes est venue chez moi. Elle ne voulait pas aller à l'hôtel, elle pleurait. Elle est restée quelques jours. Elle avait la réputation d'avoir un corps magnifique, je lui ai demandé de se déshabiller. Elle a compris, elle s'est déshabillée, et elle s'est allongée sur le

canapé en écartant les jambes. C'était vrai qu'elle était magnifique, une perfection comme ça, ça n'arrive jamais. Je me suis mis sur elle, mais je n'y arrivais pas. Elle pleurait trop. Je n'y arrivais pas ! » Et, disant cela, son ton devint plein de colère ; il me regarda avec haine, comme si c'était de ma faute.

Je sentais aussi que, s'il me racontait cette horrible histoire de viol raté, c'était pour me faire mal. Mais je ne comprenais rien, j'étais totalement surpris, et j'avais comme un sentiment d'irréalité, aucune douleur, aucune colère, rien.

« Je lui ai proposé de lui refaire ses dents, gratuitement, à Paris, pour qu'elle puisse devenir modèle, bien sûr si elle était gentille avec moi. Je lui aurais fait les plus belles dents possibles. Mais elle a refusé. »

Mais de qui parlait-il ? J'étais interloqué. La fille que j'aimais ? Je ne pensai qu'à ma femme, Annie, celle qui m'avait quitté, mais ça ne lui correspondait pas, elle avait des dents parfaites.

« De qui tu parles, ça ne peut pas être Annie ? Elle ne te connaissait même pas. »

Là, il fut un instant décontenancé. « Comment tu peux l'oublier, c'était la plus belle fille du monde. »

Puis, « Elle s'est suicidée, c'est à cause de toi. Comment peux-tu être aussi idiot ! »

Emporté par sa fureur, il me dit enfin : « Ils m'ont dit de te tuer, je n'ai pas réussi, je devrais le faire maintenant »

Là, il avait trouvé un interlocuteur. Pendant le temps que j'étais avec Catherine, je n'avais pas appris à me battre, mais j'avais appris à devenir *berserk*, à m'animer d'une rage destructrice impossible à contrôler. Un grand cow-boy vaniteux, genre armoire à glace dopée aux hormones, qui voulait me piquer une table de billard et m'avait traité de « *asshole* » (trou du cul) sans que je l'aie moi-même provoqué en fit la triste expérience. Changeant d'état instantanément, je saisis une cannette de bière à moitié vide et lui dis avec une voix pleine de rage : « *I will make you eat that can!* » (Je vais te faire bouffer cette cannette !), tandis que l'image de cette cannette que j'enfonçais dans son gosier s'imposait, venue de nulle part, dans ma vision. Si les Grecs du bar, qui avaient tout de suite compris la situation, n'étaient pas intervenus pour m'arrêter et me faire revenir sur terre, le grand imbécile aurait bouffé la cannette, il le savait, et il était absolument terrorisé.

« Tu as intérêt à être bien armé, dis-je, parce que ça ne va pas être facile. »

Cela suffit à calmer instantanément ses intentions meurtrières, parce que si le meurtre est facile, la guerre est nettement plus risquée.

« C'est pas ce qu'on m'a dit... On m'a dit que tu avais peur... », balbutia-t-il, décontenancé.

En même temps, cela me rappela très vaguement quelque chose, la menace de mort, comme s'il y avait une petite fissure dans la chape de plomb qui enserrait ma mémoire.

En situation d'avantage maintenant, avec un Juif qui n'oserait plus m'agresser, le couvercle de la terreur et du tabou liés à l’ancienne situation similaire se dissipant, tout ce qu'il venait de me dire, toutes ces choses bizarres sur une plus belle fille du monde que j'aurais connue, commença à s'insérer dans ma conscience, comme si ce n'était plus tout à fait étranger. Je sentais, mais très vaguement, comme un souvenir endormi, sans en savoir plus ; je passai à un état confus, comme le début d'un rêve éveillé. Je sentais qu'il y avait quelque chose ; ce n'était pas un état qui m'était inconnu, c'était à peu près l'état d'hypnose ou de transe légère dans lequel je me

plongeais quand j'étais en analyse, mais les souvenirs suscités par l'analyse étaient sans intérêt.

« Je crois que je me rappelle de quelque chose.... dis m'en plus ! » dis-je au dentiste juif mafieux.

« Haha tu veux en savoir plus ! » dit-il, sentant qu'il pouvait retrouver un avantage pour m'écraser. « Tu veux savoir comment elle est morte ? Elle s'est tiré une balle dans la tête. »

Soudain, la femme sombre, qui était en retrait, intervint, paniquée : « Arrête, Jean-Pierre, il va devenir dangereux ! » et il se tut immédiatement.

Ça fit immédiatement cesser mon état de réminiscence, aussi. Je retombai dans un état normal, et toute perception d'un souvenir disparut. La conversation s'arrêta net, nous n'avions plus rien à nous dire.

Je sortis avec Catherine. Lui et son amie allèrent sur le pas de la porte, et ils nous regardaient partir. Il avait ce regard noir, mauvais, que j'avais déjà vu, mais je ne me souvenais plus ni où, ni quand. « Il est fou, ce type, pourquoi veut-il me tuer ? » dis-je à Catherine. Elle ne répondit rien. Elle avait peut-être fait le rapprochement entre le numéro de téléphone que j'avais reçu de Dimitri

et ce qu'on venait de nous raconter, mais elle le cacha soigneusement ; pour elle, c'était une rivale de moins, et qu'elle ait disparu même de ma mémoire l'arrangeait.

Vu longtemps après, maintenant que j'ai retrouvé la mémoire, il semble tout à fait invraisemblable que j'aie pu réussir à négliger, comme sans importance voire inexistants, deux faits aussi étranges que le numéro de téléphone donné par Dimitri, et l'histoire que m'avait racontée Jean-Pierre. Tous deux pointaient vers la même chose, une fille très belle que j'avais aimée ; cela aurait dû, au moins, m'intriguer. Pourtant, aucune connexion ne se fit entre ces deux évènements, chacun resta dans son étrangeté propre, sans aucun rapport avec la réalité. Il y avait, pourtant, une force cachée, qui m'avait poussé à aller déposer, sans raison, mon tuyau chez ce Jean-Pierre à qui je n'avais jamais parlé ; mais cette force ne parvenait jamais à la conscience.

J'aurais aussi pu relier ces évènements à un autre événement, fugitif, qui m'était arrivé quelque temps auparavant, et que je n'avais absolument pas compris. Un jour, alors que j'étais allongé sur mon lit dans mon studio parisien, et alors que Catherine était absente, une femme, un fantôme, apparut au pied du lit. Elle semblait très belle, et elle me regardait en silence. C'était, pour moi,

une espèce d'ange, mais je n'arrivais pas du tout à la relier à quoi que ce soit, dans ma vie réelle ou psychique. Je n'avais aucune idée de ce qu'elle faisait chez moi. Je ressentais bien une espèce d'émotion, quelque chose de puissant qui semblait émaner d'elle, mais cela restait très vague. « Qui êtes-vous ? » demandai-je, et elle disparut. A la même période, avant ou après, je ne sais, j'entendis sur le poste de télévision une information rapide sur une célèbre *pornstar* suicidée à Hollywood. J'étais dans la cuisine, et cela m'intrigua, je ne savais trop pourquoi, peut-être par une espèce de voyeurisme ; j'allai vers le poste pour regarder s'il y avait une photo de la *pornstar*, mais il était déjà trop tard.

Une autre fois, bien plus tard, la « très belle fille » oubliée allait faire une autre tentative pour me contacter, dans des circonstances extrêmement étranges. J'étais alors enseignant dans un département d'ethnologie, tout en continuant par ailleurs à être informaticien, et enseignant en informatique. J'ai toujours été intéressé par l'anthropologie, et donc sa petite sœur l'ethnologie ; et ce goût m'était venu d'une manière fortuite, dans des cours de sociologie que je suivais pour compléter ma formation en sciences, ou pseudosciences, économiques. Comme je n'étais pas un « vrai » sociologue, le professeur marxiste

bon teint m'avait attribué un exposé sur un phénomène exotique, genre curieux et intéressant, mais loin des préoccupations sociétales sérieuses des sociologues, « la magie dans les sociétés primitives », avec pour support un livre de Lévi-Strauss sur je ne sais plus quelle tribu d'Indiens. Le docte Lévi-Strauss, en présence du chamanisme indien, avait rondement tranché l'affaire : les opérations magiques du chamane ne sont qu'artifice, tromperie et simulation ; le chamane est un schizophrène qui s'ignore, mais que le grand Lévi-Strauss a débusqué ; et enfin, si le chamane obtient des résultats, c'est grâce à un effet découvert par le génial anthropologue, l'efficacité symbolique, qui est, en gros, une théorie selon laquelle le sommet de l'art, dans la culture, est de mentir pour impressionner les gogos. Sans savoir trop pourquoi, peut-être parce que j'aurais lu Artaud sur les Tarahumaras, la théorie du chamane escroc schizophrène me révolta, et je fis à la surprise générale un exposé qui démolissait, dans les formes polies de l'exercice universitaire, le Grand Maitre du structuralisme, et grand promoteur, à côté de la théorie du chamane-escroc et d'autres du même acabit, de celle de l'incontestable égalité des races. Qui était l'escroc ? Il faut dire que, aussi, la fréquentation des drogues m'avait un peu ouvert le psychisme. Près de

trente ans plus tard, je me retrouvai dans un département d'ethnologie où l'on cherchait à comprendre le chamanisme en y entrant, en évitant les jugements extérieurs à l'emporte-pièce.

Le professeur qui m'avait introduit dans ce département avait un parcours très singulier, et étrangement, assez comparable au mien, avec un décalage d'une quinzaine d'années. Il était surdoué et avait fait une grande école prestigieuse ; sa femme et ses enfants ayant disparu dans une secte d'inspiration chrétienne, le laissant ravagé, il s'était tourné vers l'étude du religieux ; il était comme moi taoïste, connaissait à fond le Yi King, et également l'astrologie, que je connaissais un peu, mais avais négligée au profit du Tarot, la voyance semi-directe, que je trouvais plus excitante. Ce type, qui m'était très proche, mourut un jour d'une crise cardiaque en face de l'Université, tout comme il l'avait prévu par l'astrologie. Et, dans une rencontre mémorielle de l'ensemble du département, et de ceux qui l'avaient apprécié, ce qui faisait beaucoup de monde, on fit venir une médium, rencontrée par hasard, pour le contacter.

Quand la séance commença, Yves, le défunt, commença par s'adresser à tous, puis à certains d'entre nous en particulier, dont moi, évidemment. En réalité, il

n'avait rien à dire que nous ne sachions déjà, et ce qu'il disait ressemblait presque aux discours de distribution des prix, où il disait tout le bien qu'il pensait du parcours de tel ou tel. On voyait bien l'intense effort de concentration de la médium, et on avait vaguement l'impression que ça n'en valait pas la peine. Il n'y avait pas grand-chose, en tous cas, qui validait l'intérêt de l'expérience. Et, il y eut soudain, totalement inattendue, une rupture dans le flot tranquille des paroles du défunt : « Je suis désolée, c'est très embarrassant, mais je ne peux l'empêcher, » dit-elle, « une force beaucoup plus puissante que celle d'Yves le pousse de côté, elle veut absolument parler. » Petite stupéfaction dans la salle, dont l'intérêt se réveilla tout de suite. « C'est une jeune femme, et elle est extrêmement belle. Elle dit qu'elle veut parler à Jean ». Jean, c'est moi, Yves m'avait déjà appelé précédemment par mon prénom. Interloqué, je répondis : « Qui est-ce ? Qu'est-ce qu'elle veut me dire ? » Et la médium répondit : « Elle ne peut pas parler ici, elle ne peut le dire qu'en privé. »

Quand, la séance finie, mes amis vinrent me voir pour commenter, je les stupéfiai en disant que je ne pensais pas aller voir la médium. Je ne me privai pas d'une petite plaisanterie vantarde, disant que ça ne m'étonnait pas

qu'une femme très belle veuille me parler, et que j'étais habitué ; mais une femme très belle, morte, et que j'aurais connue, ça ne me disait rien du tout. C'était une époque où, suite aux horreurs que me faisaient subir mon ex-concubine et la justice, liguées dans la défense inconditionnelle des tarés forcément « victimes », à propos de ma fille, j'étais devenu sérieusement alcoolique. Je ne voyais pas pourquoi j'irais voir cette médium, et puis, j'avais assez de mes problèmes du moment. Enfin, je dis même que ce n'était pas possible, il devait y avoir un « truc » là derrière ; je ne voulais pas croire à la réalité des « esprits », dont j'estimais que je n'avais pas besoin. Cela affecta beaucoup la médium, qui avait insisté sur le fait que ce genre d'évènements est très rare ; et même, sa fille, que je rencontrai quelque temps plus tard, me dit que ça l'avait désespérée, lui faisant perdre le goût de son activité.

Tout cela est, bien sûr, dû à l'amnésie et, surtout, la force extrêmement puissante qui barrait le retour de la mémoire. Ce que contenait cette mémoire était dangereux, et même totalement inacceptable, à l'époque, autant pour moi que pour tous les gens que je fréquentais ; en effet, je ne pouvais retrouver la mémoire sans devenir immédiatement un antisémite virulent, ce qui, dans le

monde où je vivais, était et est encore considéré comme le comble du Mal, ainsi que les médias, les universitaires, les politiciens le rabâchent en continu. L'esprit étranger maintient son pouvoir en criminalisant ceux qui dénoncent ses crimes. Il inventera au besoin d'horribles crimes, commis par ceux qui le dénoncent, dans le but de toujours cacher les siens, et de pointer le doigt accusateur sur ceux dont le seul tort est de dire la vérité. Donc, il valait peut-être mieux pour moi ne pas savoir, quand la médium, et Shauna, se préparaient à me faire découvrir la vérité. D'une certaine manière, l'amnésie me protégeait, cachant soigneusement la part horrible du monde, contre laquelle j'aurais eu peut-être, à l'époque, de grandes difficultés à me battre. En réalité, la mémoire me reviendrait dans les dix ans plus tard, quand je pourrais m'éloigner du monde, vivre dans la solitude, et retrouver peu à peu mon être perdu, ayant construit une barrière étanche entre le monde ordinaire et moi. Ce serait une terrible tempête émotionnelle, qui me laisserait conscient, mais ravagé, et cela ne peut être expérimenté dans la vie sociale ordinaire. Et, surtout, l'esprit profond se manifeste par des chocs émotionnels très puissants ; or, dans ce que m'avait dit la médium, je n'avais éprouvé aucun choc, aussi je n'avais simplement aucune motivation.

On peut dire que mon esprit profond n'avait pas, à ce moment, ressenti la nécessité de se manifester. Si la mémoire de Shauna avait été évoquée, d'une manière ou d'une autre, cela aurait été très différent ; mais absolument rien ne surgit, calme plat.

Mais certaines rencontres, certains évènements seront capables de réactiver l'esprit profond, opérant une brèche dans la réalité ordinaire. Le premier sera, à ma grande surprise, la naissance de ma fille, ou plus précisément, ma fille elle-même. Catherine avait parachevé ses intrigues en s'arrangeant pour tomber enceinte, évidemment sans m'en prévenir, et juste à un moment où je commençais à voir ce qu'elle était réellement, insupportable. J'étais assez en colère quand elle me l'apprit, mais incapable de laisser tomber une fille qui portait une vie, et finalement je me laissai transporter par la contemplation du miracle. Elle avait bien calculé son coup, c'est ainsi que les pervers l'emportent toujours sur les honnêtes gens, parce que ceux qui respectent la vie et l'amour sont tellement prévisibles. Et quand arriva la naissance, ce moment intense et dramatique où les êtres ne peuvent pas tricher et sont mis en présence de leur nature profonde, Catherine repoussa l'enfant qu'on venait de lui mettre sur la poitrine, avec une moue de dégoût ; c'était

un bébé magnifique et qui respirait calmement, sans pleurer, mais n'avait pas encore été lavé. Il y eut comme un moment de stupéfaction, mais la sage-femme réagit assez rapidement, prit le bébé avec le linge qui l'entourait, et me le mit vivement dans les bras, disant : « Tenez, monsieur ». C'était une fille, et cela joua peut-être un rôle dans ce qui se passa ensuite. Je regardais ce beau bébé, qui semblait si paisible, juste remuant un peu ses petits membres, et j'étais comme fasciné par cet état d'innocence, cette présence forte d'un être profond et encore intact, quand soudainement elle ouvrit les yeux. Elle avait les yeux bleu marine, un peu comme ceux de Shauna, et ces yeux plongeaient dans les miens, fixement, sans ciller, comme une expression d'infinité, l'infinité de l'esprit profond. Je ressentis un choc émotionnel intense, me sentant immédiatement lié à ce petit être qui, de manière totalement inattendue, manifestait une telle puissance, et ce choc était très proche de celui d'un coup de foudre. Je ne me rappelais pas, à l'époque, le coup de foudre avec Shauna, enfoui dans les décombres de ma mémoire ; aussi, j'étais incapable de mettre ce coup de foudre pour ma fille en perspective d'un autre, plus puissant, que j'avais éprouvé pour une femme et amante ; et c'était comme si c'était la première fois que j'éprouvais une telle

émotion. Dans les circonstances où j'étais, cet amour pour ma fille, rapidement caractérisé comme « fusionnel », donc, selon les gendarmes de la psychologie, mauvais, joint à la jalousie et la haine exacerbées de la mère, allait nous valoir les pires ennuis, l'ordre public et ses sbires ne pouvant supporter l' « exclusion » de la mère, un psychologue confit en dévotion sermonnant que je « salissais l'image de la mère », et une procureure de la République, laide, métèque et haineuse, proclamant que « les pères ne sont là que pour payer ».

Dans tous les régimes totalitaires, l'esprit étranger qui les domine s'attaque à tous les liens naturels, c'est à dire l'amour qui relie normalement, à divers degrés, les membres des familles, des clans, des ethnies, des races ; et, dans cette escroquerie générale qui se fait appeler « démocratie », nous allons vers de plus en plus de torture des cervelles pour des enfants de plus en plus jeunes, pour les rendre de plus en plus étrangers à leur esprit profond, et leur faire adopter les « valeurs » artificielles de la propagande niveleuse, et une « culture » fondée sur des mensonges visant à les couper de toutes racines, voire même de tout sens des réalités. J'ai vu un jour, affichée dans une école primaire de la République, une

peinture sur papier, apparemment réalisée par les enfants sur instructions des instituteurs, représentant des visages « multiculturels », c'est-à-dire de toutes races, ayant évidemment entièrement gommé le côté gênant des différences, tous pareils sauf la couleur, cette représentation du paradis sur terre version chrétienne-républicaine étant surmontée d'un slogan que même Orwell n'aurait pas osé imaginer : « La différence n'est pas une différence ». Et comme il s'agit d'un dogme, on peut penser que, comme dans le monde d'Orwell, toute pensée différente, voire même toute pensée tout court, sera sanctionnée, au nom de l'inexistence des différences.

Dans ce monde immensément pervers et mensonger qu'est devenue la vertueuse République, j'allais expérimenter de plein fouet la prééminence du crime, dans l'affaire qui m'opposerait à la mère de ma fille, Catherine, pour la garde de l'enfant. Cette mère, qui avait rejeté son enfant à la naissance, qui avait été une junkie accro à l'héroïne, avait été enfermée d'office dans un hôpital psychiatrique, s'en était enfuie et était en principe recherchée, se mettait à hurler des imprécations qui ameutaient tout le quartier, m'avait cassé le pouce alors que je tentais de protéger mes yeux qu'elle voulait arracher, et mena-

çait de tuer sa fille si j'osais quoi que ce soit, fut transformée par la Justice de la République en innocente victime, sans que j'y puisse rien. Au contraire, tous mes efforts pour la vérité étaient réinterprétés par un système pervers comme des actes d'hostilité de ma part. C'était vraiment une terrible erreur que de croire en la « justice » de la République, un système où règnent les menteurs et les criminels, certains accédant aux plus hauts niveaux de l'État. Avoir la moindre confiance dans ce système est un piège mortel. La République est devenue un territoire entièrement occupé par l'esprit étranger, et elle est devenue l'ennemie de l'humanité, pas dans le sens de l'espèce humaine, mais dans le sens de l'être profond, notre « humanité » authentique.

Ce n'est pas que la République soit dévoyée, il ne s'agit pas d'une erreur de parcours, au contraire tout cela est inscrit dans la nature même de ces institutions fantomatiques, fondées dès l'origine sur de pieux mensonges, comme « Liberté, Égalité, Fraternité ». Un système mensonger ne peut que favoriser les plus habiles menteurs, qui sont aussi les pires criminels, et les groupes qui ont une expérience du ghetto, du mensonge et du crime depuis plus de trois mille ans sont fortement favorisés par

le système lui-même. Une institution comme la République, qui dénie le droit à l'existence de la réalité des familles, clans, ethnies et races, ne peut survivre qu'à travers toujours plus de propagande, et toujours plus de terreur ; c'est sur une époque de Terreur qu'elle se fonde à l'origine, et cette terreur n'a jamais réellement cessé. Inversement, les vraies démocraties, comme celle d'Athènes ou la République de Venise, se fondent sur les clans et ethnies, et sur l'exclusion des étrangers, ce qui leur garantit une dimension plus « humaine » et « humaniste » et une certaine protection contre l'empire du faux. Aujourd'hui, par un étrange détour, c'est par l'Internet que les clans et les affinités, honnis par la Niveleuse et ses médias uniformes, se reconstituent et retrouvent une voix qu'on croyait perdue.

Entre la naissance de ma fille et le déchainement des harpies, d'autres évènements avaient eu lieu, qui me rapprochaient de mon être profond, celui qui s'était réveillé, à ma grande surprise, lors de cette naissance. D'abord il y eut Virginie, que je rencontrai à Montréal, dans le Canada français. Elle était suisse, blonde, et très fine, physiquement et intellectuellement ; j'en tombai presque instantanément amoureux. Ma fille avait environ six mois ; j'avais encore un contact très fort avec elle, par

exemple il suffisait qu'on s'étende et qu'elle me prenne la main pour qu'elle s'endorme presque instantanément, et il m'arrivait aussi de m'endormir à côté d'elle. Comme elle avait été rejetée par sa mère, c'était à moi de lui fournir tendresse, affection, et attention ; ce qui me mettait d'emblée dans une situation paradoxale, la mère ayant forcément « tous les droits » sur l'enfant. Ce qui donnait aussi, à la mère, une faille à travers laquelle elle pourrait exercer sa haine et sa tyrannie. Mais, dans les premiers temps, je ne songeai qu'à aimer la jolie Virginie ; nous vivions un déchaînement de passion sensuelle, et elle voulait se marier. Même, j'expérimentai quelque chose que je n'avais jamais connu : le désir instinctif, viscéral, de faire un enfant avec elle. Un incident particulier, et assez étrange, me signala, sans que je le comprenne, que la présence de Shauna, l'oubliée, était toujours active au plus profond de mon être. Quand Virginie me dit son désir de se marier, ce qui me faisait immensément plaisir, elle ajouta une petite phrase probablement destinée à accroître, innocemment, le prix qu'elle avait à mes yeux : « Mon père est très riche, dit-elle, je suis une héritière. » Quand Shauna m'avait dit avoir « beaucoup d'argent », j'avais trouvé ça très bien, sans plus ; l'argent est une commodité comme une autre, enfin c'est ce que je

croyais. Mais quand nous avions été séparés entre autres parce que les Juifs exigeaient une montagne d'or pour nous laisser vivre, ma vision de l'argent, qui devenait une puissance maléfique, avait radicalement changé. Aussi, je répondis à Virginie, à sa grande surprise : « C'est bien ma veine », d'un ton assez sinistre, faisant de sa fortune un obstacle qui serait, pour moi, infranchissable. Je me souviendrai longtemps de cette réaction apparemment sortie de nulle part, une réaction assez négative alors même que l'idée du mariage était pleine de promesses. Il y eut d'autres facteurs qui empêchèrent mon mariage avec Virginie, ma fille étant le principal, parce que j'avais le plus grand mal à me résoudre à l'abandonner ; mais cette réaction initiale, et totalement inattendue, me surprenant moi-même, alors que nous rêvions d'un mariage, a peut-être été le petit déclencheur d'un long processus négatif. La séparation d'avec elle, qui se fit sur des années, avec des tentatives de revivre ensemble, me laissa totalement déchiré, une fois de plus. La malédiction juive qui avait présidé à la destruction du contact entre Shauna et moi continuait à faire son effet, comme elle le ferait encore pendant de très nombreuses années. Virginie finit par épouser en Suisse un soi-disant réfugié

politique argentin, dont le nom, L., est celui du plus puissant trafiquant d'esclaves américain du dix-huitième siècle, le juif Aaron L. Et, comme par hasard, elle est aujourd'hui atteinte de la cécité mentale typique de l'esclave moderne inconscient de son état, « *color-blind* », aveugle à la couleur et antiraciste.

Alors que j'étais encore en train de me débattre dans les affres de mon amour pour Virginie, un autre surgissement de mon être profond allait bouleverser ma vie, en Irlande cette fois. Je n'avais jamais su que Shauna était d'ascendance irlandaise, et que son vrai nom n'était pas Shauna, mais Colleen, ce qui veut dire, très simplement, « jeune fille ». Le nom qu'elle avait indiqué sur le bout de papier qu'elle avait laissé pour moi à Dimitri, sur l'île grecque. Alors que « Shauna » est un nom d'actrice, un nom gaélique signifiant « gracieuse » ; à l'origine le pornographe *yid* d'Hollywood Bobby Hollander voulait appeler « sa » précieuse star « Shana », un nom yiddish signifiant « précieuse », et dans toutes les productions d'Hollander elle est nommée « Shana Grant », mais dans les productions qu'il ne contrôlait pas elle se faisait appeler « Shauna » ; c'était garder une petite lettre de sa vraie personnalité ; pas grand-chose sans doute, mais cela suffit parfois à ne pas être totalement dépossédé.

Des ballades irlandaises chantent une « *sweeet colleen* », une douce jeune fille, ce qui convient parfaitement à « Shauna. » Et, sans surprise, j'ai immédiatement adoré l'Irlande, sa nature souvent sauvage et intacte, et surtout ses habitants, ses pubs mêlant la Guinness, la musique locale et la poésie, et ses filles magnifiques, celtes et nordiques. Tout cela se conjuguait, à mon insu, pour que mon être profond, indissolublement lié à Colleen, ressurgisse, et cela ne manqua pas d'arriver.

C'est comme si elle m'était apparue, juste en face de moi, me regardant fixement. En fait, non, mais il y eut un moment où elle entra subitement dans mon existence. C'était dans une rue d'une petite ville irlandaise, où s'alignaient les pubs. Elle était arrivée en vélo, l'avait garé, et elle se dirigeait rapidement vers le pub ; elle était ravissante, longue fine, dansante, et vêtue d'une très belle robe traditionnelle, brodée, dans les tons bleus. J'étais avec un groupe de gens, des collègues informaticiens, nous étions à un congrès qui se tenait dans un centre de conférences de cette petite ville touristique. Elle ne m'avait sans doute pas vu. Et soudain, elle retourna la tête, puis tout le corps, et me regarda droit dans les yeux. Je fus immédiatement électrisé et tétanisé ; je ressentais un violent coup de foudre, qui me clouait au sol ; et à

l'inverse de ce qui s'était passé avec celle que j'appelais Shauna, j'étais comme enfermé dans un mur invisible, incapable du moindre mouvement. Quand j'avais rencontré Shauna, nous avions été portés par une vague, un mouvement puissant qui nous précipitait l'un vers l'autre, et il n'y avait aucune pensée. Maintenant quelque chose, provenant évidemment des suites terribles de ce premier coup de foudre, me liait soudain et m'empêchait de faire le moindre mouvement, de dire la moindre parole. J'éprouvais peut-être une terreur de ce que « ça recommence », que le terrible trauma soigneusement enterré dans l'amnésie se réactive, que les démons ressortent de leur crypte. J'étais dans un état de sidération ; en même temps, une sarabande de pensées se déchaîna, hésitant sur ce que je devais faire, me disant que j'étais fou, que je devais bouger, « mais qu'est-ce que je fais ? » ; c'est sans doute de ce moment que date ce qui me pourrirait la vie ensuite pendant des années, ce que j'ai appelé ma « phobie », l'incapacité d'entrer en relation avec une femme, au-delà de la phase de séduction et d'approche ; cette « phobie » aurait quelques rémissions, mais très loin de l'état de simplicité naturelle dont je jouissais jusqu'à ma rencontre avec Shauna, et il faudrait que je sorte

enfin de l'amnésie pour retrouver en partie le bonheur de l'innocence.

Elle et moi nous regardions, immobiles, fascinés, et cela dura un long moment, comme une éternité ; finalement, elle tourna les talons et entra dans le pub vers lequel elle se dirigeait. Le groupe avec lequel j'étais décida d'aller dans le pub d'à côté de celui de la belle Irlandaise, et, après un instant d'hésitation, je les suivis. Je m'installai à proximité de la grande fenêtre teintée du pub, pour pouvoir surveiller la rue. Dix minutes plus tard, ma fée celtique ressortit de son pub, et je la contemplai, fasciné, la voyant virevolter dans la rue, manifestement affolée de ne pas me voir. « Qu'elle est belle ! » dis-je, à mi-voix, mais je n'arrivai pas à décoller de mon siège. J'avais pourtant même prévu de me placer à un endroit peu confortable, mais d'où je pourrais sortir facilement. Mais j'étais comme devant un spectacle, qui n'était pas ma propre vie, peut-être un peu comme j'avais vu Shauna, s'exhibant nue, magnifique, et inaccessible, sur la plage. Quand, enfin, je réussis à bouger et sortir, elle avait repris son vélo et disparu. Elle avait sans doute conclu le pire, que ce qu'elle avait ressenti n'était qu'une illusion ; comme pour moi, elle était une illusion également, que je

n'arrivais pas à rendre réelle, malgré la souffrance et le désarroi que cela me causait.

J'aurais pu rester, peut-être la revoir. Mais, le lendemain, je partis. J'allais retrouver ma fille et, hélas, sa mère.

À partir de ce moment, je commençai réellement une lente descente vers l'enfer. J'avais, en Irlande, la possibilité de refaire complètement ma vie ; j'adorais le pays, j'avais rencontré une femme que j'aimais, et même, un directeur d'université, jeune et très beau, m'avait proposé un job, sans me connaître, sur ma bonne tête ; je correspondais au type de gens qu'il recherchait. Pour moi qui, en plus du comportement insupportable de Catherine, ne supportais plus l'invasion d'abrutis du tiers monde en France, c'était vraiment une occasion de rêve. Pourtant, je ne la saisis pas. Plus tard, on me fit aussi d'autres propositions, qui m'auraient très largement sorti du marasme, pour ne pas dire l'enfer, dans lequel je m'enfonçais. Mais de plus en plus, j'éprouvais dans toutes les circonstances de ma vie cette phobie, cette terrible paralysie qui m'envahissait chaque fois que j'avais l'occasion de m'échapper, au moins un peu, du monde dans lequel j'étais enfermé. À un congrès international,

on m'offrit un jour, publiquement, la présidence de l'organisation ; offre très prestigieuse, mais à laquelle je fus totalement incapable de réponde. Aucun son ne sortit de ma bouche ; je réussis juste à faire « non » en hochant la tête. Le lendemain, c'était en Italie, j'allai au musée des Offices, à Florence ; là, dans cette exposition de la magnificence du meilleur de l'esprit européen, je retrouvai avec délices mon être profond, cet être qui perçoit le monde et ne le discute pas. Une jeune fille ressentait probablement la même chose que moi : elle était blonde, assez menue et délicate, très jolie et avait cet air de fraicheur des filles de la Renaissance. Nous fumes immédiatement attirés l'un vers l'autre, c'était une attirance presque irrésistible, celle de deux aimants extrêmement puissants. Je ressentais cette attirance physiquement, et pourtant, aussi invraisemblable que ça puisse paraître, je luttai contre elle. Nous étions dans la cafétéria du musée ; elle bougea pour s'installer à une table proche de la mienne, mais je ne bougeai pas. Nous nous regardions, et une nouvelle fois une sarabande s'agita dans ma tête, je me disais qu'il fallait que je bouge, que j'aille la rejoindre, et je n'y arrivais pas ; la tension était insoutenable. Finalement, elle partit, rapidement, me laissant exsangue, et convaincu d'être devenu définitivement fou. Pour clore la série, le

lendemain, dans l'avion, une charmante hôtesse de l'air, manifestement très dégourdie, s'arrêta pour engager une conversation avec moi ; et, dans le cours d'une conversation badine, arriva le moment où elle devait faire la démonstration obligatoire de l'art du gilet de sauvetage. « Excusez-moi, dit-elle, je crois que ça va tomber sur vous, » me présentant le gilet. C'était évidemment une occasion de s'amuser et faire un peu plus connaissance, et la paralysie s'empara immédiatement de moi ; je pouvais parler, mais pas bouger. « Excusez-moi, je ne peux pas », dis-je, et elle fut obligée de faire la démonstration sur elle-même. Et notre complicité naissante s'évanouit dans l'incompréhension.

Cette situation, une attirance immédiatement suivie d'un blocage, se répéta, inlassablement, peut-être des centaines de fois, sans que j'arrive jamais, ou presque, à la dépasser.

Tels que je les ai décrits jusqu'ici, les évènements semblent suivre une trame continue, une trame temporelle dans laquelle chaque événement est singulier, et a des conséquences singulières. C'est la manière habituelle de raconter les histoires, voire l'histoire des peuples. Mais cela n'est qu'une reconstruction, qui donne l'appa-

rence d'une trame linéaire et unique ; en réalité, les évènements saillants sont les expressions d'une trame immense, dans laquelle tout est interconnecté, évènements qui se répètent, de ci de là, avec une intensité plus ou moins remarquable. Mon état de phobie était certes dû, principalement, à l'horrible drame de ma séparation forcée avec Shauna, et à l'amnésie qui s'ensuivit ; mais cet événement même avait été préfiguré par d'autres, auxquels je n'avais pas, à l'époque, prêté grande attention.

Je rentrais de Grèce, au début de l'automne. Ma femme m'avait quitté pour rejoindre le réalisateur de films qui avait malencontreusement raté son suicide, c'était aussi l'époque où j'avais rejeté une belle Australienne sans savoir ce que je faisais ; mon rapport aux femmes, à ce moment, n'était pas optimum. Vu de loin, étant donné mon potentiel d'attraction sur les femmes, on pourrait dire que j'étais à cette époque, sans m'en rendre compte, particulièrement dangereux. Je sortais de l'aéroport, et j'étais seul. J'avais sur l'épaule, comme d'habitude, mon grand sac de toile militaire à une bretelle, dans lequel se logeait mon sac de plongée, qui avait la même taille. Une jolie femme blonde sortait en même temps que moi, à ma gauche, tirant une grosse valise de

cuir. Elle me regardait ; ça ne m'étonna pas outre mesure, je savais avoir le *look*, un peu aventurier, un peu décalé, un peu sauvage, qui vous fait remarquer dans les aéroports. Ça n'avait rien d'étudié, c'est ce que j'étais réellement. Elle était, presque à l'inverse, entièrement définie par les normes de la *jet set* : coiffure discrètement stylée, presque naturelle, vêtements soyeux mais peu voyants, et évidemment quelques bijoux, pas trop tape-à-l'œil non plus. Chic, et passe-partout. Mais elle n'était pas maquillée, elle avait une jolie peau naturelle. Elle avait un type de blonde d'Europe de l'Est, ni franchement slave, ni franchement nordique. Elle me côtoya pendant que nous prenions la porte ; sentant comme une vague intimité avec elle, je lui fis un signe de tête pour la saluer. Puis elle se dirigea vers l'emplacement des taxis, et je me dirigeai vers celui des bus. Désœuvré, je la regardai encore ; elle me plaisait décidément beaucoup ; elle avait une grâce certaine, même en trainant sa valise griffée. J'avais bien conscience que nous ne vivions pas dans le même monde, et nous n'étions plus en vacances ; nos univers se séparaient entre taxis et bus ; je n'avais pas de quoi lui offrir la vie dorée à laquelle elle semblait habituée.

Elle me regardait aussi ; elle se ravisa soudain, et traversa, toujours trainant sa valise, l'espace qui sépare les taxis des bus. « Hello », dis-je, et elle répondit « Hello ». Sur le quai, puis dans le bus, nous eûmes une longue conversation, au début emplie des banalités d'usage ; nos prénoms, et je ne me rappelle absolument pas du sien, et d'où nous venions ; elle me dit venir d’Israël. Je n'y prêtai pas grande attention, le seul fait qui m'intéressait à propos d'Israël, c'est que ce n'était pas une île, et j'avais un goût immodéré pour les poussières d’îles, les bateaux, et le sentiment d'être hors du monde qu'on a du mal à trouver sur les continents, sinon dans des endroits inhospitaliers. Je n'ai pas de souvenir de ce dont nous avons parlé ; ordinairement j'orientais toujours les conversations, quand je le pouvais, sur ce qu'aime mon interlocuteur, sur ce que j'aime aussi, pratiquant une espèce de « *positive thinking* » instinctif ; j'abordais peu les sujets qui fâchent, ou ceux qui peuvent faire émerger des différences. Si l'amour est une déesse, il faut savoir l'invoquer, et c'est le plaisir qui invoque la déesse ; la rencontre d'une personne séduisante est déjà un plaisir, et il faut alors apporter des fleurs à la déesse pour qu'elle veuille bien s'incarner. Je ne parle pas ici d'une de ces techniques de séduction qui encombrent de misérables manuels, je

parle d'un rituel, d'une opération qui est, profondément, sacrée, et qu'on aborde avec le plus grand respect. On m'a trop souvent demandé « comment je fais » pour être ainsi aimé ; c'est une question qui m'a longtemps embarrassé, voire énervé. En réalité, le seul « secret », si c'en est un, est que j'aborde les relations amoureuses, et en partie les autres aussi, avec le plus immense respect, avec un sens du sacré que les décérébrés, réduits au rang de machines à copuler, à acheter et vendre, ont totalement perdu. Mais on ne peut plus parler du sacré, à notre époque, sans passer pour un dangereux illuminé ; l'univers se remplit de la cacophonie des pervers et tarés en tous genres, réclamant à cor et à cris de prétendus « droits », et les jeunes tarés des banlieues, au dernier degré de la dégradation, ont trouvé un mot fourre-tout dans leurs cent mots de vocabulaire pour dégrader tout ce qui les dépasse : « T'es mystique, toi ! ».

Arrivés à Paris, ma toute nouvelle amie et moi eûmes un moment d'hésitation ; nous n'avions pas du tout envisagé la suite à donner aux évènements. Dans le flou, nous allâmes dans un café, parce que nous n'avions pas envie de nous séparer, mais nous ne savions pas très bien comment rester ensemble. La question du « Qu'est-ce qu'on fait » méritait un petit éclaircissement. Au cours de la

conversation, je compris qu'elle désirait venir chez moi ; mais je l'imaginais mal, avec son style *jet set* et sa belle valise, s'installant dans mon studio pas particulièrement luxueux, même s'il se trouvait sur l'île Saint-Louis. J'aurais préféré que nous allions à l'hôtel, mais elle voulait à tout prix venir chez moi, d'autant que j'y étais seul, ma femme n'y habitait plus. Je ne sais pourquoi, l'idée qu'elle vienne chez moi me contraria énormément. Elle voulait être avec moi, et c'était tout ; l'endroit lui importait peu ; elle s'apprêtait à prendre la place de ma femme absente, débarquant avec sa valise ; elle avait décidé qu'elle m'aimait, et elle était prête à passer immédiatement du statut d'étrangère à celui d'amante à temps plein. C'était une situation que je n'avais jamais vécue ; je ne pensais même pas qu'elle soit possible ; dans le monde où je vivais habituellement, le monde post-hippie, disons, les codes sont très différents ; on couche d'abord, et on décide, très rarement, de vivre ensemble ensuite. C'était un bouleversement dans mes rituels auquel je n'étais pas habitué ; je me sentais en territoire étranger. Il y a peut-être, aussi, autre chose qui a pu m'influencer, quoique je ne m'en sois absolument pas rendu compte ; je n'ai pas la moindre certitude à ce sujet. Elle m'avait dit venir d'Israël ; je crois que je compris

qu'elle était israélienne, donc juive. Ce n'était absolument pas « marqué sur sa figure », mais cela apparut, peut-être, dans ses bijoux. Or, les femmes juives évoquaient pour moi, sans que je le comprenne, des traces de mémoire souvent incompréhensibles, et rarement agréables. Pas toutes, certaines, sorties de leur milieu, « déjudaïsées » en quelque sorte, et ne fréquentant pas de garçons juifs, étaient tout à fait normales, sexuellement ou amoureusement, comme on voudra. Mais la plupart m'ont posé des énigmes assez incompréhensibles, et parfois inquiétantes. Il y avait eu Malka, cette fille brune, une fois n'est pas coutume, qui m'avait séduit par sa vivacité, et qui, après une très belle nuit d'amour, me déclara qu'elle était fille de rabbin, qu'elle ne pouvait pas vivre avec un « *goy* », et qu'à cause de l'immense plaisir de cette nuit, qu'elle ne connaîtrait plus jamais, elle serait malheureuse toute sa vie ; c'était incompréhensible et glaçant. Beaucoup plus inquiétant, il y avait eu cette belle blonde au nez un peu busqué, au corps très énergique, militante dans un groupuscule adepte des théories terroristes de Lev Bronstein dit Trotski, qui un jour, dans une rue, à la sortie d'un spectacle je crois, me rattrapa et, arrivant à mon niveau, me dit, sans me regarder : « Ne te retourne pas » « Quoi ? » dis-je, incrédule, mais je ne me

retournai pas. « Je veux te prévenir, fais attention, il y a des gens qui veulent te tuer ». Je ne suis pas sûr qu’elle ait dit « des gens », peut-être était-ce bien pire, quelque chose comme « mes amis ». Je n'en crus pas un mot, je me demandai si elle était devenue folle, mais quand même, je ne me retournai pas. Je n'ai pas eu peur, je n'ai pas eu les symptômes de la peur, mais, cependant, cette présence invisible, de gens derrière mon dos, est peut-être restée, peut-être encore active quand j'ai rencontré Shauna. Tous ces évènements flottent, invisibles, et parfois déterminants ; et il ne s'agit pas que des évènements qui me sont effectivement arrivés, il s'agit de tous les évènements qui, au cours d'innombrables histoires, peuvent être associés à ce que j'ai vécu ; nous sommes l'expression, partielle et momentanée, de forces profondes qui traversent les peuples au cours du temps. Au travers des évènements particuliers, on perçoit confusément, sans en avoir conscience, le grondement des lames de fond.

Est-ce ce grondement, inaudible, des lames de fond, qui soudain brouilla ma perception de ma belle israélienne, me faisant passer de l'euphorie du plaisir à une sombre tristesse ? Est-ce simplement le fait qu'elle prétende s'installer chez moi, devenant de fait ma compagne officielle ? Elle insista sur le fait de venir chez moi ; je lui

dis que ce n'était pas possible, on discuta quelque temps, et finalement, à sa grande stupéfaction, je dis quelque chose comme : « Je ne peux pas », je me levai et je sortis du café. Très curieusement, un événement qui eut lieu peu de temps après, que je peux raccorder à la lame de fond, me fait penser, après coup, que c'est elle, l'invisible, et non pas l'apparence, l'absence de ma femme, qui a motivé ma très étrange réaction. Quelques jours après être rentré seul chez moi, sans comprendre ce que j'avais fait, et le regrettant amèrement, j'allai dans mon repaire habituel, la Closerie des Lilas. Là, deux types, bruns, olivâtres, pas beaux, et vêtus de sombre, se précipitèrent illico sur moi. « On sait qui tu es », me dirent-ils tout de go. Diable, je ne les avais jamais vus, je ne les connaissais « ni d'Ève, ni d'Adam ». Mais bon, comme je ne suis, après tout, qu'un gentil, un *goy*, ils pouvaient se permettre de me tutoyer. « Qui êtes-vous ? », dis-je, terriblement surpris. « Ça te regarde pas », dit le plus petit, qui semblait sortir tout droit des bureaux de la Loubianka, où la Tcheka organisait le génocide des Russes blancs et orthodoxes, sous prétexte de « lutte des classes ». Ses yeux noirs brillaient, d'une brillance que je reverrai plus tard. « Ne pose pas de questions, nous sommes là pour te prévenir. » « Me prévenir de quoi ? »,

dis-je, stupéfait. « De ne pas chercher à revoir la fille que tu as laissée il y a deux jours. » « Comment savez-vous ça ? », dis-je, de plus en plus stupéfait. « Nous l'avons récupérée. C'est une chanteuse très célèbre en Israël, il n'est pas question qu'elle soit amoureuse d'un *goy* ; tu as de la chance, si elle était restée avec toi, on t'aurait tué. » « On l'a récupérée, elle pleure beaucoup, mais ça s'arrangera. » De savoir qu'elle pleurait, ça me donna envie de la revoir ; il m'est arrivé très souvent de faire mal à des gens, surtout des femmes d'ailleurs, mais je le fais toujours sans vouloir connaître les conséquences de mes actes ; en réalité je déteste faire mal, et quand je suis mis en face de la réalité, je ferais n'importe quoi pour réparer, ce qui n'est généralement pas possible. « Où est-elle ? Je voudrais la voir », dis-je. Le petit Juif, puisque c'en était évidemment un, parut énormément surpris par ma réaction. Les menaces de mort n'avaient apparemment aucun effet sur moi, aucun effet conscient en tous cas ; et qu'ils me disent qu'ils m'auraient tué ne m'empêchait absolument pas d'avoir soudain une forte envie de la revoir. C'est comme si ces menaces étaient pour moi irréelles, ce qui n'empêche pas qu'elles soient enregistrées quelque part, hors de ma conscience. « On est ici pour te prévenir, ajouta-t-il. Si tu cherches à la revoir, tu es mort. »

Ces menaces, dont je n’avais aucune conscience, existaient probablement dès l’origine de notre rencontre, et elles étaient sans doute à l’origine de ma séparation d’avec cette fille qui m’attirait énormément. Elle ne voulait pas venir chez moi pour devenir ma compagne attitrée, comme je le pensais, ou en tous cas il y avait une autre motivation : elle savait parfaitement que si elle s’enregistrait dans un hôtel, elle serait retrouvée facilement. En réalité, elle devait venir chez moi pour que nous soyons cachés, au moins un moment ; si elle me l’avait dit, j’aurais certainement accepté, mais cela faisait partie des choses trop monstrueuses pour être dites, tout comme le statut de *pornstar* de Shauna, et ces choses non dites, que l’on ne devine même pas, pèsent cependant d’un poids immense, que l’on ressent confusément.

C'est très souvent que, dans ma vie, le passé, le présent et le futur se mélangent, comme si ce qu'on appelle les prémonitions et ce qu'on appelle les souvenirs, plus ou moins enfouis voire perdus, se mélangent, presque indistinctement. La trame du temps n'est pas un trait, ou un vecteur, uniforme ; elle est un profond océan, bruissant de mille tourbillons, qui parfois font quelques vagues à la surface.

C'est très différent de lire dans des livres, saints ou non, que le peuple « élu » par le Dieu Unique a le privilège d'utiliser, en tant qu'élu, tous les moyens pour assurer sa suprématie, mensonge, pillage, et même meurtre, et d'avoir été, soi, réellement, la cible de ces assassins fanatiques. On lit par exemple dans le Talmud qu'il est légitime d'assassiner « les meilleurs des *goyim* », pour la seule raison que ceux-ci peuvent faire de l'ombre à la suprématie du peuple élu, et donc gêneraient les plans mirifiques du Dieu Tout-Puissant ; et cette politique a été réalisée, en grand, par les assassins juifs de la Tcheka, les pires génocideurs que le monde ait connu, qui s'en vantaient. Ces assassins, qui s'en prennent au meilleur d'un peuple, pour assurer leur propre omnipotence de peuple « élu par le dieu tout-puissant », sont doublement criminels, car ils privent l'humanité du meilleur d'elle-même, pour assurer la suprématie de leur empire de haine. Peu de gens peuvent témoigner de cela : les morts ne parlent pas, leurs assassins non plus, et si je suis moi-même encore vivant, et caché, cela est sans doute à mettre au compte de ce qu'on appelait un « ange gardien », qui n'est peut-être autre qu'une mémoire inconsciente d'évènements passés, mémoire persistante, invisible et obscure, et qui ne peut pas être altérée par les mensonges et

les terreurs des propagandes. Cette mémoire s'est exprimée, pour moi, bien avant que j'aie la moindre conscience de la réalité de la situation dans laquelle je me trouvais, et dans laquelle je suis encore, comme tous mes contemporains qui, sans le savoir, vivent, aiment, rient et chantent sous la surveillance invisible des assassins.

Voici le temps des Assassins

Arthur Rimbaud

Tout cela doit sembler provenir d'une autre réalité pour l'immense majorité, les gens qu'on appelle ordinaires, qui n'ont d'autre défaut que d'être innocents, et croient facilement ce qu'assène l'appareil de propagande qui se proclame être le « consensus ». Pourtant, tout ce que je raconte est absolument authentique, au mot près ; je ne « romance » rien. Je n'ai rien de commun avec des gens comme ce « rescapé de la *Shoah* » qui s'est taillé un joli succès de librairie en racontant ses « souvenirs » dans lesquels, petit garçon, à Auschwitz, une petite fille lui lançait tous les jours une pomme par-dessus les barbelés ; « souvenirs » qui, comme bien d'autres de la même origine, étaient totalement inventés ; et qui, pour

se justifier, raconta que c'était vrai « dans son imagination » ; je le rappelle, je suis franc et de race franque, et être franc, c'est abhorrer le mensonge, et les menteurs.

À l'époque de ces divers évènements, j'étais aussi innocent et inconscient que le sont la plupart de mes contemporains. Comme les Russes liquidés par les assassins « révolutionnaires », j'aurais pu être assassiné sans comprendre pourquoi. Haïr les gens beaux et intelligents, c'est normalement le fait exclusif des psychopathes. Même si, aujourd'hui, le nombre de ces psychopathes augmente constamment, et pas par hasard, on n'imagine pas qu'ils puissent massivement passer à l'acte. Et pourtant, cela a été, et cela peut être encore. C'est qu'une force puissante anime ces êtres, et cette force, c'est ce qu'ils appellent leur « religion ». Toutes ces « religions » nées au Proche-Orient, à la porte de l'Europe, sont porteuses d'une tyrannie criminelle, qui est d'abord celle du dieu prétendument unique, Seigneur Tout-Puissant aux mains dégoulinantes de sang, régnant sans partage dans la terreur. Je parle beaucoup des Juifs, parce que j'ai été la cible de leurs crimes ; ce n'est pas pour valoriser le christianisme ou l'islam, dont les promoteurs ont pris pour modèle la tyrannie judaïque pour assurer la leur, tout en gardant, plus ou moins secrètement, une place

privilégiée pour leurs modèles juifs, plus expérimentés qu'eux dans le maniement de la tyrannie. La libération de l'homme est loin d'être accomplie, et la seconde guerre mondiale, voulue spécifiquement et unilatéralement par la Juiverie (« *Judea declares war to Germany* », « La Juiverie déclare la guerre à l'Allemagne », *Daily Express*, 1933), a été une terrible régression vers la barbarie, où toutes les valeurs européennes ont été détruites par des bandes criminelles, promouvant la disparition de toute résistance soit sous le joug soviétique, soit sous le joug de l'ultra-libéralisme destructeur d'identités. Le mot « Juiverie » choque, aujourd'hui ; il faut bien pourtant un mot pour nommer l'innommable ; il n'existe aucun autre mot pour nommer clairement ce qui, pour les Juifs, correspond à ce qu'est l'Église pour les chrétiens, une organisation qui a des règles, des objectifs, un fonctionnement, et qui n'est pas réductible à la masse des croyants ; qu'il soit quasiment interdit de nommer cette organisation, que le simple fait de la nommer soit « antisémite », est un indice certain de sa puissance, mais aussi de sa perversité.

Opération « haine raciale »

Au commencement était Yahweh – c’est en tous cas ainsi que commence la fable. Ce dieu s’est adressé à son troupeau d’ « élus » sous forme de « commandements », et quand ce n’étaient pas des commandements, sous forme d’une succession de promesses et d’imprécations. Dans le Livre Sacré, dans *Exode, 34*, ce Dieu, qui vient de manifester son excellent caractère en torturant atrocement les Égyptiens, donne les premiers éléments de sa philosophie à son homme de confiance Moïse :

> « 1 L'Éternel dit à Moïse : Taille deux tables de pierre comme les premières, et j'y écrirai les paroles qui étaient sur les premières tables que tu as brisées.
>
> (...)
>
> 10 L'Éternel répondit : Voici, je traite une alliance. Je ferai, en présence de tout ton peuple, des prodiges qui n'ont eu lieu dans aucun pays et chez aucune nation ; tout le peuple qui t'environne verra l'œuvre de l'Éternel, et c'est par toi que j'accomplirai des choses terribles. »

Quelles « choses terribles » ce petit peuple va-t-il accomplir sous mandat divin ? Dans l'étape précédente, l'Éternel a mis la main à la pâte, noyant les affreux Égyptiens sous d'effroyables calamités, et délivrant son peuple innocent et blanc comme neige, mais le ton a changé : le peuple innocent et blanc comme neige va mettre lui-même la main à la pâte pour accomplir des « choses terribles ». Les victimes des « choses terribles », on l'a compris, seront les autres peuples. Les chrétiens et musulmans prétendent avoir été, eux aussi, mandatés plus tard pour faire les « choses terribles » en question, après avoir été, en ce qui concerne les chrétiens en tous cas, convertis par des membres d'une secte à l'origine juive ; mais ce n'est pas, évidemment, l'avis des Juifs, pour qui les chrétiens et musulmans font partie des victimes potentielles des « choses terribles », peut-être même en tant que victimes prioritaires ; c'est un peu comme si les chrétiens, et dans une moindre mesure les musulmans, avaient acheté des « fonds pourris », une religion dans laquelle ils se prennent pour des élus mais ne peuvent être que des victimes, l'émetteur des fonds pourris et véritable détenteur du fonds de commerce restant intouchable.

L’Éternel va ensuite prescrire le mode opératoire. Passons aux précieux commandements. Il s’agit de l’Alliance, les termes du contrat, ce qui figure, peut-être sous une forme plus brutale réservée aux initiés, dans l’Arche d’Alliance, trésor du peuple juif. C’est la seconde Alliance ; dans la première, celle d’Abraham, le Seigneur Tout-Puissant exige la circoncision comme contrepartie. Nous avons maintenant dans cette seconde Alliance l’exposé de l’art et la manière de rendre cette circoncision efficace.

> « 11 Prends garde à ce que je t'ordonne aujourd'hui. Voici, je chasserai devant toi les Amoréens, les Cananéens, les Héthiens, les Phéréziens, les Héviens et les Jébusiens.
>
> 12 Garde toi de faire alliance avec les habitants du pays où tu dois entrer, de peur qu'ils ne soient un piège pour toi. 13 Au contraire, vous renverserez leurs autels, vous briserez leurs statues, et vous abattrez leurs idoles. »

Ce premier terme du contrat entre ce Dieu et son peuple est d’entrée immensément bizarre, pour peu qu’on veuille l’examiner de près. D’abord, il ne manque pas, dans le monde indo-européen, de dieux guerriers,

quoiqu'ils soient aussi créatifs et poètes, comme Odin, le dieu nordique et germanique, et plusieurs dieux grecs, mais en tant que dieux, ils luttent contre des géants, des monstres, des forces mauvaises, ils luttent pour la beauté, l'amour, la force, la fécondité, l'amélioration du monde, pas contre le peuple d'à côté. Les idéaux déclarés d'entrée par le dieu Yahweh peuvent se résumer à la cupidité, le désir de s'emparer des biens du voisin. Il s'agit là d'une divinité bien singulière, qui au lieu de songer à chanter et enchanter la beauté du monde, comme le font tous ses collègues, même s'ils sont aussi guerriers par ailleurs, ne songe qu'à voler et détruire ses voisins.

Ce n'était que le prologue. La suite, le premier commandement, « Garde toi de faire alliance, etc. », est encore plus stupéfiante.

« Ne faire alliance avec personne » ne doit pas être très difficile à accomplir pour des gens que la circoncision du huitième jour, celle de la première Alliance, a incliné vers la psychopathie. C'est évidemment très gênant pour les autres peuples qui, croyant avoir affaire à des humains ordinaires, vont s'imaginer pouvoir se fonder sur une morale commune pour faire des alliances avec les Israélites, que ces derniers vont trahir sans vergogne, obéissant en cela aussi bien à leur nature qu'au premier

commandement de leur Dieu. Ce premier commandement à lui seul mériterait qu'Israël soit mis au ban des nations, ce qui est arrivé souvent dans l'histoire, mais jamais de manière suffisamment générale pour les arrêter ; ils ont au contraire toujours trouvé des « alliés » à qui ils ont fait miroiter quelques grands idéaux et quelques profits, qui sont autant de naïfs et d'imbéciles.

Le « de peur qu'ils ne soient un piège pour toi » est de toute évidence sorti d'un cerveau paranoïaque, ce qui est peut-être la pire extension possible de la psychopathie, celle qui crée les individus les plus infernaux et les plus dangereux, à tous points de vue. On peut trouver dans divers panthéons pas mal de dieux passablement cinglés, mais à ce point, c'est exceptionnel. Quel autre dieu a-t-il « peur » des « pièges » qui lui seraient tendus ? Est-ce un dieu, ou ce que dans d'autres mondes, on appellerait une créature des enfers ? Plus que psychopathe, ce dieu est psychotique.

Enfin, « vous abattrez leurs idoles », point d'orgue du premier commandement, résume l'être-au-monde de ce dieu et de son peuple. Ce dieu n'existe que dans la destruction des autres dieux, ce peuple n'existe que dans la destruction des autres peuples. Il ne se prévaut d'aucune

qualité, il n'enchante pas les humains de chants magnifiques, il ne connait ni l'extase, ni l'amour, ni la poésie, ni la beauté, il hait les statues et toutes les formes d'art authentique ; dans l'immense monde où les formes rivalisent de beauté et de magnificence, ce dieu qui ne possède aucun de ces attributs a choisi une voie singulière : la haine et la destruction. L'être de ce dieu est un non-être, un être qui n'existe que par le vide terrifiant qu'il crée autour de lui.

Aucun autre dieu, aucun autre peuple n'a jamais été monstrueux à ce point, et pourtant il y a eu de temps à autres sur cette terre de fameuses horreurs. Dans le monde des humains ordinaires, les dieux des autres peuples sont autant d'autres formes de beauté, des sources d'inspiration et d'élévation, que l'on peut adopter, intégrer à ses propres divinités, tout comme on imite ce qu'on peut trouver de bon dans les œuvres d'art du voisin. « Détruire les idoles » provoque immanquablement un sentiment d'horreur, et les fanatiques musulmans qui appliquent aujourd'hui ce commandement à la lettre sont vilipendés, alors que personne ne veut voir que c'est le peuple d'Israël qui a institué cette pratique, et qu'il continue à la mettre en œuvre, quoique de manière sournoise et presque invisible, dans la destruction

continuelle des races, ethnies et cultures des peuples ou « nations ». Et rien ne peut se comparer à l'horreur des « tempêtes de feu » mises au point par le monstre Jacob Bronowski pour incinérer, avec tous ses habitants, la ville de Dresde, un joyau de la culture européenne, ou à l'horreur d'Hiroshima, une jolie ville fleuron de la culture japonaise, atomisée suite aux recherches d'une équipe dirigée par un Oppenheimer.

L'Alliance donnée à Moïse dans le livre de l'Exode, qui n'impose alors que la destruction des « idoles » et l'interdiction d'alliance avec quelque humain que ce soit, n'est qu'un document préliminaire, alors que les Israélites n'ont pas encore pu établir leur domination sur la terre où coulent le lait et le miel. Les instructions de destruction des autres peuples vont prendre par la suite dans la bouche de Yahweh un tour beaucoup plus précis, qu'on voit bien illustré dans *Nombres, 25*.

Quelques Israélites s'étant « livrés à la débauche » avec des femmes moabites, et ayant participé à leurs cultes, Yahweh donne ses instructions à Moïse : » Prends les coupables et fais-les pendre en ma présence, face au soleil ; alors l'ardente colère que je ressens envers vous s'apaisera. », puis il s'agira de « punir » les Madianites

pour le « mal » qu'ils ont fait à Israël. Tous les Madianites sont exterminés, sauf les femmes et les enfants dont les tueurs veulent faire des esclaves. Moîse se met alors en colère contre les génocideurs et leur dit : « Quoi ! Vous avez laissé la vie aux femmes ! Vous le savez bien, pourtant, ce sont des femmes madianites qui, sur les conseils de Balaam (le dieu madianite, je suppose), ont poussé les Israélites à commettre des fautes graves envers le Seigneur, lors de l'affaire de Péor (les relations avec les moabites) ; et à la suite de cela un fléau s'est abattu sur le peuple du Seigneur. Eh bien maintenant, tuez tous les garçons, de même que toutes les femmes qui ont été mariées. Mais vous pouvez garder pour vous toutes les filles encore vierges. »

« Le Seigneur dit ensuite à Moïse : Élazar et toi, avec l'aide des chefs de famille de la communauté, vous allez faire le compte de tout ce qui a été capturé, gens et bêtes. (...) Sur la part attribuée au reste des Israélites, tu retiendras pour moi un être sur cinquante, et un animal sur cinquante, en ce qui concerne les bœufs, les ânes, les moutons, les chèvres et les autres bêtes ; et tu remettras cette redevance aux lévites, qui s'occupent de ma demeure sacrée. » Qu'est-ce que le Seigneur va faire de cette « part » ? Vierges et animaux seront sacrifiés dans

des sacrifices sanglants, qui plaisent aux narines du Seigneur, pour réparer leur « faute ». Et comme Yahweh a des goûts raffinés, on lui sacrifiera les plus beaux animaux et les plus belles des vierges. Voilà la manière dont, aux origines du judaïsme, doit s'interpréter l'interdiction d'alliance, et l'obligation de destruction ; il ne s'agit pas que de détruire les « idoles », mais aussi toute l'humanité qui n'a pas fait « alliance » avec le Seigneur Tout Puissant.

Les peuples antiques, Grecs, Romains et autres, voyaient fort justement les Israélites, puis les chrétiens tout aussi fanatiques qui leur ont emboité le pas, comme des « impies » et comme des « criminels ». Ils avaient mille fois raison ; sans avoir accès à la Bible, ils pouvaient voir dans le comportement de ces fanatiques tous les signes de ce qu'on appellera plus tard le « crime contre l'humanité ». Voyez ce qu'en dit Tacite dans ses *Annales* :

> « Cette exécrable superstition fut d'abord réprimée, écrasée, et puis elle resurgit, non seulement à travers la Judée qui est le point d'origine de cette maladie, mais à Rome même, où tout ce qu'il peut y avoir d'épouvantable et de répugnant conflue et se répand.

> Ainsi donc, on commença par arrêter ceux qui se disaient chrétiens, ensuite sur leurs dénonciations une immense multitude de gens furent arrêtés et furent convaincus, moins du crime d'incendie que de haine du genre humain… »

L'expression résonne comme un coup de semonce, qu'on ferait bien de percevoir enfin par-delà les siècles : « haine du genre humain ». N'est-ce pas là le pire des crimes ? Est-ce un délire des Romains ? Certainement pas, ils sont arrivés à cette conclusion sans lire la Bible, or nous l'avons, et la destruction de l'humanité y est écrite en toutes lettres. La terrifiante Apocalypse n'est que l'aboutissement fatal de l'Alliance sacrée entre le Seigneur de Terreur, Dieu Jaloux, Yahweh, et son Peuple Élu.

Tacite, comme sans doute tous les êtres civilisés de son temps, ne prend pas réellement toute la mesure de ce qui est en train de se passer ; sa condamnation est morale, et se réfère à une morale naturelle, celle qui est partagée par tous les civilisés, et au-delà sans doute ; cette morale n'a pas souvent été explicitée et « va de soi. » Tous les êtres dotés d'affects normaux aiment la beauté, l'amour, l'art, et les rites qui les enchantent. Et il est dif-

ficile pour les êtres normaux de comprendre les psychopathes, aussi se réfèrent-ils à un sentiment commun, et condamnable moralement : la « haine ». Mais la réalité est bien pire, la « haine » n'étant que l'apparence de cette réalité pour un œil non averti. La réalité est d'ordre existentielle : le culte du dieu Yahweh est un culte du non-être, un culte purement destructeur, un trou noir qui n'existe que de ce qu'il détruit, un trou noir fascinant pour lequel toute forme, aussi magnifique soit-elle, n'est qu'idole promise à la destruction « pour la plus grande gloire de Dieu ». Cette métaphysique du vide a sa propre dynamique, une dynamique certes terrifiante, mais aussi terriblement efficace, dès que ses adeptes fanatisés se mettent en marche. C'est que détruire est facile, surtout pour des êtres bas et inférieurs, et quand cette destruction est une preuve de la Toute Puissance du Dieu Vengeur, elle devient un holocauste sacré qui réjouit les narines du Seigneur et conforte son Peuple.

Imaginez ceux qu'on a appelé les « Israéliens dansants » qui ont été vus se réjouissant bruyamment au spectacle de l'effondrement des Twin Towers le 11 septembre 2001, dont le van recelait des traces d'explosif, qui ont été arrêtés, mis au secret et relâchés en catimini trois semaines plus tard. Vous ne pouvez pas imaginer de

tels monstres si vous ne savez pas que, aux yeux de leur Dieu et de leur Peuple, ces psychopathes monstrueux sont des héros. On peut parfaitement imaginer Jacob Bronowski, l'inventeur des « tempêtes de feu » qui ont incinéré Dresde et ses habitants, esquissant quelques pas de danse pour célébrer la destruction par les bombes au phosphore d'une ville dont le charme européen provoque le courroux de Yahweh. L'excellent Stanley Kubrick, qui semble souvent avoir pris un malin plaisir, doublement pervers, à exposer dans diverses œuvres les méfaits de sa race, comme Fritz Lang l'avait fait avant lui, montre spectaculairement cette psychopathie unique dans le « Docteur Folamour ».

Les trous noirs, ou l'antimatière, sont nécessaires pour équilibrer certains modèles de physique, de même que la négation est nécessaire dans la pensée dialectique, ou que le yin sombre équilibre le yang lumineux dans la conception du monde chinoise. Ce sont des modèles d'équilibre, des polarités dans la transformation, mais aucun modèle n'a mis le vide ou l'antimatière au centre, comme un aspirateur infini qui absorberait et détruirait tout ce qui n'est pas lui-même, c'est-à-dire un néant absolu, vide de toute forme, de toute qualité, qu'on ne peut évidemment pas représenter d'une manière quelconque.

Mais, continuons.

> « 14 Tu ne te prosterneras point devant un autre dieu ; car l'Éternel porte le nom de jaloux, il est un Dieu jaloux.
>
> 15 Garde toi de faire alliance avec les habitants du pays, de peur que, se prostituant à leurs dieux et leur offrant des sacrifices, ils ne t'invitent, et que tu ne manges de leurs victimes ; 16 de peur que tu ne prennes de leurs filles pour tes fils, et que leurs filles, se prostituant à leurs dieux, n'entraînent tes fils à se prostituer à leurs dieux. »

Ah, voilà enfin une qualité, et pas des moindres, ce dieu est « jaloux ». Diable ! Quelle sorte de dieu peut être « jaloux » ? Il existe bien quelques dieux jaloux, comme Loki dans le panthéon nordique, ou Seth dans le panthéon égyptien, mais ce sont toujours des dieux du Mal, et des dieux inférieurs ; ils sont jaloux parce qu'inférieurs, et les dieux du Bien l'emportent toujours. Comment un dieu inférieur et destructeur peut-il devenir l'Éternel, l'Être Suprême ? Le jaloux ne peut exister que par la discorde et la destruction ; encore une fois il ne se suffit pas à lui-même, il ne peut acquérir un semblant

d'existence que par la destruction de ceux dont il est jaloux.

Le plus connu des dieux jaloux est Seth, le dieu égyptien, frère du dieu Pharaon Osiris, qui tue son frère et le démembre pour monter sur le trône, ensuite de quoi il est chassé par le fils d'Osiris, Horus. Seth est sans aucune ambiguïté le dieu du mal, de la destruction, du mensonge ; tout comme Yahweh le dieu juif, il n'a d'existence que par ce qu'il détruit.

Enfin, le Dieu Jaloux proclame que ce qu'il vient de dire est la base de l'Alliance :

> « 27 Le Seigneur dit encore à Moïse : « Mets par écrit ces paroles car, sur la base de celles-ci, je conclus une alliance avec toi et avec Israël. »
>
> 28 Moïse demeura sur le Sinaï avec le Seigneur quarante jours et quarante nuits ; il ne mangea pas de pain et ne but pas d'eau. Sur les tables de pierre, il écrivit les paroles de l'Alliance, les Dix Paroles. »

Les célèbres « Dix Commandements » repris béatement par les chrétiens ne sont pas l'Alliance. L'Alliance est un traité entre puissances, qui a pour objectif une domination et destruction des peuples voisins d'abord, puis

de voisin en voisin, une domination et destruction mondiale, puisque le Dieu affirme sans ambages que le monde entier lui appartient. C'est ce texte qui est le fondement du judaïsme, le contrat qui figurerait dans la célèbre Arche d'Alliance. Même la plus tordue des intelligences talmudiques ne pourrait pas démontrer qu'on parle là d'autre chose, qu'il y a un sens caché, etc. ; je suppose, mais je ne suis pas spécialiste, qu'elle s'y est pourtant essayé.

Des millénaires après que Moïse ait gravé ses pierres, des sectes juives puissantes et extrémistes, les sabbatéens et frankistes, prêcheront la « descente dans l'abîme », l'instauration du chaos et de la destruction, comme moyen de susciter l'arrivée du Messie ; ce ne sont pas des accidents de l'histoire, cette doctrine est contenue, sous forme embryonnaire et locale, dans les imprécations du dieu Yahweh. Il se dit que des gens comme les Rothschild ont été, ou sont, frankistes ; est-ce le vide existentiel de Yahweh qui supporte en définitive la création immodérée d'une monnaie vide, qui opère peu à peu une vraie destruction du monde ? Les « gouffres » financiers bien nommés sont-ils les expressions ponctuelles du trou noir qu'est le dieu jaloux, prêt à engloutir tout ce qui vit pour s'attribuer un semblant d'existence ?

Dans tous les domaines, même quand il ne s'agit pas du cas extrême de financiers frankistes, la rage de destruction de ce petit peuple est infinie. Elle s'exprime généralement sous les traits de la critique, parfois légitimée par le chaos d'une révolution. Tout est idole à abattre : l'amour, la différence sexuelle, les races, absolument toutes les qualités de tous ordres qui font injure à un dieu qui n'en a aucune, et se targue d'être une pure négativité. On a échafaudé de nombreuses théories expliquant les profits et avantages que ce petit peuple retire de la destruction du monde, et expliquant son comportement par ces profits et avantages, et par son avidité. Ces théories sont sans doute partiellement exactes, mais la motivation profonde, secrète et cachée, celle de l'aspiration d'un vide universel, est bien pire. Et cette motivation, avant d'être exprimée crûment par les frankistes, estimant que leur temps est venu, était connue depuis bien longtemps, au moins par les cabalistes.

On peut se demander comment des êtres animés d'une telle ferveur du vide ont pu survivre et prospérer, comment il se fait que leurs proches, leurs voisins, sentant la menace, ne les aient pas exterminés, débarrassant l'humanité d'un groupe conjuré à sa perte. C'est que, précisément, à peu près personne ne l'a sentie, cette menace.

Moi le premier ; si j'ai intitulé ce livre « ce serait un crime », c'est bien parce que « c'était tellement monstrueux que c'en était inconcevable ». C'est sur cette incompréhension, et l'espèce de terreur sacrée devant l'inconnu qui l'accompagne, que surfe ce petit peuple depuis des millénaires, parce qu'il est impossible de percevoir le vide, et que la nature en a « horreur ».

Beaucoup de civilisations anciennes ont élaboré des théories cycliques, fondées sur l'alternance du bien et du mal, de la création et de la destruction, du yang et du yin, de l'été et de l'hiver ; l'une de ces théories est celle du cycle d'Osiris, qui meurt et qui renait au fil des saisons. Mais aucune secte, sauf celle des « élus », n'avait imaginé un cycle unique et définitif, dans lequel une destruction complète du monde serait suivie d'une renaissance éternelle. On a peine à imaginer qu'une telle secte ait trouvé des échos ; c'est pourtant cette mystique du vide qui est à l'origine du christianisme, de l'islam et du marxisme, qui l'exprimait crument dans son célèbre : « du passé faisons table rase ». L'aspiration du vide atteint aujourd'hui des gouffres inégalés ; après la destruction des « classes », il ne s'agit de rien moins que de détruire toute qualité et discrimination, sexe, race, peuples, cultures et

civilisations, pour voir les merveilles du « monde nouveau » ou de l' « homme nouveau » que le Dieu du vide, éternel et sans forme, donnera à ses suppôts comme prix de leurs destructions.

Il ne peut y avoir de secte plus dangereuse que celle-là, et pourtant elle a conquis le monde, mettant jusqu'à la vie elle-même en péril. Et la seule alternative conséquente à l'emprise de cette secte dont le mode d'action est la destruction systématique vient, précisément, des sciences de la vie, les sciences naturelles, sciences de la nature, et en particulier, d'une théorie scientifique relativement récente, la théorie de l'évolution.

Ce n'est pas du tout un hasard si la théorie de l'évolution a provoqué un choc terrible contre toutes les formes de religion basées sur le Livre judaïque, et si elles se sont battues férocement, et continuent à le faire, contre cette théorie. La question n'est pas tant que la théorie de l'évolution remettrait en cause la notion d'âme, ou le texte sacré de l'Écriture, mais que cette théorie assigne un sens à l'évolution de toutes les espèces, y compris l'espèce humaine. Il faut bien comprendre que ce qui est en cause, c'est le modèle du dieu vide dans lequel le monde doit être peu à peu dénué de toute qualité et différence, dé-

truit, purement et simplement annihilé, pour être reconstruit en tant que monde nouveau dans lequel trônerait la tribu judaïque. Il existe un « sens » de l'évolution, une gradation, une hiérarchie, des différences, des buts ; ce sens se suffit à lui-même, et il est totalement antagonique du sens de l'histoire que veulent imposer les sectateurs du dieu vide.

Il a été dit que l'essor des religions du Livre, et de leurs versions talmudiques modernisées le marxisme et les divers « progressismes », est du à leur vision historique de divers « lendemains qui chantent », ou à l' « espoir » dont se servent encore sans vergogne les politiciens comme les curés dans leur propagande. Le fidèle éberlué se voyait investi d'un destin cosmique, d'une magnifique œuvre divine dont le prix n'était que la perte de son identité, de ses propriétés et de toutes ses qualités, quand il en avait. Il ne s'agissait, comme le dit sans vergogne le Christ (*Luc, 14.26*), que de tout abandonner, identité, famille, ethnie, race, et toute qualité quelle qu'elle soit dont le nouveau militant plein d'ardeur évangélique aurait pu tirer une quelconque vanité. Face à ce deal aussi glorieux qu'extravagant, les cultures traditionnelles, fondées en général sur l'honneur, la vertu, le respect et l'amour de sa

famille et de son clan, et la patiente amélioration, génération après génération, de la race et de la culture, n'avaient à offrir que des buts qui semblaient bien prosaïques. La ligne de défense, bien représentée par la pensée grecque, consistait principalement dans le respect des « lois naturelles » ; cette ligne de défense, quoique fondée à la fois sur la sensibilité et la raison, s'est avérée insuffisante face au cataclysme généré par le dieu du vide, condamnant toutes formes de qualités, d'idoles, de « fétichismes » et de « préjugés », remettant en cause, pour le fustiger comme source du mal, tout ce que personne n'aurait jamais songé un seul instant à remettre en cause. La science naturelle manquait d'un sens cosmique, et ce sens, il faudra attendre le dix-neuvième siècle, Darwin et la théorie de l'évolution des races et des espèces pour qu'il apparaisse. Ce qui créera évidemment un conflit central. Le jésuite Teilhard de Chardin ne s'y est pas trompé, il fallait d'urgence essayer de bâtir une théorie de l'évolution qui triomphe dans la réunion finale de toute l'humanité sous la bannière divine, ce qui est évidemment en contradiction totale avec l'évolutionnisme, fondé sur la séparation et la différenciation.

L'antagonisme radical entre la théorie de l'évolution et la doctrine millénariste du dieu vide apparait très clairement dans leur conception du « progrès » ; ce qui est progrès pour l'une est une régression pour l'autre.

Selon les doctrines qui se prétendent « progressistes », est un « progrès » tout ce qui annule les différences, tout ce qui rend l'inférieur égal au supérieur. Comme l'affirmait une affiche de propagande « antiraciste » : « la différence n'est pas une différence, » ce qui annule toute échelle de valeur, les fondements des mathématiques, et toute forme de science. Ces doctrines sont fondamentalement nihilistes, et fondamentalement destructrices et iconoclastes ; pour ceux qui l'ignorent, les « iconoclastes » étaient un mouvement religieux chrétien qui a effectivement existé à Byzance, qui, suivant à la lettre les commandements du dieu des Juifs et des chrétiens, se mit à détruire toutes les représentations « idolâtres », préparant la voie à l'invasion musulmane qui préconise le même nihilisme. Les protestants, se basant sur la Bible, ont eux aussi repris le même intégrisme. Tout cela provient de la même source, la rage destructrice du dieu Yahweh s'adressant à Moïse dans les commandements de l'Alliance qu'il énonce.

Du point de vue de n'importe quelle science, mais aussi du point de vue du simple bon sens, l'annulation des échelles de valeur, l'annulation des différences est une pure catastrophe. Dans le domaine de la physique, on appelle le processus d'annulation des différences pour aller vers un état égalisé stable l' « entropie » ; l'entropie, c'est la fin de toute énergie, de toute activité, c'est l'inerte, la mort. Physiquement, l'univers entier ne peut se concevoir que comme une génération de différences, de plus en plus complexes, et de même, l'évolution des races et des espèces est une génération constante de différences ; l'inverse, le mélange, étant la stagnation et, à terme, la mort. La science des différences et des énergies, qu'on appelle thermodynamique, et la théorie de l'évolution n'ont jamais été remises en cause, sinon par des religieux fanatiques, et ne peuvent pas l'être ; le paradoxe étant que les « progressistes » ou soi-disant tels, qui sont incapables de récuser la théorie de l'évolution, osent prétendre que le mélange, la destruction des différences, sont des « progrès » de l'humanité, alors que cette idéologie nihiliste, si elle était appliquée de manière générale, détruirait toute possibilité d'évolution de l'humanité.

Notre situation actuelle est extrêmement périlleuse ; il fait peu de doute que la révolution nationale-socialiste

avait compris au moins les grandes lignes de ce qu'est réellement le nihilisme, de ce qu'est son origine, de ce que sont ses moyens ; même si on n'en apprécie pas forcément toutes les formes, le fonds était en était parfaitement positif ; l'écrasement de cette révolution pour imposer un nihilisme accru, par destruction des valeurs, métissage, etc., est une terrible catastrophe. Le vide nihiliste aspire de plus en plus des individus de moins en moins capables de se défendre, dépouillés qu'ils ont été de tout sentiment positif de leur identité. Les gouffres financiers générés par les financiers suppôts de Yahweh se conjuguent aux « descentes dans l'abîme » de la secte frankiste bien représentées par un Dominique Strauss-Kahn, le financier du FMI se vautrant dans l'abjection, « mi-homme, mi-cochon » selon l'une de ses relations, fervent apôtre du métissage, du viol sodomite et du chaos mondial, affublé de l'étiquette risible : « Nouvel Ordre Mondial ».

Dans toutes les sociétés humaines, régies par des règles partiellement naturelles, partiellement inventées, la destruction porte un nom : le crime. S'il est considéré comme normal et souhaitable de détruire les ennemis étrangers, la destruction à l'intérieur de la société elle-

même est un crime. Une communauté qui porte à l'extrême les valeurs d'un Dieu jaloux nihiliste, destructeur de toute qualité et différence, et qui est insérée à l'intérieur d'une société plus large ayant des valeurs normales, est fatalement une communauté criminelle. Et comme un parasite inconscient, elle travaillera sans relâche à la destruction du corps qui l'abrite.

Dans une vision traditionnelle du monde, qui le divise entre les forces matérielles, les forces proprement humaines et les forces métaphysiques, le monde du Nouvel Ordre Mondial se caractérise, au niveau matériel, par le rabaissement des êtres supérieurs pour élever des êtres inférieurs, au niveau de la société humaine, par le gouvernement du crime, et au niveau métaphysique, par un dieu et une cosmologie nihilistes. Ces trois niveaux étant indissociables.

Et, à l'inverse exact de la théorie élaborée par le descendant de rabbins qu'est Karl Marx, l'attaque contre le monde occidental a principalement été métaphysique, continue de l'être, et la destruction matérielle de ce monde en est une conséquence.

La communauté criminelle que j'ai évoquée a un nom, un nom qui est devenu tabou, un nom qu'il est interdit de

prononcer : la Juiverie. Elle n’a jamais eu d’autre nom. Et pourtant, même ses plus ardents critiques n’osent pas employer ce mot ; c’est dire la puissance de l’entité que ce mot représente.

Le crime n’est pas un accident, et n’apparaît pas fortuitement ; c’est un caractère qui se cultive, et se renforce, de génération en génération ; il existe des lignées criminelles, de mieux en mieux adaptées à l’exercice de leur art. Il y eut au cours de l'histoire humaine pas mal de guerriers féroces et cruels, sur tous les continents, mais ils ne sont pas comparables aux groupes criminels : les criminels agissent à l'intérieur des sociétés, n'agissent jamais frontalement, et savent se cacher. L'art de la tromperie, de la dissimulation, de la fausse information ou fausse accusation, leur est essentiel. C'est pourquoi le groupe criminel de très loin le plus puissant, doté d'une expérience multimillénaire, a toujours investi les premiers fruits de ses exactions dans le contrôle des médias. C'est que ce contrôle est, pour lui, stratégique ; en réalité les seuls qui ont un besoin urgent de contrôler l'information sont ceux qui vont l'utiliser pour dissimuler, mentir, et enfin l'utiliser à des fins de propagande. Cette évidence explose aujourd'hui, quand sur l'Internet, trop grand pour être entièrement acheté et contrôlé, des millions de

gens se mettent à dire simplement la vérité, et à diffuser ce qu'ils savent, qui est très souvent à l'inverse de ce que prétendent les appareils de propagande.

Le sommet de l'art criminel est atteint quand les criminels parviennent, au travers de multiples manipulations, à se faire passer pour de malheureuses victimes. Le statut de victime est, pour la plupart des gens encore dotés de bon sens, infamant, sauf quand on est victime d'un accident ou d'un sort contraire, contre lequel il est impossible de lutter. Les êtres dotés d'un minimum de respect d'eux-mêmes détestent jouer les victimes, mais pour les criminels, rompus depuis longue date à la duplicité, jouer la victime, et réussir à le faire croire, est une nécessité absolue, dont dépend leur survie. Aussi, inondent-ils le monde de leurs lamentations, et accusent-ils le monde entier de les persécuter. La soi-disant persécution dont ils sont victimes, et dont ils alimentent à jet continu le flot des médias, est la couverture nécessaire de leurs crimes, une arme extrêmement puissante qui leur permet d'accuser leurs accusateurs. Par cette arme, ils deviennent intouchables, et peuvent commettre leurs crimes quasiment à visage découvert. Quand l'épais brouillard de la terreur et de la culpabilité se dissipe,

leurs crimes apparaissent avec une clarté évidente, parce que hormis ce brouillard, absolument rien ne les cache.

La terreur et la culpabilité, depuis la seconde moitié du XX[e] siècle, ont été condensées dans une arme psychique unique, un spectre terrifiant, « un grand Roi d'effrayeur », l'arme « antiraciste ».

L'attaque « antiraciste » est typiquement une attaque de type métaphysique, et elle s'appuiera sur l'arme de destruction de masse qu'est la propagande, elle-même appuyée entre autres sur celle de la désinformation. Quel que soit son argumentaire, elle ne peut être lancée que si les victimes de cette attaque admettent, en toute inconscience, la légitimité d'une métaphysique pour laquelle toute différence, et surtout toute supériorité, doivent être détruits. C'est une base essentielle sans laquelle cette attaque serait repoussée violemment avec un sentiment d'horreur. Et tout cela a été préparé par plus d'un millénaire de préparation intensive des cervelles dans le chaudron infernal du christianisme, porteur du nihilisme judaïque à usage interne, appliqué à soi-même. Le dieu des Juifs détruit les qualités des peuples étrangers, et les chrétiens sont le peuple étranger qui détruit ses propres qualités.

L’antiracisme s’attaque à la qualité la plus fondamentale d’un peuple, la base évidente de son existence, sans laquelle il est noyé dans une masse informe, sa race. La race est ce qui inscrit les êtres dans le grand mouvement de la vie et de l’évolution, et c’est toujours, malgré la propagande, la première qualité que l’on repère chez quelqu’un, après le sexe. L’antiracisme est, purement et simplement, génocidaire. Cette attaque a des auxiliaires, comme le relativisme culturel, ou le relativisme sexuel, mais elle est au centre de l’offensive.

Il fait peu de doute qu’il s’agit là de l’attaque finale du dieu Yahweh, fortement aidé par son Fils, contre les qualités, ou propriétés, des peuples qui lui font ombrage.

Dans le baptême chrétien, il est dit que le baptisé « renonce » à Satan, ce qui semble une formule assez bizarre ; on ne « renonce » qu’à quelque chose qui, pour soi, a une valeur, que l’on trouve bon ; il n’est pas besoin de renoncer à quelque chose de mauvais pour soi, on l’évite spontanément. Ce à quoi le petit chrétien doit renoncer, c’est à lui-même, ses qualités propres, ses propriétés, jusqu’aux plus fondamentales, et aujourd’hui, il est sommé de renoncer même à sa race. Le christianisme, c’est le dépouillement, et au sens propre. Pire, le fonds, ou le sommet, de la doctrine chrétienne, est de mourir,

se dépouiller du « vieil homme », pour « renaître » en tant qu'homme nouveau, tout comme le Christ est mort et ressuscité ; « Tu dois mourir pour ressusciter », m'a dit une voix en rêve ; cette doctrine est auto-génocidaire. Les gens qui ont répandu cette doctrine en Occident sont des criminels, et ça n'avait pas échappé aux Grecs et Romains du début du christianisme.

L'antiracisme est le sommet de la « lutte finale » contre toutes les qualités des peuples, mais n'est pas que cela ; cette doctrine a également d'autres avantages non négligeables pour les criminels qui l'agitent, elle leur permet d'empêcher que leur existence, et donc leurs crimes, soient révélés.

Il n'était pas possible d'attaquer directement la perception des différences raciales, qui est une perception naturelle, essentielle et fonctionnelle dans toutes les espèces depuis la nuit des temps ; il fallait trouver un biais. De la même manière, il n'était pas possible d'attaquer directement la propriété, et l'usure, la dette en expansion croissante, a été le moyen d'en dépouiller peu à peu les peuples sans qu'ils sachent réagir ; ils ne peuvent que subir chaque jour un peu plus ou réagir violemment et pendre les financiers, ce qu'on ne fait pas facilement. Il

fallait trouver un expédient, un angle d'attaque, et cet expédient est la « haine raciale ».

Le soi-disant « racisme » qu'éprouvaient les Européens envers les Africains n'était la plupart du temps pas grand-chose de plus qu'une juste mesure des différences ; les différences raciales étaient examinées comme n'importe quelle autre différence, par l'exercice normal de la pensée qui compare, évalue, classifie les êtres et les choses en fonction de leurs qualités. C'est l'exercice normal de la pensée, que l'on a dû rebaptiser « libre pensée » quand elle a subi des attaques des religions et idéologies qui veulent imposer leur vision fanatique du monde, et ont dernièrement inventé l'idée du « racisme », comme péché et crime contre l'humanité.

Les sentiments envers les races unanimement évaluées comme inférieures variaient du mépris à la commisération, l'indifférence étant sans doute le plus fréquent, agrémenté d'une certaine curiosité. Il n'y avait en tous cas aucune haine, parce qu'il n'y avait aucune raison d'en éprouver. Il en était de même, en temps ordinaire, pour les Juifs ; il fallait que leurs exactions dépassent toutes les bornes pour qu'aient lieu, très sporadiquement, les célèbres « pogroms ».

En réalité, les seuls êtres qui éprouvaient une « haine raciale » étaient les Juifs eux-mêmes, parce que leur Torah, la Bible, et plus encore leur Talmud, écrit en exil, leur signifiaient que tous les peuples étaient leurs ennemis, que Yahweh, le Dieu Vengeur, avait promis à la destruction ou à l'esclavage. Cette haine est contenue dans la Bible, le Livre qui était sagement interdit aux catholiques, et qui sera adopté tel quel, avec tous ses poisons, sans la moindre critique, par les protestants. Il est d'ailleurs étrange que le premier gros livre imprimé ait été cette bombe empoisonnée qu'est la Bible. Pour les Juifs, les gentils sont des êtres inférieurs et impurs, voire, selon des lectures controversées du Talmud, des « animaux à face humaine » ; ce sentiment a ensuite été partagé par les fanatiques de la Bible, les Puritains et autres illuminés du « *In God We Trust* » américain ; j'ai ainsi entendu une jeune protestante d'Irlande du Nord m'affirmer sans ciller que les catholiques irlandais sont des « animaux » ; étant d'origine catholique moi-même, notre début de séduction réciproque a évidemment tourné court.

Les Juifs inspirés par la Bible sont aussi les principaux responsables de la traite des esclaves, « animaux » par nature, qu'ils aient été slaves, d'où le nom « esclaves », ou nègres. Un catholique se pose au moins la

question de savoir si les êtres différents, même radicalement inférieurs, ont une âme. La « haine raciale » était inconnue, jusqu'à ce qu'on l'invente ; ce qui existait était le « racisme », quoique personne n’ait jamais donné ce nom à ce qui n'est autre chose que la conscience de la différence entre les races, conscience tellement évidente et banale qu’il était inutile de la nommer spécifiquement. Il n’était pas besoin d’être grand clerc pour savoir que toutes les avancées de l’humanité ont eu lieu dans l’Eurasie, depuis des centaines de milliers d’années, et ont été ensuite imitées par les Africains qui n’ont jamais été capables d’inventer quoi que ce soit d’intéressant. Mais cela n'impliquait aucune haine ; au contraire de bonnes âmes se mirent en tête de les évangéliser et les civiliser, proclamant haut et fort l’égalité de tous les enfants du Bon Dieu, de la République et de l’Humanité. On ne tarderait pas à voir les effets délétères d’un tel fanatisme, évidemment inspiré par le Yahweh acharné à la destruction des qualités des peuples, et c’est alors, pour vaincre les sursauts de résistance, que fut montée l’opération « haine raciale ».

À première vue, les opérations de propagande passent pour être positives, promouvoir un régime, une idéologie, c’est leur définition officielle, mais en réalité le but

de la propagande est d’aveugler, d’occulter, de détruire une perception naturelle. La connaissance, le savoir, la science, enrichissent les perceptions, font voir ce qui n’était pas vu auparavant ; la propagande n’enrichit rien, au contraire elle détruit une perception, quoique évidemment elle ne s’affiche pas comme telle. Dans sa forme extrême, la propagande antiraciste, appuyée par un arsenal de contraintes et de répressions, produit des êtres qui se vantent d’être, selon l’expression américaine, « *color-blind* », aveugles à la couleur, des êtres dont on peut se demander s’ils sont aussi aveugles à la portée désolante de ce qu’ils disent d’eux-mêmes.

Une propagande s’appuie toujours sur une occultation. Il n’est pas vraiment facile, pour la propagande, de créer des perceptions de toutes pièces, même si elle s’y essaye ; elle risque toujours de voir ses efforts se retourner contre elle, quand ses « cibles » se moquent d’efforts trop grossiers de transformation des citrouilles en carrosses. C’est ainsi qu’en France, une propagande soutenue en faveur de l’immigration de races inférieures, sur le thème des « chances pour la France », est devenue au vu des réalités de cette immigration un sujet de moquerie, et aujourd’hui il n’est plus guère que les opposants à l’immigration qui emploient le terme « chances pour la

France » pour désigner par dérision les « issus de l'immigration » les plus malfaisants et les plus irrécupérables. Par contre, la propagande « anti », en l'occurrence « antiraciste », qui s'appuie sur tout un appareil d'occultation et de répression, dont le but n'est pas de créer une perception, mais d'en détruire une, est beaucoup plus efficace, et beaucoup plus difficile à combattre. Elle s'appuie, fondamentalement, sur la métaphysique destructrice du vide, une métaphysique qui a largement fait ses preuves.

Que s'agit-il d'occulter ? Principalement, les immenses réalisations de la politique, entre autres raciale, d'un régime qui s'est fondé sur le retour proclamé à la loi naturelle, le national-socialisme. Ce mouvement avait compris, même si c'est imparfaitement, le terrible danger de la métaphysique du vide imposée au peuple allemand par la minorité des financiers judaïques, la race qui œuvre à la destruction de toutes les races sauf la sienne ; après des années d'agonie dans le piège d'une énorme dette fabriquée de toutes pièces, de misère, de chômage, de décadence, de prostitution, les yeux avaient fini par se dessiller. L'arnaque d'un système de « partis » soi-disant démocratiques, en réalité tous également corrompus, avait été dénoncée. Et un grand mouvement s'était levé, fondé

non pas sur une nouvelle idéologie, le « racisme », comme l'ont prétendu ses ennemis, mais sur le retour de la « loi naturelle », ou de la libre pensée, qui inclut entre autres la reconnaissance de la différenciation raciale.

La « loi naturelle » est totalement contradictoire de la métaphysique du vide, et c'est cette question qui est le nœud du conflit, pas la question raciale. Les écrits d'Adolf Hitler abondent en références à la « nature » ; il se rattachait ainsi à l'ancien socle philosophique européen, proche de celui de l'Extrême-Orient ; il reprend à son compte l'ancienne conception d'Aristote :

> « La nature fait toujours, selon les conditions dont elle dispose et autant que possible, les choses les plus belles et les meilleures. »

Les Grecs étaient-ils « racistes » ? Je laisse les idéologues en discuter ; ce qui est certain, c'est qu'ils avaient établi une frontière, de leurs bras armés, entre leur conception humaniste du monde – l'homme est la mesure de toute chose - et la conception fanatique du Dieu Tyran qui régentait le Moyen-Orient, les Perses ou les Juifs. Aristote, encore lui, a d'ailleurs adressé une critique définitive à toute forme d'annihilation des différences :

« La plus grande injustice est de traiter également les choses inégales. »

J'ai pu faire toutes mes études d'économie, et ce jusqu'au plus haut degré de l'Université, sans jamais trouver la moindre information sur l'économie allemande et le système élaboré par Schacht à la demande d'Hitler ; pourtant les historiens qui ne pouvaient laisser un blanc sur toute une période étaient forcés d'admettre en deux lignes que ce système avait sorti l'Allemagne d'une crise infernale en un temps record ; aujourd'hui encore, ceux qui connaissent ce système, libéré de l'oppression des dettes de la finance cosmopolite, et libérant les forces d'un peuple opprimé, sont assez peu nombreux. De même, une bonne moitié des œuvres d'un de mes auteurs favoris, Céline, était presque totalement introuvable. Et, il y avait tout ce que je ne savais pas, dont je n'avais pas la moindre idée.

Il n'est pas possible de dissocier les immenses réalisations du national-socialisme, en un temps extrêmement bref, de sa fondation sur les réalités du « peuple », le « *Volk* », une unité culturelle et raciale, tout comme il n'est pas possible de dissocier la mécanique de la notion de force, et le machinisme de la notion d'énergie. Dans le système national-socialiste, le *Volk* est une force, comme

la force de gravitation chez Newton ; et cette force libérée a prouvé son efficacité en l'espace de quelques années seulement. Le *Volk* existe, il n'est pas une idéologie ou une religion. Les mots « raciste » et « racisme » n'ont à l'origine aucune connotation négative ; ils sont appliqués à des populations conscientes de leur race, et la conscience est toujours meilleure que l'inconscience. C'est Lev Bronstein dit Léon Trotski, le terroriste révolutionnaire financé par la Juiverie pour démanteler le monde chrétien orthodoxe, qui attaque le premier les slavophiles, défenseurs de la race slave contre les horreurs judaïques, en tant que « racistes » qui sont opposés au communisme, dans son *Histoire de la Révolution russe*. Il s'agit bien sûr, dans l'esprit de ce bourreau génocidaire, de mettre en œuvre la métaphysique de destruction propre à sa race, qui est de détruire toutes les races, comme elle détruit toute forme de qualité. Quand Trotski qualifiait un groupe quelconque de « bourgeois », ou de « raciste », le peloton d'exécution collective n'était jamais très loin. Les Européens abrutis par la propagande qui font à haut cris des professions de foi « antiracistes » se mettent la tête sur le billot communiste ; c'est leur race qu'il est question de détruire. Aujourd'hui, le « racisme », la conscience de la race, un sentiment tellement

naturel qu'on n'a pensé à lui donner un nom que récemment, est devenu purement défensif, et même une affaire de survie ; en réalité le « racisme » est apparu quand une certaine race hostile provenant du Moyen-Orient a commencé à se doter des moyens de détruire toutes les autres, ce qui était depuis l'origine le projet déclaré de son Dieu. Le slogan de ce qui est considéré comme l' « extrême-droite » américaine est : « Nous devons assurer l'existence de notre peuple et un futur pour les enfants blancs. » Il faut être sacrément tordu pour voir de la « haine raciale » là-dedans. Les monstres de l'ADL, la Ligue juive contre la « calomnie », crient à l'abomination et à l'anathème parce que des Européens osent lutter pour la survie de leur race.

Le « racisme » en tant qu'idéologie, ou en tant que doctrine, n'avait jamais existé avant l'apparition de la doctrine communiste et « antiraciste » inspirée par la Juiverie pour servir ses intérêts très particuliers, contre toutes les races, et surtout les meilleures. Le racisme, qui n'avait d'ailleurs même pas de nom, faisait partie du respect des ordres et architectures naturels, dont la race n'est qu'une part dans un ensemble gigantesque. Toute la nature est « raciste », et un phénomène tellement évi-

dent n'a aucun besoin d'être nommé. La race est une réalité biologique fondamentale, elle n'est évidemment pas une « idéologie ». Ce qui a été fabriqué, par contre, par les faussaires habituels, est l'idéologie nihiliste « antiraciste », une idéologie « anti » qui vise à l'éradication des races, et par-delà, à l'asservissement global de la nature et au travestissement global de la réalité. Aujourd'hui, les pauvres victimes abruties par la propagande croient que les « racistes » sont d'affreux monstres génocidaires, alors que la réalité est qu'ils sont eux-mêmes génocidés, et applaudissent bien fort à leur propre destruction ; seul le racisme, justement, c'est-à-dire une réaction contre l'offensive antiraciste, pourrait les sauver. La notion essentielle du national-socialisme était le *Volk*, le peuple ; ce peuple, avec tout ce qui constitue un peuple, résistait à son anéantissement par la Juiverie, qui lui avait déclaré la guerre. Les lois raciales dirigées contre les Juifs ne faisaient que mettre en lumière la réalité d'une guerre de l'ombre, dans laquelle la Juiverie, protégée par son cheval de Troie le christianisme, s'attaquait à toutes les qualités des gentils. La haine de Yahweh pour tous les peuples sauf le sien existait déjà, des millénaires avant les lois raciales protectionnistes du national-socialisme.

Des mots comme « racisme » ou « sexisme » n'ont pas de sens défini, ils n'existent que parce qu'on a inventé l' « antiracisme » et l' « antisexisme » qui, eux, ont un sens, l'annihilation de toutes les différences. Le « racisme », ce slogan du juif génocidaire Trotski, n'existe que parce qu'il faut nommer et vilipender ce qu'on veut détruire ; et ce qu'on veut détruire n'est pas le « racisme », un pur fantasme de politicien fanatique, mais bien les races elles-mêmes, et surtout les meilleures d'entre elles. Dans la construction meurtrière des idéologues, les races supérieures, celles qui ont créé la civilisation avancée et la font fonctionner, sont nécessairement et ataviquement « racistes », et cela justifie leur destruction. Chacun peut juger à sa guise si ceux qui commettent ce crime sont des ordures ou des imbéciles.

L'accusation de « racisme » ne suffisant pas, parce que toute la nature peut être considérée comme « raciste », sauf ces animaux esclaves et dépouillés de leur instinct que sont les chiens et une grande part des humains, il fallut inventer l'abomination des abominations, la « haine raciale ». Cette « haine » dont personne n'avait jamais entendu parler apparut soudain au pinacle des pires péchés de l'humanité, dépassant largement en horreur les péchés capitaux et autres crimes dont on

s'était contenté pendant des milliers d'années. Ce serait risible si la naissance de cette « haine » n'avait pas été célébrée en fanfare par tout l'orchestre médiatique et politique, qui en fit rapidement la bête noire dont l'humanité devait être expurgée par les moyens les plus radicaux, et si le simple refus de disparaître dans le métissage, ou de partager tous ses biens avec d'autres races, n'étaient devenus des symptômes de « haine raciale ». Résister contre son propre anéantissement devenait un « crime contre l'humanité ».

Yahweh dit simplement qu'il faut détruire les peuples idolâtres, ou au moins les asservir, pour la seule raison qu'ils ne sont pas le peuple de son Alliance ; Allah ne dit pas autre chose, il n'y a que le peuple élu qui diffère. On peut reconnaître à ces dieux, ou aux formes du même dieu, la simplicité d'une malévolence qui dit crûment ses objectifs. Dans un monde où la Juiverie est très minoritaire, il lui faut trouver des prétextes apparemment raisonnables à ses exterminations, même s'ils sont forgés de toutes pièces. On peut pour cela faire confiance à un individu tel que Lev Bronstein dit Trotski, l'inventeur de la lutte à mort contre le « racisme » ; à l'époque où il régnait en maître sur un peuple russe qui ne comprenait à peu près rien à ce qui lui arrivait, sauf qu'il était précipité

en Enfer sans avoir commis aucun péché, les assassinés étaient des « exploiteurs », des « ennemis du peuple », des « bourgeois », des « contre-révolutionnaires », des « réactionnaires », des « antisémites », des « racistes » , voire des « traîtres », ou s'ils ne l'étaient pas, étaient susceptibles de le devenir ; des millions furent liquidés parce que coupables de fautes dont ils n'avaient pas la moindre idée. Si le massacre est moins visible aujourd'hui, le « racisme », et surtout la « haine raciale », dont tout le monde est potentiellement coupable, sauf les vrais criminels intouchables qui ont inventé le système, jouent exactement le même rôle. Ce n'est pas un hasard si ce sont des trotskistes que l'on retrouve en tête des escadrons de la mort lente antiracistes ; toujours les mêmes criminels, toujours les mêmes méthodes.

Se défendre contre la destruction est devenu un crime. Et pas n'importe quel crime, un « crime contre l'humanité ». C'est ce que le peuple allemand d'abord révolté par l'horreur de sa situation, puis devenu révolutionnaire, délivré du mal qui le rongeait et régénéré, va apprendre à ses dépens.

La révolution nationale-socialiste allemande était pourtant la seule révolution qui n'ait pas fait couler de bain de sang, contrairement à la révolution française ou,

bien pire, la révolution judéo-bolchévique. C'était aussi, de ce point de vue, une réussite exemplaire. Le seul incident, très mineur, qu'il y ait eu à déplorer est la célèbre « Nuit de Cristal », ainsi nommée parce qu'on y a cassé beaucoup de vitres, et brûlé quelques synagogues, mais où le peuple allemand, toujours discipliné, ne s'est pas laissé aller à un véritable pogrom. Pourtant, la cause de cette émeute était suffisamment horrible : un jeune Juif polonais, Herschel Grynszpan, avait froidement abattu à Paris un diplomate allemand qui avait bien voulu le recevoir, parce que l'Allemagne lui refusait l'entrée sur le territoire allemand ; les Juifs polonais étaient refoulés en Pologne, et c'était le droit évident des Allemands de décider souverainement de qui ils voulaient côtoyer ou non. Quel genre de barbare dément et fanatique va tuer un diplomate parce qu'il est interdit de séjour sur un territoire ? Est-ce que ce meurtre ne justifie pas les mesures prises contre cette engeance de malades ?

Mais la propagande juive, qui tenait quasiment toute la presse occidentale, allait transformer le crime juif en crime allemand, et en un crime allemand terrible : un pogrom où jusqu'à huit cent Juifs innocents seraient assassinés par une foule barbare, et mieux encore, tout cela aurait été programmé par le parti national-socialiste. Il

eût fallu que les dirigeants du parti national-socialiste au pouvoir soient de parfaits imbéciles pour susciter une réponse voyante et barbare à la provocation du petit Juif minable Herschel Grynszpan, alors même que le monde entier avait les yeux braqués sur l'expérience nationale-socialiste, et que la Juiverie cherchait tous les prétextes pour la démolir. La presse de l'époque parle de 5000 vitrines brisées, d'une synagogue incendiée, et de quelques-unes endommagées ; même le New York Times, organe quasi officiel de la propagande juive, n'ose évoquer un seul meurtre, et évoque des « suicides » invérifiables ; il n'y a évidemment aucune preuve, aucun document, aucune photo montrant un seul pogrom, un seul Juif molesté ou encore moins assassiné ; même le chiffre des 5000 vitres brisées est invérifiable, tout cela sent le bidonnage à plein nez. L'opération n'avait pas pris sur le coup ; personne ne s'était vraiment indigné à part évidemment la Juiverie ; mais comme tous les propagandistes le savent, un mensonge mille fois répété et mille fois exagéré devient une vérité. Il est presque comique, quoique consternant, de regarder la description de la « Nuit de Cristal » sur Wikipedia, aujourd'hui, avec ses « 800 » assassinés : il y a une abondance de références, mais tous les auteurs sont juifs, et tous sont autant de

propagandistes dédiés à la même cause. La question centrale est de savoir qui sont les vrais barbares, les vrais criminels, et c'est une question anthropologique, parce que les peuples ne changent pas brutalement du jour au lendemain : les Allemands héritiers d'une haute civilisation occidentale, grecque et chrétienne, ou les enfants de Yahweh et Moloch ? Avant que la Juiverie s'empare des finances, puis des médias et des politiciens, et traque les nouveaux Shakespeare qui pourraient écrire les versions modernes du *Marchand de Venise*, tout le monde connaissait la réponse.

En 1938, il manquait encore un élément au dispositif de la propagande, l'élément qui permettrait d'accuser les nationaux socialistes et d'éradiquer cette révolution pour l'éternité : la « haine raciale », fondement du « crime contre l'humanité ». Tout cela sera élaboré au Tribunal militaire « international » de Nuremberg, ce tribunal exceptionnel qui, en se passant officiellement de preuves, détruisait deux mille ans au moins d'élaboration occidentale de ce qu'on appelait le Droit, pour instaurer un nouveau règne de la barbarie, sous régime militaire donc, où nous tentons de survivre jusqu'à aujourd'hui. Un ennemi vaincu et privé de tout droit, le règne de l'arbitraire,

de la tyrannie et de la destruction : le dieu Yahweh fils de Moloch régnait en maître absolu sur l'Occident.

Je n'ai pas trouvé de traces exactes de la création du concept de « haine raciale » ; avant son apparition comme socle théorique, cause première et unique du « crime contre l'humanité » qu'est l' « holocauste » renommé *Shoah*, elle n'existe pas, sinon d'une manière tellement anecdotique que je n'en ai trouvé aucune trace. J'ai tendance à croire que tout le paquet, crime et cause du crime, a été inventé à peu près en même temps. Il n'y a pas grand-chose non plus, dans les écrits classiques, qui évoque l'existence d'une telle chose ; la seule expression ancienne de ce qu'on pourrait appeler une « haine raciale » se trouve dans le Talmud juif original, celui qui a été l'objet d'une controverse au Moyen Age et finalement brulé en place publique comme « livre infâme », quand il déclare que seuls les Juifs sont réellement humains, et que tous les gentils sont des « animaux à face humaine », selon l'interprétation qu'en font à l'époque les lettrés chrétiens, sur dénonciation de Juifs renégats convertis au christianisme. Les Juifs contestent cette interprétation qui serait due au fameux « antisémitisme », et pour se faire une opinion certaine il faudrait avoir sous les

yeux un fac-similé d'une édition originale, mais de manière générale, le prétexte de l' « antisémitisme » est un peu trop rebattu ; ce qui est absolument certain, c'est d'une part que ce livre a été brûlé en place de Grève, l'endroit où étaient exécutés les criminels, après un débat public confrontant des lettrés chrétiens et des rabbins, débat qui intéressa le Roi lui-même, et que Justinas Pranaitis, le prêtre catholique lithuanien qui publia en 1882 *Le Talmud démasqué*, contenant des extraits de ce Talmud original, fut exécuté par les judéo-bolcheviks pour « racisme » ; il semble bien que le crime soit toujours du même côté.

Il y eut dans l'Antiquité européenne, et jusqu'aux Temps modernes, de nombreux débats sur l'esclavage ; Aristote considère que cet esclavage est « naturel », à condition que ce soit les êtres doués de raison qui commandent des brutes, mais récuse l'esclavage « légal » artificiel qui ne respecterait pas les lois naturelles. C'est une constante de l'humanisme grec, que la Loi ne doit jamais être supérieure à la nature humaine, et encore moins violer l'ordre naturel. Que le Talmud affirme une différence ontologique, une différence de l'être, une différence religieuse, entre Juifs et gentils ne serait que l'un des signes du dérangement mental des talmudistes, dont les autres

peuples pourraient rire, si cette population ne se trouvait insérée, comme un parasite hostile, au cœur même d'autres populations. Pire, ce parasite cent fois expulsé par des populations excédées, à commencer par la fuite d'Égypte dite Exode, réussira à dominer des nations d'Occident, leur volant tous leurs moyens financiers, détruira la Russie orthodoxe et y massacrera les meilleurs, et enfin réussira à tourner les armes de peuples d'Occident contre l'Allemagne, dont le seul « péché » était parfaitement légitime, vouloir expulser définitivement tous ses parasites, et surtout les Juifs. Et c'était l'occasion de la création de la « haine raciale », une haine immensément destructrice éprouvée par le peuple du Talmud contre l'humanité entière.

On ne trouve aucune monstruosité de cette sorte, nulle part, dans la pensée occidentale, pas même dans les écrits des nationaux-socialistes honnis par la propagande. Tout ce qu'on peut trouver, malgré des recherches frénétiques, ce sont des notions de supériorité raciale, banales depuis des milliers d'années, qui sont très loin d'impliquer une « haine » quelconque. Il est facile de démontrer que la haine réelle et meurtrière est liée à la jalousie, et que la jalousie est le fait de l'inférieur contre le supérieur. Aujourd'hui encore, ce sont les Européens qui

sont les victimes de la « haine raciale » des populations d’envahisseurs inférieurs, parasites et prédateurs, et non l’inverse.

S'il y avait eu des comportements haineux, c'était bien du côté des Alliés ; incinérations au phosphore de magnifiques villes historiques emplies de femmes, d'enfants et de vieillards ; viols, meurtres, et l'éternelle « vengeance » juive hérité du « Dieu Vengeur » ; la « haine raciale » n’existait pas encore, mais la haine de l’Allemand, qui serait par la suite étendue à la haine de l’Européen, existait bel et bien. Toutes les anciennes lois de la guerre et tous les traités protégeant les civils, et surtout les femmes et les enfants, n’étaient plus que des chiffons de papier, et à quoi pouvait-on attribuer ce viol soudain d’une civilisation qui s’était construite sur des millénaires, sinon à la montée au firmament de la barbarie génocidaire juive ?

Mais il fallait à tout prix que les coupables soient les Européens, et donc les criminels inventèrent, pour l'appliquer à leurs ennemis, un sentiment qu'ils étaient en réalité les seuls à éprouver, la « haine raciale ». Une expression inconnue est forgée par d’obscurs propagandistes dans les feux de l’Enfer ; bientôt elle remonte jusqu’au firmament médiatique, telle un nouveau soleil, et le monde entier tourne autour d’elle ; des massacres

de millions de personnes, le destin des peuples, leur génocide par le métissage, dépendent du nouveau soleil noir de la « haine raciale », qui éclaire un nouvel enfer. Dans le chaudron infernal on jettera la *shoah* et ses six millions de martyrs innocents, l'esclavage des nègres, bien qu'il ait été une spécialité juive et musulmane, les colonisations et leurs efforts éducatifs pour élever les races inférieures, et finalement toute l'histoire somptueuse et tragique de l'Occident.

La « haine raciale » deviendra le prétexte de la destruction de l'Occident ; toute défense contre les prédateurs de toutes sortes, parasites financiers juifs d'une part, parasites sociaux africains et nord-africains d'autre part, toute défense de l'identité, les valeurs, la civilisation, et évidemment de la race européenne sera pourchassée comme « haine raciale ». Quand les pires criminels allogènes seront laissés en liberté, les opposants à la destruction par le métissage et les contestataires de la sainte « *shoah* » seront impitoyablement pourchassés, dépouillés, emprisonnés, voire parfois torturés.

Croire que la destruction de l'Occident est un fantasme est évidemment une idiotie, et croire qu'il ne s'agirait que d'un malheureux concours de circonstances, et non de l'action des mêmes génocidaires que ceux qui ont

détruit l'ancienne Russie en est une autre. Il s'agit sans doute la pire catastrophe dans l'écologie des populations depuis l'aube de l'humanité, sans même parler de la destruction d'une civilisation brillante qui n'avait pas été conçue pour fonctionner avec des populations adaptées au cadre étroit des rituels barbares de leur tribu arriérée.

La « haine » allait devenir une référence constante dans les discours des politiciens. Le nouveau soleil noir de la haine raciale, mis au pinacle par la propagande, deviendra peu à peu un vrai problème, quand les meurtres, viols, brigandages et violences en tous genres finiront par excéder les populations, entraînant l'érection de lois scélérates contre la dite « haine raciale », et le renforcement de la dictature propagandiste, selon le bon vieux système du pompier incendiaire ; quelques analystes modernes ont appelé la technique du pompier incendiaire le système « problème-réaction-solution », comme si c'était une invention moderne empruntée à la systémique ; en fait il s'agit d'une très ancienne technique, bien pourrie, dont les peuples ont parfois conscience. Il n'a fallu qu'une quinzaine d'années pour que le peuple américain se demande massivement si l'attentat des Twin Towers n'est pas une histoire de pompier incendiaire ; il faudra

encore quelque temps pour la Shoah, perdue dans le lointain, dans le passé et le brouillard, mais la conscience diffuse de la possibilité d'un « pompier incendiaire », d'ailleurs le même, est déjà là. Sans doute, les peuples européens vont se mettre à éprouver cette haine, comme prévu, mais le second volet de l'arnaque, la culpabilisation, est en train de voler en éclats, et le pompier incendiaire risque bien d'être brûlé dans son propre incendie.

La « haine raciale », ce concept originellement sans substance, avait besoin d'une preuve de son existence ; cette preuve sera la « *Shoah* », il faudra donc l'inventer.

On connait aujourd'hui de nombreux détails de l'opération « Holocauste », renommé « *Shoah* » pour éviter un rapprochement trop évident avec la Bible. Un holocauste est une spécialité judaïque, c'est un bain de sang d'animaux ou d'humains sacrifiés pour la gloire du Seigneur Tout Puissant, à la manière *casher*, c'est à dire en égorgeant tout vif les animaux ou les humains et en se délectant de leur agonie, si agréable aux yeux de Yahweh-Moloch. Une pratique inconnue des Allemands, qui montrent au contraire un grand respect des animaux, et Hitler lui-même était végétarien. Tout comme la pratique du « bouc émissaire », pratique juive dont je ne

connais aucun équivalent dans aucune culture, qui consiste à charger un bouc des péchés de la tribu et à l'envoyer périr dans le désert, libérant ainsi les criminels du poids de la culpabilité, toute l'opprobre revenant au malheureux « bouc ». Il n'est pas nécessaire d'être un expert en anthropologie pour comprendre que ce sont les nationaux-socialistes qui sont les « boucs émissaires » des Juifs, et non l'inverse, tout simplement parce que cette pratique infâme du « bouc émissaire » fait partie de la culture juive, et pas de l'allemande, ni de l'européenne. Et une culture a une réalité profonde, qui s'enracine dans des millénaires, et n'apparait pas d'un coup de baguette magique.

L'opération « Holocauste » proprement dite commence avec une petite équipe de la *Psychological Warfare Division* (Division de la Guerre Psychologique), une unité spéciale anglo-américaine composée de membres des services secrets américains et anglais, des gens qu'on appelle généralement des « *Psyops* », spécialisés dans les *black operations* ou *Black Ops* (opérations secrètes « noires ») et les *False Flags* (opérations sous « faux drapeau » dans lesquelles on commet un crime et laisse intentionnellement des traces permettant d'incriminer une

population cible). Cette équipe de *Psyops* très professionnels était dirigée par un certain C.D. Jackson, qu'on retrouvera plus tard, étrangement ou pas, dans d'autres affaires criminelles de première importance ; un « spécialiste » sans aucun doute. Tout aussi curieusement, le procureur général américain au procès de Nuremberg, qui emploie l'expression « haine raciale » dans son discours d'ouverture, s'appelait aussi Jackson. Le haut commandement de l'armée américaine avait été confié au général Eisenhower, un « Témoin de Jéhovah », c'est-à-dire un abruti fanatique engendré pour exécuter les basses œuvres de Yahweh, et qui participera à l'opération de guerre psychologique en personne. L'opération avait été préparée de longue date par un bombardement intensif de la presse dite anglo-saxonne, en réalité presque entièrement dans des mains juives, se lamentant par avance des « six millions » de malheureuses victimes juives massacrées par les nationaux-socialistes bouffis de haine. Depuis des dizaines d'années, en toute occasion, la presse aux mains des Juifs se lamentait sur le sort de « six millions » de Juifs en Europe ; on ne sait pourquoi c'est toujours « six millions », peut-être est-ce lié à l'étoile de David à six branches, ou au nombre « 666 » qui serait celui de la Bête dans l'Apocalypse de Jean, bref

le « 6 » a mauvaise presse chez les Juifs. L'équipe de Jackson commença son opération à Bergen Belsen, un camp considéré comme un « camp-hôpital », surpeuplé jusqu'à l'étouffement par diverses évacuations de camps de l'Est, manquant de tout, touché par l'épidémie de typhus et qui se trouvait dans une situation totalement désespérée suite aux tapis de bombes des Alliés sur les populations civiles et les infrastructures de toutes sortes. Dépourvus de médicaments, de nourriture, de soins, les internés crevaient en masse, beaucoup moins que sous les bombes au phosphore des Alliés qui incinéraient vifs par dizaines de milliers hommes, femmes et enfants, mais quand même de manière assez impressionnante. C'était le camp idéal pour mettre en place une première mise en scène de ce qu'un publiciste juif appellerait plus tard l'Holocauste, avant que les rabbins s'émeuvent de la trop repérable connotation religieuse et biblique, et fassent remplacer « Holocauste » par « *Shoah* ». Un cinéaste était dans les bagages des *psyops*, prêt pour l'action, un nommé Samuel Wilder, Juif allemand plus connu des cinéastes sous le nom de Billy Wilder, oui celui-là même qui fait dire à un idiot, victime d'une manipulation qu'il s'obstine à ne pas voir, « personne n'est parfait », à la fin de « Certains l'aiment chaud ». Comme

des millions de braves gentils, *goys* ou *goyim*, j’ai ri de l’obstination de cet imbécile à ne pas voir, sans comprendre que cet imbécile, c’était moi. C'est à Bergen-Belsen et peut-être partiellement à Buchenwald que Wilder fera sa première opération de manipulation, et celle-là n'est absolument pas drôle. Le court métrage non signé qu'il tournera pour le compte du département de guerre psychologique de l’armée américaine, dont sont issues toutes les photos de la « Shoah », sauf celles émises par son équivalent soviétique, montre des individus squelettiques et malades, qu'on a fait entièrement déshabiller pour accentuer le sentiment d'horreur et de dénuement, et on y voit d'ailleurs le metteur en scène lui-même, soutenant un malade claudicant et exténué jusque devant la caméra ; des cadavres eux aussi déshabillés qu'une pelleteuse conduite par un Américain pousse dans une fosse, comme si les Allemands en étaient responsables, et enfin le clou du spectacle, une table sur laquelle sont étalées des « preuves » de la monstruosité allemande, restées célèbres, comme les lampes en peau de Juif, le savon en graisse de Juif, une collection de peaux tatouées de Juifs, et enfin une tête réduite jivaro à longs cheveux, les Allemands étant comme chacun sait des maniaques experts en matière de réduction de têtes. Ce bric-à-brac digne

d'un musée des horreurs de foire, et le film de Wilder, serviront de pièce à conviction au procès de Nuremberg ! Bien sûr tous ces objets ont opportunément disparu, échappant à l'inspection des scientifiques ; mais l'effet d'horreur provoqué par cette mise en scène hollywoodienne sera parfait. Quand on voit des photos de vrais holocaustes, comme celui des Arméniens ou les empilements monstrueux de milliers de cadavres carbonisés de Dresde, qui sont des photos nettes et pas des faux délibérément floutés pour masquer les trucages de montage plus ou moins réussis, les morts sont habillés, même s'ils sont vêtus de guenilles, et pas déshabillés pour faire de l'effet. Ensuite, les Soviétiques, qui avaient inventé les exécutions de masse par l'oxyde de carbone dans des camions, procédé économique, simple et efficace, mais n'avaient jamais vu de chambre à gaz au cyanure hypertoxique, c'est-à-dire une chambre étanche, blindée, pressurisée, garantissant qu'aucune fuite même minuscule de cyanure ne s'échappe pour tuer tout ce qui respire alentour, inventèrent la « chambre à gaz » d'Auschwitz, selon eux une espèce de hangar, avec une porte de bois vitrée s'ouvrant de l'intérieur, sans le moindre dispositif de confinement et d'extraction du gaz, dans lequel auraient péri « six millions » de Juifs dans une mort atroce,

six millions ensuite incinérés dans une douzaine de petits fours crématoires miraculeux dont le feu au charbon aurait réduit à néant, pour chaque four, cinq cent mille individus par an, au rythme démoniaque d'au moins sept cent par jour. Les soviétiques, champions de la désinformation, et habitués à traiter toute contestation par une exécution sommaire, n'étaient pas à un miracle près, et les Alliés anglo-saxons adoptèrent cette version, invraisemblable, mais longtemps garantie par le fait qu'Auschwitz, en territoire d'occupation russe, était inaccessible à l'observation et la critique. Et c'est ainsi que commença l'opération « haine raciale » destinée à garantir l'intouchabilité des criminels, et à détruire toute capacité de résistance chez leurs victimes.

Il faut dire que la Juiverie, dans cette affaire, ne partait pas sans biscuit ; elle avait une très longue expérience de ce type d'opération, quoique ce soit la première fois qu'elle l'ait nommée « haine raciale ». La Bible raconte qu'à la lointaine époque où les Israélites avaient été déportés chez les Perses, une prostituée judaïque du nom d'Esther avait réussi à gagner les faveurs du roi perse de l'époque, et avait monté une conspiration pour faire croire à cet imbécile de roi que son premier ministre, un nommé Aman, conspirait contre lui. Aman, en politique

avisé, s'inquiétait de l'influence grandissante de la Juiverie et de ses pratiques criminelles, comme cela arrivera des centaines de fois dans l'histoire de divers peuples. Il n'en fallait pas plus pour qu'Esther réclame et obtienne sa pendaison, et celle de tous ses fils, puis, pour faire bonne mesure, la Juiverie organisa le massacre de dizaines de milliers de Perses s'opposant au divin Peuple Élu. C'est ainsi que ces dizaines de milliers d'opposants expièrent leur « haine », qu'ils n'avaient pas eu l'occasion de démontrer par quelques massacres. La Juiverie célébrera ce massacre des Perses par la fête de *Pourim*, qui deviendra l'une de ses principales fêtes religieuses. Dans la culture européenne, on dit plus simplement : « Qui veut tuer son chien l'accuse de la rage » ; mais dans la Juiverie, ce genre de massacre est une grandiose intervention divine, un holocauste qui plait aux narines du Seigneur Tout-Puissant, et on y voit, sans doute avec quelque raison, la main de Yahweh fils de Moloch.

Pourim concentre deux traditions judaïques, l'holocauste d'abord et ses rivières de sang, et le bouc émissaire ensuite, Aman étant en l’occurrence le parfait bouc émissaire, victime sacrificielle chargée du péché de « haine », haine qui n'est éprouvée réellement que par la Juiverie elle-même. Entre parenthèses, le sacrifice du Christ,

bouc émissaire « chargé de tous les péchés du monde », ressemble diablement à celui d'Aman, et ce n'est pas le Talmud, empli d'invectives haineuses contre le Christ et ses fidèles, qui me contredira. L'accusation de « haine » portée contre les opposants est donc une vieille tradition judaïque, raffinée au cours des millénaires, qui « justifie » leur extermination haineuse. Comme le dit Julius Streicher, dénonciateur intransigeant des crimes de la Juiverie, sur le chemin de son exécution par pendaison à Nuremberg : « C'est *Pourim* ». C'était une erreur, les Juifs omniprésents du tribunal « international », ou plutôt « cosmopolite », se posant pour cette fois en « victimes », ne dirigeaient pas directement la danse macabre ; en revanche, les tsars Alexandre II, Nicolas I et Staline, dont les assassins étaient strictement *casher*, furent exécutés le jour de *Pourim* ; c'est ainsi que l'histoire se répète, de manière quasiment automatique, jusqu'à ce que, peut-être, les humains se réveillent, voient, évoluent et sortent du cercle infernal.

On peut se poser des questions sur la santé mentale d'un Roi des Perses qui ferait exécuter des dizaines de milliers de ses frères de sang pour satisfaire aux exigences d'un groupe étranger hostile. Fait historique, ou fable ethnique d'un groupe haineux et plein de rancœur

qui prend ses désirs pour des réalités ? En tous cas, cette histoire, ou fable, aberrante, s'est réellement produite dans l'histoire récente. Quand l'Angleterre puritaine et adoratrice de ce livre empli des plus horribles crimes qu'est la Bible, puis les États Unis d'Amérique puritains du « *In God We Trust* », livrent sans condition leur Banque Centrale à la Juiverie, ils donnent à celle-ci les armes d'un pouvoir absolu ; quand, ensuite, cette même Juiverie organise l'immigration de dizaines de millions d'êtres incultes et vindicatifs du tiers monde sur les sols européens et impose la mixité raciale, perpétrant un lent génocide des Européens, c'est *Pourim* tous les jours.

Le sens commun se rebelle contre l'idée que cet évènement qui sature les écrans et les journaux, l'Holocauste ou *Shoah*, puisse être une manipulation intégrale : non, ce n'est pas possible, et d'ailleurs il y a des « témoins », par dizaine de milliers, quasiment tous Juifs, et tous « rescapés » par miracle. Nous sommes certains de ne pas être assez idiots pour nous laisser manipuler de la sorte, surtout dans le monde moderne, tellement rationnel, et tellement scientifique. Il y a pourtant des précédents. Au premier siècle de notre ère, une secte s'est répandue autour de la Méditerranée gréco-romaine en annonçant à tous vents : « Christ est ressuscité ! » Il

y avait des « témoins » ; deux ou trois saintes personnes qui étaient des témoins directs et ont commencé à raconter l'histoire, baptisée « Bonne nouvelle », puis d'autres « témoins » se sont ajoutés aux premiers, jusqu'à ce que le divin cadavre revenu à la vie et remonté tout vif au Ciel se manifeste à un milliard de « témoins du Christ » ; six siècles plus tard, un Prophète de race voisine fera de même, cette fois monté sur un cheval blanc, mais en s'étant épargné la peine de mourir d'abord ; malencontreusement ils s'élevèrent tous deux de la même aire de lancement, à Jérusalem, haut-lieu de l'ethnie juive fort peu disposée à partager quoi que ce soit, surtout pas les lieux sacrés de son Alliance exclusive, et tout ce monde se massacre parce que sa version de la même démence est la meilleure. Jérusalem deviendra aussi le lieu où se dressera le sanctuaire de la *Shoah*, comme si ce lieu sacré était de toute éternité une terre à miracles, le seul où les bobards les plus invraisemblables puissent devenir une croyance planétaire. Il y a incontestablement dans la population de ce lieu une habileté particulière dans la création de mythes à son profit, habileté que la plupart des peuples ont perdue quand ils ont commencé, parfois depuis très longtemps, à être accessibles à la raison.

Qu’est-ce que cette population a de si particulier, indépendamment de l’immonde circoncision génératrice de haine, pour inventer encore et toujours de telles histoires abracadabrantes à son seul profit, et les faire croire à des gens qui se défont des contrôles de la raison pour cela ? Il faut peut-être chercher l’origine de cette étrange particularité dans les origines mêmes du judaïsme, son mythe fondateur qui est la fuite d’Égypte sous la direction de Yahweh et de Moïse. Toutes les populations ont des mythes fondateurs, plus ou moins folkloriques, où interviennent des êtres magiques ou des dieux, selon leur degré de civilisation. Ce sont toujours des histoires d’un autre espace, et d’un autre temps, le temps du mythe. Aucun peuple n’a adopté comme mythe fondateur une falsification de l’histoire, sauf le peuple juif. L’avis des Égyptiens sur les Hébreux, tel qu’il est exprimé par leur historien Apion, est sans appel : les Hébreux étaient un peuple de pillards et d’escrocs que les Égyptiens avaient pour leur malheur laissé s’installer chez eux sans méfiance, et qui avait accablé l’Égypte, y instaurant peu à peu un régime de terreur et d’extorsion, jusqu’à ce que les Égyptiens se révoltent et les chassent, sans pourtant arriver à reprendre ce que les Juifs avaient volé ; ce dernier point, qu’ils aient emmené une grande part de l’or

de l’Égypte, est le seul authentique dans le mythe de l’Exode, et cet or leur aurait été « donné par Yahweh » ; tout le reste est une pure et simple inversion de la réalité, le criminel se faisant passer pour la victime. Soupçonner les Égyptiens de mensonge, dans l’affaire, n’a aucun sens : dans la religion égyptienne le dieu du Mal, Seth, est un dieu menteur, et fonder un peuple et une religion sur un mensonge est, pour quasiment toutes les populations du monde, sauf la juive, inconcevable.

Un bon milliard d’humains croit, aujourd’hui, que le Christ est ressuscité, et est prêt à en « témoigner », comme le font les « martyrs » ; même si notre époque se prétend éclairée et raisonnable, les anciennes traces des croyances ont-elles disparu ? Certainement pas. Quand la suggestibilité est installée, le mécanisme d’implantation d’une nouvelle croyance peut toujours être réutilisé. Il a fallu des centaines d’années au christianisme pour s‘imposer, parce que le monde gréco-romain, cultivé, trouvait le mythe du Christ grotesque ; ce sont des abrutis qui ont adopté le christianisme, et en particulier les légions formées au temps de la décadence d’une racaille ramassée aux quatre coins de l’Empire. Mais, une fois cette croyance adoptée, quand toutes les résistances ont été balayées, soit par la conviction, soit pas la force, les

défenses naturelles contre l'invasion d'un esprit étranger ont disparu, et un nouveau mythe peut facilement en remplacer un autre devenu obsolète. Qui a cru, croira. Avec l'emprise des manipulateurs sur les mass-médias, il suffira de quelques années pour que le mythe invraisemblable de la *Shoah*, et ses kyrielles de « témoins » judaïques, envahisse les consciences des anciens chrétiens.

Les Européens devenus chrétiens ne deviendront pas totalement idiots pour autant ; de grands esprits comme Saint Thomas d'Aquin réussiront, à force de dialectique, et d'arguments parfois spécieux, à réintroduire la raison, Aristote, la pensée grecque, dans la doctrine chrétienne ; on a parfois l'impression que le Dieu de Saint Thomas n'est en rien le Yahweh jaloux et sanglant des Juifs, mais bien la Nature grecque. Dans son *Commentaire de la lettre de Saint Paul aux Éphésiens*, il reprend deux phrases totalement contradictoires de l'Évangile : « Si quelqu'un vient à moi, et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, et ses sœurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple.», et : « Ils ne seront plus tous deux qu'une même chair », et il commente « Ainsi si c'est contre la nature que de se haïr soi-même, également il pèche contre nature le mari qui hait son épouse ». Dans l'humanisme chrétien, l'héritage

grec tempère la haine biblique et la haine christique, dont le précepte est, dans les deux cas, de haïr, haïr les étrangers impurs pour les Juifs, se haïr soi-même pour les chrétiens. Mais ce combat n'est pas terminé, loin de là ; la Juiverie a attaqué de nouveau, imposant son nouveau mythe contre la raison, s'armant d'anathèmes et de lois spéciales dignes de l'Inquisition, sans que la grande masse du peuple, qui est pourtant censée connaître Voltaire, ne réagisse. Ce n'est pas Voltaire et les Lumières qui sont attaqués, c'est ce phare de notre culture européenne, ce moment de grâce qu'est la Renaissance, renaissance de la nature et de la raison, si intimement liées dans la pensée grecque.

On peut se demander, à propos de la croyance dans le mythe chrétien, précurseur très évident du mythe de la *Shoah*, comment un mythe aussi destructeur, qui fera écrire à Blaise Pascal : « le moi est haïssable », ce qui en résume à peu près toute l'horreur, a pu subjuguer les peuples européens. Tous les autres mythes exaltent les qualités des peuples, parfois de manière grossièrement exagérée et risible, mais il n'y a pas de mal à se faire du bien. Se considérer comme une vraie merde, qui ne peut se « purifier » qu'à force de sacrifices, de battage de

coulpe et d' « amour du prochain », comme dans le christianisme et son greffon l'antiracisme, est tellement contre-nature que cela dépasse l'entendement. On a peine à imaginer la somme de persuasions, de chantages, de terreurs qu'il a fallu utiliser pour en arriver là. Je ne connais pas vraiment l'histoire du christianisme, vue sous l'angle des moyens de manipulation ; les premières méthodes explicites sont celles des Jésuites, et elles sont tardives ; elles seront d'ailleurs très vite imitées par des groupes rivaux candidats à la manipulation des consciences comme les Francs-maçons, qui apparaissent à peu près à la même époque. Des membres éminents de la franc-maçonnerie comme Adam Weishaupt, fondateur de la secte maçonne des Illuminati, sont d'anciens Jésuites, Weishaupt étant de plus un ancien Juif « converti », peut-être un frankiste, la secte juive des frankistes pratiquant la fausse conversion comme les trotskistes pratiquent l' « entrisme ». Mais sur les bases de l'appareil de persuasion chrétien, au temps de son expansion, nous en sommes réduits à des conjectures. Et des conjectures qui ne sont pas simples à manipuler, parce qu'à propos d'un système de croyances aussi monstrueux, délirant et antinaturel qu'est le christianisme, il semble presque impossible de ne pas dire de conneries.

C’est très différent de ce qu’on peut dire du judaïsme, qui a une histoire continue ; on peut retracer facilement les transitions qui vont du culte de Moloch à la domination criminelle de Wall Street, d’Hollywood, et du Congrès américain, à travers la religion du Dieu Jaloux et Vengeur Yahweh ; ce sont des modulations des mêmes principes ; et dans l’expression populaire, qui ne s’embarrasse pas de complications, c’est « dans la nature » des Juifs de se comporter comme ils le font, comme si leurs gènes s’étaient adaptés à leur culture et leur religion, ce qui est peut-être partiellement exact. Mais justement, qu’un « Messie » soit apparu, une seule fois dans toute l’histoire, qui prenne l’exact contrepied de sa religion d’origine, prône l’amour inconditionnel de l’étranger au lieu de le considérer comme « impur » et vil, et que ce Messie aberrant ait été suivi par des foules juives éduquées à l’inverse, parait totalement invraisemblable. D’autant que sa relation aux Saintes Écritures se limite à quelques citations éparses, totalement sorties de leur contexte, et qui ne le qualifient absolument pas comme « Messie ».

Il semblerait que le christianisme soit né en fait d’étranges manigances à l’interstice entre les mondes juif

et gréco-romain, dans le monde interlope que représentait parfaitement le converti par intervention divine Saül dit Saint Paul, à la fois trafiquant juif et citoyen romain. La Juiverie était l'une des pires malédictions de l'Empire romain, toujours séditieuse, farcie de sectes d'assassins comme les zélotes, à la fois criminelle et toujours persuadée de son élection divine et de sa « pureté » naturelle qui l'autorisait à traiter tous les gentils comme des animaux impurs. Cela pouvait lui valoir, dans le vaste empire agité de velléités de rébellion, une place de leader de la contestation, à condition évidemment que ce ne soit pas officiel, qu'il s'agisse d'une religion distincte, et que la Juiverie n'ait pas directement à en souffrir. Cette place de leader de la contestation, ou de « peuple élu » héros de la Libération, était facilement confortée par le mythe fondateur du judaïsme, celui qui sera repris le plus systématiquement par la chrétienté, le mythe calomniateur de l'Exode.

D'après le mythe, Yahweh libère les malheureux esclaves hébreux du joug égyptien, massacre tous les fils premiers-nés de ces vilains esclavagistes, et donne aux Hébreux les richesses des Égyptiens. On peut difficilement se passer d'un tel Dieu. D'autant que la version égyptienne des mêmes évènements, plus terre à terre, est

que les Hébreux étaient une bande de pillards nomades et d'escrocs sans vergogne, une véritable plaie d'Égypte, qui avaient réussi à acquérir richesses et pouvoirs et furent enfin chassés ignominieusement dans le désert, comme ils seront chassés des centaines de fois dans leur histoire de lieux qu'ils rançonnaient. Le mythe fondateur du judaïsme n'est pas seulement un fait de l'imagination poétique, comme tous les autres mythes, c'est aussi une calomnie dirigée contre les Égyptiens, calomnie qui exalte les souffrances du pauvre peuple juif injustement réduit en esclavage et sa « libération » ; il est facile de voir comment un tel mythe peut être réutilisé dans une attaque calomnieuse contre l'Empire romain, puis, beaucoup plus tard, contre tout l'Occident. Et on peut aussi imaginer comment un tel mythe, et l'ensemble de ses rejetons chrétiens ou musulmans, a pu mobiliser des foules d'esclaves en attente de leur « libération », comme aujourd'hui des hordes d'immigrants prédateurs revendiquant des « droits ».

Il n'est pas difficile de comprendre comment le Peuple Élu, peuple mythiquement « innocent » et « libérateur », mais réellement criminel et esclavagiste, peut tirer parti d'une telle situation. Ce n'est même pas un

complot, c'est le résultat naturel de l'extension d'une calomnie originelle à l'ensemble du monde. Calomnie dont les Russes orthodoxes, les Allemands nationaux-socialistes, puis tous les Occidentaux, feront encore les frais trois mille ans après l'invention de la méthode. Il n'est pas indifférent que les officines qui ont pour mission de s'attaquer à l'antisémitisme hurlent perpétuellement à la « calomnie », comme si c'était leur exclusivité ; il s'agit d'un phénomène classique d'inversion, dans lequel on accuse un opposant de ses propres turpitudes, qu'on connait mieux que personne.

Est-ce le fait que le mythe judaïque est fondé sur une calomnie historique, et qu'il inverse les rôles des Juifs et des Égyptiens, puis, exactement selon le même modèle, inverse le rôle de tous les peuples chez qui ils se sont installés pour les piller, qui en a fait le socle d'une religion qui croit que « les derniers seront les premiers », affirmation qui devrait être bannie pour de simples raisons d'hygiène mentale minimale ? Qu'est-ce que cela implique pour « les premiers », qui sont de fait en première ligne pour faire évoluer le monde, d'être les cibles de la réprobation du Dieu jaloux et de ses méchants fidèles ? N'est-ce pas là aussi, plus qu'un mensonge, une calomnie, une accusation sans aucun autre fondement qu'une

croyance absurde et fondamentalement haineuse ? Je parle ici des premiers par la beauté, l'intelligence, le charisme, la sensibilité, l'empathie, ou mille autres qualités naturelles, et pas des premiers par l'argent, encore moins par l'usure, qui sont des brigands se repaissant dans la débâcle générale.

L'amour inconditionnel des chrétiens pour les « derniers », les « exclus », voire même les « criminels » qui ne sont que « brebis égarées » était incontestablement une arme de première grandeur contre la civilisation gréco-romaine et ses valeurs naturelles, ou au moins aussi proches de la nature que possible, telles que les avait définies un Aristote ou un Pythagore, et bien d'autres de moindre puissance. Cette attaque, qui n'a pas cessé jusqu'à nos jours, visait explicitement à instaurer un « Royaume de Dieu », la « Jérusalem céleste » dans laquelle trône le Dieu tout-Puissant, assisté de ses suppôts les prêtres, dans une entreprise de destruction d'à peu près tout ce qui est puissant, beau et bon dans l'ordre naturel, pour le remplacer par un pouvoir illimité d'une caste d'idéologues haineux, répétant à l'envi combien ce monde est mauvais ; pouvoir dont l'apogée, si par malheur elle devait nous enchaîner un jour, serait le Nouvel

Ordre Mondial régi par des prédateurs financiers contrôlant par diverses techniques sophistiquées nos « mauvais » instincts.

J'ai évoqué C.D. Jackson, le premier inventeur des « preuves » de la *Shoah*, disant qu'il était lié à une autre affaire criminelle ; il ne s’agit de rien de moins que l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy. Kennedy avait eu le très mauvais goût de qualifier le procès de Nuremberg, criminalisant les responsables nationaux-socialistes, de « dégoûtant », en ce que « les principes de la Constitution américaine avaient été violés pour punir un adversaire vaincu » ; il s'attaquait à l'empire criminel judaïque des Mickey Cohen et Jimmy Hoffa, et pour comble, il commençait à faire en sorte que l'État fédéral, les USA, récupère son attribut régalien d'émettre sa propre monnaie, attribut volé par la Federal Reserve Bank, entièrement possédée par des financiers descendant des anciennes générations d’usuriers. Autant dire qu'il avait signé son arrêt de mort. Quand il fut assassiné, et qu'une commission d'enquête *ad hoc* fut chargée d'établir comme vérité officielle la thèse abracadabrante du tireur unique, Lee Harvey Oswald, il se trouva qu'un certain Abraham Zapruder, cent pour cent *casher*, manifestement « introduit » dans le secret des dieux, se trouvait,

évidemment par hasard, avec une caméra automatique dernier cri à la main, pile poil à l'endroit exact où Kennedy serait atteint par la balle fatale en pleine tête et dans l'angle face droite. Il avait le seul document sur ce crime, un film couleur, film d'amateur nerveux qui a failli sortir son sujet du cadre, mais qui pouvait détruire la thèse officielle du tireur psychopathe isolé se trouvant loin dans le dos de la cible. Le FBI ne saisit pas le film, comme il saisit ceux des badauds tétanisés, le futé Abraham s'étant fort opportunément éclipsé, probablement par le même chemin que les tueurs, qui n'étaient pas très loin de sa position ; Zapruder le négocia, pour une somme à la hauteur du chantage, auprès de C.D. Jackson, qui, en raison de ses compétences en « guerre psychologique » prouvées par le succès ravageur de l'opération « Holocauste » qu'il avait lancée avec des moyens dignes d'une très mauvaise série B hollywoodienne, était devenu directeur de Times Magazine, et mit le film au frais en attendant que « ça se passe ». Il y a toujours deux volets dans une opération de guerre psychologique ; l'un est l'histoire qui est racontée, qui peut être invraisemblable et abracadabrante, comme la balle magique tirée par un Lee Harvey Oswald qui aurait ricoché pour produire trois impacts à elle seule, le passeport d'un terroriste à bord d'un avion

incinéré retrouvé intact dans une rue de New York, les têtes réduites, abat-jours en peau humaine, savons en graisse humaine, films et photos mis en scène, de l'Holocauste, l'autre est le choc qui élimine les défenses ordinaires de l'intelligence par des tapis de bombes réelles et médiatiques, choc qui, lui, demande de très gros moyens et permet de rendre les cervelles perméables à, potentiellement, n'importe quoi. Quand on voit lucidement le déroulement du scénario, on peut même avoir une inquiétude atroce, qui est de se demander dans quelle mesure les manipulateurs inventent intentionnellement des histoires invraisemblables, pour tester les limites de leur pouvoir de persuasion, limites qui n'existaient quasiment pas avant que l'information libre d'Internet commence à ouvrir les yeux d'un plus grand nombre.

J'ai été touché par l'opération « haine raciale », et je pense que presque tout le monde l'a été. Ceux qui voyaient clairement l'opération, les opposants au judaïsme, avaient été soit massacrés, soit obligés de se terrer, et les plus faibles avaient subi l'opération de lavage de cerveau terroriste, dite d'ingénierie sociale, appelée « dénazification ». C'est en cela que mon histoire rejoint l'histoire générale de mes contemporains ; peu de gens ont le douteux privilège d'être comme moi les victimes

d'un crime commis par la mafia au pouvoir, mais tous sont soumis à l'action incessante de la guerre idéologique, qui est la mise en action d'une terreur permanente et « à bas bruit ».

Mon exposition à l'opération « haine raciale » a été précoce, du moins selon les standards de l'époque de mon enfance, dans les années de l’immédiat après-guerre. Aujourd'hui l'exposition est systématique dans les écoles primaires, et même les maternelles ; certains programmes veulent l'imposer jusque dans les crèches. J'avais été forcé de voir, alors que j'avais une dizaine d'années, ce film abominable sur le mythique « Holocauste des Juifs », *Nuit et brouillard* ; cette première exposition à la « haine raciale » avait évidemment été un désastre psychique. Les gens qui fabriquent ce genre de films et surtout ceux qui l'imposent à des enfants sont des criminels, mais à dix ans, on est généralement loin de pouvoir remonter aux sources, et tout cela vous arrive dans la tronche comme une vérité révélée. Déjà coupable, selon le dogme chrétien, de l'immonde exécution du Christ, rédempteur de mes affreux péchés, je devenais coupable de l'extermination de tout un peuple d'innocents, à cause d'une « haine raciale » que je n'avais jamais éprouvée, ni vue, mais qui devait bien se trouver

quelque part, tapie au plus profond de mon être, puisque ce film prouvait son existence.

L'exposition à l'opération « haine raciale » avait donc eu lieu très tôt dans mon existence, et, même si elle avait été oubliée comme toutes les autres horreurs qu'on subit en tant qu'enfant, elle n'allait pas tarder à produire ses effets. À ce propos, je dois faire une remarque avant d'entrer dans le vif du sujet, à savoir comment tout cela a eu de terribles effets sur ma vie, et je présume, celle de mes contemporains occidentaux, même si ils ne se sont pas tous lancés dans des aventures à corps perdu comme les miennes. Quand on pense propagande, désinformation, manipulation, mensonges officiels, on pense naturellement à George Orwell et son célèbre *1984* - année dont je ne connais pas la raison du choix, mais qui pour moi est aussi celle de la liquidation de Shauna, et de l'opération de désinformation qui l'a immédiatement suivie. Le *1984* d'Orwell est psychiquement rudimentaire ; les êtres n'y connaissent que deux états, soit l'adhésion au mensonge (sans le savoir, cas des esclaves, ou en le sachant, cas des maîtres), soit la recherche d'une vie libre, hors du mensonge, cas du héros. La seule réelle percée du psychique dans le roman est que l'amour, ce sentiment incontrô-

lable, y sert de révélateur. En réalité l'action de la propagande, et, en ce qui nous concerne aujourd'hui, son principal pivot, l'opération « haine raciale », est très différente d'une action binaire, « vérité-mensonge », « adhésion-rejet », s'appliquant sur des individus uniformes. L'opération de propagande établit et renforce ce qu'on a appelé un « esprit étranger », un « esprit » qui tente de se loger au cœur de nos êtres, mais ne peut jamais y parvenir complètement ; les humains peuvent sembler édués, bombardés de propagande, terrorisés à la simple idée de penser librement, uniformisés et asservis, mais leur esprit profond, authentique, qui est la source de leurs amours, de leurs vraies affections, et de leurs vrais choix, ne peut jamais être totalement réduit au silence. Ce qui se passe dans la psyché des êtres apparemment asservis par les propagandes est une lutte, à bas bruit, mais féroce, qui continue jour après jour, dans les profondeurs. Et, dans certaines circonstances, comme celles que j'ai connues plusieurs fois, et toujours liées à l'amour et la liberté, la lutte féroce et à bas bruit explose dans un terrible fracas, notre psyché devenant un champ de bataille, livrée à la folie furieuse, alors que ne devrait y régner, pour complaire à l'ordre établi, que calme, ordre, et quelques petites voluptés. Hölderlin, Nietzsche, Artaud,

et bien d'autres, les êtres qui laissent parler leur esprit profond sont parfois ravagés, jusqu'à la folie, par leurs luttes intérieures.

Les objectifs de l'opération « haine raciale » sont clairs : rendre la vraie haine invisible, ou impossible à voir, transformer les haineux en victimes de la haine, et les innocents, les réelles victimes, en coupables de haine. Si cette opération commence à trouver aujourd'hui ses limites, et à susciter des réactions contraires aux objectifs dans les populations excédées, elle a cependant produit, pendant plus d'un demi-siècle, d'immenses dégâts. Il ne s'agit pas d'une « inversion des valeurs », parce que les systèmes de valeur sont profondément ancrés dans les populations, et d'ailleurs, pour la plupart, ancrés sur les valeurs naturelles. L'angle d'attaque de l'opération « haine raciale » est une attaque psychique, une attaque contre les perceptions. Ce type d'attaque n'est pas improvisé, il a au contraire été longuement préparé, comme arme de destruction massive, dans les laboratoires de la haine que sont le judaïsme d'abord, et le christianisme ensuite. Le but est de s'attaquer aux perceptions : les perceptions naturelles sont bannies, seul l'œil de Yahweh « voit » et « juge » souverainement, le fidèle est réduit au statut de pauvre aveugle qui quémande la lumière divine.

Ainsi, dans l'histoire biblique de Job, où Yahweh commande à son homme de main Satan de martyriser un pauvre idiot pour tester sa croyance dans le Dieu Tout-Puissant, la conclusion à laquelle tout être sensé parviendrait immédiatement, que ce Dieu est un tortionnaire, est frappée d'interdit : seule l'autorité supérieure, le Dieu Tout-Puissant, sait ce qui est « vrai », et cette torture est donc « bonne ». A la torture physique et réelle de Job s'ajoute la torture morale, celle de la « tentation », la très puissante tentation de se libérer de l'immonde esclavage, où l'on voit l'esprit réel et naturel tenter de résister, violemment, contre l'esprit qui veut le soumettre inconditionnellement. Et, dans l'histoire édifiante de Job, la défaite de l'esprit naturel est totale, Alléluia ! Le christianisme, dont je suis issu, complétera la férocité simpliste du dogme judaïque par quelques raffinements théologiques, et, comme par hasard, psychiques, préparant la voie de l'opération « haine raciale », sans lesquels on ne peut comprendre cette opération (qui, comme on peut le constater entre autres en Israël, dans le traitement des Palestiniens, n'affecte aucunement les Juifs). L'idée était de criminaliser les perceptions jugées, du point de vue des Maîtres de l'Église, indésirables. Crevez-moi les yeux, percez mes tympans, arrachez-moi la langue, que

je ne voie pas ce que je ne dois pas voir, que je n'entende pas ce que je ne dois pas entendre. Ce n'était plus seulement la « désobéissance » à Dieu qui était un péché abominable, comme dans le cas du judaïque Job, mais même « succomber à la tentation » en pensée devenait un crime. Un régime de terreur s'abattit sur l'Occident, dans lequel la moindre de nos perceptions naturelles, celles de notre esprit profond, pouvait devenir une « illusion » produite par Satan, dans le but de nous détourner du droit chemin. Satan était omniprésent dans la vie des occidentaux ; trompeur et immensément rusé, il était censé créer la plupart de nos perceptions pour nous tenter ; et seul le recours à l'Église pouvait décider de ce qui est réellement « bon » ou « mauvais ». C'est dans cette ambiance sinistre que Blaise Pascal, un croyant convaincu, et excellent logicien, écrivit sa phrase célèbre : « Le moi est haïssable », conséquence inévitable d'un monde dans lequel l'esprit profond, le « moi » dont il parle, est écrasé par l'esprit étranger. Pascal exprime la totale défaite de l'esprit profond, et la victoire de l'esprit étranger, qui seul est, de fait, haïssable, quand le « moi » ne l'a jamais été. Sa phrase exprime, à elle seule, que le terrain occidental est totalement préparé pour l'opération « haine raciale », opération qui n'aura lieu que plusieurs siècles plus tard,

après quelques péripéties et révoltes, celle du peuple allemand national-socialiste en particulier, à qui les suppôts de Yahweh-Moloch imposeront une reddition inconditionnelle, ce que même les Barbares de l'Antiquité ne pratiquaient pas.

C'est le christianisme qui crée le « crime de la pensée », que vont exploiter les ingénieurs sociaux dans le but de transfigurer radicalement la perception des crimes commis par certaines populations. C'est ainsi que l' « antisémitisme » devient un crime de la pensée, comme l' « homophobie », comme l' « islamophobie », comme tout « racisme » en général, le « racisme » étant considéré comme expression d'une « haine raciale ». Ainsi, tout le dégoût qu'on peut éprouver devant certains criminels, certaines races, certaines pratiques sexuelles, et autres, dégoût totalement naturel et qui contribue à nous préserver, devient un « crime de la pensée » et la manifestation d'une « haine raciale », criminalisée par les manipulateurs et tortionnaires des occidentaux.

Je me rappelle d'une scène de mon enfance dont, quand je l'ai vécue, probablement quand j'avais une petite dizaine d'années, j'avais noté qu'il fallait que je m'en souvienne. Je notais ainsi, toujours, mentalement, les épisodes qui me semblaient étranges, les mettant en

quelque sorte dans un registre « à traiter » de ma mémoire. J'en ai probablement oublié la plupart, mais celui-ci m'est revenu par un rêve que je viens de faire. J'ai rêvé de mon oncle Charles ; il conduisait une voiture, j'étais à côté de lui, et il s'était endormi au volant ; j'essayai de le réveiller, mais c'était impossible, et je me réveillai dans un état de grande frayeur. C'est chez cet oncle que la scène « à traiter » de mon enfance s'est produite ; l'oncle était un être prestigieux et redoutable, en même temps que fort sympathique ; il disposait d'immenses privilèges aux yeux du petit pauvre méritant que j'étais, une belle maison, et même un jardin ; et chez lui, on avait le droit, et même le devoir, de manger autant de chocolats qu'on en désirait. Ma tante était également profondément bonne, et ressemblait beaucoup à ma grand-mère, à qui, si j'étais proustien, je consacrerais facilement un livre. Dans leur belle maison, dans leur salle à manger ouverte sur le jardin, il y avait, haut perché sur une étagère inaccessible, une petite statuette en stuc représentant un Diable, genre Méphistophélès, à la peau sombre, drapé dans une cape rouge, avec une barbichette et deux petites cornes coquines qui paraissaient sous sa coiffe rouge, turlututu chapeau pointu. Ce Diable souriait, et il avait un aspect immensément sympathique. Il avait, de plus,

une pose contournée, que je n'avais jamais vue, et qui me troublait étrangement ; en fait, c'était une pose féminine de séduction, courbant avantageusement le corps pour attirer le mâle. Il me fascinait complètement, et lors d'une visite, n'y tenant plus, je fis part à l'oncle de mon trouble : pourquoi ce Diable était-il toujours là, semblant nous regarder, et même se moquer de nous, et pourquoi avait-il l'air aussi sympathique ? Une telle remarque, chez moi, à mon père, m'aurait valu les foudres immédiates de l'Enfer ; mais mon oncle n'était pas de la même eau, il était « bonhomme », selon une jolie expression que l'on méprise aujourd'hui. Il m'expliqua patiemment l'une des arcanes du christianisme, que j'essayai vainement de comprendre ; que le Diable est séducteur et trompeur, et que justement, il a toujours bonne apparence ; qu'il fallait avoir envers lui une méfiance de tous les instants, parce qu'il pouvait vous séduire vers le chemin de la perdition. Comme j'avais l'esprit très pratique, je demandai donc à l'oncle comment diable on pouvait bien faire pour distinguer, dans ce qui nous attire, ce qui est bon et ce qui est mauvais ; ça simplifiait quand même grandement la vie de trouver bon ce vers quoi on est attiré, et mauvais ce qui nous répugne ; et je citai, si je me souviens bien, l'exemple du chocolat, que je trouvais bon

et qui m'attirait. L'oncle me répondit qu'il fallait demander à Dieu, en toutes circonstances ; que pour le chocolat, il était effectivement bon, mais que la gourmandise était un péché, et que le Diable pouvait donc se servir du chocolat, comme de tout ce qui existe sur terre ; tout était occasion de péché. J'avais bien demandé à Dieu, dis-je à l'oncle, mais jamais il ne m'avait répondu ; il fallait donc, dit l'oncle, aller à confesse et demander l'avis du prêtre. Cela ne me satisfit qu'à moitié : on ne pouvait pas avoir un prêtre à sa disposition en permanence pour vous empêcher de glisser imperceptiblement vers l'Enfer, en suivant simplement ses penchants naturels. C'est qu'il faut faire appel à la conscience, dit l'oncle ; j'étais trop jeune encore, j'en aurais une plus tard. C'est pourquoi je rangeai l'évènement dans la rubrique « à traiter » ; aurais-je un jour cet outil merveilleux, une conscience du Bien et du Mal, tels que décrétés par le Seigneur Tout-Puissant, dont se moque le Tentateur ? Dans mon cas, il semble que l'opération ait globalement échoué, puisque je vois que mon oncle conduit endormi, sur une route uniformément droite, ce qui n'est pas réellement dangereux, mais quand même effrayant.

Nous sommes, chacun d'entre nous, le champ de bataille d'une guerre atroce ; cette guerre ne se voit pas directement, seules nos âmes, nos esprits profonds, saignent. Je dirai un peu plus tard comment j'ai moi-même saigné, indépendamment de l'épisode de Shauna ; mais aujourd'hui je peux voir clairement comment cette guerre psychique intense a affecté la plupart de mes contemporains occidentaux, les plongeant dans un monde d'horreurs très réelles, contre lesquelles ils sont incapables de se défendre.

Les manipulateurs modernes ont évidemment fait quelques progrès par rapport aux méthodes de l'Église chrétienne, dont il ne faut pas cependant minimiser l'importance, et l' « antiracisme » déjà développé de manière embryonnaire par l'Église sera promu au rang de combat suprême. La modification des perceptions à travers le filtre à flouter de l'antiracisme se fera initialement dans l'unique but de préserver une population particulière, la population judaïque, de l' « antisémitisme » qui avait considérablement amélioré le sort des Allemands dans la décennie précédente ; comme il ne fallait pas que les manipulateurs de la lutte contre l'antisémitisme, et leurs intérêts contraires à l'intérêt général, soient trop visibles, il

fallait les abriter derrière une lutte globale « antiraciste », dont d'ailleurs les « races opprimées » n'avaient pas la moindre conception par elles-mêmes à l'époque. Quand on mesure les ravages que les politiques « antiracistes » et « multiculturelles » ont infligé à l'ensemble de l'Occident, savoir que le motif initial de ces politiques était la protection des seuls Juifs, au prix d'une destruction progressive des cultures occidentales potentiellement « antisémites », on ne peut qu'être terrifié par la puissance d'une opération menée par une toute petite minorité prédatrice devenue toute-puissante, qui allait si directement contre les intérêts de ses victimes, les peuples européens. L'opération « haine raciale » est, depuis l'origine, elle-même criminelle ; quand on entend un président de la République Française, Nicolas Sarkozy, lié par le sang et surtout par la culture à la Juiverie, affirmer publiquement que « le métissage est une obligation », et encore à ce propos que « si le volontarisme républicain ne suffisait pas, il faudra alors que la République passe à des méthodes plus contraignantes encore », c'est de génocide de la race européenne qu'il s'agit. Un métissage opéré par la contrainte est un génocide, et c'est un crime. Mais que ce soit un crime particu-

lier n’est pas la source du désastre ; le vrai crime est fondamentalement l’*hybris*, l’ivresse de toute-puissance d’une caste dégénérée qui s’estime autorisée, de par son « élection », à traiter les citoyens comme un troupeau dont on gère la reproduction. C’est un déni de notre condition d’humains, le « crime contre l’humanité » dont la Juiverie a faussement accusé les Allemands, et qu’elle connaissait bien parce que son objectif ancien était de l’appliquer contre les Européens.

Et nos yeux sont comme retournés

Comme toujours, les moments de crise sont ceux où l'esprit étranger, représenté principalement, de nos jours, par le violent tabou de la « haine raciale », est confronté au resurgissement irrépressible de l'esprit profond, sous la forme de l'amour. Le conflit qui naîtra dans ma rencontre avec Shauna est exceptionnel parce que notre amour l'était ; mais le même type de conflit était apparu bien plus tôt dans mon existence. J'avais connu assez tôt la fusion amoureuse ou sexuelle, ce qu'on appelle l'orgasme, un mot grec sans doute adopté par la médecine, et qui signifie « bouillonner d'ardeur » ; le mot « extase », aussi un mot grec signifiant « sortie de soi », est sans doute meilleur, mais a été monopolisé par les extases mystiques, or l'extase sexuelle est à la fois mystique, parce que l'amour, la fusion est le fondement de toute mystique, et physique, empruntant le véhicule de la matière et des sens ; on devrait pouvoir la nommer « extase globale », ou quelque chose comme « pan-extase », par référence au très ancien dieu Pan, dieu du « Tout », ou de la Nature ; oui, les Grecs anciens sont des gens étranges, qu'on a du mal à comprendre quand on croit à

un Dieu Unique Tout-Puissant importé des temples putrides du Proche-Orient. La première femme avec qui se déclencha ce réflexe dans nos corps, était une eurasienne, franco-vietnamienne. Elle avait trente-cinq ans environ, quand j'en avais vingt-deux ou vingt-trois ; elle était en plein divorce, et avait trois filles. Le fait qu'elle ait été une métisse d'européenne et de vietnamien a sans doute son importance, dans le contexte d'un monde où l'opération « haine raciale », lancée dans l'immédiate après-guerre, à l'époque de ma naissance, commençait à produire ses effets sur de jeunes adultes. Monique, ou « Minh », répondait parfaitement à l'injonction subliminale de l'opération « haine raciale », parce que notre relation passionnée était parfaitement antiraciste ; et, ayant depuis longtemps une forte attirance pour la perception du monde orientale, beaucoup moins stupide et destructrice que la perception judéo-chrétienne, elle était pour moi « compatible », ce que ni une Arabe, ni une Africaine n'aurait été, la répulsion dépassant dans leur cas l'attirance, même en étant un adepte soumis de l' « antiracisme ». Cette relation était parfaitement dans l'air du temps ; quelques années plus tôt, John Lennon, dont j'avais les longs cheveux, les petites lunettes rondes, et l'appétit pour les substances psychotropes,

tombait amoureux d'une japonaise, également plus âgée que lui. Je n'étais pas fan de Lennon et j'ignorais probablement tout de cette histoire, c'était juste dans l'air du temps, une telle relation, qui se serait sans doute décrite comme « novatrice », mais était en réalité tout ce qu'il y a de plus convenable, en ce qu'elle se pliait aux injonctions de l'esprit étranger, camouflé en « esprit du temps ». Mais mon vieux démon, mon être profond, n'allait pas tarder à se réveiller à cette occasion. Très vite, je m'aperçus qu'en fait, je ne désirais pas Monique. Le réflexe orgasmique était installé entre nous, et nous pouvions jouir dans n'importe quelle circonstance ; c'était devenu un automatisme. L'orgasme purement physique, et l'extase psychique née de la fusion, tendaient à se disjoindre. Et je m'apercevais que, même en faisant l'amour avec elle, je désirais d'autres filles. Des blondes, des Européennes, et l'une d'elles en particulier, une fille extrêmement jolie et immensément charmante, qui produirait de grands troubles dans ma vie, et s'appelait Régine. En fait, ma désaffection pour Monique ne provenait pas de son aspect ; l'aspect n'est pas principal quand on est engagé dans l'acte d'amour ; en réalité, il s'agissait de son odeur, une odeur étrangère, et qui me gênait de plus en plus ; chez la plupart des mammifères, c'est par l'odeur

qu'on distingue les proches des étrangers, qui sont toujours plus ou moins des ennemis. Ma psyché profonde, ou mon instinct, comme on voudra, rechignait à s'engager plus avant dans ma relation « antiraciste ». Je ne pouvais pas, à l'époque, le formuler en ces termes ; simplement, j'arrivais aux sommets du plaisir avec une femme dont je sentais que je ne l'aimais plus. Me séparant d'elle, je partis pour le Maroc, Marrakech, pour les vacances de Pâques ; j'avais entendu dire que c'était un rendez-vous de « hippies ».

Après quelques pérégrinations dans les réalités sordides de ce pays arriéré et parfois sordide, mais baignant dans une belle lumière, je finis par trouver une chambre qui me convenait parfaitement, tout en haut d'un petit hôtel de la médina, où des hippies munis de quelques peintures à l'eau avaient peint sur les murs un grand soleil, le signe sanskrit *Aum*, et écrit des aphorismes cryptiques comme « *mind your feet* (pensez à vos pieds) », sur lesquels on pouvait méditer des heures sans en comprendre le sens, forcément profond, mais caché. Cette chambre située plein sud, au dernier étage, juste en dessous de la terrasse, était un vrai bonheur. J'y restais beaucoup, sortant peu, peinard sur mon vieux lit, fumant

tranquillement mon haschich, m'imprégnant de la sérénité du lieu, juste perturbée de temps en temps par les caquetages aigus des servantes qui s'occupaient des chambres. Je me complaisais dans mon être ; je me sentais juste bien, qui j'étais, là où j'étais. J'étais en quelque sorte dans un état animal, ou un état naturel ; l'un des effets de l'extase sexuelle que j'avais connue est qu'elle vous relie de nouveau à la nature, tout comme à votre vraie nature ; et dans la nature, le manque sexuel, l'agitation frénétique des humains obsédés par le sexe, hantant tous les lieux d'une rencontre possible, n'existe pas. Étrangement, je n'avais plus « besoin » de sexe, au sens où la plupart des humains ont un besoin permanent de combler leurs anciens ratages par un nouveau.

Un jour, en fin d'après-midi, alors que la lumière devient très légèrement rose, une fille apparut, en contre-jour, dans l'encadrement de la porte ouverte. Elle était très blonde, hâlée, vêtue légèrement ; elle était magnifique. On pouvait presque la sentir palpiter, juste en la regardant. Je me levai rapidement, et allai vers elle ; elle était avec une copine, elles avaient encore leurs sacs, elles venaient d'arriver. On se présenta rapidement ; elle était Française, elle s'appelait Mireille. Je lui dis que la terrasse, juste au-dessus de nous, était un très bel endroit ;

puis j'y montai. Cinq minutes après, défaite de ses bagages et de sa copine, elle m'y rejoignait. Nous passâmes très vite d'un bout de conversation conventionnelle à un début de déchaînement sensuel ; puis, rapidement dopés par le plaisir, déjà comme dans un état second, nous allâmes dans ma jolie chambre, parfaite pour l'occasion. Mireille était la sensualité même ; tout en elle, les lèvres, les seins, était gonflé de chair et de vie, et elle faisait l'amour avec passion. Nous n'eûmes aucun mal à grimper au ciel de l'extase ; tout en elle était bâti pour cela.

Au matin, elle voulut rejoindre un moment sa copine. J'étais dans un état assez vaporeux, encore dopé par les flots extatiques de la nuit. Dans l'extase on éprouve comme un sentiment, extrêmement puissant, de fusion avec l'univers, ou de fusion globale ; c'est un état d'absolue non-séparation, et le retour sur terre, même avec une femme dont on est éperdument amoureux, est toujours un retour dans le monde d'une relative séparation. L'extase amoureuse est une expérience magnifique et puissante, mais l'atterrissage n'est pas toujours facile. La toute petite séparation, Mireille rejoignant sa copine, parfaitement anodine normalement, devenait le premier signe de la séparation globale qui règne dans ce monde.

À cette époque, j'avais cette utopie, parfaitement irréaliste, de « partager » mon expérience de l'extase ; ainsi, par ce partage, le monde différencié des humains pourrait peu à peu se fondre dans plus d'unité et plus d'amour. Je suis, aujourd'hui, totalement élitiste et ségrégationniste sur cette question, comme sur bien d'autres ; je suis en cela la voie naturelle, parce que c'est ainsi que fonctionne la nature, mais, à l'époque, j'étais influencé par la mythologie d'un illuminé juif, Julian Beck, qui proclamait « Il faut que tout le monde il fait l'amour avec tout le monde », reprenant à la sauce sexuelle les sermons mélangistes du Christ. C'était « le loup frère de l'agneau », la fin des différences et de la séparation ; c'était totalement idiot bien sûr, mais cette mythologie délétère a encore cours aujourd'hui, plus que jamais, sous la forme de l' « antiracisme ». Pour éviter de rentrer à nouveau dans le monde de la séparation, je dis à Mireille : » Il faudrait que je fasse aussi l'amour avec ta copine ». J'avais à peine vu sa copine, qui était bien moins belle que Mireille, je n'avais aucun désir pour elle, je récitais mon catéchisme. Et j'étais dopé par l'*hybris*, l'ivresse de la toute-puissance, qui me faisait abandonner toute mesure et imaginer que je pouvais changer le monde. C'est l'*hybris* qui mène Œdipe à sa perte, dans un

monde où même les dieux ne se livrent pas à la folie de la toute-puissance et doivent se respecter entre eux. C'était mal venu, Mireille partit fâchée, elle resta un long moment avec sa copine, et nous n'allâmes pas déjeuner ensemble. J'avais gravement gâché notre retour dans la réalité.

Mireille avait perdu un peu de confiance en moi, et cette faille, difficile à colmater, ne demandait qu'à s'ouvrir. Je sentais bien qu'elle mettait désormais une distance, pesant tout ce que je pouvais dire. Nous allions pourtant extrêmement bien, et nous étions aussi parfaitement heureux ensemble, nos corps baignant encore dans la lumière de l'amour. C'est alors que nous fûmes confrontés, sans rien y comprendre, aux effets de l'opération « haine raciale », dont évidemment nous ignorions tout.

Nous nous baladions dans Marrakech, nous laissant porter par la curiosité, l'attrait de ce qui brille, comme n'importe quels touristes voyageant sans but. Nous étions prêts à faire des rencontres, aussi, de gens comme nous, ou proches de nous ; les humains sont d'une espèce grégaire, et se sentent bien dans une petite meute aux liens étroits. Mais à Marrakech, on ne voyait que des paumés errant seuls, ou des couples de même sexe, ou des

gens se baladant à trois. Aucun couple normal, de ceux que l'on voit partout en Occident. Et la présence constante des Arabes, hommes avec hommes, femmes avec femmes, séparés comme des ennemis héréditaires. Nous ne savions où trouver un peu de calme, d'apaisement, parmi les diseurs de bonne aventure, les guérisseurs avec leurs bouts de crapauds séchés, les charmeurs de serpents, les vendeurs de stylo-bille, les fous écumants, une lanière de cuir à la main, faisant mine de fouetter les petits moricauds noirs en transe qui dansent.

Nous aperçûmes un conteur entouré d'enfants, et on y alla. Les enfants, ça peut être sympa, c'est moins bloqué que les adultes. Mais il n'y avait presque que des garçons. Les filles restent à la maison. Le conteur nous aperçut, nous fit entrer à l'intérieur du cercle ; les gamins nous firent place en dévorant Mireille de leurs yeux noirs, comme ils regarderaient une friandise convoitée et interdite, en se poussant du coude et en riant. Il y eut un instant de silence et de gêne, et les plus ouverts des enfants, les plus jeunes aussi, nous sourirent, comme font les jeunes enfants, percevant chez nous une liberté instinctive qui est proche de celle qu'ils ont encore. Mais le conteur se mit à raconter ses histoires. Alors les plus vieux, aux yeux qui se détournent, pleins de désir inassouvi et

de réticence, se mirent à rire, bruyamment, trop fort, de rires qui déchiraient l'air, et peu à peu les plus petits les suivirent, entraînés, imitant leurs aînés, et leurs regards devinrent gênés, embarrassés, déviants.

Apparemment, le conteur se foutait de notre gueule. J'avais l'impression de le voir parodier mon rapport à Mireille, et tous ces petits macaques élevés à l'école coranique dans le mépris total des femmes éclataient de rire. Ça les vengeait de leur circoncision, du spectre du rasoir du barbier. Il me semblait que Mireille pâlissait légèrement. Merde. Je serrai sa main, j'en avais marre. Nous nous levâmes rapidement, un petit salut au conteur de sornettes et on se tira.

« Oh, j'en ai marre. Qu'est-ce qu'ils sont cons, alors !

- Quoi, ils sont cons ? Pourquoi est-ce qu'ils sont cons ? Ils sont comme tout le monde.

- Comme tout le monde ! Pas comme moi, en tous cas. Ça ne te fait rien, toi, qu'ils se foutent de nous ?

- Ils ne se foutent pas de nous. Qu'est-ce que tu racontes ? Tu ne comprends même pas leur langue.

- Mais je le vois bien, quand même ! Tu n'as pas senti ça ? Tu allais bien ?

- Moi ? Oui, très bien. Je les trouve très gentils.

- C'est vrai ? J'y comprends rien. J'avais l'impression que tu n'allais pas bien.

- Mais non, tu rêves. Pourquoi est-ce qu'ils se foutraient de nous ? Il n'y a pas de raison.

- Mais si, on est à deux, un homme et une femme, on s'aime, ils ne font jamais ça, c'est interdit dans leur religion.

- Quoi, leur religion ? Leur religion vaut la nôtre. C'est du racisme. Leur culture vaut la nôtre. Ils sont différents, mais ils nous valent.

- Mais je n'en ai rien à foutre ! Ce sont toutes les religions, toutes les répressions que je déteste !

- Mais là, ils ne nous ont pas fait de mal. Qu'est-ce que tu as contre eux ?

- Mais rien... »

Mireille se mit à bouder. Alors bon, je suis raciste. Et en plus, c'est dans ma tête. Je vois ce que je vois, je perçois ce que je perçois parce que je déconne. Je ne vois pas le monde normalement, comme Mireille prétend le voir, parce que j'ai un « problème ». Autant dire que je suis cinglé. J'aurais bien besoin d'une cure, d'un curetage, de

quelque chose qui me fasse voir la réalité comme Mireille qui, elle, est parfaitement à l'aise dans un monde libéré du « racisme ». Mais quoi ? Faut-il que je doute de mes perceptions ? Qu'est-ce qui pourrait bien faire que je ne voie pas ce que je vois ? Je savais bien pourtant que j'étais entré dans l'Ouvert, sans doute bien plus que Mireille, depuis mon premier voyage sous LSD. J'avais senti vibrer le monde, et moi dans ce monde, et c'était un bonheur presque insoutenable. J'aurais pu mépriser ce que me disait Mireille, ou simplement y être indifférent, mais je l'aimais, et tout mon être désirait la retrouver, dans la merveilleuse union de nos perceptions. Et, si je pouvais, dans ma vie ordinaire, ne pas être soumis aux terreurs de la « haine raciale » et vivre ma vie sereinement, tranquillement conscient des différences, je n'étais pas pour autant armé pour combattre les spectres démoniaques, si on les évoquait devant moi. C'était là une arme terrible, dont Mireille, en toute candeur sans doute, venait d'user contre moi.

J'étais très loin, à l'époque, de comprendre comment nos perceptions, qui nous semblent tellement « vraies », sont, à travers un dressage assidu nommé éducation, immensément malléables. Au moment où j'écris, la rage de

l'aveuglement, après s'être attaquée aux différences raciales, s'attaque aux différences sexuelles. Comment cette torsion des perceptions opère-t-elle ? Sans doute, par une forme de terreur. Terreur et tabou. Dans les anciens mondes infectés par le judéo-christianisme, la chair était le lieu où rôdait le démon ; dans le monde d'après-guerre dominé par la terreur judaïque, c'est la race qui est le haut lieu du Mal. Un démon terrible, porteur des horreurs de l'enfer et de la *Shoah*, veille en permanence sur nos perceptions ; et toute perception qui serait « raciste » est immédiatement transformée en son contraire ; la perception de l'hostilité, voire de la haine, se transforme magiquement en perception d'amour, parce que c'est ce qu'il faut voir, sous peine de terribles punitions. C'est que, dans le domaine des émotions, il n'existe pas de juste milieu ; nous ne disposons, en tout, que de deux états, et si ce n'est pas l'un, alors c'est l'autre ; attirance ou répulsion. Les bouddhistes ont cru trouver la parade à ce problème en abolissant toute émotion ; ce ne peut être qu'une solution transitoire. Mais dans notre monde ordinaire, s'il est interdit de percevoir de l'hostilité, de l'envie, voire de la haine, parce que ce serait « raciste », alors on y voit forcément de l'amour, et ceux qui,

échappant à la torsion des perceptions, voient ou ressentent cette hostilité naturelle, sont alors les vilains « racistes ». Des hordes d'Africains sous-évolués se sont ainsi attaqués aux européennes, agitant avec succès le spectre du « racisme » pour se les approprier, et détruire leur race. Et je me souviendrai toujours d'une de mes amies, une magnifique Allemande, qui s'était accouplée avec un Juif marocain pour réparer les prétendues horreurs de la *Shoah*, et qui, vivant dans un enfer de haine, finissait par dire, terrorisée par ses propres mots, qu'Hitler avait raison ; et comme elle ne savait pas que la *Shoah* est une opération de torsion psychique ne s'appuyant sur rien, elle voulait dire qu'il avait raison d'exterminer les juifs. Tout cela n'a rien à voir avec les sombres profondeurs d'un inconscient insaisissable, il s'agit quasiment d'une simple mécanique newtonienne, de ce que les maîtres escrocs ont appelé « ingénierie sociale », pour l'appliquer aux Allemands dévastés et terrorisés d'abord, et à tout l'Occident ensuite.

Pourtant nous étions si fantastiquement proches il y a quelques heures à peine, fondus dans la même sensation et conscients de la partager entièrement, sans aucune équivoque. On peut dire d'une vraie relation, sexuelle et amoureuse, qu'elle est une unité perceptive.

C'est qu'à partir d'un certain degré de montée dans l'extase, la différence sexuelle s'abolit ; ce sont deux énergies, deux sensations pures qui fusionnent, et les sexes de l'homme et de la femme n'en sont que les instruments. Les pulsations, ondes, vagues de plaisir, sont exactement les mêmes chez l'homme et la femme ; les sexes, les corps érogènes sont des instruments nécessaires, mais ce sont les énergies de deux êtres qui fusionnent dans une même vibration, et chacun sait que ce qu'il ressent est très exactement ce que l'autre ressent. L'amour est une perception, c'est une façon d'entrer dans le monde ; et c'est en cela qu'il est notre entrée dans l'Ouvert, notre vraie nature divine. C'est pour cela que, entre amants, les différences de perception, qui apparaissent comme de banales différences d'opinion, peuvent être de terribles blessures. C'est que ce que nous appelons des opinions, ces produits que l'on sonde comme des marques de lessive, sont en réalité les marques de profondes distorsions des perceptions, qui nous font voir le monde tel que le veulent les éducateurs, propagandistes et ingénieurs sociaux. Dans ces manipulations des perceptions, la question du « racisme », dont la « haine raciale » n'est jamais très éloignée, a une place essentielle ; évoquer le « racisme », c'est évoquer une cohorte de démons, les portes

de l'Enfer, le mal absolu de la « haine raciale », telle que la race des fourbes l'a conçue, race haineuse entre toutes. Je sais, il ne s'agit pas à proprement parler d'une « race » au sens biologique, et le mot « race » est frappé d'interdit ; ce mot devenu tabou recèle de ce fait les splendeurs d'une vérité cachée, et c'est un plaisir d'écrivain de l'utiliser à tout propos, plaisir semblable à celui du chevalier de La Barre, qui se refusait à s'agenouiller devant un crucifix.

Songeurs et perturbés, nous reprenons notre errance touristique. Pas très loin, nous allons voir un autre groupe d'hommes assemblés. Il en émane la rumeur lente d'une incantation répétitive, scandée, qui semble diffuser une atmosphère presque hypnotique. À l'intérieur du cercle, accroupis sur des nattes, se tiennent deux hommes face à face, et entre eux quelques colombes roucoulent parmi de petits arceaux de roses. Celui qui chante l'incantation est un vieillard des temps bibliques, à la longue barbe et aux cheveux gris, vêtu d'une peau de bête nouée à la ceinture. Près de lui reposent un bâton noueux et une besace de cuir. Il semble surgir directement du désert où il a eu une conférence au sommet avec Allah. Il chante son couplet, les yeux rivés au ciel, extatique,

comme si là seulement était sa véritable patrie, l'objet de tous ses désirs. Et les colombes roucoulent aux anges.

En face de lui, lui donnant la réplique sur le même ton chanté, un homme d'une trentaine d'années, très brun, aux cheveux noirs lisses, vêtu d'une robe d'un blanc immaculé. Ses yeux noirs profonds fixent l'assistance et la figent comme ceux d'un serpent, dans un silence terrible. Les pupilles des spectateurs s'ouvrent comme des trous béants d'ombre où tournoient l'extase et l'effroi. Dans cette immobilité totale seules vivent les colombes au milieu de leurs roses, image fascinante du Paradis, roucoulant, se pavanant, tournant rapidement sur elles-mêmes, dansant, et finalement copulant dans un grand frou-frou de plumes.

Mireille et moi restons muets au bord du cercle. Elle sourit vaguement à ce spectacle béni. Soudain les yeux du type se fixent sur nous. Il se lève brusquement, comme en proie à une inspiration soudaine ; un choc brutal galvanise l'assemblée. Il fonce droit sur Mireille. On sent son souffle, la vibration dure de son regard. Les yeux noirs, brillants d'un éclat violent, se dardent sur Mireille comme s'ils voulaient la paralyser.

Et il dit, de sa voix âpre qui ne chante plus :

« *Now you fly high in the sky like a bird,*

but soon you will fall on the earth like an human.» :

« Maintenant, tu voles haut dans le ciel comme un oiseau,

mais bientôt tu retomberas sur terre comme un humain. »

Et sa robe blanche se tord dans le geste brutal d'une chute, comme s'il y avait attrapé cet oiseau et le faisait choir brusquement, lui brisant les ailes.

Je serre la main de Mireille convulsivement. Je la sens frissonner comme quelqu'un qu'on éveille pendant un rêve.

Les colombes n'ont pas cessé de roucouler. L'autre mystique a toujours les yeux rivés au ciel, comme si tout cela ne le concernait pas. Les assistants, après nous avoir avidement dévoré des yeux, retournent à leur rêve. Le prophète blanc retourne à sa place et recommence à chanter ses litanies. On fait quelques pas en arrière, hébétés, en état de choc. Les paroles terribles font écho sans discontinuer dans nos consciences.

« *Soon you will fall like an human.* »

La chute. La chute.

Mireille, à côté de moi, marche comme un automate, un peu pâle.

« Mireille...

- Oui, quoi ?

- Ça va ?

- Oui, ça va », dit-elle en haussant les épaules.

Mais ça n'a pas l'air d'aller du tout.

« Il est cinglé, ce type, non ?

- Pourquoi cinglé ?

- Mais, t'agresser comme ça...

- Il ne m'agresse pas. Il dit un truc qu'il a vu, c'est tout. C'est un voyant.

- Un voyant ! Tu déconnes ! Il a envie de te faire flipper, tu ne vois pas ?

- Mais non. Il a vu quelque chose, et il me l'a dit. C'est une vision. C'est toi qui déconnes de croire qu'il m'agresse.

- Ça va pas, une vision ! Tu ne vois pas qu'il utilise les gens, qu'il les manipule ?

- Tu vois ça avec tes yeux d'occidental.

- Quelle histoire, mes yeux d'occidental ! Comme si tout ce que je voyais était faux parce que j'ai des « yeux d'occidental » ! Je vois bien qu'il manipule les gens, leur fait croire à un tas de conneries, et il va réussir à t'embobiner aussi. Et ils sont comment, toi, tes yeux ?

- Moi, je suis ouverte, je ne suis pas bloquée. Ces gens-là ont un pouvoir. Ils savent des choses que tu ne sais pas.

- Quoi, ils savent des choses ! Moi, je sais ce que je vois, ce que je sens ; je sens que je suis bien avec toi, et que ce taré vient tout casser parce qu'il est jaloux, parce qu'il nous déteste, il déteste le sexe, il déteste la vie ! Je le vois, je le vois, je ne sais comment dire.

- Tu dis ça parce que c'est un Arabe.

- Mais oui, c'est un Arabe. Et tu crois qu'ils aiment les femmes ?

- Oh, j'en ai connu. Ils sont très gentils, très attentionnés.

- Ah, tu en as connu... Si tu les trouves si bien que ça... Tu as baisé avec eux ?

- Oui, une fois, avec un Égyptien, au Caire. Il était très raffiné.

- Et ça allait ?

- Ça allait pas mal.

- Comme avec moi ?

- ... Je ne veux pas répondre. Ça n'a pas à voir, qu'il soit arabe ou pas.

- Si, ça a à voir. D'ailleurs, ils sont circoncis. Comment veux-tu jouir avec quelqu'un qui est mutilé ? C'est pas possible, ils ne sentent presque plus rien. Tu jouissais comme avec moi ? Réponds, je veux savoir, il faut que je sache, ça me parait pas possible.

- Tu ne peux pas dire ça. C'est pas parce qu'ils sont circoncis qu'ils ne peuvent pas jouir. Non, on ne peut pas dire ça.

- On ne peut pas dire ça ? Et pourquoi ?

- Non, ils ne sont pas moins bien que les autres. C'est raciste.

- Donc tu pourrais être avec eux aussi bien qu'avec moi

- Pourquoi pas ? Il n'y a pas de raison.

- Tu crois vraiment ? Tu crois que c'est moi qui déconne ? J'y comprends rien, plus rien. Alors, ce qu'il t'a dit, le type, c'est pour te dire quelque chose...

- Oui, je crois qu'il m'a dit quelque chose. »

Je la sens, la chute, je sens que nous descendons en flammes, et en plus nous nous disputons le manche à balai. Impossible de nous accorder pour reprendre notre vol.

Nous avions un dialogue de sourds, parce que le vrai acteur était invisible. Je mettais cette intervention de l'espèce de « prophète » au compte de la manipulation, la jalousie et la haine ; tout cela existait bien, mais pas où je le pensais. Probablement, l'espèce de prophète avait bien « vu » quelque chose, en Mireille ; ce qu'il avait pu voir, percevoir, c'était une attitude qui, bien qu'elle soit avec moi, n'était pas distante, comme elle aurait dû l'être naturellement ; il y avait en elle une « ouverture », qui était une faille. Cela fait partie des perceptions animales les plus basiques, que de sentir l'attirance, la répulsion ou l'indifférence ; Mireille, dont les attitudes étaient fortement perturbées par la manipulation « antiraciste », était de ce fait promise à la « chute », et cela pouvait être visible aux yeux d'un observateur averti, qui plus est musulman ; par son ouverture « antiraciste », elle se mettait en danger et se réservait le sort des putains. Il y avait bien haine et manipulation, mais cette haine était la haine molochienne contre la trop belle race européenne, et la

manipulation antiraciste qui livre les Européens, et surtout les européennes, sans défense à l'ennemi pollueur de leur race. C'était ce « troisième », cet esprit étranger dont j'ignorais tout à l'époque, qui menait la danse, et le « prophète » dansait tout comme nous sur une partition qu'il n'avait pas écrite.

Quand je dormais après avoir écrit ces phrases, j'eus un rêve étonnant à leur propos. Je me remémorais globalement la conversation, et dans le rêve les deux positions, celle de Mireille et la mienne, étaient comme deux entités, possédant leur vie propre. Puis intervenait la troisième, l'esprit étranger, et dès son apparition j'entendis en rêve comme la sonnette de mon appartement, ce qui me réveilla instantanément. C'était tout à fait frappant que ce soit une sonnette, parce que Pavlov utilisait souvent des sonneries dans la manipulation de ses chiens, et nous humains sommes entourés en permanence de sonneries et d'alarmes, qui nous rappellent à l'ordre ; ce qui est frappant dans ce rêve, c'est que nos divergences d'opinion ne détruisaient pas, en elles-mêmes, le rêve ; il n'y avait pas de réelle dispute, ni une quelconque agressivité entre nous ; ce qui rompait le rêve, c'était l'intrusion de la sonnette, le rappel à l'ordre par l'esprit étranger, auquel nous avons été conditionnés

à nous soumettre. C’était comme dans la réalité ; nous ne nous sommes jamais réellement disputés, Mireille et moi, encore moins agressés ; la divergence d’opinion n’était qu’une écume sans grande importance avec laquelle nous pouvions parfaitement vivre, mais cela n’empêcha pas, finalement, l’esprit étranger de prévaloir absolument, quand les mécanismes du conditionnement enclencheraient leur machinerie implacable. Cette prévalence de l’esprit étranger, de l’installation étrangère, dans notre vie éveillée et contrôlée, c’est exactement ce que dit, aussi, le sorcier don Juan, quand il affirme sans la moindre nuance que toute notre vie ordinaire, absolument toute, est contrôlée par l’esprit étranger.

L'opération « haine raciale », concoctée dans divers cercles de propagande, de manipulation et d’ « ingénierie sociale » contrôlés par des Juifs allemands et leurs alliés adorateurs de la Bible, comme le Tavistock Institute of Human Relations, diffusée en Allemagne d'abord par les services de guerre psychologique de l'armée américaine, puis étendue à l'ensemble du monde occidental, avait trouvé en Mireille sa victime idéale. Malheureusement, les femmes profondément gentilles, douces et aimantes, sont les premières à mordre à l'hameçon, horrifiées, quand la propagande leur décrit la « haine raciale».

Manifestement, Mireille n'était pas prête à abandonner en quoi que ce soit ses préjugés antiracistes, par lesquels elle se croyait « bonne », pour me rejoindre, moi, l'homme qu'elle aimait. C'est dire la puissance de cette imprégnation, qui réussit à écraser jusqu'aux sentiments les plus profonds et les plus beaux. Les seuls vrais coupables, dans ces affaires, sont les bandes d'ordures, perverses, fourbes et immensément hypocrites, qui ont peu à peu imposé cette terreur à des populations innocentes et naïves ; bien sûr, j'étais à des années-lumière, à vingt ans et quelques, sur cette place de Marrakech, de pouvoir comprendre ce qui nous arrivait. Nous étions juste manipulés par des forces puissantes, dont nous ignorions tout ; pour nous, il ne s'agissait que d'un conflit d'opinions personnelles, dont nous étions incapables de voir la cause.

Le sentiment de cette puissance, porté par l'intransigeance de Mireille qui ne s'autorisait pas la moindre déviation de sa vision du monde, peut-être terrifiée par le spectre de l'enfer du « racisme », me minait profondément. C'est un peu comme si toute la puissance de l'amour que nous avions éprouvé, la nuit précédente, se

trouvait comme réduite à néant, détruite par une puissance supérieure. Une puissance fortement maléfique, et habile à se faire passer pour le « bien ».

Le soir arrivé, Mireille déclara qu'elle ne dormirait pas avec moi, mais avec sa copine. Après tout ce qui s'était passé dans la journée, cette nouvelle séparation, que je ressentis comme une espèce de punition, tombait très mal. Ce n'était pas extrêmement grave, j'étais fatigué, et j'allais dormir ; mais, quand même, qu'elle s'éloigne ainsi de moi, sans même me demander ce que j'en pensais, me laissant seul à ruminer, n'était sûrement pas la meilleure chose à faire pour affermir notre relation.

Il y avait encore un peu de son odeur dans le lit, et je dormis bien ; et au matin, elle vint me retrouver. J'étais un peu maussade ; il y avait toujours ce différend entre nous, de savoir si le comportement de certains marocains envers nous était simplement une agression, tel que je le voyais, ou si c'était une « différence culturelle », forcément honorable, et impossible à critiquer. À cette époque, j'avais encore, comme la plupart des gens bien élevés, une grande révérence pour la « culture », quelle qu'elle soit ; je n'avais pas compris qu'aucune « culture » n'est innocente, et que certaines, comme celle des dévots

de la Bible, sont même criminelles et génocidaires. Je croyais dévotement au mythe de la « bonne » culture maîtrisant la « mauvaise » nature, tel que le catéchisme chrétien et le néo-rabbi Freud me l'avaient appris. De ce fait, Mireille avait un avantage sur moi, qui dans la conduite de ma vie, ne me fondais que sur mes perceptions brutes, et pas sur mes croyances ; j'étais en porte-à-faux. Je ne pouvais le formuler à l'époque, mais cette attitude que j'avais était, aussi, ce qui faisait de moi un excellent amant, et était, au fond, au cœur de notre rencontre. Si j'avais pu le formuler, et exposer ma propre petite vision unitaire du monde, nous aurions pu avoir un vrai échange de vues, confrontant une vision du monde à une autre. Mais à l'époque, j'étais loin d'en être capable ; ce que je percevais directement du monde se confrontait, à l'intérieur de moi-même, avec la vision officielle du monde, établie par la propagande et la manipulation des perceptions ; et de ce point de vue, la position « antiraciste » de Mireille était beaucoup plus forte, soutenue qu'elle était par toute la puissance de l'appareil idéologique officiel. Mes perceptions étaient sans doute plus naturelles, et plus authentiques, que les siennes, mais elles étaient pourchassées, traquées, interdites par le poids de la culture officielle ; et le simple fait de les

éprouver était déjà suspect, susceptible d'un traitement par la nouvelle Inquisition. C'est que l'Inquisition ne s'intéresse pas vraiment aux idées, ou à la pensée ; l'expression « police de la pensée » est impropre ; ce à quoi elle s'intéresse, ce qu'elle manipule et verrouille, ce n'est pas la pensée, ce sont les perceptions, qui sont bien plus fondamentales. Les « opinions » dont on fait si grand cas ne sont pas grand-chose ; les perceptions, au contraire, sont au cœur des relations entre humains, comme entre tous les animaux ; et ce sont elles que les tyrannies vont s'attacher à modifier profondément. De terribles batailles et massacres ont eu lieu sur des questions de perception : peut-on « voir » la terre comme ronde, peut-on « voir » les Juifs comme peuple criminel. Et aujourd'hui, peut-on « voir » les races, à une époque où certains, parfaitement lobotomisés, se vantent de leur aveuglement, « *color-blind* », aveugles à la couleur de peau, alors que la plus belle des races, l’européenne, est en cours de dégradation par le métissage.

Tapis derrière nos perceptions, à l'affût, se cachent des monstres terrifiants. L'homme moderne se plait à croire qu'il est libre, voit le monde objectivement, et que les terreurs du tabou appartiennent à un passé depuis

longtemps révolu ; mais rien n'est plus faux. La prétention du matérialisme dialectique à l'objectivité, par exemple, ferait sourire, si elle n'avait pas été le prétexte du pire massacre ethnique, ou génocide, de l'histoire récente de l'humanité. Nous sommes des esclaves soumis à l'immonde terreur de transgresser le tabou ; l'épouvantail du racisme et de l'antisémitisme, notre pire tabou moderne, renforcé par la terreur d'État, est tapi derrière toutes nos perceptions.

Les visions du monde qui contredisent ce que peuvent percevoir nos sens et notre intelligence naturelle ont créé les pires conflits, intérieurs et extérieurs, qu'on puisse imaginer. Imposées contre la nature, elles sont une violence dès l'origine ; et cette violence crée, comme son ultime résultat, la haine. Les pires violences contre l'esprit, aujourd'hui, sont les violences « politiquement correctes » qui détruisent toute perception naturelle et raisonnée des races et des ethnies, et de la juive en particulier. Le « correct » de « politiquement correct » est lié aux « corrections », il s'agit bien de « corriger », par des moyens de plus en plus violents, ceux qui ne pensent pas ou ne se comportent pas « correctement ». Ce n'est pas par hasard si la violence idéologique de la négation des races s'affiche partout, que ce soit dans les médias de

masse ou dans la pauvre tête des victimes de la propagande ; il s'agit d'écraser les dernières perceptions évidentes, celles de la différence et, que ça plaise ou non, de l'inégalité naturelle des races. C'est par ces violences contre nos perceptions que nous devenons nos propres ennemis. Ces opérations sont nées dans les services de guerre psychologique de l'armée américaine, dirigées contre les Allemands qui avaient refusé de voir le monde en baissant les yeux, et ce sont, toujours, des opérations de guerre, d'une violence inouïe. Les ignobles bombardements au phosphore des « Alliés » contre des populations civiles, les bombes d'Hiroshima-Nagasaki, et l'opération « haine raciale » qui a inventé la *Shoah* suivent exactement la même logique, poursuivent les mêmes buts, pour les mêmes intérêts. Les opérations de modification des perceptions, d'ingénierie sociale, et de propagande « antiraciste » sont des tapis de bombes, dans une guerre qui ne pourra jamais se terminer, tant qu'on n'en arrêtera pas les auteurs. Et ces bombes sont toujours prêtes à exploser dans nos têtes.

Mireille ne pouvait rien savoir des bombes qu'elle avait déclenchées, et je n'en savais rien non plus. C'est qu'elles sont, en réalité, largement indépendantes de qui

nous sommes ; elles sont des implants dans notre conscience, que nous n'avons en rien contribué à créer, et pour les voir, il faut aussi prendre conscience de la manipulation de nos perceptions, ce dont nous étions incapables. Ce qui allait se jouer entre nous, à notre insu, n'avait en réalité rien à voir avec qui nous étions ; dans ce jeu, nous étions à peu près aussi responsables de ce qui nous arrivait que ne l'étaient les brûlés vifs de Dresde et d'Hiroshima, ou les détenus du Goulag coupables d'insaisissables crimes de la pensée. Nous n'étions que des pantins robotisés, et nous allions exécuter un programme établi par d'autres, experts en fourberie et en manipulation, dont les ancêtres, au Moyen-Orient, créaient déjà terreur et culpabilité sur les terres de Moloch.

J'essayai de me raccrocher à ma seule certitude, la seule réalité intacte, ma nuit d'amour avec Mireille, ce moment de partage et de fusion qui ne pouvait être nié. J'essayai de trouver un terrain d'entente avec Mireille sur cette base ; dans le champ de mines du « racisme », nous ne pouvions pas nous permettre d'être dans deux camps opposés ; les mines feraient fatalement exploser notre relation. Et il est très difficile de vivre avec quelqu'un dont

la vision du monde diffère de la vôtre, parce que tout instant peut être une trahison. Les vieux amants savent que, peu à peu, ils créent une vision commune, qui est celle spécifique à leur couple ; encore faut-il bien sûr que leurs visions initiales ne soient pas trop éloignées. Une seule vérité, bien établie, permet parfois de renverser le plus sophistiqué des échafaudages de manipulations. Mais il n'est jamais facile d'aller au-delà de la terreur.

Sans être capable de le formuler, je sentais que notre fusion, l'extase des corps et des âmes, était la seule réalité certaine sur laquelle on puisse se fonder ; pas seulement parce que c'est une expérience émotionnelle extrême, mais surtout parce que c'est une expérience perceptive. Cette fusion, c'est la fusion des perceptions ; nous sentons très exactement que nos perceptions sont exactement les mêmes, nous ramenant à notre vraie nature, de perceptions naturelles et intactes, et notre vrai esprit, authentique, qui n'est pas tordu par les perceptions imposées par l'esprit étranger. Pour donner une image qui vaut ce qu'elle vaut, c'est un peu comme si on se trouvait soudain au cœur d'une catastrophe extrêmement violente ; à ce moment l'instinct réapparait, les perceptions s'affinent, et toutes les torsions imposées à la perception dans les circonstances ordinaires de la vie s'effacent ; les

opinions disparaissent, et seule la perception du danger existe, à peu près identique pour tous ; les gens montrent alors leur vraie nature, et perçoivent selon leur vraie nature, dans un monde où ils sont très différents de ce qu'ils s'imaginent être dans la vie ordinaire. Pour nous sortir du théâtre d'ombres monstrueuses du « racisme », nous devions retrouver une réalité, une unité de perception, et je ne connaissais cela, pleinement, que dans l'amour.

Comme j'étais, à cette époque, encore extrêmement sensible aux horribles démons shoatiques du « racisme », épouvantails qu'aujourd'hui je trouve grotesques, il me fallait conjurer cette accusation de Mireille, et mon seul « critère de vérité », comme on dit chez les gens cultivés qui vont le chercher dans les empyrées philosophiques, était l'expérience amoureuse. Il me fallait donc mettre Mireille en face de cette réalité, pour qu'on puisse s'en sortir. Mais c'était sans compter sur son entêtement, sa résistance, ou la puissance de l'implant « antiraciste » chez elle, puissance capable de balayer même notre amour. Puissance, également, capable de détruire peuples et civilisations, ce qu'elle commet allègrement depuis un demi-siècle. Au cœur de tout lien et de toute construction, amants, familles, clans, races, civilisations, il y a l'amour ; et la destruction de notre

amour, pourtant exemplaire, était le signe évident que tout le reste allait suivre. J'avais écrit un livre sur cette histoire, quelques années avant de rencontrer Shauna ; évidemment, tentant de décrire les mécanismes psychiques de l'antiracisme, à contre-courant des putasseries obligatoires, le livre n'avait trouvé aucun éditeur. Vogue la galère.

Le matin, après notre nuit séparée, nous allâmes prendre un thé à la menthe dans le café où se retrouvent les « hippies » du coin. Ce n'était pas très loin de l'endroit où les prophètes exercent leur magie dans le roucoulement des tourterelles.

Nous restions là sans mot dire, sirotant notre thé à la menthe. Elle est belle, Mireille, j'ai envie de la toucher, de la caresser, je devine ses seins qui gonflent et se tendent sous la fine chemise de coton. Mais elle boude, elle n'est pas contente, et moi non plus. Je lui en veux, de la désirer, et c'est probablement la même chose pour elle. Nous nous épions d'un côté de la table à l'autre, regardant l'objet rebelle de notre désir. Nous n'arrivons pas à parler, nos mains ne se tendent pas vers l'autre. Je sentais qu'elle m'en voulait, et que, en quelque sorte, elle me trompait, quelle voulait m'échapper ; et sans doute, à la vision qu'elle avait de moi, son amant, sa voix, sa peau,

ses yeux, ses gestes, son odeur, son sourire, se superposait celle d'un « raciste », et cette perception entachait toutes les autres. On pouvait presque entendre les bombes placées sur nos perceptions par l'opération de guerre psychique « haine raciale » exploser peu à peu, dans un bruit silencieux et assourdissant. Nous ne nous sentions pas mal, pourtant ; nous continuions à sourire, nous étions toujours jeunes, beaux et amoureux ; et pourtant l'œuvre cabalistique de destruction était à l'œuvre, et n'épargnerait aucune victime.

Nous regardions vaguement les gens qui passent, s'arrêtent, parlent, rient, la grande famille hip qui se promène. C'était comme un clapotis, des vaguelettes de vie. Agréable, doux, mais comme indifférent. Dans ce monde lisse, une jeune fille très jolie, qui semblait planer très haut, apparut. Elle alla parler à l'oreille d'un jeune marocain, très brun, vêtu d'un burnous immaculé, exactement comme le prophète-voyant qui avait prédit hier la chute de Mireille. Elle lui demanda quelque chose, ou lui expliqua quelque chose, et cela dura un bon moment. Il écouta attentivement, et quand elle eut fini de lui parler, il partit rapidement. Le prophète-voyant était un peu plus loin. Il lui dit quelques mots, il partit encore, puis il revint avec un petit paquet qu'il donna à la jeune fille ; je pense qu'il

s'agissait de drogue. Je contemplais tout ce ballet, fasciné ; c'était très étrange de voir le damné prophète-voyant dans une toute autre relation à cette fille que celle qu'il avait eue avec Mireille. Là, il y avait un accord, et même une complicité. Et, d'une certaine manière, la situation de cette jeune fille, sur son petit nuage rose, m'apparaissait enviable, comparée à la tension que je vivais avec Mireille.

La jeune fille partit, et le type marocain resta là, à peu près à la même place, sans plus bouger, semblant rêver, debout en plein soleil. Je le montrai à Mireille et je lui demandai s'il lui plaisait. « Il n'est pas mal », dit-elle en haussant à demi les épaules. « Pourquoi ? - Je ne sais pas, tu as dit que tu aimais bien les arabes, qu'ils étaient gentils, attentifs et tout, alors je t'en montre un, parce qu'il est beau. Ça te plairait de baiser avec lui ?

- Pourquoi pas ? », dit-elle avec une nuance de défi. « Ça ne doit pas être désagréable.

- O.K. Je vais l'inviter à venir à notre table. »

Le type sentit qu'on le regardait, et se retourna. Je lui fis signe de la main pour qu'il vienne. Un peu surpris, il vint cependant. Je lui dis que nous l'invitions à prendre un thé à la menthe avec nous. Il accepta et s'assit à notre

table. Je fis les présentations : « Jean, Mireille. - Ibrahim. »

On ne se dit pas grand-chose. Il semblait gêné, timide. Il osait à peine regarder Mireille. Je pensai que c'est de ma faute, bien sûr. Une tension terrible nous traversait ; cet être sombre habillé de blanc, était-il un homme « comme moi » ? Toutes mes perceptions disaient que « non », mais la voix de l'antiracisme me disait que je devais le voir comme moi. C'est un homme comme moi. Un homme comme moi. Tous les hommes sont égaux. Mireille peut désirer ce type comme elle peut me désirer. Je sentais qu'il convoitait Mireille, qu'il la désirait, que son corps en manque hurlait, violemment, et qu'il essayait de cacher tout ça derrière une politesse exquise. Il aurait suffi d'un geste, d'un mot pour qu'il se barre, en pleine confusion. Mais ce serait raciste, il faut être ouvert.

Il se leva, nous salua et partit après un grand silence. Nous n'avions pas échangé un mot.

« Alors ? » dis-je à Mireille. J’espérais qu'elle allait enfin se dégonfler et je la provoquai : « Ça ne marchait pas très bien, avec lui ? ». Elle se leva brusquement et dit : « Je vais le voir. » Elle partit en courant un peu.

Elle revint avec une lueur sombre dans le regard. « Voilà. Je lui ai donné rendez-vous pour ce soir. - C'est vrai ? Ah bon, très bien. »

Je n'arrivai pas vraiment à y croire, c'était irréel. Les bombes avaient explosé, Mireille était prête à tout pour prouver son antiracisme. Oui, ce beau moricaud valait son amant, oui, tous les hommes sont pareils, oui, le racisme est un horrible péché. Sans vouloir le montrer, j'étais atterré. Et vaincu. Le tapis de bombes m'avait réduit quasiment à néant, et les tortionnaires judéo-américains inventeurs de la « haine raciale » pouvaient mettre une nouvelle victime à leur tableau de chasse, victime prête, dans son désarroi absolu, à être rééduquée. Je ne sais si Mireille a eu le moins du monde conscience de l'extrême violence, contre elle-même et contre moi, de ce qu'elle faisait. Dans la vision tordue imposée par l'esprit étranger, le Juif ou le moricaud est toujours la victime, et l'Européen l’agresseur ; dans la réalité, il n'y a rien qui égale la haine juive contre l'européen, ou aujourd'hui la haine du moricaud, qui a bien compris tout le parti qu'il peut en tirer. Alors qu'elle nous détruisait, Mireille devait sans doute se trouver aussi héroïque qu'une Jeanne d'Arc moderne, combattant le Mal en sacrifiant sa propre vie, et la mienne par-dessus le marché.

Je m'étais libéré quelques mois, et j'avais vraiment vécu en homme libre ; j'avais senti, quelque temps, la pulsation de la vie en moi, et je croyais que cet état, heureusement retrouvé, cet état d'innocence, allait durer toujours. Je croyais m'être débarrassé de la « répression », et j'y étais sans doute arrivé, si la répression n'était que celle de la morale et des conventions ordinaires ; quant à la « répression sexuelle », il ne faisait aucun doute que j'en étais libéré. Mais cet affranchissement allait à l'encontre d'intérêts puissants, dont j'ignorais tout, parce qu'on n'en parlait nulle part ; et cette liberté devait se payer d'un écrasement total sous un tapis de bombes psychiques. Je finirais dans un état lamentable ; incapable de résister à l'attaque violente de Mireille, cette trahison absurde, je me retrouverai dans les conditions même de l'implantation de l'opération « haine raciale », un cauchemar absolu. J'avais déjoué les pièges, j'avais vu l'Ouvert ; mais les pièges étaient toujours là, prêts à la vengeance. Je n'avais bien sûr fait de mal à personne ; il faut comprendre que c'est l'innocence, l'enfant, l'Ouvert qui est ce que le Haut Fourbe déteste et craint le plus ; parce que seule l'innocence peut détecter la haine, si bien cachée sous les propagandes mielleuses.

J'allais me retourner comme un gant. « De tous ses yeux la créature voit l'Ouvert. Seuls nos yeux sont comme retournés, et autour d'eux se dressent comme des pièges, encerclant leur libre ouverture. » C'est que nous sommes des êtres sommairement binaires, partagés entre l'attirance et la répulsion, le bon et le mauvais, l'ami et l'ennemi ; quoiqu'il existe aussi, pour la plupart des choses et des êtres, une position neutre, qui ne déclenche que peu d'affect. Nos perceptions naturelles, qui voient l'Ouvert, sont tout à fait capables de mener notre vie ; il existe une perception naturelle du bon et du mauvais qui est parfaite, et pourrait nous mener tranquillement sur le chemin de l'évolution ; mais l'éducation, la pression constante de la propagande présentant une version du bien et du mal conforme à ses intérêts nous « retournent » précocement, nous faisant prendre le bien pour le mal et vice-versa. Le terrible retournement opéré par l'opération « haine raciale » a été inauguré dans l'Allemagne réduite en cendres par des commandos de guerre psychique ; il s'agissait de retourner la vision que les Allemands avaient des Juifs, et forcément, d'eux-mêmes. Le national-socialisme avait été, surtout, une grande opération d'ouverture des yeux, montrant la cause principale de la désolation de l'Allemagne ; et cette ouverture

des yeux avait eu pour conséquence le rejet de la dette aux financiers juifs, la récupération par le peuple de ses médias et ses institutions colonisés, et une augmentation spectaculaire du bien-être et du bonheur du peuple, retrouvant la joie de vivre après des années d'enfer. Les grands mouvements de l'histoire de l'humanité ne sont pas dus à des causes « matérielles », ni même à des mouvements idéologiques ou religieux considérés comme causes, ce sont des vagues de modification des perceptions. Le succès foudroyant du national-socialisme était simplement dû à un retour inattendu de l'esprit naturel, et des dieux européens, après des siècles de terreur judéo-chrétienne qui avaient mené l'Europe au bord de la ruine. Et cette vision du monde allait forcément se répandre, ce qui provoquait la panique et la fureur des bandes tyranniques et criminelles qui dirigeaient l'Europe et, surtout, les USA, pays puritain fanatique, mélangé, impuissant, dénué de culture. L'exemple de la prospérité et du nouveau bonheur allemands allaient évidemment faire des émules, et les heures du pouvoir de la tyrannie judaïque étaient comptées. Il fallait donc absolument, par une opération terrible, « retourner » les perceptions, des Allemands d'abord, de tous les Européens

ensuite ; et ce détournement, suite à un massacre des populations civiles à coups de bombes au phosphore, serait l'opération « haine raciale » : il s'agirait de « retourner » les perceptions des Allemands, puis de tous les Européens, qui ne pourraient plus faire confiance à leurs perceptions naturelles ; leurs perceptions naturelles seraient « mauvaises », et quand ils voyaient la malévolence judaïque, cette perception devrait être taboue, parce qu'elle serait due à un « préjugé » fondé sur la « haine raciale » ; et les Juifs n'étaient pas des tyrans, des pillards et des criminels, mais d'innocentes victimes du plus horrible massacre programmé ; des dizaines de milliers de Juifs « témoigneraient » de terribles atrocités, aux versions contradictoires, que personne d'autre n'avait vues, et dont il ne restait nulle trace ; des milliers de livres, films, délirants de haine contre les « nazis », seraient produits ; et les Allemands, puis tous les Européens, devenaient « coupables » et « génocidaires » ; le fait même qu'ils puissent voir la malévolence d'autres races devenait une preuve de leur « racisme », de leur « haine raciale », donc de leur propre malévolence. C'est le parfait « retournement des yeux », comportant les « pièges » qui barrent la perception de l'Ouvert. C'est l'horreur qui nous fut imposée, après-guerre, et cette

horreur est en train de nous détruire. Et c'est exactement la même horreur programmée que je subis après la trahison de Mireille : mes yeux étant « retournés », je ne pouvais plus croire à la réalité de ce que je continuais, malgré tout, à voir. « Voir » était coupable. Chaque fois que je voyais la réalité, l'Ouvert, les êtres tels qu'ils sont, les pièges se mettaient à hurler : « Pourquoi vois-tu ça ? C'est raciste ! »

J'étais au bord de la folie, enfin, de ce que je croyais être la folie ; seul un vrai fou peut savoir ce qu'est la folie ; peut-être la folie totale est-elle le fait d'avoir eu les perceptions retournées au point qu'elles soient devenues exclusivement intérieures, et que plus rien de la réalité, de l'Ouvert, ne parvienne à la conscience. J'étais en tous cas dans un état d'angoisse terrible ; j'étais devenu le lieu d'un holocauste, un réel holocauste celui-là, qui était la mise à mort de mon esprit naturel et authentique. Ce qui est le but de tout vrai sacrifice, de tout vrai holocauste, est la mise à mort ; et dans le cas des anciens Juifs, adorateurs de Moloch, et experts en holocaustes, il s'agissait de la pire mise à mort possible, celle de tous les premiers-nés mâles dans le brasier de Moloch ; on ne peut pas outrager plus la nature, ou il y faudrait une imagination tellement morbide qu'elle est hors de portée des humains

ordinaires. Le peuple juif a gardé une expertise incontestable dans les retournements, le remplacement de la Vie par le Verbe Tout-Puissant, à travers les succédanés hypocrites des sacrifices de Moloch que sont le judaïsme et le christianisme ; et aujourd'hui encore des imbéciles pédants admirent un penseur juif comme Lévinas, qui s'extasie de voir la Loi dans le sourire d'un enfant. Retournés, les yeux du maître Lévinas ne voient plus, en tout, que la Loi. C'est cette incontestable expertise de la terreur et du retournement conjugués qui m'était appliquée, comme elle l'est à tous les Européens. Retournés, les yeux de l'Européen christianisé voient, en l'amour, un Commandement : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ».

Quelque temps plus tard, Mireille prétendra « aimer » son Arabe que j'avais tiré presque au hasard ; « Tu mens ! », lui dis-je, ce qui résumait d'un trait la situation, mais ne la résolvait pas.

Cette phrase, « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », pivot du christianisme, et ensuite de l'antiracisme, et autres idéologies délétères, ne manque pas, malgré toutes les horreurs dont on peut la rendre responsable, d'un certain comique involontaire. Il faut la mettre en correspondance avec une autre phrase issue du christianisme : « Le moi est haïssable », de Blaise Pascal ;

phrase dont on trouve l'origine ancienne dans les enseignements chrétiens, en particulier dans les écrits du fanatique juif Saül de Tarse, dit Saint Paul. Si le moi est haïssable, et s'il faut aimer son prochain comme soi-même, il faut donc le haïr, tout comme on se hait soi-même. L'amour universel est le miroir de la haine universelle. De plus, évidemment les chrétiens, enseignés par des Juifs, ne connaissent plus rien à l'amour ; dans l'amour il n'est pas question de « s'aimer soi-même » ; tous les problèmes de l'amour proviennent de ce que, toujours, on aime un autre, sans cela il n'y aurait pas de quoi en écrire des poèmes ou des tragédies. S'aimer ou se haïr « soi-même », ça n'a de sens que dans un monde « retourné sur lui-même », un monde profondément narcissique qui se pourrit la vie en se posant la question du « soi », éventuellement en rapport avec le Dieu tyrannique, avec la Loi ou l'Idéal. L'être qui n'est pas enfermé dans l'enfer de l'introspection aime, ou déteste, d'autres êtres, des êtres extérieurs, dans l'Ouvert. Aimer « comme soi-même » est déjà la marque d'un esprit renfermé sur lui-même, aux « yeux retournés », devenu totalement incapable d'amour naturel. Aimer son prochain comme

soi-même, aimer l'étranger, toutes ces obligations absurdes sont les marques de l'empire du faux. C'est être sous l'empire d'un esprit étranger.

C'est avec un esprit et des yeux retournés que j'allai à Essaouira, plus précisément dans un petit village, sur la mer, près de la ville. Là, je devais vivre pleinement la terrible expérience du retournement, dans un état de crise extrême. Que j'aime Mireille avait opéré une tornade dévastatrice dans mon esprit ; l'amour m'avait aveuglé, et je n'avais pas été capable de voir qu'elle était un être faible, soumis aux injonctions de l'esprit étranger, ce que le « voyant » de Marrakech avait, lui, parfaitement vu ; cette faiblesse de l'Européenne, à l'esprit retourné, incapable de résister aux accusations, directes ou indirectes, de « racisme », est parfaitement visible par tous ceux qui en profitent en se jetant sur elles. C'est seulement en cela que ce type était « voyant » ; il voyait quelque chose que je ne pouvais voir, étant dans un tout autre contexte.

Les femmes ont cette faiblesse, inscrite dans leur constitution, d'être beaucoup plus dépendantes des idéologies ou des religions, dès lors qu'elles sont proférées avec suffisamment de force. Il y a de tout temps eu des bigotes, des croyantes forcenées, sourdes à toute sollicitation de l'Ouvert. Aujourd'hui, nous avons des bigotes

de l'antiracisme, puisque c'est la nouvelle religion ; et elles se livrent corps et âme à l'ennemi, au prix de la perte de toute leur identité. C'était sans doute le cas de Mireille, comme de bien d'autres dont on n'aurait pu le deviner ; et cette bigoterie, prétendument ouverte et progressiste, avait été la raison de la chute où elle m'avait entraîné.

L'esprit retourné ne voit plus, et spécialement pas l'Ouvert : il interprète. Et déforme tout. Retourné, j'allais être livré aux affres des délires d'interprétation.

À Essaouira, le soir, j'étais dans une petite maison, chez un type qui s'appelait Bernard, qui la partageait avec un Arabe nommé Mohammed. Ma première vision de Mohammed avait été catastrophique ; en arrivant à la maison, j'avais d'abord entendu un fou-rire d'une fille, entrecoupé de : « Arrête, Mohammed, arrête, arrête, tu es trop drôle ! » En entrant, je vis dans un coin de la pièce, sur un divan bas, une fille qui semblait essayer de se dépêtrer d'un jeune marocain qui essayait de l'embrasser, les yeux presque exorbités, apparemment fou de désir inassouvi. « Ah, bonsoir, Bernard », dit la fille en hoquetant encore de rire :

« J'avais une histoire d'amour avec Mohammed

- Ah oui, c'est vrai, Mohammed ? », dit Bernard en se marrant. Mohammed lâcha la fille et se rencogna sans mot dire, un rictus sur les lèvres. Il me lança un regard sombre. « Je l'ai invité, dit Bernard, il dormira ici cette nuit. » La fille se leva et sortit : « Salut, Bernard, à bientôt. »

J'allai poser mon sac dans un coin et m'assis contre le mur. Mohammed me regardait d'un œil mauvais. « Pourquoi est-ce qu'il vient ici, lui ? - Je l'ai invité à dormir ici, j'ai parfaitement le droit de l'inviter. On paye chacun la moitié du loyer, j'invite qui je veux. » Mohammed grommela. Je n'y comprenais rien. Pourquoi cette agressivité, et justement contre moi ? Qu'est-ce que je lui avais fait ? Pourquoi semblait-t-il ainsi me détester ? Je restai coi, adossé au mur, silencieux, essayant de comprendre. Cette haine violente qu'il montrait pour moi, est-ce parce que je ne l'aimais pas ? Est-ce moi qui provoquais cette haine ? « raciste », disait Mireille. Je ne supportai pas cette vision de Mohammed avec une fille, peut-être. C'était peut-être moi qui avais fait partir cette fille. Pourquoi n'était-elle pas restée ? Ma haine brisait les rapports harmonieux entre les gens, tout cela venait de moi. Peut-être la haine que je lisais sur le visage de Mohammed, qui m'épouvantait, était-elle le reflet de ma propre haine ? Ce

que je voyais de Mohammed était-il ce que je suis ? Était-ce moi qui créais cette vision ?

J'imaginais dans ma vision retournée que l'autre était autre que ce que je voyais, qu'il était différent de ma vision, que c'était moi qui le faisais tel que je le voyais, que son essence était différente, divine, d'un autre monde que je ne pouvais percevoir parce que mes sentiments m'aveuglaient.

C’est l’un des thèmes favoris des champions de l’esprit étranger, que les êtres que l’on perçoit comme mauvais, le sont à cause de « préjugés », et que toutes nos perceptions naturelles sont en réalité « socialement construites ». Dans mon délire naissant, je ne faisais que me conformer à la lettre au dogme des sciences sociales ; les esprits aiguisés comprendront facilement à qui et à quoi sert ce dogme.

Je souffrais atrocement, silencieux, dans mon coin. Cette haine que manifestait Mohammed, elle était mienne, j'essayais de la faire disparaître par la méditation, l'effacer, l'annihiler, mais elle restait présente, tenace, comme il restait dans son coin, toujours hargneux. Personne ne disait un mot. Puis un ami de Bernard arriva, ils commencèrent à parler un peu. On me dit

quelques mots, mais je n'arrivai presque plus à répondre, que quelques onomatopées, les gestes minimum, « Salut », « Hello ». Je sentais une haine sourde qui montait en moi, une haine pour cet Arabe flippant, mais cette haine augmentait mon angoisse : ainsi c'était vrai, j'étais réellement haineux, et en même temps j'avais peur, peur de sa vengeance, peur de son pouvoir possible, s'il « voyait » ma haine, comme le prophète de Marrakech, s'il avait plus de pouvoir que moi, qu'allait-il m'arriver ? J'avais l'impression qu'il n'hésiterait pas à me détruire, s'il en avait le pouvoir. Est-ce qu'il avait du pouvoir ? Était-il possible qu'il ait autant ou plus de force que moi, comme le disait Mireille à Marrakech ? À Marrakech le prophète avait gagné, puisque j'avais quitté Mireille. Mais c'est parce que Mireille s'en était rendu inconsciemment complice. Toujours la même question : est-ce qu'elle avait raison en disant qu'il était voyant, qu'il avait du pouvoir, ou est-ce que j'avais raison en disant qu'il ne faisait que manifester sa haine ?

La nuit tombait. Une amie américaine de Bernard arriva. Ils se parlèrent un peu, en anglais. Je n'y comprenais pas grand-chose et je restai dans mon coin, sans savoir bouger. Je fis juste un geste de la main, quand elle entra, « *Hello!* ». Mais c'était la limite de mes forces.

« Tu peux faire de la lumière, Mohammed ? », demanda Bernard, « on ne voit plus rien, ici. »

Mohammed se leva en grondant. Il fit craquer une allumette et l'approcha d'une bougie placée dans un collier de bois suspendu par une corde au plafond, juste devant moi. Ce faisant, je vis son visage grimaçant s'inscrire dans le rond du collier comme dans un nœud coulant, il avança la tête comme s'il voulait se pendre, et sa figure se tordit soudain en un affreux rictus. Cette vision me fit sursauter.

« *He thinks he will hang himself*, dit la fille, *he is a sadist, and a masochist, too.* » : « Il pense se pendre, c'est un sadique, et aussi un masochiste. »

Terrible choc des mots qui percutent la vision que je venais d'avoir. Elle avait vu ma vision. En même temps que moi, elle avait vu ce que j'ai vu, de la même manière. Mais était-ce bien Mohammed, le Mohammed réel, qu'elle avait vu ainsi, ou était-ce ma vision de Mohammed qu'elle avait vu ? Est-ce qu'elle avait vu ce que j'avais fantasmé de Mohammed, est-ce qu'elle avait vu que je désirais que Mohammed se pende, est-ce qu'elle m'avait vu le faire se pendre ? Si elle avait vu mon fantasme, c'était moi qui étais sadique et masochiste, elle avait vu

ma vision, mais ce n'était pas réel, ce n'était pas possible qu'il ait réellement voulu se pendre, qu'il l'ait ainsi imaginé ; c'était une invention de mon imagination, ou une comédie qu'il montait pour se moquer de moi. Mireille m'avait dit que j'étais raciste, et j'avais perdu Mireille à cause de ça ; alors, maintenant, ce n'était pas possible que cette fille accuse réellement Mohammed d'être sadique ; je n'arrivais pas à croire que ce soit vrai, que cette fille et moi nous voyions la réalité de la même manière, bien que je n'aie jamais eu de contact avec elle, alors qu'avec Mireille nous nous étions réunis dans l'amour. Est-ce que cette fille et moi, nous aurions un contact spontané, presque télépathique, alors que rien ne m'attire vers elle, alors que je l'ai à peine vue ? Les mots affleurèrent sur mes lèvres : « *Yes, I have seen it too* », mais je ne parvins pas à les articuler, à exprimer cette vision terrible que j'avais eue. Parce qu'en le disant, est-ce que je ne devenais pas, moi, réellement sadique et masochiste, est-ce que ce n'était pas écraser Mohammed, devenir le responsable de cette horrible souffrance haineuse qu'il avait exprimée ? Je n'arrivais pas à dire un mot, à entrer dans ce consensus ; je ne pouvais plus. Quelques jours plus tôt je n'avais aucun mal à juger les

Arabes, à dépeindre ce que je voyais en eux ; mais maintenant je rêvais d'un monde différent, d'un monde où tous les hommes sont frères, où toute haine a été abolie. Je n'arrivais plus à prononcer les mots qui ont été à l'origine de ma séparation d'avec Mireille. J'avais peur qu'une catastrophe encore plus terrible, une nouvelle punition s'abatte sur moi, que le ciel me tombe sur la tête pour châtier mon blasphème contre la fraternité humaine.

Quelques types et quelques filles arrivèrent. Ils étaient beaux, tranquilles, dorés, vêtus de fringues chatoyantes, présences douces. Nous nous installâmes en demi-cercle pour fumer. Mohammed s'en alla. Je les sentais autour de moi, comme des doubles de moi-même, et une fille, jolie, ressemblant étrangement à Mireille, se mit à côté de moi. Mais je ressentais comme une barrière terrible et infranchissable qui me séparait d'elle. J'étais incapable de lui adresser la parole, d'échanger un regard, un signe d'amitié quelconque ; seul le joint passait régulièrement de sa main à la mienne. On eut dit qu'une mince paroi de verre me séparait de tous les autres humains. J'étais prisonnier. J'avais l'impression qu'on m'espionnait, qu'on me surveillait, qu'on attendait mes gestes pour les interpréter, pour savoir ce qu'il convenait

de faire de moi. Je surveillais tous mes gestes, toutes mes attitudes ; j'essayais d'être le plus neutre possible, à la limite de l'inexistence. Quelques jours plus tôt, avec Mireille, tout me semblait facile, comme coulant d'une source. Maintenant, le moindre de mes gestes m'était suspect, me semblait décisif pour mon avenir ; tout geste allait être jugé, interprété, et déterminerait si je serai accepté ou refusé, élu ou condamné, si je serais ou non apte à être intégré dans une communauté indifférenciée, fraternelle, égalitaire, libre. Est-ce que je pouvais me laisser aller à mon attirance pour les filles, ou était-ce manifester de l'agressivité contre les autres, ceux qui vivaient déjà là ? Je restai rigide, sans autre mouvement que celui qui portait le joint à mes lèvres, les yeux perdus dans le vide, attendant qu'une solution se précise. Ma liberté totale avec Mireille m'avait mené à une espèce de catastrophe. Je ne pouvais le concevoir à l'époque, j'avais été totalement « retourné ». Je cherchais toujours les causes en moi-même, alors qu'elles étaient ailleurs. Les anciens voyaient des démons là où nous avons appris à ne voir que des phénomènes internes, dus à un inconscient insaisissable ; après tout, étaient-ils plus loin que nous de la vérité ? Il ne leur manquait qu'une seule chose, de sa-

voir que ces démons sont des créations, des êtres fabriqués, tout comme le Croquemitaine ou le Père Noël ; le Seigneur Tout-Puissant et son compère Satan sont les démons créés par de puissants et féroces raconteurs d'histoires, et les démons de la haine raciale et de la *Shoah* sont leurs dernières créations. Les démons se tenaient là, au seuil de l'Ouvert, terrifiants.

Les gens de la petite communauté hippie du village n'avaient pas tardé à remarquer mon trouble, ou plus exactement ma détresse psychique. Ils tentèrent de m'aider, de me faire reprendre pied dans la réalité, qui est celle des liens naturels entre les êtres, liens d'affinités, et aussi liens ethniques et raciaux. Une réalité dans laquelle j'évoluais à peu près normalement, et dont Mireille, par sa trahison et sa soumission à l'ordre antiraciste, m'avait arraché.

J'allai avec une fille avec qui j'avais parlé de mon trouble, concernant les rapports avec les Arabes, dans la petite maison partagée par Bernard et Mohammed. Nous nous assîmes sur les banquettes qui longeaient les murs ; d'autres arrivèrent, silencieusement, et firent de même. Mohammed était là ; au lieu de s'asseoir lui aussi sur un coussin, il se mit au milieu, sur la terre battue, et nous

regarda, l'air vaguement inquiet. Tous regardaient Mohammed, en silence. Il semblait de plus en plus inquiet, presque terrorisé. Il regardait tous ces regards qui le regardaient, rapidement, ses yeux roulaient de l'un à l'autre, sans arrêt. Son visage se mit à se tordre encore, il paraissait traqué, piégé, figé sur place, incapable de bouger, de faire quelque chose, complètement fasciné par les quatre regards qui l'avaient pris sous leur feu. « Moi, moi, toujours moi, toujours moi, » balbutia-t-il, « Qu'est-ce que j'ai fait, qu'est-ce que j'ai fait, pourquoi moi », et ses yeux roulant comme des billes affolées tentaient désespérément d'établir une complicité avec l'un d'entre nous. Les trois autres continuaient à le regarder fixement, sans aucune lueur de pitié, ni d'ailleurs de cruauté, simplement d'un regard qui ose voir ; quant à moi, ne pouvant supporter cette vision de Mohammed, et ce regard qui implorait la pitié, mais où couvait la haine, sachant très bien que si je lui manifestais de l'amitié, je serai l'objet privilégié de sa haine, celui sur qui il pourrait se défouler, je détournai les yeux, incapable de supporter cette situation. Je savais que je le détestais, en même temps, et aux moments où nos regards se croisaient, je sentais cette haine qui passait entre nous, terrible, violente, et elle me faisait peur. J'avais l'impression

d'en être responsable, que c'est moi qui étais la cause de ce qui arrivait.

« Alors, Mohammed, qu'est-ce qu'il y a ? », commença un grand américain. Puis les autres : « Qu'est-ce qui t'arrive Mohammed ? » « A quoi tu joues, Mohammed ? » puis Bernard arriva, et, voyant la scène, éclata de rire : « Tu es toujours aussi bête, Mohammed. »

Mohammed écumait de rage et d'angoisse. Seul de tous, je n'avais rien dit. Mon silence pesait plus lourd que leurs paroles, et pesait de plus en plus lourd. Je n'arrivais pas à sortir un mot, à briser le silence dans lequel j'étais enclos. Les mots venaient à mon esprit, des mots simples, faciles, répétant ce qu'ils avaient dit : « Alors, Mohammed », ça aurait suffi, maïs rien ne venait, rien ne sortait, l'angoisse me paralysait. Je n'arrivais pas à fouetter Mohammed de ma parole, à participer au jeu. Ce n'était pourtant pas l'envie qui m'en manquait, au contraire ; mais les mots fatidiques restaient coincés dans ma gorge, impossibles à sortir, m'étouffant. Je grimaçai moi aussi sous l'effort, ma bouche s'ouvrit, mais aucun son n'en sortit. Une inhibition terrible empêchait que je prononce ces mots. Je ressentais avec une acuité terrible qu'il aurait fallu que je les prononce, que c'est ce que les autres attendaient, qu'ils avaient fait ça pour moi, pour

que je puisse les rejoindre. Mais impossible. J'aurais voulu les rejoindre, communiquer avec eux, mais je n'arrivais pas à en passer par là. C'était un « frère » malgré tout que j'allais frapper là ; cette image répugnante de ce type grimaçant, c'était celle du Christ, oui, le Christ, le persécuté ; je ne pouvais faire un geste, je ne pouvais assumer cette force. Le spectre de Buchenwald vint encore me faire une grimace : « regarde qui tu es », « regarde ce que tu fais » « n'es-tu pas coupable, coupable ? » « nous sommes tous des Juifs allemands ». C'était une image de moi que je détestais, l'image de ce type coincé dans sa haine, son désir, son besoin d'amour, son angoisse du rejet, que je voyais dans cet arabe grimaçant ; et j'avais un désir terrible de l'écraser, j'éprouvais en le voyant humilié une joie sadique dont j'avais peur qu'elle s'exprime, qu'elle éclate, qu'elle apparaisse. Ce n'était plus seulement Mohammed qui était là, mais le prophète maudit de Marrakech, le jeune type avec Mireille, tous ceux dont j'avais cru qu'ils étaient pareils à moi mes égaux, mes frères.

Mais ma bouche resta close. Je ne pouvais exprimer le sentiment qui m'envahissait. Les autres attendaient, le silence se fit. « On n'est pas télépathes », dit finalement la fille, puis elle se leva, les autres aussi, et tout le monde

s'en alla. Je n'avais pas réussi à établir la communication avec eux, bien que j'aie su exactement ce que j'avais à faire, les quelques mots que j'avais à prononcer. Je me retrouvais seul. L'échec. Je restai engoncé dans mon silence et ma solitude. Je ne pouvais plus communiquer, parce que je n'arrivais pas à exprimer mes sentiments essentiels. Non, je ne suis pas un Juif allemand. Je ne veux pas l'être. D'ailleurs je ne l'ai jamais crié, au cours des manifs, pendant que je préférais me rouler des joints dans les coins, avec les amis, mais je l'ai entendu crier, et parfois ça semblait bizarre, que moi je ne me prenne pas pour Cohn-Bendit, comme tout le monde. J'étais déjà un traître à la Révolution et à la fraternité humaine. Mais je n'arrivais pas à sauter le pas, réellement, à me débarrasser de tout ça ; je ne voulais pas être un Juif allemand, mais maintenant je n'arrivais pas à être absolument autre, affirmer ma différence et mon rejet.

J'étais trop blessé pour pouvoir retourner dans l'Ouvert. Les démons hurlaient dans ma tête. Je n'avais, à l'époque, aucun moyen de comprendre que mes yeux étaient retournés ; ce n'est pas le racisme, parfaitement naturel et dans l'ordre des choses, qui crée la haine, mais bien l'antiracisme, qui est une idéologie. L'antiracisme a été forgé par la haine des Juifs contre les Allemands, par

l'invention d'un holocauste qui serait commis par d'autres qu'eux-mêmes, et contre eux ; et cette haine « antiraciste » se répandra ensuite contre tous les Européens, dont la plupart seront incapables de résister. La haine antiraciste est aujourd'hui la base de la nouvelle religion mondiale, fondement essentiel du Nouvel Ordre Mondial ; et c'est ainsi qu'on a pu voir une célébration éclatante de cette religion à l'occasion de la mort du criminel terroriste Mandela, cérémonie à laquelle tous les dirigeants occidentaux ont été tenus de manifester leur allégeance. Personne n'a voulu remarquer que l'Afrique du Sud de l'apartheid était un paradis, comparée à celle dominée par les Noirs, ni que les meurtres de Blancs, et leur dépossession, peuvent faire craindre, s'ils s'accélèrent encore un peu, un génocide. Dont évidemment, les médias officiels ne parleront pas, comme pour tous les crimes des Noirs contre les Blancs, parce que, bien sûr, en parler, c'est « attiser la haine ». L'antiracisme, c'est la haine sanctifiée. Le christianisme, qui avait dû s'accommoder, bon gré mal gré, de traditions, de cultes locaux, d'un respect de la vie, de la famille et autres choses abhorrées par le dogme primitif, avait fait son temps : place à la nouvelle terreur qui n'épargnerait rien. Les bonnes

âmes répugnent à voir le lien entre le Nouvel Ordre Mondial et l'antiracisme, le lien est pourtant tout à fait évident. L'antiracisme et la lutte contre la soi-disant « haine raciale » sont apparus après la première révolte d'importance contre le Nouvel Ordre Mondial, ordre dont il ne fait de doute pour quasiment personne qu'il est celui de la finance des usuriers juifs, établissant son empire par le monopole de l'argent et le pillage des peuples réduits à merci. Cette révolte était la révolte, puis la révolution, nationale-socialiste, plus exactement une révolution du peuple allemand contre l'oppression, sous la bannière nationale-socialiste. Longtemps les banquiers avaient pu asseoir leur pouvoir, au-delà de l'indispensable corruption des dirigeants politiques, sur une idéologie se prétendant « libérale », destructrice des anciennes solidarités, promouvant tous les outils de l'oppression, les bourses et les marchés « libres » par lesquels le pouvoir absolu de l'argent peut se manifester. La révolte allemande montra que les peuples existaient encore, et qu'ils n'étaient pas encore devenus suffisamment idiots ; il fallait d'urgence inventer de nouvelles mesures. Il est très probable que l'opération de guerre psychologique « Holocauste », à laquelle le général Eisenhower lui-même a directement participé, ait été concoctée dans les bureaux

de Roosevelt, par ses « conseillers », dont beaucoup se trouvaient être des banquiers juifs, comme Baruch et Morgenthau, et qui avaient déjà pondu plusieurs « plans » pour l'Allemagne, allant de la castration de tous les mâles à la transformation en terre sans la moindre industrie. L'opération « haine raciale » liée à la *Shoah*, puis la lutte étendue contre toutes les formes de « discrimination », aggravée par la « discrimination positive », ont pour but de détruire toute forme de résistance chez les peuples, en les dissolvant dans un océan de haine. On ne peut pas, aujourd'hui, disjoindre le nouvel ordre mondial, le pouvoir criminel des financiers, et la lutte contre la soi-disant « haine raciale » et les « discriminations ». Et il ne peut y avoir de lutte contre le nouvel ordre mondial sans une position claire sur la question de l' « antiracisme ».

Tout le monde n'est pas passé comme moi par les affres d'expériences proches de la psychose à cause du bombardement de la propagande et de l'emprise du *mind control*, et ma grande sensibilité, ou l'usage des drogues hallucinogènes, ne suffisent pas à expliquer la tourmente de mes réactions. La tourmente évoque le tourmenteur, et dans cette histoire, il y en a bien un. Je n'ai pas, évidemment, été tourmenté par les chasseurs de nazis et

faux justiciers, mais j'ai été soumis à quelques tourments adaptés à notre belle époque, par un tourmenteur animé par la flamme haineuse de l'antiracisme. Ce tourmenteur était mon propre père. C'était l'époque, en France, de la guerre d'Algérie. La plupart des Français, horrifiés par le récit incessant des massacres et supplices perpétrés par les terroristes « musulmans » ou « Arabes » du FLN, les détestaient franchement, et ce d'autant plus que leurs fils étaient envoyés pour se battre et mourir dans le « bled ». Mais pas mes parents. Ils faisaient partie de la frange d'extrême gauche qui soutenait les « résistants » arabes « opprimés », et en sus, militaient dans cette forme fanatique d'obéissance aux douloureux préceptes du Christ qui s'appelle « catholicisme de gauche » ; dans cette version qui croit fanatiquement au précepte « bienheureux les simples d'esprit » et autres fariboles masochistes, toute supériorité d'un être sur un autre est suspecte, est l'œuvre de Satan, et retarde l'avènement du Royaume de Dieu où le loup paît avec l'agneau, et où tous, Blancs, Noirs, Arabes, Juifs, crétins, génies, splendides et hideux sont également Enfants de Dieu. D'emblée, j'étais dans une mauvaise position, parce que j'étais très précoce et mon intelligence se développait rapidement ; j'étais peut-être habité par l'orgueil de Satan, le révolté, et mon

crétin de père trouvait dans la religion l'outil parfait pour me rabaisser, ou me « remettre à ma place » selon sa conception du monde. Circonstance aggravante, il s'était enrôlé pendant la guerre dans le Service du Travail Obligatoire, mis en place par les Allemands qui, respectueux des Conventions de Genève, ne faisaient pas travailler leurs prisonniers de guerre ; il était parti pour « évangéliser » les travailleurs et était employé dans une fonderie ; Dieu le récompensa en lui conférant la dignité de « martyr » quand un pont roulant perdit sa charge pour lui écraser une jambe. Rafistolé tant bien que mal par les chirurgiens allemands, attentifs à ne pas rendre en trop mauvais état leur supplétif à sa patrie d'origine, sens de l'honneur germanique oblige, il revint animé d'une haine féroce contre le « racisme » et les « Aryens », qu'il estimait responsables de ses malheurs ; il était plutôt brun, très légèrement frisé, et s'imaginait que les Aryens étaient uniquement les grands blonds nordiques aux yeux clairs ; enfant j'étais très blond, et j'avais de beaux yeux plutôt clairs, j'étais donc de ce fait un « bon Aryen », un « bon à rien » de la race de ceux qui ont commis le crime de s'estimer supérieur aux autres, le crime d'orgueil, le crime de Satan. Il avait pourtant assisté, horrifié, en direct de son hôpital blindé, aux tempêtes de feu des

alliés judéo-molochiens qui exterminaient femmes et enfants, mais ça ne l'avait pas amené à penser quoi que ce soit ; c'était la guerre, voilà. Comme la plupart des ratés, il avait besoin d'un os à ronger pour remâcher sa haine ; on lui en avait lancé un, et il le rongeait avidement, l'œil brillant des malédictions de Yahweh-Moloch. L'ambiance n'était pas vraiment excellente, mais la guerre d'Algérie et ses nouvelles tensions transformèrent ma vie en petit enfer.

Dans l'esprit tordu de mon père, vertueux militant d'un monde utopique, mais animé par une sourde haine alimentée par son infériorité sociale et son infirmité, je devins très vite le symbole de tout ce qu'il détestait, et qui se trouvait, cadeau du Ciel, sous sa main purificatrice. L'hebdomadaire de référence de mes parents, celui qui était empli de la Bonne Parole, s'appelait « Témoignage chrétien », la feuille du groupuscule des chrétiens de gauche, les nouveaux Savonarole. *Témoignage chrétien* résonnait sans discontinuer des hurlements de *fellaghas* torturés, victimes de l'odieux colonialisme et de l'immonde racisme ; ils pouvaient légitimement massacrer et supplicier les êtres ignobles, les colons, qui commettaient le crime de s'estimer supérieurs à eux et de les dominer, mais leur rendre la pareille était inique, parce que

le Dieu des chrétiens est toujours du côté des faibles et des souffrants ; il eût fallu sans doute que les femmes *pied-noir* s'offrent gracieusement au viol des « résistants » pour regagner les faveurs de Dieu. Tout cela culmina par la montée au paradis médiatique de « martyrs », certes musulmans, mais le christianisme dans son universalisme n'était pas à ça près, tout humain étant appelé au Royaume céleste à condition qu'il souffre suffisamment.

Le pinacle dans le martyrologue héroïque du « peuple algérien » fut atteint par une jeune terroriste nommée Djamila Boupacha, qui avait été assez conne pour se faire gauler sans même faire exploser sa bombe. Sainte Djamila Boupacha, que ton nom soit béni dans les siècles des siècles ! Jamais, en tous cas, je ne pourrai l'oublier de mon vivant, et j'espère ne pas l'emporter dans l'autre monde. Sainte Djamila Boupacha, vierge et martyre, subissait les derniers outrages de la part de légionnaires sadiques, en tout point semblables à ceux qui avaient flagellé et crucifié le Christ, ou martyrisé Sainte Blandine et autres illuminées sanguinolentes. Les hurlements déchirants de cette pauvre victime innocente soumise à la géhenne de ses bourreaux peuplaient les nuits des bons chrétiens de cauchemars épouvantables, où se profilait

l'ombre de Satan. Pour l'éducation morale des masses réduites à sa famille, mon père, qui se piquait d'être un artiste, peignait des croûtes criardes sur lesquelles des femmes dénudées, dont il trouvait le modèle dans des revues pornographiques, étaient enchainées et torturées dans des poses suggestives par les orgueilleux suppôts modernes de Satan. Je ne peux imaginer sans rire comment ce vertueux hypocrite justifiait sa manie par son « art » auprès des marchands de journaux. Mais les ravages dans la psyché familiale étaient terribles ; alors que j'étais pré-pubère je ne pouvais imaginer des corps de femme que torturés et zébrés de striures sanglantes ; il n'en faut peut-être pas beaucoup plus pour faire un sadique compulsif ; par chance les femmes me trouvaient mignon, et j'appris assez vite les chemins de la douceur.

Dans cette ambiance féroce, mon père, dans sa lutte contre le Mal, retrouva l'héroïsme du temps épique de l'Inquisition, et le seul sur lequel il pouvait appesantir sa main pour en extirper le Mal, c'était moi. Il fallait me délivrer de mes tendances sataniques de « bon Aryen », qu'il voyait se développer avec mon intelligence, mon orgueil mal dissimulé et mon esprit sarcastique et rebelle ; j'étais, s'il n'y mettait bon ordre, l'un des futurs bourreaux des nouvelles Djamila Boupacha. Comme le disait

cet éducateur génial, « on fait entrer l'intelligence par où on peut », et cela signifiait, publiquement, des coups et punitions, et, en secret, des tortures.

Le temps était aux tortures, et d'une certaine manière, le temps de la martyre arabe Boupacha et celui de la graine de bourreau aryen que j'étais dans l'imaginaire antiraciste de mon père allaient se rejoindre. J'allais, en fait, subir le destin collectif du peuple allemand, d'être puni pour ce que j'étais, et il n'est pas très étonnant que, bien des années plus tard, je soie devenu le « bon Aryen » que la torture voulait m'apprendre à ne pas être, sans que j'aie la moindre idée de ce que c'était.

La conscience m'est revenue par un rêve violent et étrange, comme j'en fais parfois ; je faisais subir le supplice de la baignoire à mon père, lui enfonçant la tête sous l'eau jusqu'à ce qu'il suffoque, et je me réveillai avec une douleur violente dans la nuque, qui me dura plus d'une semaine. J'ai passé très longtemps, dans mes rêves, dans des états de terreur et de fuite ou dans des états de calme, mais ce n'est que récemment qu'a resurgi mon énergie vitale, celle de la guerre et de la vengeance, précisément tout ce que mon éducation de mouton catholique voulait éradiquer chez moi. Il m'arrive de me battre très violemment en rêve, mais je n'avais jamais

torturé quelqu'un, et ça avait un sens particulier. Dans son délire humanitaire, mon père m'avait fait subir le supplice de la baignoire, un de ceux qu'avait subi la terroriste Sainte Boupacha la Torturée, pour que « je voie ce que ça fait », et, raffinement du tourmenteur qui veut vous réduire à l'état de larve sans défense, il me forçait à remplir moi-même la bassine dans laquelle il plongeait ma tête. Ainsi, croyait-il, je serais pour toujours solidaire du camp béni des opprimés, j'abhorrerais le camp maudit des oppresseurs, et toute la peine qu'il prenait à me faire mal assurerait le salut de mon âme en péril.

Mon rêve est réel, mais je ne suis pas certain d'avoir vécu ce que je décris, l'inverse exact de mon rêve. C'est souvent plus compliqué que cela, et les souvenirs peuvent être parfois « reconstruits ». Mais cela a pu arriver, parce qu'il est certain que mon père me jalousait jusqu'à la haine. Et quand, dans un environnement où il est question de tortures, qui devaient je suppose être de temps en temps au menu des repas familiaux, au moment où les adultes écoutaient pieusement les informations, dans quel rôle peut se fantasmer un gamin dénué de tout moyen de défense ? Forcément, dans le rôle de la victime impuissante, et c'est aussi pourquoi l'exposition de gamins sans défense aux images de cauchemar de la soi-

disant *shoah*, pour leur inculquer la terreur et la haine des « fascistes », est aussi un terrible crime.

Les tortures sont efficaces. Les gens qui ont compris que les techniques du *mind control* basées sur les traumatismes existent, et qu'elles ont été et sont largement appliquées, ont été horrifiés quand le voile de secret qui les dissimule s'est légèrement déchiré. Mais ce qu'ils ne savent pas, ou peu, c'est que ces techniques sont à la base des religions, et surtout les plus terrifiantes d'entre elles, celles qui sont fondées sur le culte de Moloch, puis sur son enfant le culte de Yahweh, puis sur ses petits-enfants le culte du Christ et celui d'Allah. Je sais qu'elles sont efficaces parce qu'elles ont fonctionné sur moi. Ma haine de mon père, et ce serment que je me faisais enfant, de tenir coûte que coûte dans le seul but de pouvoir grandir, devenir fort et me venger de la manière la plus terrible, ne m'ont pas protégé.

Ce qui est le plus difficile à admettre, le plus invraisemblable, le plus perturbant, et le plus dévastateur pour nos préjugés sur ce que nous sommes et sur ce que nous pensons, c'est que les valeurs que nous portons au plus haut, comme l'amour du prochain ou la fraternité, dont l'antiracisme n'est qu'un avatar, ou l'égalité entre les hu-

mains, sont à la fois totalement déraisonnables et anti-naturelles, parce que la nature ne commet pas d'erreurs, et implantées dans nos consciences par des tortures et traumatismes, plus ou moins violents ou insidieux, tous programmés dans les divers systèmes éducatifs et punitifs, sans même que ce soit caché. Et l'Inquisition, créée après la Renaissance pour s'opposer à la libération des esprits, a aujourd'hui été réactivée pour tenter d'éradiquer la nouvelle rébellion de l'esprit profond.

Il y avait les Arabes. Ils avaient commencé à s'installer dans la ville où j'étais né, une ville industrielle, pauvre et sale, l'enfer du capitalisme industriel style dix-neuvième siècle, qui pouvait employer à bas prix ces miséreux. La tête dans la bassine, j'avais appris que mon père et les Arabes étaient alliés dans une guerre impitoyable contre l'être immensément détestable, trop blond, trop beau, trop arrogant, trop intelligent que j'étais, et que c'était une guerre que je ne pouvais pas gagner ; si j'osais me prévaloir d'une quelconque supériorité, cela aurait les plus extrêmes conséquences. Un beau jour, je devais avoir dans les onze ans, mon père magnanime décida, sur les instances répétées de ma mère, de m'acheter un vélo d'occasion. L'année précédente, j'avais réussi le concours d'entrée au Lycée, ce qui m'avait permis de sauter une

classe, et du haut de mes dix ans, j'allais vaillamment au Lycée à pied, qu'il vente ou qu'il neige, et ce Lycée se trouvait à plus d'une demi-heure de marche. J'étais habillé tellement chichement que, comme il y eut à cette époque des hivers glaciaux, je mettais très longtemps à cesser de grelotter dans la salle de classe, et surtout, mes doigts étaient tellement rigidifiés par le froid que j'étais incapable de tenir mon stylo pour prendre des notes, ce qui était vraiment handicapant. Des enseignants me prenaient en pitié, mais ne pouvaient pas vraiment m'aider. Un vélo, c'était le paradis sur terre ; j'allais entrer dans l'humanité, tous mes camarades de classe avaient un vélo, et la plupart étaient flambant neufs. C'était un autre supplice de les voir tous partir à la fin des classes, faisant la course, et de rester seul, obligé de marcher. Pour trouver un vélo d'occasion, mon père m'emmena au marché aux puces de la ville, qui se tenait tous les dimanches ; il y avait là les plus misérables des habitants, dont beaucoup d'Arabes. J'essayais généralement d'éviter d'être seul avec mon père, mais là je n'avais pas le choix, et il s'agissait de me « faire plaisir ». Pendant tout le trajet, je restai coi, muet de terreur. Une pensée m'avait envahi, dont je ne pouvais me défaire : « Il fait semblant de vouloir acheter un vélo, mais il va en profiter pour me vendre

aux Arabes ». J'avais bien conscience que c'était idiot, impossible, que ma mère ne pouvait être complice, qu'il ne trouverait jamais une explication satisfaisante à ma disparition, mais la terreur et l'idée restaient ; c'était ma première expérience de la dissociation traumatique, d'une seconde réalité créée par le trauma superposée à la réalité ordinaire ; j'étais de fait sous *mind control*, un contrôle mal foutu, partiel, très loin de ce que sont capables de faire des professionnels, mais quand même extrêmement efficace, comme mon expérience au Maroc le montrera. L'expérience avec Mireille ferait basculer ma réalité dans le cauchemar ; il avait suffi pour cela qu'elle manifeste une petite complicité avec les Arabes.

Quand, des années plus tard, tout cela étant enfermé dans l'amnésie, je fus confronté au spectre du « racisme », et justement avec des Arabes, tout cela m'explosa à la gueule dans un délire où je ne savais plus qui j'étais, qui j'avais le droit d'être, un délire identitaire sur fond de panique et de terreur, une version extrême et presque létale du fanatisme antiraciste sur fond judéo-chrétien qui a submergé nos mondes occidentaux, et va peut-être les détruire.

Quand j'ai rencontré Shauna, plus de dix ans plus tard, j'avais tiré un trait sur toutes ces histoires, et je

m'estimais en quelque sorte guéri, de ce qui semblait n’avoir été qu'une mauvaise fièvre. J'avais passé quelques mois dans une espèce de désespoir, ne voyant plus de sens à ma vie ; la prostitution de Mireille sur l'autel de l'antiracisme avait profondément affecté l'Ouvert en moi, et mon sens de la réalité. J'avais eu recours aux drogues, le L.S.D. surtout, pour tenter de retrouver mes repères, mais ce n'était peut-être pas la meilleure solution, quoique je n'en aie, en fait, que peu de souvenirs. Je crois que je développais une espèce de capacité à « voir » les gens, voire même, à « sentir » leur passé et leur futur ; c'était assez cinglé, mais des gens se mettaient parfois à me poser des questions, auxquelles je répondais. C'est au cours d'un de mes « voyages », alors que je me trouvais sur la place de la Contrescarpe, avec un petit public consultant l’oracle improvisé, que la belle Mireille réapparut, courant vers moi ; ce n'était pas dans un rêve, mais dans la réalité. Mireille revenait ! C'était un petit miracle, et la vie allait sans doute pouvoir reprendre, aussi belle qu'avant ! Mais si j'eus un élan vers elle, ce dont je ne suis même pas certain, je l'arrêtai immédiatement, et ne fis que lui poser des questions sur sa relation « antiraciste », nous ramenant à l'étape précédente. Il eût mieux valu, bien sûr, ne rien dire ; cela avait déjà causé suffisamment

de dégâts. C'est peut-être ce que j'aurais fait si je n'avais pas été sous acide ; je ne sais. Alors que je l'aimais encore, et ne pouvais me résoudre à sa perte, une force en moi, que je ne pouvais contrôler, la repoussait violemment. Était-ce le souvenir de toutes les souffrances qu'elle m'avait causé qui m'interdisait de « remettre ça » ? Ou, est-ce que la question qu'elle avait ouverte, maintenant bien gardée par les forces de l'esprit étranger, l' « antiracisme », ne pouvait être fermée ? Je ne sais ; j'ai tendance à penser que la réunion avec Mireille pouvait être notre salut, mais que les démons qu'elle avait malencontreusement évoqués, dont elle s'était débarrassée au moins assez pour me retrouver, étaient maintenant fermement implantés en moi, et n'auraient pas toléré de se voir défaits aussi facilement. Mireille repartit en pleurant, courant très vite, et je ne devais plus jamais la revoir.

C'est aussi en pleurant que Shauna me quittera, peu après que nous nous soyons rencontrés, après que je lui aie dit : « Ce serait un crime », sans savoir que ce crime existait, et encore moins que les criminels étaient juifs. C'était la même question raciale, cette fois cachée, dissimulée, niée, mais bien présente, qui serait à l'origine de la fuite, en pleurs, de Shauna, sans qu'elle en ait la moindre conscience, les Juifs se faisant passer pour des

Européens « comme les autres », quand ce n'est pas pour des « patriotes ». C'est que la pornographie, comme la prostitution, comme l'esclavage, le trafic de drogue, et la criminalité financière, sont des phénomènes profondément raciaux, où les rôles des criminels et des victimes sont distribués selon leur race ; cela était la réalité, invisible, interdite, taboue, qui faisait fuir Shauna, comme elle avait fait fuir Mireille.

Toutes ces horreurs sont la même horreur, celle dont le dernier avatar est né en même temps que moi, sous le nom mythique d'Holocauste, sur les ruines des nations d'Europe. Ayant forcé les Nations à l'adoption d'un Dieu unique, une Loi unique, une Monnaie unique, un Pouvoir unique, et un Bien unique, une petite bande de criminels a également créé un Mal unique, et c'est ce Mal unique et invisible qui détruit nos libertés, nos amours et nos vies. Le Pouvoir universel a enfanté le Mal universel.

Dans un monde unifié par la contrainte et la terreur, il n'y a qu'un seul dieu, qu'une seule monnaie, qu'une seule pensée, qu'une seule race, qu'un seul sexe, et qu'un seul mal, qui est la torture que cette terreur impose à la vie.

Cette situation est terrible, mais elle a au moins un avantage : dans un monde qui, à beaucoup d'égards, semble hyper-complexe, comprendre qu'il existe une source principale à nos maux, source taboue qu'il est évidemment interdit de connaître, facilite grandement la lutte pour la libération et le bonheur. C'est la même source qui est responsable tout à la fois des pires crimes, d'horribles mensonges, et du fait apparemment ordinaire que Mireille, puis Shauna, m'aient quitté, avec tout espoir, en courant, et aussi du fait que, désemparé, sans direction, je ne les aie pas retenues. Et, quand j'aurai commencé à comprendre cela, je pourrai enfin agir. Quelque temps après que la vérité m'ait été brutalement révélée, j'expliquerai comment, je rencontrai dans un monde virtuel une jeune new-yorkaise, d'ascendance italo-irlandaise me dit-elle, qui m'attira immédiatement ; ce fut une belle rencontre mais, très vite, elle se mit à me fuir, totalement paniquée, inventant des prétextes idiots comme le fait qu'elle serait avec un autre homme. Mais je ne la laissai pas partir, au contraire je la poursuivis et lui criai d'arrêter ça immédiatement, ce qu'elle fit. Étrangement, cela était une fois encore lié aux criminels ; l'homme qu'elle aimait avait disparu dans l'effondrement d'une des tours du World Trade Center ;

mieux, il avait un rendez-vous à ce moment à l'étage même où l'un des avions s'était écrasé, rendez-vous auquel son interlocuteur, un financier, n'était pas. Et elle était dans les rues saturées d'amiante et autres saletés toxiques, incluant selon certains les déchets d'une explosion thermonucléaire contrôlée, quand les tours se sont effondrées sous le coup des explosifs militaires du Mossad. L'amour, pour elle, était indissolublement lié à la terreur ; elle ne pouvait voir cette terreur en face, et ne le pourra peut-être jamais ; vivant à New-York, haut lieu de la Juiverie, et centre du pillage mondial, voir la terrible réalité est encore plus impossible qu'ailleurs. Mais moi, je le pouvais. Pour résister, combattre, et même tout simplement pour vivre, il faut comprendre d'où vient la terreur, et comment son origine est cachée ; quand on l'a reconnue une fois, on ne l'oublie jamais. Et la vie reprend alors ses droits.

Il faut comprendre que, dans le dispositif criminel, la transformation des criminels en victimes par le biais de la propagande est essentielle au maintien de leur pouvoir. En effet toutes les luttes contre la « répression », parfois renommée « ordre bourgeois » ou « capitalisme », « fascisme », « racisme », « islamisme », selon

les circonstances, qui sont censées « libérer » les humains de leurs chaînes, ne font que renforcer l'ordre criminel, se posant en victime et champion de la « libération » ; et en réalité, toutes ces luttes soi-disant libératrices ne font que renforcer l'oppression, créant une situation de plus en plus insupportable, dans laquelle toute action, et on pourrait dire tout destin, toute vie, est vouée à l'échec. Comprendre cela, c'est reprendre sa vie en main, c'est redonner un sens à son destin.

Apocalypse (révélation)

Prologue

« Je suis une *pornstar* »

Elle était là,
si belle sous le soleil grec,
telle une sphinx,
chuchotant
des mots
incompréhensibles.

Puis elle disparut, gisant,
la *pornstar* enfant, mon amour,
dans sa crypte secrète,
mystérieuse, intouchable, oubliée,

scellée dans l'horreur et l'indicible,
de sa tombe gardée par les monstres,
pour toujours, à jamais.

Il n’en restait que des mots,
quelques images effacées,
noyées dans la mémoire,
et pourtant toujours là,
inoubliables,
attendant la lumière,
le dévoilement, son heure.

Ouverture de l’œil

Il y eut cette image d’elle.

Cette photo voguait, comme des millions d’autres, dans l’immense flot répandu sur l’Internet.

C’était la photo d’une jeune fille, extraordinairement belle, nue, face à la caméra, le vagin mal pénétré par la grosse queue un peu mollasse d’un acteur pornographique grimaçant, sur un hors-bord, dans une mer et sous un ciel d’un bleu éclatant. La fille avait l'air droguée, et perdue dans une sorte de rêve ; elle ne regardait rien, et surtout pas son ridicule partenaire. Une image parmi des millions, juste nettement plus belle ; pourtant, quelque chose dans cette image m'arrêta.

C'était un détail, à demi-caché sous ses cheveux blonds, un joli bandeau de tissu fait d'une tresse de trois couleurs, rouge pastel, blanc, et bleu pastel. Ce bandeau m'était familier, je l'avais vu enserrant la tête de ma femme, pendant des années, et c'était exactement le même. Sur le moment, je me dis que c'était juste une coïncidence, et qu'on trouvait peut-être ce bandeau dans plusieurs parties du monde ; la surprise passée, je n'y fis

plus attention, mais je gardai les photos de la jeune star, appelée Shauna Grant.

Ce bandeau provenait d'une boutique de l'île grecque où j'habitais alors, et ma femme, que je venais de quitter, avait exactement le même. Ma femme était également une très jolie blonde lumineuse, et ces bandeaux avaient été créés pour rehausser leur beauté ; j'ai encore plusieurs photos où elle porte ce bandeau, et c'est magnifique dans la lumière grecque. C'était Ursula, notre amie allemande longiligne, esthète fanatique, qui les créait.

A cette époque, j'étais terrassé par une espèce de phobie qui m'empêchait de mener à bien mes relations amoureuses ; je subissais un blocage complet dès que se présentait la possibilité d'un amour, ce qui arrivait, on pourrait dire malheureusement, très souvent. Alors que c'était quelque chose que j'ignorais totalement, je m'étais mis à m'intéresser à la pornographie ; je passais des heures à regarder tout et n'importe quoi, sans bien savoir ce que je cherchais, dans une entreprise d'autant plus insensée que tout ce qui est pervers, et abonde dans ce genre d'expression, continuait à me dégoûter.

Et il y avait une autre caractéristique singulière de ces photos de Shauna Grant, c'est qu'elles n'attiraient pas les

habituels commentaires dégradants des habitués de la pornographie ; au contraire certains s'indignaient qu'une fille aussi jeune, aussi innocente et aussi magnifique fasse du porno, et même déclaraient qu'ils auraient voulu être là pour tuer les pornographes, à la manière du film de Scorcese *Taxi Driver* où un conducteur de taxi excédé par la pourriture massacre des criminels qui ont mis sur le trottoir une adolescente, à peine plus jeune que la Shauna des photos.

Je devais, un jour ou l'autre, tomber sur ces photos ; Shauna Grant était de loin la plus belle des stars du porno des années quatre-vingt, et bien sûr elle correspondait, comme rarement, à mes goûts en matière de femmes ; jeune, blonde, svelte, et souriante. J'aurais sans doute aimé l'avoir connue. Mais son monde était trop éloigné du mien, jamais je n'aurais pu l'avoir rencontrée. Elle était une belle image, dans un univers lointain.

Il a fallu plus de six mois pour que peu à peu, cette image s'impose avec plus de force, dans les profondeurs de ma conscience bloquée par l'amnésie. Au début, c'était plutôt – tiens, c'est curieux – puis – j'ai sûrement connu cette fille – puis – ah oui j'ai bien dû avoir une petite histoire avec elle, ça me rappelle vaguement quelque chose.

J'avais cette impression très étrange que quelque chose d'inconnu se frayait, très lentement, mais avec insistance, un chemin vers ma conscience. C'est une expérience étrange ; c'est comme une gêne, un agacement ; on « sent » qu'il y a quelque chose, mais on est incapable de savoir quoi.

Un matin, après une nuit agitée de rêves, flottant dans ce monde entre rêve et éveil, la voix de Shauna, l'oubliée dans l'amnésie, se fit soudain entendre, claire, distincte, me disant « *I am a pornstar*, » et je la revis soudain, surgissant du néant, souriante, tellement belle et douce, son visage d'ange parsemé de légères taches de rousseur. Je m'éveillai en sursaut, choqué et comme tétanisé. Elle était la star des photos, Shauna Grant, à ceci près que sur les photos ses délicieuses taches de rousseur avaient disparu.

Révélation fulgurante, apocalypse, dans une vie qui était devenue, peu à peu, et sans que je puisse contrer ce mouvement, immensément médiocre. Je me retrouvai soudain un autre être, un être beau, puissant, et amoureux d'une jeune déesse. Et d'une *pornstar* ; je savais, alors, ce que signifiait ce mot. Et je me rappelai immédiatement ma réponse : « *It would be a crime* (ce serait un crime), » et ses larmes, et son départ en courant.

C'était moi, et ce n'était plus moi ; mes yeux avaient été retournés, l'esprit étranger m'avait envahi. Mais, aussi, j'avais participé à la révolution de l'hypertexte, qui était devenue la révolution du « web » ; et j'avais commencé à façonner à grand peine des outils informatiques pour la seule raison que je sentais que j'en avais besoin. L'outil du web serait décisif pour le resurgissement de la vérité, si longtemps contenue dans les rets de la propagande, contrôlée par les suppôts de l'esprit étranger ; et c'est sur le web que je me précipitai, le premier choc passé, pour en savoir plus sur Shauna, vingt-cinq ans après.

Mes premières découvertes me causèrent un choc terrible. D'après le site incontournable, *Wikipedia*, Shauna Grant, née Colleen Marie Applegate, était une *pornstar* extrêmement belle, et la superstar de son époque, mais était une pauvre fille profondément malheureuse, frigide et désespérée, qui ne trouvait de répit à son malheur que dans la pornographie et la cocaïne, était amoureuse d'un gangster juif, Jack « Jake » Ehrlich, trafiquant de cocaïne, « dealer des stars », et s'était finalement suicidée, à vingt ans, un an et demi après que je l'aie rencontrée, parce que son amour avait été mis en prison, parce qu'il lui avait demandé de quitter sa maison hollywoodienne,

parce qu'elle n'avait plus d'argent pour se payer de la cocaïne, ou parce qu'elle devait tourner dans un film pornographique le lendemain. D'après les médias unanimes, elle s'était tiré une balle dans la tempe avec une grande carabine 22 Long Rifle, un tir acrobatique et unique dans l'histoire des suicides de gamines de vingt ans. Le 21 mars 1984, jour de l'équinoxe de printemps, et trois jours après la fête juive de *Pourim*, grande fête du massacre de gentils « antisémites » par les Juifs.

Étant sous le choc, j'étais incapable de recul ; et, étant encore profondément sous l'emprise de l'esprit étranger, je crus qu'il y avait du vrai dans cette description calamiteuse, qui semblait s'appuyer sur de nombreux témoignages. J'étais incapable de crier « Non, c'est faux ! », même si les brefs instants pendant lesquels j'avais connu Shauna, ou Colleen, m'avaient donné une toute autre image. Il me fallait, pour cela, prendre conscience de l'immense pouvoir de manipulation de la Juiverie, qui s'exerce à travers les médias qu'elle contrôle ; et quand je commencerai à comprendre la manipulation dont avait été victime l'histoire de Colleen, je prendrai aussi conscience de toutes les falsifications de l'histoire que la Juiverie a imposé aux innocents *goyim* ou gentils que nous sommes. Tout au début, je doutai même de ma santé

mentale ; est-ce que j'avais eu un coup de foudre pour la Shauna Grant de *Wikipedia*, est-ce que tout cela n'était qu'une illusion ? Telle est la puissance de ces médias omniprésents, dont il n'est jamais facile de se libérer ; la libération de l'emprise des médias, qui conditionnent notre vision du monde, est la condition essentielle de notre libération de la tyrannie des suppôts de Moloch.

Après l'article de *Wikipedia*, il y avait quelques liens aux titres parfois assez hallucinants, comme *The Death of Shauna Grant: Entertainment Tonight* (La mort de Shauna Grant : Au spectacle ce soir), et surtout *Shauna Grant Gravesite* (Tombe de Shauna Grant) ; ces pages web caracolaient dans le peloton de tête des requêtes sur le moteur de recherche Google, et la page sur la tombe eut sur moi un effet particulièrement ravageur. Savoir que quelqu'un est mort est une chose, voir sa tombe en est une autre. Je ne sais quel est l'intérêt, morbide ou autre, qui pousse des gens à voir une tombe sur Internet, peut-être s'agit-il de s'assurer que quelqu'un est bien mort, et enterré, gisant sous une pierre. Ça n'atteint pas, évidemment, l'extrême ignominie d'un film de compilation pornographique, intitulé *Eternal Lust* (Éternelle lascivité), dans lequel ne figuraient que des actrices mortes, soi-disant « suicidées » ou « accidentées ». Au nom de

l'industrie pornographique tout entière, ce film assurait les mortes de tout l'amour qu'elle avait toujours eu pour elles, pauvres héroïnes de la « libération des mœurs », sans doute tuées par « l’intolérance » ou les « préjugés », ces monstres invisibles tapis au cœur de la culpabilité chrétienne, hyper-dimensionnés par la propagande juive pour les rendre responsables des pires crimes.

Le fait qu'elle ait été enterrée en terre chrétienne ouvrait cependant une question : l’Église catholique refuse d'inhumer religieusement les suicidés. Il devait donc y avoir de sérieux doutes sur le « suicide », qui pouvait donc passer, aux yeux de l’Église, pour un crime maquillé. Et comme je le découvrirai peu à peu par la suite, il y avait de sérieux doutes, en effet.

Je ne pouvais pas, évidemment, oublier les menaces de mort dont nous avions été l'objet, et mes soupçons se portèrent immédiatement sur Hollander-Sachs et la branche de la mafia judaïque qui contrôle Hollywood. Le camouflage en « suicide » impliquait une collaboration de la police, et de cela aussi, Shauna-Colleen m'avait prévenu. Ses empreintes ne figuraient pas sur la crosse, et le coup, tiré d'une carabine 22 Long Rifle, n'avait pas été tiré à bout portant. Les assassins, sûrs de contrôler la police et les médias de Los Angeles, ne s'étaient même pas

donné la peine de maquiller le crime. Mais cela m'importait peu, dans un premier temps. J'étais envahi par un désespoir infini, et un désespoir fort différent de celui que j'avais éprouvé vingt-cinq ans plus tôt, quand Shauna était désespérément absente. À cette époque, j'avais encore le sentiment, ou la volonté, de contrôler ma vie ; même si j'étais extrêmement mal, j'essayais de lutter, je ne me laissais pas aller ; je prétendais encore être maître de mon destin. Je sentais bien que ma situation était critique, et avec le manque de sommeil, l'inquiétude, la tension de ces journées infernales, j'étais bien près de « péter un plomb », de perdre le contrôle ; surtout quand Shauna était remontée de la plage, après son exhibition, avec le grotesque nabot à grosse queue, le très poétique Tom Byron, j'étais sur le point d'exploser, et il fallait absolument que je m'éloigne avant de « faire un malheur ». On ne sait jamais ce qui va se passer quand on se « laisse aller » dans ce genre de situations ; je savais me laisser aller dans les relations amoureuses, parce que c'était la voie de l'extase ; mais je craignais de me laisser aller à cet autre sentiment primitif, la rage. L'amour, comme la rage, sont aveugles, dit-on ; ils sont peut-être aussi des états d'extrême lucidité, où se dévoile le fond

des choses. Beaucoup plus tard, je regretterai mon contrôle, et je fantasmerai de déchaîner ma rage contre ces ordures.

Dans ce premier temps, qui fut assez long, je n'éprouvai pas de rage. Un sentiment avait envahi tout l'espace de mes perceptions, et c'était un désespoir absolu. Il y a une qualité particulière de désespoir, dont je ne sais si beaucoup de gens l'ont éprouvé dans le cours de leur vie, que je peux qualifier de désespoir animal. C'est quelque chose qui vous terrasse absolument ; vous hoquetez, pleurez, gémissez comme une bête. Cela, aussi, fait partie de l'animal, de notre être profond, totalement désarmé face aux coups du destin. C'est cette conscience de l'existence d'un destin inéluctable, dont nous sommes entièrement le jouet, qui provoque cette réaction, elle totalement animale, pure émotion. On dit que les cerfs qui sont acculés par une meute et vont être mis à mort pleurent, sans doute de la même manière. Ils ne sont pour rien dans ce qui leur arrive, et pourtant ce qui leur arrive est terrible, une mise à mort organisée, programmée, rituelle, très différente de ce qui se passe quand on succombe à une meute de prédateurs. Et il y a, dans les mises à mort programmées comme celle de Shauna, ou dans

notre séparation forcée, une infinie méchanceté, une horreur rituelle dont les animaux sont bien incapables.

C'est ce fait que le désespoir est la réaction première, la plus naturelle, quand on est confronté à la malévolence des monstres de Moloch, ce qui explique peut-être le fait que ces monstres subsistent, et prospèrent, depuis des millénaires. Le christianisme, avec son amour aveugle du prochain, n'a certes pas arrangé les choses, mais aucune idéologie ou religion ne peut prospérer sans un fondement émotionnel, et dans ce cas, cette religion se fonde sur la terreur et le désespoir, liés au sentiment d'être manipulé de bout en bout par un Seigneur-Moloch Tout Puissant. Tout serait fort différent si la réaction première était de combattre la source du mal, mais ce n'est pas, ou plus, le cas ; la rage qui supporte le combat ne vient que dans un second temps, en tous cas dans les populations qui sont depuis longtemps soumises à l'Empire.

Je pleure, je gémis comme une bête.

Cet état extrême, qui envahit absolument tout le champ des perceptions, tout comme le fait l'extase sexuelle, ainsi que l'extase de la méditation et peut-être l'extase mystique, ne peut pas se décrire dans les termes de l'expérience ordinaire. On ne peut employer les mots

de l'expérience ordinaire qu'avec emphase, un extrême désespoir, une extrême horreur, une extrême épouvante. Dans ce monde de l'extrême, les conceptions qui agitent la pensée ordinaire, et qui s'agitent sur la place publique, comme l'égalité, la liberté, l'argent, l'amour et la haine, la confiance, et mille autres, n'ont plus cours ; il n'y a plus qu'une réalité, un sentiment écrasant de la réalité.

Fort heureusement, la plupart des humains ne ressentent sans doute jamais cet état ; ou ceux qui l'ont éprouvé l'ont ressenti dans les derniers instants de leur vie, quand ils allaient être assassinés, et que l'horrible réalité, qu'ils se refusaient à voir, se dévoilait enfin ; peut-être Shauna a-t-elle ressenti cela, juste avant d'être exécutée. Ou la famille du Tsar Nicolas II, assassinée par un gang de Juifs communistes à Ekaterinbourg, le jour de *Kippour*, ou les vingt millions de Russes orthodoxes « ennemis de classe » qui les suivront dans une mort programmée, inhumaine, incompréhensible, victimes de la haine judéo-bolchévique. Ou, peut-être, le nourrisson de huit jours, né Juif, que ses parents et sa famille, les seuls êtres qu'il connaisse au monde, offrent en grande réjouissance au rasoir du *mohel*, le mutilateur de prépuces. À cet âge, on ne peut ressentir que des sentiments bruts, et profonds ; c'est cette catastrophe infantile qui fait que

le principal pourvoyeur de l'horreur du désespoir absolu, dans ce monde, est le Juif ; cela prend pour lui le trait de la haine, et de la « vengeance », attribut de son dieu, dieu de vengeance, Yahweh-Moloch, Seigneur Tout-Puissant. C'est cette connaissance intime du désespoir absolu qui lui permet de le répandre autour de lui, presque naturellement, et c'est une capacité presque unique, que les incirconcis ne peuvent acquérir, sauf s'ils sont pervertis à l'extrême. C'est la conception juive, occulte, de la liberté et de l'égalité : répandre universellement l'horreur de son propre désespoir. Les conceptions, les grands discours, et y compris beaucoup des discours philosophiques, ne sont que de l'écume sur les vagues de l'océan ; ce qui se transmet réellement, ce sont des perceptions. Et l'artiste, quel que soit son talent, ne peut que les évoquer, un peu à la manière dont le mage évoque les esprits ; il ne peut jamais les créer.

Quand on acquiert une perception, ou plutôt quand elle s'impose à vous, on y devient sensible, et on devient capable de la déceler, là où d'autres ne verraient absolument rien. Avoir été menacé de mort, avoir perdu Shauna ne suffisait pas ; tout cela, bien qu'horrible, ne m'avait pas ouvert les yeux. J'aurais pu lire mille livres très savants et en rester quasiment au même point. C'est qu'il y

a une différence fondamentale entre être convaincu de quelque chose et le ressentir. Quand j'ai été enfin plongé, bien malgré moi, dans l'enfer du désespoir absolu, j'ai aussi commencé à voir l'ampleur immense des crimes des Juifs contre l'humanité.

Les souvenirs que vous avez, qu'ils soient engrangés physiquement dans votre cerveau, comme le conçoit la science dite matérialiste, ou qu'ils soient présents dans une forme de réalité à laquelle on accède dans un état particulier, comme le pensent beaucoup de ceux qui expérimentent d’autres réalités, sont la seule réalité ; seul ce dont vous avez l'expérience directe est vrai. Mais cette réalité est brouillée, déformée ; c'est comme si vos souvenirs vous étaient accessibles par une sorte de communication radio, et que, étant en temps de guerre, tous les signaux étaient brouillés, déformés, remplacés par d'autres, diffusés par des appareils de propagande envahissant tout le champ des consciences. S'agissant d'une mort survenue à Hollywood, d'une actrice célèbre et adulée, et prise en main dès le début de sa carrière par la Juiverie mafieuse, l'appareil de propagande avait sorti l'artillerie lourde. Il faut dire qu'il y avait du boulot : pour rendre crédible la thèse officielle du « suicide », que la police de Los Angeles avait établie sur le champ, sans la

moindre espèce d'enquête, il fallait établir une image de Shauna comme fille fragile, triste, désespérée, droguée, mauvaise actrice, qui aurait été poussée au suicide par l'emprisonnement de son ami, le juif Ehrlich, le dealer des stars, par ailleurs incapable de lui apporter le moindre orgasme ; pourtant dans ce milieu de malades le frisson le plus élémentaire est appelé un « orgasme ». Or, cela était en totale contradiction avec l'image de Shauna Grant que les pornographes avaient vendue jusque-là, et avec grand succès : une fille magnifique, sensuelle, ultra-sensible, fraîche et naturelle, bref la superstar la plus brillante au firmament de la pornographie. La presse spécialisée avait été inondée de photographies où on la voyait resplendir et sourire. Et même dans la Juiverie pornographe, beaucoup de ceux qui avaient bien connu Colleen ne croyaient absolument pas au suicide, et ne se privaient pas pour le dire. Pourtant, c'est cette version officielle que j'aurai devant les yeux, elle s'étalerait dans *Wikipedia* et dans tous les médias ; il était désormais certain que Shauna s'était suicidée, pauvre être désespéré, parce que son grand amour Ehrlich avait été emprisonné, parce qu'elle n'avait plus d'argent pour s'acheter de la coke, parce qu'elle devait faire un film porno le lendemain, parce qu'elle devait quitter

sa maison, ou parce qu’elle ne savait plus qui elle était. On suggérera même fortement qu'elle serait une victime de l’ « intolérance », donc du côté des Juifs et autres minorités « opprimées » contre les affreux Blancs Aryens forcément « intolérants » et « fascistes », puisque c’est ainsi que la propagande les décrit. Pour moi qui connaissais les menaces de mort dont nous avions été les cibles de la part de ces mêmes Juifs, c’était stupéfiant. Pourtant, dans un premier temps, ce flot d'information unanime était tel que cela me déstabilisa complètement : pouvait-elle avoir réellement changé à ce point ? Après m’avoir connu, était-elle réellement devenue « Shana Grant », le nom qui figure dans les génériques de films de l’époque de notre rencontre, une actrice qui arborait sans doute sans le savoir un prénom juif, qui signifie « précieux » en yiddish ? Avait-elle vraiment pris fait et cause pour ses geôliers contre sa race et son amour ? La terreur lui avait-elle fait se livrer entièrement à l’esprit étranger ? Qui était réellement celle que j'aimais ? Tout cela brouillait et parasitait mes souvenirs, parce que le souvenir est inséparable d'une perception, et c'est la perception qui fait le lien avec le souvenir, comme si la perception était une fréquence sur laquelle il faut se brancher pour accéder au contenu de l'information. Proust a

bien décrit ce phénomène avec sa « madeleine », tout en mentant effrontément en évoquant la plupart de ses autres souvenirs, Juiverie oblige. En déformant la perception actuelle de Shauna, les propagandistes criminels, opérant exactement comme les unités d'opérations psychologiques qui ont inventé la *Shoah*, me coupaient tout accès à mes souvenirs ; et exactement comme pour la *Shoah*, je serai obligé de rechercher inlassablement, dans tous les documents que je pourrais trouver, ce qui me donnerait accès à la vérité, et à mes souvenirs.

> « Qui contrôle le passé, contrôle le futur ; qui contrôle le présent, contrôle le passé. »
>
> George Orwell, *1984*

Quand j'ai redécouvert Shauna, quand une passerelle vers le passé fut brusquement rétablie, un peu à la manière d'une illumination ou d'une révélation, je n'étais absolument pas antisémite. Je croyais à la *Shoah*, j'avais de la sympathie pour le peuple juif injustement martyrisé, et pas mal d'amis Juifs. C'est la découverte progressive de la vérité sur mon destin et celui de mon amour perdu, ce pour quoi je suis un témoin authentique et unique, qui m'amènera à m'interroger sur la Sainte *Shoah*, un non-événement fort loin de moi, et dont je

pensais, à tort, qu'il ne me concernait que très peu. C'est que quand on commence à déceler une falsification de l'histoire, on peut aussi déceler toutes les autres, parce qu'elles se ressemblent toutes ; il y a de nombreuses analogies entre Shauna, telle que je l'ai rencontrée, une fille belle, heureuse, pleine de vie et d'espoir, et le peuple allemand tel qu'il était, vibrant d'enthousiasme et de santé, dans l'État national-socialiste, ce dont témoigne une multitude d'écrits, de clichés, de films obsessionnellement cachés au public ; et il y aura la même mise à mort, puis la même calomnie par la propagande juive, dont l'apogée est l'invention de la *Shoah*. Je ne pouvais pas rétablir la vérité, et le lien avec mon passé, sans briser l'interdit des interdits, qui est de savoir que le peuple juif est intrinsèquement mauvais, en tant que peuple, pour les autres peuples, même si certains dissidents, en quantité infime, sauvent l'honneur de leur race.

J'avais un autre problème pour accéder à mes souvenirs, c'est que pour beaucoup de documents, revues, films, je n'arrivais tout simplement pas à les regarder, dès qu'ils étaient explicitement pornographiques. Cela me révulsait trop. Ce n'était pas une très bonne attitude pour faire une recherche ; il y avait certainement des

choses à voir dans ces documents, mais c'était trop douloureux pour moi de les consulter. Il faudra que peu à peu, je m'habitue à l'étourdissant bombardement visuel pour pouvoir y déceler les traces d'une histoire authentique.

Tout au début, j'étais obsédé par son nom ; je me souvenais bien que nous nous étions donné nos noms, c'est l'une des premières choses que l'on fait quand on rencontre quelqu'un dont on sait qu'il ne restera pas un étranger ; je me souvenais très bien du nom que je lui avais donné, mon nom de baptême, puis mon nom grec, sur l'île. Mais quand elle me donnait son nom, j'avais un vide, un blanc. Pour moi, le nom « Shana », ou « Shauna », son nom d'actrice, ne pouvait être celui qu'elle m'avait donné ; ce nom était lié à trop d'horreurs, qui n'étaient pas encore arrivées quand elle m'avait rencontré, mais que je ne pouvais ignorer, après coup, tout étant accompli. Pourtant, je n'arrivais pas à me rappeler qu'elle m'ait dit s'appeler Colleen ; et d'ailleurs, je me rappelais que quand j'étais revenu sur l'île à Pâques, le nom « Colleen » écrit sur un petit bout de papier ne m'avait absolument rien évoqué. Pour moi, le fait qu'elle m'ait dit s'appeler Shauna, qui était une manière de s'affirmer comme superstar du porno (dans l'un des films où

elle était tête d'affiche, elle jouait le rôle-titre de *Suzie Superstar*), était inconcevable, sachant que le porno, et la mafia juive, nous avaient menés vers la destruction. Sur cette question du nom, j'avais un blocage total, qui m'empêchait de me remémorer. J'avais vu, sur la photo de sa pierre tombale, « SLEEP IN PEACE LENA » ; je pensai donc que, comme notre monde et celui de la pornographie, tels que je les voyais après-coup, s'opposaient violemment, elle avait dû me donner son petit nom d'enfance, Lena. Je ne pouvais admettre qu'elle m'ait donné le nom dont l'avaient baptisée ses monstrueux « amis » juifs, Shana, un nom judaïque, ou Shauna ; ce nom manifestait la double intention d'en faire une star, et aussi de l'enjuiver, et elle avait adopté tout cela en toute inconscience, n'en voyant que les avantages immédiats. C'est sans doute ce qui sera le plus difficile pour moi, casser la vision dans laquelle j'étais, vingt-cinq ans plus tard, pour me replacer dans le contexte de l'époque ; tout ce que je savais de l'histoire postérieure, déformée par les falsifications, m'empêchait de retrouver la réalité du souvenir. Dans les premières versions de cet écrit, quand je décrivais la scène de la rencontre, tout au début, je lui faisais dire « Je m'appelle Lena », mais sans être vraiment sûr qu'elle m'ait dit cela, et cela générait chez moi

quasiment de l'angoisse. Il me faudrait très longtemps pour que je comprenne qu'elle avait totalement adopté le nom dont elle avait été « baptisée » par Hollander-Sachs, « Shana », qu'elle avait transformé en « Shauna » ; en réalité je ne le comprendrai, difficilement, qu'à travers une communication médiumnique, où elle me dirait que son nom n'était pas Lena, mais bien Shauna. Comme le dira l'immonde Hollander dans une interview : *« She became Shauna Grant. »* : » Elle est devenue Shauna Grant. » Beaucoup d'actrices et chanteuses en vue sont ainsi « enjuivées », soit qu'elles ne fréquentent plus que des Juifs, soit même qu'elles se convertissent au judaïsme ; c'est une opération menée par les kabbalistes qui ne détestent rien tant que la nature originelle, et aujourd'hui favorisent l'éclosion de toutes sortes de monstres, transsexuels, parents homosexuels, etc. C'est quelque chose que je n'avais pas envie de comprendre, et je ne finis par l'admettre qu'à contrecœur ; pourtant c'était bien Colleen que j'avais rencontré, la délicieuse nordique irlandaise, à un moment où l'esprit étranger de Shauna Grant ne s'était pas totalement emparé d'elle.

« Her given name shortened,
she answered to Lena.

But living a dream -
that'll never come true...
Lena turned to Shauna.
She smiled on cue
merely a fantasy
a celluloid lover,
she lived and she learned
to become yet another. »

« Par son petit nom,
on l'appelait Lena.
Mais vivant dans un rêve
qui ne se réalisera jamais...
Lena devint Shauna.
Elle souriait sur commande
rien de plus qu'un fantasme
une amante de celluloïd,
elle vécut et elle apprit
à devenir encore une autre. »

Colleen avait griffonné ce poème dans un petit carnet, qu'on retrouvera après sa mort. On ne saurait dire plus clairement qu'elle était prisonnière d'un esprit étranger. Pour moi, ce sera toujours terrible de ne savoir comment

l'appeler, a-t-elle au moins un vrai nom ? Voyant ce poème, je me remets à douter. Vivant dans un « rêve qui ne se réalisera jamais, » elle devient Shauna. Ce moment est un moment-clé de sa vie, c'est exactement le moment où elle m'a rencontré, et où elle est « devenue Shauna Grant », c'est-à-dire le moment où elle est tombée sans espoir de retour sous la coupe dorée et terrifiante de la mafia judaïque. Elle n'évoque pas l'entrée dans la pornographie ; elle avait fait déjà plusieurs films, des « loops » de 8mm sous les noms de Crystal, Janet, Shauna, Linda, des films *softcore* et même un film pornographique sous son vrai nom, Colleen Applegate, et elle apparut en bonne place, souvent sur les affiches et jaquettes des enregistrements sur cassette vidéo, dans cinq films sous les noms de Callie ou Callie Aims. Le nom Callie n'était pas très éloigné de Colleen, et selon son poème, tout en jouant dans des films porno, elle était toujours Lena, jouant sous pseudo et même parfois sous son vrai nom ; elle ne subit la transmutation en Shauna, la perte de son être profond, que quand elle devint la star et l'esclave de l'immonde Hollander-Sachs, et c'est juste à ce moment qu'elle me rencontra. Étourdie par le luxe, la cocaïne omniprésente, les promesses d'une carrière égale à celle de Marilyn Monroe, qui avait été imposée dans les studios

par le judéo-mafieux Mickey Cohen, ex-patron de Hollander-Sachs, elle avait totalement adopté « Shana Grant », légèrement modifié en « Shauna Grant ». C'est probablement la pire erreur qu'elle ait fait de sa vie, et cette erreur dominera toute notre relation, dès son début. Quand nous avons échangé nos prénoms, le premier signe d'une identité, elle me dit s'appeler « Shauna », pas Colleen ni Lena ; d'une certaine manière c'était un mensonge, et ce n'était sûrement pas une bonne idée de commencer ainsi une relation, et c'était aussi dire que je devenais, dans sa nouvelle vision du monde, l'amant de Shauna Grant, la superstar cosmopolite du porno, et pas celui de Colleen ou Lena, l'adolescente irlandaise, romantique et passionnée du Minnesota, qui était censée ne plus exister. Dans les quelques scènes porno qui ont été tournées sur l'île, son nom donné par Hollander, Shana ou miss Grant, est dit systématiquement par ses partenaires, il figure dans le script, et c'est délibéré ; c'est assez peu courant en effet qu'on insiste sur un nom dans les films porno, où les acteurs en changent tout le temps. Le changement de nom est le signe d'une conversion, une conversion à la religion infernale des judéo-mafieux, une conversion en idole dorée, en *Golden Girl*, en fausse monnaie louée par les usuriers, dont « Shauna Grant »

n’avait sans doute, au début, pas la moindre conscience. Je ne sais quel était son rêve, probablement était-il d’être à la fois une grande star et la plus comblée des amoureuses, d’avoir une maison, des enfants, un mari qui l’aime, comme elle le dit dans un de ses films où elle joue un rôle de jeune fille romantique qui lui ressemble, mais ce n’était évidemment pas possible dans un monde dominé par la judéo-mafia. Et pas possible pour « Shauna Grant ». Lena aurait été libre de me suivre, ou d'abandonner sa mirifique carrière, ou même de séparer strictement sa vie professionnelle de sa vie privée, Shauna ne l'était pas. Ensuite, elle deviendrait « encore une autre », mais cette « autre » ne survivrait pas longtemps.

Après une première phase terrible de désespoir purement animal, sans mot, sans concept, sans temps, je repris peu à peu pied, hébété, dans la réalité ordinaire. Ce qui revint d'abord était une conscience du temps. J'avais vécu une apocalypse, en français une révélation ; cette apocalypse était aussi la fin des temps, dans la sombre vision du prophète Jean. Tous ces états paroxystiques, l'orgasme, l'extase, la vision, le désespoir absolu, sont hors du temps ; dans une moindre mesure, c'est aussi un peu la même chose pour le rêve. Quand on en sort, pour

redevenir humains, c'est la perception du temps qui revient d'abord. Ma première perception fut celle de ce qu'on appelle le destin, ou la fatalité. Je ne voyais pas réellement des acteurs, moi, Shauna, Hollander, je voyais la machine qui nous avait broyés, Colleen et moi, avec une précision quasi démoniaque, sans que rien ne puisse l'arrêter. Pendant cette période, j'étais obsédé, et comme halluciné, par l'un des plus anciens textes de la littérature européenne, l'Œdipe Roi (ou traduit plus exactement, Œdipe le Tyran) de Sophocle. C'est une œuvre presque unique dans la conception occidentale du monde, et même dans le monde grec, qui pourtant reconnaissait comme seule loi commune incontestable l'oracle de la Pythie de Delphes, et pouvait se déchirer sur presque toutes les autres ; je ne connais pas d'autre œuvre qui exprime avec autant de force titanesque la prééminence écrasante du destin. Et mette en scène une apocalypse, une révélation de ce qui est caché, par la bouche du voyant aveugle Tirésias. Je ne pouvais me cacher tout cela, j'étais un peu voyant moi-même, même si ce n'était qu'avec l'aide de supports comme le Tarot et le Yi King ; j'étais à la fois Œdipe et Tirésias, je me disais à moi-

même la vérité que je m'étais cachée. Et j'en étais foudroyé. Œdipe, de ses yeux crevés par la clarté aveuglante, contemple son destin caché.

Mais je n'allais pas rester éternellement dans la contemplation de l'horreur qui m'avait été infligée, ou que je m'étais infligée pour me conformer à mon destin, d'où que vienne celui-ci. Le drame d'Œdipe s'arrête à l'apocalypse, la révélation, et c'est une vision courante de la fatalité. De là, on peut s'imaginer la destinée, ou la Fortune, comme une déesse aveugle, jetant ses sorts au gré des vents. Cette vision fataliste est réductrice ; en réalité, le destin, pour qui veut bien le considérer d'un œil lucide, même s'il est terrible, est la plus intarissable des sources d'enseignement. Je n'avais aucune chance d'apprendre tout ce que j'ai appris, en particulier sur la manière dont nos esprits sont déformés par des puissances étrangères et globalement malveillantes, sans ce destin catastrophique qui m'ouvrirait un jour les yeux, contre ma volonté. Je devais renaître de moi-même, et accoucher dans une terrible douleur. Et cette vision nouvelle que j'aurai du monde libérerait en moi une violente énergie destinée à s'engager dans le combat pour la destruction de l'empire des monstres, énergie qui est en définitive la résul-

tante de mon destin et de celui de Shauna ; c'est cette résultante qui seule importe, et si mon destin a un sens, ce ne peut être que celui-là. Vu comme ça, c'est une réussite exceptionnelle, un scénario parfaitement ajusté dont Colleen et moi sommes à la fois les producteurs et les acteurs.

Après l'accablement, vinrent la révolte, la rage, et la haine. Tout ce que j'avais de Colleen ou presque, était des films pornographiques dans lesquels elle était baisée par des ordures juives, et ce que déclaraient les ordures juives du *porn business* sur elle, la soi-disant suicidée. Il y avait de quoi alimenter la rage et la haine du plus éthéré des utopistes de l'amour universel. Ma haine grandissait de jour en jour, et cela se reflétait dans la manière dont je ressassais et fantasmais ma brève rencontre avec les monstres. Je passais un temps considérable à me remémorer ces instants fatidiques, et à réinventer des scénarios différents, dans lesquels Colleen et moi pouvions échapper aux monstres. Au début, ces scénarios étaient plutôt défensifs ; il s'agissait d'empêcher les monstres de nous nuire ; par exemple, quand Colleen m'avait dit qu'ils allaient tuer toute sa famille, nous aurions pu écrire une lettre à des gens que nous connaissions, et éventuellement à sa famille, les informant des menaces, et disant

explicitement que si nous avions un « accident », si nous nous « suicidions » ou si nous étions liquidés, le coupable serait forcément Hollander-Sachs ; ça aurait sans doute désamorcé son chantage, il suffisait de lui montrer la lettre. Moyen simple, auquel pourtant, les innombrables victimes de ce genre de chantage ne pensent jamais. Mais peu à peu, la rage grandissant, j'envisageai des scénarios de plus en plus violents et sanglants ; je n'avais qu'une envie, les faire disparaître, le plus douloureusement possible, de la surface de la planète. Même, quand j'appris que le Sachs dit Hollander était mort, je regrettai fortement de ne pas avoir pu l’attraper à temps ; le torturer d'une manière ou d'une autre aurait été, dans mon fantasme, un énorme plaisir ; même si je sais que dans l'autre monde, il a retrouvé sa vraie place, la Géhenne, l'enfer de Moloch dont il est issu pour venir hanter la terre. Et qu'on ne me raconte pas, à la manière des curés, qu'en me vengeant je deviendrais « comme eux » ; ils nous ont détruit, Colleen et moi, alors que nous ne leur avions fait aucun dommage ; il ne s'agit que du sentiment naturel de la justice, dont la vengeance est l'expression. Je ne crois pas à ce prétentieux règne de la Loi, qui serait impartiale et équitable, d'autant que la communauté qui a le plus grand intérêt à occuper massivement les charges

de la justice publique est la communauté la plus criminelle ; seule la vengeance est juste, parce qu'on sait pourquoi on l'exerce.

Ni le désespoir, ni la rage et la haine, qui étaient des sentiments actuels et envahissants, ne m'aidaient réellement à débrouiller les arcanes de la situation ; les sentiments extrêmes apportent une extrême lucidité, mais aussi un total aveuglement à tout ce qui n'est pas de leur champ. Nous pouvons avoir accès à plusieurs réalités, ou expériences différentes, qui parfois peuvent s'enrichir mutuellement, quoique la norme établie soit de passer toute son existence enfermé dans une seule réalité standardisée et immuable. Pour comprendre ce qui s'était passé, qui j'étais, qui était Colleen, qui étaient ces pornographes juifs, je me référai à une méthode que je connaissais bien, quoique je ne la pratiquais plus que modérément : la recherche. J'avais passé des années à consulter des monceaux de livres dans différentes bibliothèques, que je lisais pour la plupart « en diagonale », pour essayer de comprendre les mécanismes de l'évolution des systèmes socio-culturels humains. Comment diable étions-nous arrivés à l'état dans lequel nous étions ? C'est une interrogation essentielle, mais à notre époque, il est devenu quasiment interdit de même se la poser. Le

dogme établi et oppressant était celui de l'équivalence, ou l'égalité, des races et des cultures ; il n'y avait pas d'évolution à l'intérieur de l'espèce humaine ; circulez, y'a rien à voir. Cela se justifiait par le fait que l'espèce humaine n'est pas une espèce comme les autres, et qu'elle évoluerait différemment de toutes les autres ; en bref, c'était ressortir en plein XXe siècle l'idée moyenâgeuse que seul l'homme aurait une âme et une conscience. Ce n'est pas que je conteste que l'homme soit doté d'une âme, je conteste que tous les êtres ne soient pas dotés de leur âme propre ; et je crois que l'évolution naturelle de tous les êtres, homme compris, est également l'évolution de leurs âmes. En aucun cas les âmes seraient identiques, tout comme les degrés d'évolution des êtres ne sont pas identiques. Seules les théories les plus stupides sur l'humain et l'évolution avaient droit de cité, mais la moindre évocation d'une inégalité, ou d'une évolution, puisque c'est la même chose, des races et des cultures était une gravissime hérésie. J'avais obtenu quelques résultats, une espèce de machine évolutionniste qui fonctionnait à peu près correctement ; son moteur n'était ni dieu, ni la lutte des classes, mais une pression constante, générée par les individus ayant le plus de pouvoir, pour bâtir des systèmes de plus en plus complexes, plus étendus, dans

lesquels, par le jeu des échanges, ils pourraient acquérir des pouvoirs grandissants, au prix de la liberté naturelle des membres du groupe, y compris eux-mêmes. Cette vision du monde n’eut pas du tout l’heur de plaire ; nous allions vers les lendemains qui chantent et le paradis multiculturel, et dans ce magnifique concert, je chantais faux. Les éditeurs m’opposèrent les prétextes les plus abracadabrants, sans jamais aborder la question de fond. Pour un éditeur chrétien, j’étais « janséniste », quoique, même si j’avais lu et apprécié le brillant Blaise Pascal, je n’avais aucune idée de ce que cela voulait dire ; ma culture théologique étant faible, je mis des années à comprendre que je contredisais le dogme catholique du salut universel, que le dogme de l’égalité des races et des cultures reprenait de manière laïque et pseudo-scientifique. J'avais l'habitude de remuer des tonnes de merde pontifiante pour arriver à trouver une information qui fait sens ; mais dans le cas de ce qui était disponible sur Shauna, le travail était particulièrement ardu. Il fallait trouver des documents quasiment introuvables ; des articles de journaux ou de revues, des photos, des bouts de film qui auraient échappé à la censure. Parce que même les films pornographiques furent censurés ; certaines scènes où Colleen, jouant sous son vrai nom ou le pseudo

de Callie Aims, apparaissait telle qu'elle était avant le drame de notre séparation forcée, non seulement belle, mais enjouée, rieuse et sexuellement active, disparurent des cassettes vidéo. Elle n’était pas encore la créature de Hollander-Sachs, qui la rebaptisera avec un prénom judaïque ; le monstre était devenu son « manager » peu avant notre rencontre, quoiqu’il ait toujours prétendu avoir « découvert » Colleen, qui lui aurait dû entièrement son statut de « star ». Hollander, la pire ordure dans une activité qui en compte beaucoup, avait réussi à monopoliser le circuit de distribution vidéo en activant son réseau mafieux ; dans les activités criminelles, ce sont toujours les pires qui arrivent au sommet, et cela est tout aussi vrai pour la finance usuraire ou la politique que pour la pornographie. Colleen était apparue dans plusieurs « *loops* », des films de dix minutes en 8mm, et dans quatre ou cinq films de long métrage où elle avait plusieurs scènes, avant de devenir, pour sa consécration et son malheur, la superstar d’Hollander. Certaines des meilleures scènes où figurait Callie Aims disparurent des cassettes vidéo américaines, elles ne figuraient plus que sur les éditions exportées ; la Juiverie pornographe était vraiment prête à tous les sacrifices pour rendre crédibles

la thèse du suicide d'une pauvre fille « perturbée » annoncée séance tenante, sans enquête, par la police de Los Angeles, et les commentaires publics, quasiment officiels, d'Hollander sur sa « star » qui selon lui ne trouvait de répit à son malheur qu'en tournant des scènes porno. Bref, il y avait sur Colleen un intense travail de désinformation, travail dans lequel la Juiverie emploierait tous ses réseaux médiatiques, c'est à dire à peu près tous les réseaux existants ; mais quand je commençai ce travail, je n'étais que très théoriquement conscient de l'existence de la « désinformation » ; j'avais bien lu le *1984* d'Orwell, dont le titre était celui de l'année de la liquidation de Colleen, mais je n'avais jamais eu, réellement, à m'attaquer à un cas concret, et surtout je ne savais pas que j'en étais une victime. Quand, après les attentats du 11 Septembre, qui m'avaient terriblement choqué, des voix s'étaient élevées, des livres avaient montré l'impossibilité, entre autres, que ce soit un avion de ligne qui ait fait un trou rond dans l'enceinte du Pentagone pour aller exploser après avoir percé quelques autres murs, ou que des tours à structure d'acier s'effondrent sur elles-mêmes à cause d'un incendie, je n'avais pas voulu croire à ces démonstrations, estimant qu'il était impossible que des

gens d'un gouvernement, des humains, soient les complices d'un massacre de leurs concitoyens. J'étais réfractaire aux « théories du complot », parce qu'elles impliquent que certaines races, certains groupes, se distinguent comme « élite » du reste de l'humanité en manipulant froidement les sentiments ordinaires de la « masse », et, probablement, s'amusent de sa crédulité. C'est cette vérité qui est insupportable, qu'on répugne à voir, et qui est pourtant la clé de la compréhension. Il ne s'agit pas d'ailleurs de ce qu'on appelle faussement un « complot », avec des conjurés masqués tapis dans des souterrains, le « complot » en question est une culture, née il y a trois mille ans dans les bas-fonds du Moyen-Orient, chez les anciens sacrificateurs de premiers-nés, serviteurs du Seigneur Tout-Puissant Moloch. La fraude, la tromperie font les délices des criminels issus de la culture des ghettos ; il n'est pas nécessaire de donner des instructions à des gens qui jouent pour leur camp contre l'humanité entière et dont le plaisir est de tromper et dépouiller. Et qui saisissent en toute occasion où se trouve l'intérêt de leur communauté, ce qui s'exprime dans une phrase typique dont ils usent régulièrement : « C'est bon pour nous ? ». Comme l'a déclaré sans ambages à sa population le premier ministre d'Israël, les attentats du 11

septembre étaient « bons pour Israël ». En tous cas, cette réalité horrible, je mis longtemps à la voir complètement ; elle était liée au départ à un tout petit groupe de Juifs pornographes et dealers de cocaïne, un groupe mafieux qui aurait « payé les flics », et j'étais loin de saisir l'ampleur du réseau et de la désinformation globale. Cette conscience ne me vint que peu à peu, et en même temps que je comprenais la désinformation globale sur Colleen, je compris un phénomène du même type, la désinformation globale sur le national-socialisme et la *Shoah*, et les innombrables crimes contre la vie et l'humanité dont s'étaient rendus coupables les soi-disant « libérateurs » alliés, aveuglés et cornaqués par la Juiverie toute-puissante.

Cette recherche, ou cette quête, avait peu à voir avec les recherches que j'avais effectuées dans le passé, en y dépensant beaucoup d'énergie, dans des piles de livres et d'écrits. Le champ de la science est limité, on ne déborde jamais d'un sujet restreint, ou très peu. Dans cette quête de Colleen, je ne cherchais pas un Graal mystique, dont on peut dire qu'on l'a en quelque sorte trouvé dès qu'on l'a énoncé, je cherchais quelque chose de bien plus difficile à trouver, le sentiment de la réalité. Et c'était une quête globale, dans laquelle divers aspects de la réalité se

dévoilaient, et entraînaient des découvertes d'autres aspects, et ainsi de suite, dans une sorte de réaction en chaîne, à l'infini. Dans ma quête de la réalité de Colleen, des souvenirs précis qui émergeaient pouvaient en faire émerger d'autres, datant de mon enfance, de mes relations avec ma sœur et mes parents ; et cela pouvait m'éclairer sur l'évolution des religions, des comportements et des perceptions et sur les conséquences modernes de ces évolutions, le tout à travers un mélange, à première vue hétéroclite, de lectures, de réflexions, de vidéos, de rêves et de rêveries, qui pouvaient, selon les circonstances, m'ouvrir des voies de compréhension. C'est relativement familier aux poètes et artistes, encore que, en général, ils se spécialisent dans un média ; mais savoir fondre en un seul bloc, même mal formé, l'espace du rêve, de l'art et de la pensée, est la marque du vrai génie, comme le héros tragique de mon adolescence, Frédéric Nietzsche. J'ai idolâtré Nietzsche, quand je ne savais pas si je serais politicien, artiste, ou chercheur ; je ne sais comment j'ai pu me forcer à de lourdes recherches scientifiques, puis aux rigueurs du codage informatique, alors même que j'avais l'âme vagabonde. Nietzsche évoque la « lumineuse réalité du monde des rêves » ; pour un penseur qui a été académique, c'est quand même une insulte

à sa profession formée dans la dévotion de la Raison, et qui laisserait volontiers de tels errements aux artistes et fumeurs d'opium. Nietzsche a également dit : » Il faut un grand chaos pour que naisse une étoile dansante », ce qui a longtemps été mon slogan, et aussi : « Attaquer les passions à la racine, c'est attaquer la vie à la racine », ce qui était prendre le contrepied de presque tout ce qui s'intitule « philosophie », l'amour de la sagesse, des stoïciens à Spinoza en passant par tous les penseurs chrétiens acharnés à planer au-dessus des trop animales passions. Je ne retrouverai l'enthousiasme de mes vingt ans que très tard, à la fois bardé de connaissances sur le monde, et incapable de comprendre ma propre vie ; il y avait urgence, pour moi, de trouver du sens à ce chaos, et c'est ainsi que s'effectua la première ouverture.

Il y a des phases typiques dans la découverte, et elles sont toujours les mêmes. Cela commence toujours par une phase d'inquiétude, de malaise, voire d'abattement ; c'est la conscience que quelque chose « ne va pas », quoique, on ne sache jamais de quoi il s'agit. Ce n'est pas vraiment un « problème », selon la manière courante de présenter les choses dans notre monde avide de « solutions » ; d'ailleurs quand on formule un problème, la plupart du temps c'est pour trouver ou inventer une solution

qui n'est jamais très loin. Ceci étant dit, il m'est arrivé de résoudre des « problèmes » ardus, informatiques entre autres, en rêve, l'opposition entre rêve et raison étant fanatiquement exagérée ; mais ce n'est pas ce dont il est question dans la découverte de la réalité. Dans cette quête, des éléments se dévoilent, par divers moyens ; ce sont des faits, des bouts de réalité, des souvenirs individuels ou collectifs, dont on peut dire, au risque de passer pour un illuminé, qu'ils sont comme présents, depuis toujours, dans un espace où ils sont juste, la plupart du temps, invisibles. Je ne parle pas ici du fameux monde des « Idées » cher à Socrate et Platon, je parle bien de la réalité, de l'ouvert qu'évoque Rilke, et de ses chaines, que le monde de la réflexion seul ne peut percevoir, et même, qu'il camoufle.

Je n'étais pas mû par une recherche abstraite de la connaissance, mais par le violent désir de retrouver Colleen, et de me retrouver moi-même. Certes, elle était morte, et j'étais comme un mort-vivant, et un esprit certain du fait que nous ne sommes que des objets, un esprit objectif, trouverait cette démarche inutile. Mais j'avais l'urgence de la retrouver, non pas en chair et en os, évidemment, mais de retrouver son image, son esprit, cette vibration unique qui était la sienne, celle que nous avions

partagée aussi, et qui était ensevelie dans une immonde gangue de boue déversée par les monstres de la Juiverie. Il s'agissait de détruire cette gangue, morceau par morceau, et pour cela, il fallait percevoir comment elle opérait ; et la connaissance de ces opérations, la connaissance de notre enchaînement étaient aussi des préalables à la libération des forces capables d'opérer la nécessaire destruction des monstres.

Peu à peu, l'image de Colleen fabriquée par les médias et les divers témoignages mensongers s'estomperait, et je me rapprocherai d'elle, de celle qui est toujours elle, celle que j'ai connue, dans un autre monde. Il existe une réalité essentielle et authentique de tout être, plus ou moins bonne ou mauvaise, et cette réalité est celle, indélébile, de l'autre monde ; et puisqu'il me faut choquer, je dirais que la réalité de l'autre monde est plus réelle, plus authentique, que celle du nôtre, empêtrée dans les mirages et les terreurs des manipulations. Peu à peu, ce chemin de retrouvaille de Colleen me mènerait vers la médiumnité, le dialogue avec l'au-delà ; et quelques points très importants de ce que je sais aujourd'hui proviennent de ces contacts ; j'ai pensé assez longtemps dissimuler ce fait, pour avoir le plaisir de voir se déclencher une opération de représailles parmi les monstres, qui auraient

cherché qui a « trahi », mais cela aurait impliqué que je fasse un second écrit pour dévoiler mes sources, et il n'y aura pas de second écrit ; ce sera de toutes façons suffisant pour provoquer la panique chez les criminels, que de savoir que les victimes de leurs crimes soigneusement camouflés peuvent, comme le spectre dans *Hamlet*, les montrer du doigt.

Toute l'histoire de Colleen se condense au moment de sa disparition ; c'est le moment où elle devient une légende. Morte, elle devient un objet malléable, que les propagandistes peuvent présenter de toutes les manières qu'ils voudront ; et l'horreur de cet évènement devient le filtre au travers duquel toute sa vie sera interprétée. Il en va de même, entre autres, pour quelqu'un comme Kennedy ; son assassinat a suscité tellement d'horreur, d'interrogations, de doutes, qu'il a fini par occuper presque entièrement notre conscience de l'être « Kennedy ». La mort, ce point terminal, occupe toute la scène quand elle est monstrueuse ; les propagandistes judaïques le savent bien, quand ils prétendent que « six millions » de Juifs auraient été « gazés », dans on ne sait quelles immenses chambres à gaz, ce qui camoufle l'horreur réelle des centaines de milliers de civils allemands incinérés vifs sous les bombes au phosphore, des centaines de milliers de

prisonniers allemands lentement exterminés dans des « camps » où ils ne disposaient d'aucun abri et aucun soin, et de très peu de nourriture, et enfin, des millions de réfugiés allemands, femmes et enfants, jetés sur les routes sans le minimum nécessaire à la survie. Dans la réalité, le génocide des Allemands avait été planifié par les conseillers de Roosevelt, les financiers juifs Baruch et Morgenthau ; les documents existent et les faits sont là, alors qu'il n'y a rien d'équivalent du côté des Allemands, que des contes paranoïaques à la manière de Kafka racontés presque exclusivement par des Juifs. On ne s'improvise pas grand criminel ; il y faut une expérience transmise de génération en génération, sur des centaines, ou mieux des milliers d'années ; c'est pourquoi tous les crimes les plus monstrueux ont la même origine.

La mort de Colleen la propulsa sur le devant de la scène publique ; et comme dans toute opération médiatique d'envergure, il suffit de suivre une stratégie immuable : une première source « autorisée » crée l'évènement, et en donne le « ton » ; ensuite, après l'impulsion initiale du chef d'orchestre, tous les relais de propagande suivent gentiment, sans se poser de questions. L'invention du suicide de la pathétique ratée Shauna Grant suit le même scénario que l'invention de la *Shoah* par l'équipe

de « guerre psychologique » de l'armée américaine, dirigée par C.D. Jackson, il s'agit toujours de « créer l'évènement » selon les méthodes d'Edward Bernays, neveu de Freud, qui opérait au *Tavistock Institute of Human Relations* de Londres, un institut spécialisé dans les méthodes de guerre psychologique ; un premier support médiatique lance l'information, donne le ton, puis des « relais » diffusent et rajoutent leur sauce, puis des « témoins » chantent un chœur plus ou moins discordant, mais qu'importe, c'est la masse qui compte, et dix mille témoignages qui brodent n'importe comment valent mieux que dix cohérents. Quand on dispose des médias et de la puissance publique, on peut faire croire à n'importe quel mensonge, aussi horrible soit-il. Un mensonge répété mille fois, par des personnes « faisant autorité » ou « au-dessus de tout soupçon », devient une vérité. Et si ça ne suffit pas, on crée des punitions pour les quelques contestataires irréductibles. En Union Soviétique, à la pointe du progrès social, c'était la peine de mort pour ceux qui étaient convaincus d' « antisémitisme ».

Colleen avait été assassinée le 21 mars 1984 ; un long article sur sa mort, et ses causes, parut en première page du supplément « *Calendar* », consacré à la vie culturelle et aux médias, du *Los Angeles Times* du 6 Mai. Entre

temps, la seule information était provenue de la police, qui avait immédiatement conclu à un « suicide » de la pathétique ratée, et ne se pressait pas pour fournir le moindre résultat d'autopsie, ce qu'elle ne fera finalement jamais. L'article était intitulé « *The Death of Colleen* » (la mort de Colleen) et était écrit par un Michael London. Ce London était, on pourrait dire évidemment, juif ; ce qui est plus étonnant, c'est qu'un autre Juif de Los Angeles nommé London éditait une petite revue pornographique sadomasochiste nommée *Sexy Slaves* (Esclaves sexy), dans laquelle des jeunes filles sont exhibées, déshabillées, ligotées de diverses manières, et si possible terrorisées, et que la jeune Colleen y avait figuré en couverture, puis dans une trentaine de photos, dans le numéro 3 de la revue.

L'article semble donner toutes les garanties de l'objectivité : enquête auprès des connaissances, des parents, des collègues ; quoique, on remarque vite que les membres du *porn business* interviewés sont aussi ceux qui sont le plus susceptibles d'avoir trempé dans un éventuel assassinat de Colleen : l'immonde Hollander-Sachs d'abord, son épouse juive Gloria Léonard, ex *pornstar* laide, sadomasochiste et directrice de la revue porno *High Society*, la *pornstar* sadomasochiste juive

Kelly Nichols, dont le visage grimace, dévoré d'une jalousie haineuse impossible à cacher, dans ses scènes avec Colleen, et la « meilleure amie » de Colleen, Laurie Smith, une *pornstar* sans grand succès qui lui avait été assignée comme maquilleuse personnelle par Hollander. Tous vont contribuer, chacun sa manière, à présenter une image de Colleen compatible avec celle d'une « suicidée ». Le comble de l'immonde étant atteint par Kelly Nichols quand elle déclare : « *What hurt her most was not having her parent's acceptance. She needed roots, and she found them with Bobby (Hollander) and then Jake. But then the roots were ripped away*. » : « Ce qui l'a le plus blessée était de ne pas avoir l'approbation de ses parents. Elle avait besoin de racines, et elle les a trouvées avec Bobby (Hollander) et ensuite Jake (Ehrlich). Mais les racines ont été arrachées. » Trouver des « racines » chez des judéo-mafieux, un puissant pornographe qui la menaçait de mort ainsi que sa famille, ou chez un dealer de cocaïne, c'est ahurissant de monstruosité, ou de ce que la culture juive valorise sous le nom de *chutzpah*, le culot, l'effronterie de celui qui fait un mauvais coup d'une manière apparemment toute naturelle. Colleen avait naturellement des racines, comme la plupart des gens, et elles n'avaient pas été détruites par un

désaccord avec ses parents ; ses racines étaient européennes, nordiques et celtiques, et notre amour était profondément enraciné dans la même race et la même culture, condition essentielle d'un accord profond ; c'est évidemment dans le milieu judéo-mafieux des escrocs cosmopolites qu'elle était « déracinée ». Toute l'entreprise de ces monstres tend justement à détruire toute racine, pour transformer leurs victimes en esclaves contrôlés ; autant dire que selon une Kelly Nichols, le troupeau des *goys* ou *goyim* déracinés trouve ses « racines » dans l'abattoir. Et « arrachées » par qui, les « racines » ? Sous-entendu, par l'ordre social blanc et aryen, les vilains « fanatiques » antisémites qui répriment la « liberté sexuelle » version pornographique, et envoient en prison les braves dealers de cocaïne. Une monstrueuse inversion de la réalité, crachée en pleine face des lecteurs du *Los Angeles Times*. En réalité, comme assez souvent, les ploucs du gros village de Farmington, d'où venait Colleen, coupables selon le journaliste juif de Los Angeles d'hypocrisie et de ne pas « approuver » sa carrière pornographique, avaient une vision intuitive plus juste de la réalité : « *People tend to view Colleen as an exception, or even be protective;* »... » *They say, "Poor Colleen... she was probably being blackmailed into all this*

stuff.” » : « Les gens tendent à voir Colleen comme une exception, ou même à être protecteurs ;… Ils disent : “Pauvre Colleen… elle a probablement été entraînée dans tout ça par un chantage.” » D’une manière sournoise, le journaliste juif insinue que ce serait l’intolérance des ploucs, et non le *porn business*, qui serait responsable de la mort de Colleen, relayé sur ce terrain, comme par hasard, par les « témoignages » d’autres Juifs…

Mais la conclusion générale de l’article, amenée comme il se doit après l’enquête forcément « objective », s’étale en grand et gras au milieu de la dernière page, comme ce qu’il faut en retenir : « *What happened to Colleen Applegate may have had less to do with porn than with the fate of being young, pretty and impressionable in Hollywood.* » : » Ce qui est arrivé à Colleen Applegate peut avoir moins à voir avec le porno qu’avec la fatalité d’être jeune, jolie et impressionnable à Hollywood ». Phrase qui ne veut absolument rien dire, sauf qu’elle semble dédouaner l’industrie pornographique ; cette phrase ne peut avoir de signification que si « impressionnable » est compris comme « chantage de mort », dont son assassinat serait la fin logique. Encore faut-il en trouver le motif, car dans sa rencontre avec moi, Colleen avait cédé au chantage, ce qui avait amené

une catastrophe ; il est peu probable qu'elle aurait résisté à de nouvelles menaces, alors qu'elle avait déjà tout perdu la première fois. Il devait donc y avoir un motif différent à son assassinat.

L'article de London est en tous cas précieux, parce que quand une opération de guerre psychologique est menée, elle commet toujours, au début, certaines erreurs et approximations, jusqu'à ce qu'un dogme officiel soit fermement installé, et la comparaison entre l'indispensable premier jet, qui lance la machine, et le dogme final est toujours instructive. En cela, toutes proportions gardées, l'établissement d'un dogme officiel sur la vie et la mort de Colleen Applegate ressemble à l'établissement du dogme officiel sur l'Holocauste, renommé *Shoah*, qui est passé par diverses versions, des abat-jours en peau de Juif et au savon en graisse de Juif aux chambres à gaz homicides, tout aussi invraisemblables, mais d'apparence moins grandguignolesque. Auparavant, diverses rumeurs plus ou moins abracadabrantes avaient été colportées, mais il semble que le gazage avait la préférence des internés des camps, assez probablement parce qu'ils savaient que le Zyklon-B était un gaz utilisé pour la désinfection de la vermine, et en particulier des poux porteurs de typhus. Les processus par lesquels s'élaborent

les croyances, et leur forme cristallisée les dogmes, sont toujours à peu près les mêmes. On connait bien, par exemple, l'histoire turbulente de l'élaboration de la religion chrétienne. Il y a d'abord un foisonnement de groupes plus ou moins sectaires, qui vont diffuser leurs propres rumeurs, rumeurs qui s'élaborent en croyances plus ou moins structurées. La rumeur principale est la résurrection, mais à part cela, toutes les rumeurs ou croyances se contredisent. Il y a une foule d'évangiles dits « apocryphes » circulant au deuxième siècle, Évangile de Marie, de Marie Madeleine, de Thomas, de Jacques, de Nicodème, de Pierre, et même de Judas, vingt-deux connus en tout ; selon ces divers textes Jésus est dieu ou ne l'est pas, lié ou non à Yahweh et la Juiverie, marié ou pas, crucifié ou pas ; bref il y en a pour tous les goûts, et c'est selon l'inventivité ou le bagout des uns et des autres. Il faut attendre le Concile de Nicée, en 325, sur l'instigation de l'empereur Constantin qui avait décidé d'investir dans le potentiel de contrôle de ce qui n'existait pas encore en tant qu'Église, et avait opportunément refait à son profit le coup de la « conversion » fait par le juif interlope Saul de Tarse renommé Saint Paul, pour que l'ensemble des croyances et rumeurs se cristallise en un dogme, appuyé par tout le poids de la puissance publique. À cette époque

où les mass-médias n'existaient pas, l'éradication des rumeurs et croyances au profit d'un dogme unique devenant « vérité révélée » était extrêmement laborieuse.

Dans les rumeurs qui ont suivi la mort de Colleen, aucune ne croyait à la version officielle du suicide établie par la police de Los Angeles. Le milieu de la pornographie et du spectacle lorgnait plutôt du côté des trafiquants de cocaïne, et la famille de Colleen tendait à incriminer les trafics d'Ehrlich, ne sachant si ce dernier était directement impliqué dans son assassinat, ou s'il s'agissait d'une hypothétique « bande rivale » dont on comprend mal pourquoi elle se serait attaquée à Colleen. Dans le dogme officiel qui a été établi par le *Los Angeles Times* venu à la rescousse de la police, celui qui s'étale à peu près partout aujourd'hui, Colleen avait été sommée de quitter la maison de Palm Strings par Jake Ehrlich, et son amie Brenda Rosenow était là pour l'aider à faire ses bagages ; et, déprimée par l'idée de devoir quitter la maison, et de devoir, selon les déclarations de Kelly Nichols et quelques autres pornographes, faire un film pornographique le lendemain, Colleen se serait suicidée. Il faut quand même être très, très déprimée pour se suicider pour un motif aussi faible, or toutes les photos et d'autres témoignages montrent qu'elle ne l'était pas, elle semblait

au contraire très active et enthousiaste dans la réalisation de son projet de se libérer de la judéo-mafia. Il y a de terribles photos d'elle à l'époque où elle a été arrachée à sa vie avec moi, et à ce moment elle était dans un état de désespoir intense ; et pourtant, elle ne s'est pas suicidée. Mais, était-elle en train de faire ses bagages, quitter la maison, comme le dit le dogme officiel ? Il faudrait le demander à sa meilleure amie, Laurie Smith. Son témoignage, repris par tous les médias, a en effet été le seul qui alimente la thèse officielle, selon laquelle Laurie et Colleen auraient fait la fête pendant deux jours sans interruption, Colleen aurait reçu un coup de téléphone de Jake lui intimant l'ordre de partir de la maison, et Colleen désespérée aurait commencé à faire ses bagages. Malheureusement, interrogée par un journaliste bien informé, elle racontera que ce jour-là, elle était avec Colleen à San Francisco dans les bureaux de la Metro Goldwyn Mayer/United Artists, et que Colleen en était partie en catastrophe sans même lui parler. Laurie Smith obtiendra d'ailleurs un tout petit rôle dans une comédie érotique, à cette occasion. Ses déclarations sur les circonstances du « suicide » de Colleen étaient de l'invention pure et simple, destinée à valider la théorie du « désespoir » de Colleen, qui n'aurait eu aucun espoir

d'échapper à la pornographie, et devait faire un tournage porno le lendemain. Jusqu'au bout, Laurie, la « meilleure amie » de Colleen, sera en fait une créature d'Hollander et de la judéo-mafia, utilisée pour la contrôler sous couvert d'amitié ; elle prétendra avoir cessé de jouer dans le porno, désespérée et effrayée par la mort de Colleen, mais même cela est un mensonge, elle continuera de jouer plusieurs années. Il est même possible que, travaillant pour ses maîtres, elle ait tenté de saboter l'entrée de Colleen dans le monde du cinéma « grand public », faisant état entre autres de sa forte addiction à la cocaïne, c'est en tous cas une information que j'ai reçue. On peut supposer que sa trahison a été correctement récompensée. Dans le reportage de *PBS-Frontline* « *Death of a Porn Queen* », où elle est interviewée, elle ne manifeste pas la moindre émotion, alors que d'autres actrices et ses vraies amies pleurent ; est-elle une authentique psychopathe ou complètement défoncée à la coke, ou les deux, je ne sais. Il est certain en tous cas que cette personne ne pouvait avoir que la pire des influences sur Colleen, et que c'est peut-être ce que Colleen avait enfin compris quand elle partit sans lui adresser un regard.

Colleen avait passé la journée à San Francisco, dans les bureaux de la MGM/UA, où elle connaissait de très

près Gray Frederickson, coproducteur de « *Apocalypse Now* » ; elle y mettait la dernière main à son entrée dans l'univers du cinéma de masse ou « grand public ». Un contrat aurait déjà été signé, et il semble qu'une équipe ait investi son appartement de Van Nuys après son meurtre pour récupérer en catastrophe ce document qui invalidait gravement la thèse du « suicide ». Une semaine auparavant, elle était la star du festival *Erotic Film Awards* qui se tenait à l'hôtel Ambassador de Los Angeles ; Francis Ford Coppola, Gray Frederickson étaient à sa table. Coppola était alors au sommet de sa célébrité ; jamais il ne se serait commis à s'afficher publiquement avec une « mauvaise actrice » en même temps que son producteur ; cet évènement unique dans l'histoire de la pornographie ne pouvait avoir qu'une seule cause, et c'était Colleen.

> « *We were sitting with Francis Ford Coppola, Gray Frederickson, and this guy in this flashy leather coat that looked like it had been simonized—who turned out to be Jake Ehrlich, Shauna Grant's boyfriend. The guy was the cocaine dealer to the stars—that's how he knew all these people.*
>
> *Shauna got involved in the right circle.* »

« Nous étions assis avec Francis Ford Coppola, Gray Frederickson, et ce type dans cette veste de cuir criarde qui semblait avoir été vernie – qui se révéla être Jake Ehrlich, le petit ami de Shauna Grant. Ce type était le dealer de cocaïne des stars – c'est comme ça qu'il connaissait tous ces gens.

Shauna avait des relations dans le meilleur milieu. »

(...)

« Laurie Smith and Shauna really had that ticket into the *Hollywood crowd. »*

« Laurie Smith et Shauna avaient vraiment le bon ticket dans *le* monde d'Hollywood. »

McNeil, Legs & Osborne, Jennifer & Pavia, Peter, *The Other Hollywood.*

C'est probablement une erreur que de croire que l'individu à la veste criarde était Ehrlich, qui était en prison à ce moment ; et c'en est sans doute une autre que d'attribuer à Ehrlich l'origine de la popularité de Colleen aux plus hauts niveaux du cinéma, quoique sa position de grand dealer, et amateur de parties, ait sans doute facilité quelques contacts au début. Et Gray Frederickson était également le voisin et ami d'Ehrlich et Colleen à Palm

Springs, une banlieue huppée de Los Angeles où abondaient les stars en tous genres.

La présence de Coppola et Frederickson à la table de Colleen, lors de ces *Awards*, a évidemment un sens : c'était un message clair envoyé à Hollander et la judéo-mafia pornographique, qui ne pouvaient pas lutter contre un personnage d'une telle importance, en tous cas frontalement. Colleen changeait de mains, et l'avenir de Hollander, en tant que manager de Colleen, était totalement compromis, d'autant plus que le manager par substitution qu'était Ehrlich était en prison. Coppola connaissait suffisamment bien les mœurs de la mafia pour avoir co-écrit et dirigé les épisodes de *The Godfather*, « Le Parrain » ; il n'aurait sûrement pas mis les pieds dans un festival qui était aussi une convention judéo-mafieuse sans savoir exactement ce qu'il faisait.

La vision qu'avait la MGM du rôle de Colleen différait fortement de celle de la mafia pornographe. S'appuyant sur sa beauté juvénile, sa fraîcheur et son innocence, son manager Ira Allen Sachs dit Bobby Hollander avait inventé Shana Grant, légèrement modifiée en Shauna Grant, une adolescente perpétuelle traçant assez naïvement son chemin dans le monde des adultes et du sexe. Ce n'était pas très différent du rôle assigné, quasiment

jusqu'à son élimination, à Marilyn Monroe ; même le rôle tragique des *Misfits* était celui d'une paumée, adolescente attardée. Marilyn détestait ce rôle, et Colleen, du haut de ses dix-neuf-ans, s'était aussi prise à le détester. Comme la plupart des acteurs et actrices, Colleen tendait à être confondue avec son rôle, et j'ai sans doute été influencé moi-même par cette vision, alors même que quand je l'ai rencontrée, j'ai bien vu une fille très jeune, mais aussi une femme en pleine possession de tous ses moyens, tant de charme et de séduction que purement sexuels. C'est aussi ce que virent les producteurs de la MGM, et le rôle qu'ils avaient l'intention d'assigner à Colleen n'était pas du tout celui d'une blonde évaporée et contrôlée par la mafia, comme celui de Marilyn Monroe et Shauna Grant, mais un rôle complètement différent.

J'avais été tellement imprégné, sans m'en rendre compte, de l'image de Colleen comme Shauna Grant qu'au début, je n'ai pas réellement cru au rôle qu'elle devait jouer en accédant au cinéma *mainstream* ou « grand public » d'Hollywood. Il s'agissait d'une place vacante dans l'univers des actrices, et d'une place essentielle : celle de la « déesse de l'amour » ou « femme fatale » qu'a un temps incarné Rita Hayworth. J'ai été réveillé quand

j'ai vu, fortuitement, *Gilda*, ce film de 1946 où Rita Hayworth est devenue une sensation planétaire. Non seulement Colleen, sur certains plans de trois-quarts, les favoris des photographes, ressemble fortement à Hayworth, mais surtout, les expressions, les attitudes, les manières de regarder, de sourire, de se mouvoir dans des attitudes très féminines et très séduisantes, sont quasiment identiques ; j'en ai été abasourdi, je croyais voir Colleen, et plus que dans ses films en tant que « Shauna Grant ». Manifestement, les producteurs de la MGM l'avaient parfaitement « profilée ». Le rôle stéréotypé n'est jamais la personne, mais il convenait très bien à Colleen, qui était réellement une « femme fatale ». En anglais on dit parfois « *heartbreaker* », « briseuse de cœurs », expression qu'on emploie plutôt pour les hommes, en France ; quand j'ai rencontré Colleen, c'était bien la rencontre de deux *heartbreakers* qui se sont brisé les cœurs mutuellement. Il y a une connotation négative dans *heartbreaker* et « femme fatale » ; pourtant, même si des personnages plus ou moins mythiques comme don Juan ont la réputation d'être des *heartbreakers* et des filous, les grands *heartbreakers* irrésistibles comme Colleen ne sont pas animés d'intentions négatives, bien au contraire ; la né-

gativité n'attire personne que les psychopathes, et personnellement j'ai toujours déploré de « briser des cœurs » du seul fait que je ne suis pas, et de loin, disponible pour tout le monde, ayant parfois du mal à l'être pour moi-même. Il y aurait beaucoup à dire sur la vision presque exclusivement négative de la séduction, sans doute reliée au mythe du diable séducteur et tentateur.

Colleen a sans doute très bien dit, elle-même, comment elle était vue par les producteurs de cinéma, dans un petit texte griffonné dans un carnet que la police retrouvera dans son sac, après son assassinat.

> « *Radiance showed the light of conception - a beacon of love - the sweetest confection. Golden curls added sparkle to the deepest blue eyes - fair skinned touched with freckles, she seemed made of china.* »

> « La radiance montrait la lumière de la conception – une icône de l'amour – la plus douce des confections. Des boucles blondes donnaient de l'éclat aux yeux du bleu le plus profond – peau claire parsemée de taches de rousseur, elle semblait faite de porcelaine. »

L'évocation de la « radiance » provenait peut-être de son expérience personnelle, mais sa description comme

« icône de l'amour » vient sans doute du regard des producteurs de la MGM/UA qu'elle avait rencontré le matin même de son assassinat, et qui s'apprêtaient sans doute à la « vendre » ou l'exhiber sous cette étiquette, ou ce label, comme ils avaient vendu bien avant Rita Hayworth, « déesse de l'amour ». Dans ces jeux de miroir, il y a toujours ce qu'on est vraiment, et Colleen était vraiment, au premier regard, comme dans « *love at first sight* », coup de foudre, une icône de l'amour, et l'image enluminée de la caméra, l'icône publique, qu'imaginent les vendeurs d'image. Ce n'est pas une image qu'on a de soi, c'est une image distanciée, une image vue par un regard extérieur et « objectif », ce qui fait un curieux jeu de mots avec celui de la caméra. Cela dit bien, en tous cas, qui était Colleen, en devenir, à ce moment. Le tout est finalement un très beau texte, irradiant de lumière, parce que c'est vraiment elle, mieux que je ne pourrais, moi, la décrire.

Colleen était revenue en catastrophe à Palm Springs après un coup de fil orageux avec Ehrlich. Seul Ehrlich pourrait dire le contenu de ce coup de fil, mais il s'agissait sans doute de bien autre chose que de faire partir Colleen de la maison. Il s'agissait bien plus probablement d'empêcher Colleen de s'échapper, et peut-être s'agissait-il aussi de la faire quitter la MGM/UA, à San Francisco,

prendre l'avion, et rentrer à Palm Springs. Un témoin qui n'a fait paraître son témoignage qu'en 2013, Howie Gordon alias Richard Pacheco, raconte ce que Colleen qu'il a vue au moment des *Awards*, juste une semaine avant sa mort, lui a dit :

> « *She started talking about her boyfriend in jail. She said that she was trying to get rid of him*. »
>
> « Elle se mit à parler de son ami en prison. Elle dit qu'elle essayait de s'en débarrasser. »

Un an et demi après la catastrophe grecque, elle avait enfin compris qu'il était vital, pour elle, de se libérer de la judéo-mafia, ou du moins de l'une de ses pires expressions, celle des criminels pornographes et dealers. Elle « essayait » ; il pourrait sembler simple de se débarrasser d'un « amant » qui est en prison, mais cet « amant » était surtout son propriétaire au sens judéo-mafieux, celui qui avait fait un *deal* avec Hollander, dont on ne connait pas les termes, pour « garder » Colleen. Et comme la catastrophe grecque l'a montré, on ne se débarrasse pas si facilement de la judéo-mafia ; il est certain que Colleen n'était pas plus libre en 84 qu'elle ne l'était en 82, et très probable que les judéo-mafieux aient exigé une grosse somme d'argent de la MGM/UA, ou tout autre acquéreur

des droits sur Colleen, pour la « libérer ». Et, en Grèce, ils avaient bien menacé de la tuer, avec moi, si elle tentait de s'enfuir ; la même menace pouvait bien exister deux ans plus tard. C'est ainsi que fonctionnent ces ordures ; et le seul moyen efficace de traiter avec eux, c'est de les éliminer, ce que la morale des gens civilisés, hélas, réprouve.

Ehrlich n'était qu'un boulet pour Colleen, et ses relations avec ce gangster en prison, auquel elle refusait toute faveur sexuelle, étaient plus qu'orageuses. Il utilisait peut-être la maison comme moyen de chantage, mais sans grand succès ; de toute façon, comment aurait-il pu, pratiquement, la chasser de la maison qu'elle occupait ? Allait-il engager des hommes de main pour la jeter dehors, alors qu'il ne songeait qu'à la garder sous son contrôle ? Suffisait-il qu'il lui dise de partir pour qu'elle se mette à faire ses valises en pleurant, voire pour qu'elle se suicide ? D'autant qu'elle avait conservé un autre appartement près d'Hollywood, à Van Nuys, certes plus modeste, mais elle n'était sûrement pas « à la rue ». Toute cette mise en scène est grotesque.

Brenda Rosenow était dans la maison avec Cal Ardigo, un ami d'Ehrlich ; d'après ses premières déclara-

tions à la police, reprises par London, elle n'avait pas entendu le coup de feu, était allée voir dans la chambre de Colleen parce qu'elle ne répondait pas au téléphone, et l'avait alors trouvée baignant dans son sang. Cette version était la seule compatible avec le fait qu'un amoureux de Colleen, un étudiant du Minnesota, avait téléphoné par hasard peu après le coup de feu. Malheureusement, dans l'interview qu'elle donne dans « *Death of a Porn Queen* », un documentaire de 1988, elle présente une toute autre version, plus compatible avec le dogme final : elle entend un « bang », court dans la chambre de Colleen et la trouve baignant dans son sang. Elle avait sans doute oublié la première version présentée officiellement à la police. De toute évidence, une des versions est fausse, et probablement les deux. Brenda, l'amie d'enfance de Colleen, qui n'était pas dans le *porn business*, était le témoin parfait pour accréditer la thèse du « suicide » ; très probablement, on lui avait fait un chantage du même genre que celui qu'on avait fait à Colleen, sur l'élimination de toute sa famille ou autres horreurs. Mais quand on n'est pas un menteur professionnel, ou un menteur ethnique, il est difficile de ne pas se contredire. La version officielle, celle de la police, était corroborée par Cal Ardigo, qui en est peut-être l'inventeur, et qui

sera ensuite injoignable. L'histoire fabriquée du « suicide par désespoir de quitter la maison » a également un autre faux témoin : il s'agit de Jake Ehrlich lui-même. Il raconte dans le documentaire « *Death of a Porn Queen* » que Colleen aurait déjà voulu se suicider auparavant, avec la même carabine, alors qu'il lui aurait intimé l'ordre de partir ; c'est un peu trop beau pour être vrai, et cela signe sa complicité dans la mise en scène. Si c'était vrai, d'ailleurs, lui dire une seconde fois de quitter la maison aurait été la pousser au suicide, et il serait le principal responsable de sa mort ; il aurait tout intérêt à cacher cette première tentative de suicide, sauf s'il la raconte pour servir des intérêts supérieurs, qui le tiennent par les couilles. Comme ce documentaire fut l'un des plus grands succès de l'émission *Frontline*, soulevant une énorme sympathie pour Colleen, Ehrlich tenta de rectifier le tir en affirmant au cours d'une longue interview parue dans la revue *Hustler* quelques mois plus tard :

> *"I never threw her out of the house," Jake retorts, long upset by early allegations that he threatened Colleen and ordered her out.*
>
> *"I told her I thought it was best she leave, and that I'd help her. I left her $2.000 to pay bills, but she*

spent the money all on drugs. I was unable to help her from jail."

> « Je ne l'ai jamais jetée hors de la maison », réplique Jake, contrarié par des allégations selon lesquelles il avait menacé Colleen et lui avait ordonné de partir.
>
> Je lui ai dit que ce serait beaucoup mieux qu'elle parte, et que je l'aiderais. Je lui ai laissé 2.000 $ pour payer les factures, mais elle dépensa tout l'argent en drogue. J'étais incapable de l'aider de ma cellule. »

Cette nouvelle déclaration pleine de bons sentiments rend évidemment invraisemblable la première version, largement diffusée, selon laquelle Colleen était en train de faire ses bagages en pleurant, son amie Brenda était là pour l'aider à faire ses paquets, et enfin ce traumatisme, ajouté à d'autres, était l'*ultima ratio*, la clé de voûte de son suicide. Il n'est pas toujours facile, même pour un expert, de mentir continuellement et de ne pas, à un moment où un autre, se mélanger les pinceaux. Cependant, la version « officielle », celle de Colleen s'étant suicidée parce qu'elle devait quitter la maison, n'a pas été révisée. Le premier jet de la théorie officielle continue toujours à être la référence ; une opération de matraquage psycho-

logique, si elle est bien menée, laisse des traces suffisamment profondes pour que rien ne puisse par la suite les modifier. On observe exactement le même phénomène dans l'Holocauste renommé *Shoah ;* même si les historiens officiels juifs, confrontés à des invraisemblances titanesques, ont enlevé plusieurs millions au chiffre des « gazés », les « six millions » restent le dogme. Il n'est pourtant même pas du tout certain qu'il y ait eu six millions de Juifs éligibles au gazage dans toute l'Europe.

Normalement, le chrétien ne voit rien de ces manigances, habitué qu'il est à se considérer en faute s'il manifeste des « préjugés » ; mais j'ai été infusé de la haine juive, et j'ai appris au prix du sang le plus précieux pour moi que les Juifs mentent toujours, on pourrait même dire qu'ils mentent naturellement.

Les changements de version de Brenda ne sont pas sans raison ; après tout, il est assez indifférent qu'elle ait ou non entendu le coup de feu, quoique si elle s'était réellement précipitée dès qu'elle aurait entendu le coup de feu, cela aurait laissé très peu de temps aux assassins pour s'éclipser. Le second récit, révisé, exclut totalement l'assassinat, alors qu'il est tout à fait possible dans le premier. En réalité, le trouble de Brenda, et ses mensonges

successifs, est dû à une raison bien pire, et même particulièrement horrible : elle a été forcée de jouer un petit rôle dans l'assassinat de son amie d'enfance. Il fallait en effet que, pour faire un suicide crédible, l'assassinat ne fasse pas de vagues ; et pour cela, le meilleur moyen était de droguer la victime, pour qu'elle ne soit pas en état de réagir. C'est la pratique courante et banale, quand il s'agit d'éliminer quelqu'un par « suicide » ou « accident », sans aucune trace trop évidente de violence. Quand le « suicide » ou l' « accident » est « évident », on ne publie pas les résultats d'autopsie, s'il y en a une. La tâche de la droguer revint probablement à Cal Ardigo, le judéo-mafieux ; il s'agissait de lui donner un somnifère puissant, en le déguisant sous un autre produit, peut-être de la coke ; Colleen se dirigerait alors vers sa chambre, un endroit idéal pour les assassins ; ensuite, l'exécution faite, il ne restait plus qu'à attendre qu'elle meure, une balle de petit calibre dans la tête n'atteignant pas directement les fonctions vitales. Il y a une incertitude sur le fait que Brenda ait réellement entendu le coup de feu, ou non. Si elle l'a entendu, elle devait alors avoir été « briefée », et Brenda et Ardigo devaient prétendre n'avoir rien entendu, version que Brenda a gardée dans ses premières

déclarations. Il n’y a pas eu, évidemment, de reconstitution pour savoir si c’était crédible. Malheureusement la dernière liaison de Colleen, un étudiant du Minnesota, qui était dans la région, appela ; il fallut bien aller voir dans la chambre, et appeler les secours, puisque la « suicidée » respirait encore. D’où la relative confusion dans les récits. Le somnifère était en tous cas un détail important du dispositif ; je ne sais si les produits chimiques sont éliminés moins vite par les corps ralentis des comateux, cela peut être l’une des raisons pour lesquelles le rapport d’autopsie de Colleen, qui a été débranchée de l’aide respiratoire deux jours plus tard, n’a jamais été publié. En tous cas, cette implication involontaire de la pauvre Brenda dans l’assassinat de son amie, la faisant en quelque sorte le garant incontestable qu’il s’agissait bien d’un suicide et non d’un meurtre, a quelque chose de monstrueusement pervers ; elle essaiera de se sortir de cette culpabilité en déclarant avoir vu deux hommes en noir venir dans la maison, prétendant chercher Ehrlich qui était en prison depuis plusieurs mois, juste avant le coup de feu ; ces deux suspects intéressants seront officiellement mis hors de cause après une investigation tout à fait minimale.

En consultant les documents originaux sur la vie de Colleen, y compris les films dans lesquels elle a joué, et des témoignages autres que ceux de Bobby Hollander, Gloria Leonard ou Kelly Nichols, les principaux témoins utilisés par le journaliste London, source originale de la désinformation, on s'aperçoit assez vite que Colleen n'était absolument pas la ratée pathétique poussée au suicide par sa vie de droguée misérable. Tout au contraire, elle était pleine de vie, même dans les circonstances difficiles de la pornographie ; cela se voit clairement, et c'est même l'opinion assez générale ; seule la petite clique autour d'Hollander exprime une opinion différente, qui pourtant deviendra la vérité officielle. Le seul point sombre, et étonnant, dans l'histoire de Colleen, est pourquoi elle a accepté d'être managée par l'immonde Hollander, alors qu'elle n'en avait nul besoin ; serait-ce parce qu'il lui aurait promis plus d'argent qu'elle n'en avait déjà, une carrière dans le cinéma grand public, ou parce qu'il disposait de quantités quasi illimitées de cocaïne ? Elle ne semblait pas avoir particulièrement besoin de l'aile protectrice de ce criminel, même s'il était un héritier de Mickey Cohen, le boss de la mafia d'Holly-

wood, et était craint par la plupart des comédiens et réalisateurs. Était-ce une décision de sa part, ou cette décision a-t-elle été forcée dès le début ? Difficile à savoir.

En tous cas, le nombre des acteurs du monde pornographique qui a soutenu la thèse du suicide est extrêmement réduit ; ce sont toujours les mêmes, l'omniprésent manager Bobby Hollander alias Ira Allen Sachs, sa femme Gloria Leonard, Kelly Nichols, *pornstar* « amie » de Colleen, auxquels s'ajoute dans un rôle relativement mineur le réalisateur Henri Pachard, alias Ron Sullivan, qui affirme avec le soutien de Kelly Nichols que Colleen avait signé un contrat pour jouer dans un film pornographique le lendemain de sa mort, et enfin, dans un rôle ambigu et souvent contradictoire, Laurie Smith, l'amie proche de Shauna qui la suivait comme son ombre. Tous sont juifs, à l'exception peut-être de Laurie Smith. Dans le film d'un genre très particulier intitulé « *Shauna : Every Man's Fantasy* », à la fois reportage sensible et film porno, sorti en 1985, soit un an après la mort de Colleen, et réalisé par une femme, Roberta Findlay, on trouve de nombreuses interviews d'acteurs et actrices qui ont côtoyé Colleen ou travaillé avec elle ; aucun ne la voit comme une fille désespérée et suicidaire, au contraire

personne ne comprend sa mort qui est une totale surprise. Colleen était la plus grande star, et elle combinait une grande séduction avec une extrême gentillesse, aussi tout le monde l'adorait. Il suffit d'une toute petite minorité qui a pouvoir, domination et accès aux médias, pour imposer au monde toutes les images qui l'arrangent ; toutes les autres voix sont négligées.

Pour donner une idée du sentiment général, voici la contribution de Paul Thomas alias Philip Toubus, Juif circoncis et acteur pornographique de premier plan, issu d'une famille aisée, et ayant joué, ça ne s'invente pas, le rôle de l'apôtre Jean dans « Jésus Christ Superstar », le film musical évangélico-hippie ; Paul Thomas se distingue de ses confrères par sa relative retenue, et le fait qu'il n'est pas naturellement violeur ou sado-maso, à l'inverse de la plupart des autres acteurs mâles.

> Journaliste : « *It's been rumored in the business that you were in love with Shauna; in fact, on the few occasions when I had personal conversation with her, as much she told me so herself.* »
>
> « Il y a eu une rumeur dans le business selon laquelle vous étiez amoureux de Shauna ; en fait, dans les

quelques occasions où j'ai eu une conversation privée avec elle, elle me le confirma elle-même. »

Paul Thomas : « *(sigh) I was in love with her in an infatuation, sort of way, Jaimie fell in love with her, Joe fell in love with her, Richard Pacheco fell in love with her, John Leslie fell in love with her, the same way the first time we met ; there was no more than an infatuation*. »

« (soupir) J'étais amoureux d'elle par une espèce d'engouement, Jamie tomba amoureux d'elle, Joe tomba amoureux d'elle, Richard Pacheco tomba amoureux d'elle, John Leslie tomba amoureux d'elle, de la même manière que quand nous nous sommes rencontrés la première fois ; ce n'était rien de plus qu'un engouement. »

Jamie est Jamie Gillis, alias James Ira Gurman, Juif circoncis, Joe est Joe Silvera, alias Joseph Nassivera, Juif circoncis, les Nassivera étaient les plus grands trafiquants d'esclaves d'Amérique Latine, et le Juif qui a servi de modèle à l'infâme *Juif de Malte*, de Marlowe, s'appelait Nassi ; Richard Pacheco est Howie Gordon, un Juif circoncis qui hésita entre les carrières d'acteur pornographique et de rabbin, parce que si les voies de Dieu sont

impénétrables, celles de Yahweh le sont encore plus, à moins qu'elles soient trop claires, enfin John Leslie est John Leslie Nuzzo, officiellement d'origine sicilienne, mais circoncis. Avec Paul Thomas, ce sont les acteurs pornographiques les plus réputés du moment, le top de la profession, des gens en principe aguerris, blindés, et immunisés contre les charmes d'une gamine de dix-neuf ans. Et assez souvent, on peut voir assez clairement que la gamine domine, tout en douceur, mais irrésistiblement, ses partenaires, y compris dans les scènes où elle devrait paraître soumise comme une bonne petite *pornstar*. C'est encore Paul Thomas, décidément le moins stupide et vicieux des acteurs pornographiques, mis à part le seul qu'appréciait Colleen, Richard Pacheco, qui nous donne une part des clés du mystère « Shauna Grant », au cours d'une interview par Bobby Hollander, toujours attaché à faire la promotion de sa « star », dans un film intitulé « *Centerfold Celebrities 3* », tourné en Mars 83, juste avant qu'elle quitte la pornographie.

Hollander : » *Did you work with Shauna Grant? » :* « Est-ce que tu as travaillé avec Shauna Grant ? »

Paul Thomas : « *Yes, sure. »* : « Oui, bien sûr. »

Hollander : « *What do you say?* » : « Qu'est-ce que t'en dis ? »

Paul Thomas : « *Shauna is an asshole... Shauna is an asshole, Jeez!* » : « Shauna est une connasse... Shauna est une connasse, oh mon Dieu ! »

Hollander : « *What?* » : « Quoi ? »

Paul Thomas : « *Really I am kidding, obviously. Shauna is amazing. I know, oh... I call her PP, Pretty Poison, She is a ballbuster.* » : « Je plaisante, évidemment. Shauna est stupéfiante. Je sais, oh... je l'appelle JP, Joli Poison, c'est une casse-couille. »

Hollander : « *Really?* » : « Vraiment ? »

Paul Thomas : « *I know, I know, she knows what I think about her, she is ... beautiful, and she is... intelligent, and intelligence blows your mind, because you see the beauty and you don't expect... a head... you don't expect intelligence to go on with, and it does,, and it's a package that is incredibly attractive, and yet she is not... she is not to be totally captured by anyone.* » : « Je sais, je sais, elle sait ce que je pense d'elle, elle est... magnifique, et elle est... intelligente, et l'intelligence vous éclate la tête, parce que vous voyez la beauté et vous ne vous attendez pas à...

> une tête… vous ne vous attendez pas à ce que l'intelligence aille avec ça, mais c'est le cas, et c'est une combinaison qui est incroyablement attirante, et en même temps elle n'est pas… elle ne peut pas être entièrement capturée par qui que ce soit. »

Paul Thomas, un an avant la mort de Colleen, nous donne les clés de cet évènement : ce n'est pas une pauvre droguée désespérée qui mourra, mais bien le « *pretty poison* (joli poison) », et c'est cette combinaison unique de splendeur et d'intelligence, lié au fait que personne n'était capable de la contrôler, qui la rendrait dangereuse et lui vaudrait sa condamnation à mort.

Illusions poudreuses

À peu près tout ce qui se dira de Colleen dans les médias de masse *mainstream* le sera après sa mort. C'est l'évènement monstrueux, qui figure dans le titre du documentaire *Death of a Porn Queen* (Mort d'une reine du porno), l'un des plus grands succès de la série *Frontpage*, et aussi dans l'article « *The Death of Colleen* » du *Los Angeles Times*. À peu près tous les commentaires, articles, films, qui présentent l'histoire de Colleen ou s'en inspirent, décrivent la période pornographique, et parfois son enfance ; pourtant, cette période a duré moins d'un an, et a été suivie d'une année dont on ne sait rien, sinon que pendant environ neuf mois, elle aurait vécu chez son amant le gangster Jake Ehrlich. Cette période semble presque vide, comme si son amour pour ce Jake l'avait comblée entièrement. Il y a cependant beaucoup d'indices qu'elle n'était pas devenue la jeune femme au foyer, mitonnant des petits plats, qu'elle voulait faire croire. C'est de cette époque qu'elle parle quand elle dit, assez mystérieusement, « *she lived and she learned to become yet another,* » : « elle vécut et apprit à devenir encore quelqu'un d'autre, » dans un court poème retrouvé après sa mort. J'ai déjà cité cet étrange poème, « *Her given*

name shortened, she answered to Lena. But living a dream - that'll never come true... Lena turned to Shauna. She smiled on cue - merely a fantasy - a celluloid lover, she lived and she learned to become yet another. » : « Par son petit nom, on l'appelait Lena. Mais vivant dans un rêve qui ne se réalisera jamais... Lena devint Shauna. Elle souriait sur commande - rien de plus qu'un fantasme - une amante de celluloïd, elle vécut et elle apprit à devenir encore une autre. » Qui était donc cette « autre » qui a succédé à Lena et Shauna ? Elle se faisait sans doute appeler Colleen, mais qui était-elle ? Et surtout, sa mort était-elle due à ce qui arrivait à cette nouvelle « Colleen » ? Quand, dans un enregistrement fait vers la fin de cette période, elle parle de ses problèmes passés, elle dit très clairement : « *That was the first time I really felt bad and that was minute compared to what's coming, what's happened since then.* » : « C’est la première fois que je me suis sentie vraiment mal et ce n’était rien comparé à ce qui vient, ce qui est arrivé depuis. » La vie de cette « autre » Colleen, qu’elle dit pire que ses vies précédentes, dont celle dans le porno, n’a sans doute pas grand-chose à voir avec l’image qu’elle donnait de la jeune Américaine comblée, dans sa

maison avec piscine d'une banlieue ultra-chic de Los Angeles.

Colleen avait vécu six mois, de la fin septembre 82 à la fin mars 83, de l'équinoxe d'automne à celle de printemps, dans l'espoir de me retrouver à Pâques, les Grecs lui ayant dit que je séjournais toujours sur l'île à cette époque. Elle avait rempli ses nombreux contrats de films, et n'en avait pas signé de nouveaux ; vers la fin mars, elle était enfin libre, à la tête d'une jolie cagnotte, et elle n'avait plus qu'à exécuter la dernière partie de son plan, la plus facile, attendre mon coup de téléphone, dans le petit appartement qu'elle louait à Van Nuys, près d'Hollywood. D'après la presse, elle aurait été dès cette époque totalement désargentée à cause de sa consommation excessive de cocaïne ; c'est assez peu probable, parce que sa consommation augmentera considérablement par la suite, quand elle vivra avec un gros dealer ; elle avait gagné énormément d'argent en tant que grande « gagneuse » de l'écurie pornographique, bien que ce soit des miettes comparativement à ce qu'elle rapportait à cette industrie mafieuse, et elle en avait suffisamment pour vivre confortablement avec moi, étant entendu que dans cette nouvelle vie, elle n'aurait plus besoin de cocaïne. Elle attendait donc mon coup de téléphone, qui ne vint

pas. Dimitri, aidé de grecs bilingues, lui téléphona pour lui annoncer que j'étais devenu fou, en tous cas elle comprit que je ne lui téléphonerais pas. Elle ne pouvait pas deviner que j'étais devenu amnésique ; si elle l'avait compris, elle serait revenue sur l'île et je ne pouvais manquer de sortir de l'amnésie par le choc de la revoir. Je ne sais si elle a imaginé que je la rejetais, ou si le mot « folie » a créé une barrière infranchissable, sans espoir de retour. Pour Dimitri, j'étais devenu fou ; je le récuse en limitant mon trouble à une amnésie, mais sans doute, voyant la rupture entre celui que j'étais et celui que j'étais devenu, on pouvait me croire aussi fou que le malheureux Hölderlin, reclus dans une chambre à Tübingen, frappé par la foudre de sa séparation avec son amante disparue.

Elle se retrouvait brutalement dans un vide total, sans aucune perspective, aucun espoir, totalement détruite. Elle avait supporté la vie d'actrice du porno six mois dans l'espoir d'accomplir son rêve, et ce rêve s'effondrait, on pourrait dire de ma faute. Elle pleura, dirent les Grecs ; j'imagine que ce fut pour elle un moment terrible, un effondrement analogue à celui qui s'était produit pour moi, six mois plus tôt. Cela arrive quand le sentiment que l'on n'a plus aucune prise sur la réalité domine complètement, et qu'on n'entrevoit plus la moindre issue. Elle

avait vécu ces six mois comme entre parenthèses, et la terrible réalité, à laquelle j'avais succombé bien plus tôt, avait repris son empire. Elle cessa d'habiter à Van Nuys juste à Pâques, comme le dit sa logeuse. Sa seule raison d'y habiter était d'y attendre mon coup de téléphone. Il fallait qu'elle s'invente une nouvelle vie, une nouvelle personnalité, qui ne serait ni Lena, ni Shauna. Cette période de sa vie est trouble, et peu documentée. Je ne sais si c'est de cette période que datent les photos terribles montrées dans l'émission « *Death of a Porn Queen* », où elle apparaît totalement décomposée, affichant une immense détresse qu'un photographe traquant le sensationnel a avidement capturé. Ces époques de détresse, et surtout de désorientation, de pertes de repères, sont propices aux mauvaises rencontres ; ce sont celles où rodent les prédateurs. Personne ne pouvait contrôler Colleen tant qu'elle gardait précieusement en réserve l'espoir de s'échapper et de me retrouver, mais quand cet espoir s'est effondré, elle est devenue vulnérable. C'est exactement ce qui m'était arrivé, six mois plus tôt, quand je m'étais retrouvé avec Catherine, cette dangereuse droguée qui détruirait presque entièrement ma vie, avec l'aide, il faut le dire, des pouvoirs publics toujours attentifs à la défense des criminels opprimés. C'est ainsi

qu'elle tomba sous la coupe du judéo-mafieux, gros trafiquant de cocaïne et résident d'une belle maison avec piscine à Palm Springs, Jack « Jake » Ehrlich.

On saurait peu de choses de la vie de Colleen pendant cette année, hors du champ des caméras, si le magazine érotique *Hustler* n'avait fait paraître en décembre 87, trois ans et demi après sa mort, un numéro où Shauna Grant faisait le gros titre et figurait en couverture ; un petit disque flexible 33 tours en vinyl sur support carton, d'une durée de cinq minutes, était encarté dans le magazine, intitulé « *Real Feelings* » : « Vrais Sentiments » et comprenant des extraits d'enregistrements faits par Colleen, se confiant à un magnétophone pour communiquer avec Ehrlich, parce que leur communication face à face sombrait dans la violence. L'article central était intitulé « *The Last Love of Colleen Applegate* » : « Le dernier amour de Colleen Applegate » et courait sur 8 pages incluant des montages photos, plus une commentant le disque vinyl. Jack « Jake » Ehrlich avait été libéré sur parole, et l'article expliquait longuement le destin fatal de Colleen par l'échec de son « amour » pour Jake, dû à ses problèmes personnels, à l'abus de drogue, chansons connues, mais cette fois sans aucun lien avec la pornographie. L'article du *Los Angeles Times* du 6 mai 1984, « *The*

Death of Colleen, » écrit par Michael London, qui établit le « prêt à penser » sur l'affaire Shauna Grant, utilise des témoignages d'habitants de Farmington, la petite ville d'origine de Colleen, de sa famille, et de voix autorisées du monde de la pornographie, presque toutes gravitant autour de l'incontournable manager et V.I.P. judéo-mafieux Bobby Hollander. À cette époque, Jake était en prison, et y resterait encore trois ans et demi. Son retour coïncidera avec la réalisation du documentaire diffusé dans la série *Frontline* (Ligne de front) de la chaîne documentaire et éducative PBS, « *Death of a Porn Queen,* » diffusé en juin 87, et l'article de *Hustler*. Si le documentaire n'accorde pas une grande place à Jake, dont les regards fuyants et disons-le clairement, l'air de faux-cul, passent mal l'écran, l'article de *Hustler* fait de lui le centre de la vie de Colleen pendant les huit ou neuf mois allant de sa rencontre à sa mort. Comme toujours, les encarts en gros caractères, en tête ou milieu de page, imposent ce que le lecteur va retenir sans s'en rendre compte ; c'est la grosse ficelle subliminale du journalisme. Les voici :

> « *Porn queen Shauna Grant did not bring celebrity to Colleen Applegate's hometown.* »

« La reine du porno Shauna Grant n'a pas apporté la célébrité à la ville natale de Colleen Applegate. »

« "*I had the coke, the Quaaludes. I offered her everything. And she took it*". »

« J'avais la coke, les Quaaludes, je lui ai tout offert. Et elle a tout pris. »

« *"She went into the bathroom and started throwing glasses. She was coked-out, crazy."* »

« Elle alla dans la salle de bains et se mit à jeter des verres. Elle était défoncée à la coke, cinglée. »

et enfin le point d'orgue, le pourquoi et le comment de sa mort,

« *Her emotional state was fragile during the last weeks of her relationship with Jake.* »

« Son état émotionnel était fragile pendant les dernières semaines de sa relation avec Jake. »

Sans surprise, il s'agissait d'utiliser des témoignages, et les paroles de Colleen elle-même, pour valider et renforcer la théorie selon laquelle Colleen était une pauvre paumée, droguée, maladivement attachée au beau Jake,

qui se serait suicidée principalement à cause du désespoir généré par leur relation avortée.

Je n'aime évidemment pas beaucoup Ehrlich, ce gangster judéo-mafieux disgracieux qui a largement profité de la présence à ses côtés de la magnifique Colleen, pour ne pas dire que je me ferais un plaisir de le pendre, aussi je préfère décrire sa relation avec elle dans les termes qu'emploie l'article de *Hustler*, et mieux encore, dans ses propres termes.

> « *I first saw her in an issue of Penthouse. She was gorgeous. I had to meet her. So I told this friend I knew in the adult-film business about her. He said, "Don't worry, Jake, she's Bobby Hollander's girl. I can fix it for ya."* »
>
> : « Je l'ai vue pour la première fois dans un numéro de *Penthouse*. Elle était superbe. Il fallait que je la rencontre. Donc j'en ai parlé à cet ami que je connaissais dans le business du film adulte. Il me dit : "Pas de problème, Jake, c'est la petite amie de Bobby Hollander. Je peux t'arranger ça." »

Comme toutes les filles qui paraissent dans les magazines érotiques ou pornographiques, Colleen était une

fille sur catalogue pour les judéo-mafieux d’une certaine importance, une délicieuse petite *shiksa*, ce mot yiddish qu’emploient les Juifs pour qualifier les filles *goyim*, les non-juives, mais particulièrement celles dont le type s’éloigne le plus de celui de la Juive d’origine de type moyen-oriental, les délicieuses blondes dont raffole la Juiverie ; *shiksa* signifie également « pute ». Dans l’esprit d’un judéo-mafieux, avec suffisamment d’argent et de cocaïne, les *shiksas* sont toutes accessibles. L’article de *Hustler* continue sur le même ton:

> « *Back in those days, Jake could get a lot of things "fixed," just by picking up the phone. He wielded great power and influence over people because he had what everyone wanted-cocaine. Jake was a major dealer. His clients included wealthy local Palm Springs residents, L.A. businessmen, pro football players and, of course, porn people*. »

> « À cette époque, Jake pouvait “arranger” plein de choses, juste en prenant son téléphone. Il avait beaucoup de pouvoir et d’influence sur les gens parce qu’il avait ce que tout le monde désirait – de la cocaïne. Jake était un *dealer* de premier plan. Sa clientèle comprenait de riches résidents de Palm Springs, des

hommes d'affaires de Los Angeles, des footballeurs professionnels et, bien sûr, les gens du porno. »

Jake avait fait la carrière habituelle des caïds de la mafia, faite de diverses extorsions de plus en plus lucratives, jusqu'à arriver à la source du pactole mafieux, le trafic de drogue, qui avait un marché considérable à Hollywood et ses environs, tenus depuis longtemps par la mafia juive. La Juiverie, spécialisée depuis des millénaires dans la manipulation de diverses fictions, que ce soit des fictions historiques ou des fictions monétaires catastrophiques pour ceux qui les croient, avait acquis facilement un quasi-monopole dans l'industrie de la fiction qu'est le cinéma, place de laquelle elle pouvait rayonner une forte influence invisible sur les foules de *goyim*. Les artifices de la poudre baignaient les artifices de l'écran, et tout ce beau monde clapotait joyeusement dans le marigot aux dollars.

Jake fit la connaissance de Bobby Hollander qui devint l'un de ses bons clients, et réussit à emmener Colleen chez lui à l'occasion d'une *party*.

« He asked Bobby if he could take Colleen back to Palm Springs for one of his famous parties. At Jake's

house, the swimming was good, the booze flowed, the pinball machine worked nonstop, and the coke fell from the sky. It was a hard offer for Colleen to refuse. She went with Jake to Palm Springs and never returned.

"I really made her feel comfortable," he says. "She liked me; she liked my pad. We really dug each other. I had the coke, the Quaaludes. I offered her everything. And she took it." There was no reason for Colleen to go back to L.A. and back to Shauna Grant. She believed she'd found something better. »

« Il demanda à Bobby s'il pouvait ramener Colleen à Palm Springs pour une de ses fameuses parties. Chez Jake, on pouvait nager, l'alcool coulait à flots, le flipper fonctionnait sans arrêt, et la coke tombait du ciel. C'était une offre difficile à refuser pour Colleen. Elle alla avec Jake à Palm Springs et ne revint jamais.

« Je l'ai vraiment mise à l'aise, » dit-il. « Elle m'aimait bien, elle aimait bien mon endroit. On s'est vraiment plu. J'avais la coke, les Quaaludes. Je lui ai tout offert. Et elle l'a pris. » Il n'y avait pas de raison pour Colleen de retourner à L.A. et à Shauna Grant. Elle crut qu'elle avait trouvé mieux. »

Dans le monde judéo-mafieux, les filles sont des possessions, c'est pourquoi Jake demanda à Hollander, son « manager » et propriétaire, la permission de l'emmener. C'est aussi l'une des caractéristiques des groupes criminels importants, que d'avoir un respect obsessionnel pour la hiérarchie et les lois de leur groupe, tout en détruisant allégrement les hiérarchies, croyances, affiliations, jusqu'aux familles, des groupes extérieurs ; d'une certaine manière, toute la Juiverie fonctionne sur ce modèle. Ce serait intéressant aussi de savoir si Ehrlich a acheté ou négocié d'une manière ou d'une autre la « permission » d'emmener Colleen, ce qui fait qu'il aurait en définitive, sans que cela soit jamais formulé, acheté une esclave. Hollander réclamait une somme énorme pour « libérer » Colleen quand nous nous sommes rencontrés, et on peut supposer que, même si elle refusait de signer de nouveaux contrats de films pornographiques, elle restait sous son contrôle. J'étais, quand j'ai rencontré Shauna, bien loin d'imaginer ce genre de réalités, totalement étrangères au monde dit « libre » dans lequel je pensais, comme vous sans doute, vivre ma vie. Ces monstres existent dans notre monde, à l'aise, à portée de main, ou de fusil, comme on voudra.

Jake ne savait pas que Colleen refusait de toute façon de travailler dans le porno depuis quelques mois, n'avait pas signé de contrat et ne voulait plus être « Shauna Grant » ; elle voulait fuir, mais comme je lui avais fait défaut, elle était retombée sous la coupe d'Hollander. En Juillet, lors d'une convention du porno, où elle avait la plus grande queue de fans jamais vue, elle avait signé des autographes prétendant « *I love you too* » sur ses photos, ce qu'elle n'avait jamais su me dire ; Hollander se vanta de ce succès, et crut que Colleen, qui se mit à pleurer en revenant à son hôtel de première classe, ne supportait pas un succès qui dépassait ses espérances. Il était pourtant l'un des seuls à savoir pourquoi elle pleurait, et qui en était le principal responsable. Ce monstre, dont tout le charme qu'il prétendait sans doute avoir était dû à l'argent et aux exactions de la judéo-mafia, ne manquait pas une occasion de s'exhiber sur l'écran de ses productions, utilisant de très belles filles, dont Colleen, comme ses faire-valoir ; pour lui, l'argent et la célébrité étaient le sommet du bonheur absolu.

Dans un enregistrement audio sur magnétophone gravé sur un support plastique cartonné paru dans la revue *Hustler*, Colleen dit à son amant ou acquéreur Jake Ehrlich : « *You allowed me to be Colleen* » : « Tu m'as

permis d'être Colleen », avec un ton de reconnaissance dans la voix. Cette phrase est stupéfiante : qui, dans ce monde, a besoin d'une permission pour être lui-même ? N'est-ce pas le signe du plus terrible des esclavages, du contrôle mental le plus absolu, que de ne pouvoir, même un instant, être soi-même ? Cela renvoie au « *She became Shauna Grant* » : « Elle est devenue Shauna Grant » du sinistre Hollander-Sachs, très satisfait de sa réussite ; cela renvoie également à cette phrase qu'elle m'a dite : « *They want money to allow me to come with you.* » : « Ils veulent de l'argent pour me permettre de venir avec toi. » A l'époque où elle me disait cela, je pouvais encore penser qu'elle n'était pas libre de ses mouvements, mais que cela ne l'avait pas affectée plus profondément ; à l'époque où, devenue Shauna Grant, elle avait été autorisée à partir avec Jake, promu complice d'Hollander, elle n'avait même plus la liberté d'être elle-même.

Il est difficile d'évaluer dans quelle mesure Colleen était vraiment autorisée à être Colleen par son nouveau contrôleur judéo-mafieux ; on verra que la petite *shiksa* à peine sortie de l'enfance se faisait « faire sa fête » par son contrôleur et amant au moindre écart.

Les relations amoureuses de Jake et Colleen se dégradèrent rapidement, même si Colleen était, avec l'aide de

la cocaïne, une actrice capable de se dissocier pour jouer, et même se jouer, la comédie de l'amour ; il suffit pour s'en persuader de la regarder jouer dans la plupart de ses films pornographiques, sauf si le partenaire est par trop répugnant, comme l'immonde basané graveleux, Juif, ventru et velu « Ron Jeremy » Hyatt, le dégoûtant symbole incontournable du *sex-business*. Jake mit cette dégradation sur le compte de la cocaïne, que pourtant il fournissait. Il est vrai que la cocaïne a joué un rôle extrêmement néfaste dans la vie de Colleen, y compris quand elle m'a rencontré et ne s'est pas abstenue d'en prendre pour venir me voir, ce qui était une terrible erreur, mais d'autres éléments accrurent la distance entre Jake et Colleen, principalement les parties dans « le » monde d'Hollywood où Colleen et son alter ego Laurie Smith étaient invitées, mais pas Jake. Jake entreprit de renouer le lien distendu avec Colleen, et utilisa pour cela le seul moyen de séduction qu'il connaissait : l'acheter, dépenser plein d'argent « pour elle ».

> *« Jake decided a quick cure for the situation would be a vacation. He booked the two of them on a $4,000 Princess Cruise tour. He wanted Colleen to have a fantastic time and get away from the house for a while. His intentions were honorable, but his*

methods were questionable, to say the least. He brought nine grams of coke and a "handful of Quaaludes" along for the seven-day cruise. »

: « Jake décida que des vacances seraient une cure rapide pour la situation. Il réserva deux places pour eux sur une croisière Princess Cruise pour 4.000 $ (environ 10.000 d'aujourd'hui). Il voulait que Colleen ait du bon temps et qu'elle sorte de la maison pour quelque temps. Ses intentions étaient honorables, mais ses méthodes étaient douteuses, c'est le moins qu'on puisse dire. Il prit neuf grammes de coke et une "poignée de Quaaludes" pour la croisière de sept jours. »

Comme Jake, souffrant des sinus, ne prenait pas de cocaïne à l'époque, ça faisait plus d'un gramme par jour pour Colleen ; c'est une très grande quantité, la plupart des cocaïnomanes se contentent d'un ou deux grammes par semaine, ce qui est déjà beaucoup ; ma consommation régulière personnelle, à l'époque où je sortais « en boîte », était d'environ 50-100 mg par jour, c'est de dix à vingt fois moins ; c'est très peu pour un drogué « sérieux », mais je savais me fixer des limites et m'y tenir.

Quant aux Quaaludes, c'est une drogue relaxante qui a pour principal effet intéressant d'augmenter l'excitation sexuelle ; qu'il en ait fallu « une poignée » pour une croisière de sept jours en dit long sur les quantités nécessaires pour que Colleen ait la moindre attirance pour son amant.

Et, d'après l'article, la « surconsommation irréfléchie » de cocaïne par Colleen est à l'origine d'une « scène émotionnelle pénible » dès le début du voyage ; il n'est évidemment pas question du rôle de Jake dans l'histoire, mais laissons parler celui-ci :

> *« "We'd just finished having sex," he remembers. "She gets up, gets dressed and says she wants to go upstairs and dance. I was tired and told her to go ahead alone. After about an hour I couldn't sleep-and went upstairs looking for her. I went up to the disco, and there's no one there. I asked the bartender where the entertainer was - Colleen had mentioned this guy earlier to me. "He left with the girl", the bartender tells me. I went looking all over the ship for her, and I can't find her anywhere. So I went back to the bartender and asked him what cabin this entertainer was in. He told me. As I snuck up to the door, I could hear them moaning and groaning. I banged*

on the door. "Colleen," I yelled, "I don't have the key to my fucking door. You have it. I want the fucking key, and I want you out here. Now!" All of a sudden, there's a dead quiet. I start yelling again. "If you're not out here in five minutes, I'll get the captain to open this fucking door!" Two minutes later, she comes out. She'd been doing coke and messing around with this guy. We got back to our cabin, and I let her have it. I told her I could hear her and not to deny it. She didn't, but she started flipping out on me. She went into the bathroom and started throwing glasses around. She was coked-out and crazy. I got scared. She said "I don't know what's wrong with me, Jake. What the fuck is going on with me?" I got weak again, like I had many times before, and I said, "Okay, let's go home. We'll start over again." »

« "On venait juste de faire l'amour," se rappelle-t-il. "Elle se lève, s'habille et dit qu'elle veut aller en haut et danser. J'étais fatigué et je lui dis d'y aller seule. Après environ une heure je ne pouvais pas dormir et j'allai en haut pour la chercher. Je montai au disco, et il n'y avait personne. Je demandai au barman où était l'animateur – Colleen m'avait mentionné ce type. "Il est parti avec la fille", me dit le barman. Je la cherchai

dans tout le bateau, et je ne la trouvai nulle part. Je retournai donc vers le barman et lui demandai où était la cabine de cet animateur. Il me le dit. Comme je me faufilais vers la porte, je pouvais les entendre grogner et gémir. Je frappai à la porte. Je criai : "Colleen, je n'ai pas la clé de ma foutue porte. C'est toi qui l'as. Je veux la foutue clé, et je veux que tu sortes. Tout de suite ! " Instantanément, il y a eu un silence de mort. Je recommençai à crier. "Si tu n'es pas dehors dans cinq minutes, je vais chercher le capitaine pour ouvrir cette foutue porte !" Deux minutes plus tard, elle sort. Elle avait pris de la coke et fait l'idiote avec ce type. On retourna à notre cabine, et je lui ai fait sa fête. Je lui dis que je l'avais entendue et de ne pas nier. Elle ne nia pas, mais elle commença à péter les plombs. Elle alla dans la salle de bains et commença à jeter des verres partout. Elle était défoncée et cinglée. J'ai eu peur. Elle dit : "Je ne sais pas ce qui ne va pas chez moi, Jake. Putain, qu'est-ce que j'ai ? " Je redevins faible, comme je l'avais été souvent, et je dis : "Okay, retournons à la maison. Nous allons tout recommencer." »

Tout était de la faute de Colleen, de son addiction à la coke, et de son « état émotionnel », défoncée et cinglée.

Jake n'est pas très disert sur la manière dont il a « fait sa fête » à sa maîtresse. Venant d'un judéo-mafieux, on peut évidemment supposer qu'il s'agit de violences, mais cela semble tellement normal à ses yeux qu'il se dispense de toute précision. Pas très étonnant, dans ces conditions, que Colleen « pète un plomb » et veuille tout casser. Le « Putain, qu'est-ce que j'ai ? » n'est pas la parole de quelqu'un qui se demande réellement quel est son problème, c'est celle de quelqu'un qui, incapable de s'échapper, doit donner à son geôlier un gage de sa culpabilité, faute de quoi il risque une punition pire ; c'est la position de la victime de l'Inquisition ou d'un régime totalitaire, ou de la prostituée par rapport à son mac, ou de la *shiksa*, la pute européenne, par rapport au Juif. C'est ainsi que le Juif apprend la culpabilité à la petite *shiksa* innocente, en la battant. Brice Taylor, une victime de traumatismes violents suivis d'amnésie, décrit avec une précision parfaite comment la victime prend la faute sur elle ; je sais, pour l'avoir vécu moi-même, que les souvenirs qui resurgissent d'une amnésie traumatique sont intouchés, ils n'ont pas été reconstruits comme la plupart de ceux qui accèdent à la conscience.

> *« Another Sunday, after being sodomized in a back room by Rev. Yeatman, he took me by the hand back*

to my Sunday school class, bent down and pointed to a picture of Jesus sitting with the little children around him and whispered, "Jesus will never love a little girl who is as bad and evil as you."

From then on I believed there was something terribly wrong with me and that I would never fit in with other people. I figured Jesus couldn't love me because I was so bad. Parts of me died inside. »

« Un autre dimanche, après avoir été sodomisée dans une arrière-salle par le révérend Yeatman, il me ramena en me tenant par la main vers ma classe du dimanche, se pencha, me montra une image de Jésus assis au milieu de petits enfants et murmura : "Jésus n'aimera jamais une petite fille qui est aussi mauvaise que toi."

À partir de ce moment je crus qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas du tout chez moi et que je ne pourrais jamais être comme les autres. Je m'imaginai que Jésus ne pourrait pas m'aimer parce que j'étais tellement mauvaise. Quelque chose mourut à l'intérieur de moi. »

Brice Taylor aka Susan Ford, *Thanks for the memories*

Les sévices horribles que Brice Taylor dit avoir subi de la part de prêtres liés, par-delà Yahweh, au dieu Moloch, source des religions sémitiques, puis de la part de Juifs comme Henry Kissinger ou de leurs âmes damnées, ceux que Colleen a subi aux mains de la judéo-mafia, et l'opération de *terror bombing*, bombardement de la terreur, qui a traumatisé durablement la population allemande pendant la seconde guerre mondiale, suivent la même démarche implacable : créer par le traumatisme et la terreur une culpabilité pour des fautes imaginaires, qui n'existent que dans l'esprit des monstres qui appliquent ces méthodes immondes pour asseoir leur pouvoir. Le contrôle par la terreur et la culpabilité est connu des religions depuis l'antique culte de Moloch, père de Yahweh et grand-père du Christ, mais l'époque moderne lui donnera ses lettres de noblesse scientifique avec le Tavistock Institute of Human Relations, une officine anglaise chargée de piloter la guerre psychologique, qui étudiera spécialement le « point de rupture » des humains, le degré de stress et de terreur à partir duquel on peut les « reprogrammer ». Cet Institut, où abondaient les Juifs allemands animés d'une haine féroce contre la révolution nationale-socialiste et sa libération de l'emprise financière et morale des Juifs, avait une grande influence et

fournira à George Orwell l'un des modèles de son *1984* ; cette influence jointe à celle de Yahweh-Moloch dans la société protestante anglaise, et à celle des financiers juifs ayant accaparé la City, se conjugueront pour l'exécution de l'un des plus horribles crimes contre l'humanité de l'histoire, le *terror bombing* de l'Allemagne nationale-socialiste, et en particulier l'horrible incinération génocidaire de la magnifique ville de Dresde, qui n'a aucune autre raison que d'inspirer aux Allemands une terreur qui les rendrait incapables de résister à l'opération de *mind control* et de lavage de cerveau appelée dénazification. Le sinistre Juif Kurt Lewin, inventeur de la bien nommée « ingénierie sociale », ou l'art subtil de modifier les perceptions naturelles, dirigera le Tavistock Institute, puis fera partie de l'équipe dirigeante de la toute nouvelle CIA, créée après la guerre, dont l'un des premiers programmes sera le « MK-Ultra », un programme de *mind control* total par les traumatismes et les drogues, qui s'est rendu coupable de multiples crimes contre l'humanité qui n'ont, évidemment, jamais été jugés comme tels – de simples « erreurs expérimentales», et quelques centaines de milliers de dollars ont indemnisé les quelques survivants qui avaient retrouvé partiellement la mémoire. Ce qui est arrivé à Colleen dans ses rapports à la

Juiverie n'est en rien particulier, c'est juste un petit évènement mis en lumière par sa célébrité, un évènement qui est une infime partie d'une opération millénaire qui, à notre époque, a pris une dimension totalitaire, personne ne pouvant plus échapper à la nouvelle Inquisition d'un monde orwellien ; ce qui a été commis contre l'Allemagne s'est étendu graduellement par la suite à tout l'Occident ; Colleen est une des innombrables victimes de cette guerre contre les peuples européens qui est encore en cours de nos jours.

> « Si la terreur peut être induite sur une base largement disséminée dans une société, alors la société retourne à une 'tabula rasa', une ardoise blanche, une situation où le contrôle peut facilement être instauré. »
>
> Kurt Lewin, psychiatre juif allemand, directeur de l'officine de propagande anglaise *Tavistock Institute of Human Relations*, membre fondateur de la CIA

Avouer sa culpabilité, son « défaut », prendre toute la faute sur soi comme le bouc émissaire, c'est également dans ce cas donner à l'amant ridiculisé l'occasion de réaffirmer sa supériorité et sa virilité, et de pardonner, par « faiblesse » comme cette bonne âme le prétend après

l'avoir battue. Ce qu'il fait séance tenante. Et les paroles de Colleen, offertes en pâture aux lecteurs de *Hustler*, une revue qui tire à l'époque à trois millions d'exemplaires, sont prises comme un aveu par l'auteur de l'article, Lonn Friend, qui s'appuiera là-dessus pour rédiger le dernier encart de l'article : « *Her emotional state was fragile during the last weeks of her relationship with Jake.* » : « Son état émotionnel était fragile pendant les dernières semaines de sa relation avec Jake. » A entendre Jake et le chœur des judéo-mafieux, si Colleen avait une très forte envie de s'envoyer en l'air juste après avoir fait l'amour avec son amant propriétaire, c'est juste parce qu'elle était défoncée, cinglée, et avait envie de faire « des idioties ». En réalité, elle devait être tellement insatisfaite, ou désireuse d'un peu d'air frais, qu'elle avait besoin de sortir, alors que le porc propriétaire repu était en train de s'enfoncer dans un repos qu'il s'imaginait sans doute bien mérité. Pour en arriver là, il faut vraiment être très frustrée ; il est connu que la cocaïne produit un effet similaire à l'excitation sexuelle, un sentiment d'euphorie et de plaisir, mais rend impuissant ; avec ma consommation régulière mais limitée, je pouvais faire l'amour pendant des heures, mais j'étais incapable

de parvenir à un orgasme. Ça ne dérangeait pas beaucoup ma partenaire de l'époque, une très jeune Juive rouquine qui n'orgasmait pas de toutes façons, mais ça me perturbait énormément. Il parait que la cocaïne contient les mêmes substances que celles générées naturellement par le corps lors de l'état amoureux, celles qui aiguisent l'euphorie du désir et mènent à l'acte sexuel ; cependant, mon expérience m'a montré que si la cocaïne peut alimenter un état de grande excitation, mentale, amoureuse ou sexuelle, elle ne permet pas l'aboutissement, l'orgasme, la relaxation. Je ne sais comment font les *pornstars* mâles qui, en prenant de la cocaïne, bandent mou et peuvent éjaculer ; sans doute sont-ils partiellement impuissants à l'état naturel, et c'était probablement le cas de ce Jake. Suze Randall, une pornographe attentive à la qualité esthétique de ses productions, et l'une des premières à avoir fait travailler Colleen, l'explique crûment dans l'article de référence sur la mort de Colleen, dans le *Los Angeles Times* de Mai 84.

> « *Believe it or not, most of the people in the porn world are rather normal and boring," she said, "but there's a certain breed of men in the business who can't get laid by beautiful women without putting*

dishes of cocaine in front of their noses.... They monopolize these young girls and eventually they enslave them. »

« Croyez-le ou non, la plupart des gens dans le porno sont plutôt normaux et ennuyeux, » dit-elle, « mais il y a un certain type d'hommes dans l'industrie qui ne peuvent coucher avec des filles magnifiques sans se mettre des assiettes de cocaïne devant le nez... Ils monopolisent ces jeunes filles et éventuellement les asservissent. »

L'artifice amoureux de la coke ne crée, à terme, qu'une insatisfaction grandissante. Et Colleen, même très droguée, était encore bien vivante, et pleine d'appétit pour la vie et le plaisir. Jake avait le pouvoir, la coke, mais il lui manquait absolument l'ingrédient principal d'une relation amoureuse. Ce qui apparaitra encore plus clairement dans la confidence sur magnétophone, dite de « Real Feelings » (Vrais sentiments), où l'art de Colleen de manipuler en douceur, ou, en d'autres mots, de charmer, le dangereux mafieux qui la « possédait » et lui pourvoyait cocaïne, gîte et couvert, apparait dans tout son éclat.

L'enregistrement commence ainsi :

« This is dedicated to my favorite sex symbol. I think I'll call this tape, Just for Kicks. The love, the emotions, feelings… just for Jake. »

« Ceci est dédié à mon sex symbol favori. Je crois que je vais appeler cette bande Juste pour le plaisir. L'amour, les émotions, les sentiments... pour Jake seulement. »

Waoh ! Jake en sex-symbol, il fallait quand même le faire ! Et il fallait la voix, douce et envoûtante, de Colleen planant dans les vapeurs de la coke pour savoir le dire. Dans les cinq minutes de l'enregistrement gravées sur le disque flexible, Colleen raconte, langoureusement, ses sensations et sentiments quand son « sex-symbol » lui fait l'amour. Elle raconte d'abord combien elle aime comment il s'acharne sur elle, sans doute pour essayer de la faire jouir ; elle adore qu'il y ait comme de l' « électricité » dans leur relation amoureuse. Ensuite, elle se veut rassurante : « Une femme n'a pas besoin de jouir pour se sentir bien, les sentiments sont plus importants ». Il ne fallait sans doute rien de moins que lui donner la consécration de « sex symbol » au début de l'enregistrement pour qu'il se sente à la hauteur de la belle Colleen, dont il est manifestement très loin. Il s'agit bien d'enjôler le monstre en flattant sa virilité ; Colleen s'était fait une

spécialité de cette tactique, aussi ancienne que les courtisanes, où elle excellait ; mais à l'époque où elle se confiait au magnétophone, elle avait rencontré dans les parties du Tout-Hollywood des êtres bien plus mauvais, dangereux et coriaces que Jake, sur lesquels cette tactique ne fonctionnerait pas.

Les circonstances de la production de l'enregistrement sont, elles-mêmes, intéressantes. Colleen s'était enfermée dans la chambre, et Jake en était réduit à dormir sans elle ; elle parlait tout en passant, pour la millième fois, une courte vidéo « soft » tournée pour Penthouse, très artistique, où elle ne fait qu'exposer voluptueusement ses formes magnifiques dans une lumière savamment composée ; cette vidéo est intitulée « Colleen », et c'est la Colleen, la plus belle des modèles, qu'elle aurait voulu rester, sans devenir la star du porno Shauna Grant. Cette vidéo avait été tournée par Ed Holtzman, un photographe de charme qui avait des prétentions artistiques, qui avait été l'un des premiers amants de Colleen juste débarquée à Hollywood, et qui s'était beaucoup inquiété de la mauvaise rencontre qu'avait fait Colleen quand elle s'était laissé enchaîner par l'argent et les promesses du puissant et sinistre Hollander. Il était pourtant mal placé comme donneur de leçons, car quand la jolie shiksa de

dix-huit ans lui avait dit qu'elle l'aimait, il lui avait répondu que « ça ne se passe pas comme ça à Hollywood », ce qui ne pouvait que l'inciter à faire « comme ça se passe », dans le porno entre autres. Jake raconte, toujours dans Hustler, ce qui s'est passé avant que Colleen s'enferme.

> *« We went out to dinner, and she really looked good. All dressed up. I gave her a half-filled vial of coke, which she took into the restaurant bathroom. When she came out, the bottle was completely empty. I blew a fit and let her have it. I wanted a toot after dinner, and that was all I had. We weren't going home, so I wasn't near my stash. She started screaming back at me in the car, "I didn't do anything!" All the while, the stuff is practically falling out of her nose. Anyway, when we got home we had a big fight and a long talk. I told her it was all over, and she'd have to get an apartment. I was really sadistic that night. I really got angry, not knowing how totally it would affect her. »*
>
> « On est sorti pour aller diner, et elle était vraiment belle. Elle s'était faite belle. Je lui donnai un flacon de coke à moitié plein, qu'elle emmena dans les toilettes

du restaurant. Quand elle sortit, le flacon était complètement vide. J'ai explosé et je lui ai fait sa fête. J'avais envie d'une prise après le dîner, et c'est tout ce que j'avais. Nous n'allions pas à la maison, et je n'étais pas près de ma cache. Elle commença à me crier dessus dans la voiture, "J'ai rien fait !" En même temps, la came lui tombait pratiquement du nez. En tous cas, quand on est rentrés à la maison on a eu une grosse bagarre et une longue conversation. Je lui ai dit que c'était fini, et qu'elle devrait trouver un appartement. J'étais vraiment sadique cette nuit. J'étais vraiment en colère, sans savoir que ça l'affecterait profondément. »

Une fois de plus, Jake avait « fait sa fête » à Colleen ; ça devait être une sorte d'habitude. C'est normal, il faut corriger les petites *shiksas* qui ne font que des conneries. Ce psychopathe était incapable d'avoir la moindre lueur de conscience qu'il était le seul responsable de ce qui était arrivé : quand on vous donne quelque chose, que ce soit de la cocaïne ou quoi que ce soit, sans rien préciser, c'est un cadeau qui n'a pas à être partagé ; au contraire même, la politesse veut qu'on l'utilise ou le consomme entièrement. Bien sûr, Colleen n'avait « rien fait », elle se trou-

vait dans la situation habituelle, et humiliante, d'un enfant battu par un adulte abusif, une situation qu'elle avait peut-être connue, comme son « J'ai rien fait ! » le suggère.

L'article continue avec l'histoire du fusil chargé qu'aurait pris Colleen, histoire qui servira d'abondance pour établir la thèse de son « suicide », même si n'importe quel novice en armes à feu sait que le recul d'une telle arme, tenue à l'envers, à bout de bras, sans point d'appui, dans une position acrobatique, va tellement dévier la balle qu'elle ira se loger n'importe où, et endommagera le doigt qui a appuyé sur la gâchette, qui dans cette position ne peut être que le pouce. Si ces armes sont munies d'une crosse qu'on cale sur l'épaule, c'est pas pour faire joli. L'auteur de l'article, prudent, assortit cette description du suicide avorté par « Selon Jake, etc. »

> *« According to Jake, Colleen then ran into his bedroom and grabbed the loaded rifle that he kept in his closet. Jake believes, at that moment, she was going to kill herself.*
>
> *"You don't know what you're doing," Jake told her.*
>
> *"If you throw me out, Jake, I'll have nothing," she replied, hysterical with tears.*

“I think I was being a little bit of a prick,” he confesses, “but I had to show her how much I detested what she was doing.”

Finally, Jake calmed her down, took the rifle out of her hands and apologized for his temper. The emotions of the event, however, caused Colleen to lock herself in the bedroom for the remainder of the evening. In her room, she placed a blank tape in Jake's minirecorder and started talking into it. The tape begins with a subdued, somewhat drugged-sounding Colleen speaking softly and slowly. »

« Selon Jake, Colleen courut alors dans sa chambre et attrapa le fusil chargé qu’il gardait dans son placard. Jake croit qu’à ce moment-là, elle allait se tuer.

“Tu ne sais pas ce que tu fais, ” lui dit Jake.

“Si tu me jettes dehors, Jake, j’aurai rien, ” répondit-elle, hystérique, en pleurs.

“Je crois que j’étais un petit peu un sale con,” confesse-t-il, ”mais je devais lui montrer à quel point je détestais ce qu’elle était en train de faire. ”

Finalement, Jake la calma, lui prit le fusil des mains et s’excusa de sa colère. Cependant, les émotions de

l’évènement firent que Colleen s’enferma dans la chambre pour le reste de la soirée. Dans sa chambre, elle mit une cassette vierge dans le mini-enregistreur de Jake et commença à s’enregistrer. La cassette commence avec une Colleen abattue, semblant quelque peu droguée, parlant doucement et lentement. »

Le ridicule de la description de cette scène, c’est qu’elle est censée être fondée sur la menace de Jake de jeter Colleen dehors, qui serait désespérée parce qu’elle n’ « aurait rien », alors qu’en fait elle continuait à payer le loyer de sa base de repli, l’appartement de Van Nuys où le reporter de *Death of a Porn Queen* retrouvera des photos du *book* pour le cinéma « grand public » qu’elle avait fait faire quinze jours avant d’être assassinée, et où était sans doute aussi entreposé le contrat qu’elle avait déjà signé avec la MGM/UA, contrat dont la présence de Coppola et Frederickson à sa table lors du *8th Erotic Film Awards* était en quelque sorte l’expression publique. Colleen était très loin d’être à bout de ressources, et comme avec les mêmes gens, ce sont toujours les mêmes problèmes qui se répètent, la vraie question était sans doute que, comme en Grèce, elle était confrontée au chantage et la violence mafieux et cherchait à s’en libérer.

En réalité, Colleen déploie dans cette cassette tous ses talents de charmeuse de très haut niveau. Elle ne semble pas du tout avoir « pleuré de manière hystérique » quelque temps auparavant, ou alors elle manifeste une grande capacité de récupération ; elle semble particulièrement « high » et « cool », l'effet de la coke sans doute ; par moment, elle émet de petits rires, même en évoquant ses détresses passées, comme si, protégée dans le coton de la cocaïne, tout cela ne l'affectait plus. Cela me rappelle quand, sur l'île grecque, elle me disait, avec un grand sourire, que les criminels judéo-mafieux, ses « amis », menaçaient de nous tuer, ou de tuer sa famille s'ils ne pouvaient nous trouver ; tout cela baignait dans une atmosphère irréelle, flottant dans les vapeurs éthérées de la cocaïne à haute dose, qui accroissait terriblement ma confusion. Quand la réalité s'imposerait, elle serait réellement catastrophique ; la cocaïne achète, de plus en plus cher, le délai du moment de vérité, protégeant d'une réalité trop horrible pour être supportée. Cela avait été une terrible erreur, pour Colleen, de prendre de la cocaïne avec ses « amis » avant de venir me voir ; c'était sans doute pour elle un moyen d'avoir l'impression d'être plus forte dans l'adversité, mais c'était en réalité un moyen de la fuir ; le désespoir, la colère et la

rage étaient les seules réponses correctes à la situation, même si elles n'étaient pas « cool ». Et c'en était de même avec Jake, qu'elle continuait à prétendre aimer, alors qu'en réalité il lui était interdit de le haïr. Deux mois plus tard, dans une rencontre avec Richard Pacheco, lors des « *Erotic Film Awards* », elle lui confiera qu'elle cherchait à s'en débarrasser.

Colleen aurait dit qu'un des proches de sa famille, peut-être un collègue de son père, a abusé d'elle quand elle était enfant. Il est vrai que dans le milieu catholique d'où elle est issue, l'autorité est sacrée, et la rébellion presque impossible. D'où son « J'ai rien fait ! » crié à son abuseur ordinaire, son amant qui, comme elle le dit dans l'enregistrement, « *manipulates her* », la manipule, et « *enjoys her* », c'est-à-dire jouit d'elle, comme on jouit d'une possession ; elle se comporte comme une enfant injustement punie et abusée, qui tente de se justifier, et n'ose pas se rebeller, insulter son abuseur, ou lui faire payer d'une manière ou d'une autre. Les nombreux commentateurs du destin des filles devenant des petites ou grandes *pornstars* s'appuient sur ces abus sexuels infantiles, nombreux chez elles, pour prétendre que leur destin est « leur problème », et pas celui des criminels qui les manipulent. C'est à peu près la même chose que de

dire qu'il est normal et naturel de battre son chien, parce que le chien y est habitué et n'ose jamais mordre son maître.

Quelques courtes parties de l'enregistrement sur magnétophone, rendu public ou vendu par Jake, furent diffusées dans d'autres médias que le numéro de *Hustler*, des émissions de télévision. Dans l'excellent reportage *Death of a Porn Queen* qui a été l'un des plus grands succès de la série *Frontline*, on l'entend dire, en introduction, de sa voix douce et angélique :

> « *I remember the first time I really, really was lonely and depressed and down*
>
> *I was not doing so hot (sigh)*
>
> *I was stuck and I had no one to depend on but me.*
>
> *That was the first time I really felt bad and that was minute compared to what's coming, what's happened since then.* »
>
> « Je me rappelle la première fois où j'étais vraiment, vraiment seule et déprimée.
>
> Je n'allais pas très bien (soupir).
>
> J'étais coincée et je ne pouvais compter sur personne.

C’est la première fois que je me suis sentie vraiment mal et ce n’était rien comparé à ce qui arrive, ce qui est arrivé depuis. »

Je ne sais si elle parle de ce matin où, terrassé par trois nuits sans sommeil, je n’étais pas allé au rendez-vous sur la plage que je lui avais donné, ou de sa tentative de suicide, plus ou moins bidonnée, par ingestion de pilules pour la sinusite. Les médias vont évidemment gloser, après sa mort par soi-disant suicide, sur cette première « tentative », qui n’aurait sans doute pu que la rendre malade, mais pas la tuer ; en tous cas les pilules contre la sinusite ne font pas partie de l’attirail habituel des suicidés. Ce matin sur la plage a certainement dû être, pour elle, une terrible épreuve, détruisant toute la construction de son être comme une « star » qui, bien chargée en cocaïne, était capable de maîtriser n’importe quel évènement. En tous cas, dans cet enregistrement sur magnétophone, datant d’une époque où elle semblait vivre une vie de rêve, libre, belle et célèbre dans sa maison de Palm Springs, elle dit très clairement que tout va de mal en pis depuis ce premier moment de dépression ; à l’entendre, l’époque de son séjour avec Ehrlich est encore pire que les six mois qu’elle a passé dans la porno-

graphie avant de sembler s'installer dans une vie normale de couple d'amoureux. Il est vrai que pendant ces six mois, elle pouvait conserver un espoir, ce qui rendait sa situation supportable, mais qu'elle dise que sa situation n'a fait qu'empirer indique qu'il se passait à ce moment quelque chose d'assez terrible. Sans que cela excuse les pornographes, avec qui elle était encore liée ; sa meilleure amie était toujours Laurie Smith, qui continuait à jouer dans le porno, et Hollander fréquentait la maison d'Ehrlich ; il semble bien que Colleen ait rencontré, peut-être par leur entremise, quelque chose de pire que ce qu'elle subissait dans la pornographie. Et c'est sans doute par là qu'il faut regarder pour comprendre pourquoi et comment elle a été assassinée ; l'immonde Hollander avait réussi ce qu'il voulait, la séparer de moi, de tout ce qu'elle pouvait réellement aimer, de l'expression naturelle de sa vie, et la forcer à remplir ses contrats pornographiques ; les pornographes n'avaient aucune raison de la liquider, d'autant que beaucoup espéraient l'utiliser de nouveau si elle était forcée de retourner dans le porno. Il faut donc chercher ailleurs, ou plutôt, au-delà.

Les gros bonnets de la coke

« *She said that she had landed in the middle of a bunch of cocaine heavies and that she was trying to get out. She told me, and I quote her verbatim here, "If some people knew that I know what I know, I'd be in a lot of trouble."* »

« Elle dit qu'elle était tombée au milieu d'une bande de gros bonnets de la cocaïne et qu'elle essayait d'en sortir. Elle me dit, et je la cite verbatim, "Si certaines personnes savaient que je sais ce que je sais, j'aurais de gros ennuis." »

Howie Gordon (Richard Pacheco), *Hindsight*

Elle disait cela à Richard Pacheco juste une semaine avant d'être assassinée. La question est : qu'est-ce qu'elle savait de si explosif, concernant le trafic de cocaïne ?

Dans la conception ordinaire, véhiculée par les films ou les médias, les criminels sont une espèce à part, vivant dans un monde à part, que les films d'Hollywood ont labélisé sous le nom de « mafia » en lui prêtant des origines siciliennes, alors qu'en réalité depuis la fin de la seconde guerre mondiale voulue et gagnée par la Juiverie

tous les réseaux sont tenus par la judéo-mafia cosmopolite, et que les frontières entre la judéo-mafia et les mondes financiers et politique sont floues, si ce n'est inexistantes ; quand on parle de judéo-mafia, cela peut signifier le monde criminel en quelque sorte « officiel », mais aussi par extension les mondes de la finance, des médias, de la politique coalisés dans la Juiverie. La vision romancée du monde criminel a été établie par la grande période du « film noir », les années 50, quand toute la pègre judéo-mafieuse européenne libérée par l'écrasement des nationaux-socialistes s'est répandue dans les USA et à Hollywood, auréolée par le statut miraculeux de « survivant de la *Shoah* » et a exalté sa culture criminelle dans des films. Cette vision très particulière d'un monde « noir », criminel et puissant, est née dans un terreau favorable, l'Allemagne d'après la guerre de 14-18, ravagée par une crise économique et morale sans précédent, envahie par une pègre de vautours dont l'essentiel était juif, qui, profitant de l'extrême faiblesse de la monnaie allemande, avait fait surgir un monde de corruption et de prostitution s'alimentant sur l'extrême misère générale. C'est la vision du monde du Juif Fritz Lang, dont la meilleure œuvre met en scène un *M le maudit*, pédophile compulsif et assassin d'enfants blondes, joué par le Juif

Peter Lorre, qui à la fin du film fait un extraordinaire plaidoyer sur son « humanité » qui semble copié sur le plaidoyer de Shylock dans *Le marchand de Venise*. Ce film dont le héros, un psychopathe de la pire espèce, est cependant touchant, et inspire la pitié plus que l'horreur, est un sommet d'ambigüité perverse et génère un sentiment de malaise impossible à contrôler. Ce sera l'un des premiers soucis des nationaux-socialistes que d'éradiquer cette pègre, ce qui n'est pas difficile quand on veut s'en donner les moyens et traquer les réseaux de corruption jusqu'à leur source ; après la guerre, cette même pègre, après s'être vengée des Allemands, se précipitera en masse vers les États-Unis, protégée désormais par un statut de « victimes » qui est la meilleure couverture qu'on puisse imaginer. C'est de cette époque de la seconde guerre mondiale que datent également les relations à peine cachées entre le syndicat du crime, fondé sur l'alliance entre l'Italien Lucky Luciano et le Juif Meyer Lansky, d'une part, et les services secrets et l'armée des États-Unis, d'autre part ; le Juif Lansky, mieux placé dans les négociations que l'Italien grâce à ses contacts ethniques au plus haut niveau de l'État, tirera de cette opération une influence considérable qui mettra les Italiens dans une situation subalterne. La seconde guerre

mondiale était de toute façon principalement une guerre de la Juiverie contre la libération nationale des *goyim*, et les Italiens ne pouvaient y jouer qu'un rôle subalterne. L'Italien Luciano aidera les Américains à débarquer en Sicile en y réactivant les réseaux mafieux que Mussolini, tout comme Hitler, avait éradiqués dans sa lutte contre la corruption ; Luciano était un traître à son pays d'origine, mais Lansky était un héros de la Juiverie. C'est pendant cette seconde guerre mondiale que nait l'embryon de ce qui sera le monde américain ultra-corrompu des années 80, où Colleen trouvera la mort ; l'assassinat de Kennedy, qui tentait d'y mettre un peu d'ordre, étant l'élimination du dernier obstacle s'opposant au règne absolu du syndicat du crime judéo-maçonnique.

Depuis la période du « film noir », le public américain, pour qui ces films avaient, au tout début, le parfum d'un « autre monde » exotique et souterrain, s'est peu à peu habitué à la pègre cosmopolite qui a fini par faire partie du paysage américain, aussi naturellement que les églises et les McDonalds. Le pouvoir de propagande d'Hollywood y est sans doute pour beaucoup. Son éradication semblerait aujourd'hui « anti-américaine » et « fasciste », c'est en tous cas ce que suggèrent les médias. L'habituation est telle que le meilleur et dernier rôle joué

par l'acteur Ronald Reagan, Président des États-Unis à l'époque de Colleen, est celui d'un chef de gang mafieux aux méthodes ultra-violentes ; c'est peut-être même le seul rôle où il a été « bon », parce qu'il jouait un rôle proche de sa vraie nature. Cela donne un indice fort de ce fait que l'empire criminel était devenu aux USA aussi naturel que l'eau qu'on boit et l'air qu'on respire. Cet empire avait envahi les écrans, bien avant qu'ils soient envahis par la pornographie, lui ouvrant la voie de la « tolérance ».

Tout le monde sait à quoi s'attendre, venant du milieu criminel ; le public s'est accoutumé à sa présence, et les séries télévisées sont envahies par toutes sortes d'histoires criminelles, qui sont pour les Américains ce qu'étaient les *sagas* pour les peuples nordiques. Je ne sais si on a les héros qu'on mérite, ni si les Américains ont mérité ces horreurs hollywoodiennes et judéo-mafieuses, mais les héros américains sont bien différents des anciens héros nordiques ou celtiques. Violence, prostitution, racket, corruption, ont envahi les écrans ; cela ne choque plus personne ; pour les Américains, « c'est la vie », et cela est devenu « normal », comme un prix à payer pour la « liberté » et la « démocratie », en évitant l'affreux « fascisme ». Que pouvait donc bien savoir

Colleen qui puisse réellement inquiéter ces criminels, qui soit pire que ce qui s'exhibe tous les jours à la télévision ?

En Janvier 1947, une jeune femme que la presse à sensation surnomma « le dahlia noir » fut retrouvée horriblement mutilée dans un terrain vague de Los Angeles. Entre autres, sa bouche avait été horriblement élargie de part et d'autre par deux entailles vers les oreilles, torture réservée à quelqu'un qui a « parlé » et rompu la « loi du silence ». Elle avait été proprement découpée en deux, par un outil industriel qu'on ne trouve pas à tous les coins de rue ; le hasard faisant comme toujours bien les choses, il y avait un site d'abattage *casher* disposant de ce genre d'outil industriel peu commun à quelques centaines de mètres, ce qui provoque la vertueuse indignation de la Juiverie calomniée dès qu'on évoque ce fait ; le site sacré d'abattage judaïque ne fut évidemment pas investigué, et aucune piste ne mena au moindre coupable. La thèse qui a beaucoup servi du tueur isolé psychopathe ne tient évidemment pas la route, et il aurait fallu trouver un gang de criminels psychopathes liés à Hollywood, ce qui n'est sûrement pas très difficile, à moins de ne pas vouloir les voir, ou de ne même pas oser y songer. La victime avait également été totalement vidée de son sang, ce qui est la pratique rituelle de l'abattage *casher*, et aussi

du « crime rituel juif » pratiqué généralement sur de jeunes enfants *goyim* mâles. Plus encore, le découpage en deux n'est pas un mode de torture et d'exécution courant ; il n'est relaté, par plusieurs auteurs horrifiés par un tel sadisme, que dans l'Antiquité, à propos de massacres de chrétiens perpétrés par des Juifs. Mais gare à qui ose voir de telles signatures ! Pour moi, qui ai plusieurs fois failli être leur victime, et qui le serai peut-être un jour, je ne crains plus ces monstres, et seule leur destruction m'importe.

En Juin 1947, l'éminent boss du Syndicat du crime judéo-italien, Benjamin « Bugsy » Siegel, était assassiné à Beverly Hills, la banlieue résidentielle des stars d'Hollywood. Siegel, un judéo-mafieux impitoyable, était de toutes les *parties* d'Hollywood ; je ne sais si le règne de la mafia sur Hollywood date de lui, ou s'il a eu des précurseurs ; en tous cas avec Siegel, les liens entre le monde du crime et celui du cinéma deviennent quasiment publics à Hollywood. Drogue, racket et prostitution deviennent des parts essentielles du paysage. La police ne retrouva pas ses assassins ; comme dans la plupart des assassinats de personnes importantes, il suffit de regarder en direction de leurs successeurs. Dans des temps plus anciens, plus frustres ou plus francs, ça n'embarrassait

pas le meurtrier d'un Empereur de prendre tout simplement sa place ; les temps modernes ont ajouté le mensonge et l'hypocrisie, mais les meurtres ont toujours lieu. Dans le cas de Siegel, il s'agit sans doute de Meyer Lansky, sommet du Syndicat du crime, et de son protégé Meyer Harris « Mickey » Cohen, envoyé par lui à Los Angeles, qui deviendra le successeur de Siegel. Mickey Cohen, disposant de fonds considérables, sera l'un des « rois » d'Hollywood, et c'est lui qui imposera sur les plateaux en tant que *sex symbol* Norma Jeane Mortenson, transmutée en Marilyn Monroe ; Mickey Cohen fut également le patron de Ira Allen Sachs, dit « Bobby Hollander », un petit judéo-mafieux qui fera carrière dans la pornographie en plein « boom », et recrutera Colleen Applegate dont il fera « Shauna Grant », dont le destin qui semblait tout tracé par les judéo-mafieux était sans doute d'être un clone de Marilyn.

En Juin 1958, le bras droit de Mickey Cohen, Johnny Stampanato, était tué par la fille de Lana Turner, une grande actrice d'Hollywood qu'il brutalisait et menaçait de mort ; il était l'un des amants de Lana Turner. Les relations entre la mafia et le cinéma étaient à leur zénith à Hollywood ; et un gangster suffisamment haut placé trouvait sans doute naturel de brutaliser et menacer une

star. Racket, extorsion, drogue, prostitution ouverte ou dissimulée, manipulation des studios, le territoire d'Hollywood était un fief dont les seigneurs impitoyables étaient les membres de la judéo-mafia.

Plus proche de la mort de Colleen, en aout 1980, la très belle *playmate* et actrice Dorothy Stratten était assassinée par le juif Paul Snider, qui l'avait découverte, avait envoyé des photos d'elle à *Playboy*, était devenu son amant, « manager » et même mari, et ne supportait pas que sa créature veuille le quitter pour un univers moins contraignant. D'ascendance hollandaise, cette superbe blonde avait un air de fraîcheur et d'innocence très proche de celui de Colleen Applegate, un ticket gagnant dans le monde frelaté d'Hollywood. Comme Stratten le quittait pour un réalisateur juif d'Hollywood, la solidarité judéo-mafieuse ne fonctionna pas dans ce cas, et Snider se suicida.

Le 7 Juillet 1983, la magnifique Vicki Morgan, qui avait été la maîtresse choyée du milliardaire décédé Alfred S. Bloomingdale, était sauvagement assassinée à Los Angeles. Avec Bloomingdale et ses amis, elle avait participé à de très nombreux rituels sadomasochistes « lourds » ; parmi les proches amis de Bloomingdale figurait l'ex-acteur d'Hollywood et syndicaliste gangster

Ronald Reagan, alors président des USA. Vicki Morgan, manquant d'argent depuis la mort de son maître, s'apprêtait à faire publier un livre où elle raconterait par le menu ses expériences, et ceux qui y participaient ; son meurtre, extrêmement haineux et brutal, parvenait à point pour la faire taire définitivement. Son colocataire, un homosexuel, cocaïnomane et sidaïque, prit le meurtre sur lui ; si cela est vrai, pour une fois le hasard aurait vraiment bien fait les choses. Mais ce n'est pas non plus impossible, si le cocaïnomane utilisait de la « freebase », de la cocaïne pure qui décroche totalement les usagers de la réalité et des affects ordinaires ; un dealer de *freebase* peut faire commettre les pires crimes à l'esclave en manque et endetté, ainsi qu'on le verra quand le *pornstar* John Holmes participera au massacre tout aussi répugnant de Laurel Canyon sur ordre d'Eddy Nash. Ce nouveau meurtre dans le monde occulte du pouvoir, de la cocaïne et du sexe, dont le monde de la pornographie est en quelque sorte la façade publique, ne pouvait pas passer inaperçu, et Colleen pouvait deviner le sort qui l'attendait si elle « parlait ».

Mais le « suicide » qui évoque le plus celui de Colleen est celui de Marilyn Monroe. Non seulement par son mode opératoire, mais aussi par son évident bidonnage,

la couverture cynique par une police manifestement complaisante aux assassins, et sa motivation. Une foule d'indices pointe vers les meurtriers, qui ne sont autres que le psychiatre et le généraliste de Marilyn, les docteurs Greenson et Engelberg, tous deux Juifs ; leurs déclarations sont incohérentes, contradictoires, et ont été plusieurs fois remodelées pour coller tant bien que mal aux évidences de la scène de crime. Marilyn était censée s'être suicidée au Nembutal, dont il y avait des comprimés sur sa table de nuit ; malheureusement les meurtriers avaient oublié de disposer aussi au moins un verre d'eau permettant d'avaler ces comprimés ; on retrouvera une dose énorme de Nembutal dans son sang, mais aucune trace dans son appareil digestif. Elle était allongée à plat ventre, les mains le long du corps, les jambes allongées, une position incompatible avec une mort par overdose, qui occasionne des convulsions ; le corps avait été manifestement déplacé. De plus, son corps disparaitra pendant dix heures avant d'être amené à la morgue pour autopsie, et personne ne sait ce qui est arrivé pendant ces dix heures.

Plusieurs détails importants du *cover-up* lient les « suicides » de Marilyn et Shauna, comme si le second

était la répétition du premier, quoique exécuté d'une manière plus professionnelle. Dans les deux cas, les policiers dépêchés sur la scène ont immédiatement conclu à un meurtre, et s'en sont confié plus tard à des journalistes, et dans les deux cas, un « témoin de confiance », une femme *goy* insoupçonnable, a fourni un témoignage permettant de corroborer la thèse d'un « suicide ». Dans le cas de Shauna Grant, il s'agit de Brenda Rosenow, qui s'est plusieurs fois contredite et s'est prudemment réfugiée dans le silence ; dans le cas de Marilyn, il s'agit de sa gouvernante, Eunice Murray, qui modifiera plusieurs fois son témoignage pour le faire coller à peu près avec les déclarations des deux médecins et les constatations des policiers ; Eunice Murray disparaîtra rapidement dans un avion pour l'Europe. Plus de vingt ans plus tard, Murray sera interviewée dans un programme de la BBC à propos de la mort de Marilyn ; elle répétera consciencieusement la version finale et officielle des évènements, mais à la fin de l'enregistrement, croyant les micros débranchés, elle laissera échapper : « *Why, at my age, do I still have to cover this thing?* » : « Pourquoi, à mon âge, est-ce que je dois encore couvrir (camoufler) ça ? » ; elle confia ensuite, hors micro, que, quand les médecins arrivèrent, Marilyn était vivante.

Le lendemain Marilyn devait rencontrer Ted Kennedy, pas pour la gaudriole, mais pour une affaire sérieuse ; Kennedy était en pleine investigation du judéo-mafieux Jimmy Hoffa, et de ses connexions et donneurs d'ordre, et il est certain que Marilyn en savait un rayon sur la judéo-mafia des studios et la toute-puissante judéo-mafia des financiers. Le père Joseph Kennedy avait été un temps producteur à Hollywood, il en avait probablement été éjecté par la Juiverie, et il devait aussi en connaître un rayon sur la question, mais ne pouvait évidemment servir de témoin. Sans que j'aie la moindre preuve, et en me fondant uniquement sur cet indice que ce ne sont pas des connaissances générales, mais la connaissance de faits précis qui peut motiver la décision de liquider quelqu'un qui en sait trop, je crois que Marilyn en savait très long sur plusieurs personnages importants d'Hollywood, qu'elle était tenue de fréquenter, la plupart du temps sexuellement ; la judéo-mafia n'aurait pas liquidé Marilyn juste pour un Hoffa. La judéo-mafia du spectacle, de la psychiatrie et de la psychanalyse exerçait sur elle un contrôle totalitaire, et ce contrôle s'exerçait aussi à un niveau de pouvoir plus occulte ; on retrouva dans sa maison un système de micros et d'écoutes téléphoniques réparti dans toutes les pièces, et ce système

était une exclusivité du FBI ; cette emprise était telle qu'on peut penser que Marilyn, passée par plusieurs institutions pendant son enfance, aurait été enrôlée dans le programme Beta de *mind control* de l'opération MK-Ultra, le programme qui crée des esclaves sexuels, et pour les mieux contrôlés, des *presidential models*, c'est-à-dire des esclaves sexuels dont on est certain qu'ils ne raconteront jamais ce qu'ils ont pu voir, entendre et faire.

> « Marilyn ne pouvait se permettre des émotions quand il lui fallait dormir avec des vieux tout ridés pour survivre dans le métier. Elle devait se protéger en se "débranchant" virtuellement de ses émotions pendant ces moments-là – comme si elle jouait un rôle pour s'extirper de l'horreur de la situation. Quand ces riches magnats haut placés possédaient son corps et son âme, elle ne pouvait vivre par elle-même. Ce furent des moments, me disait-elle, où elle rentrait chez elle épuisée par des séances de photos et de vieux schnocks puissants lui téléphonaient et elle en avait la chair de poule. Après certaines horreurs de ces séances de sexe, elle restait sous la douche pendant plus d'une heure. Elle voulait se laver de la terrible expérience qu'elle avait endurée. »

June DiMaggio, *Marilyn, Joe and Me*

Ce qui est certain en tous cas, c'est que Marilyn vivait dans un régime de pure terreur, et que vers la fin de sa vie, elle n'arrivait plus à le dissimuler. Le producteur Henry Weinstein dit à son propos :

> « Très peu de gens vivent dans la terreur. Nous vivons tous de l'anxiété, de la tristesse, des peines de cœur, mais là c'était une terreur purement animale. »

Cité dans Anthony Summers, *Goddess*

Qu'elle ait été enrôlée dans un programme MK-Ultra ou pas, la base sur laquelle se fondaient ses contrôleurs judéo-mafieux, la terreur de Yahweh-Moloch, était bien la même que dans le programme, et on retrouve les mêmes acteurs, managers, entraîneurs, psychiatres et psychanalystes. Transmutée de Norma Jeane Mortenson en Marilyn Monroe, et même convertie au judaïsme, elle était totalement prisonnière de l'image que les judéo-mafieux, cabalistes et « psys », avaient construite pour elle, exactement comme Colleen Applegate le sera de l'image de Shauna Grant.

Et il y a beaucoup d'indices que, quand elle a été assassinée, elle s'était décidée à en sortir. Ceux qui ont vu

le dernier film de Marilyn, *The Misfits*, de l'excellent John Huston, l'un des rares *goyim* ayant subsisté dans le monde d'Hollywood colonisé par les Juifs, se rappellent cette scène où, excédée et hors de tout contrôle, elle crie : « *Liars, liars!* » (Menteurs, menteurs !) aux prédateurs de chevaux sauvages, tout un symbole. C'est une scène plus vraie que nature, et très impressionnante. Le scénario en avait été écrit par Arthur Miller, dramaturge juif, ex-mari de Marilyn, dont elle se plaindra de la cruauté, voire du sadisme ; il n'est pas difficile de voir comment cette scène est une transposition de la réalité. Cette destruction abjecte de chevaux sauvages pour les transformer en viande d'abattoir contre un peu d'argent est une transposition symbolique de la pression criminelle incessante qu'exerce la monnaie sous contrôle juif, sans foi ni loi, contre la nature, pression que la belle et sensuelle Marilyn, tout comme Colleen, perdue dans ce gigantesque lieu d'abattage qu'est Hollywood, ne connaissait, dans sa chair, que trop bien. Surveillée en permanence par un psychiatre et un docteur judéo-mafieux, ayant programmé un rendez-vous avec Ted Kennedy, elle avait signé son arrêt de mort.

À peu près personne n’a osé concevoir le plus immonde, le plus invraisemblable, que ce soit le propre psychanalyste juif de Marilyn qui ait, au moins, organisé la mise en scène du suicide, raconté à qui voulait l’entendre combien elle allait mal, chanson que je connais bien pour l’avoir entendue au sujet de Colleen, et très probablement aidé à la liquidation elle-même. Pourtant, on le retrouve partout, toujours présent ; mais il était, bien sûr, totalement inconcevable de le suspecter. Pour moi aussi, l’horreur de droguer et prostituer une magnifique gamine de dix-huit ans, puis de l’assassiner, était inconcevable ; c’est toujours ce qui est inconcevable qui est le plus probable, parce que l’inconcevable est toujours la meilleure des protections. Je me suis bâti là-dessus une sorte de philosophie qu’on pourra trouver étrange, mais je crois que, globalement, elle fonctionne.

Quelque temps après avoir écrit mes soupçons sur Greenson, j’ai appris que des témoins, dont un ambulancier appelé pour transporter Marilyn inconsciente, mais pas morte, l’avaient vu lui plonger une grosse seringue dans le cœur, puis se relever et déclarer : « Elle est morte. » L’acte de Greenson aurait été motivé par le fait que Marilyn menaçait de rendre public le fait qu’elle au-

rait été sa maîtresse, et qu'elle menaçait les frères Kennedy de même ; la mafia avait sans doute aussi beaucoup à perdre, bref, elle se serait mis tout le monde à dos. Ce serait totalement suicidaire, dans ce genre de situation il est nettement plus prudent de biaiser que de menacer, et Colleen par exemple avait promis de ne jamais rien révéler sous peine de mort, ce qu'elle ne s'est assez probablement pas décidée à transgresser. Ou au moins, quand on a des éléments sur plusieurs ennemis, comme un agent double, on vend l'un pour obtenir la protection de l'autre. N'y aurait-il donc aucun commanditaire principal ?

Il y a une circonstance particulière de l'assassinat commis par Greenson, c'est qu'il a assassiné une Juive. Marilyn s'était convertie au judaïsme, sans doute par opportunisme, et comme une espèce de police d'assurance, sachant bien à qui elle avait affaire. En effet, la loi juive, qui pour tout Juif respectable est infiniment supérieure à la loi ordinaire des gentils ou *goyim*, autorise le meurtre des gentils, sauf dans le rare cas où il va contre les intérêts de la Juiverie, mais n'autorise pas le meurtre d'un Juif ou d'une Juive. Il faut pour y être autorisé l'approbation des autorités religieuses, seules aptes à décider de l'intérêt supérieur du Peuple Élu. Je sais bien que la conversion de Marilyn était probablement folklorique,

mais quand même, pour un Juif la loi juive fait l'objet d'un respect fétichiste et obsessionnel que les gentils, qui n'ont jamais fait *shabbat* ou mangé *casher*, ont de la peine à imaginer. Je suis donc persuadé que l'assassinat de Marilyn était conforme aux intérêts supérieurs de la Juiverie, quels qu'ils aient été, et a été autorisé par les autorités judaïques.

Enfin, le mode opératoire du *cover-up*, le camouflage ou la couverture du crime, est le même dans les cas de Colleen et Marilyn, et probablement beaucoup d'autres que je ne connais pas. C'est en quelque sorte une routine. Si le meurtre est décidé, programmé, mis en scène, et que même le rôle des témoins, et les éléments à cacher prioritairement, sont prévus dans les grandes lignes, il n'est pas possible de mettre dans le secret par avance tous les policiers qui peuvent être dépêchés sur l'affaire. Aussi bien pour Colleen que pour Marilyn, les policiers d'investigation envoyés pour faire les premiers constats ont tous deux immédiatement conclu à l'évidence d'un meurtre, et l'ont confié ensuite à un journaliste ; ce n'est qu'ensuite qu'un coup de téléphone bien placé, à leur hiérarchie, a donné les instructions de camouflage, qui ont fait réduire le rapport de police à une simple page décrivant

un suicide. Quant à ce coup de téléphone, ou autre intervention sur un canal privé, il ne peut avoir que deux origines. Soit il s'agit d'une corruption pure et simple, émanant de la mafia ; c'est possible puisque Colleen m'a affirmé que la judéo-mafia « paie la police », ce qui m'a été confirmé par ailleurs, mais c'est fortement voyant, et on peut imaginer qu'il y aurait un grand risque que l'un des policiers vende la mèche, se livre à un dangereux chantage, ou en appelle à la hiérarchie. Soit il s'agit d'une intervention de la hiérarchie elle-même, contre laquelle il est impossible de se rebeller, et dans ce cas il n'y a qu'une invocation possible : la « sécurité de l'État » ou le « secret défense » qui seuls permettent de classifier des informations comme « confidentielles » et de justifier un *cover-up*. Soit aussi, comme il est probable dans les affaires mêlant la judéo-mafia et les services gouvernementaux, un mixte des deux, résultat d'une concordance d'intérêts qui dépasse largement le cadre des enquêtes criminelles. Savoir qui a donné les instructions de *cover-up* nous amène directement aux commanditaires de l'assassinat.

Comme Marilyn Monroe, généralement confinée à des rôles de *sex-symbol* idiote, Colleen était intelligente, même quand elle était abrutie par la cocaïne ; ce n'est pas

ce qu'on attend d'une *sexy doll*, qui est une ressource dont on fait la publicité et qui est vendue sur les écrans et aux puissants du moment, et cela la rendait potentiellement dangereuse. Elle aimait écrire, et même dans l'abrutissement des *parties* hollywoodiennes mêlant *big business*, drogue et sexe, elle continuait à le faire. Mon rêve a été, aussi, de faire une « œuvre à deux mains », une œuvre littéraire qu'on aurait composée ensemble, l'un pour l'autre, l'un avec l'autre ; j'aurais adoré cela, que nous nous inspirions mutuellement ; à défaut j'écris aujourd'hui à sa place, absente. Je suis devenu sa voix, puisqu'elle n'en a plus d'autre dans ce monde.

Voilà ce que dit Colleen :

« *There is more darkness in United States than anyone could ever, ever imagine.* »

: « Il y a plus de noirceur aux États Unis que personne ne pourrait jamais, jamais l'imaginer. »

Et elle sait de quoi elle parle, elle a pénétré jusqu'au cœur de la Bête.

De nombreux indices fort visibles indiquent que Colleen a été assassinée, mais ce que personne ne pouvait trouver, c'était le mobile du crime. Et, comme les faits sans cause n'ont aucune place dans nos visions du

monde, nous préférons souvent modifier notre vision des faits, pourvu qu'on leur propose une cause cohérente. Colleen était bien connue à Hollywood, parce que sa jeunesse, sa fraîcheur, et cette aura spéciale qu'elle avait la rendaient irrésistible, dans un monde qui est obsédé par le sexe. La faire disparaître en « arrangeant » un suicide était loin d'être une chose facile, et ce n'était pas un travail d'amateur : il fallait s'assurer la complicité, non seulement de la police, mais aussi de quelques « témoins » choisis qui pourraient raconter à qui veut l'entendre l'histoire de la pauvre fille droguée et déprimée. Pour quelle raison les judéo-mafieux pornographes, vers qui tous les regards se sont évidemment tournés, auraient-ils pu vouloir l'éliminer, en mobilisant pour cela d'importantes ressources ? Le blâme, qu'il s'agisse d'un suicide ou d'un meurtre, allait forcément retomber sur eux, et dans un cas d'une telle importance, ils devaient nécessairement en référer à leurs supérieurs, protecteurs et financiers, nommément, le boss de la mafia pornographique, Reuben Sturman, et peut-être certains « intérêts » plus haut placés. En quoi Colleen aurait-elle pu les mettre en danger ? En répétant publiquement ce qu'elle m'avait dit, qu'elle était soumise à un chantage de

meurtre ainsi que toute sa famille, et que la cocaïne enchaînait les gamines qui s'étaient laissé attirer par l'argent dit « facile » et la célébrité de « star » du porno ? Ça ne constituait qu'à peine un scoop, tout le monde à Hollywood était au courant, et cela ne pouvait faire qu'un article de plus, vite oublié, dans quelques feuilles à scandale. En 1980, la très célèbre vedette de *Deep Throat*, « Gorge profonde », Linda Lovelace, avait fait paraître un livre, *Ordeal* (épreuve, calvaire), sur son expérience horrible dans la pornographie ; la judéo-mafia fit paraître en masse des articles jugeant qu'elle délirait, qu'elle voulait se rendre intéressante, ou qu'elle était mue par la malveillance, écrasant la pauvre star renégate sous un nouvel opprobre, et ça en resta là. Je ne serais pas excessivement étonné que certains l'aient accusé de bigoterie et d'antisémitisme. Qu'est-ce que cela pouvait apporter à Colleen ? À peu près rien, sinon d'apparaître comme une idiote naïve, alors qu'elle avait par ailleurs réellement un statut de « star », confirmé par les hôtels de première classe et les limousines. Tout indique qu'il faut chercher plus haut, dans des intérêts bien supérieurs à ceux de la pornographie, ceux qui se sont débarrassés de Vicki Morgan et de Marilyn Monroe.

La relative indifférence du public américain aux témoignages et histoires des *pornstars* est en soi un phénomène intéressant. Pour moi qui ai approché ce monde, sans comprendre pendant longtemps de quoi il s'agissait, c'est déjà un monde particulièrement horrible, quoique selon Colleen, les mondes qu'elle a connu ensuite, celui des grandes « affaires » et de la politique, soient encore pires. Comment le monde américain a-t-il été amené à tolérer cette prostitution massive d'adolescentes ou de jeunes femmes attirées par la célébrité et par l'argent ? Et cela dépasse la simple tolérance d'un fait que l'on connaîtrait et que l'on déciderait de tolérer, en réalité il s'agit d'un aveuglement collectif. Il est vrai que l'aveuglement pur et simple est ce qui résulte fatalement d'une tolérance qui ne connait plus de limites, une tolérance tyrannique. À la différence du monde politique, que la plus grande partie du public ne veut pas considérer comme intégralement mauvais, réservant le « mauvais » aux cibles désignées, le monde pornographique est considéré comme presque entièrement mauvais, mais quasiment rien n'est fait contre lui. C'est qu'il a reçu l'aval de la Cour Suprême des USA, qui a déclaré que la pornographie participait de la « liberté d'expression » ; il était donc licite, implicitement, de droguer, menacer, violer, prostituer

des gamines, à partir du moment où elles avaient signé un « contrat » avec le diable. C'était la « liberté » telle que la conçoivent, depuis très longtemps, les usuriers et autres escrocs de la finance, la liberté du prédateur sournois et l'esclavage des êtres sans défense. Cette abomination a été validée par la Cour Suprême, qui est l'une des institutions les plus corrompues au monde : elle ne doit répondre de ses agissements devant personne, et la judéo-mafia en occupe actuellement près de la moitié des sièges. On se demande ce qui a bien pu passer par la tête des « Pères fondateurs » des USA quand ils ont créé une telle institution aux pouvoirs quasiment illimités ; les vraies Républiques, et ne parlons même pas de l'idéal très lointain de la vraie démocratie, organisent avec la plus extrême rigueur le contrôle des pouvoirs, surtout en ce qui concerne les tentatives de corruption ; dans la République de Venise il y avait toujours deux Doges, parce que s'il est possible parfois de corrompre un élu, il est difficile d'en corrompre deux ; un Doge ayant failli, arrêté et convaincu de corruption – c'est-à-dire de trahison - par son confrère, fut décapité séance tenante sur les marches du Palais des Doges ; cela donne à réfléchir à ceux qui seraient tentés de faire passer leurs intérêts avant ceux du peuple. Bref, grâce à la Cour Suprême, la

pornographie est devenue exemplaire des « libertés » dont jouit la « démocratie » américaine, et il est devenu « anti-américain » de la combattre. C'est la même Cour Suprême qui en 1931 avait, sur les instances d'un avocat gangster juif, Samuel Leibowitz, et de deux autres avocats juifs payés par le Parti Communiste, révisé par deux fois sur des prétextes ridicules les condamnations par des jurys populaires de ceux que la presse nommera les *Scottsboro Boys* (les garçons de Scottsboro), une bande de Noirs qui avaient violé deux jeunes Blanches dans le Sud des USA. Leibowitz, appuyé par toute la presse « progressiste », fera de ce procès celui du « racisme », prétendant que ces innocents « garçons » étaient victimes d'un complot fondé sur des « préjugés », ouvrant la porte à une interminable guerre raciale contre les Blancs au nom de la « justice » et de « l'égalité », version américaine, qui est encore en cours aujourd'hui, et est prétexte à d'innombrables meurtres et viols « légitimes » de Blancs et Blanches par des Noirs, dont les médias vendus ne parlent quasiment pas. En réalité, cette Cour Suprême protège les pires exactions, et les transforme par l'effet de son pouvoir absolu en « vertus américaines » que presque personne n'ose contester, sous peine d'apparaître comme « anti-américain ». Et la Juiverie, que

Voltaire stigmatise comme la plus fanatique des races dans l'article « Fanatisme » du *Dictionnaire philosophique*, bombarde en continu, dans ses médias, tous ceux qui s'opposent à ses exactions avec des accusations de « fanatisme » et d' « intolérance », que par un glissement progressif, elle a réussi à confondre avec le « racisme ». Toujours le même système judaïque du « bouc émissaire », système unique et peaufiné pendant des milliers d'années, consistant à accuser ses victimes de ses propres crimes. Système caractéristique des psychopathies. Et tout ceci constitue le cadre très général, dûment institutionnalisé, de ce qui peut se dire, de ce qui doit se dire et comment, dans l'affaire de Colleen comme dans beaucoup d'autres.

Qui sont donc les « *cocaine heavies* », les « gros bonnets de la cocaïne » dont parle Colleen, et qui sont à coup sûr ses assassins ? Et que pouvait-elle donc savoir de si dangereux ? Ce n'est pas un scoop que le trafic de drogue, en particulier des drogues « dures » comme la cocaïne, est contrôlé par la mafia ; on sait également que cette mafia ne recule devant aucune sorte de crime, et qu'elle soudoie la police et la justice ; la seule chose que le grand public ignore, c'est que cette mafia n'est pas italienne comme dans les films d'Hollywood, mais judaïque ; tout

cela, Colleen le savait déjà quand elle m'a rencontré, mais elle ne craignait pour sa vie, à cette époque, que si elle ne remplissait pas ses contrats, pas en raison de ce qu'elle savait. C'est une situation banale à Hollywood que la judéo-mafia tienne à peu près tous les trafics, que ce soit celui de la drogue ou celui des gamines et gamins de dix-huit ans ou même beaucoup moins, et contrôle l'activité des studios pour empêcher que se dise toute vérité « antisémite » ou « raciste » ; personne n'y prête même plus d'attention, et si on n'en parle pas, ce n'est pas parce que c'est interdit et tabou, c'est parce que « ça va faire le jeu des nazis » et faire sortir Hitler de sa tombe comme un diable de sa boîte. C'est donc une position politique extrêmement honorable, de solidarité avec les victimes de l'immonde *Shoah*, voire, par extension, de solidarité avec tous les opprimés de la planète, qui fait que tout le monde ferme sa gueule et nie l'évidence des crimes ; l'honneur est sauf, et le mensonge et la lâcheté, par ailleurs tout à fait compréhensibles dans les circonstances de la terreur, se parent des vertus de l'héroïsme. Ceux qui osent faire quelques remarques banales se font rapidement vilipender comme « nazis », c'est-à-dire les suppôts modernes de Satan, voués à l'extermination des purs innocents que sont les Juifs ou les tarés des races inférieures, et ne vont

pas plus loin. Il fallait que Colleen sache quelque chose de plus terrible, au-delà des péchés véniels de la Juiverie que sont la corruption, la drogue, la prostitution, la rapine usuraire, la pédophilie, et la haine générale de l'humanité, pour se sentir ainsi en danger.

La période où Colleen fit, dans « le » monde d'Hollywood, les rencontres qui mèneraient à son assassinat est totalement occultée, sous le sceau d'un secret que personne n'a transgressé. Autant les commentaires abondent sur la période où elle était une personne publique, une superstar du porno, qui pouvait s'étonner que je ne sache pas qui elle était, autant ses activités dans le Tout-Hollywood sont frappées d'un secret qui s'apparente au « secret défense ». La seule information qu'elle ait laissé filtrer est qu'elle était liée à des barons de la cocaïne, des gens bien plus importants que son Jake emprisonné, et qu'elle savait des choses dangereuses. Les journalistes se sont montrés étrangement discrets ; personne n'a apparemment interrogé Francis Ford Coppola sur ce qu'il pouvait savoir de Colleen, alors que bien évidemment elle ne l'a pas fait apparaître à sa table aux *Erotic Film Awards*, une semaine avant son assassinat, d'un coup de baguette magique. L'histoire officielle était qu'elle était

avant tout préoccupée de son histoire avec Jake, et personne ne mentionne Coppola, comme s'il n'était qu'un détail sans importance ; c'est bien évidemment donner à ce Jake une importance qu'il était très loin d'avoir. Et également, on ne fréquente pas Coppola par hasard ; on l'a rencontré quelque part, dans un certain milieu, où l'on connait aussi beaucoup d'autres gens de même importance, et pas forcément dans le milieu du cinéma, où les gens de l'importance de Coppola, à l'époque, n'étaient pas légion.

Personne ne formule ce genre de remarque, qui est pourtant totalement évidente. Moi-même, j'ai mis très longtemps à pouvoir la formuler, des années, comme si une espèce de panneau d'interdiction empêchait qu'on aille voir de ce côté. Et il a fallu une intervention extérieure pour m'ouvrir un peu les yeux ; peut-être, laissé à moi-même, n'aurais-je jamais réussi à voir que l'affaire de Colleen n'avait, dans la situation où elle était au moment de son assassinat, que très peu à voir avec le petit monde de la pornographie, quoique ce monde soit bien évidemment un monde criminel ; dans l'échelle du crime, la pornographie n'est certainement pas au plus haut. J'étais sans doute, sans m'en rendre compte, forte-

ment influencé par le tir de barrage médiatique, qui insistait sur la relation avec Jake, la pornographie et le suicide, avec une force telle qu'au début, je doutais de moi-même, de Colleen, et de ce que j'avais vécu avec elle. La puissance de ces médias, que les politiciens se régalent à appeler le « consensus », la forme politicienne de la vérité établie par la propagande, est phénoménale, et peu d'esprits, qui s'imaginent libres, y résistent. Cela n'a rien de nouveau cependant ; dans les millénaires passés de zélés propagandistes ont fait croire que le Dieu des Juifs avait massacré tous les fils premiers-nés des Égyptiens, puis que le même Dieu génocidaire avait conçu Dieu sait comment un Fils empli d'amour pour l'humanité, pour que celle-ci, ingrate, le massacre ; le Fils de Dieu parfaitement bon massacré par les hommes avait un grand avantage sur les malheureux fils des Égyptiens parfaitement mauvais massacrés par Dieu, c'est qu'il pouvait ressusciter, et fonctionner comme un exemple éternel de la malignité de tous les humains ; si vous avez du mal à comprendre où sont le crime et l'innocence dans cette histoire abracadabrante, c'est que vous êtes hérétique ; d'autres zélateurs issus des premiers persuaderont plus d'un milliard d'humains dotés d'une cervelle comme tout

le monde que leur Prophète était monté tout vif au Paradis sur un cheval blanc, et que ce qui paraitrait pour un esprit ordinaire être des crimes commis par ce Prophète était des actions vertueuses inspirées par Dieu ; et on peut en emplir des volumes, ce qui a été fait. Voltaire s’était beaucoup amusé des idioties des dévots ; il n’avait pas encore vu la nouvelle propagande divine qui, au lieu de massacrer les « méchants », ferait du peuple élu une « victime », la chambre à gaz magique garantie « six millions », et le nouveau culte, plus lugubre encore que les précédents, qui allait plonger l’humanité dans un nouvel obscurantisme ; il ne pouvait pas imaginer, surtout, que les techniques du contrôle mental s’amélioreraient considérablement, comme toutes les techniques de notre ère, et relègueraient les sermons des prêtres au rayon des babils d’enfant. Nous sommes habitués à croire en une « libération », cela fait partie de nos mythes essentiels, mais, quand on voit que les « libérations » successives ont créé des formes plus insidieuses, mais aussi plus violentes, de contrôle, on ne peut que se demander s’il ne faudrait pas aussi se libérer du mythe de la « libération » pour voir la réalité en face. Sur ce qu’on peut faire quand on voit cette réalité en face, à vrai dire, sauf à suivre la

démarche de Thoreau, Nietzsche ou Ezra Pound, et s'isoler du monde, je n'en sais rien. Il y a tant à faire, et d'abord briser l'énorme chape de plomb médiatique, faire des médias la voix des peuples, et non celle des criminels et manipulateurs…

J'ai mentionné une intervention extérieure, et je ne peux décemment laisser cela dans le flou ; il s'agit de Colleen elle-même, ou la trace de Colleen qui subsiste dans ce monde, qui m'a contacté à travers l'un des ponts qui existent entre nos différentes réalités. Elle m'a indiqué, aussi, que bien que ces évènements datent de trente ans, il y avait encore une veille à leur sujet, et que ceux qui avaient la mauvaise idée de chercher la vérité risquaient fort d'être éliminés discrètement, tout comme elle l'avait été d'une manière assez voyante, mais contrôlée. Vous pourrez, bien sûr, trouver cette information invraisemblable, et continuer à croire que Colleen se serait suicidée ; mais si vous ne croyez pas à son suicide, vous devez forcément admettre que son élimination a été le fait de gens suffisamment puissants pour créer un black-out total sur les circonstances et les causes de son élimination, que personne n'a pu déceler jusqu'ici ; les seules hypothèses ridicules qui ont vaguement circulé sont celles de « bandes rivales » de Jake, sans que personne

ne se donne la peine de dire de quelles bandes il s’agissait.

Les « gros bonnets de la cocaïne » dont parle Colleen sont des gens qui trafiquent par centaines de kilos, et sont forcément au niveau du trafic international, dont le chiffre d’affaires se compte en milliards de dollars ; ce sont ces gens qui peuvent avoir porte ouverte dans le Tout-Hollywood, et évidemment pas Jake qui, avec ses quelques kilos, fait figure de petit dealer local. Et ces gens ne sont pas très difficiles à trouver, à condition de bien vouloir les chercher. Le livre du journaliste Gary Webb, *Dark Alliance*, expose une quantité énorme de détails sur le trafic dans les années 80, et en particulier sur le rôle de la CIA et du NSC, National Security Council ; Webb finira « suicidé » avec deux balles dans la tête.

Le trafic mondial de la cocaïne, au début des années 80, est tenu principalement par deux « cartels » colombiens, le cartel de Medellin et le cartel de Cali. Ces cartels avaient réussi le coup de force de s’implanter directement à la source du profit maximum, la vente aux consommateurs des USA, s’appropriant un marché énorme, et en pleine expansion, sur le terrain de chasse du Syndicat du crime judéo-italien de Lansky et Luciano, totalement dominé dans les années 80 par la Juiverie, et où les

Italiens ne jouaient plus que des seconds rôles. Le cartel de Medellin s'était approprié la Floride et le sud de la Côte Est, le cartel de Cali New York et le nord de la Côte Est ; ils n'avaient pas réussi, cependant, malgré de multiples tentatives, à pénétrer significativement le bastion du crime juif, Hollywood, et la côte Ouest. Les deux cartels étaient assez différents ; le cartel de Medellin était issu des classes populaires incultes, et se fondait principalement sur la violence et la terreur ; le cartel de Cali était plus sophistiqué, et avait organisé un vaste réseau de corruption et d'espionnage qui avait pénétré jusqu'aux services secrets US. Les deux cartels avaient passé des accords avec la Juiverie, mais à des niveaux très différents ; le cartel de Medellin, dirigé par Pablo Escobar, avait recruté Max Mermelstein comme interface judaïque en Floride, mais ce Mermelstein, arrêté en 1985, trahira les *goyim* hispaniques sans vergogne, contribuera à leur destruction et ne fera qu'une peine de prison ridicule, en récompense de son évident double-jeu ; le cartel de Cali avait au contraire des contacts et des collaborations au plus haut niveau de la Juiverie, et en 1995, dans un raid contre ce cartel, on trouva un ordinateur capable de surveiller toutes les conversations de Bogota, y

compris celles des ambassades et du Ministère de la Défense ; cet ordinateur provenait d'Israël, c'est-à-dire du Mossad, les services secrets israéliens au service de la Juiverie mondiale. La puissance de ces cartels était phénoménale, ils disposaient d'armées privées, qu'ils lançaient à l'occasion contre les groupes révolutionnaires de gauche, dans une espèce de guerre civile où l'État impuissant ne jouait que les seconds rôles. Aujourd'hui le trafic de cocaïne atteint des sommets, mais il ne fait plus la « Une » des médias ; la « guerre contre la drogue » de Ronald Reagan a été gagnée, mais par qui ?

La Californie, et Hollywood, étaient les bastions imprenables de la judéo-mafia, et également l'endroit où le président en exercice, Ronald Reagan, avait commencé sa carrière, dans un Syndicat aux ordres de cette judéo-mafia. Dans l'imagerie populaire, largement alimentée par Hollywood, Chicago est le haut-lieu du banditisme, mythiquement lié à la mafia italienne. Mais la Californie peut prétendre au premier rang du gangstérisme moderne, surtout dans sa version nouvelle, d'une alliance avec la CIA et autres services gouvernementaux plus ou moins « secret défense ». Robert Kennedy, ennemi juré de la conspiration judéo-mafieuse tout comme son frère John, sera assassiné par un Palestinien drogué et très

probablement piloté par un programme de *mind control* de la CIA, en Californie, à Los Angeles, à l'hôtel Ambassador, celui-là même où Colleen figurera seize ans plus tard en compagnie de Coppola pour les *8th Erotic Film Awards*, une semaine avant d'être elle-même assassinée. Il semble que la Juiverie toute-puissante d'Hollywood haïsse particulièrement l'esprit de rébellion ancré par des siècles de répression féroce au cœur des catholiques irlandais que leurs ennemis puritains biblolâtres, adorateurs de la Bible juive, appellent des « animaux ». La Californie, haut lieu du « rêve américain », de l'intoxication par les médias et par la coke, drogue des stars, était le lieu idéal d'où mener une contre-offensive judéo-mafieuse contre les Cartels sur le marché de la cocaïne.

La cocaïne était en tous cas un marché en pleine explosion, que la judéo-mafia ne laisserait hors de son contrôle à aucun prix. Bien avant qu'elle puisse asseoir son pouvoir sur le contrôle global des finances, des médias et de la politique, la Juiverie avait renforcé son activité principale, l'usure, par deux activités annexes, le trafic de drogues et le trafic d'esclaves. Toutes ces activités n'ont pas pour seul but l'enrichissement, leur but ultime est la mise en esclavage. Il n'est pas besoin de se référer à des œuvres « conspirationnistes » vilipendées, ou d'aller

fouiller dans le fatras du Talmud pour le comprendre, il suffit d'aller chercher dans la Bible, et même dans son premier livre, le plus sacré, celui de la Genèse. Bien entendu, la paternité juive du Christ, qui a donné à la Bible le statut de texte sacré pour les chrétiens, a très longtemps mis l'Église en porte-à-faux, puisque les immondes pratiques juives, inchangées depuis la Bible, devenaient de ce fait sacralisées ; situation qui n'a pas changé, bien au contraire, depuis que le peuple juif est considéré, ô ironie, comme un « peuple frère ». Dans *Genèse*, chapitre 47, versets 13-27, le texte sacré nous explique comment le juif Joseph, pour le compte du Pharaon, réduit les Égyptiens libres en esclavage : il faut stocker dans de vastes greniers les récoltes, organiser la famine, et vendre ces récoltes à un prix élevé pour assécher toute la monnaie disponible ; ensuite, quand les affamés n'ont plus d'argent disponible, on leur échange leurs possessions contre de la nourriture, et finalement quand ils sont à sec ils vendent leur liberté pour pouvoir manger. Le verset 27 conclut l'affaire en disant qu'Israël habita le pays d'Égypte, eut des possessions, fut fécond, et se multiplia, Alléluia ! Plus tard, dans l'*Exode*, on racontera que les esclavagistes israélites sont des esclaves,

que les Égyptiens excédés qui les ont chassés, en les laissant emmener tout l'or volé, sont d'abominables esclavagistes ; « et nos yeux sont retournés », dirait Rilke, quoique dans un sens beaucoup plus général ; c'est sans doute l'apport de la Juiverie à l'humanité d'avoir inventé, non pas le Dieu Unique, mais l'inversion totale, ou totalitaire, qui ravagera l'Occident sous les diverses formes du christianisme d'abord, de l'antiracisme ensuite ; mentir ne donne que des avantages partiels, il faut savoir mentir totalement, sanctifier les criminels et accuser les victimes, et en faire une routine. Il s'agit de parachever le crime en lui adjoignant sa couverture naturelle, la désinformation et la calomnie. Des millénaires plus tard, Orwell s'inspirera de ces pratiques dans ses slogans : » La guerre, c'est la paix », « La liberté, c'est l'esclavage » ou « L'ignorance, c'est la force. »

Dans le texte de l'Exode, c'est la monnaie qu'accaparent les escrocs qui est le moyen de la mise en esclavage ; la monnaie semble un moyen commode, et moins dangereux que la guerre, de se procurer des esclaves. Il faut comprendre que la monnaie, laissée à elle-même, porte fatalement cette potentialité. Même dans les sociétés les plus primitives, il existe des objets de valeur, souvent des objets « magiques » ; le célèbre « échange des femmes »

des anthropologues, en réalité l'échange des filles nubiles, passe par des formes primitives de monnaie ; on obtient un objet de valeur du clan d'à côté, ou simplement on établit et renforce une relation, en fournissant des filles, partant sans doute du principe qu' « un trou est un trou » et que ce qu'on obtient est supérieur à ce dont on se défait. Dans certaines sociétés, l'affaire se conclut par un viol pur et simple des gamines échangées ; je parlais de sociétés « primitives », mais cela inclut des cultures d'Afrique, du Maghreb, du Moyen-Orient, qui passent pour des « civilisations » selon les normes du « politiquement correct ». La monnaie comme moyen neutre des échanges, telle que l'imaginent les économistes, est une fiction qui n'a jamais existé, et ce serait une avancée de la civilisation de faire en sorte qu'elle existe ; c'est l'occasion de rappeler une fois de plus que la démocratie, et la liberté, impliquent que la Cité, ou le peuple, le *demos*, régule et contraigne la monnaie, cette chose qui, dans une boucle de rétroaction sans fin, crée des monstres et est créée par eux.

Le cas de la Pologne, où s'était installée une très importante communauté juive, a très bien été analysé par Soljenitsyne. Dans ce royaume extrêmement corrompu, les hobereaux avaient confié la gestion de leurs finances,

et la tâche de pressurer les populations, à des « fermiers généraux » et usuriers juifs, tout comme le Pharaon de la Bible confie ses finances au Juif Joseph. La Juiverie avait également acquis le quasi-monopole de la fabrication et du commerce de la drogue de l'époque, l'alcool, et incitait fortement à sa consommation par tous les moyens encore connus aujourd'hui des *pushers*, un mot qui signifie à la fois « pousseur » et trafiquant. Le premier but était d'enivrer le *moujik*, ce qui bien sûr fait les affaires du trafiquant, mais ce n'était pas assez. Une fois enivré, il s'agissait de lui faire signer un papier par lequel il empruntait, pour boire, une somme d'argent à un taux usuraire. Quand le pauvre *moujik* ne pouvait pas rembourser ses dettes qui enflaient à toute vitesse, il perdait tous ses biens, et finalement était réduit en esclavage pour que l'usurier juif puisse se rembourser sur la bête. Comme tous ces *moujiks* réduits en esclavage étaient slaves, le terme « esclave » vient de là, et cela donne une petite idée de l'importance de ce trafic immonde. Les rapports entre drogue et esclavage, et les formes modernes de l'esclavage comme la prostitution, sont connus depuis très longtemps, et la drogue est une arme dont la Juiverie ne peut pas perdre le contrôle au profit d'une éventuelle concurrence. Avec les finances et les médias, la Juiverie

s’est assuré du contrôle des drogues, y compris celles qui sont produites par les laboratoires pharmaceutiques qu’elle possède, parce que ce sont des dimensions stratégiques ; la drogue est indispensable au *mind control*, et la plupart des expériences du programme MK-Ultra de la CIA utilisaient des drogues, dont le fameux LSD. Même si les sommes en jeu sont colossales, ce n’est pas la seule motivation, ni sans doute la principale. La drogue est certainement, comme l’expérience de Colleen l’a révélé de manière spectaculaire, le plus efficace et le plus sournois des moyens d’asservissement total ; Aldous Huxley l’avait bien pressenti dans son « meilleur des mondes ». Au XIXe siècle, le « baron » anglais de papier Rothschild et le trafiquant cosmopolite juif Sassoon, qui deviendra lui aussi anglais de papier et baron par la suite, avaient obtenu l’appui de la reine Victoria et de l’Angleterre, puis celui d’une multitude d’aventuriers attirés par le goût du sang et l’éclat de l’or, pour dévaster la Chine et y imposer en toute « légalité » leur immonde trafic d’opium ; le contrôle et même le monopole des drogues, y compris pharmaceutiques, est une priorité pour la judéo-mafia, non seulement à cause des profits fabuleux, mais aussi et peut-être surtout, à cause des diverses formes de con-

trôle et d'asservissement, par addiction, chantage, malléabilité, que ces drogues permettent. À la fin du XXe siècle, la méthode de conquête, fondée sur l'utilisation des moyens du gouvernement, sera exactement la même qu'au XIXe ; il y avait cependant une différence de taille entre la guerre de l'opium du XIXe et la guerre de la cocaïne de la fin du XXe, c'est que la guerre de l'opium visait à intoxiquer et asservir le peuple chinois exotique, alors que la guerre de la cocaïne visait à intoxiquer et asservir le peuple américain que ce même gouvernement est censé représenter. Cette dernière opération devait donc être secrète, et ne pouvait passer que par les services secrets, en pleine expansion depuis l'assassinat de Kennedy, et dont l'un des membres éminents, G.H.W. Bush, était à l'époque vice-président des États-Unis. L'opportunité d'entrer solidement dans le marché de la cocaïne en en contrôlant le point chaud, celui du passage entre le monde sud-américain des *spics* de mixture indienne-hispanique catholique et le monde nord-américain des *gringos* judéo-protestants, se présentera avec les troubles politiques sud-américains, qui entraîneront une alliance entre les services secrets judéo-protestants et des narcotrafiquants liés à l'infâme dictateur déchu Somoza du Nicaragua, alliance qui alimenterait une force

terroriste meurtrière appelée les « Contras ». C'était la joint-venture de deux groupes criminels et traîtres, l'un dirigé par des trafiquants terroristes, et l'autre par le National Security Council, le plus haut degré du renseignement américain, qui a autorité à la fois sur la CIA et sur l'armée, et en l'occurrence ses aérodromes secret défense, très utiles pour un trafic de gros indétectable et sans barrières douanières. Les narcotrafiquants Contras étaient couverts par le NSC et tous les organismes gouvernementaux sous son contrôle, déversant la cocaïne à flots sur les États-Unis, mais principalement sur la Californie, les zones de la Cote Est (New York, Miami) étant déjà fortement investies par les « cartels » de Medellin et Cali. L'avantage pour les narcotrafiquants du Nicaragua était immense, et leur permettait d'élargir considérablement leurs parts dans le marché de la cocaïne, d'autant plus qu'à la même époque, le gouvernement de Ronald Reagan s'engageait officiellement dans une « guerre de la drogue » destinée à détruire le cartel de Medellin, d'abord, celui de Cali ensuite. L'avantage des judéo-mafieux et leurs complices adorateurs de la Bible ne se limitait pas à leurs intentions affichées, armer les « Contras » sous prétexte de « défendre la liberté », il était à bien plus

long terme, il s'agissait par l'intermédiaire des narcotrafiquants contras de contrôler l'un des réseaux d'importation de cocaïne aux USA, dont on ferait en sorte qu'il devienne le réseau principal. C'était une opération d'infiltration, un grand classique des services secrets, des réseaux de type franc-maçon, et, en remontant plus loin dans le temps, de la Juiverie en général, et en particulier de la dangereuse secte sabbatéenne ou frankiste adepte de la « fausse conversion » pour infiltrer le monde des gentils. Tout cela était frappé du sceau de la « sécurité nationale » américaine. C'est très exactement la position rêvée du prédateur gardien de la bergerie, mais est-ce si incroyable après tout, le pasteur qui « aime » son troupeau ne le transforme-t-il pas un jour ou l'autre en gigot ? Il y a eu de nombreuses fuites et enquêtes sur ces opérations qui étaient montées précisément au moment où Colleen fréquentait Hollywood ; je ne sais ce qu'il en est vraiment du marché de la cocaïne aujourd'hui ; ce qui est certain c'est que les cartels ont perdu beaucoup de leur puissance, mais que le trafic de cocaïne est florissant.

L'opération nécessitait de nombreux talents ; il ne s'agissait pas que de détruire les cartels et les réseaux criminels, ce qui est toujours assez facile quand il y a une volonté politique de le faire ; les exemples historiques

sont malheureusement maudits, il s'agit d'Hitler et Mussolini éradiquant le réseau criminel dans leurs pays en un an environ ; il s'agissait, ce qui est bien plus complexe, de récupérer la plus grande part possible du contrôle de ces réseaux au profit du pouvoir occulte qui règne sur la « démocratie » américaine, en laissant quelques généreuses miettes aux sud-américains pour leurs bons et loyaux services sur le terrain. Et les guerres sont toujours d'excellents prétextes, pour le pouvoir dit démocratique, censé devoir rendre compte de ses activités sauf celle du providentiel « secret-défense », pour être « obligés » de traiter avec les mafias criminelles ; la guerre contre les nationaux-socialistes et fascistes qui, appuyés sur le sentiment populaire, s'attaquaient à toutes sortes d'escrocs, de pervers et de criminels avait permis l'alliance des services secrets américains avec le syndicat du crime judéo-italien, et la guerre des Contras contre les « communistes » sandinistes a permis l'extension du réseau aux mafias sud-américaines, sous couvert une fois encore de « défense de la liberté » ; il s'agit toujours de mêler la guerre et l'extension d'un réseau criminel, dont les services secrets et le gouvernement sont en réalité les dirigeants ou les partenaires. J'avais bien vu, en rencontrant

Colleen, que « ce serait un crime », mais j'étais à mille lieues d'imaginer l'extension de ce crime.

L'infiltration et la prise de contrôle des réseaux criminels par les services secrets gouvernementaux, et par-delà les services secrets, par leurs commanditaires occultes liés à la haute finance, n'était pas une nouveauté ; c'était une pratique éprouvée, et peut-être aussi ancienne que les relations troubles entre le pouvoir et le crime. Elle prend toujours la forme, à l'origine, d'une joint-venture, une alliance sur un projet commun ; on notera c'est une technique similaire, par des prêts et entrées dans le capital, qui permet aux financiers de s'approprier les entreprises et les biens des peuples. La joint-venture entre le syndicat du crime et les services secrets US avait déjà, en 1984, une assez longue histoire, peut-être essentielle à la compréhension de ce que sont devenus les USA aujourd'hui. Elle se manifeste la première fois au cours de la guerre contre les nationaux-socialistes et fascistes, et chacun pourra juger si cette alliance apparemment contre nature est une simple opportunité, ou si elle est la première manifestation d'une tendance profonde et essentielle. Lucky Luciano étant emprisonné, les négociations qui mèneront à l'établissement de la joint-venture seront menées par son associé du syndicat du crime, le

judéo-mafieux Meyer Lansky. La Juiverie ayant conçu une haine impérissable contre le régime national-socialiste, qui l'avait dépouillée de l'opportunité de se repaître sans frein sur le corps d'une Allemagne sans défense, Lansky travaillait non seulement pour les intérêts du syndicat du crime, mais aussi pour ceux de sa race, double bénéfice. L'alliance, apparemment ponctuelle, portait sur l'aide que la mafia sicilienne, par l'intermédiaire de Luciano, apporterait aux États-Unis pour envahir et soi-disant « libérer » l'Italie. Ce n'était pas très difficile à obtenir, Mussolini étant un populiste, ennemi juré des mafias. Le seul point litigieux était, évidemment, de savoir jusqu'à quel point le gouvernement des États-Unis, à travers ses services secrets, était « mouillé » dans des relations avec diverses mafias. En réalité, grâce à la « libération », la mafia italienne prit le pouvoir sur tout le Sud de l'Italie, et devint une puissance de premier plan sur l'ensemble du pays, et contrairement à ce qui s'est raconté, la prise de pouvoir par la mafia en Italie n'était pas qu'un « mal nécessaire » ; vingt ans plus tard, avec l'assassinat de Kennedy, la même alliance des services secrets et de la judéo-mafia assistée de ses sous-fifres italiens, certaine d'une totale immunité, prendrait le pou-

voir aux USA, sous le contrôle des financiers. L.B. Johnson, qui succédera automatiquement à Kennedy, était juif par la lignée maternelle, donc totalement juif aux yeux des rabbins ; il avait des relations suivies avec Meyer Lansky, et ces deux hommes ont, sur leurs photos, le même type d'expression froide qui signe le grand criminel psychopathe. Il n'y a jamais de parenthèses et d'exceptions dans l'histoire ; elle manifeste toujours au contraire une étonnante continuité, surtout dans ses aspects les moins officiels ; le « changement » est toujours un attrape-nigaud, sauf dans les révolutions où le sommet du pouvoir est clairement identifié et brutalement renversé, et où l'ensemble de l'appareil du pouvoir est remodelé. La prise de pouvoir par des intérêts criminels hostiles au peuple, aux États-Unis, commence officiellement par la création en 1913 de la Federal Reserve Bank, cette banque privée dominée par les banquiers judaïques ; toute l'histoire des États-Unis, depuis cette date, et par extension l'histoire de l'Occident, est constituée d'épisodes plus ou moins tragiques de l'extension de ce pouvoir.

Une autre opération où se manifeste de manière éclatante l'alliance entre la judéo-mafia, devenue maîtresse absolue du syndicat du crime, et les services secrets des

États-Unis est l'assassinat de Kennedy, ce coup d'arrêt brutal à la démocratie, et aube du pouvoir absolu de la judéo-mafia au sens large, c'est-à-dire incluant les financiers, et des groupes maçonniques alliés. Il est connu que le père de John Fitzgerald, Joseph Kennedy, a fait tout ce qui était en son pouvoir pour éviter l'entrée en guerre des États-Unis contre l'Allemagne ; J.F. Kennedy avait repris en partie, au bénéfice de l'État et du peuple, le droit régalien, en principe intangible, d'émettre de la monnaie, menaçant ainsi le pouvoir des escrocs majoritairement juifs de la Federal Reserve Bank, qui émettent de la monnaie en faisant payer sur celle-ci des taux d'intérêt. Son père lui avait dit, apprenant cela : « Ils vont te tuer », mais John tout à sa lutte enracinée dans des siècles de révolte contre l'esclavage des Irlandais n'en avait pas tenu compte. C'est à ce moment qu'on voit apparaître un personnage d'une extrême importance à l'époque de l'assassinat de Colleen, George H. W. Bush, futur patron de la CIA et futur président des USA. G.H.W. Bush se trouve à Dallas le 22 novembre 1963, le jour de l'assassinat de Kennedy ; se trouvent également à Dallas deux criminels, des terroristes qu'il a fait libérer, et qui seront également utilisés comme agents secrets de la CIA dans l'opération

dite « Iran-Contra ». Bush n'a jamais répondu aux questions sur sa présence à Dallas ce jour-là, en si bonne compagnie ; sans doute atteint d'un Alzheimer précoce, il ne se souvient de rien.

Le personnage de George H.W. Bush, et ses affiliations, mérite une certaine attention. George H. W. Bush est l'héritier d'une famille richissime, et un initié de la fraternité maçonnique *Skull and Bones*, tout comme son père et ses fils. Cette société occulte, basée dans la prestigieuse Université de Yale, a été fondée par William Huntington Russell, un criminel enrichi dans l'immonde guerre de l'opium, qui a été menée avec la bénédiction et les armées de la Reine Victoria par les Juifs Sassoon et Rothschild, entraînant derrière eux les pires aventuriers du monde occidental ; les pillages et massacres de la Chine ont été un moyen privilégié de créer une nouvelle « élite » criminelle occidentale, qui se trouvait de fait liée aux entreprises de la judéo-mafia des Rothschild et autres financiers ; les *Skull and Bones* fourniront un bon nombre de présidents américains, surtout depuis que les résistances ont été éradiquées par l'assassinat des Kennedy, mais l'influence du réseau des criminels enrichis par la mise à sac de la Chine ne se limite pas aux *Skull*

and Bones ; l'un des grands-parents du Roosevelt qui organisera en sous-main la guerre contre l'Allemagne nationale-socialiste, bête noire des Rothschild, était également un criminel de la guerre de l'opium. George H.W. Bush sera directeur de la CIA pendant un an, en 1976-1977, à l'époque où celle-ci est sous les projecteurs d'une investigation par le Church Committee sur ses activés secrètes et illégales, euphémismes pour désigner ses activités criminelles. En 1975, le sénateur Church prévenait:

> « *If this government ever became a tyrant, if a dictator ever took charge in this country, the technological capacity that the intelligence community has given the government could enable it to impose total tyranny, and there would be no way to fight back because the most careful effort to combine together in resistance to the government, no matter how privately it was done, is within the reach of the government to know. Such is the capability of this technology.*
>
> *I don't want to see this country ever go across the bridge. I know the capacity that is there to make tyranny total in America, and we must see to it that this agency and all agencies that possess this technology*

operate within the law and under proper supervision so that we never cross over that abyss. That is the abyss from which there is no return. » :

: « Si ce gouvernement devenait un tyran, si un dictateur prenait la direction de ce pays, la technologie que les agences de renseignement ont fournie au gouvernement pourrait lui permettre d'imposer une tyrannie globale, et il n'y aurait aucun moyen de contre-attaquer, parce que les tentatives les plus précautionneuses de créer une alliance pour résister au gouvernement, aussi privées soient-elles, peuvent être connues par ce gouvernement. Telle est la capacité de cette technologie.

Je ne veux jamais voir ce pays traverser un pont au-dessus de cet abîme. Je sais qu'il y a là la capacité de rendre la tyrannie totale en Amérique, et nous devons faire en sorte que cette agence et toutes les agences qui possèdent cette technologie restent dans le cadre légal, et sous une surveillance appropriée, de telle manière que nous ne franchissions jamais cet abîme. C'est un abîme dont on ne peut pas revenir. »

La protestation de Church, plus que jamais d'actualité, arrivait bien trop tard. Les médias tenus par les judéo-mafieux accusèrent Church et son comité d'être des « traîtres » et d'être « anti-américains ». Cette accusation étonnante d' « anti-américanisme » lancée contre des gens qui défendent des valeurs américaines anciennes a tout de l' « inversion accusatoire » pratiquée à jet continu par la Juiverie, accusant le monde entier de ses propres crimes ; les seuls « anti-américains » parmi ceux qui ont la nationalité américaine sont d'abord et avant tout ceux qui sont membres ou complices de la judéo-mafia cosmopolite. Dans un discours très célèbre, J.F. Kennedy s'attaquait aux « sociétés secrètes », aux « serments secrets », qui sont incompatibles avec une société « libre et ouverte ». Son assassinat allait sceller dans le sang l'alliance entre l'empire du crime judéo-mafieux, les services secrets et le gouvernement des États-Unis ; vingt ans plus tard, avec l'élection de sa marionnette Ronald Reagan, cette alliance contrôle le pouvoir ; quelques années plus tard, quand George H. W. Bush est élu, elle est le pouvoir. Entre temps, d'autres acteurs sont apparus, de véritables « génies du Mal » comparables au Juif de Malte mis sous les projecteurs par Christopher

Marlowe, le contemporain de Shakespeare ; ce Christopher Marlowe, lui-même « ressource » des services secrets et mort assassiné, auteur généralement considéré comme infréquentable par la critique, était très apprécié de J.F. Kennedy.

En 1986, éclatait le scandale « Iran-Contras », qui donna lieu à une investigation par le Congrès américain. Il s'agissait d'une très étrange affaire dans laquelle, apparemment, des armes étaient vendues à l'Iran, par l'intermédiaire d'Israël, ce qui permettait la libération en contrepartie d'otages américains en Iran ; l'argent de cette vente secrète était affecté aux « Contras », des groupes paramilitaires qui semaient la terreur au Nicaragua pour renverser le régime « communiste » ou « socialiste » mis en place par les Sandinistes après la chute du dictateur Somoza. Cette opération secrète était auréolée de tous les bienfaits de la « liberté », l'idéal increvable sous la bannière duquel les États-Unis exécutent les pires opérations ; il s'agissait de « libérer » des otages, et de « libérer » le Nicaragua en aidant généreusement des « combattants de la liberté ». Sonnez trompettes ! Au cours des auditions par la commission spéciale du Congrès, un personnage central de cette opération, un nouveau type de « héros de la liberté », apparut : il s'agissait

du lieutenant-colonel Oliver North, membre de l'United States National Security Council, généralement appelé National Security Council, NSC, un conseil restreint d'une dizaine de membres, directement attaché au Président des États-Unis, et ayant prééminence, pour les questions de sécurité intérieure, à la fois sur l'armée et sur la CIA. Bien évidemment, comme il s'agit de « sécurité nationale », tout ce qui se fait et se dit dans ce Conseil est ultrasecret. Il y avait plusieurs avancées significatives depuis l'époque où la CIA de George H.W. Bush, profitant du secret entourant ses opérations, s'occupait entre autres de liquider un Président ; ces avancées se concentraient physiquement dans la personne du lieutenant-colonel Oliver North, militaire, spécialiste des opérations secrètes et Juif, pour ne pas dire judéo-mafieux. À cette époque le Secrétaire de la Défense, Caspar Weinberger, était également juif ; l'alliance avec les services secrets, incarnés par G. W. H. Bush, n'était plus suffisante pour la judéo-mafia, il lui fallait contrôler l'armée, indispensable pour réussir un coup d'État et instaurer le régime promis par Yahweh à son peuple élu, celui dans lequel il possède la terre entière, ainsi que tous ses habitants.

L'idée de faire un coup d'État pour établir la dictature de la judéo-mafia peut paraître rocambolesque, mais

pourtant, elle a été mise en pratique dans l'Empire communiste. Tous les dirigeants d'importance de la Révolution d'Octobre 1917 étaient juifs ou, plus rarement, demi-juifs, et ils furent largement financés par leurs congénères américains, Schiff et Warburg, qui venaient de s'approprier les finances des USA à travers la Federal Reserve, opération manigancée par Rothschild. Pourquoi les financiers « capitalistes » juifs de Wall Street finançaient-ils les révolutionnaires communistes juifs qui s'apprêtaient à s'emparer de la Russie ? Parce que, au-delà des apparences idéologiques, leurs objectifs sont les mêmes : asservir les Européens, se venger d'eux sous la houlette du Dieu Vengeur, posséder toutes les richesses de la terre et des troupeaux d'esclaves. L'usure, le prêt à intérêt, est un lent pillage des *goyim*, et l'un de ses noms dans le Talmud est « morsure », ce qui dit bien ce qu'elle est, un acte d'agression vampirique ; le but est aussi d'asservir, mais l'expérience communiste permettait un raccourci : par la destruction armée violente de dizaines de millions de Russes, et en particulier les meilleurs d'entre eux, susceptibles de faire de l'ombre au Peuple Élu, par leur transformation progressive en esclaves dans les usines, les kolkhozes ou les goulags, la promesse de Yahweh pouvait commencer à se concrétiser rapidement,

pour se répandre sur la planète entière. Il s'agissait, comme spécifié dans le Premier Commandement de l'Alliance, de détruire les peuples et leurs cultures.

Le scénario soviétique ne pouvait se répéter aux USA, à cause des célèbres « amendements » ajoutés à la Constitution des USA, et en particulier celui qui garantit la liberté des citoyens par leur droit imprescriptible de porter des armes. Mais la disposition qui faisait du Congrès la seule institution habilitée à créer la monnaie avait déjà été violée au profit d'usuriers judaïques, et il y avait bon espoir, pour eux, que la dépossession finale des Américains ne s'arrête pas en si bon chemin. Mais il fallait trouver un biais, un prétexte, qui ferait prendre le criminel pour le Sauveur providentiel. Ce prétexte serait une institution politique criminelle copiée sur une institution qui faisait les mauvais jours de l'empire soviétique, la « sécurité intérieure », connue en Occident sous les noms de « Tchéka », « Guépéou » ou NKVD, institutions criminelles génocidaires dont 80% des membres au moins étaient Juifs ; le National Security Council est le postulant américain au rôle de la Tchéka ; un certain nombre d'officines judaïques très puissantes, comme l'Anti-Defamation League, le B'nai B'rith, les loges maçonniques et autres organisations « antiracistes », se

chargent de « mettre la pression » sur l'Américain blanc pour le préparer à la future perte de ses libertés dans un « melting pot » totalitaire. Le seul moyen sûr de conserver ses libertés, ou mieux de les accroître, est de se débarrasser de l'emprise judaïque. Le système judaïque ou judéo-mafieux, qu'il s'intitule « communiste », « libéral », « démocratique », « antiraciste » ou « mondialiste », est toujours totalitaire.

La raison pour laquelle le « cas » américain nécessite un traitement particulier est que les Américains, ayant conquis leur territoire avec un fusil dans une main et une Bible dans l'autre, selon l'image classique, se considèrent eux-mêmes comme un nouveau « Peuple Élu » ; la Juiverie peut donc, à l'occasion, utiliser ce Peuple Élu de seconde zone comme allié, sans oublier pour autant son projet final de l'asservir. Mais la répétition de la Terreur brute des révolutions classiques, mise en acte par quelques milliers ou dizaines de milliers de fanatiques au plus disposant de gros moyens fournis par les usuriers, n'est pas possible à cause de l'armement du peuple, il faut trouver d'autres moyens de l'installer.

Avec le lieutenant-colonel Oliver North, les projets d' « état d'urgence » utilisant l'armée vont fleurir, pour ne venir à éclore qu'un peu moins de vingt ans plus tard,

le 11 septembre 2001. La gigantesque *psyop*, opération de guerre psychologique, du 11 septembre, ne peut se comparer, par son ampleur, qu'à celle de la *Shoah*, et comme elle, elle se fonde sur les services spéciaux de l'armée, incontournables quand il s'agit d'opérations secrètes de « sécurité intérieure ». Il est très peu probable qu'un Bush soit capable de gérer de telles opérations, et c'est là qu'interviennent les âmes damnées judaïques, munis à la fois d'une psychopathie existentielle due à leur circoncision, et d'une expérience ethnique multimillénaire dans les affaires criminelles ; âmes damnées dont le lieutenant-colonel Oliver North est sans doute l'une des pires. En 1984, il était membre du National Security Council, le Conseil de la Sécurité Nationale, un cabinet très restreint directement attaché au Président des USA, qui supervise non seulement les corps d'armée, mais aussi la CIA ; North était l'élément-clé des opérations secrètes, les *black-ops*, et il allait justement utiliser ses fonctions dans la « Sécurité Intérieure » pour mettre en place des opérations d'une perversité allant bien au-delà du machiavélisme ordinaire, et plus proches des manigances haineuses du Juif de Malte de Christopher Marlowe. Beaucoup d'analystes ont remarqué que les grandes *psyops*, opérations de guerre psychologique, ont

lieu précisément au beau milieu d'exercices de « sécurité », ce qui permet de les faire passer pour des simulations avant qu'on compte les vrais morts et les vrais dégâts. C'est ce qui s'est passé pour la *psyop* du 11 septembre, et pour la *psyop* de l'attentat du métro de Londres ; il est facile d'imaginer que ces scénarios maléfiques ont germé dans l'esprit psychopathe d'un Oliver North, et il y a beaucoup d'indices de cela.

La personnalité exceptionnelle d'Oliver North mérite un détour. Il est issu du corps des Marines, ce qui signifie qu'il a subi un entraînement déshumanisant, destiné à le transformer en « machine à tuer », selon les propres termes de ce centre d'entraînement un peu particulier, qui utilise des techniques de *mind control* assez avancées pour parvenir à ses fins. Cet entraînement, étant appliqué à un Juif circoncis du huitième jour, déjà entraîné dans la voie de la psychopathie du fait de cette mutilation précoce, ne peut produire qu'un super-psychopathe, une espèce de monstre ou de génie du Mal, un nouveau juif de Malte obsédé par l'assouvissement de ses pulsions de vengeance et de destruction. Et, un pur produit des États-Unis d'Amérique, dans leur phase ultime de corruption judéo-molochienne, une icône made in USA qui

pourrait revendiquer haut et fort le statut de « héros de la Liberté ».

Au cours des auditions de l' « Iran-Contra », on évoquera vaguement la possibilité d'un trafic de cocaïne, utilisant des moyens de l'armée U.S., lié à un trafic d'armes, non seulement avec les « Contras », mais avec des cartels de la drogue sud-américains. Ces allégations furent vite étouffées comme « anti-américaines », et quelques intervenants extérieurs trop bien renseignés disparurent rapidement ; certains continuent cependant à témoigner inlassablement jusqu'à aujourd'hui. La conduite des affaires américaines n'avait cependant plus grand rapport avec celle qu'imaginaient les Pères Fondateurs des États-Unis, elle devenait de jour en jour plus judéo-maçonnique, et de plus en plus criminelle. Ce sont des choses qu'il vaut mieux ne pas savoir, en encore moins dire, si vous voulez éviter que Satan transforme votre vie en enfer.

La récupération des réseaux de la cocaïne par la joint-venture de la judéo-mafia et des services secrets du gouvernement et de l'armée US, joint-venture intégrée dans la personne du lieutenant-colonel Oliver North, était de fait moins complexe qu'on pourrait l'imaginer. Matériellement, il suffisait de quelques avions transportant

quelques tonnes de cocaïne, de quelques « missions secrètes » régulières, et de quelques aérodromes militaires. Quand, avec l'appui du gouvernement des États-Unis et de ceux des pays indigènes, agissant officiellement, les réseaux sud-américains, les Cartels, seraient peu à peu démantelés, les réseaux de la joint-venture pourraient alors entrer en scène comme le principal débouché. Techniquement, la partie était jouée d'avance. Depuis la guerre du Viêt-Nam, le transport clandestin d'héroïne dans les valises de certains opérateurs, utilisant les avions militaires, et parfois même, dit-on, les cercueils de jeunes gens mort au combat, était devenu une habitude. Chacun sait, également, que l'occupation de l'Afghanistan par les troupes US et les divers opérateurs qui les accompagnent a occasionné une explosion de la culture et du trafic d'opium dans ce pays. Le principal problème, celui qui mobiliserait toute l'attention des opérateurs, était celui du maintien du secret. Toute « fuite » mettant en lumière la joint-venture pouvait créer des dégâts considérables, tout autant à la judéo-mafia qu'au gouvernement des États-Unis, si tant est qu'on puisse aujourd'hui vraiment les distinguer. Une guerre, comme celle du Viêt-Nam ou d'Afghanistan, était une couverture idéale ;

en ce qui concernait la cocaïne, la seule couverture globale était la « guerre contre la drogue », couverture extrêmement fragile si on découvrait qu'elle était l'occasion d'un trafic ; une autre couverture étant une « guerre de la liberté », celle des Contras, guerre qui n'était pas déclarée, et à laquelle le Congrès US s'était montré opposé. Cette soi-disant « guerre de libération » sera cependant bien utile pour monopoliser l'attention du Congrès ; il était de première importance que l'impensable, c'est-à-dire que les services secrets et la « sécurité intérieure » du pays soient parmi les maîtres d'œuvre d'un gigantesque trafic de cocaïne aux énormes profits, reste totalement occulté. Et cela, quel qu'en soit le prix.

Une telle prise de risque, aussi « impensable », par le gouvernement des États-Unis, et son âme damnée Oliver North, ne peut se comprendre que si les enjeux du marché de la drogue sont bien supérieurs aux enjeux simplement financiers ; il s'agit bien de membres des services secrets et de militaires au plus haut niveau du gouvernement, et s'ils tiennent à contrôler la drogue, c'est que celle-ci a, depuis longtemps, un rôle stratégique : elle est une arme, et une arme puissante. Ce n'est pas un hasard si, par exemple, les premières expérimentations sur le LSD ont eu lieu dans des laboratoires militaires, dans

une action commune avec la CIA, ou si Oliver North est avant tout un militaire. La drogue est une arme, qu'elle serve à détruire, comme l'opium et l'héroïne ont, au XIXe siècle, détruit la Chine dans une attaque conjointe de la royauté anglaise, nommément la reine Victoria, et de la Juiverie représentée par Sassoon et Rothschild, ou qu'elle serve de force de frappe, comme la cocaïne qui détruit tout sentiment d'humanité, créant à forte dose des êtres hyper-violents parfaitement adaptés au système de prédation néo-libéral. En suivant le fil de la cocaïne, cette drogue de l'élite, aujourd'hui popularisée en même temps que l'état d'esprit libéral, on peut comprendre une grande part des ressorts les plus cachés et les plus profonds du système.

Cocaïne, arme du contrôle

La drogue n’est pas qu’un accessoire commode dans la stratégie criminelle ; c’est une arme de guerre, et des plus puissantes. Elle s’attaque directement et sans faillir à ce que la propagande n’arrive à modifier que partiellement, et avec beaucoup d’efforts, les perceptions. Les répulsions et attirances naturelles n’existent plus, ni même le vrai plaisir et la douleur, tout est égal, tout est « cool », et tout va bien. Aux extases et aux douleurs que l’on peut ressentir dans les précieuses relations à ceux que l’on aime ou que l’on hait, se substitue un bien-être artificiel, acheté très cher dans un réseau criminel. La pire des ordures se sentira aussi bien sous coke que la crème des hommes. C’est le monde parfait où peuvent régner les psychopathes.

Aldous Huxley avait mis une drogue, qu’il appelle le Soma, au centre du fonctionnement de son *Meilleur des mondes*. Il y a beaucoup d’analogies évidentes entre ce monde régulé par un État Mondial et les avancées modernes vers un Nouvel Ordre Mondial ; il s’agit de la destruction des sentiments, de toute forme d’attachement, de la famille condamnée comme « pornographique », et

de la promotion d'une sexualité indifférenciée et récréative, de la drogue alliée à la sexualité récréative comme moyen du « bien-être », ce que dans la version moderne, on appelle le « vivre-ensemble », la fraternité socialiste obligatoire. Huxley s'était trompé sur la nature de la drogue de son *Meilleur des mondes* ; il connaissait bien les drogues psychédéliques et avait décrit les effets de son Soma selon leur modèle : un sentiment de fusion, de fraternité indifférenciée entre les humains, certes artificiel, mais assez proche de l'idéal du christianisme ; son Soma est une religion artificielle. La cocaïne, la vraie drogue des psychopathes mondiaux, est très différente : elle procure un sentiment de bien-être sans fusion, c'est une drogue de plaisir solitaire ; qu'on soit seul ou amoureux, ou dans une orgie, l'effet est fondamentalement le même ; l'autre devient le moyen d'accroître éventuellement son plaisir, il n'en est pas la source, il n'est qu'un objet ou une commodité. Seule la cocaïne « ne ment pas », selon le tube « *Cocaine* » de J. J. Cale, plus connu dans sa version reprise par Eric Clapton. Elle ne ment pas, elle procure automatiquement bien-être et maîtrise de soi, du moins tant qu'on peut s'offrir l'augmentation des doses due à l'accoutumance, la réaction du cerveau pour qui le plaisir est une récompense obtenue par une

séquence d'actions positives, et pas par une molécule. La cocaïne instaure un culte nouveau, tellement différent de tous les autres cultes ayant eu cours dans l'humanité qu'il passe inaperçu : celui du loup solitaire, prédateur, sans foi ni loi, sans attaches, sans empathie ni amour, « libre » de tout sauf de l'attachement à sa came, ne croyant qu'à l'argent et au « bien-être », un culte dissimulé, parfaitement adapté au capitalisme le plus féroce, et bien plus redoutable que tout ce que Huxley avait pu imaginer.

Il fait assez peu de doute que, depuis les années 80, tous les Présidents des USA, et leur entourage, utilisent la cocaïne, et que leur addiction est de plus en plus précoce, suivant en cela la tendance générale. La drogue, et les modifications des perceptions qu'elle entraîne, est un vecteur essentiel de l'avancée des psychopathes, et en particulier des psychopathes par circoncision, dans ce monde. L'appartenance au monde de la cocaïne était essentielle pour l'ascension fulgurante de Colleen jusqu'aux sommets ; son immense beauté et son charme ne suffisaient pas, dans un monde de psychopathes qui abhorrent et méprisent les « normaux » et leur sensiblerie ridicule ; il faut comprendre que l'addiction, et la vision altérée du monde qu'elle entraîne, est l'une des com-

posantes nécessaires du ticket d'entrée dans le monde sélect de la célébrité, du pouvoir et de l'argent ; si l'on n'est pas naturellement psychopathe, la cocaïne est le moyen artificiel de le devenir, au moins tant qu'on est *high*.

Quand Colleen disait qu'elle avait besoin de cocaïne « pour ne pas grossir » et « pour faire son travail », quand elle m'a rencontré, elle percevait sans doute la cocaïne comme une « aide » dans une carrière qui n'est pas de tout repos ; elle ne se rendait sans doute pas compte qu'il s'agissait de bien plus qu'une aide, il s'agissait d'une forme de personnalité altérée dans laquelle elle devait se fondre et disparaître, et cette forme de personnalité lui serait également nécessaire dans le Tout-Hollywood, où elle ne faisait pas, officiellement en tous cas, un « travail ». Son extrême sensibilité, et le fait qu'elle soit si naturellement douée pour l'amour, faisaient qu'elle n'avait absolument pas besoin de cocaïne pour jouir de la vie la plus enchantée qui soit, mais paradoxalement, ces dons faisaient que, si elle devait prendre de la cocaïne pour sa « carrière », elle devrait en prendre énormément pour compenser ce qu'elle avait perdu sur une île grecque, un jour radieux de septembre. Comme souvent, il s'agit de boucles de rétroactions dans lesquelles les effets deviennent des causes, ou de spirales infernales ; elle avait pris

de la cocaïne d'abord pour perdre quelques livres et devenir une « modèle » conforme à tous les canons ; ensuite, elle était entrée dans le porno, surmontant ses réticences, avec l'aide de cette cocaïne et pour en obtenir, avec en prime beaucoup d'argent ; enfin, totalement dégoûtée par le porno, mais ne pouvant et ne voulant pas renoncer à son statut de star d'Hollywood, devenu intimement lié à la cocaïne, elle n'avait d'autre choix que s'approcher de plus en plus du cœur du trafic, où abondaient la cocaïne et l'argent, en passant par le gros dealer Jake Ehrlich d'abord, et en arrivant finalement au sommet, les maîtres du trafic international. Si elle devait prendre de la cocaïne pour être belle et irrésistible, et c'était probablement devenu vrai quand, bien accrochée, le manque la plongeait dans des états dépressifs, rendus plus insupportables par sa séparation forcée d'avec celui qu'elle aimait, il était naturellement de son standing qu'elle s'alimente aux meilleurs sources ; sa beauté, son intelligence, son charme, et même son innocence faisaient avec la cocaïne un couple infernal ; toutes ses qualités, toute sa brillante apparence pouvaient s'effondrer, disparaître, si elle était confrontée au manque et à la dépression, et cela ne devait pas arriver, quel qu'en soit le

prix. Les Amérindiens du Sud, qui usent des psychotropes depuis des millénaires, appellent les drogues des « alliés », mais ils n'ont pas tardé à remarquer que chez les occidentaux, chez qui beaucoup des équilibres naturels ont été détruits, les « alliés » deviennent rapidement des « maîtres » tyranniques. Ce qui n'est finalement, par le révélateur puissant de la drogue, que la mise en lumière de la tyrannie globale qui règne dans ces mondes prétendument « libéraux » et « démocratiques ».

La cocaïne est la piste principale qui permet de comprendre l'assassinat de Colleen ; la seconde est le monde du Tout-Hollywood, et en particulier celui de ses évènements-phare, les « Parties » où se retrouve l' « élite », apparemment pour se distraire. En réalité, dans ces mondes le contrôle est roi, et on ne s'y amuse que pour exhiber son détachement, qui est une marque de supériorité et de pouvoir. La consommation massive de drogues, d'alcools, de partenaires, accroit un plaisir pervers, narcissique, qui est très éloigné des bonheurs et extases de l'innocence. C'est la perversion qui y domine absolument, parce que la perversion est au cœur du système.

« I watched people being coerced at the highest levels at parties of the elite, where cocaine was flowing, drugs, alcohol, whatever anyone wanted - sex with children, whatever - anything they wanted - people were given. It was perversion at the highest level. »

« J'ai vu des gens être soumis aux pires coercitions dans des *parties* de l'élite, où la cocaïne coulait à flots ; tout ce que les gens voulaient, des drogues, de l'alcool, du sexe avec des enfants, n'importe quoi, on leur fournissait. C'était de la perversion au plus haut degré. »

Brice Taylor, *Thanks for the memories*

Je connais ce monde, j'y ai figuré marginalement, quand je prenais de la coke et fréquentais les boîtes branchées ; quand j'y étais, j'en adoptais les valeurs, je les personnifiais même dans une certaine mesure ; le bien-être automatique, le contrôle et l'indifférence, le rejet des émotions perturbatrices et si peu « cool », c'était mon monde. Ce n'était pas le monde de l'élite, que je n'ai jamais aimé et dans lequel j'avais plusieurs fois refusé d'entrer, c'était le monde connexe de la mode, de la pu-

blicité, de l'élégance, et des artistes plus ou moins frelatés, où abondaient les femmes sublimes qui m'ont toujours attiré ; je n'y avais pour tout ticket d'entrée que mon apparence, et le fait que les filles, surtout les plus belles, étaient toujours mes complices, comme si nous partagions une fraternité implicite. C'est sans doute, aussi, quelque chose que Colleen a parfaitement senti, quand nous nous sommes rencontrés, même si ce n'est sûrement pas ce qui nous a réunis. L'élégance, c'est ce moment où la maîtrise se parachève dans la décontraction. Même si Hollywood, comparée au sens de l'élégance européenne, n'est qu'une tribu de primates exhibitionnistes, le sens de cette distinction y est présent, comme dans tous les lieux prestigieux. Et Colleen y brillait, tout simplement parce que Colleen ne pouvait pas ne pas briller, et en quelques mois seulement, était passée du statut de jolie gamine du fin fond du Minnesota à celui de « star ».

En 1984, comme dans le roman du même nom, le contrôle était devenu la préoccupation principale des élites ; c'était le résultat de plusieurs tendances, celles de la propagande et l'ingénierie sociale, telles qu'expérimentées en vraie grandeur dans le lavage de cerveau collectif de l'Allemagne vaincue, et celles de la cybernétique ; tout

cela était « dans l'air du temps » et à l'époque, je m'intéressais moi aussi à la cybernétique, l'ancienne science du contrôle, et à la nouvelle théorie des systèmes. Pour mémoire, c'était une attitude nouvelle ; on n'imagine pas un aristocrate du dix-huitième siècle se posant même la question du contrôle des masses ; l'aurait-il fait, il n'y aurait pas eu de révolution. En 1984, la puissance de ces contrôles pouvait paraître quasiment illimitée ; il y eut de ce fait une espèce d'*hybris*, d'ivresse d'un pouvoir qui pouvait s'imaginer sans limites, et cette *hybris*, dont le centre était Hollywood, se propageait aux élites du monde civilisé, et peut-être au-delà. La dérégulation libérale, jointe à l'enfumage généralisé des masses, ouvrait le champ des pires débauches, où les tendances psychopathes des gens de pouvoir modernes pouvaient s'exprimer librement. La mafia, et en particulier la judéo-mafia, faisait depuis longtemps déjà partie du « monde » d'Hollywood et de ses « parties » ; dans les années 80, l'ancien acteur syndicaliste mafieux, acteur assez médiocre mais enfumeur exceptionnel, Ronald Reagan, y avait amené les politiciens, et le monde généralement invisible des maîtres des services secrets. C'est dans ces « parties » organisées dans l'usine à rêves et à dollars d'Hollywood que

se tramaient des « affaires » spéciales, entre des partenaires qui ne pouvaient s'afficher ensemble ; c'est tellement public que le lieutenant-colonel Oliver North racontera à la commission du Congrès sur l'affaire « Iran-Contras » qu'il l'avait conçue « dans les toilettes » avec, soi-disant, un partenaire iranien. Aucun personnel en fonction ne pouvait évidemment confirmer cette rencontre, et c'est justement à quoi servent, entre autres, ces « parties ». Et c'est dans ce monde, à la fois fascinant et dangereux, qu'évoluait Colleen, quoi qu'elle en ait pensé, et même si elle le considérait comme le haut lieu du Mal, elle n'avait absolument aucun autre monde où aller. C'est là qu'elle pouvait trouver des sources abondantes de cocaïne, d'argent, et peut-être des aides substantielles dans la carrière d'actrice du cinéma « légitime » et grand public qu'elle voulait se construire. Tout le monde est à vendre à Hollywood, évidemment pas au même prix ; qu'elle ait fait du porno n'était pas infâmant, au contraire c'était une espèce de label d'authenticité garantissant qu'elle était à vendre, et appartenait de plein droit à ce monde qui abhorre les « normaux ».

La question de l'autonomie, ou de la relative liberté, de Colleen dans le monde d'Hollywood, et en particulier

dans le monde très privé et secret où se rejoignent le trafic de drogue, le trafic d'armes, la prostitution et la pornographie, la judéo-mafia et les services secrets, est centrale pour tenter de comprendre ce qui est arrivé le 21 mars. A beaucoup d'égards, Colleen avait dans ce monde un statut flou, interlope, qui était en soi dangereux. Cela réveille en moi des sensations douloureuses, et j'aimerais garder l'image de divine liberté qu'elle irradiait lors de notre rencontre, parce que la beauté s'accommode mal de l'esclavage, et l'amour plus encore, mais la chute brutale qui s'est ensuivie est entièrement due au fait qu'elle était, dès cette époque, fortement contrôlée, par le chantage, la cocaïne et peut-être plus encore. Le criminel judéo-mafieux chez qui Colleen s'était réfugiée quand elle s'était retrouvée seule sur mon île m'avait dit entre autres qu'elle avait été « entraînée », et que quand il lui avait demandé de se déshabiller pour la baiser, elle l'avait fait automatiquement, alors même qu'elle était secouée de sanglots. C'est un signe certain d' « entrainement », ou de dissociation, une personne normale est incapable d'accepter un rapport sexuel alors même qu'elle est en pleine détresse, il y a incompatibilité absolue et il faudrait la forcer. Cet entraînement est la création d'une se-

conde personnalité, celle de l'esclave sexuelle en l'occurrence, totalement déconnectée de la personnalité ordinaire ; cette personnalité est créée, selon l'antique technique des souteneurs judéo-mafieux, par l'usage conjoint de drogues et de traumatismes violents. Le traumatisme suivi d'amnésie que j'ai moi-même subi était en quelque sorte le choc en retour de l'entrainement de Colleen et de sa double personnalité ; jamais une fille amoureuse en possession de tous ses moyens, même gravement menacée, n'aurait pu disparaître sans explication pendant vingt-quatre heures. Devoir se laisser baiser, droguée, sous la lumière des projecteurs, par un inconnu qu'on n'aime pas, et qui peut même être répugnant, suffit peut-être au traumatisme ; la seule manière de supporter cela est de se déconnecter de la réalité ordinaire, de son passé, de son être profond, pour se réfugier dans une personnalité artificielle, le temps que ça se passe. C'est fondamentalement la même technique qui est utilisée pour créer et manipuler les esclaves, sexuelles ou autres, dans le programme à haut niveau de « sécurité » de la CIA et de l'armée US appelé MK-Ultra, mené par des expérimentateurs criminels dans les années 50 ; il s'agissait là d'utiliser des traumatismes violents, de véritables tortures, dont des électrochocs, pour « dissocier » des victimes,

créer des personnalités robotiques séparées et leur faire accomplir des tâches spécifiques utiles au renseignement, dont éventuellement des services sexuels. Les maquereaux judéo-mafieux ne sont pas les seuls précurseurs ; les rares rescapées de haut niveau de cet enfer, c'est-à-dire celles qui présentaient le plus haut niveau de « sécurité » parce que leurs traumatismes avaient été les plus précoces et les plus violents, racontent avoir subi très tôt dans l'enfance des rituels qu'on appelle généralement « sataniques », mais qui sont souvent accomplis au nom de « Dieu », source de tous les pouvoirs, celui-ci n'étant en fait que l'héritier de Moloch, qui gratifiait ses dévots de pouvoirs contre l'immolation dans le feu des premiers-nés. Ces programmes criminels dont la paternité était, sans le moindre début de preuve ou même de vraisemblance, attribuée aux médecins nationaux-socialistes comme le docteur Mengele, étaient la version moderne et sophistiquée de pratiques qui n'étaient peut-être pas exclusivement judaïques, mais en tous cas fortement enracinées, et depuis très longtemps, dans cette culture ; en fait tous les principaux expérimentateurs étaient Juifs, et la tête pensante géniale, amorale et détraquée de ces programmes, était dans les années 80 le juif allemand Heinz Alfred « Henry » Kissinger. Kissinger avait fait ses

premières armes dans le département de Guerre Psychologique de l'armée U.S. dans l'opération de « dénazification » ; il s'agissait de plonger tout un peuple, qui avait de bonnes raisons de vénérer son Führer, dans une amnésie traumatique, au moyen de la terreur, pour ensuite implanter à la place des souvenirs réels la fiction horrible de l'holocauste des Juifs perpétré par le monstre Adolf Hitler ; les Allemands ne s'en sont toujours pas remis et ne s'en remettront peut-être jamais ; c'était évidemment un magnifique champ d'expérimentation qui préfigurait ces opérations ultérieures, sur le sol américain cette fois. Cette opération s'appuyait sur les expériences étudiant le « point de rupture » chez les humains menées au Tavistock Institute de Londres, où opérait le juif Kurt Lewin ; il est très probable que George Orwell se soit inspiré de ce qu'il avait appris de ces expériences pour décrire les scènes de torture destinées à modifier la personnalité dans son roman *1984* ; Stanley Kubrick, un autre artiste particulièrement bien informé, évoquera des scènes du même genre dans son *Orange mécanique* – tout en s'en sortant élégamment en suggérant qu'elles ne fonctionnent pas, ce qui est évidemment faux. Pour mémoire, sa dernière œuvre, qui sera présentée tronquée d'un quart

d'heure sur les écrans parce qu'il a opportunément disparu juste avant la sortie du film, s'appelle *Eyes Wide Shut*, (ce qui sonne assez mal en français, Les yeux grand fermés), ce qui pourrait être le nom que l'on donne à un programme de *mind control* réussi.

Très certainement, la personnalité de Colleen avait déjà été bien altérée quand elle m'a rencontré, et le judéo-mafieux pornographe Sachs-Hollander pouvait se vanter qu'elle soit « devenue Shauna Grant », qu'il ait réussi à lui faire adopter au moins en partie les comportements d'une esclave sexuelle. Mais tout aussi probablement, cette rencontre, même si elle a échoué à cause du programme d'asservissement qu'avait déjà subi Colleen, l'a suffisamment alertée pour qu'elle résiste fortement à toutes les pressions d'asservissement ultérieures, et on peut voir dans sa carrière que, à l'inverse de toutes les actrices pornographiques à qui l'on impose une gradation d'actes de plus en plus pervers, elle se livre à plus de rapports dégradants au début qu'à la fin, où elle n'en tolère plus aucun. La plupart du temps, les actrices pornographiques, parfaitement programmées, paraissent parfaitement heureuses de leur sort, exhibent un contentement sans faille, contentement qui se transforme en hur-

lements de dégoût pour certaines, comme Linda Lovelace, qui ont fait une crise violente en sortant du monde du porno ; on voit par contre que Colleen, dont la programmation ne fonctionne plus bien, montre des signes de dégoût à l'intérieur même de sa carrière, et elle ment visiblement quand elle fait l'éloge obligé de la pornographie, alors qu'une esclave bien programmée ressent et exprime réellement ce qu'on lui a imposé de ressentir et exprimer ; la littérature et le cinéma pornographiques et sadomasochistes regorgent d'« entraînements » d'esclaves de ce type, qui « adorent » leurs maîtres et tortionnaires. La soumission absolue et la révérence pour le pouvoir des maîtres sont le seul moyen totalement fiable d'assurer la « sécurité » des maîtres, sans risque de fuite ou de trahison. La production d'esclaves robotiques, dont on s'est assuré par l'application de traumatismes qu'ils vivent dans plusieurs réalités sans contact les unes avec les autres, répond parfaitement à cette nécessité de « sécurité », surtout si les affaires « top secret » dont ils peuvent être témoins sont criminelles, ce qui est à peu près toujours le cas. Une ex-esclave du niveau le plus élevé, c'est-à-dire correspondant au « top secret », qui a retrouvé accidentellement, puis après un long travail,

l’accès à sa mémoire, et qui écrit sous le pseudo de Brice Taylor, le dit sans aucune ambiguïté:

> *« From what I witnessed, illicit drugs and gun running backed much of the American economy....A group of American officials were selling munitions to a nation we were at war with....What looked like the defense of our nation or training of our troops was really drug transportation...the Presidents were usually well aware of this business.....Everyone in the government that held any position of power was well aware of these drug transactions and their importance to our country's economy. »*
>
> : « D’après ce dont j’ai été témoin, le trafic de drogues illicites et d’armes était l’ossature d’une grande partie de l’économie américaine... Un groupe d’officiels américains vendait des munitions à une nation avec laquelle nous étions en guerre... Ce qui semblait être la défense de notre nation ou l’entraînement de nos troupes était en réalité du transport de drogue... les Présidents étaient en général tout à fait au courant de ce business... Tous ceux qui avaient une position de pouvoir dans le gouvernement étaient tout à fait au

courant de ces trafics de drogue et de leur importance pour l'économie de notre pays. »

Brice Taylor, *Thanks for the Memories*

Ce que je sais pour l'avoir aimée, et par les informations que j'ai pu avoir par ailleurs, fait un portrait contrasté de Colleen, où il n'est pas simple de savoir dans quelle mesure elle était « contrôlée », vers la fin de l'année 83, quand elle vivait chez Jake Ehrlich et fréquentait assidûment des parties où il ne pouvait pas prétendre participer. L'acteur Paul Thomas dit qu'elle était bien au-dessus du milieu pornographique, et que « personne ne pouvait la capturer », mais le dealer et amant Jake Ehrlich dit sans ambages lui « faire sa fête », la punir, par des maltraitances diverses, pour assurer son contrôle, et Colleen ne semble pas savoir se défendre contre cela. Dans quelle mesure, pour le dire crûment, était-elle encore l'esclave de ce Jake ? Les coups n'ont qu'un seul but, assurer l'obéissance de la victime, et si possible, quand la douleur, l'humiliation et la terreur ont réduit les défenses à néant, sa dévotion. C'est le même procédé, sur une autre échelle, que les coups portés par des attentats terroristes, qui entraînent automatiquement une demande

de « protection » auprès des puissants, au prix des libertés ; c’est exactement la même chose, aussi, que la « protection » que les mafieux criminels offrent à leurs victimes en les terrorisant par ailleurs. Vieille rengaine, où on trouve à peu près les mêmes acteurs spécialisés dans le crime à tous les étages. Dans notre monde de plus en plus orwellien, le contrôle par la propagande, la réécriture de l’histoire, le *mind control* et la violence, est devenu le centre de l’intérêt des gens de pouvoir, et les services secrets qui en sont les spécialistes sont devenus le principal relais du vrai pouvoir.

Ce n’est en rien nouveau, et on peut en tracer les origines. A la toute fin du XVIe siècle, Christopher Marlowe, un agent de très haut niveau des services secrets anglais, écrivait *The Famous Tragedy of The Rich Jew of Malta* (*La fameuse tragédie du riche Juif de Malte*), une pièce noire mêlant intrigues, pièges et crimes horribles ; dans le prologue de cette pièce apparaissait Machiavel, que je laisse parler, parce que ses vers sont puissants et que je ne saurais pas les paraphraser :

“Admir'd I am of those that hate me most:
Though some speak openly against my books,
Yet will they read me, and thereby attain

To Peter's chair; and, when they cast me off,
Are poison'd by my climbing followers.
I count religion but a childish toy,
And hold there is no sin but ignorance.
Birds of the air will tell of murders past!

(…)

I come not, I,
To read a lecture here in Britain,
But to present the tragedy of a Jew,
Who smiles to see how full his bags are cramm'd;
Which money was not got without my means.”

« Je suis admiré par ceux qui me haïssent le plus :
Bien que certains parlent en public contre mes livres,
Ils vont me lire pourtant, et ainsi atteindre
Le trône de (Saint) Pierre ; et, quand ils me rejettent,
Sont empoisonnés par mes disciples qui montent.
Je considère que la religion n’est qu’un jouet puéril,
Et soutiens qu’il n’y a d’autre péché que l’ignorance.
Les oiseaux des cieux parleront des meurtres passés !

(…)
Je ne viens pas, moi,
Ici en Angleterre pour faire un cours,
Mais pour présenter la tragédie d’un Juif,

Qui sourit de voir combien ses sacs sont bourrés ;
Et dont l'argent n'a pas été acquis sans mes moyens. »

Christopher Marlowe sera assassiné par des collègues et « amis » des services secrets, très probablement sur ordre supérieur ; la Juiverie encore interdite de séjour en Angleterre n'y est sans doute directement pour rien, mais elle avait probablement mis sa tête à prix.

C'est très frappant de voir comment, au XVIe siècle, la conjonction fatale entre les services secrets et leurs manipulations, le crime et la haute finance est déjà présente, et exposée sans détour au public, par un « connaisseur » de première main. Mais à cette époque, le public qui assistait à ces pièces de théâtre s'étouffait d'indignation ; ce monde auquel nous sommes tellement habitués aujourd'hui, et contre lequel nous ne sommes plus capables de réagir, était pour lui une représentation de l'enfer sur terre. Le lien entre le pouvoir, la manipulation, le contrôle et le crime est en quelque sorte entré dans les mœurs ; il est devenu invisible, et l'exposer aujourd'hui est être un « conspirationniste » ou un « nazi ». Nous ne sommes plus capables de comprendre que le fondement d'une humanité viable n'est certainement pas l'argent, la manipulation et le crime, mais une qualité profondément

humaine, le charisme. Une qualité dont Colleen était comme saturée.

Les « années Reagan » sont marquées par plusieurs scandales sexuels, comme si l'accession au pouvoir de l'ancien acteur mafieux d'Hollywood avait été le signal permettant l'abandon de toute mesure. C'est de cette époque que datent ce qu'on appelle les « *presidential models* », les « modèles présidentiels », des jeunes filles ayant été manipulées dans le programme MK-Ultra de la CIA, qui consistait à « compartimenter » l'esprit au moyen de chocs violents, créant des amnésies locales et des « personnalités multiples », toutes choses que, ayant moi-même subi une longue amnésie, je crois tout à fait possibles techniquement, bien qu'elles soient moralement monstrueuses. La *presidential model* écrivant sous le pseudo Brice Taylor était contrôlée par des militaires, et servait à la fois d'objet sexuel à disposition du Président et autres, et de courrier, utilisée dans les rapports entre l'armée, la CIA et les trafiquants de drogue sud-américains. La plupart du temps, les hélicoptères officiels l'emmenaient à Los Angeles/Hollywood. Dans son livre de 1999, *Thanks To The Memories*, elle décrit de manière incroyablement détaillée des évènements, secrets et criminels, où elle était utilisée par de hauts

membres de l'élite, sous le contrôle, sans surprise, de l'expert en *mind control* qu'était le Juif allemand Heinz Alfred « Henry » Kissinger ; pour la très petite part de ces évènements très confidentiels dont j'ai eu connaissance par d'autres voies, ils se recoupent exactement, et je ne crois pas possible qu'il y ait une source commune, que ce soit la répétition d'un ragot. Ca n'implique pas que tout le reste soit vrai, mais tout n'est pas de l'invention pure et simple, qu'un esprit dérangé aurait balancée dans le seul but de nuire à des personnalités respectables. De la même époque date le « *Franklin Scandal* », un scandale dû à la mise au jour d'un réseau pédo-criminel impliquant des personnalités de premier plan, alimenté par des pensionnaires d'orphelinats contrôlés par un afro-américain très en vue dans le Parti Républicain, Lawrence King. On assistait, de toutes parts, au déchaînement d'une prédation dite « libérale » qui ne connaissait plus aucun frein.

Colleen n'était pas une *presidential model*, mais elle évoluait dans un monde dans lequel les *presidential models* étaient une réalité, voire, peut-être, une espèce de norme. Les gens de pouvoir s'attendaient à ce qu'elle se comporte comme une espèce de poupée mécanique, qui fait ce qu'on lui demande, et ne voit et n'entend rien.

C'est ce que doit être, idéalement, une *pornstar*. Dans le monde de la pornographie comme dans celui de la prostitution, les criminels pratiquent le « *training* », ou « *slave training* », qui consiste à faire accepter à l'esclave toutes les injonctions, quelles qu'elles soient, de ses maîtres ; c'est comme une norme dans cette industrie. Les méthodes millénaires sont moins sophistiquées que celles du *mind control* auquel sont soumises les *presidential models*, mais leur base est la même : traumatismes et terreur, pour arriver si possible à un stade dans lequel l'esclave enferme ses traumatismes dans l'amnésie pour ne plus ressentir que respect et dévotion pour ses maîtres. Implicitement, une fille évoluant dans les allées du pouvoir est censée avoir été « formée » ou « entraînée », et donc ne pas poser de problèmes, quoiqu'on dise ou fasse en sa présence, ou avec elle. Mais dans ce contexte, Colleen se révélera assez vite comme une fille « à problèmes » ; son problème n'était pas la cocaïne, mais le fait que malgré la cocaïne, l'alcool et autres drogues, elle restait au moins partiellement lucide et insoumise. Ce qui allait se révéler extrêmement dangereux. Sans l'avoir cherché ou voulu, elle pratiquait un double jeu, elle participait de deux mondes à la fois ; dans la vision du monde qu'a le sorcier don Juan, l'esprit étranger a

normalement vaincu l’être profond et l’a relégué dans les abîmes ; mais l’être de Colleen n’avait jamais été totalement soumis, et était réapparu dans toute sa gloire dans sa rencontre avec moi ; c’était cet être que je voyais en elle, et je n’en voyais aucun autre ; cet être réveillé ne resterait plus pour toujours relégué dans l’obscurité. Colleen était énigmatique et incompréhensible ; personne, dans les milieux du pouvoir, de la judéo-mafia et de la pornographie, ne pouvait comprendre pourquoi elle n’était pas « comme les autres ». On se méfiait d’elle, et elle avait une certaine mauvaise réputation, pas parce qu’elle était corrompue, mais parce qu’elle ne l’était pas suffisamment ; on ne lui confiait évidemment pas de secrets, et ce qu’elle pouvait voir dans les parties était déjà suffisamment terrible pour qu’elle ne cherche pas à en savoir plus, d’autant qu’elle savait parfaitement qu’il y a des choses qu’il vaut mieux ne pas savoir.

Dans la vision du monde de l’homme de pouvoir moderne, issue d’une longue tradition remontant aux époques des Assyriens et de Moloch, à travers le Peuple Élu, la Bible, la Kabbale, et quelques loges franc-maçonnes, le monde, et les humains, n’ont de sens qu’en tant qu’objets d’exploitation et de prédation. Les relations sexuelles, qui chez les humains ordinaires, encore

proches de l'état naturel, sont des relations amoureuses, suivent le même modèle que le reste : le criminel ne peut se satisfaire que par des formes de viol, et la prostitution est l'une de ces formes. L'empire de la Monnaie a bâti une fiction, que les relations de dépendance, d'esclavage, de prostitution, étaient « consenties » ou « contractuelles » ; la fiction monétaire masque un empire d'esclavage et de viol. Le sentiment amoureux, et ses extases, n'apparait que dans des civilisations évoluées ; en France il apparait au Moyen-Âge, pourtant si décrié, avec les troubadours, les chansons de Tristan et Iseult, Lancelot et Guenièvre, et l'amour d'Abélard et Héloïse ; il se raffine dans la Renaissance italienne et devient sublime dans Roméo et Juliette, cette fusion de la splendeur italienne et de la passion celtique. Le monde moderne, dirigé et manipulé par les criminels de la bande à Moloch, sous ses diverses manifestations judaïque, maçonne, psychopathe ou affairiste, est, de ce point de vue, dans un état de terrible régression. L'éradication de toutes les valeurs, sauf celle du nouveau dieu unique, l'argent, détruit peu à peu les acquis de la civilisation ; aujourd'hui des bandes d'êtres sous-développés à tous points de vue, envahissant les terres civilisées avec la bénédiction des molochiens, pratiquent viols et « tournantes » dans un

monde apathique auquel la propagande a fait perdre le réflexe du lynchage, et les civilisés s’habituent à un monde de plus en plus pornographique dans lequel les molochiens tiennent le tiroir-caisse et les capacités de manipulation et de répression.

Ce monde régressif et décadent, qui se prétend toujours « progressiste » mais est une réaction de la barbarie de Moloch contre la civilisation, est particulièrement bien décrit par Michel Houellebecq, qui cependant, manquant clairement de recul, écrit comme s’il énonçait des vérités éternelles :

> « Il n'y a pas de relation épurée, d'union supérieure des âmes, ni quoi que ce soit qui puisse y ressembler, ou même l'évoquer sur un mode allusif. Quand l'amour physique disparaît, tout disparaît ; un agacement morne, sans profondeur, vient remplir la succession des jours. Et, sur l'amour physique, je ne me faisais guère d'illusions. Jeunesse, beauté, force : les critères de l'amour physique sont exactement les mêmes que ceux du nazisme. En résumé, j'étais dans un beau merdier. »
>
> Michel Houellebecq, *La possibilité d'une ile*.

En bref, ceux qui ont soumis le monde au règne absolu de Moloch, détruit et condamné le national-socialisme et la renaissance des idéaux européens, ont aussi condamné tout ce qui lui est associé, dont l'amour, et pas seulement physique, les valeurs ou la transcendance également. Voilà une remarque fort judicieuse de Houellebecq, il suffirait de faire le lien entre l'amour physique et l'amour tout court, et par-delà l'ensemble des relations, pour avoir une vision globale de notre situation. L'asservissement de l'Europe, toute l'Europe, aux vainqueurs de la seconde guerre mondiale, menés par la Juiverie fanatique, détruit peu à peu toutes les bases de nos civilisations ; ils l'ont fait, entre autres, en s'emparant partout des monnaies nationales, et en plongeant tous les pays dans les affres d'une dette impossible à rembourser, puis en imposant une immigration haineuse et inculte. Il fallait sans doute être l'ami soumis des nouveaux Inquisiteurs, comme l'est Houellebecq, pour pouvoir le dire, probablement sans se rendre compte du sens de ce qu'on dit, à moins qu'on puisse lui imputer une géniale et hypocrite duplicité.

Ce Mal, ainsi que le nomme Colleen, qu'elle caractérise par la solitude, la haine et le dégoût qu'elle subissait en y étant plongée, est encore diffus dans les zones du

monde, comme l’Europe, qui rechignent à se séparer des lambeaux de civilisation qui leur restent, et se concentre dans ses formes extrêmes dans ces haut lieux de son empire que sont Hollywood, Wall Street, Washington, mais surtout, à l’époque Reagan, Hollywood, lieu de tous les trafics, le lieu par excellence où tout est à vendre. Sur la scène rock hard, Hollywood est souvent qualifié d’antichambre de l’Enfer, et ce n’est pas une simple lubie de Colleen. Et, dans Hollywood même, les parties sont le lieu où tout se concentre.

Le cœur de l'Ombre

Les parties d'Hollywood étaient le lieu idéal où se mêlaient tous les ingrédients d'une communication de haut niveau réussie : argent, glamour, drogue, alcool et sexe. C'est dans ces parties que des rencontres informelles, qui auraient été difficiles à organiser, en particulier entre les mafias et les agences gouvernementales, pouvaient se faire, dans une ambiance cool, et que des affaires d'une extrême importance pouvaient se traiter, sans qu'il soit besoin d'organiser des rendez-vous secrets.

Parmi les incessantes parties d'Hollywood, il y avait des parties exceptionnelles, immensément fastueuses, où s'envoyait en l'air la crème de la crème. Et, parmi ces parties, celles que donnait Reuben Sturman à chaque période de fin d'année étaient très courues. Sturman était le magnat judéo-mafieux de la pornographie, dont il contrôlait quasiment tout le réseau ; il avait amassé une fortune et des relations considérables ; ces parties où se côtoyaient des personnes influentes de divers milieux étaient l'occasion de créer des contacts, des alliances et des stratégies, dans un monde où aucune oreille indiscrète n'était admise. On ne peut mieux décrire Sturman

que l’enquêteur du FBI qui était chargé de suivre son dossier :

« That's one thing Reuben Sturman learned from DiBe (Di Bernardo) and from the mob - to be the nicest guy in the world. That's where Sturman learned a lot of his tactics because he was probably the most diabolically evil person I think I've ever investigated. Up front, he's one way, but behind the scenes, he was absolutely ruthless. »

« C’est une chose que Reuben Sturman a appris de DiBe (Di Bernardo) et de la pègre – être la personne la plus aimable du monde. C’est là que Sturman a appris beaucoup de ses tactiques parce qu’il était probablement la personne la plus diaboliquement mauvaise sur laquelle j’aie jamais enquêté. En façade, il a une certaine apparence, mais derrière le rideau, il était absolument impitoyable. »

L’enquêteur se trompe sans doute en imaginant que Sturman aurait appris quoi que ce soit du mafieux sicilien Di Bernardo, la mafia italienne étant considérablement plus récente que la judéo-mafia, et n’ayant pas été entrainée comme elle à agir constamment en milieu

étranger et potentiellement hostile, dans lequel la dissimulation et l'obséquiosité sont des qualités essentielles. Mais il fait peu de doute que les parties de Sturman étaient le haut-lieu du pouvoir et du Mal à Hollywood. Et c'est dans ces parties que Colleen va s'inviter, sa beauté irrésistible lui tenant lieu de carton d'invitation.

À cette époque, sa relation avec son dealer et amant Jake Ehrlich était déjà fortement compromise ; Colleen ne pouvait s'échapper que vers le haut ou vers le bas ; elle essayait d'ailleurs les deux à la fois, trouvant un amant étudiant dans le Minnesota, où elle avait sa famille, et en trouvant facilement dans les milieux opaques de la mafia et du pouvoir. C'était l'hiver, aussi ; le charme de la maison de Palm Springs et de sa piscine était fortement teinté d'ennui, même si la cocaïne continuait à faire partie du quotidien. Ces parties étaient sans doute, apparemment, un excellent moyen de relancer sa carrière de star, tout en jouant dans la cour des grands. Un jeu excitant, dont elle comprendra trop tard qu'il est extrêmement dangereux.

Il est probable que les évènements qui ont scellé le destin de Colleen aient eu lieu dans les parties de fin d'année 83 de Sturman, quoique je ne sois pas certain que ce soit celles-là. Il y eut de très nombreuses parties

et rencontres avant et après celles-là, mais comme haut-lieu de concentration du pouvoir et du crime, ces parties peuvent être le cadre idéal de ces évènements. Colleen, menée à la fois par son addiction à la cocaïne et par son ambition, s'était liée au milieu qui a la haute main sur le trafic et sur le pouvoir, et ce milieu est celui des services secrets.

À l'époque, le Président des États-Unis était Ronald Reagan, un acteur mafieux d'intelligence apparemment assez moyenne mais menteur très doué, d'allure assez bonhomme et rassurante, qui était un bon choix pour faire passer les politiques de dérégulation tous azimuts que voulaient ses contrôleurs et chanter sur tous les tons l'air de la «liberté», mais n'était pas extrêmement dangereux au quotidien, même si les dégâts qu'il a commis contre le peuple des États-Unis sont immenses, en suivant les instructions de son âme damnée, le Juif allemand psychopathe Henry Kissinger. Il en va tout autrement de son vice-président, George H. W. Bush, qui avait été un temps directeur de la CIA.

George H. W. Bush cultivait une allure bonhomme d'américain ordinaire, mais il était l'un des pires prédateurs qu'on puisse imaginer. D'après la *presidential mo-*

del Brice Taylor, Bush était un prédateur pédophile et sadique insatiable. Maître de la CIA, à la fois homme de l'ombre et vice-président des USA, ses désirs étaient des ordres, comme ceux de n'importe quel tyran. Parmi ses désirs figurait la consommation de quantités importantes de très jeunes filles ; il n'était pas question que la ravissante Colleen, si jeune et d'apparence si innocente, lui échappe. Comme le dit le Parrain dans le film éponyme de Coppola, « C'est une offre qu'on ne peut pas refuser. » C'était occasionnel, et sur commande, Colleen faisait partie du grand nombre de filles ironiquement appelées « libres » qui peuvent payer de leur personne pour fréquenter le monde des puissants.

Dans ce monde l'extase de la jouissance partagée n'existe pas ; tout ce qui existe est le plaisir solitaire et brutal de la prédation. Ce n'est pas un hasard que celui qui a annoncé officiellement au monde l'avènement futur du Nouvel Ordre Mondial, G.W.H. Bush, soit un prédateur de la pire espèce qui s'attaquait à de très jeunes filles, et s'est repu de Colleen parmi beaucoup de filles et fillettes ; c'est au contraire tout à fait exemplaire de ce qu'est ce Nouvel Ordre Mondial, et de ce à quoi, fondamentalement, il s'attaque. Cette conjuration haineuse de prédateurs, de molochiens, d'usuriers, de cabalistes, de

sodomites, de psychopathes hait par-dessus tout ce dont elle s'est séparé aux prix de grandes souffrances pour assurer sa domination sinistre : la nature, l'amour, l'extase. L'amour a souvent, dans le passé, été rebelle, en lutte contre l'ordre social, mais jamais comme aujourd'hui il n'y a eu un affrontement aussi violent entre l'ordre social tel que la conjuration du Nouvel Ordre Mondial se propose de l'imposer et les sentiments profonds des humains ordinaires. Et c'est dans cet affrontement impitoyable que Colleen a été froidement liquidée. Elle n'était ni la première, ni la dernière, mais sans doute la plus belle, et l'une des plus jeunes.

Ce qui s'est passé, les évènements qui ont mené à sa liquidation, et les acteurs de cette liquidation, sont finalement anecdotiques. Étant donné qui elle était, et où elle était, elle devait disparaître, elle ne pouvait survivre dans un monde qui lui répugnait, alors même que, dans l'enregistrement sur cassette qu'elle a laissé, elle ne cache même pas cette répugnance. Non que les personnages, le lieu, les circonstances soient indifférents ; tout cela s'emboite comme dans la mécanique bien huilée de toute tragédie. Toute bonne tragédie a un thème qui transcende les personnages ; l'*hybris* ou ivresse criminelle du pouvoir du tyran Œdipe, la jalousie d'Othello le Maure, la

trahison et la vengeance d'Hamlet, et l'ivresse criminelle du pouvoir, encore, de Macbeth. La tragédie de Colleen met en scène les criminels du Nouvel Ordre Mondial ; toute bonne tragédie, cependant, se termine par la chute des criminels ; la nôtre n'est donc pas terminée, ou c'est une mauvaise tragédie.

Il y a comme une étrange fatalité dans le destin de Colleen, comme, par extension ou conjointement, dans le mien. Si elle avait toutes les qualités pour être la star d'une tragédie dans le monde hollywoodien richissime, mafieux et pervers qu'elle fréquentait, la fraîcheur et la beauté d'une icône de la race nordique, et surtout une profonde innocence qui restait incorruptible, le tout formant les éléments de la tragédie, l'enchaînement dramatique avait cependant besoin d'un coup de pouce du destin, comme les paroles du voyant Tirésias sont indispensables à la tragédie d'Œdipe, et les paroles du spectre à celle d'Hamlet. Elle avait dans ce monde une place bien définie, par une espèce d'accord tacite qu'elle respectait ; elle n'était pas dans le secret de ceux qui aiment à se considérer comme des dieux, et savait qu'il n'était pas dans son intérêt de se montrer curieuse ; elle était là parce qu'elle était irrésistible, et toujours très demandée, mais elle savait très bien, intuitivement, qu'il y a des choses

qu’il vaut mieux ni voir ni savoir. Son éclatante innocence, qui attirait les prédateurs de toute sorte, était aussi pour eux un danger potentiel ; on la fréquentait comme on se laissait attirer par le fruit défendu, mais elle n’était pas une partenaire ou une complice, ni non plus une de ces call-girls ou *presidential model* totalement soumises au contrôle mafieux. Elle était considérée comme dangereuse, ce qui ajoutait du piment à sa fréquentation, et évidemment pouvait la mettre en danger. Elle était discrètement et sporadiquement surveillée, et elle s’en doutait. C’était juste de la routine.

Le petit coup de pouce du destin aura pour prétexte la cocaïne, et ce d’une manière totalement fortuite. Colleen se trouvait à l’une des luxueuses parties hollywoodiennes de fin d’année, entre Noël et Nouvel An, peut-être l’une de celles du magnat du porno, Reuben Sturman. Elle se rendit aux toilettes spacieuses et resplendissantes pour se repoudrer le nez en cocaïne ; ce n’était sans doute nullement nécessaire, la cocaïne faisant partie des commodités habituelles dans ces fêtes, mais elle s’était mise à avoir honte de son addiction et essayait de la cacher ; dans le milieu d’Hollywood elle était parfois surnommée Colleen Applecoke, ce qui n’était pas vraiment flatteur,

même dans un monde où tout le monde ou presque sniffait. Et elle entendit, dans les toilettes d'à côté, une conversation de gens qui s'étaient mis à l'écart de la foule, une conversation qu'elle n'aurait jamais dû entendre.

Ce que je sais de cette conversation est imprécis, tant sur le contenu que sur les interlocuteurs ; ce qui est certain, c'est que cette conversation, dans ce lieu très confidentiel, avait un rapport avec la « sécurité nationale ». Le lieutenant-colonel Oliver North, membre du « National Security Council », a raconté à la commission du Congrès chargée d'enquêter sur l'affaire qu'on a appelée « Iran-Contras », avec son air de faux boy-scout, avoir conçu l'affaire « dans les toilettes » avec un trafiquant d'armes iranien. Je ne sais si Oliver North avait l'habitude de traiter ses affaires dans les toilettes, ou même si c'était une habitude générale chez les gens des services secrets en quête d'endroits intimes, mais en tous cas la conversation qu'a entendu Colleen ne portait très probablement pas sur l'Iran, mais sur une nouvelle alliance entre les services, secrets et moins secrets, du gouvernement des USA, et l'un des réseaux de la nouvelle mafia en pleine expansion, celle de la cocaïne. La livraison d'armes aux « Contras », des bandes de terroristes mafieux naturelle-

ment alliés aux intérêts des USA, n'était qu'une toute petite partie d'une opération qui pouvait générer des profits gigantesques, et fournissait le label vertueux, quoique passablement éculé, d'aide aux « combattants de la liberté », sur le modèle de l'alliance entre les services secrets, le syndicat du crime judéo-italien et la mafia italienne à l'occasion de la conquête du sud de l'Italie pendant la seconde guerre mondiale.

L'un des interlocuteurs était un personnage d'un rang assez élevé dans l'appareil complexe du gouvernement et des services secrets des USA pour émettre des sauf-conduits permettant à des avions civils clandestins d'utiliser des aérodromes militaires, et y charger et décharger des marchandises un peu particulières en étant affranchis de tout contrôle, au titre du « secret défense ». Il faut pour cela le plus haut niveau d'autorisation dans l'échelle du « secret défense » ; il fallait aussi savoir fermer les yeux d'autres administrations, FBI, DEA (*Drug Enforcement Administration*), etc., tout cela n'est pas à la portée du premier venu. L'autre avait un accent sud-américain, et était un narcotrafiquant. Les narcotrafiquants, en échange de la protection active des services nord-américains, laissaient la CIA contrôler au moins partiellement leurs affaires et lui permettaient de mettre un pied dans

le trafic, ou pour le dire autrement, de l'infiltrer, avec sans doute l'arrière-pensée de pouvoir à terme y faire sa loi et utiliser ses ressources. Mais il y avait plus. Dans le deal, la CIA apportait également son contrôle local des réseaux marginaux et criminels, dont Reuben Sturman, l'organisateur des parties fastueuses, était l'un des pivots ; par une propagande savamment orchestrée, il était possible de faire de la cocaïne la drogue de l'élite, liée aux belles filles et aux belles voitures, vers laquelle se précipiteraient les classes moyennes supérieures en quête de standing amélioré, ouvrant ainsi un énorme marché, qui pouvait se décalquer à peu près sur le marché des magazines érotiques et pornographiques de semi-luxe, comme Playboy, Penthouse et Hustler ; Colleen avait toutes les raisons de se sentir directement concernée. Et ce n'était pas qu'une question de marché et d'argent ; droguer, c'est contrôler, et c'est surtout de contrôle, en fait, qu'il était question dans cette conversation ; les drogues et les armes ne sont qu'un moyen, elles ne sont pas le but, que les âmes damnées du Nouvel Ordre Mondial ne perdent jamais de vue dans tout ce qu'ils entreprennent. Des armes pour subjuguer et terroriser les Nicaraguayens, de la drogue dure pour altérer durablement les perceptions des Américains, et des montagnes d'argent pour lier la

sauce, c'était une discussion éminemment politique, en même temps qu'une tractation entre gangsters ; à l'aube de l'année 1984, politique et gangstérisme n'étaient plus qu'une seule et même chose, bel accomplissement des « libertés » américaines.

Un autre mot pour « contrôle » est « esclavage ». C'est ce dernier mot, qui se réfère clairement à une entreprise criminelle, qu'employait J.F. Kennedy peu de temps avant d'être assassiné : « Il existe un complot dans ce pays, destiné à mettre en esclavage chaque homme, femme et enfant. Avant de quitter cette haute fonction, j'ai l'intention de démasquer cette conspiration. » On dirait aujourd'hui que Kennedy était « conspirationniste », quoiqu'il soit certain qu'il s'appuyait sur des éléments solides. S'attaquer à cette conspiration, c'est signer son arrêt de mort. Colleen a-t-elle appris directement, par la fréquentation de ces conspirateurs, ce que Kennedy savait par renseignement ? C'est très probable, et c'est la cause directe de sa liquidation.

Colleen resta un long moment, figée, sans presque oser respirer, attendant qu'ils s'éloignent. Elle était terrorisée par ce qu'elle venait d'apprendre ; elle savait que si les conspirateurs avaient le moindre soupçon d'une fuite possible, c'en était fini d'elle. Quand elle se décida

enfin à sortir, essayant d'exhiber malgré sa peur l'attitude décontractée qu'on attend d'une jolie fille dans une party chic, elle fut quand même remarquée par les deux hommes, qui discutaient encore à l'écart, et conçurent immédiatement des soupçons. Parfaite comédienne, jouant son rôle comme sous les projecteurs, et évitant de regarder autour d'elle pour ne pas sembler inquiète, elle ne les vit pas.

Dans l'un de ses témoignages suivant l'assassinat de Colleen, son amie Brenda Rosenow mentionne « deux hommes en noir » qui sont venus peu avant son « suicide », soi-disant pour voir Ehrlich dont tout le monde savait qu'il était en taule depuis belle lurette, et qui auraient pu s'éclipser par une porte arrière. Les enquêteurs ne se sont pas beaucoup préoccupés de ces « hommes en noir » ; détail sans importance, puisque le suicide était « évident », et qu'une simple feuille suffisait à relater toute l'investigation. Mais le fait que ces hommes soient habillés en noir, suivant un code vestimentaire qui n'est pas celui des mafieux, et celui qu'ils ne se soient pas soucié le moins du monde de se cacher, sont des signatures. Dans sa relation avec cet être de l'ombre particulièrement sinistre qu'était Oliver North, qui manipulait aussi bien le National Security Council que les réseaux de la

cocaïne, Colleen voyait souvent des « hommes en noir », avec lesquelles elle n'avait aucun contact ; peut-être, même, avait-elle déjà vu ses assassins. Le fait qu'ils s'affichent délibérément, en toute innocence pourrait-on dire, indique de manière certaine qu'ils disposaient d'un ordre de service au plus haut niveau, celui de la « sécurité de l'État » dont Oliver North était responsable. Il est très possible, et même probable, que l'immonde crapule qu'est Jake Ehrlich ait été contactée pour coopérer dans cette opération, malgré les sentiments qu'il éprouvait encore pour Colleen ; cela n'embellit pas ce misérable, mais l'exonère du soupçon d'avoir tué son ex-amante infidèle. Il ne fait pas de doute que ces deux hommes en noir qui ont liquidé Colleen étaient des professionnels, des agents du gouvernement, et toute la mise en scène de son « suicide » et des commentaires diffusés dans les médias porte la signature évidente d'une « opération ». Opération assez repérable si on s'en tient aux seuls faits, comme l'arme soi-disant tenue à bout de bras, l'absence de traces de poudre sur la tempe, l'absence d'empreintes digitales sur l'arme, etc., mais les faits importent peu, ce sont les médias et leur version, pilotée par les réseaux dits d' « influence », en clair de propagande et de *mind control*, qui comptent. Le plus probable est également

que ce qu'elle savait de si dangereux était lié à la cocaïne, parce qu'elle fréquentait les milieux où cette cocaïne coulait à flots. Et comme tout cela se passe à l'époque où, précisément, le système appelé faussement « Iran-Contras » au lieu de « National Security Council-Cartels » se met en place, tout cela s'ajuste parfaitement. Mais il y a cependant une autre coïncidence assez troublante, dans la date de sa liquidation. Je ne peux pas assurer qu'il y ait un lien autre qu'une simple coïncidence, mais comme cet évènement est lié à Oliver North, le maître d'œuvre de l'alliance entre les cartels de la drogue et les services secrets des États-Unis, je ne peux éviter de me demander si Colleen n'était pas également au courant de cette opération.

Juste quelques jours après la liquidation de Colleen, Oliver North annulait une opération de « sécurité intérieure », un « exercice » qui était programmé du 5 au 13 Avril 1984 et qu'il avait préparé de longue date. Ce n'était pas un exercice banal, parce qu'il était conjoint avec des services étrangers, sans doute plus susceptibles d'obéir sans réfléchir à n'importe quel ordre que les autochtones, pour une simulation d'opération sur le territoire américain ; ce n'est pas le genre d'opérations qu'on annule sur

un coup de tête. De quels « services étrangers » s'agissait-il ? Je n'ai pas eu l'information, mais connaissant North, je suspecte que le Mossad israélien y était inclus, tout comme près de trente ans plus tard, il organisera le 11 septembre, en pilotant entre autres les Juifs néo-conservateurs et américano-israéliens, ce qui est aujourd'hui bien connu des analystes, quoique confidentiel. North, qui mérite certainement d'être intégré dans le cercle très restreint des génies criminels, une espèce de Juif de Malte qui, contrairement à celui de Marlowe, n'aurait pas été arrêté par les chrétiens dans ses entreprises, dirigeait un « gouvernement fantôme » opérant à partir du *Old Executive Office Building*, un grand bâtiment situé près de la Maison Blanche, qui était doté de gros moyens informatiques de renseignement et de gestion de crise, entre autres pour neutraliser tous les opposants potentiels ; ce gouvernement fantôme prendrait le pouvoir en cas de défaillance du pouvoir légal, due à une attaque conventionnelle ou terroriste, ou un cataclysme quelconque. Mais il n'était pas inactif en temps ordinaire ; c'est à partir de là que s'opérait la liaison avec les barons de la drogue et terroristes sud-américains, le trafic d'armes et de drogue, et que se menaient des opérations de propagande, pour ne pas dire de *mind control*. Cette

structure ultrasecrète était évidemment classée « secret défense », ce qui empêchait toute investigation, même par le Congrès des États-Unis ; elle sera pourtant évoquée lors des auditions sur l'affaire « Iran-Contras », mais toute discussion publique à ce sujet et toute investigation seront empêchées ; nous avons cependant un mémo secret adressé au président du comité d'enquête parlementaire sur l'Iran-Contra par un certain Arthur Liman qui dit que derrière le scandale du trafic d'armes il y a : *« a whole secret government-within-a-government, operated from the [Executive Office Building] by a lieutenant-colonel, with its own army, air force, diplomatic agents, intelligence operatives, and appropriations capacity. »* : « un gouvernement-dans-le gouvernement au complet, dirigé de l'Executive Office Building par un lieutenant-colonel, avec sa propre armée, sa force aérienne, des agents diplomatiques, des services de renseignement, et une capacité de financement. »

Oliver North était chargé de la liaison entre le National Security Council et la FEMA, Federal Emergency Management Agency, qui règle les « états d'urgence », principalement ceux qui résultent d'une attaque, conventionnelle ou terroriste. La FEMA est cet organisme qui aurait construit, dans des endroits isolés des États-Unis, des

camps d'internement pouvant accueillir des dizaines de milliers de personnes. North est l'auteur, en 1984, du plan « REX 84 », « *Readiness Exercise 1984* », un plan qui prévoit, en cas d' « urgence », la suspension de la Constitution et de ses garanties pour les citoyens, la mise hors circuit par divers moyens, enfermement ou autre, des opposants réels ou suspectés de le devenir, bref un règne absolu de la terreur d'État. Je doute qu'Oliver North, au-delà de ses obsessions criminelles, ait eu beaucoup de culture, et qu'il ait choisi 1984 par référence à Orwell, mais qui sait. Ce que l'on sait aujourd'hui, à partir d'exemples fameux, comme celui de l'opération du 11 septembre 2001, ou celui de l'attentat du métro de Londres, c'est que c'est toujours à la faveur d' « exercices de sécurité » que, par le plus incroyable des hasards, se déchaînent les opérations terroristes qui seront prétextes à des restrictions sévères des droits et libertés des citoyens, telles que préconisées par REX 84. C'est à la FEMA qu'a été confiée l'enquête sur les attentats terroristes du 11 septembre ; par le plus grand des hasards encore, tout comme l'armée, et en particulier le système militaire de surveillance du trafic aérien, le NORAD, elle menait un « exercice de sécurité » à New York juste à ce moment. Et on peut se demander, d'une part si tout cela

n’a pas germé des années auparavant dans la cervelle judéo-molochienne d’Oliver North, d’autre part quel était le scénario qui devait se dérouler pendant l’ « exercice de sécurité » de 1984 annulé, et enfin si Colleen avait quelques informations ultraconfidentielles là-dessus. Il semblerait que Colleen ait réussi, sans le vouloir consciemment, à jouer le rôle du grain de sable inattendu dans les plans machiavéliques de la judéo-mafia, c’est du moins ce qui se dit ; est-ce, entre autres, de cela qu’il s’agit ?

Parmi ces plans, figurait également la liquidation ou la mise à l’écart du Président, Ronald Reagan, qui était pourtant une créature de la judéo-mafia, mais qui était considéré comme trop « mou ». On avait tenté de l’assassiner, sans succès ; il était question de le droguer pour qu’il apparaisse débile, et qu’il laisse la place à l’ancien patron de la CIA, George H.W. Bush, ce qui sera finalement fait ; pour des raisons que je ne connais pas précisément, les groupes judéo-molochiens semblaient très pressés d’installer une fois pour toutes leur Nouvel Ordre Mondial totalitaire, comme s’ils avaient à ce moment une opportunité qui ne se représenterait pas de sitôt. Peut-être était-ce lié au *1984* d’Orwell ; peut-être cette date fétiche, qui semble prise au hasard, a-t-elle un sens pour

les kabbalistes, qui sont proches des judéo-molochiens ; la somme de ses chiffres est en effet 22, qui dans la kabbale signifie le Triomphe, mais a un tout autre sens pour les chrétiens, le sens d'un danger qu'il vaut mieux fuir, et dans le Tarot le 22, ou le zéro, la carte sans numéro, signifie le Mat, comme dans « échec et mat ». Le Triomphe des uns est l'échec et Mat des autres. Cette somme de 22 ne se reproduira qu'en 1993 et 2299, selon le calendrier chrétien ; je ne sais si le calendrier chrétien a un sens pour un kabbaliste, je sais seulement que l'addition des chiffres des dates, ou des chiffres attribués aux lettres hébraïques, ce qu'on appelle généralement la numérologie, fait partie des croyances de ces maniaques du pouvoir sur l'humanité, la nature, voire l'univers. Il se peut que je surévalue l'importance de cette date fétiche, 1984, date du roman d'Orwell et de la liquidation de Colleen, et que tout ce qui s'est passé à cette date soit « *business as usual* » dans les plans à plus long terme des kabbalistes et judéo-mafieux ; il est quand même étonnant qu'on n'ait plus jamais entendu parler du « gouvernement fantôme » que dirigeait Oliver North après les investigations, même très timides, de l'affaire « Iran-Contras » ; a-t-il été dissous sans bruit, ou le secret a-t-il été renforcé au point que plus personne n'ose en parler ? S'il y a eu

dissolution, il y avait probablement en 1984, en effet, une occasion exceptionnelle d'installer la dictature judaïque et le Nouvel Ordre Mondial entièrement dominé par les suppôts de Yahweh qui a été perdue.

Il se dit également que Colleen entretenait une relation suivie, et orageuse, avec l'une des plus hautes instances du Mal sur cette planète, le maître des alliances gouvernementales et criminelles, l'inévitable Oliver North. Cette rencontre n'aurait rien de fortuit, elle serait même, d'une certaine manière, inévitable, entre une parfaite incarnation du mal et une parfaite incarnation de l'innocence. L'œuvre du marquis de Sade, *Justine ou les Malheurs de la vertu*, est emplie des horreurs que des « libertins » font subir à une innocente gamine ; la dégradation et la haine de l'innocence sont des ressorts puissants chez les sadiques psychopathes, qui ont souvent pour victimes de jeunes enfants ou adolescents « innocents ». Le monde du pouvoir « démocratique » judéo-molochien, qui se fonde sur l'argent et sur une prédation sans frein, est forcément constitué en son centre de sadiques psychopathes, qui ne reculent devant aucun crime pour accroître l'empire de leurs richesses, seul critère de pouvoir. Ce milieu est totalement pourri de pédophiles, sadomasochistes, hideux pervers en tous genres,

et ce n'est pas un hasard, c'est la conséquence logique d'un système qui favorise ceux qui s'enrichissent par tous les moyens, y compris ceux qui sont les plus répugnants pour les humains ordinaires qui vivent selon leurs amours et leurs affections. Des gens comme George W.H. Bush, et surtout Oliver North, sont à l'un des sommets de cette hiérarchie. North haïssait Colleen parce qu'il la désirait ; chez ces gens, le désir est toujours lié à un désir de destruction. Le pervers narcissique Freud appelait cela l' « ambivalence », un mélange frelaté d'amour et de haine ; il ne devait probablement pas aller bien loin pour découvrir cela dans le milieu de la Juiverie de Vienne. Dans les cas monstrueux comme ceux des judéo-mafieux et assimilés ayant accédé aux sommets du pouvoir, parler d'ambivalence serait encore trop doux ; il ne subsiste plus chez ces tout-puissants déchets de l'humanité que la haine, et cette haine destructrice se dirige particulièrement contre ceux pour lesquels ils devraient éprouver le plus d'empathie, s'ils en avaient la moindre : les êtres jeunes, beaux, et sensibles. Colleen suscitait évidemment l'intérêt de ces monstres, et l'adorable *shiksa* nordique, motivée par son besoin de cocaïne, ses besoins d'argent et son désir d'une carrière de *star* grand public, était une

proie relativement facile, pas trop cependant, que son intelligence pouvait rendre « piquante », ce qui ajoutait à l'intérêt de sa capture et de son démembrement. Comme Ehrlich, North trouvait des occasions de se défouler sur Colleen, la petite *shiksa* née coupable ; comme elle l'avait expliqué à Richard Pacheco alias Howie Gordon une semaine avant son exécution, elle cherchait à s'en débarrasser, se libérer d'eux tous ; mais elle en savait beaucoup trop, et ils le savaient ; il n'était pas question qu'elle s'échappe, ni même qu'elle prenne une distance quelconque.

Ainsi s'accomplit le destin de Colleen, qui ne pouvait être qu'extrême ; à la croisée des chemins, comme le jeune Œdipe de la tragédie, sortant à peine de l'enfance, elle fut entraînée malgré elle, et sans beaucoup de résistance, sur le chemin de la tyrannie, où règnent les monstres. Les dieux cruels et les dragons monstrueux se régalent du sang de belles jeunes filles et de beaux jeunes gens ; il serait vain de croire que leurs sectateurs ont disparu, quand l'antique religion de Yahweh et Moloch, avides de sang innocent, existe toujours dans notre monde, alors que tous les anciens cultes européens ont quasiment disparu. Les sacrifices de Yahweh sont cachés, occultes et camouflés, quand ceux de son père Moloch se

pratiquaient au grand jour, mais les grands serviteurs de Yahweh ont toujours la même soif de sang, transmise rituellement de génération en génération, qu'ils disent croire en Dieu ou pas. Aujourd'hui la dernière version du Dieu tyrannique s'appelle « Nouvel Ordre Mondial », et cette version a intégré divers francs-maçons et même des chrétiens fanatiques, mais il s'agit toujours de la même tyrannie. Colleen mourra abattue sur l'autel de cette tyrannie, de ce nouveau Moloch qui règne à Hollywood, Wall Street et Washington, une victime convenant parfaitement à la magnificence de ce Dieu.

Renaissance

Haine, solitude et... dégoût

« *Maybe adults learn too much. Maybe we should all go back to being kids (laughs quietly). Wouldn't be wonderful to be a kid and keep the honesty, be totally ignorant to hate and loneliness and... disgust?* »

: « Peut-être les adultes apprennent-ils trop. Peut-être que nous devrions tous redevenir des enfants (petit rire). Ce ne serait pas merveilleux d'être un enfant, et de garder l'honnêteté, être totalement ignorant de la haine, de la solitude et... du dégoût ? »

Colleen Applegate, enregistrement sur magnétophone, clôturant l'émission *Death of a Porn Queen* de la série *Frontpage*.

Colleen nous a laissé ces mots quelques mois avant d'être assassinée ; en quelque sorte, il s'agit de son testament.

Que Colleen, qui était extrêmement belle, adorable, et douée pour être une icône du succès et du bonheur, un « *beacon of love* », une icône de l'amour, se dise plongée dans un monde de haine, de solitude, et de dégoût, au point de vouloir retourner dans le monde de l'enfance, est la pire constatation de ce qu'est devenu le monde du pouvoir, dans l'Occident dramatiquement enjuivé de la fin du vingtième siècle.

Occident dramatiquement enjuivé, parce que l'origine judaïque de cette haine érigée en affaire d'État, de la solitude et le dégoût qui l'accompagnent, et du drame terrible que Colleen et moi-même avons vécu, comme des icônes de notre race et de notre culture, ne fait aucun doute.

Colleen, *beacon of love*, icône d'amour, promise aux plus brillantes destinées, avait surtout une qualité unique, au-delà de sa grande beauté, qui la distinguait de toutes les starlettes d'Hollywood : l'innocence. C'était la qualité unique que vendaient les pornographes, et qu'allaient vendre à coup sûr les producteurs du cinéma hollywoodien « grand public ». Cette innocence, je la partageais sans doute, d'une certaine manière. L'amour est au-delà du péché, et de la haine qui l'accompagne. Je n'étais

sans doute pas assez innocent, cependant, et la propagande haineuse avait barre sur moi ; dans un état de totale innocence, une innocence qu'on dit animale, parce qu'elle ne suit pas les règles tordues des hommes, j'aurais détruit les monstres dont la propagande haineuse nous raconte que c'est un crime de les détruire. Détruire les porteurs de la haine n'est pas un acte haineux, contrairement à tout ce qui se raconte, c'est un acte de délivrance de la haine. Cette destruction sans culpabilité est, aujourd'hui, la seule œuvre de salut.

« L'homme a reçu du Ciel une nature foncièrement bonne pour le guider dans tous ses mouvements. Par dévotion pour cet esprit divin qui est en lui, il atteint une innocence sans tache qui l'entraine à bien faire avec une sureté instinctive and sans aucune seconde pensée de récompense ou d'avantage personnel. » *Yi King*, article « innocence ». On peut mesurer à l'aune de cet antique texte chinois le poids de l'immonde terreur imposée sur l'Occident par le « péché », « le racisme et l'antisémitisme », et autres horreurs imposées par le judaïsme et son esclave le christianisme.

La seule question est de savoir si nous voulons tolérer de vivre encore dans la haine, la solitude et le dégoût, qui

s'amplifient de jour en jour en Occident, de manière phénoménale. Coincés entre la haine « antiraciste » des Juifs et celle des divers immigrés ou « réfugiés » de races inférieures, massacrés par des terroristes haineux, et condamnés pour « haine raciale », quel espace nous reste-t-il pour respirer ? Cette haine dont nous sommes les seules victimes s'étend tous les jours, et il n'y a pas mille moyens de la détruire.

Après le désespoir, quand j'ai compris l'horrible réalité, la même que celle qu'avait vue et décrite Colleen vingt ans plus tôt, j'ai été animé de sentiments de vengeance, dirigés contre ceux que j'ai connus ; cette vengeance était limitée, et très insuffisante ; en regardant l'enchaînement des effets et des causes, on s'aperçoit que c'est tout l'appareil du pouvoir, et surtout sa tête financière et médiatique, qui est totalement pourri. C'est également vrai du politique, du judiciaire, de l'éducation, etc., qui suivent les instructions venues de plus haut. Il ne s'agit plus de vengeance, il s'agit de révolution. Et sans cette révolution, des millions d'occidentaux, encore et encore, verront leurs vies et leurs âmes brisées à jamais. Il ne s'agit pas d'une petite affaire, mais les enjeux sont immenses ; il s'agit tout simplement de notre vie.

On pourrait appeler cette révolution une « révolution culturelle », si ce n'était reprendre un terme malencontreusement utilisé par Mao Tse Toung, un lettré chinois que le « matérialisme dialectique » du juif Marx, cette théorie littéralement sans queue ni tête censée remettre le monde sur ses pieds, a rendu totalement cinglé ; la « révolution culturelle » chinoise visait à détruire toute culture au profit d'une pseudo-pensée « matérialiste », dans la droite ligne de la haine de Yahweh contre toutes les Nations et civilisations. Il s'agirait plutôt d'une révolution de la perception, ou de la conscience ; pas de l'espèce de fausse révolution de la conscience dans laquelle les oisifs branchés s'imaginent faire Un avec le Tout, mais de cette révolution qui part de ce principe que nous sommes, dans un état artificiel mais ordinaire, totalement manipulés par un esprit étranger qui ne nous veut aucun bien. Sans conscience de cette manipulation, au cœur même de notre esprit, il n'y a aucune libération possible. « Je est un autre. », écrivait Rimbaud ; c'était bien tourné, mais ce n'est que le tout premier pas de la conscience.

Vous n'avez peut-être d'une très vague idée de ce qu'est la haine dont parle Colleen ; on entend en effet le mot « haine » non pas à tous les coins de rue, parce que

les gens n'y parlent plus, mais à tous les coins d'écrans de télévision ; c'est devenu l'une des marottes des politiciens et de divers « intervenants » chargés de terroriser la population avec le spectre, de plus en plus usé et transparent, de la « haine », haine « xénophobe », « raciste », antisémite, etc. etc., haine toujours évoquée mais dont on peine à trouver des exemples très probants.

Colleen parle d'une haine tout à fait réelle, dont je peux donner un exemple :

> « *...squeeze them hard – not that I want to hurt them – don't get that please, that's just not who I am - I am soft, I am lovable, but what I really want to do, I want to reach in, rip out their heart and eat it before they die! (applause)* »

> : « ... les presser comme des citrons – c'est pas que je veuille leur faire mal – ne croyez pas ça, je ne suis pas comme ça du tout – je suis gentil, je suis aimable, mais ce que je veux vraiment faire, c'est les pénétrer, arracher leur cœur et le manger avant qu'ils meurent ! (applaudissements) »

Qui profère de telles horreurs ? Le monstre des monstres, le génocidaire de six millions de Juifs innocents, Adolf Hitler, l'épouvantail favori de la télévision ?

Non, pensez bien que si Hitler avait proféré le millième de ces horreurs, ça tournerait en boucle sur toutes les télés. L'auteur n'est pas non plus un psychotique dangereux enfermé derrière trois portes blindées dans un hôpital sécurisé ; il s'agit d'un monsieur fort respectable et très puissant, ou en tous cas qui l'était quand il a éructé ces horreurs : Richard S. Fuld, président de la très puissante banque Lehman Brothers, aux premières loges dans l'escroquerie planétaire des *subprimes*, et qui fera une faillite retentissante qui ruinera une foule de gens, mais pas Fuld, qui vit très bien des dizaines de millions qu'il a gagnés en arrachant des cœurs, merci pour lui. Il s'agit d'une vidéo interne de Lehman Brothers, de 2007. Voir la vidéo est éprouvant et stupéfiant : c'est l'exposition sans fard de la haine juive, une haine sans équivalent, et c'est de cette haine qu'elle a côtoyé, et qui l'a finalement tuée, que parle Colleen.

Ne croyez pas en être protégé : Fuld a atteint des millions de gens, et il y aura toujours des Fuld, pour la plupart plus discrets, pour vous faire subir le même genre d'horreurs ; aujourd'hui il n'y a plus de Lehman Brothers, mais ses frères ennemis de Goldman Sachs ont pris le pouvoir, et ce sont toujours, dans ces jeux, les plus criminels qui gagnent. Dans un monde où ces gens ont le

pouvoir, personne ne peut prétendre y échapper, et être conciliant, « dénué de préjugés », etc., ne fait que précipiter dans la gueule du loup et ne protège absolument pas. Il est nettement préférable de savoir à qui l'on a affaire, et Colleen l'a compris bien trop tard. J'avais eu plus d'intuition, quoique je n'imaginais pas l'ampleur du désastre au cœur duquel allait se trouver Colleen plus tard.

Il existe une haine spécifique juive, une forme très particulière de construction mentale qui s'est répandue ensuite dans le christianisme et l'islam. Cette haine est codifiée par un livre sacré, la Bible, qui impose son ancrage physique, la circoncision des nourrissons de huit jours, et sa méthode, la destruction des Nations.

Tacite dit dans ses *Annales* que les chrétiens ont été accusés de « haine du genre humain », et que leur horrible superstition était née en Judée. Il existe dans la Bible un mot qui n'existe dans aucune autre langue, et qui est tout aussi spécifique du judaïsme que l'infâme circoncision des nourrissons de huit jours : le mot *Herem*, חֵרֶם , qui veut dire éradication totale de tout un peuple et de tout ce qu'il a pu produire, culture ou civilisation, le tout constituant une espèce de sacrifice à un Dieu Vengeur avide de destruction ; il n'est pas nécessaire d'avoir

causé le moindre tort à Israël pour être victime d'un *Herem*, il suffit de vivre sur des terres qu'Israël convoite ou de vivre comme des êtres humains ordinaires sans craindre dans la terreur les foudres du Tout-Puissant. Ce verbe intraduisible a souvent été traduit par « vouer à l'anathème », ce qui est un terme abscons dont le bon peuple ne connait pas la signification horrible qu'on lui cache soigneusement.

> « Approchez, Nations, pour entendre ! Peuples, soyez attentifs ! Que la terre écoute, elle et ce qui la remplit, le monde et tout ce qu'il produit !
>
> Car la colère de l'Éternel va fondre sur toutes les Nations, et sa fureur sur toute leur armée : Il les voue à l'anathème, Il les livre au carnage.
>
> Leurs morts sont jetés, leurs cadavres exhalent la puanteur, et les montagnes se fondent dans leur sang.
>
> [... fastidieux catalogue d'horreurs plus dégoûtantes les unes que les autres dont se délecte apparemment le prophète, etc. etc...]
>
> Car c'est un jour de vengeance pour l'Éternel, une année de représailles pour la cause de Sion. »
>
> *Isaïe* 34, 1-8

Nous n'avons eu, pour l'instant, que les massacres judéo-bolcheviques contre les Russes et autres Nations tombées sous le joug du « communisme », et les massacres d'Européens, principalement allemands, dans une guerre d'extermination menée par la Juiverie financière contre le séparatisme national-socialiste, mais le projet est très clair depuis que la Juiverie a été émancipée au 18è siècle : exterminer toute résistance au règne de la Loi unique fondée sur la haine des Nations.

La « haine » est dans la réalité exactement à l'inverse de ce que dit la propagande. Elle n'est pas dans le peuple ou dans les Nations, elle est dans ceux que Colleen a fréquentés, d'abord par ignorance, ensuite parce qu'elle ne pouvait pas leur échapper : les Juifs, ceux d'Hollywood, des médias, des services secrets et de la politique, ainsi que leurs complices souvent protestants et maçons, et, par extension, tous ceux qui collaborent à la destruction des Nations : financiers, immigrés, musulmans, pervers, gens de médias, faux artistes, et j'en oublie.

Voilà pour la haine. Cet état d'esprit, on pourrait dire ce dieu, a une histoire, qu'on peut retracer, et faire remonter aux anciens sacrifices horribles au dieu sémitique Moloch, dont Yahweh est l'héritier, moins voyant

mais infiniment plus pervers. Il n'existe pas de génération spontanée. Qu'on prouve donc la « haine » soi-disant éprouvée par les peuples blancs européens, qu'on en fasse l'histoire ! Elle n'existe pas, elle a été inventée pour « prouver » la Shoah et camoufler l'autre, la vraie, la haine multimillénaire d'origine sémitique, celle dont parle Colleen.

La haine n'existe pas dans la culture occidentale chrétienne, ou elle est très accessoire. Elle ne fait même pas partie des « péchés capitaux », alors que la colère y figure ; il n'y aurait pas eu de sens à faire un péché de quelque chose que les fidèles n'éprouvent pas. Le développement de la thématique de la « haine » correspond exactement au développement de l'empire médiatique et politique juif, et ce surtout depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, où la Juiverie a pris un contrôle presque absolu sur les médias, y compris celui qu'est l'éducation. À toute occasion la « haine », ou le « nazisme », ou le statut exceptionnel du Peuple Élu « victime de la haine » sont évoqués dans les films, les journaux, les livres, etc. Il est bien évident, dans tout cela, que la thématique de la haine est liée exclusivement à la Juiverie, qui l'a inventée, l'éprouve et s'en sert.

Il y a une trentaine d'années, un lobby juif faisait pression sur le Président de la République Française pour que la France « s'excuse » d'avoir autorisé des déportations de Juifs, tous réfugiés ayant fui l'Allemagne ou des territoires attenant, que le Reich allemand considérait avec quelque raison comme une population hostile et qu'il voulait déporter à l'Est pour s'en débarrasser. Le Président français, François Mitterrand, répliqua, l'air assez accablé : « Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est l'entretien de la haine. »

La solitude. On pourrait dire qu'elle découle de la haine, ce qui est sans doute vrai pour Colleen, puisque c'est la haine juive des circoncis qui nous a séparés. Mais, on peut dire aussi que la solitude est la conséquence moderne, civilisée, démocratique, de la haine. La pure haine qui s'exprime dans le *herem* biblique, ou dans les éructations psychotiques du magnat de la finance Fuld qui veut dévorer des cœurs palpitants, ne peut pas s'exprimer directement, elle doit rester cachée, du moins pour l'instant. Colleen a été assassinée, les Allemands presque anéantis, plusieurs dizaines de millions de Russes ont été liquidés en masse dans la terreur des suppôts de Yahweh-Moloch, mais le massacre pur et simple des Occidentaux n'est pas à l'ordre du jour officiel. La solitude est

le résultat le plus net de la nouvelle politique de la haine judaïque : comme les conditions ne sont pas remplies pour le règne de la terreur, et l'expérience de la terreur communiste ayant globalement échoué malgré ses flots de sang, le précepte de Yahweh de l'extermination des Nations sera accompli par des moyens détournés. Ce moyen, c'est la pollution des Nations, de leurs races et de leurs cultures, par l'immigration et le métissage, et la destruction de toutes les valeurs traditionnelles qui avaient assuré l'excellence de l'Europe, et qui aujourd'hui assurent l'excellence grandissante de l'Extrême-Orient. Ce n'est pas un hasard si les peuples d'Europe, aujourd'hui, commencent à se rebeller, précisément sur les questions d'immigration, et vont se rapprocher, sans s'en rendre compte, des positions du national-socialisme allemand dont ils ne connaissent que les horreurs qu'on leur en raconte. Dans un monde où les liens naturels sont détruits, et le principal lien naturel est évidemment le lien du sang, les liens familiaux, raciaux, etc., rien ne peut les remplacer que des illusions qui s'évaporent vite, et la solitude pour tous, la déshumanisation croissante en sont les résultantes, précipitant l'ensemble dans un néant chaotique et multi-conflictuel.

Le système idéologique libéral, qui nie toute appartenance, qui imagine les individus quels qu'ils soient comme des pages blanches « libres et égales », auxquelles il faut appliquer les mêmes « droits » sans « discrimination », a également créé une immense solitude d'individus atomisés, de plus en plus démunis face aux escrocs et criminels psychopathes qui sont, presque forcément, les seuls bénéficiaires de ce système. Toutes les vraies protections des hommes, qui fonctionnaient depuis la nuit des temps, ont été abolies au profit de « droits de l'Homme » universels. C'est une immense catastrophe, dont les effets horribles, longtemps camouflés par les pouvoirs, sont de plus en plus visibles. Ces « droits de l'homme » créés et imposés par la Juiverie triomphante, dans l'île de Manhattan, à deux pas de Wall Street, sur les décombres de l'Europe, sont l'arme de destruction génocidaire qui complète parfaitement la bombe atomique lancée à la même époque, par les mêmes criminels, contre le peuple japonais.

Cela fait des milliers de générations que mes ancêtres ont constitué ma race, gène après gène, si je peux dire, et des centaines qu'ils ont constitué ma culture, brique après brique, lettre après lettre. Et voilà que je devrais disparaître dans le métissage et le « multiculturalisme »,

avec tous mes semblables ? Il n'en est absolument pas question, et les réactions les plus violentes à cette horreur sont les plus appropriées.

Le dégoût. Le dégoût est quelque chose dont on ne parle pas, ou peu. C'est une réaction totalement physique, et à peu près incontrôlable quand elle est déclenchée, elle est donc bannie, généralement, par les manipulateurs qui vont déclarer « immondes » des choses qui ne provoquent en réalité aucun vrai dégoût. Le dégoût est une répulsion, et cette répulsion est généralement provoquée par la laideur physique ou morale, ou par des comportements « dégoûtants ». Le dégoût est le comble du racisme et de la discrimination, c'est pourquoi il doit être combattu, et même annihilé ; il est très rare que quelqu'un l'évoque, il faut vraiment être excédé. Colleen marque d'ailleurs une petite pause avant de l'évoquer, parce que « dégoût » est terrible. Beaucoup des activités de la propagande visent entre autres à bannir le dégoût ; c'est ainsi que beaucoup de pseudo œuvres d'art sont de fait dégoûtantes, il s'agit d'habituer le public à ne plus distinguer ce qui est dégoûtant de ce qui ne l'est pas ; il n'est pas difficile de voir quel genre de dégoûtant personnages met en œuvre ce genre de propagande.

Tout au début de ma relation avec Colleen, quand elle me parlait de ses « amis », je n'avais pas tardé à les considérer comme « dégoûtants », et elle ne m'avait pas suivi sur ce terrain trop dangereux pour elle ; un an plus tard, consciente de son statut de star et sans doute délivrée en partie de la terreur, aidée par une bonne dose de cocaïne, elle exprime clairement son dégoût, qu'elle éprouvait sans doute depuis longtemps, en devant le cacher.

Le dégoût est une émotion tout à fait authentique, quand on ose l'assumer ; je pourrais dire que le dégoût est la meilleure réaction qu'on puisse avoir contre la haine. Opposer la haine à la haine ne donne rien, il faut sans doute lui opposer le dégoût, le rejet, la répulsion, il faut « vomir » les dégoûtants, les recracher dans leur fange. C'est très physique, il ne s'agit pas de grandes considérations éthiques ou démocratiques dont sont friands les penseurs dissidents, pour dire qu'il faudrait « faire quelque chose » ; il s'agit de mettre en action la répulsion. On ne dira pas que je n'ai pas l'esprit pratique.

Le dégoût n'a jamais été considéré comme un « péché capital » en Occident, parce qu'il fait partie du domaine de ces réactions tellement naturelles qu'il est impensable de les interdire ; de même, il serait impensable, sauf pour

des troupes de moines, d'interdire l'amour et le sexe. Pourtant, il est aujourd'hui criminalisé sous le nom de « haine raciale » ; sans que le dégoût soit exprimé en tant que tel, la principale cause de la montée d'un sentiment agressif contre les parasites du tiers-monde est qu'on « ne les supporte plus », qu'on « ne veut plus les voir », toutes raisons qui ne sont pas logiques, qui ne sont pas idéologiques, ni religieuses, mais qui sont tout simplement de l'ordre d'un dégoût, exprimé sous une forme moins brutale que celle qu'évoque Colleen. C'est la réaction brute, assimilée à de la « haine raciale », ce qu'elle n'est pas. Le dégoût et la haine sont des sentiments qui peuvent être associés, comme dans l'association artificielle que fait la Bible entre l' « impureté » des non-Juifs et le commandement divin de les détruire, mais ils ne sont pas exactement équivalents dans des cultures, disons, à peu près normales. La haine est un sentiment historiquement construit, le dégoût et la répulsion sont un sentiment et un réflexe qui remontent aux plus anciens âges de la vie, peut-être même avant la sexualité ; et, tout comme dans la sexualité, c'est de la survie, d'une part, et de l'évolution, d'autre part, qu'il est question dans le dégoût.

J'essaie de mettre les choses à leur place : l'attaque contre l'Occident, par les propagandes, manipulations de la terreur, *mind control*, intimidations, répression, métissage, multiculturalisme, introduction massive de populations uniformément noires ou brunes, généralement stupides et souvent haineuses, s'étendant partout pour noircir la beauté de nos races, et intoxications multiples et variées, n'est possible que par l'attaque systématique des sentiments naturels les plus profonds des individus. Et une telle attaque n'est possible que par la terreur, le seul sentiment qui les surpasse tous. Pour les amateurs, c'est la terreur qui relie deux œuvres aussi célèbres et différentes que *Le Seigneur des Anneaux* de Tolkien, et *1984* d'Orwell, qui présentent une différence de taille, c'est que pour le catholique Tolkien la terreur finit par être vaincue, mais pour le socialiste Orwell elle finit par triompher. Notre monde ressemble de plus en plus à celui d'Orwell, avec ses manipulations mentales massives, et il n'existe plus de mondes séparés et protégés. Dans le monde simple de Tolkien, la victoire est acquise finalement par un choc frontal, races contre races, qui voit la victoire des races civilisées. Seuls quelques allumés peuvent, aujourd'hui, encore rêver d'un tel affrontement ; la guerre s'est déplacée, et son arme est la résurgence des

sentiments fondamentaux et vitaux des populations, qui seule leur permettra de prendre les mesures nécessaires. Si ce qu'on appelle, d'un terme assez vague, le « sentiment populaire » se réveille, et il y a peu de raisons que ce sentiment soit très différent de ce qu'il était avant le règne de la terreur et de la haine, les mesures à prendre seront des évidences.

Retour aux sources : Γνῶθι Σεαυτον

Γνῶθι Σεαυτον, gnothi seavton, est la sentence qui figurait au fronton du temple d'Apollon, à Delphes, à l'époque de l'Antiquité ; Delphes était un lieu sacré révéré par toutes les Cités grecques, pourtant généralement jalouses de leurs particularismes ; la Pythie, une voyante, y délivrait les messages des dieux. Γνῶθι Σεαυτον est traduit par « Connais-toi toi-même » ; c'est une sentence qui a illuminé toute la vie spirituelle et intellectuelle de la Grèce, et d'une bonne part de toute l'Antiquité, et c'est cette sentence que je retrouve à la fin de mon parcours sur cette terre, à la fois illuminé et meurtri.

C'est bien par la connaissance de moi-même, et la connaissance générale de la nature à travers ma propre nature, que je suis parvenu, je crois, à connaître le monde, à travers des expériences peu ordinaires, et souvent incompréhensibles. Le récit de ce que j'ai vécu et vu, entendu, lu, ressenti, et ma compréhension du monde sont une seule et même chose ; tout cela m'est propre, mais la sentence de Delphes me dit que c'est la connais-

sance, et qu'il n'y en a pas d'autre. Et pour moi, cette connaissance-là est la base de ce que nous appelons la civilisation.

Il faut comparer la sentence grecque avec ce que dit la barbarie, qui a aussi son opinion sur la question de la connaissance. « Tu ne mangeras pas du fruit de la connaissance du bien et du mal », dit le dieu cruel et tyrannique de la Bible, dont les prêtres entourent leurs connaissances factices dans le mystère des sacrifices et des pénitences ; cette barbarie s'est répandue dans tout l'Occident, et des juges inquisitoriaux, encore aujourd'hui, prétendent régir le vrai et le faux comme le bien et le mal.

La tyrannie biblique barbare, l'inverse absolu du « Connais-toi toi-même », source de toute connaissance authentique, s'exprime aujourd'hui dans une myriade de textes de lois prescrivant ce qui peut être fait, dit, et même pensé, lois toutes issues d'une loi fondamentale tyrannique, imposée après la fin de la seconde guerre mondiale par la Juiverie triomphante, la « Déclaration universelle des droits de l'homme » antidiscriminatoire. La belle sentence grecque, « Connais-toi toi-même », est écrasée par les sentences des juges.

Cette « Déclaration universelle » a une histoire, elle suit de près la tenue du Tribunal militaire international de Nuremberg, tribunal « international » autoproclamé par les vainqueurs, qui avait décidé de ne pas s'encombrer de la recherche de preuves et de considérer la « notoriété publique » établie par un petit ensemble suffisant de faux témoins comme « la vérité ». Ce tribunal où trônaient des fanatiques bibliques barbares non seulement foulait aux pieds la connaissance et la vérité, et toute forme de débat intelligent, au profit d'une « justice » aussi « juste » que le dieu tyrannique et génocidaire de la Bible, mais interdisait à jamais de remettre en cause sa légitimité.

La « Déclaration » qui suivit l'infamie de Nuremberg rendait impossible tout libre examen, toute distinction, toute « discrimination » : la Loi souveraine et tyrannique avait décrété qu'il était désormais interdit de d'agir ou de penser en fonction de la race, la religion, etc., des uns et des autres. C'était la tyrannie universelle des Juges, rêve des Juifs et cauchemar des Gentils.

> « 1. Chacun peut se prévaloir de tous les droits et de toutes les libertés proclamés dans la présente Déclaration, sans distinction aucune, notamment de race, de couleur, de sexe, de langue, de religion, d'opinion

politique ou de toute autre opinion, d'origine nationale ou sociale, de fortune, de naissance ou de toute autre situation.

2. De plus, il ne sera fait aucune distinction fondée sur le statut politique, juridique ou international du pays ou du territoire dont une personne est ressortissante, que ce pays ou territoire soit indépendant, sous tutelle, non autonome ou soumis à une limitation quelconque de souveraineté.

(...)

Article 7

Tous sont égaux devant la loi et ont droit sans distinction à une égale protection de la loi. Tous ont droit à une protection égale contre toute discrimination qui violerait la présente Déclaration et contre toute provocation à une telle discrimination. »

Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, 1948

« Provocation à une telle discrimination », ça peut être n'importer quelle pensée libre. De toute évidence se « connaître soi-même », le libre examen, la recherche des faits et des causes, l'analyse de la tyrannie globale et des causes de notre dégradation, sont des « provocations

à une telle discrimination ». La « protection globale contre les discriminations » est une tyrannie globale contre la connaissance, et aussi contre la liberté de faire, de dire et de penser.

Cette tyrannie est d'essence barbare, biblique et judaïque, et s'étend sur tout l'occident sous la forme de l'invasion d'êtres barbares, Arabes ou Africains, qu'il est interdit de « discriminer ». Ce qu'il faut comprendre, c'est qu'il y a un lien étroit entre ces barbares et la barbarie du texte qui les incite à envahir l'occident, et que tout cela remonte à un antique conflit entre la civilisation occidentale, dont le « connais-toi toi-même » refuse catégoriquement toute Loi tyrannique imposant une vision du monde quelconque, et la barbarie judaïque qui use des Lois pour asservir les peuples.

La civilisation avait des lois et des constitutions, d'ailleurs diverses, et également des traités négociés de gré à gré, mais rien qui ressemble à la tyrannie d'un Droit universel, et encore moins un Droit universel établi par une petite troupe judaïque, à New York, en 1948, en se fondant sur les décisions tyranniques d'un tribunal militaire illégitime et autoproclamé sans le moindre fondement légal. L'abolition de cette horreur est un préalable à la libé-

ration des peuples et des consciences, et dans les circonstances actuelles, on peut dire qu'il y a urgence. L'obéissance servile des dirigeants, qui ne sont que des satrapes de l'Empire, contraste trop avec la colère grandissante des peuples, et cette contradiction pourrait devenir explosive. Chacun sent bien que la brillante civilisation occidentale s'écroule sous les coups des barbares qui l'envahissent ; ce qu'on sait moins, c'est que cet écroulement est dû, non pas à des circonstances hasardeuses sur lesquelles personne n'aurait prise, mais à une Loi fondamentale barbare et tyrannique, imposée par des barbares, des tyrans et des escrocs. Nous ne retrouverons complètement notre civilisation, et notre être profond, qu'en éradiquant la source du mal.

Il y a de grandes continuités dans l'histoire, et ces continuités façonnent la vie, réelle et mentale, des peuples et des individus, vous comme moi. C'est la même judéo-mafia, sous divers avatars, qui pratiquait les sacrifices dans le feu des premiers-nés mâles à Moloch, qui a écrit la Bible et ses lois, qui a pratiqué l'usure, l'esclavage et diverses formes d'exactions en Occident, qui a écrit *Germany must perish!*, livre paru avant l'entrée en guerre des USA et préconisant le génocide du peuple allemand,

qui a réussi à détruire et criminaliser les Peuples européens, a écrit la Déclaration Unilatérale des Droits de l'Homme interdisant la discrimination, qui a interdit toute pensée libre et m'a considérablement détruit la cervelle par l' « antiracisme », et a finalement assassiné Colleen, après l'avoir séduite, prostituée et menacée. Tout cela vient d'une origine unique.

Le grand manipulateur judaïque de classe satanique Disraeli, le principal artisan des troubles de l'Europe au 20ème siècle, avait une vision très claire de ce phénomène. Voici ce qu'il écrivait dans son livre *Endymion* :

> « Personne ne traitera avec indifférence le principe racial. C'est la clé de l'histoire. Pourquoi l'Histoire est-elle souvent si confuse ? C'est parce qu'elle est écrite par des gens qui ignorent ce principe et tout le savoir qu'il implique... La langue et la religion ne font pas une race. Une seule chose fait une race, et cette chose c'est le sang. » *Endymion*, 1880

Sachant cela, il n'est pas très compliqué de comprendre l'origine, le pourquoi du comment de l' « antiracisme » et des lois antidiscriminatoires appliquées aux Européens dénués de toute défense. Mettre le « racisme » au niveau des pires horreurs, c'est bannir toute

intelligence et toute compréhension, et toute prise sur la réalité. Le racisme est l'arme essentielle de la sauvegarde et du bien-être des peuples, c'est pourquoi il fallait, pour la prédominance des intérêts judéo-mafieux, en faire un crime.

Entre crime réel et crime imaginaire implanté dans ma cervelle par tous les outils du contrôle, mon inquiétude initiale, « ce *serait* un crime », se clôt enfin : nous vivons dans un Empire criminel judéo-mafieux, et notre simple survie exige de le mettre en pièces.

Renaissance !

« If some people knew that I know what I know, I'd be in a lot of trouble. »

: « Si certaines personnes savaient que je sais ce que je sais, j'aurais de gros ennuis. »

Colleen Applegate, une semaine avant d'être assassinée par des agents du gouvernement invisible.

« *The very word 'secrecy' is repugnant.* »

: « Le mot même, 'secret', est répugnant. »

John Fitzgerald Kennedy, assassiné publiquement par des agents du gouvernement invisible.

« *The conscious and intelligent manipulation of the organized habits and opinions of the masses is an important element in democratic society. Those who manipulate this unseen mechanism of society constitute an invisible government which is the true ruling power of our country.* » :

« La manipulation consciente, intelligente, des opinions et des habitudes organisées des masses joue un

rôle important dans une société démocratique. Ceux qui manipulent ce mécanisme invisible de la société forment un gouvernement invisible qui dirige véritablement le pays. »

Edward L. Bernays, *Propaganda*

« *And as I've mentioned, we've all been quite content to demean government, drop civics and in general conspire to produce an unaware and compliant citizenry. The unawareness remains strong but compliance is obviously fading rapidly. This problem demands some serious, serious thinking.* »

«Et comme je l'ai mentionné, nous avons tous été très satisfaits de dévaloriser le gouvernement, faire chuter le civisme et en général conspirer pour produire une population inconsciente et docile. L'inconscience demeure forte mais la docilité est de toute évidence en train de disparaître rapidement. Ce problème nécessite une réflexion très, très sérieuse.»

Bill Ivey, de *Global Structural Strategies*, à John Podesta, directeur de campagne d'Hillary Clinton, 13 mars 2016, email divulgué par Wikileaks.

Nous y voilà. Mon travail était à peu près fini depuis plusieurs mois, mais je n'étais pas satisfait par mes conclusions ; j'avais bien le titre, « Renaissance ! », qui est pour moi une espèce de slogan que j'utilise depuis quelque temps, ou un mantra dont j'attends qu'il régénère mon espoir d'un changement radical, mais je n'avais rien d'autre à dire, réellement, que porter un chant d'espoir. Espoir dans un réveil des consciences, que je ne voyais luire faiblement que dans quelques cercles restreints et persécutés. Mais tout a changé brutalement avec les élections présidentielles américaines ; le réveil, qui s'agitait en moi avec une force grandissante depuis 30 ans, est là.

L'étendue des crimes de la soi-disant « élite » judéo-libérale est considérable ; elle est moins considérable que si les plans de révolution mondiale de l'élite judéo-bolchevique et trotskyste, soutenue par les judéo-libéraux et soi-disant « conservateurs », avaient pu ravager la planète, mais c'était quand même en bonne voie. Les plans d'invasion de l'Occident par des races sous-développées et agressives sont toujours en cours, mais la population, mieux informée par la nébuleuse Internet qu'elle ne l'était par les médias monopolistes contrôlés par la Juiverie, se rebelle peu à peu. Et ceux qui ont commencé à

se rebeller ne vont plus vouloir se laisser manipuler. Tout est question de perception ; si le mur des mensonges et des manipulations s'effondre, il ne reste quasiment rien qui puisse dissimuler les crimes conjoints de la Juiverie, de la Franc-maçonnerie et de leurs séides. Et des crimes, il y en a !

Le long parcours que j'ai accompli depuis l'époque où je disais que ce « serait » un crime a été partagé, à des degrés divers, par d'autres ; je suis depuis longtemps persuadé que les perceptions se transmettent entre les êtres similaires, par des canaux mal connus ; ce serait une confirmation de cette idée. En soi, cette idée est rassurante pour l'avenir de l'humanité, parce qu'elle permet d'espérer que tout règne des tyrans, menteurs et manipulateurs finira par être vu comme ce qu'il est.

Pour conclure ces longs développements, en guise de *vademecum* simplifié qu'il est utile d'avoir en tête dans la lutte quotidienne, il n'est besoin que de quelques propositions, qui découlent facilement les unes des autres.

La plupart d'entre nous sont, sans le savoir, les petites mains d'un projet haineux et paranoïaque établi il y a plus de 3000 ans, celui de détruire tous les peuples et nations, toutes les *gens*, toutes les races de gentils au seul

profit d'un Dieu jaloux et de son peuple « élu », selon les termes du premier commandement de leur Alliance, figurant dans leur Bible, *Exode*, 34. Il s'agit de détruire les peuples, les religions et les cultures.

Le mode opératoire de cette destruction a été variable, allant de la destruction lente par l'usure, l'accaparement des finances publiques, la corruption, la propagande, caractéristiques des sociétés « libérales », à la destruction terroriste violente par les judéo-bolchéviques ou « communistes ». Les deux modes coopèrent étroitement ; quand la Juiverie mit la main sur le Trésor des USA par la fondation de la Federal Reserve, elle finança presque immédiatement le monstre terroriste et génocidaire Bronstein dit Trotski pour noyer le monde russe sous des fleuves de sang. Tous les pires moments de l'histoire mondiale depuis cent ans, et Dieu sait s'il y en a, comme on dit, sont des conséquences terrifiantes de ce projet judaïque, et des résistances contre celui-ci.

En conséquence de ce projet, tout droit des gens, celui des peuples d'Occident s'étant établi depuis des millénaires, droit sur leur sol, leur sang et diverses propriétés, a été écrasé sous un droit « universel », porté par des armées d'occupation sous contrôle judaïque, après la se-

conde guerre mondiale. Nous, peuples d'Occident, vivons sous la férule d'un droit d'occupation étrangère. L'esprit étranger s'est emparé aussi bien de nos institutions que de nos esprits. Nous sommes occupés par un esprit et un droit étrangers, et cet esprit est le pire qui soit connu. C'est l'esprit de Yahweh fils de Moloch, implanté par l'entremise perverse de son fils le Christ. Le Christ était nécessaire pour que les gentils puissent accepter cette doctrine abominable en tant que victimes, et œuvrer gentiment à leur propre destruction.

Que l'on comprenne ou non notre occupation par un esprit étranger, la récupération pleine et entière du droit de nos peuples est la priorité absolue. C'est sur cette ligne que s'affrontent aujourd'hui les résistants et les forces d'occupation. La conscience, longtemps diffuse, d'avoir été dégradés s'accroît tous les jours. Il ne manque que la conscience de ce qu'est réellement l'occupation, et de ce que sont ses moyens. À qui profite le crime.

Notre civilisation a porté au plus haut point l'amour et la beauté ; ne la laissons pas détruire par les suppôts de Yahweh-Moloch et les déchets humains qui les accompagnent. Nous avons encore en nous, endormies, cachées, les ressources de la beauté et de l'intelligence, et bien d'autres, nous pouvons les ressusciter, les remettre

au jour dans cet âge de ténèbres. Nos mondes ne peuvent cohabiter ; avec Colleen, ce sont la beauté et l'intelligence qui ont été massacrées ; ce n'était pas la première ni la dernière fois, mais il temps de comprendre où est le crime dans notre monde, et de le faire cesser ; le crime est étranger. L'époque où je disais « ce serait un crime » est révolue, et les angoisses du doute sont révolues ; aujourd'hui plus aucun doute n'est possible. Le temps du Jugement qui vient, qu'attendent les suppôts du Dieu de l'Alliance, sera bien le Jugement de Yahweh, mais du côté des criminels.

Aujourd'hui, j'accuse ; mais il ne s'agit pas d'une petite histoire sordide de traîtrise judaïque, sur fond d'antisémitisme, comme ce qui a agité pour pas grand-chose la politique française à l'époque de Zola ; il s'agit d'un crime de première grandeur contre nos peuples et contre la civilisation, et ce crime s'accomplit sous nos yeux.

« Voici le temps des Assassins »

Arthur Rimbaud

Que les criminels fassent du « racisme » et de l' « antisémitisme » des crimes, pour tenter d'empêcher toute manifestation de la vérité, ne changera rien.

J’ai soif du sang des Assassins.

Mais je n’ai pas écrit toutes ces pages en politicien, ni même en philosophe, ce que je ne suis pas. J’ai écrit pour Colleen, bien sûr, mais aussi pour Friedrich Hölderlin et son amante, Susette Borkenstein Gontard, victimes désolées d’un banquier de Francfort et d’un monde d’usuriers « libéraux » en gestation contre lequel ils n’ont pas su se révolter ; c’était aussi, il y a très longtemps, le sort d’Abélard et Héloïse, victimes de la religion à laquelle ils se sont soumis. Je n’ai pas su me révolter à temps, mais au moins cette révolte est là, et ne me quittera plus ; et elle ne quittera pas non plus ceux qui me liront. Qu’importe si nous sommes peu nombreux : la destruction des monstres est à l’ordre du jour. Pour notre civilisation, pour l’amour et la beauté.

J’ai écrit toutes ces pages pour faire revivre Colleen, tant bien que mal, revivant le mythe antique dans lequel l’amant va à travers mille embûches chercher l’aimée dans les Enfers. Elle est là, elle est une part de notre âme, perdue, toujours vivante, lointaine et tellement proche. Il ne tient qu’à nous de refaire ce voyage, comme nos ancêtres l’ont fait maintes fois. L’amante perdue, la vie perdue, peuvent toujours revivre.

« Ils reviendront, ces dieux que tu pleures toujours !
Le temps va ramener l'ordre des anciens jours ;
La terre a tressailli d'un souffle prophétique... »

Gérard de Nerval

Qu'une nouvelle Vénus-Aphrodite, gracieuse étoile du matin, porteuse de lumière, de beauté et d'amour, renaisse dans notre monde !

Renaissance !